

Gilles Morlock

1914-1918

# Les destins brisés de la Faculté de médecine de Montpellier



2016

[gilles.morlock@gmail.com](mailto:gilles.morlock@gmail.com)



Cette œuvre est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International

Seul le texte de cette publication (à l'exception des illustrations) est disponible sous licence CC-BY-NC-SA

# Sommaire

Avant-propos .....	7
Le contexte d'avant-guerre.....	9
Les études médicales .....	9
Les obligations militaires.....	11
Le service de santé des armées .....	12
L'année 1914.....	15
Chronologie .....	15
Les difficultés du Service de Santé.....	16
À la Faculté de médecine de Montpellier .....	17
Les premiers morts de la Faculté .....	19
Gaston CHOSSUT-PERRET .....	21
Léonce AYMES .....	27
Émile GRANIER.....	31
Louis DUFFOURS .....	35
Louis BOULET .....	37
Paul et Albert NEOLLIER .....	43
Émile ALRIC.....	49
Eugène ROUCOULES .....	51
L'année 1915 .....	55
Chronologie .....	55
Évolution du Service de Santé.....	56
À la Faculté de médecine.....	57
Le mémorial.....	59
Claude GOUDET .....	61
Henri BLAUVAC.....	63
Jean BOISSIN .....	69
Raymond AUBERT.....	75
Edmond SALAGER .....	79

Pierre BENOÎT .....	85
Joseph FOUSSENQ.....	91
Antoine ALESSANDRI .....	97
Ferdinand ARNOUX.....	101
L'année 1916 .....	105
Chronologie .....	105
Le service de santé.....	106
À la Faculté de médecine.....	107
Le mémorial.....	109
Pierre JEANJEAN .....	111
Henri BERTRAND .....	115
Henri EIGLIER .....	123
Edmond BLOMME .....	127
Christian BOURJADE.....	131
Henri JEAN d'AIGUILLON.....	137
Joseph BERTHOMIEU .....	141
Jules LAURENT .....	143
Paul LHUILLIER .....	147
Maurice WARNERY.....	151
Paul FOLLE .....	159
Henri NEGRET .....	171
Paul CABANÈS .....	175
ANDRIANJAFY .....	179
Victor ESPAGNE.....	183
Joseph BONNAUD .....	187
L'année 1917.....	191
Chronologie .....	191
Le service de santé.....	192
À la Faculté de médecine.....	193
Le mémorial.....	194
Jean CAYROL.....	197
Raoul FAYAUD-MARTIN.....	201
Marcel BERTRAND .....	203
Paul RAYNAL .....	209
Bonaventure BLANICH.....	215

René CAMUS.....	223
Georges DUPLESSIS de POUZILHAC .....	227
Henri PRADINES .....	231
Nathan SCEMAMA .....	233
René BADER .....	239
L'année 1918.....	247
Chronologie .....	247
Le Service de Santé .....	248
À la Faculté de médecine.....	249
Le mémorial.....	251
François ABEILLE.....	253
Antonin FREICHE .....	259
Jules GUITER .....	263
Albert GIRARD.....	265
Maurice RAYMOND .....	269
Paul CHAVERNAC .....	273
Camille GIRAUD.....	281
Pierre VINCENT .....	283
Jean PIERRUGUES .....	291
Armand CAILLOL.....	299
Léon ARRIBAT .....	305
Eugène TARDIEU.....	307
Auguste BLACHE.....	313
L'année 1919 et le retour de la paix. ....	319
Chronologie .....	319
Le Service de Santé .....	319
À la Faculté de médecine.....	320
Le mémorial.....	321
Alexandre ANTIPAS.....	323
Albert GUITTON .....	329
Épilogue.....	337
1921 .....	337
2014 .....	338
Abréviations .....	339
Index des biographies.....	341

Unités d'affectation .....	343
Régiments d'infanterie.....	343
Bataillons de chasseurs .....	344
Régiments coloniaux .....	344
Régiments d'Afrique .....	344
Régiments du Génie.....	344
Régiments d'artillerie .....	344
Sections d'infirmiers militaires.....	345
Groupes de brancardiers .....	345
Ambulances .....	345
Hôpitaux .....	346
Médecins et étudiants inscrits sur le Livre d'or et ne figurant pas sur la plaque .....	347
Bibliographie .....	349
Remerciements .....	351



## Avant-propos

Lorsqu'on pénètre dans le vestibule de la Faculté de Médecine de Montpellier, après avoir franchi l'entrée majestueuse encadrée par les statues de Barthez et Lapeyronie, le regard est attiré par une plaque de marbre blanc surmontant les bustes de Vésale et Cardan. Au-dessous de l'intitulé 1914-1918 figure une liste de noms suivis d'initiales de prénoms, sur trois colonnes, au-dessus de l'inscription « *de la Faculté de Médecine de Montpellier, morts aux fronts des armées pour la France* ». Tous les étudiants et médecins de la Faculté sont passés devant cette plaque à de multiples reprises, sans y prêter une grande attention, habitués que nous sommes aux plaques des lieux de culte, des mairies et des monuments aux morts de nos villes et de nos villages.

Qui étaient ces hommes, qui ont perdu la vie, au service de leur pays, dans cette guerre qui vit la naissance du vingtième siècle et bouleversa l'ordre de l'Europe et du monde ? Il y a aujourd'hui cinquante-neuf noms<sup>1</sup> gravés sur cette plaque, trente-neuf docteurs, dix-huit étudiants, deux garçons de laboratoire. Le plus jeune avait tout juste 20 ans, tué trois semaines avant l'armistice, le plus âgé 52 ans. Chaque année de la guerre égrène leurs noms : 9 en 1914, le premier dès le 6 août, 9 en 1915, 16 en 1916, 10 en 1917, 13 en 1918, 2 en 1919, alors même que la guerre était finie.

Pour la plupart d'entre nous, ce sont des inconnus. Et pourtant, ils ont vécu, étudié, travaillé, donné des soins à leurs malades, avant d'être arrachés à une existence paisible, comme des millions d'autres hommes, par le déclenchement du terrible cataclysme qui allait les plonger dans la tourmente et dont ils ne revinrent jamais.

La majorité d'entre eux sont partis dès la mobilisation. D'autres, plus jeunes, encore étudiants, les ont rejoints plus tard, alors que la guerre s'éternisait. Tous gagnèrent leurs régiments, les formations sanitaires de l'avant et de l'intérieur, changeant souvent d'affectation. À l'exception de deux d'entre eux, ils n'étaient pas des combattants, ils n'étaient pas « *parmi ceux de qui le terrible devoir était de donner la mort*<sup>2</sup> », et ils obéissaient au devoir de sauver des vies. Souvent relativement épargnés dans leurs conditions de vie au quotidien, ils connurent de près les souffrances des soldats engagés dans la bataille. Souvent en première ligne, ils partagèrent les misères et les dangers des combattants, au plus près de l'horreur. De la guerre, selon l'expression de Paul Fiolle, l'un des leurs, « *ils n'ont vu que les horreurs, connu que les périls* ». Pour eux, « *les grandes victoires sont comme les défaites : ce jour-là, ils voient beaucoup souffrir, beaucoup pleurer*<sup>3</sup> ». C'est donc en partageant les dangers des combattants, tentant de les sauver, de les soulager de leurs blessures, dans les postes de secours, dans les ambulances de l'avant, qu'ils sont tombés, frappés le plus souvent par un obus. Mais aussi, dans leur rôle de médecin, plusieurs d'entre eux furent atteints d'une maladie mortelle qui les emporta après être allés au bout de leurs forces.

C'est sur tous les fronts de France, mais aussi avec l'armée d'Orient, aux Dardanelles et dans les Balkans, en Afrique du nord, et parfois sur les mers que ces hommes sont morts pour la France.

---

<sup>1</sup> En incluant l'inscription du nom d'Émile Granier, effectuée le 24 avril 2015

<sup>2</sup> Georges Duhamel. La pesée des âmes. Mercure de France, 1949

<sup>3</sup> Paul Fiolle. La marsouille. Payot, 1917.



Dès le 16 décembre 1916, le conseil de la Faculté de médecine, sous l'impulsion du doyen Mairet, décida de relever les noms des docteurs, étudiants, et collaborateurs tués à l'ennemi, en complétant cette liste au fur et à mesure des événements tragiques que connaissait le pays et des renseignements obtenus par la Faculté. L'établissement d'un Livre d'or fut prévu. La liste définitive devait prendre place dans le vestibule de la Faculté. Le premier projet aboutit, en regroupant les facultés et écoles de médecine de France, à l'édition du *Livre d'or des médecins morts pour la patrie*<sup>4</sup>. Le second se concrétisa par la pose de cette plaque commémorative en 1921.

L'objectif des pages qui suivent est de rendre hommage à ces « héros sans gloire » et de les faire échapper à l'oubli en retraçant ce que l'on sait de leur parcours. Pour cela, nous avons consulté le fichier national des Morts pour la France, diverses archives, civiles et militaires, les journaux de marche et d'opérations de leurs unités et de leurs formations sanitaires, recherché leur photographie pour essayer de connaître leur visage, retrouvé parfois des membres de leur famille, tenté de déterminer les lieux qu'ils ont sillonnés, les circonstances et le lieu de leur mort et l'emplacement de leur sépulture.

Nous espérons qu'ainsi, un peu plus que leur nom pourra être révélé à ceux qui veulent se souvenir.

---

<sup>4</sup> Le Livre d'or des médecins morts pour la patrie 1914-1918. Publié par souscription avec le concours de MM Alcan, Lisbonne, Asselin, Houzeau, JB Ballière et fils, G.Doin,

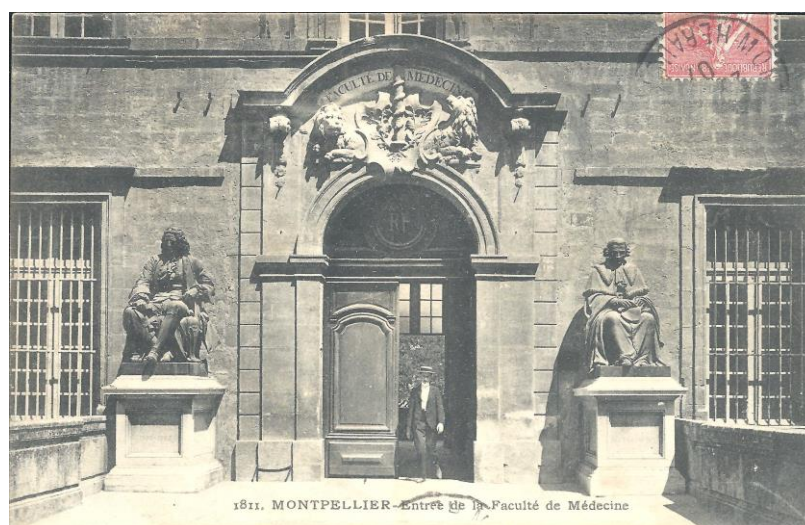
## Le contexte d'avant-guerre

Dans les années et les mois qui précédèrent la guerre, les hommes dont nous évoquerons la mémoire vivaient dans la relative quiétude de ce qu'on a appelé « la Belle Époque ». Pourtant, la période d'avant-guerre était troublée par de graves tensions internationales alors que peu à peu se développait le sentiment d'un conflit imminent qui favorisa la course aux armements. Si le sentiment patriotique était fort, et la population dans son ensemble prête à répondre à une agression, il n'y avait pas cependant de « désir de guerre », et personne ne pensait vraiment que cette folie serait possible.

La plupart de nos personnages avaient terminé leurs études médicales, parfois depuis longtemps, bien insérés dans une vie professionnelle active et une vie sociale parfois brillante. En 1914, certains étaient de tout jeunes docteurs, d'autres encore étudiants, l'un même toujours lycéen. À leurs côtés figurent deux garçons de laboratoire qui faisaient partie du personnel non médical de la Faculté.

### Les études médicales

La Faculté de médecine de Montpellier était l'une des huit facultés existant alors en France, aux côtés de celles de Bordeaux, Lille, Lyon et Paris, recréées en 1803 – toutes les facultés avaient été supprimées en 1793 par la Révolution Française –, rejointes par celle de Nancy en 1872, de Toulouse en 1878, et d'Alger en 1909. S'y ajoutaient les écoles de médecine (préparatoires ou de plein exercice) de plusieurs grandes villes françaises dont Marseille, qui ne pouvaient pas assurer un cursus complet.



L'entrée de la Faculté de médecine en 1907

Après leur baccalauréat, les étudiants passaient une année à la Faculté des sciences, où ils travaillaient les matières fondamentales et devaient obtenir leur certificat de Physique-Chimie-Sciences naturelles (dénommé généralement PCN). Ce certificat fut créé en 1893<sup>5</sup> et avait pour but de doter les futurs médecins d'une formation scientifique, qu'ils soient titulaire d'un baccalauréat ès-sciences ou ès-lettres. Ils pouvaient ensuite s'inscrire à la Faculté de médecine. Les inscriptions se prenaient par trimestre. La durée de l'enseignement était de quatre ans, ce qui représentait seize inscriptions. La scolarité était accompagnée de stages hospitaliers obligatoires. Depuis 1890, la Faculté de médecine disposait pour son enseignement de l'ensemble des services hospitaliers de la ville<sup>6</sup> :

- Hôpital Saint-Éloi Suburbain, construit en 1899, accessible depuis la ville par le tramway
- Hôpital général
- Clinique des vieillards
- Clinique ophtalmologique
- Clinique des voies urinaires
- Maternité
- Clinique d'oto-rhino-laryngologie
- Clinique des maladies nerveuses
- Sanatorium bon accueil
- Établissement départemental de Font d'Aurelle (pour aliénés)

L'étudiant avait la possibilité de changer de région assez facilement. Les examens étaient dissociés des trimestres d'enseignement et on pouvait parfaitement suivre le cursus scolaire pendant plusieurs années et passer ses examens plus tard. Il y avait cinq examens consécutifs, comportant chacun plusieurs épreuves écrites ou orales<sup>7</sup> :

1<sup>er</sup> examen : Anatomie générale et descriptive (pratique, oral).

2<sup>ème</sup> examen : Histologie, Physiologie, Sciences physico-chimiques

3<sup>ème</sup> examen : Partie a : Médecine opératoire (pratique), Anatomie topographique, Pathologie externe, Accouchements (oral). Partie b : Anatomie pathologique (pratique), pathologie générale et médicale (oral)

4<sup>ème</sup> examen : Thérapeutique, Hygiène, Médecine légale

5<sup>ème</sup> examen : partie a : Clinique chirurgicale, Clinique obstétricale. Partie b : Clinique médicale.

En cas d'ajournement, les étudiants pouvaient repasser l'examen après un délai de trois mois. Lorsque les seize inscriptions étaient validées et qu'il avait satisfait aux épreuves de tous les examens, l'étudiant pouvait soutenir sa thèse et obtenir le titre de docteur en médecine. La thèse ne pouvait être soutenue que dans une faculté. Ceci explique le fait que plusieurs de ces médecins ont effectué la quasi-totalité de leurs études à Marseille pour venir terminer leur cursus à Montpellier et y soutenir leur thèse. Bien qu'étant la deuxième ville de France, Marseille ne détenait alors qu'une école mixte de médecine et de pharmacie de plein exercice, qui n'obtint le titre de Faculté de médecine que dans les années 1930.

Au cours de leurs études, les futurs médecins avaient la possibilité de passer le concours de l'Externat. Ceux qui étaient reçus exerçaient ces fonctions hospitalières pendant deux ans, par stages de six mois. Ils étaient autorisés à passer le concours de l'Internat, dont le nombre de place était cependant très limité. De nombreux étudiants allaient compléter leur formation pratique par des stages d'interne dans des hôpitaux de villes périphériques de leur région, et pour certains d'entre eux en Afrique du nord.

---

<sup>5</sup> Louis Dulieu. La Faculté des sciences de Montpellier. Les presses universelles, 1981

<sup>6</sup> Annuaire de l'Hérault, 1914. Archives départementales de l'Hérault. PAE 1600/86

<sup>7</sup> Guide de l'étudiant. Archives de la Faculté de médecine. 1MED37

En 1909, la durée des études fut portée à cinq ans, soit vingt inscriptions<sup>8</sup>. Le nouveau régime fut encore modifié par le décret du 29 novembre 1911<sup>9</sup>. De ce fait, les deux régimes coexistaient en 1914. Le nouveau régime, outre l'allongement de la durée des études, faisait une place plus importante aux travaux pratiques et à l'enseignement des spécialités. De plus le nombre et les modalités des examens furent profondément modifiés, par l'institution des examens de fin d'année (avec deux sessions en juillet et octobre), des examens de travaux pratiques, et des examens cliniques de fin d'études.



Le doyen Albert Mairet. (BIU Santé, Paris)<sup>10</sup>

En juillet 1914, le personnel enseignant de la Faculté comportait vingt-et-un professeurs titulaires de chaire (celle d'anatomie pathologique était vacante), trois professeurs adjoints et vingt-et-un agrégés. Albert Mairet, professeur de Clinique des maladies mentales et nerveuses, était doyen de la Faculté depuis 1900. Il avait déjà occupé cette fonction de 1891 à 1897. Il sera doyen pendant toute la durée de la guerre.

## Les obligations militaires

Plusieurs changements étaient survenus dans une courte période. À partir de 1889, le service normal, auparavant de 5 ans, passa à trois ans (un an pour un tiers de la classe d'âge, par tirage au sort). Cependant, l'article 23 de la loi du 15 juillet 1899 prévoyait qu'une dispense était possible pour les étudiants. Ceux-ci étaient libérés après un an passé sous les drapeaux, envoyés en congé et mis en disponibilité de l'armée active jusqu'à leur passage dans l'armée de réserve. Dans la plupart des cas, ces jeunes gens souscrivaient un engagement volontaire pour trois ans tout en demandant cette dispense. Une fois libérés, ils étaient tenus d'effectuer des périodes complémentaires, généralement pendant l'été, afin de parfaire leur instruction militaire. Ils étaient alors nommés successivement dans la réserve médecin auxiliaire (sous-officier correspondant au grade d'adjudant), puis médecin aide-major de 2<sup>ème</sup> classe (sous-lieutenant), enfin médecin aide-major de 1<sup>ère</sup> classe (lieutenant). Certains optaient pour

<sup>8</sup> Léon Imbert. Sur la nouvelle organisation des études médicales. *Marseille médical*, 1909, n°46, pp 311-6

<sup>9</sup> La réforme des études médicales. Décret du 29 novembre 1911. Ministère de l'instruction public et des beaux-arts. *Le concours Médical*, 1911, 50, pp.1136-50.

<sup>10</sup> Photo Cellier Ch., éditions Deschiens 1907. BIU Santé, Paris, cote CIPH0265.  
<http://www.biusante.parisdescartes.fr/histmed/image?CIPH0265>

l'engagement volontaire dès le début de leurs études, d'autres attendaient que leur âge leur en fasse obligation et interrompaient leurs études pour un an en bénéficiant de la dispense. En 1905, le service normal fut ramené à deux ans pour tous. Toute dispense était exclue, mais un sursis était possible pour les étudiants. En général, les futurs médecins étaient nommés médecin auxiliaire après un an et effectuaient à ce grade leur deuxième année de service. Enfin, le service passa à trois ans en août 1913, afin de compenser le déséquilibre démographique en face de l'Allemagne.

Quelques médecins, ajournés ou réformés pour raison médicale, éventuellement versés dans le service auxiliaire, ne reçurent aucune instruction militaire, mais furent déclarés aptes au service armé peu après le début de la guerre.

## **Le service de santé des armées**

L'organisation du service de santé obéissait au règlement de 1910, qui précisait notamment la composition des diverses formations sanitaires<sup>11,12</sup>. En temps de paix, le service comptait 1 710 médecins d'active, dont 300 élèves, formés à l'école du service de santé militaire de Lyon. 25 sections d'infirmiers militaires (SIM) regroupaient 6 000 hommes, infirmiers ou appartenant au service auxiliaire. Le service dans les corps de troupe comportait la visite des malades, le traitement des maladies légères, l'hygiène du casernement, l'entretien du matériel. Il existait un service de place et un service hospitalier. Le service de santé avait l'immense tâche de se préparer à la guerre. En cas de mobilisation, 15 724 médecins devaient compléter l'effectif des médecins d'active. Il convenait donc de leur fournir une instruction militaire et administrative suffisante. Après l'instruction de base reçue pendant le service militaire où ils étaient initialement employés comme infirmiers, ils étaient convoqués pour des périodes d'instruction pendant lesquelles ils coopéraient au service des corps de troupe ou des hôpitaux militaires, recevaient un enseignement théorique et pratique (concernant notamment l'utilisation du matériel), participaient à des opérations fictives (relèvement de blessés, évacuations, établissement d'ambulances) ou éventuellement aux grandes manœuvres d'automne.

Ils apprenaient ainsi le fonctionnement du service de santé à l'avant, dont l'ambulance, de division ou de corps d'armée, formait un des rouages essentiels, recueillant les blessés transportés à partir des postes de secours régimentaires par les hommes des groupes de brancardiers divisionnaires ou de corps d'armée. Complétée par des sections d'hospitalisation, l'ambulance pouvait se transformer en hôpital de campagne. Le règlement prévoyait l'établissement d'hôpitaux d'évacuation. Le service de santé disposait de 14 880 lits dans les 41 hôpitaux militaires et de 40 000 lits dans les hôpitaux mixtes ou civils. En cas de guerre, diverses ressources devaient être utilisées (écoles, lycées, hôtels...) pour créer en outre, à l'intérieur, des hôpitaux dits temporaires, hôpitaux complémentaires gérés par le service de santé et hôpitaux auxiliaires gérés par les sociétés d'assistance aux blessés.

Toutefois, en août 1914, le service de santé ne possédait pas encore tous les nouveaux matériels prévus. Ce matériel était donc encore imparfaitement connu des personnels.

Enfin, personne ne prévoyait les ravages, l'importance des blessures et des délabrements que causeraient l'artillerie et ses moyens récents de destruction. La doctrine en vigueur privilégiait les évacuations massives vers les hôpitaux de l'intérieur, où les blessés étaient censés bénéficier des soins les plus adaptés. On pensait encore que les blessures seraient relativement bénignes, essentiellement par balles et peu infectées, pouvant attendre une intervention différée après avoir été pansées à l'avant. Les blessures par obus étaient présumées rares et peu pénétrantes. On prévoyait d'ailleurs une guerre de mouvement de courte durée. Bien que les exemples tirés des conflits récents, notamment dans les Balkans,

---

<sup>11</sup> Larcen Alain, Ferrandis Jean-Jacques. Le service de santé aux armées pendant la première guerre mondiale. Éditions LBM. Paris 2008.

<sup>12</sup> Science et dévouement. Librairie Aristide Quillet, Paris 1917

aient attiré l'attention sur les risques d'une telle attitude, cette doctrine privilégiant l'évacuation fut réaffirmée par le médecin inspecteur général Delorme dans ses *Conseils aux chirurgiens*, le 10 avril 1914, devant l'académie de médecine, puis le 10 août 1914 devant l'académie des Sciences<sup>13</sup>.

La suite devait montrer qu'il en serait tout autrement.

---

<sup>13</sup> E. Delorme. Blessures de guerre. Conseils aux chirurgiens. Compte rendus des séances hebdomadaires de l'Académie des sciences. Séance du 10 août 1914. 1914/07/T159, pp. 394-399



# L'année 1914

*Le 28 juin 1914, à Sarajevo, éclata le coup de feu qui en une seconde, fracassa en mille morceaux, comme un vase de verre, ce monde de la sécurité et de la raison créatrice dans lequel nous avons été élevés, avons grandi et que nous avons fait notre.*

*Stephan Zweig, Le Monde d'hier*

*C'est alors, dans le silence de cet après-midi d'été, que les cloches se sont mises à sonner. D'abord une, tellement éloignée qu'on dirait un rêve enfantin, et puis une autre, vers l'ouest, et soudain le bourdon de la cathédrale, puissant malgré la distance, enfin celle du village proche ; le tocsin, lancinant, emplit l'air, renvoyé en échos d'alarme [...] « Madame, Madame, c'est la guerre ! »*

*Anne-Marie Garat, Chambre noire*

## Chronologie

Dans les semaines qui suivirent l'assassinat de l'archiduc autrichien François-Ferdinand le 28 juin à Sarajevo, la tension internationale augmenta inexorablement, avant d'échapper aux diplomates et aux gouvernements. Après la déclaration de guerre de l'Autriche-Hongrie à la Serbie le 28 juillet, le jeu des alliances précipita la mobilisation, puis l'entrée en guerre des deux blocs. La mobilisation fut décrétée en France le 1<sup>er</sup> août. L'Allemagne déclara la guerre à la France le 3 août et commença immédiatement l'invasion de la Belgique.

L'annonce de la mobilisation provoqua stupeur, incompréhension et consternation, surtout dans les campagnes. Ces sentiments firent place à une détermination patriotique devant l'agression. La mobilisation et l'acheminement des troupes sur les lieux de concentration se déroulèrent selon le plan prévu, dans une atmosphère de gravité et de résolution, parfois d'enthousiasme lors du départ des trains. Personne ne pouvait cependant imaginer la durée de la guerre, ses conséquences et les millions de morts qui allaient survenir.

Après une avance initiale dans l'Alsace et la Lorraine annexées, la bataille des frontières, en Lorraine, dans la Meuse, dans les Ardennes belges, dans le Nord, si meurtrière, fut perdue entre le 15 et le 24 août, imposant une retraite qui laissa une partie de la France envahie et lança sur les routes des centaines de milliers de réfugiés. La situation fut redressée par la bataille de la Marne, du 6 au 13 septembre, et Nancy fut sauvée par la bataille du grand Couronné. À partir du 14 septembre, et jusqu'au 15 novembre, la *Course à la mer* opposa les deux camps pour le contrôle des ports et de la mer du Nord, lors de la bataille des Flandres, notamment à Dixmude et Ypres. Dans leur retraite après la bataille de la Marne, les Allemands se retranchèrent rapidement sur des positions fortement organisées. N'ayant pu déborder l'adversaire au nord-est, chaque camp s'organisa sur des positions défensives. Au 15 décembre, le front était stabilisé, de Nieuport à la frontière suisse, sur 750 km.

Les premiers mois de la guerre furent terriblement meurtriers: 235 000 morts français entre août et septembre 1914, 27 000 morts pour le seul samedi 27 août. L'échec des plans français et allemands



mettait fin à l'illusion d'une guerre courte. La guerre de mouvement faisait place à une guerre de positions, enterrant les combattants dans les tranchées de part et d'autre de la ligne de front.

En décembre, cependant, des offensives reprirent, pour tenter de rompre le front, notamment en Artois et en Champagne.

### **Les difficultés du Service de Santé.**

La mobilisation du service de santé s'effectua selon les plans prévus et sans difficulté importante<sup>14</sup>. Chaque médecin rejoignit l'affectation prévue par son ordre de mobilisation. Le matériel stocké servit à constituer 482 ambulances, ainsi que 351 sections d'hospitalisation et 92 groupes de brancardiers. Les personnels médicaux étaient cependant répartis avec une certaine inégalité entre les formations de l'armée en campagne et celles de l'intérieur. Le service de santé de l'avant avait été allégé au maximum et il n'y avait pas d'hôpital de campagne. Tout était prévu pour une guerre de mouvement rapide basée sur l'offensive, où les formations sanitaires ne devaient pas encombrer le champ de bataille.

Les difficultés commencèrent dès les premiers jours. Le service régimentaire organisa les postes de secours près de la ligne de feu, mais les groupes de brancardiers ne purent pas intervenir aussi bien que les règlements l'avaient prévu. Le ramassage des blessés, dont le nombre dépassa toutes les prévisions, s'avéra difficile. Leur transport se fit souvent avec des moyens de fortune et des charrettes réquisitionnées. Ce n'est que beaucoup plus tard qu'intervinrent les sections automobiles. Les blessés furent exposés à des attentes trop longues, dans des conditions terribles. Les témoignages abondent, aussi poignants les uns que les autres. Les ambulances eurent les plus grandes difficultés à circuler et à s'installer, du fait de l'encombrement des routes sillonnées de troupes, de la pauvreté en ressource des lieux de cantonnement, amenant à des installations souvent précaires. Les blessures s'avérant beaucoup plus graves que prévu, les ambulances furent contraintes d'opérer dans les pires conditions, alors qu'elle auraient dû se contenter d'une chirurgie minimale. Toujours les dernières à s'installer sur les lieux de cantonnement, les formations sanitaires étaient aussi toujours les dernières à les quitter, notamment lors des mouvements de retraite, devant souvent laisser sur place des blessés accompagnés de personnels de santé voués à la captivité. De nombreuses formations sanitaires furent ainsi entièrement capturées par les Allemands. Plus près de l'arrière, les mêmes difficultés furent rencontrées: insuffisance des trains sanitaires, aménagements hâtifs de ces transports ferroviaires, nombre de blessés beaucoup plus élevé que prévu, gares d'évacuation encombrées, lenteur du transport de blessés souvent privés de soins. De ce fait, les blessés arrivèrent tardivement dans les formations de l'intérieur, porteurs de blessures considérablement aggravées, infectées, souvent sièges de gangrène gazeuse. À cela s'ajoutèrent les cas de tétanos et les épidémies de typhoïde, la vaccination n'ayant concerné que les troupes d'active.

C'est donc à un désastre initial que doit faire face le service de santé en 1914. Larcen et Ferrandis<sup>15</sup> en identifient les raisons : la première tient à l'échec aux frontières de l'offensive à outrance, envoyant des troupes mal protégées au feu des mitrailleuses et de l'artillerie allemande bien retranchées, tout en allégeant au maximum les formations annexes comme celles du service de santé. La seconde est liée à la retraite et à l'impossibilité de ce fait d'installer de façon durable les postes de secours et les ambulances. La troisième est l'importance des pertes et le nombre des blessés. La quatrième est liée à la gravité des blessures. Alors que l'on escomptait une majorité de blessures par balles de fusil, la proportion des blessures causées par éclats d'obus ou balles de shrapnell fut bien plus importante, pour dépasser 75 pour cent. Ces blessures, accompagnées d'attrition et de gros délabrements, s'infectaient inexorablement.

---

<sup>14</sup> Science et dévouement. Librairie Aristide Quillet, Paris 1917

<sup>15</sup> Le service de santé aux armées pendant la première guerre mondiale. Éditions LBM. Paris 2008.

La doctrine médicale basée sur un pansement sommaire après désinfection à la teinture d'iode et éventuelle hémostase précédant l'évacuation vers les formations de l'intérieur bien équipées complétait les raisons de ce désastre, d'autant que les formations de l'avant ne disposaient pas d'un personnel qualifié, les chirurgiens y étant peu nombreux et peu préparés.

Enfin, concernant la chaîne décisionnaire, l'absence de coordination satisfaisante, dans la zone des armées, entre l'avant (services de santé régimentaire, divisionnaire et de corps d'armée) et l'arrière (notamment la zone des étapes, où étaient organisés les évacuations ferroviaires et le ravitaillement) fut également une raison majeure de ce désastre.

Il fallut donc réagir et repenser rapidement toute l'organisation des soins à l'avant.

Dans une communication à l'Académie des sciences le 22 septembre 1914, Edmond Delorme reconnut son erreur et modifia ses recommandations : « *La chirurgie des premières lignes ne doit plus se contenter des actes préparatoires qu'elle pratiquait jusque-là [...] La règle de l'abstention systématique [...] ne saurait s'appliquer aux balles de shrapnells et aux éclats d'obus. C'est la règle inverse qu'il faut suivre pour eux.* » Il proposa une réorganisation profonde, amenant à l'avant les chirurgiens qualifiés opérant au plus près du front et dans des hôpitaux d'évacuation proches de la ligne ferroviaire: « *On avait jusqu'ici des raisons de reporter à l'Arrière la chirurgie active ; les circonstances forcent à la concentrer en partie et résolument à l'Avant. À situation nouvelle, dispositifs nouveaux*<sup>16</sup>. »

Le 15 octobre 1914, une direction générale du Service de santé fut créée au Grand Quartier Général. Sous l'impulsion de son chef, le médecin inspecteur général Chavasse, le service de santé commença à s'adapter. La relève des blessés fut accélérée. Les hôpitaux de l'avant furent réorganisés. Les chirurgiens les plus expérimentés allaient se trouver au plus près du front afin d'opérer le maximum de blessés dans les délais les plus courts possibles. Ces améliorations allaient être facilitées par la fin de la guerre de mouvement et la stabilisation du front.

## **À la Faculté de médecine de Montpellier**

Comme dans toutes les villes de France, la mobilisation s'effectua à Montpellier dans un climat mêlé d'appréhension, de tristesse, mais aussi de résolution et parfois d'enthousiasme. Les régiments de la ville, le 81<sup>ème</sup> RI et son régiment de réserve le 281<sup>ème</sup> RI, ainsi que les compagnies du 2<sup>ème</sup> régiment du génie furent accompagnés dans leur départ à la gare par la population.

A la Faculté de médecine, c'était la période des mois d'été. L'administration était cependant en poste. Sur 43 professeurs ou agrégés, 24 furent mobilisés. Sur les 32 chefs de travaux, chefs de cliniques ou préparateurs, 26 le furent également. Leur affectation fut bien sûr variable et se modifia au cours de la guerre. Il fallait donc prévoir la poursuite de l'enseignement avec des effectifs réduits. Les étudiants en médecine ayant validé 12 inscriptions furent aussi mobilisés. Le nombre d'inscription requis allait progressivement diminuer au cours de la guerre.

Dès le 11 Août 1914, une circulaire ministérielle, transmise par le Recteur, demandait au doyen de coordonner les offres de bonne volonté des collaborateurs de la Faculté : « *Les membres de l'enseignement public qui ne sont pas sous les drapeaux tiennent à honneur de mettre leur entier dévouement au service de la défense nationale et du bien public, et dans ce dessein, ils accepteraient même les tâches les plus modestes [...] À cet effet, je vous serais obligé de diriger et de coordonner les offres de bonne volonté de vos collaborateurs aux divers degrés de l'enseignement en vous tenant en relation constante*

---

<sup>16</sup> E. Delorme. Considérations générales sur les blessures de guerre. Lu lors de la Séance du 22 septembre 1914. Compte rendus des séances hebdomadaires de l'Académie des sciences. 1914, 159, pp. 543-555

*avec les autorités civiles et militaires*<sup>17</sup>. » Le 24 août, le doyen faisait remonter les informations suivantes : « *Tous nos professeurs et agrégés non mobilisés prêtent en dehors de leur service normal hospitalier leur concours aux autorités militaires en vue des soins à donner aux blessés de la guerre, soit dans les hôpitaux civils ou militaires, soit dans les hôpitaux auxiliaires et dans les hôpitaux temporaires. Les professeurs de sciences médicales sont aussi en service dans les divers hôpitaux suivant leur spécialité. Le professeur de physique médicale, en dehors de son service à l'hôpital, a installé deux postes radiographiques aux automobiles qui vont successivement dans les divers hôpitaux [...] Des listes ont été ouvertes à la Faculté pour recevoir l'inscription des étudiants qui, n'ayant pas été mobilisés, peuvent rendre quelques services dans les hôpitaux civils ou militaires, à titre d'internes ou externes. Quelques-uns, possédant des automobiles, les ont mises à la disposition des services auxquels ils sont attachés. [...] Je m'occuperai, de concert avec M. le préfet d'assurer dans la mesure du possible les services médicaux des localités qui manqueront de docteurs.* »

Ainsi, tout fut mis en œuvre pour faciliter l'installation et le fonctionnement des hôpitaux temporaires devant recevoir les blessés et malades. À Montpellier furent ainsi installés divers hôpitaux complémentaires (HC) ou auxiliaires (HA), rapidement complétés par leurs annexes<sup>18</sup> :

HC n°1 : Lycée de garçons (374 lits) avec comme annexes le pavillon populaire (67 lits), le cercle des officiers (48 lits), le cercle de la loge (40 lits), l'hôtel de Forton (31 lits).

HC n°2 : École normale d'institutrices (170 lits), avec comme annexe l'institution des sourds-muets (60 lits)

HA n°3 : Petit Lycée (255 lits)

HC n°3 : École normale d'instituteurs (148 lits) avec pour annexes l'établissement d'aliénés de Font d'Aurèle (160 lits), le pensionnat de jeunes filles des sœurs de Nevers (35 lits), le couvent de religieuses de la rue de la Garenne (60 lits).

HC n°10 : Lycée de jeunes filles (410 lits)

HC n°20 : Petit séminaire

HC n°24 ; Orphelinat catholique La Pierre Rouge (220 lits), avec pour annexes l'orphelinat privé Nazareth (20 lits), La manufacture La Charité.

HC n°43 : Ancien collège catholique rue de Rondelet (600 lits), avec pour annexe l'école de Notre-Dame de la Merci (120 lits).

HC n°44 : Institution du Sacré-Cœur (450 lits)

HC n°48 : Institution de l'Assomption Sainte-Marie (123 lits)

HC n°49 : Petit séminaire (615 lits). D'abord dépôt de convalescents, puis centre de physiothérapie et d'appareillage.

Hôpital bénévole n°54bis : Maison particulière Lugand-Clémentville (40 lits)

HA n°105 : École nationale d'agriculture (105 lits), avec pour annexes la Clinique mutualiste (20 lits) et la Clinique des Violettes.

---

<sup>17</sup> Archives de la Faculté de médecine. 1MED 128

<sup>18</sup> Jean Riotte. Hôpitaux militaires de la 16<sup>ème</sup> région militaire. [http://pages14-18.mesdiscussions.net/pages1418/Forum-Pages-d-Histoire-service-sante-1914-1918/hopitaux-militaires-16eme-sujet\\_70\\_1.htm](http://pages14-18.mesdiscussions.net/pages1418/Forum-Pages-d-Histoire-service-sante-1914-1918/hopitaux-militaires-16eme-sujet_70_1.htm)



Le pavillon populaire. Siège d'une annexe de l'HC n°1

À l'automne 1914, 120 étudiants étaient inscrits pour l'année scolaire 1914-1915, en majorité des étrangers, se trouvant parfois en difficulté du fait des événements. Il fut décidé que les étudiants attachés au service des malades ou blessés dans les hôpitaux temporaires et les formations sanitaires de Montpellier verraient ce temps compté comme stage hospitalier. Les cours restèrent assurés, grâce au dévouement de professeurs non mobilisés qui se chargèrent d'un double enseignement pour remplacer leurs collègues mobilisés. D'autre part, ceux qui furent mobilisés sur place purent encore assurer un enseignement en dehors de leurs obligations purement militaires.

Enfin, le 14 octobre 1914, les professeurs décidèrent qu'un prélèvement de 5% serait effectué sur leur traitement, pendant la durée de la guerre, au profit des œuvres militaires.

### **Les premiers morts de la Faculté**

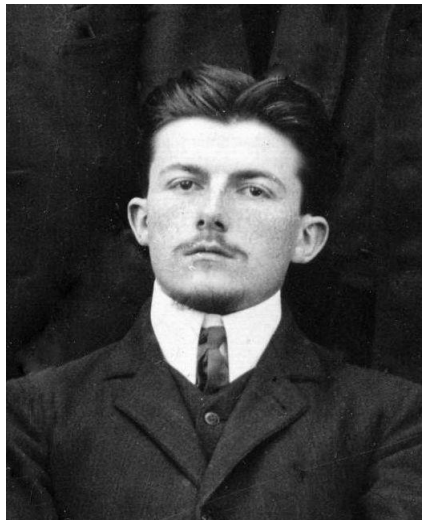
Durant l'année 1914, huit des hommes inscrits sur la plaque commémorative de la Faculté perdirent la vie. *Gaston Chossut-Perret* périt dès le 5 août, dans des conditions dramatiques, pendant la traversée du vapeur *Medjerda* de Philippeville à Port-Vendres. *Léonce Aymès* et *Émile Granier* furent tués à Lagarde, le 11 août, pendant l'un des tout premiers combats de l'offensive de Lorraine. *Louis Duffours* mourut le 12 septembre en Afrique, isolé dans son poste de Makoua, au Moyen Congo, alors que commençaient les opérations pour la conquête du Cameroun allemand. *Louis Boulet* fut abattu à son poste le 17 septembre au combat de Cuts. *Albert Néollier* mourut des suites de ses blessures le 29 septembre. Son frère *Pierre Néollier* le suivit le 1<sup>er</sup> octobre. Tous deux avaient été frappés par le même obus le 22 septembre, à proximité de Perthes-les-Hurlus. *Émile Alric* tomba le 3 novembre à Saint-Julien, dans les Flandres. *Eugène Roucoules*, enfin, fut tué le 17 décembre lors du combat de Mametz, dans la Somme.

Leur parcours est évoqué dans les pages qui suivent.



# Gaston CHOSSUT-PERRET

(1887-1914)



Portrait de Gaston Perret (© numemoris – AHPPV)<sup>19</sup>

Aimé *Gaston* Eugène CHOSSUT-PERRET naît le 7 février 1887 à Moirans (Isère). Son père Séraphin Prosper Eugène, pharmacien à Moirans, est alors âgé de 29 ans. Sa mère Marie Noémie Joséphine, née Donier, est âgée de 28 ans. Plus tard, il se fera appeler plus simplement Gaston PERRET. Il aura un frère, Louis, né en 1889 qui sera également médecin, et une sœur, Marie Élisabeth, née en 1896<sup>20</sup>.

Il passe son baccalauréat (Lettres-Philosophie) à Grenoble le 19 juillet 1905. Il obtient son certificat PCN à Grenoble le 7 juillet 1906, et prend sa première inscription trimestrielle à l'École de médecine de Grenoble en octobre<sup>21</sup>. Il y prend les onze inscriptions suivantes, et y passe ses deux premiers examens. Ajourné au conseil de révision de 1908, il est exempté en 1909. Il s'inscrit ensuite à la Faculté de médecine de Lyon en novembre 1909 et janvier 1910. Il prend ses deux dernières inscriptions à la Faculté de médecine de Montpellier en novembre 1911. Il y passe les examens restants. Il obtient régulièrement une mention assez-bien.

S'orientant vers la psychiatrie, il effectue des stages d'interne intérimaire à l'asile d'aliéné de Saint-Robert, dans l'Isère, de 1909 à 1911. Il est ensuite reçu au concours de l'Internat des asiles d'aliénés, à

<sup>19</sup> Association Histoire et Patrimoine du Pays Voironnais - numeromis

<sup>20</sup> Chantal Le Caër. Généalogie de Séraphin Chossut-Perret.

<<http://gw.geneanet.org/chantalou3843?lang=fr;p=seraphin+prosper+eugene;n=chossut+perret>>

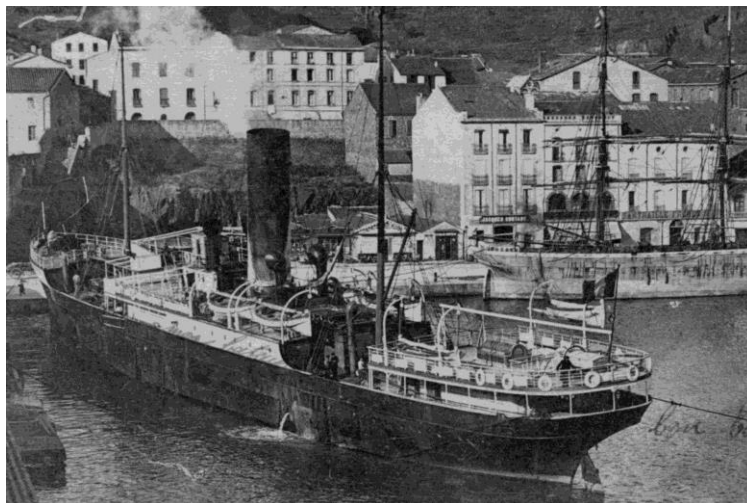
<sup>21</sup> Archives de la Faculté de médecine de Montpellier.

Montpellier. Il effectue cet internat, à partir de 1911 dans le service des docteurs Castin et Bécue, médecins en chef des asiles d'aliénés.

Il soutient enfin sa thèse de médecine<sup>22</sup> le 12 juin 1912, un mois avant son frère Louis, qui a suivi la même voie. Sous la présidence du Doyen Albert Mairet, Professeur de Clinique des maladies mentales et nerveuses, sa thèse, intitulée « *Accidents de la ponction lombaire chez les paralytiques généraux* », est inspirée par le Professeur agrégé Euzière.

Par la suite, Gaston Perret fait partie du corps médical de la Compagnie de Navigation Mixte, qui assure la liaison entre la métropole et l'Afrique du Nord. Lors de la mobilisation, il est réquisitionné par le ministère de la marine pour assurer le service médical du paquebot *Medjerda*, devant effectuer un transport de troupes. Il est ainsi le 4 août 1914 à Philippeville, médecin de bord sur le *Medjerda*, devant rejoindre Port-Vendres. Ce navire est alors en fin d'existence. Il a d'ailleurs une histoire mouvementée puisqu'il a fait l'objet d'une grève de l'équipage en 1912 et d'une émeute de prisonniers militaires en partance pour l'Algérie lors de son dernier voyage en novembre 1913. Il est alors destiné à la démolition. Cependant, lorsque la guerre éclate, il est réquisitionné et promis à une deuxième vie maritime, les besoins de l'Armée en transports de troupes étant devenus importants.

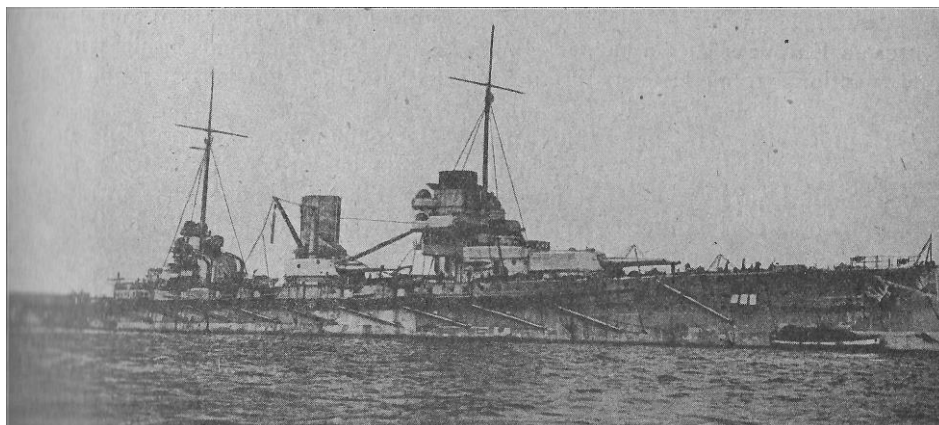
Le 6 août 1914, le *Medjerda* quitte Philippeville avec à son bord des troupes appartenant notamment à la 37<sup>ème</sup> division d'infanterie, qui a été mobilisée à Constantine. La guerre a bien commencé de l'autre côté de la Méditerranée: le 3 août vers 18 heures, l'Allemagne a déclaré la guerre à la France, le lendemain 4 août, à 3h50, Philippeville a été bombardée par le croiseur allemand *Goeben*. Ses obus sont tombés pendant dix minutes sur le port, l'usine à gaz, la gare. Le navire a pris la fuite devant la riposte des canons du fort après avoir tiré 36 coups de ses pièces de 280.



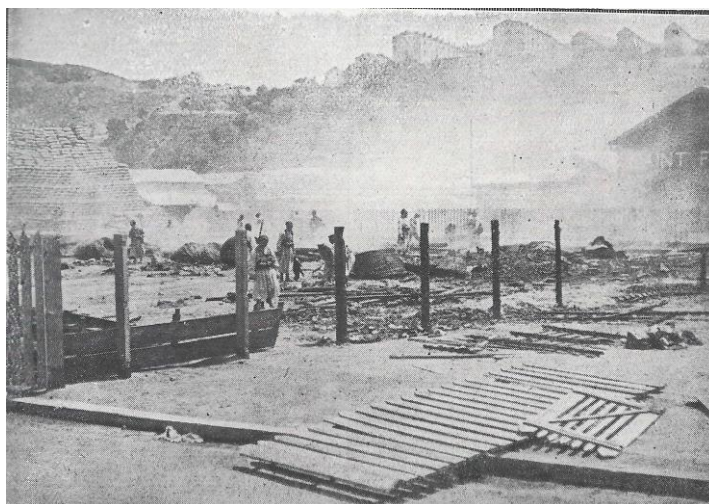
Le *Medjerda* à Port-Vendres

---

<sup>22</sup> Chossut-Perret Gaston: *Accidents de la ponction lombaire chez les paralytiques généraux*. Thèse Médecine, Montpellier 1912.



Le Goeben (in: Hinzelin <sup>23</sup>)



Un hangar militaire détruit à Philippeville le 4 août 1914 (L'illustration<sup>24</sup>)

Ce bombardement a fait 10 tués parmi les zouaves du 3<sup>ème</sup> régiment de marche et 18 blessés, dans un hangar des quais, nécessitant l'intervention du groupe de brancardiers de la 37<sup>ème</sup> division. Le personnel du service de santé de la division et l'état-major ont embarqué le 5 août sur le *Medjerda*. Le navire appareille à 8 heures. Il rejoint l'escadre qui comporte sept autres bâtiments.

---

<sup>23</sup> Hinzelin E. Histoire illustrée de la guerre du droit. Volume II. Aristide Quiller, Paris

<sup>24</sup> L'album de la guerre. L'illustration. Tome 1 p. 197. Consultable sur [www.lillustration.com](http://www.lillustration.com)





Le port de Philippeville (In: Hinzelin)

Gaston Perret est médecin du bord. Dans la nuit du 6 au 7 août 1914 survient le drame qui va lui faire perdre la vie. Son père raconte les faits dans une lettre au doyen de la Faculté : « Réquisitionné par le ministre de la marine pour aller chercher les troupes d'Afrique, mon fils fut affecté sur le navire *Medjerda*. Le 6 août 1914, après l'embarquement des zouaves à Philippeville, à 9 heures du soir, un officier devenu subitement fou furieux demanda un médecin. Quoiqu'il y eût deux médecins militaires à bord pour soigner les troupes, mon fils, par devoir professionnel, n'hésita pas une minute à aller soigner cet officier. À peine approchait-il de la cabine qu'il fut tué, ainsi que le maître d'hôtel et un officier d'administration par le pauvre dément qui avait un revolver à chaque main. » Le JMO de la 37<sup>ème</sup> division relate l'événement<sup>25</sup>: « Nuit du 6 au 7 août: le lieutenant Blanc, de l'état-major de l'artillerie, pris subitement d'un accès de folie, tue deux hommes de l'équipage de la *Medjerda*, blesse grièvement l'officier d'administration Garnier (de l'hôpital militaire de Constantine) et un homme de l'équipage. Le lieutenant Blanc est abattu pour faire cesser le danger. » Le 7 août, « le *Medjerda* aborde Ajaccio à 12h30 et dépose à l'hôpital Monsieur l'officier d'administration Garnier ainsi que les corps des trois décédés. » Parmi les tués figure donc Gaston Perret. Le *Medjerda* atteindra Marseille le lendemain. Le navire continuera son service de transport de troupes et sera torpillé le 11 mai 1917 au large des côtes espagnoles.

On lit plus tard dans les *Annales médico-psychologiques*<sup>26</sup>, sous la rubrique « *Le martyrologie de la psychiatrie* » la note suivante: « Un médecin tué par un aliéné. On lit dans le *Marseille Médical* (numéro du 1er septembre 1914) :

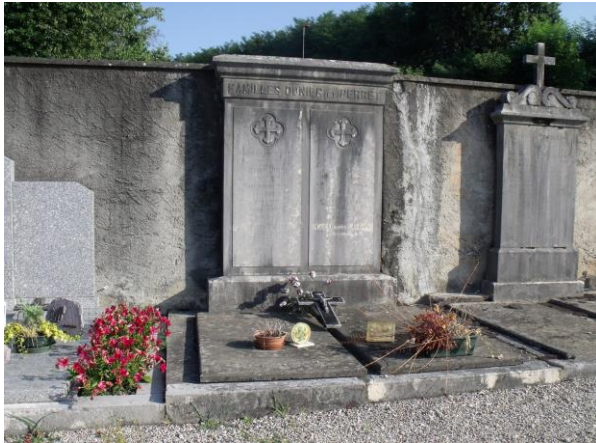
« M. le Dr Gaston Perret, médecin à bord du vapeur *Medjerda*, est – indirectement – une des premières victimes de la guerre actuelle. Le navire à bord duquel il exerçait ses fonctions avait été affecté à un transport de troupes d'Algérie en France; pendant la traversée, un officier fut subitement atteint de folie; tandis que notre confrère se hâtait de lui apporter ses soins professionnels, le malheureux dément l'abattit d'un coup de revolver. »

Ainsi Gaston Perret fut la première victime de notre mémorial. Il fut déclaré Mort pour la France, et cette mention figure sur son acte de décès. Cependant, il échappa aux recherches de la Faculté, et de ce fait, son nom ne figure pas sur le Livre d'or des médecins morts pour la patrie. Il fallut attendre le 12 mars 1926 pour que son nom soit rajouté, à la demande de son père, sur la plaque commémorative de la Faculté de médecine. Enfin, ce n'est qu'en 2014 que sa fiche fut incorporée dans le fichier national des Morts pour la France.

<sup>25</sup> JMO de la 37<sup>ème</sup> division d'infanterie. SHD 26N330/1 pages 3-4.

<sup>26</sup> *Annales médico-psychologiques*, 1914, p.385

Il est inhumé dans le caveau familial à Saint-Jean-de-Moirans. Sa mémoire est honorée sur les monuments aux morts de Moirans et Saint-Jean-de-Moirans, et les plaques commémoratives de l'église de Moirans et de la Faculté de médecine de Montpellier.



Tombe de Gaston Perret à Saint-Jean-de-Moirans. (Photos A. Bouisson)



Monument aux morts de Moirans (Photo A. Bouisson)



Monument aux morts de Saint-Jean de Moirans (Photos A. Bouisson)

# Léonce AYMES

(1889-1914)



Portrait de Léonce Aymes<sup>27</sup>

Léonce Antoine Vincent Aymès naît le 19 juillet 1889 à Marseille. Son père Laurent Marius Vincent, commis, est alors âgé de vingt-huit ans. Sa mère, Estelle Marie Marcantoni, est âgée de 24 ans.

Il fait ses études secondaires à Marseille, au pensionnat du Sacré-Cœur et passe son baccalauréat le 21 octobre 1908 à Aix-en-Provence. L'année suivante, il obtient le 3 juillet son certificat PCN et s'inscrit à l'École de médecine de Marseille. Il y prend sans interruptions ses inscriptions trimestrielles,

---

<sup>27</sup> Annuaire de l'Association des internes et anciens internes des hôpitaux de Marseille, Editions du Mémento Cartier, Lyon, 1936

jusqu'à la quinzième en avril 1913. D'abord externe des Hôpitaux, il est nommé Interne provisoire des Hôpitaux de Marseille en 1912. Il quitte l'École de médecine de Marseille pour terminer ses études à la Faculté de Montpellier, où il prend sa 16<sup>ème</sup> inscription le 16 mai 1913. Il y passe la première partie de son troisième examen en mai et juillet<sup>28</sup>.

Il a bénéficié jusque-là d'un sursis d'incorporation accordé en 1910 et renouvelé de 1911 à 1913<sup>29</sup>. Il y renonce le 3 janvier 1914 et il est incorporé le 15 janvier au 40<sup>ème</sup> RI, à Nîmes. Il est donc sous les drapeaux, comme soldat de 2<sup>ème</sup> classe, lorsque la guerre éclate et il part aux armées avec son régiment dès le 5 août. Il appartient à la 7<sup>ème</sup> compagnie du 2<sup>ème</sup> bataillon.



La caserne Montcalm, à Nîmes, dépôt du 40<sup>ème</sup> RI

Le régiment est transporté en Lorraine par voie ferrée, et débarque à Vézelize (Meurthe-et-Moselle), le 7 août. Il se porte vers l'est, vers Saint-Remimont et atteint les avant-postes sur les hauteurs dominant la Meurthe. Le 8 août il marche vers le nord-est. Le 9 il est aux avant-postes dans la région d'Arracourt et Bezanges-la-Grande, à proximité de la frontière avec la Lorraine annexée<sup>30,31</sup>.

Le 10 août, ordre est donné de constituer un détachement comprenant le 2<sup>ème</sup> bataillon du 40<sup>ème</sup> RI de Nîmes, le 3<sup>ème</sup> bataillon du 58<sup>ème</sup> RI d'Avignon et un groupe d'artillerie du 19<sup>ème</sup> régiment d'artillerie de campagne de Nîmes, pour attaquer le village de Lagarde, en Lorraine annexée.

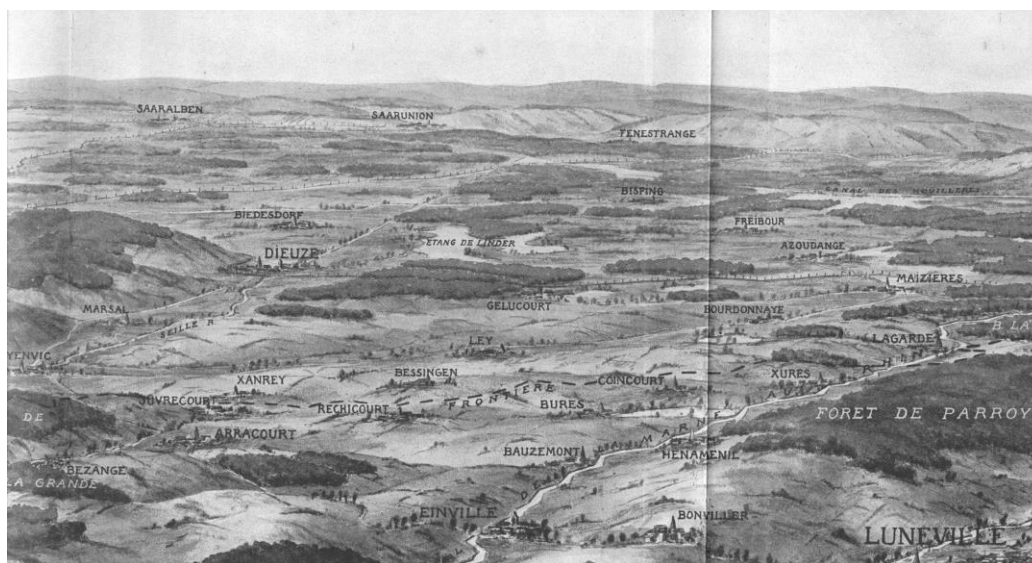
L'attaque a lieu le 10 août. Le bataillon du 40<sup>ème</sup> RI avance par la forêt de Parroy et le long du canal de la Marne au Rhin. L'artillerie a pris position au nord-ouest de Xures. Après de furieux combats, le village est enlevé à 21 heures. Les troupes passent la nuit en alerte dans les rues et à proximité du village. Il n'y a pas eu de pertes et les Allemands se sont repliés. Le 40<sup>ème</sup> RI est chargé de la défense des faces sud et est du village. Le lendemain, le détachement est attaqué par des forces supérieures en nombre. Les batteries sont réduites au silence par l'artillerie allemande. L'attaque allemande comporte plusieurs charges de cavalerie, qui entraînent des pertes importantes chez les uhlands, suivies de l'assaut de l'infanterie. Malgré une lutte acharnée, le bataillon du 58<sup>ème</sup> régiment doit se retirer, de même que l'artillerie. Isolé, le bataillon du 40<sup>ème</sup> régiment est presque complètement anéanti. La plupart des hommes sont tués ou disparus. Il ne reste qu'un adjudant-chef et trente-sept soldats. C'est dans ce combat que Léonce Aymès trouve la mort. Initialement porté disparu, son décès est par la suite officiellement confirmé et il est reconnu mort pour la France, tué à l'ennemi.

<sup>28</sup> Archives de la Faculté de médecine de Montpellier

<sup>29</sup> Archives départementales des Bouches du Rhône. 1R1321

<sup>30</sup> Historique du 40<sup>ème</sup> RI. Retranscrit par Jean-Marie Chardès. <[http://40rigg.voila.net/pdf/Historique\\_40\\_RI\\_oo\\_1.pdf](http://40rigg.voila.net/pdf/Historique_40_RI_oo_1.pdf) >

<sup>31</sup> JMO du 40<sup>ème</sup> Régiment d'infanterie. SHD 26 620/1



La zone des opérations (in : Hinzelin <sup>32</sup>)

Dans l'annuaire des internes et anciens internes des hôpitaux de Marseille<sup>33</sup>, on écrira : « *Au régiment, le médecin auxiliaire Aymès fit remarquablement son devoir. Il supporta le premier choc de l'ennemi dans cette terrible bataille de Lagarde le 11 août 1914, aux abords du canal de la Marne au Rhin, semés de fleurs et de tombes. Ce combat qui marquait sauvagement l'ouverture de la grande lutte fut âprement disputé [...] On se battit dans les deux camps toute la journée avec rage [...] Notre ami Aymès était parmi les morts. La terre lorraine qui vit tant de douleurs, tant de larmes, tant de sang, l'a jalousement enseveli. Elle garde précieusement les dépouilles de ceux qui ont souffert pour sa victorieuse libération* »

Le combat de Lagarde a été raconté et analysé avec minutie par Claude Chanteloube<sup>34</sup> et Maurice Mistre<sup>35</sup>. L'affaire de Lagarde<sup>36</sup>, un des premiers engagements importants de la Grand Guerre, fit l'objet de polémiques, le déclenchement de l'attaque par le général Lescot avant la fin de la concentration des troupes françaises ayant été vivement critiqué. Les pertes furent très importantes, avec au total 528 tués, dont 168 appartenant au 40<sup>ème</sup> RI, 292 au 58<sup>ème</sup> RI et 67 au 19<sup>ème</sup> RA. L'imagerie allemande fit de la reprise de Lagarde un haut fait d'armes.

<sup>32</sup> Hinzelin E. Histoire illustrée de la guerre du droit. Volume II. Aristide Quiller, Paris

<sup>33</sup> Annuaire de l'Association des internes et anciens internes des hôpitaux de Marseille, *Op. Cit*

<sup>34</sup> Claude Chanteloube, Lagarde 11 août 1914. Un jour noir pour les provençaux, un jour de deuil pour la cavalerie allemande. < <http://www.provence14-18.org/lagarde/> >

<sup>35</sup> Maurice Mistre, La légende noire du 15<sup>e</sup> corps d'armée. L'honneur volé des Provençaux par le feu et l'insulte, C'est-à-dire éditions, 2008.

<sup>36</sup> Maurice Mistre, La bataille de Lagarde. <<http://lesmidi.canalblog.com/archives/2009/03/18/13025763.html>>



Le combat de Lagarde vu par l'imagerie allemande. (Coll. T. Grobon)

Léonce Aymès est ainsi mort à l'âge de vingt-cinq ans, dès les premiers combats de l'armée française, après six jours de campagne. Le jugement de décès, rendu par le tribunal de Marseille le 24 décembre 1919, fut transcrit sur l'état civil de Marseille le 11 février 1920.

Sa mémoire est honorée sur le monument aux morts des Caillols à Marseille, les plaques commémoratives des Facultés de médecine de Montpellier et de Marseille, et le Livre d'or des médecins morts pour la patrie.



Le monument aux morts des Caillols à Marseille (photo J.Giordani)

# Émile GRANIER

(1887-1914)



Photographie d'Emile Granier sur sa carte d'étudiant 1910-1911

Marie *Émile* Laurent Granier naît le 8 avril 1887 aux Arcs-sur-Argens (Var). Son père, Laurent Granier, âgé de 40 ans est médecin aux Arcs, où est née sa mère, Roseline Marie Charlotte, née Fèry, âgée de 41 ans.

Émile passe son baccalauréat (Lettres Philosophie) à Aix-en-Provence en juillet 1905. Il s'engage pour trois ans en 1906, et il fait son service militaire au 61<sup>ème</sup> RI. Bénéficiant de la dispense accordée aux étudiants, il est libéré après un an. Il obtient son certificat PCN à Marseille en juillet 1907 et s'inscrit en novembre de la même année à la Faculté de médecine de Montpellier, d'où son père est lui-même issu et compte de nombreux amis. Émile y poursuit sa scolarité sans interruption jusqu'à sa 15<sup>ème</sup> inscription en novembre 1911<sup>37</sup>. Son père est alors décédé, en décembre 1908, à l'âge de 62 ans. Émile est nommé médecin auxiliaire de réserve en août 1911<sup>38</sup>. Il passe ses trois derniers examens en 1913 et 1914, prenant sa dernière inscription en avril 1914. Il soutient enfin sa thèse de médecine le 22 juillet 1914. Intitulée « *Du traitement de l'hydrocèle commune par les injections de formol* », elle est inspirée par le Professeur agrégé Soubeyran. Le Jury est présidé par le Professeur Vires. Émile s'installe quatre jours plus tard aux Arcs, 86 boulevard Gambetta.

Il n'aura pas le temps d'y exercer, la guerre venant interrompre brutalement sa carrière tout juste débutante. Il rejoint le 3 août 1914, à Nîmes, le 19<sup>ème</sup> régiment d'artillerie de campagne (RAC). Il est affecté à la 1<sup>ère</sup> batterie du 1<sup>er</sup> groupe. Les trois groupes du régiment se constituent aux environs de Nîmes et les transports, commencés le 5 août, se terminent le 7. Le régiment, débarqué à Diarville, est concentré autour d'Haroué (Meurthe-et-Moselle)<sup>39</sup>. Le groupe cantonne au château de Ferrières, puis à Hudiviller. Dès le 9 août, il est détaché auprès du général commandant la 59<sup>ème</sup> brigade, placé lui-même sous les ordres de la 2<sup>ème</sup> division de cavalerie. Le 10 août, l'ordre est donné de prendre le village de Lagarde, en Lorraine annexée. Le 1<sup>er</sup> groupe du 19<sup>ème</sup> RAC devra appuyer deux bataillons d'infanterie,

<sup>37</sup> Archives de la Faculté de médecine de Montpellier

<sup>38</sup> Registre matricule. Archives départementales du Var. 1 R 838

<sup>39</sup> Historique du 19<sup>ème</sup> RAC. Anonyme, Imprimerie La Rapide, non daté, Nîmes. JMO du 19<sup>ème</sup> RAC, 1<sup>er</sup> groupe, 2<sup>ème</sup> batterie. SHD 26N 937/5



appartenant au 40<sup>ème</sup> RI (3<sup>ème</sup> bataillon) et au 58<sup>ème</sup> RI (2<sup>ème</sup> bataillon). Dans la soirée, les bataillons franchissent la frontière et prennent le village. Cependant, le lendemain 11 août, le détachement est attaqué par des forces allemandes supérieures en nombre.

Maurice Mistre, qui a analysé avec minutie le combat de Lagarde<sup>40</sup>, a raconté dans le détail la suite des événements :

*« 11 août : réveil de Marie Granier à 3h. Départ à 3h30. Le groupe (1<sup>ère</sup> et 3<sup>e</sup> batteries de 75) du 19<sup>e</sup> RAC est mis en attente à 1km au nord-ouest de Lagarde. À 9h15, les batteries sont toujours au repos attendant les ordres.*

*Vers 10h, la 1<sup>ère</sup> batterie du 19<sup>e</sup> RAC à laquelle est rattaché Granier, va occuper sa position sur le mamelon nord à la gauche de la 3<sup>e</sup>, et se met en batterie péniblement, à cause du terrain très lourd. Elle pointe vers le nord, direction château de Marimont (N-E) et va bientôt subir son baptême du feu.*

*Avant même que commence la préparation de tir, l'artillerie allemande ouvre le feu sur la 3<sup>e</sup> batterie. Le commandant Adeler alors ordonne : "Pour la 1<sup>ère</sup> batterie, abritez-vous".*

*L'infanterie allemande traverse le bois du haut de la Croix. Subitement les Allemands du 131<sup>e</sup> RI apparaissent sur le mamelon nord à une centaine de mètres en avant de la 1<sup>ère</sup> batterie, formant une longue ligne de tirailleurs espacés de 1m. Émergeant de l'avoine, ces soldats vêtus de gris, surmontés de casques gris surgissent entre les épis.*

*Des balles commencent à frapper sur les boucliers et les caissons. Le capitaine Setze commande : "Dispositions contre l'infanterie, à volonté".*

*Il faut tourner les pièces à droite de 45°, seules les 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> pièces de 75 réussissent à le faire et tirent 3 ou 4 coups chacune. Beaucoup de servants tombent sous les balles, les canons se taisent, les valides se défendent avec leur mousqueton.*

*Le trompette Lieutier, blessé au bras se réfugie derrière un caisson et se retrouve avec le médecin auxiliaire Granier, grièvement blessé, qui succombe à l'âge de 27 ans.*

*Tout le personnel de la batterie a lutté jusqu'à sa dernière cartouche. Presque tous sont restés morts ou blessés sur leur matériel*

*Dans le village de Lagarde, c'est aussi un massacre où le cultivateur arcois, jeune marié, tambour au 3<sup>e</sup> bataillon du 58<sup>e</sup> régiment d'infanterie, Louis Émile Lombard à 26 ans tombe mort pour la France. Nous avons retrouvé pour cette bataille 530 tués dont 68 au 19<sup>e</sup> RAC<sup>41</sup>»*

Emile Granier est porté disparu. Sa mort est confirmée par jugement du 14 août 1920 rendu par le tribunal de Draguignan. Il est reconnu mort pour la France. Ses derniers instants sont évoqués dans le Livre d'or de la commune des Arcs.<sup>42</sup> Sa mémoire est par ailleurs honorée sur le monument aux morts des Arcs et le mémorial du cimetière des Arcs.

Cependant, la Faculté de médecine de Montpellier n'était pas informée de son décès lors de l'élaboration de sa plaque commémorative. De ce fait, le nom d'Emile Granier ne figure pas non plus sur le Livre d'or des médecins morts pour la patrie.

Grace aux informations fournies par Maurice Mistre, « l'oubli » de la Faculté a pu être réparé un peu plus de cent ans après sa mort, le nom d'Emile Granier ayant été inscrit sur la plaque commémorative de la Faculté le 24 avril 2015.

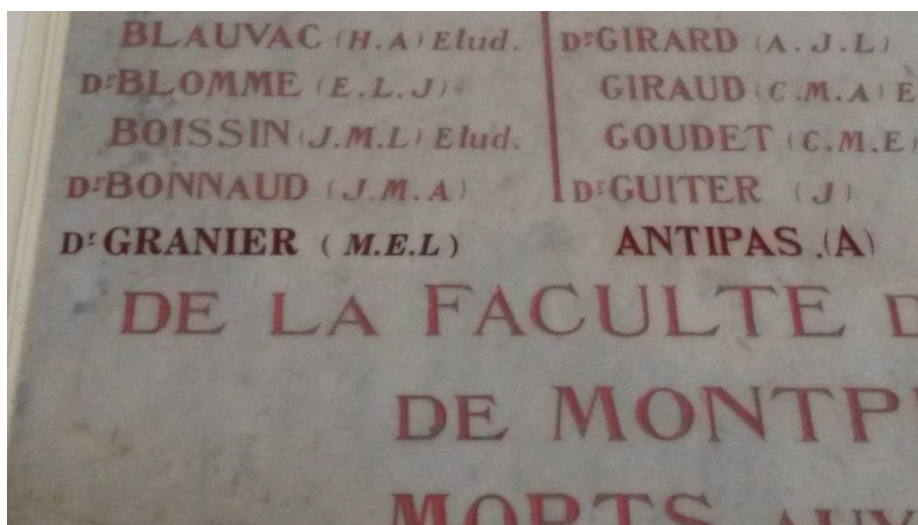
<sup>40</sup> Maurice Mistre, La légende noire du 15<sup>e</sup> corps d'armée, op. cit.

<sup>41</sup> Maurice Mistre. 1914, 11 août, un médecin. Chroniques « On meurt aussi à la guerre », juin 2014

<sup>42</sup> Livre d'or de la guerre mondiale - Commune des Arcs-sur-Argens. [http://memoires-de-guerres.var.fr/arkotheque/client/ad\\_var/memoires\\_de\\_guerres/fiche\\_detail.php?ref=11309](http://memoires-de-guerres.var.fr/arkotheque/client/ad_var/memoires_de_guerres/fiche_detail.php?ref=11309)



Le mémorial du cimetière des Arcs



Plaque commémorative de la Faculté de médecine de Montpellier



# Louis DUFFOURS

(1881-1914)



Photographie de Louis Duffours sur sa carte d'étudiant 1909-1910

Paul *Louis* Duffours naît le 10 août 1881 à Sète. Il appartient à une famille médicale. Son père Victor, Marie, Auguste, âgé alors de 28 ans, est médecin, comme l'était son grand-père, mort en 1896. Il a pour aïeul le Professeur Broussonnet. Sa mère Camille, née Chabaud, est âgée de 23 ans. Plus tard, d'un deuxième mariage de son père devenu veuf, il aura une demi-sœur, Marie-Louise, née en 1897.

Il passe son baccalauréat (Lettres-Philosophie), le 13 novembre 1901 à Montpellier. L'année suivante, il obtient son certificat PCN, et s'inscrit à la Faculté de médecine, en novembre 1902<sup>43</sup>. Il s'engage alors volontairement et il est incorporé le 14 novembre au 2<sup>ème</sup> régiment du génie<sup>44</sup>. Bénéficiant de la dispense, il est mis en disponibilité le 19 décembre 1903. Il reprend le cours de ses études en janvier 1904, jusqu'à sa 7<sup>ème</sup> inscription en avril 1905. Après une interruption de quatre ans, il prend sa 8<sup>ème</sup> inscription en avril 1909, pour terminer par sa 16<sup>ème</sup> inscription en juin 1911. Il est entre-temps nommé médecin auxiliaire de réserve le 6 août 1910. Il soutient le 12 décembre 1911 sa thèse de médecine intitulée « *Contribution à l'étude des fractures anciennes du tiers supérieur du cubitus compliquées de la luxation de la tête radiale* », sous la présidence du Professeur Fogue, ami de sa famille, et à l'instigation du Professeur Massabuau. Il obtient une mention assez bien à l'écrit et à l'oral. Il a alors l'ambition « *d'être digne de tous mes ancêtres qui firent honneur à la carrière médicale. Puissé-je leur ressembler un jour*<sup>45</sup>. » Il décide de faire une carrière militaire dans les colonies.

En janvier 1912, il est nommé élève médecin aide-major de 2<sup>ème</sup> classe et entre comme tel à l'école d'application du service de santé des troupes coloniale à Marseille<sup>46</sup>. Il y effectue sa scolarité de façon

---

<sup>43</sup> Archives de la Faculté de médecine de Montpellier

<sup>44</sup> Archives départementales de l'Hérault. 1R 1148

<sup>45</sup> Duffours L. Thèse de médecine. Montpellier, 1911

<sup>46</sup> Dossier d'officier. SHD 4Ye 1354

honnête mais sans éclat particulier. Il s'engage à servir pour six ans dans le service de santé des troupes coloniales. Cette formation complémentaire, assez courte, se termine en octobre 1912. À la sortie, placé en résidence libre, il est affecté au 4<sup>ème</sup> régiment d'infanterie coloniale. Il est rapidement désigné pour servir en Afrique Équatoriale Française. Il embarque à Bordeaux le 25 décembre 1912 et débarque à Brazzaville le 16 janvier 1913. Malgré son manque d'expérience, il est d'emblée affecté dans un poste difficile. Placé hors-cadre au Moyen Congo, il prend en charge le poste médical de Makoua, nouvellement créé dans la circonscription de la Mossaka, dans une région encore en cours d'organisation et à l'écart des grandes routes commerciales. Il y délivre des consultations gratuites, qui sont assez peu appréciées par la population locale. Dans un rapport effectué par le chef de circonscription en février 1914, il est noté: « *Pour soigner les gens en brousse, il faut être plus psychologue que médecin. Les résultats ne sont guère encourageants; les malades épuisent d'abord toutes les ressources de la médecine locale, et quand on les amène au poste médical, ils sont généralement à la dernière extrémité: il est presque impossible de les sauver*<sup>47</sup>. » D'une manière générale, les appréciations portées sur le nouveau médecin colonial soulignent la difficulté de sa tâche. Le directeur du Service de Santé note en septembre 1913: « *Monsieur Duffours a été envoyé pour débiter dans la carrière coloniale dans un poste difficile (à Makoua, dans la Mossaka); au début, sa santé a été éprouvée par le climat et il a eu de fréquentes indisponibilités. Depuis trois mois, Mr Duffours semble avoir repris toute son activité; il a même accompagné une colonne de police opérant dans la circonscription. Cet officier du corps de santé a besoin de perfectionner son instruction professionnelle; il serait à désirer qu'à son prochain séjour colonial, on puisse l'affecter à une formation hospitalière où il pourrait acquérir, au contact de ses chefs, l'expérience qui lui fait défaut*<sup>48</sup>. » Le 15 janvier 1914, Paul Duffours est nommé médecin aide-major de 1<sup>ère</sup> classe. Il reçoit la médaille coloniale avec barrette *Afrique Équatoriale Française*. En avril 1914 on note: « *tenue bonne, santé médiocre, manque encore d'expérience, assure convenablement son service.* » Ces remarques sur sa santé médiocre sont renouvelées en septembre 1914. En effet, Paul Duffours est alors victime d'accès répétés de paludisme. Dans la correspondance officielle qu'il adresse au chef des services sanitaires de la colonie, « *il signalait depuis plusieurs mois qu'il était atteint fréquemment d'accès palustres qui, bien que sans gravité, le rendaient indisponible plusieurs jours par mois* ». Ce paludisme chronique est « *une affection endémique dans la colonie et aux influences desquelles il a été exposé par les nécessités du service* ».

Les hostilités ont éclaté en Europe depuis plus d'un mois, des opérations militaires ont été engagées au nord contre les Allemands au Cameroun. Une colonne est d'ailleurs partie de Makoua. C'est le paludisme, cette maladie redoutable, qui emportera Paul Duffours à son domicile de Makoua le 12 septembre 1914, lors d'un accès pernicieux, à l'âge de 33 ans. L'administrateur de la Mossaka établit un rapport sur les circonstances de sa mort: « *Le 10 septembre, le Docteur, se sentant très faible et la fièvre commençant à monter se fit une piqûre de quinine. Il manifesta, à ce moment, le désir d'avoir un prêtre et parla assez longuement de sa famille [...] Le 11, la fièvre augmentant, le malade se trouve dans une sorte de coma et meurt le 12 sans avoir repris réellement connaissance* »

Son père est prévenu du décès par la municipalité de Sète.

Paul Duffours est inhumé à Makoua, où « *on peut voir sa tombe sous les palmiers près desquels on construisit en 1947 une maison d'habitation en dur pour le médecin du service des grandes endémies*<sup>49</sup> ».

Sa mémoire est honorée sur le Livre d'or de la ville de Sète, la plaque commémorative de la Faculté de médecine de Montpellier, et le Livre d'or des médecins morts pour la patrie.

<sup>47</sup> *Ibid*

<sup>48</sup> *Ibid*

<sup>49</sup> Mazenot Georges. L'occupation du bassin de la Likouala-Mossaka. 1909-1914. In: Cahiers d'études africaines. Vol. 6 N°22. 1966. pp. 268-307.

# Louis BOULET

(1878-1914)

François Marie *Louis* Boulet est né le 4 octobre 1878 à Lunel (Hérault). Son père Henri Louis Etienne, alors âgé de trente-cinq ans, est vétérinaire. Sa mère Joséphine Henriette, née Chevalier, est âgée de 30 ans. Il est le sixième enfant d'une fratrie de sept, trois filles et quatre garçons.

Il passe son baccalauréat (Lettres-Philosophie) à Montpellier en novembre 1897. Le 5 septembre de l'année suivante, il obtient son certificat PCN. Il s'inscrit à la Faculté de médecine de Montpellier en novembre 1898<sup>50</sup> et s'engage volontairement pour trois ans au 122<sup>ème</sup> RI, tout en demandant à bénéficier de la dispense en tant qu'étudiant en médecine<sup>51</sup>. Il est mis en disponibilité en septembre 1899 et poursuit ses études sans interruption jusqu'en avril 1902. Il passe ses divers examens, entre 1901 et 1904. Il prend sa dernière inscription en avril 1904, et passe son cinquième et dernier examen (épreuves de clinique) en avril et mai 1904. Il soutient enfin le 24 mai 1904 sa thèse de médecine intitulée «*De la hernie par effort devant la jurisprudence française en 1904*», sous la présidence du Professeur Forgue, où il reprend des rapports médico-légaux «*qui éclairent parfaitement la question et peuvent servir de modèle au médecin-expert*<sup>52</sup> ».

Il s'installe peu après à Aigues-Mortes, en 1904, et y commence sa vie professionnelle de médecin. Il épouse Marie Adèle Gayet. Il poursuit son instruction militaire en effectuant une période d'exercice au 19<sup>ème</sup> régiment d'artillerie en 1906.

Lorsque la guerre éclate, il est mobilisé le 6 août à la 16<sup>ème</sup> SIM comme médecin auxiliaire et rejoint le groupe de brancardiers divisionnaires de la 37<sup>ème</sup> division d'infanterie<sup>53</sup>. Cette division fait partie de la 5<sup>ème</sup> armée du général Lanrezac. Venue d'Algérie, elle est réunie à Arles et dirigée le 12 août sur la gare régulatrice de Laon, d'où elle gagne la Belgique dans la région de Rocroy. Elle va participer à la bataille de Charleroi et se battra sur la Sambre du 18 au 24 août. Le GBD, associé à l'ambulance n°1 de la division (n°1/37), la suivra dans ses déplacements, au plus près des combats, suivant l'avance vers le Nord, jusqu'à Fossé, puis le repli pour éviter l'encerclement devant la défaite des armées alliées, vers le sud de Maubeuge, puis la région de Guise, où elle arrive à Landifay (Aisne) le 28 août. Pendant la retraite qui suit, les étapes se succèdent vers le sud, franchissant l'Aisne, puis la Marne pour arriver au bord de la Seine. La division est acheminée de Laon à Fismes le 31 août et continue son repli. Les formations sanitaires suivent ce mouvement vers Villers-Agron, Comblizy (Marne), Haute-Vaucelle, Villegruis (Seine-et-Marne), autant de lieux qui voient le cantonnement ou le bivouac du GBD.

---

<sup>50</sup> Archives de la Faculté de médecine de Montpellier

<sup>51</sup> Archives départementales de l'Hérault. 1R 1116

<sup>52</sup> Boulet L. De la hernie par effort devant la jurisprudence française en 1904. Thèse médecine. Montpellier, 1904

<sup>53</sup> Historique du 2<sup>ème</sup> régiment de marche des zouaves. Paris, Charles-Lavauzelle. 1921.

JMO du Service de Santé de la 37<sup>ème</sup> DI. SHD26 N 332/9 - JMO de la 37<sup>ème</sup> DI. SHD 26N330/1.

JMO du GBD de la 37<sup>ème</sup> DI (16<sup>ème</sup> section d'infirmiers militaires). SHD 26N332/12

Lorsque l'ordre de reprise de l'offensive du 6 septembre marque le début de la bataille de la Marne, la division est placée en réserve à Bouchy-le-Repos. Elle amorce le mouvement en avant qui la fait remonter vers le Nord jusqu'à Esternay (Marne) qu'elle atteint le 9 septembre. Elle passe à la 6<sup>ème</sup> armée et se porte par voie ferrée à Louvres où elle reçoit des renforts venant de Nogent sur Seine. Le 12 septembre, la 37<sup>ème</sup> division est en deuxième ligne, le mouvement en avant se poursuit vers Le Luat, Coudun, Fresnières. L'Oise est franchie le 15 septembre. L'attaque se dirige sur Carlepont et Cuts. Une partie des formations sanitaires de la division s'installe au château de Carlepont, l'autre partie, dont la formation de Louis Boulet, au château de Cuts. Des combats très âpres se poursuivent le 16 septembre. Le village de Cuts est l'objet de violentes attaques allemandes venant de Pontoise toute la journée du 17 septembre. Les Allemands prennent Cuts en fin d'après-midi. Les formations sanitaires fonctionnant au château de Cuts tombent entre leurs mains: « *17 septembre 5h45. Prise du village de Cuts par les Allemands [...] Le personnel médical de ce régiment tombe aux mains de l'ennemi. L'ambulance n°2 et la section du groupe de brancardiers divisionnaires tombe dans les mêmes conditions aux mains de l'ennemi. Personnel et matériel disparus* ».



Château de Cuts incendié

Au cours de ces combats, Louis Boulet est tué, alors qu'il donnait ses soins à un tirailleur blessé, dans une dépendance du château. On compte trois autres tués et six blessés dans les formations sanitaires fonctionnant au château. Ces événements ont été racontés par Hippolyte Poisson dans sa thèse de médecine, soutenue en 1915 à Montpellier: « *Une ambulance divisionnaire avec huit cents blessés fut elle aussi prise à Cuts, le 17 septembre 1914. Des médecins de cette formation, les docteurs Pujade et Delpech, ont pu nous fournir à ce sujet d'intéressants détails: cette ambulance, malencontreusement installée dans l'important château de Cuts, le 15 septembre, ne put évacuer ses blessés, notre ligne de retraite étant coupée le 16. Lorsqu'il s'agit d'organiser la défense du village on ne put négliger le parc de cette propriété; des groupes de zouaves et de tirailleurs, une section de mitrailleuses et même une pièce de soixante-quinze y furent disposés et firent merveille le 16 et le 17, voisinage assurément dangereux pour nos blessés. De fait, le bombardement et la fusillade n'épargnèrent point l'ambulance, obus et balles y firent de nombreuses victimes. Les écuries du château, situées dans le parc, regorgeaient elles-mêmes de blessés: le groupe de brancardiers divisionnaires s'y était aussi abrité. Lors du corps à corps qui se livra pour l'occupation de chaque bosquet, des violences regrettables furent commises: les Allemands, débouchant près de ces écuries, achevèrent des blessés qui n'avaient pas encore eu le temps de se débarrasser de leurs armes. Deux prêtres brancardiers qui s'étaient avancés pour signaler la présence du poste de secours tombèrent victimes de leur dévouement. C'est à cet endroit que le Dr*

*Boulet, du groupe des brancardiers divisionnaires, fut foudroyé d'une balle en plein front alors qu'il pensait un tirailleur<sup>54</sup>. »*

Cette relation des faits est cependant différente d'un témoin à l'autre. On dispose des rapports des médecin-chef des deux formations sanitaires concernées, publiés par François Olier dans des articles très documentés<sup>55</sup>. Le rapport du médecin major de 1<sup>ère</sup> classe Boyé à son retour de captivité évoque le sort de l'ambulance 2/37:

*« Le 15 septembre, à 14 heures 15 du soir, j'arrivais au château de Carlepont (Oise) et recevais du médecin divisionnaire, l'ordre d'y stationner en attendant de nouvelles instructions. À 18 heures, reçu l'ordre de me porter au château de Cuts, à 4 kilomètres au nord-est de Carlepont et de m'immobiliser avec ma formation, dans ce château que venait d'évacuer l'ennemi [...] Une section du groupe de brancardiers devait m'accompagner, dès son retour de la ligne de feu, où elle était occupée à relever des blessés [...] À l'arrivée à Cuts, l'ambulance commence immédiatement à fonctionner et les brancardiers ont relevé quelques blessés qui se trouvent aux environs. Le 16, le combat recommence au jour [...] Pendant toute la journée, les blessés ne cessent d'affluer, il en est venu 250 dans la journée [...] De plus, à cause de l'encombrement du château, j'avais envoyé une partie des blessés dans les communs [...] Toute la nuit, les blessés ne cessèrent d'arriver. [...] Le 17 au matin, le combat recommença [...] De nombreux projectiles arrivent dans l'ambulance et prennent les salles en enfilade; il n'y a plus une vitre intacte, et le service doit être interrompu à chaque instant, pour mettre les blessés à l'abri des murs.*

*Ceux-ci ne cessent d'affluer, malgré les décès survenus dans la nuit, une vingtaine, nous avons, à ce moment, environ 400 hommes, tant au château que dans les communs; ils sont pansés au fur et à mesure de leur arrivée, mais mon personnel est débordé, malgré l'aide que nous apportent les deux médecins du groupe de brancardiers et quelques médecins du 6e Tirailleurs Algériens, qui ont jugé inutile, vu la position avancée de l'ambulance, d'établir des postes de secours qui auraient fait double emploi avec elle.*

*Tous les blessés sont disposés à l'abri des murailles: en dehors de la zone dangereuse qui fait face aux grandes baies vitrées des salles. Bientôt cette protection est insuffisante, car, à 14 heures 50, le bombardement de l'ambulance par l'artillerie commence et les obus éclatent sur les murs [...]*

*À 16 heures, un obus pénètre dans le sous-sol par un soupirail et vient exploser dans la cuisine, tuant un infirmier et un blessé, et blessant grièvement, trois autres infirmiers, quelques autres ne reçoivent que des blessures légères.*

*Pendant ce temps, dans les communs, le médecin auxiliaire Boulet, était tué, d'une balle dans la tête, en faisant un pansement<sup>56</sup>. »*

Le rapport du Médecin major de 1<sup>ère</sup> classe Routier, médecin-chef du GBD apporte un éclairage différent de la mort de Louis Boulet. Il semble qu'il en soit en fait le seul témoin direct :

*« N'ayant pas de nouveaux ordres nous avons exécuté le dernier donné et sommes arrivés à Cuts vers 23 heures 30 ou minuit. Là je formais mon parc à côté des dépendances du château, tandis que l'ambulance s'installait au Château même où se trouvaient trente blessés allemands environ et pas un seul français [...] Après en avoir conféré avec mon collègue de la 2e ambulance nous décidâmes que la retraite était impossible et qu'il n'y avait qu'à rester et à attendre qu'on vint nous délivrer. Toute la journée la bataille se rapprocha de Cuts augmentant d'activité, tantôt au nord, tantôt au Sud, tantôt à*

---

<sup>54</sup> Poisson Hippolyte. Guerre 1914-1915. Des médecins prisonniers de guerre des Allemands. Comment ils furent traités. Ce qu'ils virent. Thèse médecine, Montpellier, 1915

<sup>55</sup> François Olier : Avec la 37<sup>ème</sup> DI pendant la première bataille de l'Aisne (15 au 20 septembre 1914) <http://hopitauxmilitairesguerre1418.overblog.com/>

<sup>56</sup> Archives du musée du service de santé des armées, Val-de-Grâce à Paris, cart. n° 633, dos. 51 (Boyé).



*l'Est, tantôt à l'Ouest, le nombre de blessés augmentant rapidement et bientôt le château devint insuffisant et il fallut en installer sur de la paille, dans des dépendances (garages, remises, écuries, greniers à foin, etc.). Je ne laissais plus sortir mes voitures, la bataille étant si proche que mes brancardiers utilisaient simplement la brouette et que souvent les blessés venaient d'eux-mêmes ou accompagnés par leurs brancardiers et infirmiers régimentaires [...] Dès la matinée du 16 l'action recommença. L'ordre de la division portait, m'ont affirmé des médecins de tirailleurs, que l'ambulance devait rester à Cuts mais cet ordre ne m'est pas parvenu. Toute la matinée l'action resta stationnaire, l'après-midi l'action se resserrait autour du château et il était difficile d'aller relever les blessés. Le château lui-même était bombardé. Vers trois heures on se battait dans le Parc. Le château ne pouvant plus recevoir de blessés ils refluèrent tous vers les annexes. C'est à ce moment que mon médecin auxiliaire, M. le docteur Boulet tomba frappé par une balle qui après avoir perforé une forte porte en fer lui traversa la poitrine de part en part et vint se loger dans le bras d'un sergent de tirailleurs qu'il pensait. La mort fut instantanée. Je n'eus que le temps de me retourner pour le recueillir dans mes bras où il expirait<sup>57</sup>.»*

Ainsi, Louis Boulet est mort après un mois et demi de campagne, à l'âge de 36 ans. Une messe annoncée dans le journal L'Éclair<sup>58</sup> du 8 novembre est célébrée à son intention le 11 novembre dans l'église paroissiale d'Aigues-Mortes. Il est inhumé dans la nécropole nationale de Cuts.



Tombe de Louis Boulet à Cuts (photo M.Chevalier)

Sa mémoire est honorée sur le monument aux morts d'Aigues-Mortes, la plaque commémorative de l'église d'Aigues-Mortes, celle de la Faculté de médecine de Montpellier, et dans le Livre d'or des médecins morts pour la patrie.

<sup>57</sup> Musée du service de santé des armées, au Val-de-Grâce à Paris, carton n° 640, dos. 23 (Routier).

<sup>58</sup> L'Éclair, 8 novembre 1914



Monument aux morts d'Aigues-Mortes (photos M. Alzaga)



## Paul et Albert NEOLLIER

(1890-1914 et 1893-1914)

Les frères Paul et Albert Néollier occupent une place particulière dans ce recueil. Appartenant au même régiment et frappés par le même obus le 22 septembre 1914, ils furent ainsi unis jusque dans la mort. C'est pourquoi nous n'avons pas souhaité séparer leurs histoires. La même semaine, leur frère Louis, sous-lieutenant, fut porté disparu.



Photographie de Paul Néollier sur sa carte d'étudiant 1911-1912

Paul Pierre François Néollier naît le 20 mai 1890 à Millau (Aveyron). Il a un frère aîné, Louis Félix, né le 1<sup>er</sup> janvier 1889. Leur père, Pierre, âgé de 39 ans, est professeur de mathématiques au lycée de Millau. Leur mère Julie Marie Louise, née Cantarel est âgée de 22 ans. La famille réside boulevard de la république. Albert Casimir Néollier, leur frère cadet, naît 3 ans plus tard, le 4 juillet 1893.

Tous trois étudient au lycée de Millau. Louis, l'aîné, sera admis à l'École Nationale Supérieure en octobre 1910 et obtiendra l'agrégation de mathématiques en 1913. Paul et Albert s'orientent vers la médecine.

**Paul Néollier** passe son baccalauréat (Sciences-Langues Vivantes-Mathématiques) à Toulouse le 24 juillet 1907. L'année suivante, en juillet, il obtient son certificat PCN à Montpellier. Il s'inscrit à la

Faculté de médecine le 9 novembre 1908<sup>59</sup>. Il bénéficie d'un sursis d'incorporation en 1911, renouvelé en 1912. Il poursuit donc ses études sans interruption, prenant sa seizième et dernière inscription en juin 1913. Il passe sans encombre tous ses examens entre 1910 et 1913. Il est interne des hôpitaux d'Avignon pendant deux ans et répétiteur d'accouchements à la maternité de Vaucluse. Le 24 juillet 1913, il soutient sa thèse de médecine intitulée « *Contribution à l'étude des pyosalpinx hauts* », sous la présidence du Professeur De Rouville, qui en a inspiré le sujet. L'avant-propos de sa thèse comporte un long passage de reconnaissance envers ses parents et témoigne des liens qui l'unissent à ses frères. Le 9 octobre 1913, son sursis terminé, il est incorporé au 2<sup>ème</sup> régiment du génie, dans la compagnie 17/3, stationnée à Montpellier<sup>60</sup>. Il est donc sous les drapeaux, comme infirmier, lorsque la guerre éclate. Il part dans la zone des armées avec sa compagnie le 5 août 1914. Il est nommé médecin auxiliaire à compter du 20 août.

**Albert Néollier**, son cadet de trois ans, passe son baccalauréat (Sciences-Langues Vivantes-Mathématiques) le 21 juillet 1910 à Toulouse. Il obtient son certificat PCN à Montpellier le 30 juin 1911. Il s'inscrit à la Faculté de médecine en novembre 1911, et prend régulièrement ses inscriptions jusqu'à la sixième en juin 1913. Il vient de passer avec succès son premier examen (anatomie générale) en mai. Renonçant au sursis, il est incorporé le 27 novembre 1913 dans la compagnie 17/3 du 2<sup>ème</sup> régiment du génie, à Montpellier, où il rejoint son frère aîné.

Lorsque survient la guerre il est soldat de 2<sup>ème</sup> classe, sapeur-mineur, et sera affecté comme brancardier. Les deux frères ne sont donc pas séparés. Dès lors, œuvrant ensemble, ils vont avoir un destin commun au sein de leur régiment. L'historique de la compagnie retrace l'atmosphère qui règne à Montpellier au moment de la mobilisation : « *Le 1<sup>er</sup> août : Montpellier, 3 heures de l'après-midi [...] La citadelle semble déserte, quelques sapeurs errent dans la cour principale, lourde et somnolente sous le soleil de plomb; il y a peu de monde dans les bâtiments, un peu d'activité dans les bureaux de la compagnie, la bibliothèque des officiers a plus de lecteurs que de coutume [...] En ville, sur l'Esplanade et sur l'«Oeuf» cher aux Montpelliérains, c'est l'affluence des gros dimanches. À proximité des banques et des bureaux de rédaction et de vente des journaux locaux, la foule s'épaissit, à l'affût des nouvelles qui paraissent au fur et à mesure de leur arrivée, inscrites à la craie sur de grands panneaux d'information et de publicité. Des camelots, hurlant la «dernière édition spéciale» fendent les gros rassemblements et entraînent derrière eux un essaim de curieux avides de renseignements [...]*



La caserne du 2<sup>e</sup>ème génie à Montpellier.

<sup>59</sup> Archives de la Faculté de médecine de Montpellier.

<sup>60</sup> Archives départementales de l'Aveyron.

*2 au 7 août. — Le décret de mobilisation générale a été promulgué; de nombreux placards blancs, officiels, couvrent les murs et l'annoncent à la population qui manifeste un peu de fièvre; quelques cris fusent «À Berlin». Les réservistes mêlent leurs costumes divers et, moutonniers, se forment en cortèges bruyants et acclamés de la gare aux casernes; ils croisent les colonnes, ordonnées et silencieuses de «ceux qui partent», sérieux et graves, une flamme au regard, déjà touchés par la «discipline», soldats que l'uniforme rend pareils d'aspect et, dirait-on, de mentalité. La compagnie doit faire mouvement le sixième jour<sup>61</sup>. »*

Le 7 août, la compagnie embarque en effet en train vers midi et débarque à Valmy (Marne) le 11 août à 0h30 après un voyage de plus de trois jours. C'est ensuite la marche vers le nord-est, Binarville, Mouzon, Carignan. Elle pénètre en Belgique le 21 août, participant le 22 à l'attaque de la IV<sup>ème</sup> armée dans les Ardennes, vers Offagne, où est engagée la 34<sup>ème</sup> division d'infanterie<sup>62</sup>. Ce jour funeste, véritable désastre pour les armées françaises, est le plus meurtrier de toute la guerre (27 000 tués). La compagnie est rattachée au 88<sup>ème</sup> RI. La bataille fait rage, dans un terrain boisé difficile; le mouvement en avant est suspendu et à la nuit tombée, le repli est engagé. « *Sur la route de Muno, trop étroite, de nombreux convois refluent en désordre ; des colonnes triples d'infanterie, de cavalerie, d'artillerie, s'engagent imprudemment dans les défilés sous-bois et s'arrêtent bientôt, embouteillées ; des traîneurs et des blessés qui supplient qu'on ne les abandonne pas, se cramponnent en grappes aux voitures déjà surchargées*<sup>63</sup>. »

Dans cette retraite tragique, qui va durer jusqu'au 6 septembre, la compagnie lance le 23 août un pont de bateaux renforcé sur la Meuse à Villers, à hauteur du bac, doublé d'un pont de circonstance plus en aval, devant permettre le passage de la division. Ces ouvrages, de même que les ponts avoisinants de Rémilly et de Mouzon, sont détruits après le passage des troupes. Après cette bataille de la Meuse, la compagnie accompagne le corps d'armée dans son repli vers le sud, creusant des retranchements et aménageant les positions défensives. Le 28 août, elle participe à la bataille de Raucourt en établissant pour l'infanterie des retranchements sur les hauteurs à l'ouest de la ville. Les travaux se poursuivent, accompagnant le repli du 17<sup>ème</sup> corps d'armée, le 31 août au sud-ouest de Voncq, et le 1<sup>er</sup> septembre sur le plateau de Mazagran, qu'elle aménage défensivement et où la 66<sup>ème</sup> brigade doit couvrir le repli du corps d'armée. La compagnie se joint à la colonne de la 33<sup>ème</sup> division, qui est attaquée à la mitrailleuse dans la soirée. Elle est placée en arrière-garde fixe à hauteur de la ferme de Médeah. Les différents éléments de la colonne se reconstituent et poursuivent leur mouvement vers Sainte-Marie-à-Py. La marche continue vers Suippes, La Cheppe, Saint-Germain-la-Ville, puis Loisy-sur-Marne où elle arrive le 4 septembre après une étape très dure. Embarquée par chemin de fer, elle débarque à Vallentigny (Aube), et se dirige sur Aulnay, puis Mesnil-Lettre.

Sa mission est alors, conjointement à d'autres compagnies du génie et du 36<sup>ème</sup> régiment d'infanterie territoriale, d'aménager une organisation solide de la rive gauche de l'Aube, comprenant des tranchées, abris, refuges de tirailleurs, positions de flanquements pour mitrailleuses. Les travaux commencent le 7 septembre. Entre temps, la bataille de la Marne est déclenchée le 6 et les travaux sont arrêtés le 8, la compagnie recevant l'ordre de se porter en avant en direction de Balignicourt. Le 9, elle arrive à la ferme des Monts-Torlors, où siège le Q.G. de la 33<sup>ème</sup> division engagée en avant des Fermes des Grandes et Petites Perthes. La compagnie, en réserve d'infanterie le jour, creuse des tranchées la nuit aux avant-postes. La bataille de la Marne est gagnée. Le 11 septembre, la compagnie suit les régiments d'infanterie lancés à la poursuite de l'ennemi et campe le soir dans les bois du camp de Mailly. La marche en avant se poursuit vers Somme-Tourbe (Marne), presque entièrement détruit, pour atteindre

---

<sup>61</sup> Historique de la compagnie 17/3 du 2<sup>ème</sup> régiment de génie. Société anonyme d'imprimerie Andre Herbelin. Belfort-Mulhouse, 1920. Numérisé par P. Chagnoux. <<http://tableaudhonneur.free.fr/2eRG-Cie17-3.pdf>>

<sup>62</sup> JMO de l'état-major du génie du 17<sup>ème</sup> corps d'armée. SHD 26N 190/10.

JMO de la 33<sup>ème</sup> DI. SHD 26N 324/1

<sup>63</sup> Historique de la compagnie 17/3 du 2<sup>ème</sup> régiment de génie, op.cit.

Minancourt le 14, en pleine bataille. La compagnie organise une position au nord et nord-ouest du village, renforce les ponts sur la Tourbe endommagés par les tirs ennemis et l'intense circulation des convois. Placée en réserve d'infanterie, elle est bombardée par une batterie de 77 et essuie des pertes. Le 15, elle fait mouvement sur le Ravin Sud-Est de la cote 203, au sud de Mesnil-les-Hurlus. Le 17, elle est à Laval-sur-Tourbe, travaillant de nuit aux avant-postes, au creusement de tranchées et à l'installation d'abris. Du 18 au 21, le travail de nuit vise à établir des retranchements à hauteur de Mesnil-les-Hurlus. Le 21, la compagnie fait à nouveau mouvement, vers Cabanne-et-Puits.

De là, le 22 septembre, elle participe à l'attaque de la Cote 200, à proximité de Perthes-les-Hurlus, par le 83<sup>ème</sup> RI, de la 34<sup>ème</sup> division. L'ennemi y est déjà fortement retranché. Des travaux de sape et de creusement de boyaux de communication pour avancer au plus près des tranchées adverses sont commencés et se poursuivront les jours suivants. Le premier essai est arrêté dans l'après-midi par un tir d'obus de 105 fusants, qui vont faire plusieurs blessés dans les rangs de la compagnie. C'est en soignant avec son frère un sapeur blessé que Paul reçoit un éclat d'obus dans le dos. Le même obus frappe également Albert. Tous deux sont grièvement atteints.

Ils sont évacués jusqu'à l'hôpital Sainte Marie de Chalons-sur-Marne. Albert y meurt le premier, le 29 septembre, des suites de ses blessures, à l'âge de 21 ans. Paul meurt peu après, le 1<sup>er</sup> octobre, à l'âge de 24 ans. La même semaine, leur frère Louis, sous-lieutenant au 58<sup>ème</sup> RI, est porté disparu à Vigneules, le 22 septembre 1914.

Leur père, relate le journal L'Éclair du midile 17 octobre 1914 sous le titre « *Frères jusque dans la mort* », « *a reçu une lettre de l'hôtel Dieu de Chalons lui annonçant le décès de ses deux fils, tous deux médecins, anciens étudiants de la Faculté de médecine de Montpellier. Tous deux, Messieurs les docteurs Paul et Albert Néollier, furent frappés par un même obus alors qu'ils secouraient des blessés sur le champ de bataille de l'Aisne. Transportés à l'hôtel-Dieu de Lyon (sic), ils y ont succombé à 48 heures d'intervalle*<sup>64</sup> ».

Ils recevront plus tard, par décret du 3 avril 1920, à titre posthume, les citations suivantes :

Albert Néollier : « *Brancardier ayant toujours fait preuve de très grand courage, d'esprit de sacrifice. Blessé mortellement le 22 septembre 1914 auprès de Perthes-les-Hurlus, en soignant sous le feu un sapeur blessé.* »

Paul Néollier : « *Médecin Auxiliaire très brave et très dévoué. Blessé mortellement le 22 septembre 1914 auprès de Perthes-les-Hurlus, en soignant sous le feu un sapeur blessé.* »

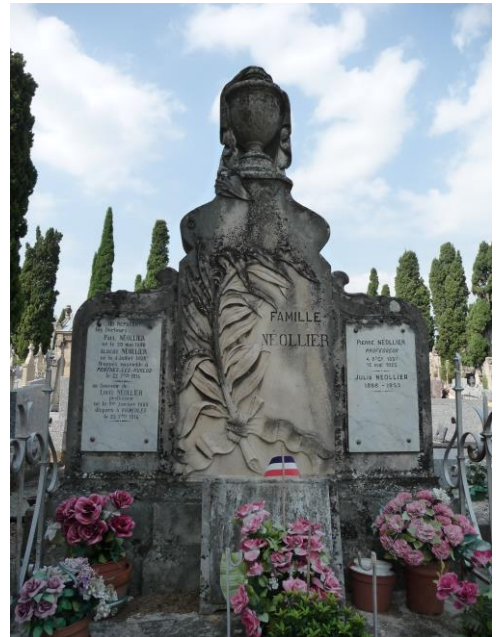
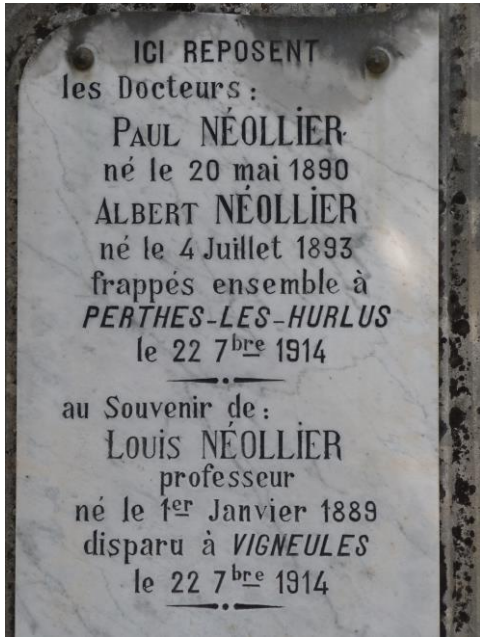
La croix de guerre avec étoile de bronze et la médaille militaire leur sont décernées.

Ils seront inhumés dans le caveau familial de Millau, où reposent leurs parents, et où la mémoire de leur frère est évoquée.

Leur mémoire est honorée sur le monument aux morts de Millau, la plaque commémorative de la Faculté de médecine de Montpellier, et le Livre d'or des médecins morts pour la patrie.

---

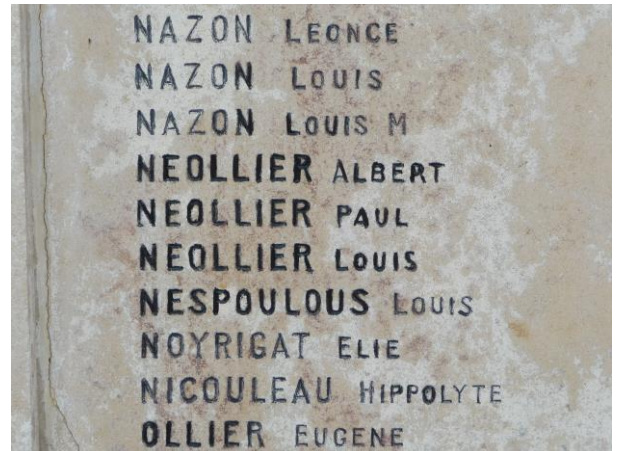
<sup>64</sup> L'Éclair. 19 octobre 1914



La tombe des frères Néollier à Millau.



Le monument aux morts de Millau.







# Émile ALRIC

(1891-1914)

Émile Gabriel Alric naît le 23 janvier 1891 à Saint-Pons (Hérault). Son père, André Antoine, âgé de 39 ans est serrurier. Sa mère, Rose Émilie, née Bru est âgée de 40 ans.

En 1909, il devance l'appel et il est incorporé le 15 mars au 81<sup>ème</sup> RI<sup>65</sup>. Classé dans la troisième partie de la liste au conseil de révision de 1912, il est libéré le 25 mars 1913 et passe dans la réserve de l'armée active Sa famille habite alors à Montpellier, rue de la Carbonnerie. Émile est employé comme garçon de laboratoire au laboratoire d'anatomie pathologique de l'Institut Bouisson-Bertrand<sup>66</sup>. À cette époque l'institut est encore situé boulevard Henri IV et n'a pas encore été transféré dans les locaux actuels.



L'institut Bouisson-Bertrand, en face de la Faculté de Médecine.

Lorsque la guerre éclate, il est mobilisé au 81<sup>ème</sup> RI. Le régiment quitte Montpellier le 7 août 1914<sup>67</sup>. Il fait partie de la 31<sup>ème</sup> Division, appartenant au 16<sup>ème</sup> Corps d'armée. Il constitue

---

<sup>65</sup> Archives départementales de l'Hérault.1R1243

<sup>66</sup> Fondation créée en 1895 par la Faculté de médecine grâce à un legs de Madame Bouisson-Bertrand, veuve du Professeur Bouisson. Elle occupe des locaux situés en face de la Faculté de médecine. Initialement consacrée aux grandes campagnes de vaccination, elle contribue à la conception et la mise en place d'une politique régionale d'hygiène et deviendra notamment un centre de référence pour l'étude de la fièvre de Malte.

<sup>67</sup> Historique du 81<sup>ème</sup> RI.

avec le 96<sup>ème</sup> RI la 61<sup>ème</sup> brigade. Il débarque en Lorraine à Mirecourt et se porte en avant dès le 9 août. Il est en réserve pendant deux jours face à la forêt de Parroy, qu'il traverse le 14 août. Il reçoit ce jour-là les premiers feux d'artillerie et continue son avance lors de la poursuite des Allemands en retraite. La frontière avec la Lorraine annexée est franchie entre Moussey et Avricourt, à proximité du village de Lagarde en flamme. Poussant jusqu'au-delà de Bisping, il se déploie dans la forêt de Muhlwald. Il va participer à la bataille de Morhange, à l'extrême droite du dispositif de la 2<sup>ème</sup> armée. Après avoir poussé jusqu'à Rohrbach, brièvement occupé le 19, il attaque en direction de l'est sur le canal des houillères. Les positions allemandes sont bien établies sur la rive opposée des canaux et les mitrailleuses fauchent les fantassins dès leur sortie des bois. Le 20, la bataille de Morhange est perdue et la retraite décidée. La frontière est repassée le 21. La retraite est ralentie par l'encombrement des routes. Le 22, le régiment combat pour la défense de Lunéville, qui est prise le 23. Pris sous un bombardement intense, débordé par des forces supérieures, ses pertes sont considérables: 1300 hommes sont hors de combat ou disparus, 9 officiers sont tués, 7 sont blessés<sup>68</sup>.

Le repli est poursuivi jusqu'à Bayon (Meurthe-et-Moselle), où la brigade se regroupe au bord de la Moselle. Réduit à deux bataillons, le régiment prend position devant Lorey. Il va participer à la bataille de la trouée de Charmes, du 24 au 26 août. Cette victoire française permet d'arrêter la percée allemande en Lorraine et sauve Nancy une première fois. L'allègement de la pression allemande en Lorraine va faciliter la préparation de la bataille de la Marne. Le 29 août, le régiment, sous un bombardement assez violent, traverse la Mortagne devant Haudonville sur une passerelle de bateaux construite par le génie. Gerbéviller détruite est délivrée. La situation se stabilise et les positions sont conservées et organisées. Le 12 septembre, la victoire de la Marne permet de reprendre la poursuite. Lunéville est délivrée et le régiment travaille à l'établissement des tranchées devant Montcel-lès-Lunéville. Il est alors retiré du front et stationne à Nancy du 17 au 21 septembre.

Le 22 septembre, il se porte vers le nord-ouest pour participer à la défense de Toul et à la bataille de Flirey. Il combat vers Bernécourt, le bois de la Hazelle, le bois de Mort-Mare. L'attaque du bois de la Hazelle est particulièrement meurtrière. Le front se stabilise et le régiment défend le secteur jusqu'au 12 octobre. Il est retiré du front avec la 31<sup>ème</sup> division, transporté par voie ferrée de Toul à Château-Thierry, puis au repos dans la région de Compiègne.

Il fait à nouveau mouvement à partir du 21 octobre, pour être embarqué le 26 par voie ferrée de Montdidier à Bailleul. Il est transporté par camions en Belgique, au nord d'Ypres et engagé immédiatement dans la bataille des Flandres, au sud-ouest de Saint-Julien. Dans la course à la mer, la tentative de contournement effectuée par les Allemands a échoué. Leur attaque porte sur la région d'Ypres où ils tentent de percer. La 31<sup>ème</sup> division est engagée au nord-est d'Ypres. Entre Poelcapelle et Paschendaele, des attaques infructueuses sont menées par la 61<sup>ème</sup> brigade plusieurs fois par jour à partir de Saint-Julien. Les positions sont cependant tenues. C'est dans ces très durs combats qu'Émile Alric est blessé mortellement. Il meurt le 3 novembre 1914 à Saint-Julien, où est établi le poste de secours régimentaire, à l'âge de 23 ans.

Plus tard, le 30 mai 1919, il sera cité à l'ordre du régiment : « *Courageux et dévoué, accomplissant courageusement son devoir. Tombé glorieusement au champ d'honneur le 3 novembre 1914 à Saint-Julien.* » Il obtient la croix de guerre avec étoile de bronze. Il recevra la médaille militaire à titre posthume.

Sa mémoire est honorée sur la plaque commémorative de la Faculté de médecine de Montpellier.

---

<sup>68</sup> JMO du 81<sup>ème</sup> RI. SHD 26N664/9-10. JMO de la 61<sup>ème</sup> brigade d'infanterie SHD 26N512/8.

# Eugène ROUCOULES

(1881-1914)

Eugène Hippolyte Roucoules naît le 24 juin 1881 à Montpellier. Son père, Hippolyte, âgé de 35 ans est menuisier. Sa mère, Sophie Marie, née Fontanille est âgée de 33 ans. Ils habitent 4, rue place du Château.

Appartenant à la classe 1901, Eugène Roucoules effectue son service militaire en Algérie. Il est incorporé le 25 novembre 1902 comme tirailleur de 2<sup>ème</sup> classe au 3<sup>ème</sup> régiment de tirailleurs algériens. Il devient tirailleur-sapeur le 11 septembre 1903 et il est libéré le 30 septembre 1905<sup>69</sup>.

Eugène devient par la suite garçon de Laboratoire d'Anatomie à la Faculté de médecine de Montpellier. Il occupe cet emploi, d'abord à titre provisoire, à partir du premier janvier 1907. Le 28 juillet 1909, il épouse Marie Soucasse. Ils habitent 26 rue Jean-Jacques Rousseau, très près de la Faculté de médecine, à proximité de l'atelier et du domicile de ses parents, respectivement au 23 et au 10 de la même rue. En 1911, Eugène est titularisé dans son emploi après recommandation du Professeur Gilis, titulaire de la chaire d'Anatomie, dans une lettre au doyen de la Faculté : « *Depuis le 1<sup>er</sup> janvier 1907, c'est à dire depuis 4 années, le sieur Eugène Roucoules occupe la place de garçon d'anatomie. Ce long stage lui a permis d'acquérir les connaissances techniques nécessaires pour bien tenir cet emploi. Je viens donc vous prier de demander à Monsieur le ministre sa titularisation pour qu'il puisse verser à la caisse des retraites et avoir son avenir assuré.* » Eugène prend part à la vie de l'université. En Avril 1914, il est le délégué de l'Union Amicale des Employés de l'Université de Montpellier au congrès des associations des Employés des Universités de Province et d'Algérie, qui se tient à Alger pendant les vacances de Pâques<sup>70</sup>.

Lorsque la guerre éclate, il est rappelé à l'activité le 4 août 1914. Il appartient alors au 4<sup>ème</sup> régiment d'infanterie coloniale. Ce régiment quitte Toulon le 9 août. Transporté par voie ferrée, il débarque à Révigny (Meuse), et commence sa marche vers le nord le 12 août sous une chaleur accablante. Le JMO précise : « *Les réservistes, non habitués au sac, non entraînés, se couchent le long de la route. Il faut en arriver aux menaces pour les faire avancer.* »<sup>71</sup> Cette situation va s'améliorer les jours suivants avec l'entraînement. C'est sous la pluie et dans la boue que la marche en avant se poursuit. Cette marche mène le régiment en Belgique, la frontière étant franchie le 22 août à Herbeuval. La bataille des Ardennes continue. Le régiment tient la ligne Jamoigne-Valansart, avant d'entamer la retraite vers le sud avec la 2<sup>ème</sup> division d'infanterie coloniale le 24 août. Le repli se fait sur Villers-devant-Orval. La Meuse est franchie le 25 août par le pont de Martincourt juste avant sa destruction. Le 26, le régiment gagne la forêt de Jaulnay; le 27, il participe à la défense de la Meuse par des combats d'arrière-garde meurtriers, notamment pour le contrôle de Luzy. Le 28, il occupe une position de repli à la ferme de Belle-

---

<sup>69</sup> Archives départementales de l'Hérault.

<sup>70</sup> Archives de la Faculté de médecine de Montpellier

<sup>71</sup> JMO du 4<sup>ème</sup> RIC (3<sup>ème</sup> bataillon). SHD 26N864/1

Tour. Le mouvement de retraite se poursuit ainsi vers la Croix-aux-Bois, Chatillon, puis la rive gauche de l'Aisne, franchie le 1<sup>er</sup> septembre, date à laquelle Eugène Roucoules est nommé caporal. Les hommes harassés, ne tenant plus debout, n'ayant rien mangé depuis 48 heures peuvent prendre du repos à Autry (Aisne), puis à Rouvroy, à quelques kilomètres de Cernay-en-Dormois (Marne). La retraite continue jusqu'à Saint-Remy-sur-Bussy et Tilloy où le repli s'effectue sous les bombardements allemands, et enfin Vanault-le-Chatel, atteint dans la nuit du 3 au 4 septembre. Lorsque commence la bataille de la Marne le 6 septembre, le régiment est à proximité de Vitry-le-François. Il combat notamment dans le secteur de Goncourt, puis participe à la poursuite des forces allemandes en retraite, jusqu'à Massiges. Lorsque le front se stabilise le 14 septembre, il occupe un secteur vers Ville-sur-Tourbe et la ferme Beau-Séjour, subissant de violentes attaques allemandes le 26 septembre. Le régiment est relevé le 11 octobre et va au repos jusqu'au 17 octobre avant de reprendre les mêmes emplacements<sup>72</sup>.

Le 31 octobre 1914, Eugène Roucoules passe au premier régiment mixte d'infanterie coloniale<sup>73</sup>, alors en position dans le secteur de Roye-sur-Matz, dans l'Oise, au nord de Compiègne. Fin novembre, ce régiment connaît des changements importants dans sa structure. Il se compose désormais des 4<sup>ème</sup>, 6<sup>ème</sup>, et 9<sup>ème</sup> bataillons coloniaux, les bataillons de tirailleurs sénégalais n'en faisant plus partie. Le premier décembre, il prend de ce fait le nom de 1<sup>er</sup> régiment de marche d'infanterie coloniale. Des remaniements sont effectués entre les compagnies pour équilibrer la composition des trois bataillons. Eugène Roucoules est caporal au 6<sup>ème</sup> bataillon colonial. Du 6 au 7 décembre, le bataillon cantonne à Cuvilly et Orvillers. Le régiment est en réserve d'armée dans la Somme depuis le 27 novembre. Le 7 décembre il va relever le régiment de tirailleurs algériens dans le secteur de Plessier de Roye, occupant les tranchées le long de la route de Lassigny à Belval. Quelques coups de fusil sont échangés de tranchée à tranchée, éloignées seulement de 150 à 300 mètres.

Le 15 décembre, le régiment est transporté en camions à Morlancourt, où il cantonne. Il va occuper les positions situées à 2 km au Nord Est de Bray-sur-Somme. Le 17 décembre, le 6<sup>ème</sup> bataillon se porte au sud de Fricourt pour occuper la cote 71, puis à la cote 110, où se situent les tranchées de départ. Les 2<sup>ème</sup> et 4<sup>ème</sup> compagnies reçoivent l'ordre d'attaquer le village de Mametz, entre Fricourt et Carmoy en soutien à l'action du 319<sup>ème</sup> RI.

Les compagnies sortent des tranchées en direction de leur objectif, constitué par la halte de chemin de fer et le cimetière, en s'engageant dans le vallonement descendant vers la halte. Toutefois, en raison de l'encombrement des boyaux d'accès et du peu de longueur du parapet, les différentes sections ne peuvent être engagées que successivement. Le rapport du capitaine Huntziger mentionne : «*Dans toutes les sections, les hommes s'élancèrent d'un bond par-dessus le parapet et se déployèrent sous les ordres de leurs chefs de section comme à la manœuvre, sous le feu intense de l'ennemi*<sup>74</sup>. »

Les compagnies, qui avancent sous le tir de face des tranchées ennemies de Mametz, sont aussi prises de flanc par le feu des mitrailleuses et des tireurs placés dans une tranchée ennemie construite obliquement par rapport à la ligne de pente. Bien que signalée, cette tranchée prenant d'enfilade les attaquants français n'avait pas été préalablement réduite. Les compagnies doivent s'arrêter à 300 mètres de la parallèle de départ, subissant des pertes importantes, et s'organisant dans l'obscurité venue à l'abri d'une tranchée rapidement creusée où elles vont passer la nuit,

---

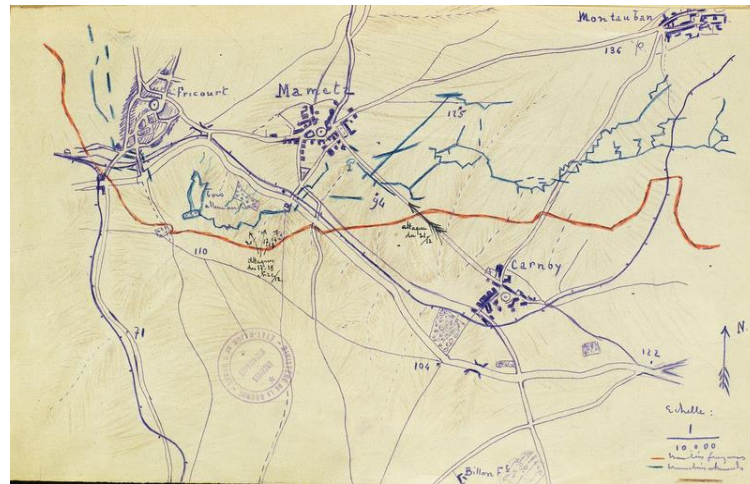
<sup>72</sup> Cette première partie du parcours d'Eugène Roucoules est à rapprocher de celui du Docteur Paul Fiolle, médecin auxiliaire dans le même régiment (voir sa biographie dans ce recueil). Les événements sont relatés dans son livre *La Marsouille*

<sup>73</sup> Le premier régiment mixte d'infanterie coloniale est formé à Rabat au début du mois d'août 1914. Il devient en décembre 1914 le 1<sup>er</sup> régiment de marche d'infanterie coloniale. Il devient ensuite le régiment d'infanterie coloniale du Maroc le 9 juin 1915.

<http://www.cheminsdememoire.gouv.fr/page/affichepage.php?idLang=fr&idPage=1649>

<sup>74</sup> JMO du Régiment d'infanterie coloniale du Maroc. SHD 26N868/1.

afin de conserver le terrain conquis. Le lendemain, les tentatives de reprise de l'attaque sont infructueuses, toute nouvelle avance s'avérant impossible. Les unités restent pendant toute la journée sous le feu combiné de l'infanterie et de l'artillerie lourde ennemie en attendant la nuit. Le rapport du capitaine Guérini précise : « *La situation était intenable. Pris d'enfilade à gauche et de front, bombardés par les obus, les pertes commencèrent à devenir sensibles. Tombèrent là, sans bouger, le capitaine Cellier, le sous-lieutenant Simon, une douzaine d'hommes.* » À 18 heures, l'ordre est donné de reporter le bataillon en arrière, sur la cote 71



Carte des opérations à Mametz. En rouge, les tranchées de la cote 110 (JMO du RICM, p.42)

C'est dans ce combat de Mametz, dont il ne verra pas l'issue, qu'Eugène Roucoules est tué le 18 décembre 1914, à l'âge de 33 ans, avec 31 autres soldats du 6<sup>ème</sup> bataillon, 5 officiers et 7 sous-officiers. A ces pertes il faut ajouter 153 blessés et 124 disparus

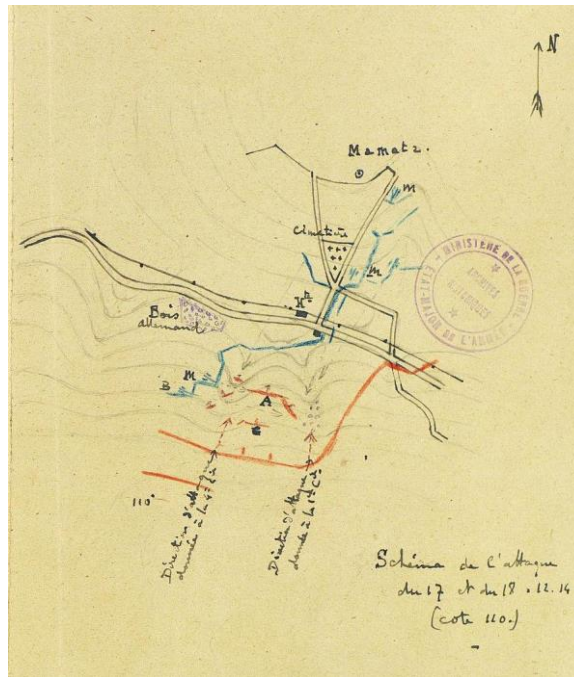


Schéma de l'attaque de Mametz par le 6ème bataillon colonial  
(JMO du RICM, p.45)

Dans sa séance du 27 mai 1915, le conseil de la Faculté de médecine lui rend hommage:  
« Un garçon de laboratoire d'anatomie, Eugène Roucoules, est aussi tombé glorieusement pour la patrie. Le doyen adresse, au nom du conseil, un souvenir ému à la mémoire de ce brave, et l'expression de ses condoléances à sa veuve et à sa famille<sup>75</sup>. »

Sa mémoire est honorée sur le monument aux morts de Montpellier et la plaque commémorative de la Faculté de médecine de Montpellier.

<sup>75</sup> Archives de la Faculté de médecine de Montpellier. 1MED 60

# L'année 1915

Après la stabilisation du front, de la mer du nord à la Suisse, les deux armées épuisées se firent face sur deux lignes parallèles de tranchées plus ou moins profondes, plus ou moins solides, souvent dévastées par les obus, la pluie, la boue, séparées par un no man's land de quelques centaines de mètres, souvent beaucoup moins. La guerre s'était installée et l'on commençait à percevoir qu'elle allait durer. Il était alors nécessaire de développer de nouveaux moyens d'action: ravitaillement suffisant en munitions, matériel de tranchée, réseaux de fil de fer, artillerie de tranchée, artillerie lourde. L'industrialisation de la guerre venait de commencer. Seules les attaques de front étaient susceptibles d'obtenir une percée. Alternèrent alors pour les combattants les périodes de calme, les alertes, coups de mains, bombardements, duels d'artillerie, attaques locales à objectifs limités et grandes offensives. Pour certains ce fut le départ vers l'Orient. Peu à peu, le service de santé se réorganisa et s'adapta à ces nouvelles conditions.

## Chronologie

Les attaques locales à objectifs limités, visant à gagner une position, une crête, un sommet, très meurtrières, se multiplient tout au long de l'année : dans les Vosges (secteur du Linge, du Vieil Armand), en Woëvre (Les Eparges), en Argonne (Vauquois), dans la Somme, en Champagne. De là vient l'expression attribuée à Joffre : « *Je les grignote* ». Mais ces attaques, permettant parfois de gagner quelques centaines de mètres, souvent reperdus, furent peu efficaces. 1915 sera, après 1914, la plus meurtrière année de la guerre, avec 370 000 morts, soit une moyenne de 31 000 par mois<sup>76</sup>.

Les grandes offensives, préparées avec des moyens considérables, cherchant à obtenir la percée du front, se solderont toutes par un échec sanglant, malgré une avancée de quelques kilomètres.

Du 15 février au 18 mars, la reprise de la première bataille de Champagne n'obtient qu'une progression de 2 à 3 km :

Le 19 février commence l'expédition des Dardanelles, visant à prendre à revers l'ennemi et prendre Constantinople. Après l'échec de l'opération maritime, le corps expéditionnaire d'Orient (CEO) débarque aux côtés des alliés sur la presqu'île de Gallipoli le 25 avril. Il va y vivre un enfer encore plus éprouvant que sur le front occidental.

Le 22 Avril, les Allemands utilisent pour la première fois les gaz de combat à Ypres

Le 7 mai, le paquebot britannique *Lusitania* est torpillé. 128 citoyens américains sont parmi les 1198 victimes.

Du 9 mai au 18 juin est lancée la première offensive d'Artois. Une courte percée de 4 km ne peut pas être exploitée, faute de réserves suffisantes.

Le 23 mai, l'Italie entre en guerre contre l'Autriche-Hongrie, après avoir observé une période de neutralité.

---

<sup>76</sup> Duroselle Jean Baptiste. La Grand Guerre des Français



Du 25 septembre au 6 octobre, la deuxième bataille de Champagne est l'offensive la plus puissante lancée par les armées françaises depuis la bataille de la Marne. C'est à ce moment que les armées sont équipées de la tenue bleu-horizon et du casque Adrian. Là encore, après une avancée initiale, les troupes butent sur des deuxième lignes adverses restées intactes.

La deuxième bataille d'Artois, du 25 septembre au 11 octobre, concomitante de la précédente, est également précédée d'une importante préparation d'artillerie, qui s'avère tout aussi insuffisante.

Le 6 octobre, la Serbie est envahie, la Bulgarie s'étant jointe aux empires centraux. Le 7 octobre, les Autrichiens prennent Belgrade.

Le 9 octobre, les troupes françaises et anglaises débarquent à Salonique, malgré la neutralité de la Grèce, pour venir en aide à la Serbie. Il ne sera toutefois pas possible de sauver l'armée serbe, qui doit battre en retraite dans des conditions dramatiques à travers les montagnes enneigées de l'Albanie, pendant que les forces franco-britanniques organisent le camp retranché de Salonique. Les restes de l'armée serbe sont évacués sur l'île de Corfou. A la fin de l'année, les troupes alliées quittent les Dardanelles et sont embarquées en direction de Salonique.

### **Évolution du Service de Santé**

Les leçons du désastre sanitaire des premiers mois de la guerre furent rapidement prises en compte<sup>77</sup>. Afin de répondre aux nouvelles doctrines, en fait une véritable révolution, on prit des mesures dans divers domaines. La stabilisation du front en facilita la réalisation. La chaîne d'évacuation fut réorganisée et le triage des blessés en fonction de l'urgence progressivement mis en place aux différentes étapes. Les postes de secours furent aménagés de façon moins sommaire, et le transport des blessés amélioré. Le développement des sections sanitaires automobiles, permit d'en accélérer la réalisation. Surtout, on organisa une véritable hospitalisation de l'avant, susceptible de prendre en charge les blessés dans les meilleurs délais. Les chirurgiens de carrière expérimentés furent dans ce but affectés au plus près du front pour opérer le plus vite possible le maximum de blessés. Ce fut le rôle des ambulances chirurgicales de première ligne et des ambulances chirurgicales automobiles ou autochirs<sup>78</sup>. La première expérience, développée à la fin de 1914 sur le modèle inventé par Marcille, ne fut pas jugée concluante. Mais le principe fut repris au début de 1915 et le modèle original modifié par Gosset. L'autochir se composait de cinq camions, dont trois véhicules techniques et deux camions de literie, deux camionnettes et quatre véhicules de transport des blessés. L'ensemble comportait tout l'équipement nécessaire (stérilisation, chauffage, radiologie, salle d'opération en panneaux, pharmacie, groupe électrogène). La salle d'opération, installée sous baraquement, était accolée au camion de radiologie. La relative compacité et la mobilité de l'autochir lui permettaient d'être rapidement déplacée selon les besoins. On comptait 12 autochirs au front en août 1915, dirigées par les chirurgiens les plus éminents, et notamment le Professeur Massabuau, de Montpellier. À côté des ambulances classiques furent accolés des groupes chirurgicaux complémentaires, dont les premiers furent mis en service en 1915. Au plus près des premières lignes furent également créés dans certains secteurs des postes chirurgicaux avancés, en général enterrés et blindés, permettant d'opérer dans des délais très brefs les cas urgents. On assista en fait à une évolution constante des formations et des matériels en fonction de conceptions parfois opposées. Les ambulances de corps d'armée, déployées entre 15 et 30 km des premières lignes, formèrent de véritables hôpitaux où étaient effectués un premier tri et les interventions d'extrême urgence.

---

<sup>77</sup> Science et dévouement, *op. cit.*

<sup>78</sup> Larcan et Ferrandis, *op. cit.*

Le triage des blessés fut en effet progressivement mis en place dès les ambulances divisionnaires et organisé de manière rigoureuse pour permettre une adaptation des moyens à l'état du blessé, renouvelée à chaque étape. Plusieurs types d'hôpitaux d'évacuation (HOE), sous baraquement ou dans des locaux en dur, furent installés sur le parcours ultérieur des blessés et malades : HOE1, entre 20 et 30 km de la ligne de feu, où étaient effectués un deuxième tri et les interventions chirurgicales immédiatement nécessaires, ainsi que l'orientation des blessés ou malades vers les formations adaptées, soit vers les HOE2, plus éloignés (100 à 200 km), où les blessés légers ou moyens étaient traités tout en restant dans la zone des armées, soit vers les HOE3 situés à proximité des gares régulatrices, où un troisième tri était réalisé, ainsi que le contrôle de l'état des blessés, avant une intervention sur place si nécessaire ou l'évacuation vers les hôpitaux de l'intérieur par trains sanitaires. Le transport ferroviaire fut progressivement amélioré avec la création des trains semi-permanents, disposant d'un équipement médical significatif.

Il fut organisé dans les hôpitaux de l'intérieur des hôpitaux-dépôts de convalescents et des centres spécialisés, notamment en ophtalmologie et physiothérapie.

Toutes ces mesures furent facilitées par la réorganisation profonde du service de santé, avec la création, le 1<sup>er</sup> juillet 1915, du sous-secrétariat d'état au service de santé confié initialement à Justin Godart, qui permit de pallier la dualité qui présidait jusqu'alors, divisant le pays entre la zone des armées, où le service de santé dépendait directement du commandement, et la zone de l'intérieur. Ces modifications permirent de créer des directions régionales mieux à même de coordonner le fonctionnement des formations sanitaires, d'assurer leur ravitaillement, et d'utiliser au mieux les compétences, en donnant aux praticiens les mieux qualifiés un grade correspondant à leurs capacités (ainsi, tous les professeurs et agrégés se virent conférer le grade de médecin major de 1<sup>ère</sup> ou 2<sup>ème</sup> classe après le décret du 25 décembre 1915).

Cette réorganisation permit de mettre en œuvre les nouvelles doctrines qui se dégagèrent de l'expérience et des résultats des premiers mois de la guerre. Dans les blessures de l'abdomen, l'abstention, qui était la règle, devint l'exception, au profit de l'intervention (laparotomie) effectuée dans les délais les plus brefs<sup>79</sup>. Cette véritable révolution dut beaucoup aux interventions de personnalités éminentes comme Quenu, Bichat et Proust. Elle fut rendue possible par la multiplication des formations chirurgicales et de triage. Elle permit de sauver de nombreuses vies (autour de 50% de guérisons, alors que la mortalité due à l'abstention dépassait les 90%). Dans les blessures des membres, le dogme de l'évacuation vers les hôpitaux de l'intérieur après un simple pansement de la plaie fit place à la nécessité reconnue d'un traitement chirurgical le plus précoce possible, comprenant un débridement complet de la plaie, comportant l'excision des tissus lésés, l'ablation de tous les corps étrangers, un nettoyage soigneux permettant la stérilisation de la plaie, suivi d'une suture primitive ou retardée, selon les cas, ce qui limita de façon efficace l'infection, et permit de prévenir la gangrène gazeuse, dont les dégâts avaient été auparavant considérables. Le développement des formations radiologiques, accolées ou incorporées aux formations chirurgicales, rendit de grands services dans la localisation des corps étrangers et l'évaluation des fractures. L'asepsie devint la règle dans les salles d'opération. Cependant, beaucoup de blessures graves restaient au-dessus des possibilités thérapeutiques de l'époque.<sup>80</sup>

---

<sup>79</sup> Delaporte S. Les médecins pendant la Grand Guerre. Bayard, 2003.

<sup>80</sup> Goursoulas F. Chirurgie et chirurgiens d'une ambulance française en 1915. Histoire des sciences médicales, 1990, 24, 241-249

## À la Faculté de médecine

Malgré les événements, qui ont envoyé sous les drapeaux le plus grand nombre des étudiants, la Faculté de médecine put conserver une activité relative<sup>81</sup>. Sur un effectif total de 659 étudiants, 238 accomplirent au moins un acte de scolarité. Le bilan de l'année 1914-1915 annonça 205 immatriculations, 521 inscriptions et 408 examens. 35 étudiants français et 24 étudiants étrangers terminèrent leurs études en soutenant leur thèse. L'enseignement put être assuré malgré l'absence de nombreux collaborateurs, professeurs et agrégés, chefs de clinique et de laboratoire, préparateurs, et moniteurs, partis soit sur le front, soit dans les formations sanitaires. Ceci impliqua un travail redoublé de ceux qui restaient, assurant souvent un double enseignement pour remplacer leurs collègues mobilisés. C'est le cas notamment des professeurs et agrégés Ville, Vialleton, Bosc, Hédon, Lagriffoul, Cabannes, Lapeyre, et du docteur Desmots. Le 27 mai, le conseil de Faculté « *adresse ses félicitations aux professeurs et agrégés qui, depuis le premier jour de la mobilisation, sont au front et se consacrent avec un absolu dévouement aux soins des malades et blessés militaires. Il est heureux de constater que jusqu'à présent, aucun d'eux n'a été victime de la guerre* ». Dans la même séance cependant, le conseil évoque la mort d'Eugène Roucoules, garçon de laboratoire, et celle des enfants de deux collègues.

Dans la séance du 16 décembre, le doyen « *propose d'établir un Livre d'or des docteurs, étudiants et autres collaborateurs tués à l'ennemi. On affichera une liste que l'on complètera au fur et à mesure de la réception des renseignements officiels. Le tableau définitif sera établi ultérieurement pour prendre place dans le vestibule de la Faculté*<sup>82</sup> ». Le relevé présenté lors de la séance de rentrée de l'année 1915-1916 fut cependant encore incomplet, citant les frères Nollier (sic), les docteurs Boulet, Benoît, Salager, les étudiants Blauvac et Boissin, les garçons de laboratoire Roucoules et Alric. L'annonce du futur Livre d'or fut renouvelée dans le rapport du doyen. Il ajoutait: « *Nous voudrions pouvoir citer ceux de nos étudiants et anciens étudiants de notre Faculté, aujourd'hui docteurs, qui, par leurs services signalés et leur dévouement, ont obtenu des citations à l'ordre du jour des armées et reçu la croix de guerre. Nous en connaissons quelques-uns que nous ne nommerons pas, ne pouvant le faire pour tous. Mais nous adressons à tous nos étudiants et à tous nos anciens étudiants nos plus sincères félicitations, en même temps que notre admiration pour leur infatigable dévouement.* »

Comme décidé à la fin de 1914, les professeurs de la Faculté contribuèrent financièrement aux œuvres de guerre en versant, sur leur caisse personnelle, un total de 6 100 francs.

Pendant toute l'année, le travail administratif fut intense. Il fallut répondre aux multiples sollicitations du rectorat et du ministère, pour donner les renseignements précis sur les fonctionnaires mobilisés, ceux susceptibles de l'être ou de s'engager, Certains conflits émergèrent cependant. Pour un certain nombre de médecins dégagés de toute obligation militaire, il y avait une certaine réticence à souscrire un engagement. En effet, le grade obtenu dans l'armée était jugé insuffisant, beaucoup d'enseignants, mobilisés comme médecin auxiliaire ou aide major de deuxième classe, se retrouvant sous les ordres d'anciens élèves ou de médecins n'ayant pas les mêmes titres. Ainsi, selon l'association des membres du corps enseignant, « *l'élite du corps médical français se trouve ainsi dans l'impossibilité de rendre tous les services sur lesquels le pays est en droit de compter.* » Ceci, nous l'avons vu, fut corrigé à la fin de l'année.

---

<sup>81</sup> Rentrée solennelle des Facultés. 1915. Archives de la Faculté de médecine. 1MED 157

<sup>82</sup> Archives de la Faculté de médecine. 1MED 60

Enfin, l'activité scientifique s'était maintenue. Parmi les 59 thèses soutenues pendant l'année scolaire 1914-1915, sept se rapportent à des faits de guerre. En particulier, la thèse de Gaston Gautrand<sup>83</sup> relate les trois premières transfusions sanguines effectuées par Emile Jeanbrau, dont deux sur des blessés de guerre. La méthode était alors compliquée, véritable intervention chirurgicale, et il fallut de longues recherches avant que la transfusion puisse être pratiquée dans les formations sanitaires de l'avant.

## **Le mémorial**

Neuf noms inscrits sur la plaque de la Faculté figurent parmi les morts de l'année 1915. *Charles Goudet* tomba en Champagne le 31 janvier 1915. *Henri Blauvac* fut tué aux Eparges le 13 mars 1915. *Jean Boissin* tomba dans les Vosges dans le secteur du Linge le 10 juillet 1915. *Raymond Aubert* mourut en Champagne le 24 septembre, la veille du déclenchement de la grande offensive. *Edmond Salager* fut tué par un obus en Champagne, le 28 septembre, quelques jours après son arrivée sur le front. *Pierre Benoît* mourut le 2 octobre à Gérardmer des suites de sa blessure reçue au Barrenkopf dans le secteur du Linge. *Joseph Foussenq*, en route pour Salonique, fut tué le 7 octobre lors de l'attaque du navire *Amiral Hamelin* par un sous-marin autrichien. *Antoine Alessandri* périt le 2 décembre sur la presqu'île de Gallipoli, peu avant l'évacuation de son unité. Enfin *Jérôme Arnoux* mourut le 16 décembre à Moudros, sur l'île de Lemnos, base arrière de l'expédition, d'une fièvre typhoïde contactée en service.

Nous allons évoquer leur parcours.

---

<sup>83</sup> Gautrand Gaston. À propos de trois cas de transfusion directe du sang. Thèse médecine. Montpellier, 1914.



# Claude GOUDET

(1889-1915)



Claude Marie Élisée Goudet naît le 14 novembre 1889 à Marseillan (Hérault). Il appartient à une vieille famille marseillanaise. Son père, Claude Marie Élisée, pharmacien, alors âgé alors de vingt-neuf ans, aura une grande notoriété. Surnommé « *le pharmacien des pauvres* », son nom sera donné à la rue où était située son officine, ainsi qu'à une maison de retraite. Sa mère, Pauline Marie Germaine, née Pélisson, est âgée de 26 ans.

Attiré par la médecine, Claude passe son baccalauréat (Latin-Grec-Philosophie) le 21 août 1908. Il obtient son certificat PCN à Montpellier, le 7 septembre 1910 et s'inscrit aussitôt à la Faculté de médecine. Il y prend douze inscriptions consécutives, la dernière en juin 1914. Il passe ses deux premiers examens en 1913 et janvier 1914<sup>84</sup>. La guerre vient donc interrompre ses études à la fin de sa troisième année.

Il est incorporé le 11 août 1914 comme soldat de 2<sup>ème</sup> classe au 143<sup>ème</sup> RI<sup>85</sup>. Ce régiment va connaître les heures sombres de la bataille des frontières, en Lorraine, et notamment à Morhange pendant la tragique journée du 20 août, où l'offensive française est un échec et entraîne

---

<sup>84</sup> Archives de la Faculté de médecine de Montpellier

<sup>85</sup> Registre matricule. Archives départementales de l'Hérault.

des pertes terribles<sup>86,87</sup>. C'est ensuite la défense de Nancy par les batailles du centre et notamment celle de Rozelieure où les armées allemandes sont repoussées, et la bataille du Grand Couronné. Le régiment est ensuite en Woëvre, en septembre-octobre, puis dans le Soissonnais, enfin dans les Flandres, pour participer à partir du 31 octobre à la bataille de l'Yser. Il attaque le village de Wytschaete et la ferme de Hollande, positions âprement disputées par de violents combats où il est engagé jusqu'au 16 décembre. Après un repos de 15 jours à Poperinghe, le régiment quitte la Belgique en camions le 31 décembre en direction du Pas-de-Calais.

Le 10 janvier 1915, Claude Goudet passe au 100<sup>ème</sup> RI comme médecin auxiliaire. Ce régiment est depuis la mi-octobre en Champagne, dans la région de Mourmelon (Marne). Il occupe les tranchées à proximité de Wez et Thuizy, à cheval sur l'ancienne voie romaine, au pied des pentes boisées du mont Cornillet, occupé par l'ennemi.



Le Mont Cornillet.

L'aménagement des tranchées est continu, la progression se faisant par des sapes souterraines. Les travaux sont effectués sous le feu des Allemands, fusillades provenant des tranchées adverses et bombardements meurtriers qui endommagent constamment les ouvrages réalisés. Le plan de défense est achevé le 15 janvier. C'est dans ce climat, où les obus tombent régulièrement sur les positions avancées, que Claude Goudet arrive au régiment.

Sept jours plus tard, le 17 janvier, il est gravement blessé au cours d'un bombardement. Le JMO du 100<sup>ème</sup> RI relate: « *Entre 11h et 12h, 41 obus de 105 sont tombés sur la réserve du 2<sup>ème</sup> bataillon. Cinq abris sont effondrés autour du PC du chef de bataillon. Six tués dont un adjudant de bataillon ; neuf blessés dont un médecin auxiliaire.*<sup>88</sup> » Ce médecin est Claude Goudet. Avec cinq autres blessés, il est transporté par le groupe de brancardiers divisionnaires jusqu'à l'ambulance 15/21 à Villers-Marnery. Il y meurt des suites de ses blessures le 31 janvier 1915, à l'âge de vingt-six ans. Il est inhumé provisoirement à Villers-Marnery.

Sa mémoire est honorée sur le monument aux morts de Marseillan, la plaque commémorative de la Faculté de médecine de Montpellier, et le Livre d'or des médecins morts pour la patrie.

---

<sup>86</sup>Historique du 143<sup>ème</sup> RI. Transcrit par Anne-Marie Hauswirth.

<[http://www.ancestramil.fr/uploads/01\\_doc/terre/infanterie/1914-1918/143\\_ri\\_1914-1918.pdf](http://www.ancestramil.fr/uploads/01_doc/terre/infanterie/1914-1918/143_ri_1914-1918.pdf)

<sup>87</sup> JMO du 143<sup>ème</sup> RI. SHD 26N 694/1

<sup>88</sup> JMO du 100<sup>ème</sup> RI. SHD 26N 673/16

# Henri BLAUVAC

(1888-1915)



Photographie d'Henri Blauvac, coiffé de la faluche, sur sa carte d'étudiant

Henri Auguste Blauvac naît le 4 mai 1888 à Bogota (Colombie). Il est le fils de Pierre Blauvac et Marie Vargas. Il étudie au Collège National de Saint-Barthélemy à Bogota, dirigé par les jésuites. Il y reçoit le titre de Bachelier en Philosophie et Lettres le 16 novembre 1907. Arrivé en France pour ses études, il obtient par dispense spéciale un baccalauréat série D (Mathématiques) le 24 septembre 1909, alors que ses parents demeurent toujours en Colombie. Il est domicilié à Mormoiron (Vaucluse) au moment de son conseil de révision.

Il obtient son certificat PCN à la Faculté des sciences de Montpellier, le 30 juin 1910, et s'inscrit à la Faculté de médecine en septembre<sup>89</sup>, pour préparer un doctorat d'université. Il bénéficie d'un sursis d'incorporation en 1910, renouvelé en 1911 et 1912, et continue ses études de médecine sans interruption jusqu'en septembre 1913. Il prend en effet sa 12<sup>ème</sup> inscription trimestrielle en juin 1913. Il passe ses deux premiers examens en avril et juillet 1912. Il obtient dans les deux cas une mention assez-bien.

---

<sup>89</sup> Archives de la Faculté de médecine de Montpellier



Il doit interrompre ses études pour accomplir ses obligations militaires et il est incorporé au 112<sup>ème</sup> RI à Antibes le 9 octobre 1913<sup>90</sup>. Il est donc sous les drapeaux lorsque la guerre éclate et il rejoint la zone des armées le 9 août 1914. Son régiment, qui appartient à la 29<sup>ème</sup> division d'infanterie et au XV<sup>ème</sup> corps d'armée est embarqué en gare de Toulon les 7 et 8 août pour rejoindre la frontière à Diarville (Meurthe et Moselle)<sup>91</sup>. Le régiment passe la frontière le 14 août et participe à l'attaque du village fortifié de Montcourt. Il avance ensuite sur Dieuze où il entre le 19 août. Il doit s'en retirer le 20 après la violente contre-attaque allemande. C'est ensuite la retraite jusqu'à Neuviller-sur-Moselle, puis la reprise de l'offensive le 26 août. Il se dirige sur Bar-Le-Duc et atteint, le 7 septembre, Vassincourt (Meuse), qui n'est conquis définitivement que le 9 septembre. C'est le déclenchement de la bataille de la Marne. A la poursuite des troupes allemandes, le régiment se porte sur la rive gauche de la Meuse, se bat sur le Mort-Homme, à Forges et à Bethincourt. La guerre des tranchées commence et le 112<sup>ème</sup> RI occupe le secteur d'Avocourt, qu'il organise et va défendre jusqu'en juin 1915. Henri Blauvac aura alors quitté depuis plusieurs mois son régiment d'origine.

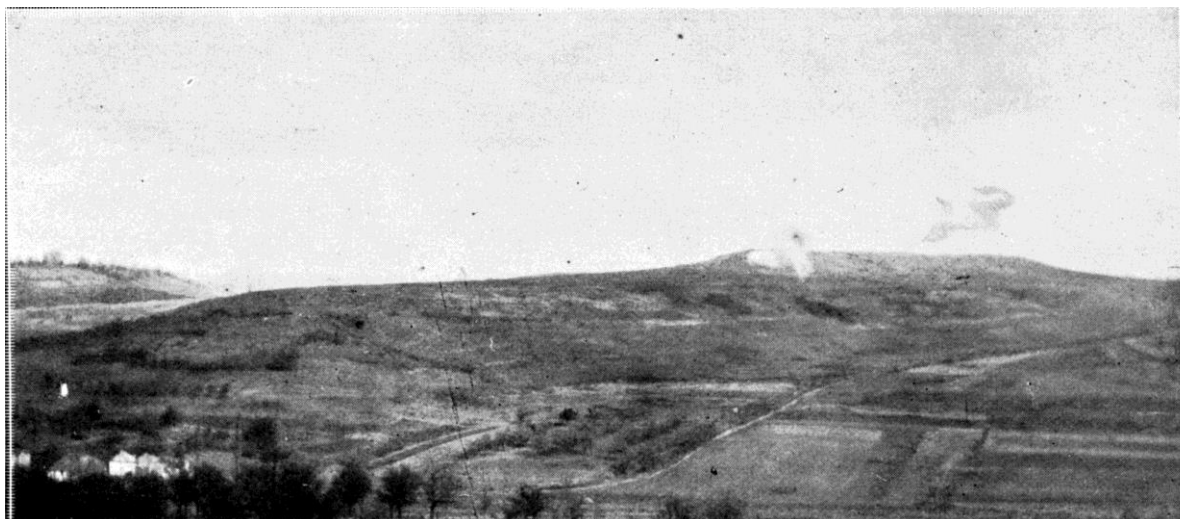
Il est en effet nommé médecin auxiliaire le premier décembre 1914, et affecté à la réserve du personnel sanitaire de la 21<sup>ème</sup> région, à Chaumont, le 9 décembre. Le 23 février 1915, il passe au 106<sup>ème</sup> RI, alors en position dans le secteur des Éparges. Le 2<sup>ème</sup> bataillon, auquel il est affecté vient d'être relevé après l'attaque meurtrière du 18 février. Il est au repos à Belrupt. Maurice Genevoix a décrit, dans la cinquième partie de son livre témoignage « *Ceux de 14* » ces alternances de montée en ligne aux Éparges et de repos des divers bataillons. Le 106<sup>ème</sup> RI est alors chargé de travaux d'amélioration des tranchées, d'entretien des réseaux de fil de fer, d'aménagement d'abris et de travaux de sape, sous les bombardements incessants et meurtriers, particulièrement précis du fait de la bonne connaissance qu'ont les Allemands de ces positions qu'ils ont occupées auparavant. Le JMO de la 24<sup>ème</sup> brigade fait état de « *bombardements réguliers des positions par les Allemands, pour ralentir le travail, en particulier de puissantes torpilles qui détruisent les abris et ensevelissent les hommes*<sup>92</sup> ». Le 25 février les 2<sup>ème</sup> et 3<sup>ème</sup> bataillons sont encore à Belrupt et sont passés en revue par le général commandant le corps d'armée. Le 2 mars, le 2<sup>ème</sup> bataillon reprend position sur la crête des Éparges. Le bombardement est incessant, partout où l'on travaille. Le 6 mars, nouvelle relève et repos à Belrupt.

---

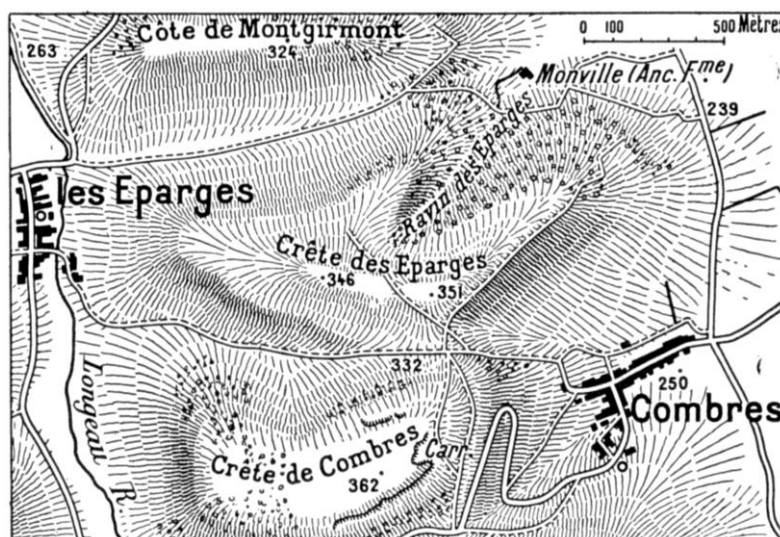
<sup>90</sup> Archives départementales du Vaucluse. R 1299

<sup>91</sup> Historique du 112<sup>ème</sup> RI. Anonyme, P.Roubaud, Aix-en-Provence, sans date. Numérisé par Hubert Gay. <<http://jburavand.free.fr/historiques%20RI/RI-112.pdf>>

<sup>92</sup> JMO de la 24<sup>ème</sup> brigade d'infanterie. SHD 26 N 502/5



La crête des Éparges. L'Illustration. 24 avril 1915



La crête des Éparges. L'Illustration. <sup>93</sup>

Le 2<sup>ème</sup> bataillon remonte en ligne le 10 mars, toujours dans les mêmes conditions. Le 13 mars, le bombardement est plus intense dans l'après-midi. C'est ce jour-là qu'Henri Blauvac est tué en compagnie de plusieurs officiers. Le JMO de la brigade relate: « *Un obus de 150 tombé sur le poste de commandement de la crête des Éparges a tué un chef de bataillon et un médecin, blessé grièvement un autre officier supérieur et un capitaine du 106<sup>ème</sup>. Continuation des travaux.*<sup>94</sup> » Le JMO du régiment précise: « *13 mars. Bombardement plus intermittent, intense dans l'après-midi. Un 150 tombe aux abris de 280, tue le commandant Marchal, blesse mortellement le Commandant Desséré, blesse grièvement le Capitaine Lavaud. Continuation des travaux.*<sup>95</sup> » La relation de Maurice Genevoix, témoin indirect, rend compte de l'horreur des événements: « *Deux 150 viennent de tomber sur l'ancien abri du colonel, au flanc de la côte. Le commandant Sénéchal y était avec le commandant Vanel, celui qui est arrivé hier, et le capitaine Andreau. Le commandant Sénéchal est tué, l'autre a les deux yeux crevés, le capitaine Andreau est très grièvement blessé ; l'aide-major du bataillon est tué.* » Et plus loin : « *Il nous a raconté : le commandant Sénéchal a eu la carotide tranchée ; le commandant Vanel, les yeux*

<sup>93</sup> L'Illustration. 24 avril 1915. n°3764, p.416. Consultable sur [www.lillustration.com](http://www.lillustration.com)

<sup>94</sup> JMO de la 24<sup>ème</sup> brigade d'infanterie. SHD 26 N 502/

<sup>95</sup> JMO du 106<sup>ème</sup> RI. SHD 26 N 677/3 ; JMO du service de santé du 106<sup>ème</sup> RI. SHD 26 N

*crevés et le crâne défoncé ; deux cyclistes tués ; le capitaine Andreau les cuisses brisées [...] Morisseau, le médecin auxiliaire, a été coupé en deux : on a retrouvé ses jambes d'un côté, son torse de l'autre, ses poumons accrochés aux rondins, des lambeaux de son corps un peu partout...<sup>96</sup> » On sait que dans son œuvre de guerre, Genevoix a modifié les noms des personnages, à l'exception de celui de son ami Robert Porchon, tué lui-même aux Éparges. Morisseau est le pseudonyme de Blauvac.*

Henri Blauvac est ainsi mort pour la France, aux Éparges, le 13 mars 1915, à l'âge de 27 ans. Il est inhumé dans la nécropole nationale de Mont-Villiers, à Bonzée, à cinq kilomètres des Éparges où il repose avec soixante-quinze de ses camarades de divers régiments, dont six officiers et sous-officiers du 106<sup>ème</sup> RI tués comme lui aux Éparges<sup>97</sup>.



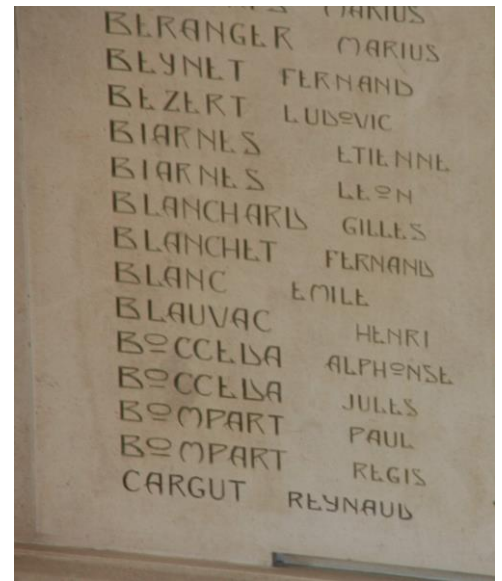
La nécropole nationale de Mont-Villiers et la tombe d'Henri Blauvac (photos F. Radet)

Sa mémoire est honorée sur le monument aux morts de la mairie de Sorgues, la plaque commémorative de la Faculté de médecine de Montpellier, et dans le Livre d'or des médecins morts pour la patrie.

---

<sup>96</sup> Maurice Genevoix. Ceux de 14. Les Éparges.

<sup>97</sup> Frédéric Radet: <[http://pages14-18.mesdiscussions.net/forum2.php?config=pages1418.inc&cat=16&subcat=28&post=2627&page=1&p=1&sonde=0&owntopic=3&trash=0&trash\\_post=0&print=0&numreponse=0&quote\\_only=0&new=0&nojs=0](http://pages14-18.mesdiscussions.net/forum2.php?config=pages1418.inc&cat=16&subcat=28&post=2627&page=1&p=1&sonde=0&owntopic=3&trash=0&trash_post=0&print=0&numreponse=0&quote_only=0&new=0&nojs=0)>



Le monument aux morts de Sorgues (photos A. Sauvaget)



# Jean BOISSIN

(1888-1915)



Photographie de Jean Boissin sur sa carte d'étudiant 1911-1912

Jean Marie Louis Boissin naît le 5 janvier 1888 à Villefort (Lozère). Son père, Hippolyte Albert Auguste, natif de Rosières (Ardèche), receveur des contributions, est alors âgé de trente-six ans. Sa mère, Marie Pauline, née Fontanieu, est âgée de trente ans.

Jean passe son baccalauréat (Latin-Langues-Philosophie) le 21 juillet 1906 à Montpellier. Il obtient son certificat PCN à Montpellier le 8 novembre 1907 et s'inscrit aussitôt à la Faculté de médecine. Il y prend quatorze inscriptions trimestrielles consécutives, la dernière en juin 1913<sup>98</sup>. Il a bénéficié en 1909 d'un sursis d'incorporation. Il passe son premier examen en juin 1909, et son deuxième en juillet 1912. Il passe la première partie du troisième en juillet 1913, et il est ajourné à l'oral. Il est alors incorporé comme soldat de 2<sup>ème</sup> classe au 10<sup>ème</sup> RI le 9 octobre 1913<sup>99</sup>. Le 18 avril 1914, il passe au 22<sup>ème</sup> BCA, en garnison à Albertville. Il est donc sous les drapeaux lorsque la guerre éclate. Ses études sont définitivement interrompues peu avant de valider sa quatrième année. Il est toutefois rapidement nommé médecin auxiliaire, le 3 septembre 1914, pour prendre rang un an jour pour jour après son incorporation.

---

<sup>98</sup> Archives de la Faculté de médecine de Montpellier

<sup>99</sup> Archives départementales de l'Hérault. IR1278

Le 22<sup>ème</sup> BCA<sup>100</sup> est en manœuvres alpines lors de la mobilisation, qui s'effectue dans la région de Chapieux. Il embarque à Bourg-Saint-Maurice le 9 août, puis est dirigé vers la frontière alsacienne où il va occuper le col de Bussang. Il gagne ensuite Thann, évacué par l'ennemi, et progresse vers Colmar. Le 22 août, il reçoit le baptême du feu au combat très âpre d'Ingersheim, à trois kilomètres de Colmar où il contribue à repousser les forces allemandes, occupant les jours suivants les avant-postes de ce village. Le 28 août, lors la dissolution de l'armée d'Alsace, le bataillon est incorporé dans le groupement des Vosges de la 1<sup>ère</sup> armée, qui doit tenir la frontière d'Alsace<sup>101</sup>. Il se porte sur Plainfaing par le col de la Schlucht, et immédiatement sur la région du col des Journaux et du col de Mandray pour contrer l'avance des Allemands qui ont franchi le col de Sainte-Marie. C'est alors une période de combats continus pour le contrôle des crêtes, dans la région du col des Journaux, de la Croix-aux-Mines et de Wisembach et notamment lors de l'attaque de la tête de Béhouille, lors de laquelle le commandant de la Boisse, chef du bataillon, est mortellement blessé. En octobre, le bataillon, durement éprouvé, se reforme à Corcieux. Il a perdu 124 tués et 524 blessés<sup>102</sup>.

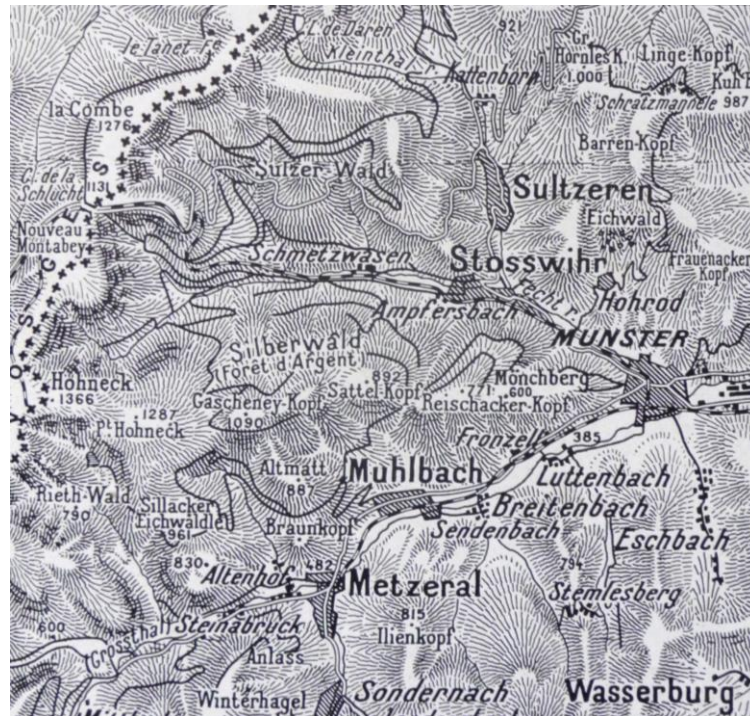
Du 1<sup>er</sup> novembre 1914 au 12 juin 1915, il tient un secteur compris entre le Col de Sainte-Marie, la vallée de la Fave, Wisembach, les cotes 766 et 607. Quatre compagnies sont en première ligne, les deux autres en réserve. Les compagnies organisent et renforcent les tranchées, placent des réseaux de barbelés. Les Allemands font de même. De nombreuses fusillades se produisent et les incursions de patrouilles sont repoussées des deux côtés. Les canonnades sont incessantes, les attaques se succèdent de part et d'autre. Le 11 novembre, le bataillon prend part à l'attaque du village du Mont. Du 18 au 20 février 1915, il doit faire face à une attaque allemande sur le secteur, tout particulièrement sur la cote 766 et l'arête du Chena, précédée de bombardements des lignes et d'explosions de mines. Les attaques et contre-attaques vont se répéter pendant trois jours. Par la suite, les compagnies alternent les positions en première ligne et au repos. Les bombardements des tranchées et des boyaux de communication sont quotidiens.

---

<sup>100</sup> Historique du 22<sup>ème</sup> bataillon de chasseurs alpins. <http://www.bataillonsdechasseurs.fr/historiques/BCA/BCA-022.pdf>

<sup>101</sup> JMO de la 3<sup>ème</sup> brigade de chasseurs alpins. SHD 26N557/3

<sup>102</sup> JMO du 22<sup>ème</sup> bataillon de chasseurs alpins. SHD 26N823/12



Carte de la région de Metzeral-Altenhof et Munster. L'illustration, 14 août 1915

Le 12 juin, le bataillon est relevé et placé en réserve d'armée à Fraize. Les 19 juin il participe à l'attaque du hameau d'Altenhof, attenant au village de Metzeral. Les combats sont rudes et les pertes élevées; 2 officiers sont blessés et 90 hommes tués ou blessés. Le poste de secours, établi à Pfeiferberg, a évacué dans la nuit 64 blessés.

Le 21 juin, l'attaque porte sur le village de Metzeral, précédée par une préparation d'artillerie. La mission du bataillon est de se porter dans la partie du village située au nord de la Fecht. Le village, incendié par les Allemands, est pris avec des pertes sensibles.



Le village de Metzeral en feu le 22 juin. L'illustration 14 août 1915<sup>103</sup>

<sup>103</sup> L'illustration. 14 août 1915, n°3780, pages 159 et 175. Consultable sur [www.lillustration.com](http://www.lillustration.com)



Le Poste de secours est établi à Altenhof. Le lendemain le bataillon s'empare des hauteurs dominant la vallée de la Fecht, crête du Kiosque et cote 664. Les positions conquises, bombardées par les Allemands de façon ininterrompue, sont maintenues malgré les violentes contre-attaques répétées. Les combats pour le contrôle des crêtes sont acharnés.

Après cet épisode, le bataillon va se reformer au repos à Clefcy, près de Fraize, à partir du 9 juillet, pendant une dizaine de jours.

Il remonte en ligne pour participer à l'offensive du Linge. L'objectif qui lui est assigné est le Barrenkopf. Le bataillon gagne les tranchées de départ le 19 juillet.

Les positions allemandes du Barrenkopf sont fortement organisées, renforcées par un réseau de casemates et de barbelés, et dominent les parallèles de départ. L'attaque est prévue le 20 juillet. Une intense préparation d'artillerie pilonne ces positions. Ce bombardement est prolongé de 2 heures du fait de l'insuffisance des résultats. Les batteries françaises, rapidement repérées sont elles-mêmes l'objet de tirs meurtriers. Trois vagues d'assaut sont prévues en direction du Barrenkopf, à trente mètres de distance. L'attaque est déclenchée à 14 heures. Aussi sanglante qu'inutile, elle va se solder par un échec complet et prévisible. Elle sera cependant renouvelée avec obstination, faisant du secteur du Linge le « Tombeau des chasseurs<sup>104</sup>. » La première vague atteint la lisière du Barrenkopf. Les deuxième et troisième vagues sont arrêtées par des tirs de mitrailleuses venant des lisières du Schratzmännle, du Barrenkopf et de la clairière les séparant. Elles s'accrochent au terrain en subissant des pertes considérables. Des pertes importantes sont également subies par les compagnies restées dans les parallèles de départ. A la nuit tombée, les survivants des vagues d'assaut se replient sur ces parallèles. Les blessés sont évacués à partir de là par les boyaux reliés à l'arrière de la ligne de feu.



Relief du Barrenkopf et du Schratzmännle (L'illustration 14 août 1915)

<sup>104</sup> Daniel Roess. Hautes-Vosges 1914-1918. Les témoins. Bernard Giovananéli éditeur, 2012.



Vue des lieux de l'action le 22 juillet. (L'Illustration 28 août 1915)<sup>105</sup>



Vue actuelle des lieux.

C'est en assurant pendant ces combats son service auprès des blessés dans le boyau numéro deux que Jean Boissin est tué d'une plaie du crâne causée par un éclat d'obus.

Jean Boissin meurt ainsi en Alsace le 20 juillet 1915, à l'âge de 27 ans. Il est inhumé au cimetière du Wettstein. Il reçoit la croix de guerre avec la citation suivante : « *Particulièrement dévoué et courageux, a assuré son service sous un bombardement intense. Le 20 juillet a été mortellement atteint par un éclat d'obus dans la tranchée où il se trouvait au milieu des chasseurs dont il soutenait la confiance.* » (J.O. du 19 octobre 1915)

Sa mémoire est honorée sur le monument aux morts de Rosières, les plaques commémoratives de l'église paroissiale de Rosières et de la Faculté de médecine de Montpellier, et le Livre d'or des médecins morts pour la patrie.

<sup>105</sup> L'Illustration. 28 août 1915, n°3782, page 223. Consultable sur [www.lillustration.com](http://www.lillustration.com)



Le cimetière du Wettstein et la tombe de Jean Boissin

# Raymond AUBERT

(1887-1915)

Louis Raymond Aubert naît le 1<sup>er</sup> novembre 1887 à Mauriac (Cantal). Son père Michel, ferblantier, est âgé de 39 ans. Sa mère Louise, née Roche, est âgée de 34 ans.

Raymond passe son baccalauréat (Lettres-Philosophie) en juillet 1904 à Clermont-Ferrand. Il obtient ensuite son certificat PCN à Lyon en juin 1905. Il s'inscrit alors à la Faculté de médecine de Lyon et s'engage aussitôt pour trois ans, en demandant une dispense en tant qu'étudiant en médecine. Il est incorporé au 139<sup>ème</sup> RI en octobre 1905 comme soldat de 2<sup>ème</sup> classe, et libéré en septembre 1906. Il effectue sa première année d'études à Lyon, puis s'inscrit à l'École de médecine de Clermont-Ferrand en décembre 1907. Il y prend les sept inscriptions suivantes et y passe ses deux premiers examens. Il prend ensuite sa 12<sup>ème</sup> inscription à Paris en juillet 1910, puis s'inscrit à la Faculté de médecine de Montpellier en octobre 1910. Il y prend ses quatre dernières inscriptions et y passe ses trois derniers examens en 1911<sup>106</sup>. Il est, pendant cette période, interne à l'hôpital de Bône, en Algérie.



L'hôpital civil de Bône

Il soutient le 10 novembre 1911 sa thèse de médecine intitulée « *Les troubles psychiques de la sclérose en plaques* », inspirée par le Professeur Euzière, sous la présidence du Professeur Carrieu, Professeur de Clinique médicale.

---

<sup>106</sup> Archives de la Faculté de médecine de Montpellier

En 1912, il change de domicile et il est réintégré dans sa subdivision d'origine et nommé médecin auxiliaire de réserve<sup>107</sup>. Il part ensuite pour Tunis en mai 1914.

Lorsque la guerre éclate, il est mobilisé comme médecin auxiliaire au 1<sup>er</sup> bataillon du 4<sup>ème</sup> régiment de marche de tirailleurs indigènes. Son bataillon est alors en Algérie. Il le rejoint à Alger avec les autres réservistes envoyés de Tunisie. Le 1<sup>er</sup> bataillon rejoint le reste du régiment en Belgique où s'achève la bataille de Charleroi et commence le repli, puis la retraite, où les tirailleurs participent aux combats de retardement, notamment à Ribemont le 29 août<sup>108,109,110</sup>. Le régiment perd alors la moitié de ses effectifs. Le 6 septembre l'ordre de reprise de l'offensive est donné alors que le régiment bivouaque à Provins. C'est le début de la bataille de la Marne. Après une attaque sur le chemin des Dames le 14 septembre, le régiment se replie sur l'arbre de Paissy (Aisne) alors que commence la guerre de tranchées. Il tient le secteur de Paissy jusqu'à la fin du mois d'octobre.

Le 6 novembre, il est mis à la disposition du 1<sup>er</sup> corps d'armée. Il attaque les positions allemandes au nord de Soupir, mais bute sur les positions de 2<sup>ème</sup> ligne en raison d'un feu terrible de mitrailleuses. Il garde cependant le terrain conquis et tient le secteur jusqu'au 16 novembre. Il est ensuite au repos à Fismes (Marne), avant de rejoindre la 1<sup>ère</sup> division du Maroc à Mailly-Champagne le 24 novembre. Du 25 novembre au 22 avril 1915, il tient le secteur de la Pompelle et de la ferme d'Alger. C'est à ce moment une guerre de tranchées et de mines. Le 30 décembre, une forte fusillade commence sur tout le front et une explosion de mine fait sauter la ferme d'Alger et les tranchées qui l'entourent. Le cratère fait 40 mètres de largeur et 15 de profondeur. Les pertes sont importantes, mais l'attaque allemande sur le secteur est repoussée. Il en est de même le 1<sup>er</sup> mars, dans des conditions également difficiles. Le régiment est relevé le 21 avril. Ses pertes depuis le 15 août 1914 sont alors de 2649 hommes et 51 officiers tués, disparus ou blessés. Le 1<sup>er</sup> bataillon va cantonner à Tauxières.

Le 25 avril, le régiment embarque en chemin de fer à Germaine, contourne Paris, Amiens, Abbeville, et débarque à Houdain, dans le Pas-de-Calais. Il cantonne à Acq, puis Guetreville, où il est à l'instruction, puis de nouveau à Acq. Des détachements participent aux travaux d'aménagement des lignes. L'offensive d'Artois est en effet en préparation.

Le 9 mai, jour de l'offensive, le régiment est en réserve du corps d'armée à la sortie d'Acq, puis se met en marche au sud de Mont-Saint-Eloy.

Le 1<sup>er</sup> bataillon se porte à la ferme de Berthonval, puis s'installe à l'ouest de la route de Béthune. Le 11 mai le régiment participe à l'attaque de la cote 123, à l'est de la route de Béthune. La préparation d'artillerie est cependant insuffisante et l'attaque ne peut aboutir malgré des pertes très lourdes. Relevé dans la nuit du 11 au 12 mai, le régiment regagne la région de Guestreville, puis celle de Camblain-l'Abbé.

Reconstitué, il attaque à nouveau le 16 juin en première ligne, à l'est de Souchez, en direction du bois de Givenchy, prend quatre lignes de tranchées sur une longueur de 1500 mètres et arrive à s'y maintenir. Cependant, l'offensive d'Artois, au succès éphémère, ne permettra pas d'obtenir la percée espérée.

---

<sup>107</sup> Dossier d'officier. SHD. 5Ye 109354

<sup>108</sup> Le 4<sup>ème</sup> régiment de marche de tirailleurs. D'après « l'Armée Tunisienne ». Cdt R. Drevet. 1922. Weber.<<http://vinny03.perso.neuf.fr/gg/leshistos/4rmt.htm>>

<sup>109</sup> JMO du 1<sup>er</sup> bataillon du 4<sup>ème</sup> régiment de marche de tirailleurs. SHD 26N 849/2

<sup>110</sup> JMO du Service de santé de la 69<sup>ème</sup> DI. SHD.26N 392/16

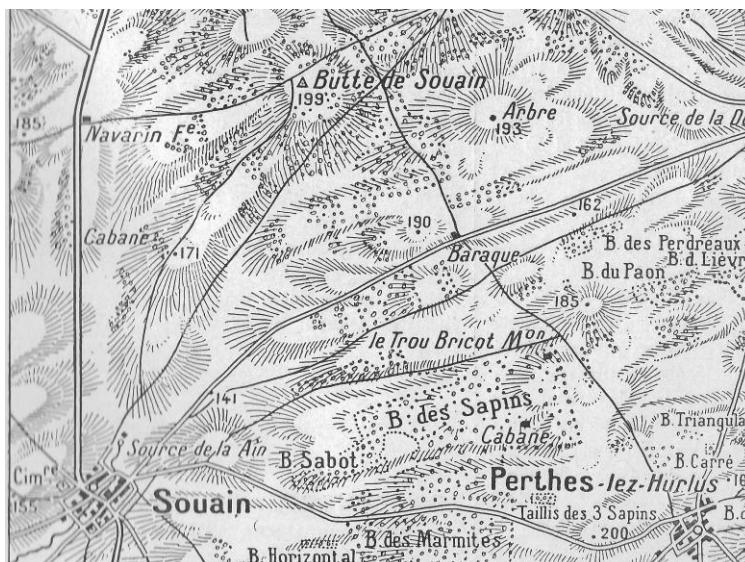


Panorama du siège de l'offensive d'Artois (L'Illustration<sup>111</sup>)

Le 30 juin, le régiment quitte Guestreville. Le 8 juillet, il embarque en train à Hesdin pour débarquer à Montbéliard. Les hommes souffrent de la chaleur dans ce trajet sans beaucoup d'arrêts. C'est ensuite une période de repos et de travaux, d'abord à Frahier, puis dans la région de Traubach-le-Bas, en Alsace, entre Belfort et Mulhouse. Raymond Aubert est cité à l'ordre de la division marocaine le 3 juillet 1915 : *« Au cours des combats des 16 et 17 juin, a montré de belles qualités de dévouement et de mépris du danger dans la relève des blessés à proximité de l'ennemi. »*

Le 14 septembre, le régiment embarque en chemin de fer à Lure et débarque à Saint-Hilaire-du-Temple, d'où il se rend à Suippes (Marne). La grande offensive de Champagne du 25 septembre est en préparation. C'est la plus puissante des offensives lancées depuis la bataille de la Marne. Le régiment fait partie du dispositif devant attaquer la butte de Souain. Le bataillon est disposé entre Suippes et Perthes. Le secteur de première ligne n'est cependant pas aménagé. Les hommes touchent pour la première fois le casque métallique *Adrian*, qu'ils commencent à utiliser avec réticence. Les travaux d'aménagement se font sous le feu des mitrailleuses et des obus allemands. La préparation de l'attaque du 25 septembre est cependant minutieuse. Le bataillon occupe les tranchées de première ligne disposées à l'ouest de la route de Perthes, à proximité du bois Sabot, qui est son objectif.

<sup>111</sup> L'Illustration. 22 mai 1915. n°3278, p.512. Consultable sur [www.lillustration.com](http://www.lillustration.com)



Carte de la région de Souain et du bois Sabot (L'illustration<sup>112</sup>)

La veille du lancement de l'offensive, le 24 septembre, un simulacre d'attaque sur le secteur est organisé. Un important tir de barrage allemand lui répond. Le JMO du premier bataillon relate : « *Les obus de tous calibres tombent sur nos tranchées et les boyaux de communication. 2 tués et plusieurs blessés en première ligne. Le commandant Dupas est blessé d'un obus à la tête près de son poste de commandement. Le Docteur Aubert est tué en se portant à son secours.* »<sup>113</sup>

Raymond Aubert meurt ainsi le 24 septembre 1915 à l'âge de 28 ans. Il reçoit, avec la croix de guerre, la citation suivante, à l'ordre du régiment, le 18 février 1916 : « *Tombé glorieusement le 25 septembre 1915 à son poste de secours dans les tranchées de première ligne où il prodiguait des soins aux nombreux blessés sans souci du danger. Modèle de bravoure et de dévouement.* » Il est inhumé à Perthes.

Trois ans plus tard, son unique frère François Pierre, sergent au 89<sup>ème</sup> RI, meurt pour la France le 4 août 1918 au nord de Hourges (Marne).

La mémoire de Raymond Aubert est honorée sur le monument au mort de Mauriac, où son nom figure à côté de celui de son frère, la plaque commémorative de la Faculté de médecine de Montpellier et le Livre d'or des médecins morts pour la patrie.

<sup>112</sup> L'illustration. 16 octobre 1915. n°3789, p.396. Consultable sur [www.lillustration.com](http://www.lillustration.com)

<sup>113</sup> JMO du 1<sup>er</sup> bataillon du 4<sup>ème</sup> régiment de marche de tirailleurs.

# Edmond SALAGER

(1874-1915)



Edmond Joseph Salager naît le 16 septembre 1874 à Mèze (Hérault). Son père Edmond Jean Baptiste, huissier, est âgé de trente-deux ans. Sa mère Clotilde, née Verquière, est âgée de vingt-six ans. La famille demeure 5 rue Pépin.

Edmond passe son baccalauréat ès-lettres le 22 juillet 1892, et son baccalauréat ès-sciences le 5 novembre. Il obtiendra également une licence ès-lettres en philosophie. Il s'inscrit à la Faculté de médecine de Montpellier en novembre 1892. Ses études se déroulent sans interruption jusqu'en 1896, avec une seizième et dernière inscription en juillet 1896<sup>114</sup>. Il est en effet dégagé de ses obligations militaires, ayant été classé dans le service auxiliaire lors de son recensement en raison d'une imperfection oculaire<sup>115</sup>. Il va dès lors poursuivre une carrière hospitalière et universitaire.

Il est nommé aide de clinique à la Clinique annexe des maladies des vieillards au concours de 1897. Il occupe ces fonctions jusqu'en octobre 1899, tout en continuant à passer ses divers examens, et notamment les épreuves de clinique (le cinquième et dernier examen) en juin et juillet 1898. Il soutient sa thèse de médecine le 3 juin 1899, sous la présidence du Professeur Carrieu. Inspirée par le Professeur Vires, elle est intitulée « *De l'Antagonisme Morbide (Etude historique et critique)* ». Il y rend dans son avant-propos un vibrant hommage à ses maîtres et aux membres de son jury : « *La reconnaissance, a-t-on dit, ne pèse qu'aux cœurs ingrats. Nous ne sommes pas de ce nombre.* »<sup>116</sup> Il obtient pour sa thèse une mention très bien.

Il participe en 1900 à l'édition des *Leçons de clinique médicale faites à l'hôpital général de Montpellier* par le Professeur Vires, qui écrit dans son avant-propos: « *C'est au bienveillant*

<sup>114</sup> Archives de la Faculté de Médecine de Montpellier.

<sup>115</sup> Archives départementales de l'Hérault, 1R1273

<sup>116</sup> Salager E. De l'antagonisme morbide (Étude historique et critique). Thèse médecine, Montpellier, 1899.



*concours de Monsieur le Docteur Salager, aide de clinique des maladies des vieillards, que je dois de pouvoir produire ces leçons. C'est le docteur Salager qui les a recueillies et rédigées. Je lui dois, de son persévérant concours, une vive reconnaissance*<sup>117</sup>. » Il reste chargé du service des maladies des vieillards en 1900 et 1901. Il va ensuite s'orienter vers les maladies mentales, sous la direction du Professeur Albert Mairet, titulaire de la chaire de Clinique des maladies mentales et nerveuses. Il obtient sa licence ès-lettres de philosophie en 1904. Son mémoire s'intitule « *Le médecin aliéniste et philosophe Fr. Lélut* ». Il y rend compte des travaux de Louis Francisque Lélut (1804-1877), qui fut « *un des précurseurs de la psychologie contemporaine* ». Lélut, médecin aliéniste à la Salpêtrière, fut surtout connu comme l'auteur du *Démon de Socrate* et comme homme politique, député à la Constituante de 1848<sup>118</sup>.

Edmond Salager est ensuite nommé pour trois ans chef de Clinique des maladies mentales et nerveuses à l'issue du concours du 28 octobre 1904. Membre de la Société de Sciences Médicales de Montpellier, il y fait plusieurs interventions et communications. Ses travaux sont par ailleurs publiés dans diverses revues, notamment la *Revue neurologique*, les *Archives de médecine expérimentale et d'anatomie pathologique*, *l'Encéphale*<sup>119</sup>. Il obtient les palmes académiques en juillet 1907. En 1908, il est admissible au concours de l'agrégation en pathologie interne et médecine légale. Cependant, il ne parvient pas à obtenir le grade d'agrégé. Il occupe les fonctions de médecin adjoint de l'asile des aliénés.



Edmond Salager (assis, deuxième à droite) avec le personnel du Service de neuropsychiatrie entourant Albert Mairet, assis au centre (coll. Anne Touzery-Salager)

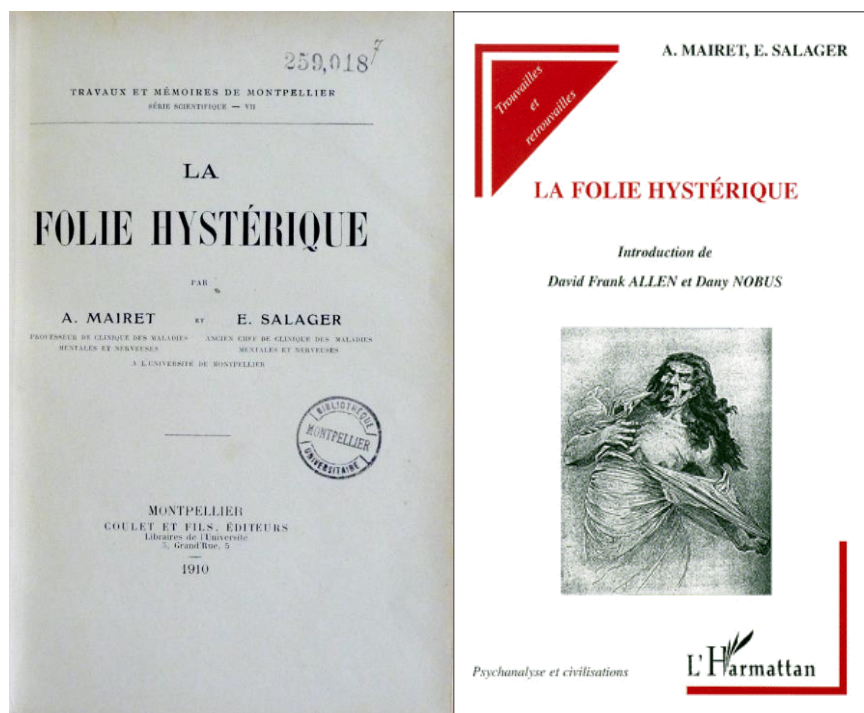
<sup>117</sup> Vires J. *Leçons de Clinique Médicale faites à l'Hôpital Général de Montpellier*. Montpellier. Coulet et fils Ed., et Paris, Masson Ed. 1900

<sup>118</sup> Nicolas S. Un médecin philosophe. Louis Francisque Lélut. < <http://www.bium.univ-paris5.fr/histmed/medica/lelut.htm> >

<sup>119</sup> Titres et travaux scientifiques du Dr Salager, chef de clinique à la Faculté de Montpellier. G. Steinheil ed., Paris, 1907

Il devient chef du laboratoire de psychologie à la Clinique des maladies mentales et nerveuses le 1<sup>er</sup> juillet 1909. Il est enfin nommé sur concours préparateur de médecine légale<sup>120</sup> le 1<sup>er</sup> avril 1910. Il est de ce fait également chargé de cours et conférences à la Faculté de droit. Le 4 janvier 1911, il est en outre nommé chef du laboratoire de psychologie expérimentale, nouvellement créé par l'université et attaché à la chaire de Clinique des maladies mentales et nerveuses.

En 1910, il est avec Albert Mairé le co-auteur d'un ouvrage important: *La folie hystérique*<sup>121</sup>. Cet ouvrage a été réédité en 1999 par l'Harmattan dans la collection *Psychanalyse et civilisations / Trouvailles et retrouvailles*<sup>122</sup>. Il revêt donc encore de nos jours une importance historique certaine. Ce travail est basé sur un grand nombre d'observations cliniques effectuées dans le service des auteurs. Il est le dernier traité représentant l'hystérie, du moins dans certaines de ses formes, comme une maladie mentale authentique, avant une longue période de négation de l'affection. En effet, à partir des années 1914-1916, la folie hystérique est niée, les aliénistes ne gardant que les termes de pithiatisme ou de simulation, et refusant toute réforme ou compensation pour ce motif. Commencé dans les années 1960, le « retour à l'hystérie » se concrétise dans les années 1980-1990 et l'affection reprend sa place au sein des processus psychopathologiques. La réédition de l'ouvrage de Mairé et Salager est par conséquent aussi un hommage à la clairvoyance des auteurs.



Les deux éditions de La Folie hystérique

<sup>120</sup> La fonction de préparateur est pourvue au concours et se situe entre celle de chef de travaux et d'aide préparateur. Le poste de préparateur de médecine légale a été créé en 1883. (cf. Dulieu Louis: La médecine à Montpellier. Tome 5. Montpellier 1994)

<sup>121</sup> Mairé A. et Salager E. La folie hystérique. Coulet et fils, Montpellier 1910

<sup>122</sup> L'Harmattan 1999 (préface de D.Allen et D. Nobus)

Lorsque la guerre éclate, Edmond Salager est donc en fonction à la Faculté de médecine, dont Albert Mairet est le doyen en titre. Il a épousé le 10 octobre 1906 Jeanne Marie Brézet, née à Mèze le 2 septembre 1880. La famille demeure 2, rue de l'Ancien Courrier à Montpellier. Le couple a deux petites filles, Annette, née en 1907 et Paule née en 1909. Un fils, Jacques, naîtra en 1915.

Edmond Salager est mobilisé le 2 août 1914 comme infirmier militaire de l'armée auxiliaire puis rapidement affecté comme médecin traitant à l'Hôpital complémentaire n°2<sup>123</sup>. Sur sa demande, il est classé "service armé" par la commission de réforme de Montpellier le 10 août et affecté à la 16<sup>ème</sup> section d'infirmiers militaires de Perpignan à partir du 8 septembre. Il garde cependant la même position jusqu'au début de 1915, puis est affecté à l'hôpital complémentaire n°1<sup>124</sup> le 8 janvier. Le 8 février, il est nommé médecin aide-major de deuxième classe à titre temporaire, ce qui lui donne le statut d'officier<sup>125</sup>. Le 19 février, il est désigné pour assurer le service de la place de Pézenas. Il est enfin affecté à la réserve du personnel sanitaire de la 4<sup>ème</sup> armée le 17 septembre 1915 et dirigé sur Troyes.

Il rejoint alors le GBD de la 37<sup>ème</sup> division d'infanterie, où il arrive le 24 septembre dans le secteur de Suippes (Marne), à la veille du déclenchement de la deuxième bataille de Champagne. Le JMO du groupe précise le 25 septembre: « *Un renfort arrive de la RPS de la 4<sup>ème</sup> armée comprenant le Médecin aide major de 2<sup>ème</sup> classe Salager [...] Le médecin aide major Salager prendra le commandement de la 2<sup>ème</sup> section du groupe*<sup>126</sup> ». Cette grande offensive est lancée le 25 septembre après une préparation d'artillerie considérable<sup>127</sup>. Elle permet d'enfoncer les premières lignes allemandes entre Auberives et Mesnils-les-Hurlus, mais butte sur la deuxième ligne de défense, notamment en raison d'une préparation d'artillerie insuffisante laissant intacts les réseaux de barbelés. L'offensive se soldera par un échec et sera arrêtée le 29 septembre avec des pertes considérables. C'est pendant cette bataille qu'Edmond Salager trouve la mort lors du bombardement de Saint-Hilaire-le-Grand. Le 28 septembre, à 17 heures, trois obus de 380 tombent sur la ferme où le groupe qu'il commande est installé. Le JMO du service de santé divisionnaire relate les faits: « *28 septembre 1915. À 18 heures, le médecin-chef du groupe de brancardiers divisionnaire rend compte des effets d'un bombardement très violent à Saint-Hilaire-le-Grand. Trois obus de 380 sont tombés sur les hangars où est installé le groupe. Le médecin aide major Salager, nouvellement arrivé, est tué ainsi que deux brancardiers.*<sup>128</sup> » Edmond Salager reçoit la croix de guerre avec la citation suivante à l'ordre de la division: « *A rejoint le 24 septembre sa formation exposée en permanence à un violent bombardement. A été tué à son poste le 28 septembre* » (ordre général n°83 du 20 octobre 1915). Il est inhumé provisoirement à Saint-Hilaire-le-Grand. Il recevra la médaille militaire à titre posthume (JO du 28 novembre 1920)

Il laisse sans ressources son épouse, qui a la charge de sa mère et de ses trois enfants. Madame Salager éprouvera de vives difficultés à obtenir le certificat de décès de son mari, ce qui complique grandement ses démarches. En octobre 1915, elle écrit au ministère: « *Sa mort*

---

<sup>123</sup> L'Hôpital complémentaire N°2 est installé à Montpellier à l'École Normale d'Institutrices, 17 rue des sourds-muets, le 11 août 1914, avec 170 lits. Il a comme annexe à partir du 17 août l'Institution des Sourds-Muets, 16 rue Saint-Vincent-de-Paul, qui comporte 60 lits. (Jean Riotte. *Les hôpitaux de la 16<sup>ème</sup> région militaire. op. cit.*)

<sup>124</sup> L'Hôpital complémentaire N°1 est installé à Montpellier, au lycée de garçons, 39 boulevard de l'Esplanade, le 6 août 1914, avec 374 lits. Il a comme annexes l'Institut Mutualiste pavillon populaire, avec 67 lits et le cercle des officiers, avec 48 lits, situés tous deux au Jardin de l'Esplanade; à partir du 2 octobre, le cercle de la loge, avec 40 lits, 3 passage Bruyas, à partir du 13 octobre, et l'hôtel de Forton, avec 31 lits, 16 rue Jacques Cœur, à partir du 14 décembre 1914. (Jean Riotte, *op. cit.*)

<sup>125</sup> Dossier d'officier. Service Historique de la Défense. 5Ye104680

<sup>126</sup> JMO du GBD de la 37<sup>ème</sup> DI. SHD 26N 332/12

<sup>127</sup> JMO de la 37<sup>ème</sup> DI. SHD. 26N330/3

<sup>128</sup> JMO de la direction du Service de Santé de la 37<sup>ème</sup> DI. SHD 26N 332/11

*m'a été annoncée par des témoins, mais aucun avis officiel ne m'est parvenu. » Sa demande est réitérée en février 1916: « Cette pièce m'est absolument nécessaire pour obtenir le secours de veuve, appuyer une demande et faire ma demande de pension. » Entre-temps elle a pourtant reçu du commandement, dès le 15 novembre 1915, la citation de son mari et sa croix de guerre. Ce n'est qu'en juin 1916 que la pièce arrivera à la mairie de Montpellier pour transcription. Elle reçoit d'autre part l'appui du conseil de la Faculté de Médecine, présidé par le doyen Mairet: « Le conseil de la Faculté de Médecine, rendant hommage au dévouement du Docteur Salager, et eu égard à ses services, émet à l'unanimité, un vœu favorable à la demande de sa veuve qu'elle recommande à toute la bienveillance de l'administration compétente.» Il en est de même de la Faculté de droit : « Le doyen communique à l'assemblée la mort, à son poste de bataille, du Docteur Salager, préparateur en médecine légale à la Faculté de médecine, son collaborateur compétent et dévoué pendant plusieurs années dans l'enseignement du certificat d'Etudes Pénales institué auprès de de la Faculté de droit. »*

Après exhumation, Edmond Salager est inhumé définitivement dans le carré militaire du cimetière communal de Saint-Hilaire-le-Grand le 1<sup>er</sup> mai 1922.



La tombe d'Edmond Salager à Saint-Hilaire-le-Grand (photos P.Crozet)

Dans son rapport au recteur sur les travaux de la Faculté de médecine pendant l'année 1915-1916, le doyen Mairet évoque, parmi d'autres, la mémoire d'Edmond Salager: « *Ce dernier occupait, à la Faculté, les fonctions de préparateur de médecine légale. Il avait rempli pendant trois ans celles de chef de Clinique des maladies mentales et nerveuses. Pendant son séjour dans ma Clinique j'avais pu apprécier son intelligence, la droiture de son caractère et la sûreté de ses relations [...] Parti sur le front, il était tué, 4 jours après, par un éclat d'obus.*<sup>129</sup> »

La mémoire d'Edmond Salager est honorée sur le monument aux morts de la ville de Montpellier, les plaques commémoratives de la Faculté de médecine de Montpellier, de l'Université de Montpellier 3, de l'Eglise Saint Roch à Montpellier, le Livre d'or des médecins morts pour la patrie, et dans chacune des éditions du *Bulletin de la Société des Sciences Médicales et Biologiques de Montpellier et du Languedoc Méditerranéen*, qui recommence à paraître en novembre 1919, et sera suivi, à partir de 1927, par les *Archives* du même nom. Le souvenir d'Edmond Salager y sera maintenu jusqu'en 1939, en même temps que celui de son collègue plus jeune, Maurice Warnery, avec la mention suivante: « *1914-1918. Tués au front des armées pour la France. Le Docteur SALAGER, préparateur à la Faculté, Maurice WARNERY, externe des hôpitaux, membres de la Société des Sciences Médicales de Montpellier (1914)*<sup>130</sup> »

Son fils Jacques, né quelques mois avant sa mort, suivra les traces de son père en devenant à son tour médecin en 1944, après avoir subi la captivité en Allemagne, et en devenant spécialiste en pneumo-phtisiologie.



Le monument aux morts de Montpellier

<sup>129</sup> Rentrée solennelle des Facultés. Année scolaire 1915-1916. Roumégous et Déhan, Montpellier 1915. Archives de la Faculté de médecine de Montpellier. IMED 157

<sup>130</sup> Bulletin de la Société des Sciences Médicales et Biologiques de Montpellier, 1919-1920, novembre-décembre 1919

# Pierre BENOÎT

(1887-1915)



Portrait de Pierre Benoît (Coll. M-C Barjon-Giraud)

Axel *Pierre* Benoît naît le 12 mars 1887 à Cette (actuellement Sète). Issu d'une famille comportant plusieurs pasteurs de l'église réformée, dont son grand père, il est le fils de Victor Benoît, et d'Anne-Marie (Anna), née Bertrand. Il est le troisième de leurs quatre enfants. Il a un frère et deux sœurs<sup>131,132</sup>. La vie familiale est évoquée dans les mémoires de Jean Médard, cousin germain de Pierre Benoît « *Les Victor Benoît étaient aussi pour nous une seconde famille. Ils habitaient au troisième étage d'une maison qui dominait l'Esplanade et leur maison était un peu la nôtre. Il ne se passait pas de semaine sans que nous prenions un ou plusieurs repas chez eux. Lui était directeur à Sète de la banque Castelnau. Elle, Alsacienne d'origine, ayant perdu ses parents très jeune, avait adopté la famille de son mari et avait été adoptée par elle sans réserve. Elle régénérait totalement son foyer, me semble-t-il, et passablement le nôtre. Ma mère était très sensible à l'opinion de « tante Anna » [...] Lucien, le fils aîné, était celui de leurs quatre enfants avec lequel nous avons le moins de rapports. Plus âgé que moi d'une dizaine d'années, préparant les grandes écoles ou élève de Polytechnique, il était rarement à Sète. Par contre les autres étaient pour nous des frères et des sœurs; moins Laure, déjà une jeune fille, et qui fut quelque temps en pension en Suisse, mais certainement Pierre qui était de cinq ans mon aîné, un certain temps au Collège en même temps que moi, et surtout Madeleine, ma contemporaine<sup>133</sup> ».*

Pierre Benoît passe son baccalauréat (Lettres-Philosophie) en octobre 1904 à Montpellier, puis son certificat PCN en juillet 1905. Il s'inscrit à la Faculté de médecine en octobre 1905. Il

---

<sup>131</sup> Hélène Fillet. A la recherche du temps passé; <<http://ylnath.free.fr/accueil/accueil.html>>

<sup>132</sup> Cyril Leenhardt. Les descendants d'André Chrétien Leenhardt <[www.planete-genealogie.com/Cleenhardt/descendants\\_d\\_andre\\_chretien\\_leenhardt](http://www.planete-genealogie.com/Cleenhardt/descendants_d_andre_chretien_leenhardt)>

<sup>133</sup> Mémoires de Jean Médard: Hélène Fillet. Archives personnelles

s'engage alors pour trois ans le 6 octobre, en demandant à bénéficier de la dispense accordée aux étudiants. Il est incorporé au 122<sup>ème</sup> RI, et libéré en septembre 1906<sup>134</sup>. Il prend alors sa deuxième inscription à la Faculté en janvier 1907. Ses études se poursuivront sans interruption jusqu'en juin 1910<sup>135</sup>. Il vit alors un épisode dramatique relaté par Jean Médard dans ses mémoires: «*En Septembre 1908 nous avons suivi les Victor Benoît à Ax-les-Thermes. Vacances d'abord très heureuses! Mon cousin Pierre, alors étudiant en médecine, m'entraînait avec lui dans de longues excursions sur les montagnes voisines. Les Pyrénées ariégeoises n'offrent pas le spectacle des glaciers et des neiges éternelles, mais les bois, les torrents, l'air tonique des Alpes suffisaient à notre bonheur; bonheur brusquement interrompu lorsque Pierre reçut un télégramme lui annonçant que sa fiancée s'était suicidée en se jetant dans le Rhin. Il l'aimait. Elle avait cru pouvoir répondre à son amour après une déception sentimentale, qu'en définitive elle n'avait pas pu surmonter*»<sup>136</sup>.

Pierre continue sa formation comme interne des Hôpitaux d'Avignon et de la maternité de Vaucluse. Il réside alors à l'Hôpital Sainte Marthe à Avignon. Il doit affronter la perte de son père en 1911. Après avoir passé ses examens de clinique entre décembre 1911 et mai 1912, il soutient sa thèse le 24 juillet 1912, sous la présidence du Professeur Tédénat, intitulée «*De la césarienne itérative*», pour laquelle il obtient une mention bien.

Parallèlement, il suit les périodes d'instruction militaire habituelles, d'abord à la 15<sup>ème</sup> SIM en 1909, puis au 9<sup>ème</sup> régiment de Hussards en 1911 et au 7<sup>ème</sup> BCP en 1912. Il est nommé médecin auxiliaire de réserve en août 1909, et promu médecin aide major de 2<sup>ème</sup> classe de réserve en octobre 1913<sup>137</sup>.

Il devient ensuite médecin de marine marchande au service de la Compagnie des Messageries Maritimes. Il navigue à bord du paquebot *Danube*, puis à bord du paquebot *Pacifique* qui assure la liaison Sydney-Nouméa<sup>138</sup>. Pour cette raison, il établit sa résidence à Sydney le 12 juin 1914.



Le paquebot Danube

La guerre éclate alors qu'il est en Australie où l'ordre de mobilisation lui parvient. Le capitaine en second du *Pacifique* témoigne dans une lettre à sa mère: «*Votre cher Pierre était à bord le camarade de tous. Nous l'avons vu partir avec regret, nous avons accompagné à la gare ce brave qui voulait faire son devoir à tout prix et qui nous disait même : « Eh bien! Que*

<sup>134</sup> Archives départementales de l'Hérault. 1R1178

<sup>135</sup> Archives de la Faculté de médecine de Montpellier

<sup>136</sup> Jean Médard, *op. cit.*

<sup>137</sup> Dossier d'officier. SHD 5ye 118475

<sup>138</sup> L'encyclopédie des messageries maritimes. <http://www.messageries-maritimes.org/dpben.htm>

*dirait ma mère si je ne parlais pas! » Voilà Madame, l'une des dernières phrases de ce noble cœur que j'ai pu entendre avant son départ d'Australie<sup>139</sup>. »*



Le docteur Pierre Benoît, médecin de marine (coll. H. Fillet)

Il embarque vers la France à bord du paquebot *Dumbea*. À peine débarqué, alors qu'il est affecté à Montpellier, il demande l'attribution d'un poste sur le front, et rejoint le 12<sup>ème</sup> BCA le 3 octobre 1914, en remplacement d'un médecin aide major évacué vers l'arrière pour maladie.

Le bataillon est alors en position dans les Vosges, dans la région de Munster, sur les pentes surplombant Sulzern<sup>140</sup>. Le secteur y est relativement calme, subissant cependant des bombardements fréquents et une attaque allemande repoussée le 3 novembre au combat de Hohrodberg. La situation change en février 1915. Le 19, une violente attaque ennemie précédée d'un bombardement intense est déclenchée<sup>141</sup>. Le 12<sup>ème</sup> bataillon tient les lignes du Barrenkopf à l'Eichwald. Les combats sont acharnés pendant 5 jours, faisant 150 tués et disparus et plus de 300 blessés dans les rangs français. L'intensité de l'attaque contraint le bataillon à se replier sur une ligne légèrement plus en arrière, tenant sous son contrôle les entrées de Sulzern, sous un bombardement ininterrompu. Lors de ces journées, Pierre Benoît, sous un feu violent de mitrailleuses, est allé chercher et a ramené son chef de bataillon, le commandant Martin, grièvement blessé. Son comportement lui vaut une première citation le 19 mars 1915, à l'ordre de la brigade pour « *belle conduite pendant les journées des 19, 20, 21, 22 et 23 février 1915* ». Une nouvelle attaque allemande tentant de prendre Sulzern est repoussée dans la nuit du 28 février au 1<sup>er</sup> mars, suivie le 6 mars d'une attaque française visant à prendre les tranchées allemandes. Le bataillon est relevé le 8 mars, envoyé au camp de Neuwasen où il va recevoir des renforts lui permettant de reconstituer ses compagnies après les lourdes pertes subies pendant ces combats (800 hommes hors de combat en 15 jours). Le bataillon ainsi reconstitué organise en les renforçant les lignes en avant de Sulzern.

<sup>139</sup> Francine Benoît. Archives personnelles

<sup>140</sup> Historique du 12<sup>ème</sup> BCA. Paris, Ch Lavauzelle, 1920.

<sup>141</sup> JMO du 12<sup>ème</sup> BCA. SHD. 26N820/5





Carte du secteur au nord de Munster (L'Illustration, 14 août 1915)<sup>142</sup>

Le 30 juillet, le 12<sup>ème</sup> bataillon relève le 11<sup>ème</sup> en vue de l'attaque sur le Barrenkopf. L'attaque est déclenchée le 31 juillet, et permet d'enlever la position. La tranchée prise est retournée et la position organisée. Le bataillon doit repousser de nombreuses attaques acharnées pendant plusieurs jours dans des conditions particulièrement pénibles<sup>143</sup>. Pierre Benoît obtient une nouvelle citation, à l'ordre de l'armée: *«Médecin d'un immense dévouement et d'un très grand courage. A assuré son service sous un bombardement continu et violent»*.

Le bataillon est relevé le 12 août pour aller au repos au camp d'Haeslen jusqu'au 19 août. Il est alors placé dans le secteur du Linge et va attaquer et prendre le sommet du Schratzmännele, établissant sa position jusqu'au collet du Linge. Le 31 août commence un bombardement d'une violente intensité comportant des obus suffocants. C'est au cours de ce bombardement, alors qu'il se consacre aux chasseurs blessés, que Pierre Benoît est atteint d'un éclat d'obus au genou. Il est évacué sur l'hôpital complémentaire d'armée de Gerardmer où il subit une première intervention, Pierre reste confiant, même s'il redoute des séquelles. Il écrit à son cousin Jean Médard le 4 septembre : *« Me voici à mon tour au fond d'un lit avec un éclat d'obus dans le genou. Cela m'est arrivé au Linge il y a 4 jours. On m'a opéré avant-hier et j'ai depuis lors la jambe dans une gouttière. J'espère que tout marchera bien mais je ne dissimule pas qu'il y a de grandes chances pour que je garde une raideur de la jambe. »*

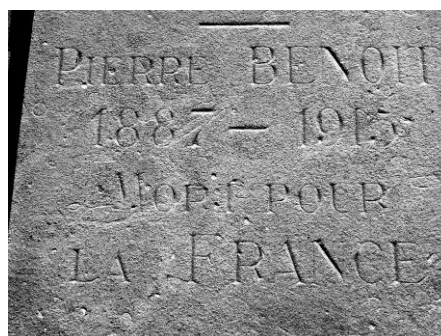
Sa conduite lui vaut une nouvelle palme à sa croix de guerre et la croix de chevalier de la Légion d'honneur avec la proposition suivante: *« A fait preuve depuis le début de la campagne du plus grand dévouement et du plus remarquable mépris du danger. Aux combats de 1915 est allé chercher et a ramené sous un feu violent de mitrailleuses son commandant de bataillon grièvement blessé. Pendant toute la durée des combats du 1<sup>er</sup> août, a assuré avec un inlassable dévouement et sous un feu meurtrier le service d'un refuge de blessés à proximité immédiate de la ligne de feu. Le 31 août a été grièvement blessé en prodiguant des soins à des blessés au cours d'un bombardement violent, et alors que son abri était rendu intenable par suite des émanations et des obus suffocant. A été proposé deux fois pour une citation à l'ordre de l'armée. A été cité à l'ordre de la brigade.»*

Cependant, malgré les soins reçus, son état s'aggrave et une nouvelle intervention s'avère nécessaire. Sa mère est à son chevet, vivant des heures d'angoisse mais aussi d'espoir. Elle écrit

<sup>142</sup> L'Illustration. 14 août 1915, n°3780, p.175. Consultable sur [www.lillustration.com](http://www.lillustration.com)

<sup>143</sup> Daniel Roess. Hautes-Vosges 1914-1918. Les témoins. Bernard Giovanangelli éditeur, 2012.

à sa belle-sœur Mathilde Médard le 24 septembre : « [...] On a drainé l'abcès inter-osseux ce qui explique la hausse de température et c'était urgent de faire cette opération ! Cela suffirait-il ? Les majors ne peuvent encore se prononcer [...] Le pauvre a atrocement souffert pendant 2 heures, et puis les gémissements ont cessé, les crampes aussi et la nuit a été calme grâce à une piqûre de morphine [...] Ce soir le colonel est venu le décorer à nouveau et lui apporter la croix de la Légion d'honneur [...] Il l'a lui a épinglée sur la poitrine et l'a embrassé en lui disant que cette croix si glorieusement gagnée aiderait à le remettre bien vite [...] Ses amis disent qu'il a été admirable de courage et de dévouement, jusqu'à prendre à des moments très durs le commandement de sections privées de leur chef. Et maintenant, après cette vie si active, si belle, le voilà cloué pour des mois peut-être dans son lit ; mais si je le plains de toute mon âme, je bénis Dieu de me l'avoir ramené et je lui demande ardemment de permettre que tout aille bien maintenant. C'est la température qui va être de nouveau notre angoisse journalière, ah ! Si elle pouvait baisser [...]»<sup>144</sup> » Mais la situation s'aggrave encore, une amputation est pratiquée. Malgré ces tentatives, Pierre Benoît meurt le 2 octobre 1915, à l'âge de 28 ans. Jean Médard l'évoque dans ses mémoires: « Ces belles journées de convalescence et de vie familiale sont assombries par de tristes nouvelles: celle de la mort de Maurice Beau aux Dardanelles, celle de la blessure de Pierre Benoît dans les Vosges au début de Septembre. Pierre devait mourir à son tour un mois plus tard dans un hôpital de Gérardmer, où sa mère et ses sœurs étaient venues le rejoindre.»<sup>145</sup> Un avis de décès est publié dans le journal *L'éclair du midi* du 10 octobre 1915.



Le cimetière marin à Sète. Caveau de la famille Benoît

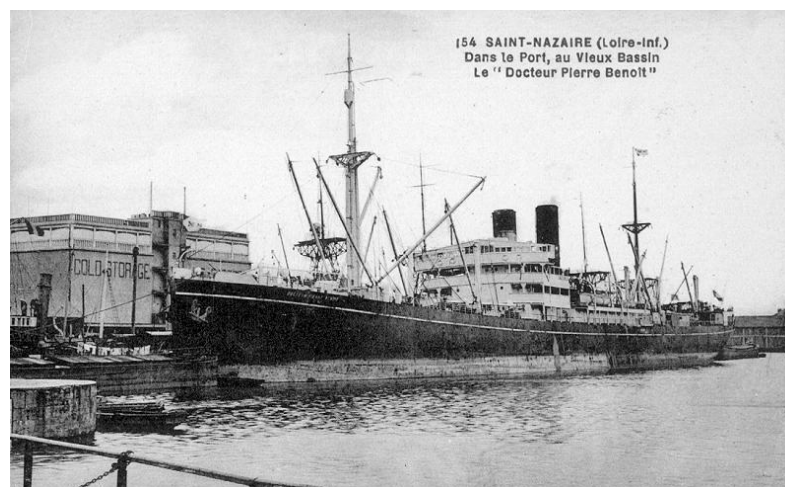
Pierre Benoît est inhumé initialement au cimetière communal de Gérardmer, puis réinhumé dans le caveau familial, au cimetière marin de Sète, sa ville natale, face à la mer qu'il avait tant sillonnée.

<sup>144</sup> Lettre d'Anna Benoît à Mathilde Médard. Hélène Fillet, Archives personnelles

<sup>145</sup> Jean Médard, *op. cit.*

L'historique du 12<sup>ème</sup> BCA évoque sa mémoire : « *Le docteur Pierre Benoît était revenu d'Australie à la déclaration de guerre, il nous était arrivé en octobre. D'une constitution physique superbe, praticien consommé, sportif et artiste, il avait, au cours de ses voyages, su apprécier toutes les douceurs de l'existence qui semblait l'avoir traité jusqu'ici en enfant gâté et, partant, nul plus que lui n'avait un mépris aussi absolu du danger. Souvent, il s'était risqué à accompagner nos patrouilles en avant des lignes de Sulzern et, malgré sa haute taille, les balles jusque-là l'épargnèrent. Au Barrenkof, il fut inlassablement en première ligne et relevait nos blessés si nombreux. Il y fut touché au genou par un léger éclat d'obus ; une amputation suivit et, après une douloureuse agonie, il succombait à l'hôpital de Gérardmer le 31 août*<sup>146</sup>. »

En mai 1917, le conseil d'administration de la compagnie des Messageries Maritimes décide d'honorer sa mémoire, comme l'indique la lettre adressée à Madame Victor Benoît : « *Mes collègues et moi avons pensé que la fin héroïque de votre fils, mort des suites d'une blessure reçue en Alsace, après avoir été cité trois fois à l'ordre de la Brigade, deux fois à l'ordre de l'Armée et décoré de la Croix de Guerre et de la Légion d'honneur, méritait particulièrement d'être commémorée; un navire destiné à la Compagnie des Messageries Maritimes et actuellement en construction portera donc le nom de «DOCTEUR PIERRE BENOÎT». En rendant cet hommage public à un membre de notre personnel qui s'est particulièrement distingué au cours de cette guerre mondiale, nous avons entendu consacrer et garder fidèlement sa mémoire. Nous avons voulu aussi que, dans tous les ports que ce navire visitera, son nom rappelle le souvenir de l'un des nôtres qui a fait héroïquement le sacrifice de sa vie.*<sup>147</sup> » Le cargo *Docteur Pierre Benoît* est lancé en mai 1918, affecté à la desserte de l'Inde, de l'Afrique du Nord et du Levant, puis sur la ligne commerciale d'Extrême Orient. Rebaptisé *Mount Kassion* après sa vente en 1937, il sera torpillé et coulé en 1942.



Le cargo *Docteur Pierre Benoît*

La mémoire de Pierre Benoît est par ailleurs honorée dans le Livre d'or des médecins morts pour la patrie, le Livre d'or et le monument aux morts de la ville de Sète, la plaque commémorative de la Faculté de médecine de Montpellier.

La tradition familiale suggère enfin que son exemple soit à l'origine de la vocation médicale de son neveu Pierre Benoît.

---

<sup>146</sup> Historique du 12<sup>ème</sup> bataillon de chasseurs alpins

<sup>147</sup> Francine Benoît. Archives familiales

# Joseph FOUSSENQ

(1884-1915)



Portrait de Joseph Fousseq (coll. B.Gaudin)

Joseph Fortuné Fousseq naît le 7 juin 1884 à Pertuis (Vaucluse), dans une famille honorablement connue de cette ville. Son père Hyppolite, natif de Carcès, âgé de 28 ans, est négociant. Sa mère Rose Marie Fortunée Virginie, née Rose à Lapalud, est âgée de 28 ans et appartient à une vieille famille de Pertuis.

Joseph étudie d'abord au collège communal de Pertuis, puis au Lycée Mignet d'Aix-en-Provence. Il passe son baccalauréat (Lettres-Philosophie) le 18 juillet 1903. Il obtient l'année suivante son certificat PCN à Marseille. Il s'inscrit à l'École de Médecine de Marseille à partir de juin 1905. Ses études sont brillantes. Il passe avec succès tous ses examens. Il est lauréat de

l'École de médecine de Marseille au concours de 1906, et Interne des hôpitaux d'Aix-en-Provence au concours de 1907. Il prend ses 5 dernières inscriptions à la Faculté de Médecine de Montpellier, la dernière en juin 1908<sup>148</sup>.

Il soutient enfin sa thèse de médecine le 29 juillet 1908, sous la présidence du Professeur Forgue, Professeur de Clinique chirurgicale, qui en a inspiré le sujet: « *Torsion du grand Epiploon* ». Il obtient une mention *bien*.



A la Faculté de médecine de Montpellier.

J.Foussenq est au premier rang debout, troisième à partir de la gauche (coll. B.Gaudin)

Il est alors dégagé de toute obligation militaire, car ajourné en 1905 et 1906 puis classé dans le service auxiliaire en 1907<sup>149</sup>. Il s'installe brièvement à Carcès, village natal de son père, puis à Pertuis, sa ville natale, au 3, cours de la république. Il y exerce comme médecin et dentiste, étendant son activité sur la commune voisine de Meyrargues, située sur la rive opposée de la Durance, dans les Bouches-du-Rhône. Il a la douleur de perdre son père qui meurt à Pertuis en 1909, à l'âge de 53 ans. Il épouse en 1910 Madeleine Milhaud, d'Avignon, dont le père est directeur des *Nouvelles Galeries*. Ils auront deux filles, Denise et Simone.

Consacrant la plus grande partie de son temps à ses activités professionnelles et à la vie familiale, Joseph Foussenq s'adonne de plus à des recherches historiques érudites qui le conduisent à publier plusieurs ouvrages sur l'histoire locale. C'est ainsi qu'il réunit de nombreux documents sur la commune de Meyrargues. Henri Trouillet écrit dans l'*Anthologie des écrivains morts à la guerre* : « *Meyrargues lui offrait, en effet, un admirable champ d'études. Toutes les époques de l'histoire, depuis la plus reculée, jusqu'à aujourd'hui, y ont laissé des traces, soit dans les monuments qui subsistent encore, soit dans les documents accumulés dans les divers dépôts d'archives. Le but de J.Foussenq était d'écrire une monographie de Meyrargues, travail qu'il voulait consciencieux, tout appuyé sur des documents authentiques*<sup>150</sup>. » Il réunit ainsi une abondante documentation glanée dans les archives départementales des Bouches-du-Rhône, celles de la commune et du château de Meyrargues. Il publie, en vue de

<sup>148</sup> Archives de la Faculté de médecine de Montpellier

<sup>149</sup> Archives départementales de Vaucluse

<sup>150</sup> Henri Trouillet. *Joseph Foussenq. Anthologie des médecins morts à la guerre*, tome 3, pp 289-293. Editions Edgar Malfère, Amiens, 1924.

l'inclure dans sa monographie, « *Le fief de Meyrargues au XV<sup>e</sup> siècle, lettres patentes du Roi René, faisant donation à Artaluche d'Alagona du pays de Meyrargues, 27 février 1442* », paru dans les *Annales de Provence* en 1913<sup>151</sup>. Son projet de *Monographie de Meyrargues* ne pourra pas aboutir de son vivant, mais la tâche sera achevée après sa mort par son ami le chanoine Trouillet, curé de Pertuis, à qui il aura confié ses documents dans ce but<sup>152</sup>. Provençal dans l'âme, il adhère au félibrige. Il publie également en 1913 le texte d'une conférence donnée à l'*Athénée de Pertuis*: « *L'œuvre de Paul de Faucher. Ses rapports avec notre histoire locale. Historique du Château de Grambois* », paru dans le *Bulletin de l'Athénée de Pertuis*.<sup>153</sup>



Joseph Fousseny au balcon de son appartement à Pertuis (coll. B.Gaudin)

Lorsque la guerre éclate en août 1914, Joseph Fousseny est mobilisé sur place, conformément à la loi du 21 mars 1905, « *désigné par l'autorité militaire pour desservir Pertuis et les pays environnants* ». Il est cependant reconnu apte au service armé par la commission de réforme du 30 octobre 1914 et affecté à la 15<sup>ème</sup> SIM à Marseille. Il continue donc dans un premier temps à résider dans sa commune natale et à dispenser ses soins à la population avoisinante. En vertu de la loi du 17 août 1915, qui prescrit à tous les *mobilisés sur place* de rejoindre leur corps, il arrive à Marseille pour y être incorporé en septembre 1915. N'ayant pas antérieurement suivi d'instruction militaire il est alors officiellement infirmier, soldat de 2<sup>ème</sup> classe. Il est cependant affecté comme médecin au dépôt des isolés des troupes coloniales. Il accepte de remplacer le Docteur Sérinelli, médecin-major plus âgé que lui et son supérieur hiérarchique, désigné pour embarquer sur un transport de troupes pour Salonique. Il reçoit de ce fait l'ordre de

<sup>151</sup>Le fief de Meyrargues au XV<sup>e</sup> siècle. Lettres patentes du Roi René, faisant donation à Artaluche d'Alagona du pays de Meyrargues, 27 février 1442. Publié dans les *Annales de Provence*, puis tiré à part. Librairie Dragon, Aix-en-Provence, 1913.

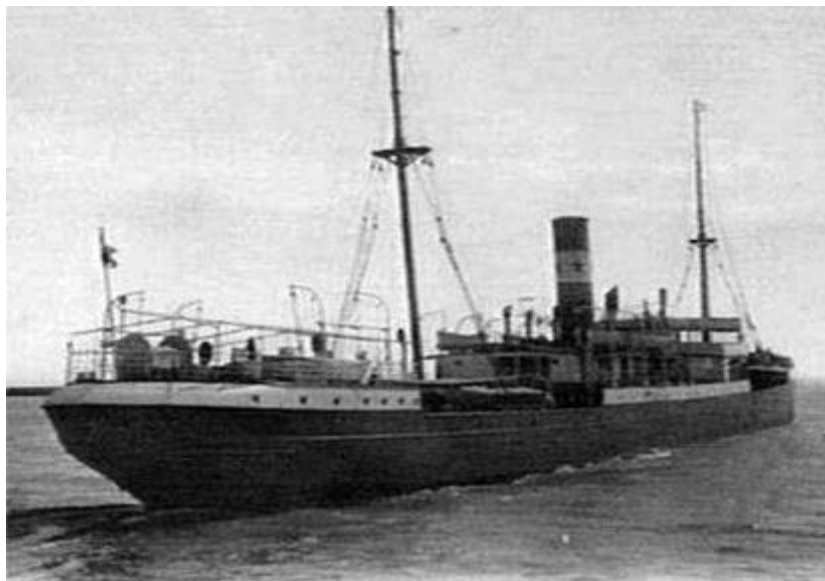
<sup>152</sup> Fousseny J., Trouillet H. *Monographie de Meyrargues*. Texte manuscrit de 1915. Edition dactylographiée, 2 tomes, 420p. Déposé à la Bibliothèque Méjanes. Aix-en-Provence, 1989

<sup>153</sup> L'œuvre de Paul de Faucher. Ses rapports avec notre histoire locale. Historique du château de Grambois. (Extrait du *Bulletin de l'Athénée de Pertuis*, 1913). Aubergier, éditeur de l'Athénée, Pertuis, 1913

service suivant : « *Monsieur Foussenq Joseph, infirmier, docteur au dépôt des isolés coloniaux à Marseille, est désigné pour assurer le service médical des troupes embarquées à bord de l'Amiral Hamelin. Ce médecin devra rejoindre son corps à Marseille à bord du même bateau sa mission terminée. Cet officier sera mis en route à la date du 2 octobre à 15 heures.*<sup>154</sup> »

Il a tout juste le temps d'écrire à sa famille pour l'informer qu'il part « *sur sa demande* » et pour rendre service à son confrère. Il part content de faire ce voyage qu'il estime sans risque. Il écrit à bord de *l'Amiral Hamelin* : « [...] *l'heure du départ approche vers 5 heures. Je suis dans une cabine à 4 couchettes superposées avec un intérimaire et un médecin auxiliaire. Nous allons à Salonique. Au retour, nous passerons par Moudros pour prendre des blessés. Durée du voyage probable 1 mois – 8 jours aller – 8 jours à Salonique – 8 à Moudros et retour [...]* La mer est superbe. Il y a à bord 600 hommes et autant de chevaux, de l'artillerie, des munitions [...]»<sup>155</sup>.

*L'Amiral Hamelin* est un cargo mixte de la *Compagnie des Chargeurs réunis*, réquisitionné au Havre en septembre 1914. Sous le commandement du capitaine Guibert, il prend la mer le 2 octobre à 6 heures du soir avec 306 passagers militaires et 48 hommes d'équipage. Joseph Foussenq est le médecin du bord. Il se lie rapidement d'amitié avec les officiers du navire dont il partage la table et qui apprécient sa compagnie. La guerre sous-marine qui bat son plein est cependant redoutable, particulièrement pour les navires isolés. C'est le cas de *l'Amiral Hamelin*, qui transporte de l'artillerie et des munitions dont le besoin est urgent pour l'Armée d'Orient et dont le départ n'a pas pu attendre l'organisation d'un convoi mieux protégé.



L'Amiral Hamelin

Après cinq jours de navigation plutôt agréable et sans encombre, franchissant la Corse, la Sardaigne, le cap Bon, Pantellaria et Malte, alors qu'il se trouve en mer ionienne à environ 120 milles au sud de Cerigo, le navire est attaqué le 7 octobre, vers 5h50, par un sous-marin allemand battant pavillon autrichien<sup>156</sup>, l'*U33*. Le rapport détaillé du capitaine Guibert permet de

---

<sup>154</sup> Bernard Gaudin, Philippe Roux. Archives familiales.

<sup>155</sup> *Ibid*

<sup>156</sup> L'Allemagne n'est pas encore en guerre avec l'Italie, contrairement à l'Autriche. Le pavillon autrichien permet ainsi d'attaquer tous les bateaux marchands italiens de la zone.

suivre les événements<sup>157</sup>. À 5h45, le sous-marin en demi-plongée est aperçu et tire un premier coup de canon. Alors que le sous-marin se trouve à 800 mètres de lui, le navire, qui n'est pas armé, tente de fuir en lui présentant l'arrière afin de ne pas être torpillé par le flanc. La canonnade continue et vers 6h30, le commandant du navire, dont la vitesse est inférieure à celle du sous-marin, décide de le stopper pour procéder à son évacuation. Les canots sont mis à la mer sous un bombardement continu. De nombreux militaires et membres d'équipage sont tués ou blessés lors de leur rassemblement ou dans leur embarcation. À 6h45 le navire est en feu dans la cale n°1. Le sous-marin continue à canonner les hommes rassemblés sur le pont et les embarcations, faisant de nombreuses victimes, et tire sur la flottaison. Le navire ne coulant toujours pas, il envoie une première torpille dans la cale n°2 à 7h. Il envoie ensuite une deuxième torpille qui fait couler le bateau verticalement par l'arrière.

Le sous-marin repart alors en plongée et disparaît, laissant les canots dont les occupants seront recueillis par les navires amis arrivés sur les lieux en fin d'après-midi. L'affaire est également relatée dans le journal de Genève.<sup>158</sup>

Joseph Foussenq est au nombre des victimes. Le télégramme officiel parvient à la mairie de Pertuis, puis à celle d'Avignon le 18 octobre. Son épouse reçoit un peu plus tard le témoignage d'officiers de marine. Louis Le Clezio, lieutenant du navire lui écrit : « *Il m'est agréable de rendre hommage dans cette lettre à la mort héroïque de mon ami le Dr Foussenq [...] Les coups de canon se succédaient déjà depuis une demi-heure, les blessés et les morts gisaient sur le pont et votre mari, seul médecin à bord, prodiguait ses soins aux blessés sous la mitraille quand il reçut un obus dans la poitrine au moment où il se relevait pour prendre un pansement de la main d'un de ses infirmiers. Ils ont tous été tués, lui sans agonie, presque sans souffrance [...] Nous avons eu 70 hommes tués et 80 blessés que nous avons recueillis dans nos barques [...]* » Monsieur Nedellec, 3<sup>ème</sup> lieutenant du navire, écrit : « *Monsieur Foussenq est mort en brave, s'occupant de soigner les blessés, s'oubliant lui-même pour ne faire que son devoir. Il a été frappé au moment où il prenait un pansement de l'un de ses infirmiers pour soigner un blessé*<sup>159</sup>. »

Un avis nécrologique est publié dans le *Mémorial d'Aix* du 19 décembre 1915 et dans le *Marseille Médical*.

Le 19 avril 1916, Joseph Foussenq est nommé médecin auxiliaire à titre rétroactif, pour prendre rang à compter du 1<sup>er</sup> octobre 1915. Le 28 avril 1923, Il reçoit la médaille militaire à titre posthume et la croix de guerre avec la citation suivante : « *Médecin auxiliaire très dévoué. A été glorieusement tué le 7 octobre 1915, à son poste, au moment où il prodiguait ses soins à de nombreux blessés.* » (JO du 28 mai 1923)

Sa mémoire est honorée sur le monument aux morts de Pertuis, la plaque commémorative des écrivains morts pour la France au Panthéon, les plaques commémoratives des facultés de médecine de Montpellier et de Marseille, et le Livre d'or des médecins morts pour la patrie.

---

<sup>157</sup> Forum pages 14-18. <[http://pages14-18.mesdiscussions.net/pages1418/Forum-Pages-d-Histoire-aviation-marine/marine-1914-1918/hamelin-compagnie-chargeurs-sujet\\_211\\_1.htm](http://pages14-18.mesdiscussions.net/pages1418/Forum-Pages-d-Histoire-aviation-marine/marine-1914-1918/hamelin-compagnie-chargeurs-sujet_211_1.htm)>

Yves Dufeil, Franck Lebel, Marc Terraillon. Navire Auxiliaire Amiral Hamelin. <[http://www.navires-14-18.com/fichiers/A/AMIRAL\\_HAMELIN\\_CHARGEURS\\_V5.pdf](http://www.navires-14-18.com/fichiers/A/AMIRAL_HAMELIN_CHARGEURS_V5.pdf)>

<sup>158</sup> Le Journal de Genève. 4 novembre 1915

<sup>159</sup> Archives familiales





# Antoine ALESSANDRI

(1888-1915)

Antoine Séraphin Alessandri naît le 17 décembre 1888 en Algérie, à Bône, au fort Casbah. Son père Hyacinthe, 40 ans, est militaire, sergent major de la justice militaire. Sa mère, Barbe Marie Leca est âgée de 39 ans. Par la suite la famille demeurera à Cargèse, en Corse.

Antoine passe son baccalauréat (Latin-Sciences-Philosophie) à Aix-en-Provence le 29 octobre 1909. Il bénéficie d'un sursis d'incorporation qui sera renouvelé jusqu'en 1914<sup>160</sup>. Il obtient son certificat PCN à Marseille le 30 juin 1910 et s'inscrit le 19 novembre 1910 à l'École de médecine de Marseille, où il effectue ses trois premières années d'étude et passe son premier examen. Il s'inscrit ensuite en octobre 1913 à la Faculté de médecine de Montpellier, y prenant ses 14<sup>ème</sup> et 15<sup>ème</sup> inscriptions en avril 1914. Il y passe son deuxième examen et la moitié du troisième<sup>161</sup>. La guerre vient interrompre ces études presque terminées: son sursis est annulé le 2 août 1914, et il est incorporé comme soldat de deuxième classe à la 15<sup>ème</sup> SIM.

Il est nommé médecin auxiliaire le 13 août 1915 et affecté au 56<sup>ème</sup> régiment d'infanterie coloniale. Ce régiment fait partie du Corps Expéditionnaire d'Orient. Initialement 6<sup>ème</sup> régiment mixte d'infanterie coloniale, il participe à la désastreuse opération des Dardanelles. Après avoir pris Koum-Kaleh, sur la rive asiatique du détroit en avril, il a rejoint en mai la pointe sud de la presqu'île de Gallipoli.

Sur cette bande de terre dont la largeur n'excède pas cinq kilomètres, le corps expéditionnaire comportant Britanniques, Australiens, Néo-Zélandais et Français a pris pied avec difficultés. Après de nombreuses et meurtrières tentatives de percée, une guerre de tranchées s'est imposée, tout mouvement en profondeur s'avérant impossible. Dans cette guerre de position, les conditions des combattants sont aggravées par la chaleur et les maladies. Les positions sont bombardées par les canons turcs, auxquels répond l'artillerie. En août, le 6<sup>ème</sup> régiment mixte devient 56<sup>ème</sup> RIC. Toutes les attaques sur le Kérévès-Déré ont échoué et les pentes de cette vallée paraissent infranchissables.

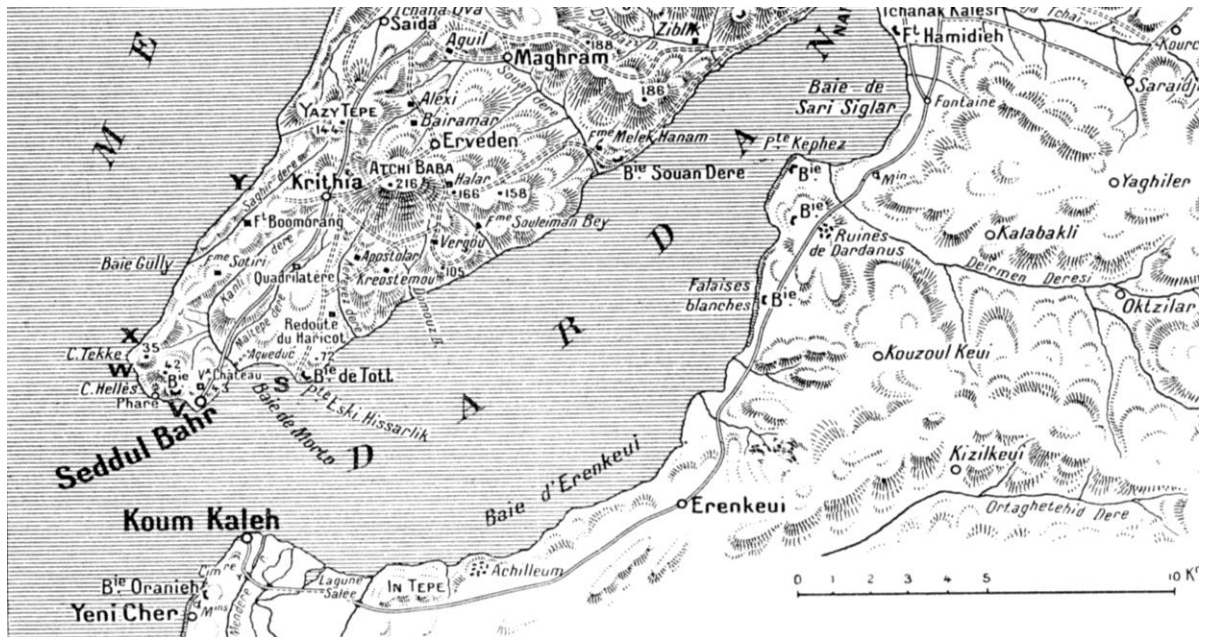
C'est dans ces circonstances qu'Antoine Alessandri rejoint les Dardanelles où il va connaître les conditions épouvantables décrites par l'historique du régiment: « À dater du 6 août le 56<sup>ème</sup> colonial n'aura plus de mission agressive, mais sera décimé sur place par la dysenterie et les obus, sans désespérer de l'avenir. L'atmosphère de la presqu'île était en permanence saturée d'une poussière composée de détritux animaux et humains et de cadavres. Lorsque le vent soufflait du Nord, l'odeur pestilentielle qui s'élevait de terre se répandait à plusieurs milles

---

<sup>160</sup> Archives départementales de la Corse du Sud

<sup>161</sup> Archives de la Faculté de médecine de Montpellier.

au large et y rendait le séjour de l'escadre intenable. L'eau potable, amenée par les bateaux-citernes, ne suffisait généralement pas et les hommes en étaient arrivés, quand la soif les torturait, à boire les eaux contaminées de la région [...] Chaque morceau de tranchée, chaque coin de terre conquis à l'ennemi était un foyer de pestilence, il fallut s'habituer à vivre en pleine pourriture; tantôt, sur ce sol rocheux dégarni de terre végétale, c'était une tranchée ennemie comblée de cadavres et qu'il fallait utiliser hâtivement ; tantôt un boyau qu'il fallait faire passer par un terrain où les cadavres turcs avaient été enfouis en masse et se trouvaient en pleine décomposition.<sup>162</sup> » Joseph Vassal, dans son livre de souvenirs de guerre, a retracé avec réalisme les souffrances des combattants et les difficultés des formations sanitaires<sup>163</sup>.



Pointe sud de la presqu'île de Gallipoli. (in J. Vassal)

<sup>162</sup> Historique du 56<sup>ème</sup> régiment colonial d'infanterie. Numérisation : P. Chagnoux.

<sup>163</sup> Vassal J. Dardanelles- Serbie- Salonique. Impressions et souvenirs de guerre (Avril 1915- Février 1916). Librairie Plon, Paris, 1916



Les pentes du Kereves Déré. (Photo Sylvestre Bresson)

L'opération des Dardanelles touche à sa fin et les unités sont rembarquées progressivement, sur la plage de Seddul-Bahr, à destination de Salonique. Le 56<sup>ème</sup> colonial sera un des derniers à quitter la presqu'île. En attendant, il tient ses positions jusqu'au bout sous les obus<sup>164</sup>.

C'est lors d'un de ces bombardements qu'Antoine Alessandri trouve la mort au sud de la colline d'Atchi-Baba, à quelques kilomètres de Seddul-Bahr, quelques jours avant son vingt-septième anniversaire, le 12 décembre 1915 à quatre heures trente. Peu après, début janvier, le régiment sera rembarqué, l'échec de l'opération étant avéré.

Il obtient une citation qui lui vaudra la mémoire militaire à titre posthume : « *Depuis le début des opérations, en toutes circonstances, n'a jamais hésité à se porter dans les premières lignes. A été tué le 12 décembre 1915, au cours d'un bombardement, alors qu'il prodiguait ses soins aux blessés sous un feu violent de l'ennemi. A été cité* ». (JO du 30 octobre 1920)

Antoine Alessandri repose depuis au cimetière militaire Français des Dardanelles à Seddul-Bahr, évoqué par Albert Londres le 3 novembre 1917 : « *Il y a trois cimetières que je connais bien [...] Le troisième est à Sedhul-Bahr. Il est à la pointe de la presqu'île, contre la mer, dans un coin élevé de la cour du château d'Europe [...] Ce sont ceux qui tombèrent dans l'inférieur cul-de-sac des Dardanelles. Tant que dura l'effroyable aventure, ils restèrent dans la bataille. Dans cette armée, qui n'avait pas d'arrière, ces morts n'avaient pas de paix. Ils n'ont gagné leur tranquillité que par leur abandon. Sans ombre non plus, sous le soleil dominateur, à l'extrême bout d'une partie du monde, solitaires maintenant, il est des Français qui reposent. Plus tard, quand la guerre sera finie et que les paquebots auront repris leur voyage sur les mers, les capitaines en route vers Constantinople, dès qu'ils seront en vue des détroits, étendront le bras et diront aux passagers : « Voyez ces croix, c'est le cimetière des soldats français. » Que les voyageurs leur jettent alors une couronne, ce sera la première que recevront les héros qu'aujourd'hui notre jour des morts ne peut pas toucher.* <sup>165</sup> »

<sup>164</sup> JMO du corps expéditionnaire d'Orient. SHD: 26 N 78/7.

<sup>165</sup> Londres Albert. Si je t'oublie Constantinople. Collection 10/18. Union générale d'éditions.. Paris, 1985



Nécropole de Seddul-Bahr (photo Sylvestre Bresson)

La mémoire d'Antoine Alessandri est honorée sur le monument aux morts de Cargèse, les plaques commémoratives de l'Eglise de Cargèse, de l'amphithéâtre de chimie à Marseille, des Facultés de médecine de Marseille et Montpellier, et le Livre d'or des médecins morts pour la patrie.

# Ferdinand ARNOUX

(1874-1915)

Jérôme François *Ferdinand* Arnoux naît le 20 septembre 1874 à Peille (Alpes-Maritimes). Son père Edouard, alors âgé de 30 ans, est instituteur. Sa mère Annette, née Asplanato, âgée de 23 ans, est institutrice. Il aura un frère. Deux de ses oncles sont médecins.

Il passe son baccalauréat à Marseille en juillet 1894. Bachelier ès-lettres mais également es-sciences, il obtient son certificat PCN l'année suivante. Il s'inscrit alors à l'École de médecine navale de Toulon, prenant ses inscriptions universitaires à l'École de médecine de Marseille. Il est incorporé au 7<sup>ème</sup> BCP en novembre 1895. Bénéficiant d'une dispense en tant qu'étudiant en médecine, il est libéré après un an et poursuit le cours de ses études à Marseille. Il effectue cependant une période d'exercice au 141<sup>ème</sup> RI en 1898. Après avoir passé sans problème ses divers examens, il prend sa 16<sup>ème</sup> et dernière inscription à Montpellier en novembre 1900 pour terminer ses études<sup>166</sup>. Il soutient enfin sa thèse de médecine à Montpellier le 29 juin 1901, sous la présidence du Professeur Estor et sous la direction du Docteur Reynès, chef de Clinique obstétricale. Elle est intitulée : « *Contribution à l'étude de la galactophoromastite* ». Il est alors fiancé et il épouse quelques jours plus tard, à Marseille, Irma Louise Eugénie Françoise Labé, âgée de 22 ans, fille d'un négociant. Ils auront cinq enfants.

Ferdinand Arnoux s'installe comme médecin à Peypin, près de Marseille « *où il jouit d'une parfaite considération.* » Il est nommé médecin aide-major de 2<sup>ème</sup> classe de réserve en juin 1902. Il effectue une nouvelle période de 26 jours au 9<sup>ème</sup> régiment de hussards en 1905. Son application apparaît dans les notes qu'il reçoit de son chef de corps « *Officier actif, sérieux, dévoué, de très bonne éducation. A rempli ses fonctions avec beaucoup de zèle pendant son stage et a travaillé pour le perfectionnement dans la connaissance et la pratique des règlements et de la médecine militaire*<sup>167</sup>. » On note qu'il « *sait monter à cheval suffisamment* ». Il a des aptitudes chirurgicales certaines. Le médecin chef de service apprécie : « *M. le médecin aide major de 2<sup>ème</sup> classe de réserve Arnoux, [...] a bien fait son service au dépôt du régiment et à l'infirmerie régimentaire. C'est un officier intelligent, actif, montant à cheval, qui est rempli de zèle et de bonne volonté. Il présente des aptitudes chirurgicales et a des connaissances scientifiques et techniques suffisantes [...]. Il peut être utilisé soit dans un régiment, soit dans une formation de réserve.* » Il est promu médecin aide-major de 1<sup>ère</sup> classe de réserve en juillet 1908. L'année suivante, il passe dans l'armée territoriale.

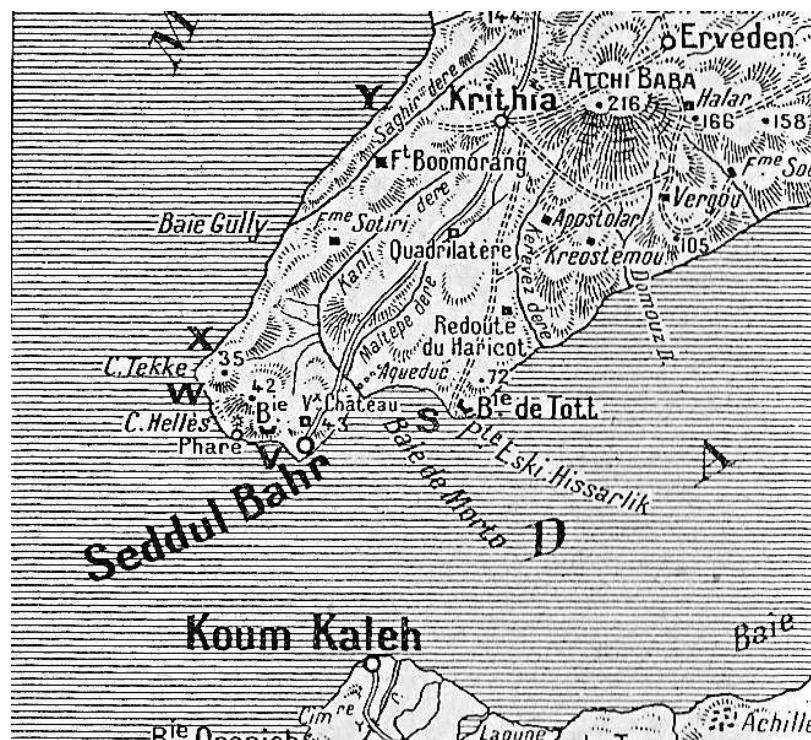
Lorsque la guerre éclate, il a 40 ans. Mobilisé le 2 août 1914, il est affecté au 3<sup>ème</sup> secteur de la place forte de Toulon, puis à l'Hospice mixte d'Hyères.

---

<sup>166</sup> Archives de la Faculté de médecine de Montpellier

<sup>167</sup> Dossier d'officier : SHD 5Ye 106781

Le 14 mars 1915, il est désigné pour la 2<sup>ème</sup> division du Corps expéditionnaire d'Orient (CEO). L'opération des Dardanelles commence le 18 mars 1915 en essayant en vain de forcer le détroit. Après le désastre de la phase navale, le corps expéditionnaire prend pied le 25 avril sur la pointe de la presqu'île de Gallipoli. Très vite, les conditions du front deviennent épouvantables et ressemblent de plus en plus à la guerre de tranchées du front occidental. La 2<sup>ème</sup> division du CEO est envoyée sur le site des opérations après s'être concentrée et préparée à Marseille. Ferdinand Arnoux embarque sur le *Bosphore* le 5 mai 1915 et débarque à Seddul-Bahr, sur la presqu'île de Gallipoli le 12 mai. Il est affecté à l'ambulance n°3 de la 2<sup>ème</sup> division. Le Général Gouraud, nouveau commandant du CEO en remplacement du général d'Amade, débarque avec son état-major deux jours plus tard<sup>168</sup>. La deuxième division vient d'être engagée dans le premier combat du Kérévès Déré, qui a entraîné de lourdes pertes. Le mois de mai est consacré à l'amélioration et au renforcement des positions défensives, sous les bombardements répétés de l'artillerie turque toute proche, à partir des hauteurs d'Atchi Baba et de la cote asiatique. Au mois de juin, les actions offensives reprennent vers le ravin et l'éperon du Kérévès Déré, de façon coordonnée avec les attaques britanniques, qui se font plus à l'ouest en direction de Krithia. Les opérations sont très difficiles en raison de l'étroitesse de la presqu'île (environ cinq kilomètres), qui nécessite des attaques de face, aucune manœuvre en profondeur n'étant possible.



Carte de la pointe de la presqu'île de Gallipoli. (in Vassal J.)

Ces attaques se soldent par des échecs répétés et des pertes importantes. Les blessés affluent dans les postes de secours et les formations sanitaires installées sur les plages. Ces formations sont elles-mêmes régulièrement bombardées. Ainsi Joseph Vassal écrit au soir du 23 juin: « A l'ambulance n°1, la mienne, un obus est tombé le 21 au milieu de trois cents blessés.

<sup>168</sup> Julie d'Andurain, « Le général Gouraud, chef du corps expéditionnaire des Dardanelles en 1915 », *Revue historique des armées*, 258 | 2010, 46-56.

*Par leur attitude, les médecins ont sauvé la situation. L'ambulance n°1 [...] a reçu pendant les journées des 21, 22 et 23 juin, huit cents trente et un blessés qui ont tous été pansés, injectés de sérum antitétanique et quelques-uns opérés. » Et plus loin, encore : « Comment ne devient-on pas fou ? Et voilà à peu près vingt-quatre heures qu'il y a un tir sans répit, et deux mois que nous avons les oreilles et le cerveau assourdis. <sup>169</sup> » L'ambulance n°3, à laquelle est affecté Ferdinand Arnoux, est installée sur la plage *V beach*, sur la pointe la plus avancée du cap Hellès, à l'est, à côté du fort de Seddul Bahr.*

*C'est en allant visiter les blessés de cette ambulance que le général Gouraud est grièvement blessé par un obus de gros calibre. Joseph Vassal raconte : « Le général Gouraud était allé féliciter les troupes [...] En revenant, il est allé voir des blessés et c'est alors que, sortant dans la rue, entre mon ambulance et celle de la 2<sup>e</sup> division, il a été victime d'une marmite, dont l'explosion l'a projeté par-dessus un mur de moellons haut de deux mètres environ et par-dessus un figuier jusque dans l'ambulance de la 2<sup>e</sup> division. Le général a le coude broyé, la cuisse cassée ; on l'a ramassé inanimé dans la cour de l'ambulance. »*



Le fort de Seddul-Bahr (Le Miroir)<sup>170</sup>

Dans cette guerre de tranchées, les conditions de vie sont particulièrement éprouvantes, en raison des conditions climatiques et de l'environnement. Le vent soulève une poussière pénétrante qui envahit tout, répand une odeur pestilentielle liée à la décomposition des cadavres. Les mouches sont partout. Les problèmes d'hygiène s'ajoutent aux dangers des explosions. Vassal relate: « *On ne peut imaginer à quelles monstruosité anti-hygiéniques on en arrive dans une armée en campagne [...]. Il faut faire la guerre à la saleté qui prend les proportions d'un véritable danger, aux parasites, aux mouches, aux moustiques. Il y a des milliers de cadavres à ensevelir.* » Les malades sont nombreux et doivent être évacués par voie maritime vers Moudros, sur l'île de Lemnos. Larcen et Ferrandis précisent: « *L'approvisionnement en eau potable, dans la presque île de Gallipoli, fut une préoccupation majeure des services d'hygiène. L'eau de mer, distillée, fournie par la marine, assurait à peine les besoins vitaux, et le captage des sources non contaminées restait difficile. L'assainissement du champ de bataille limité mais*

<sup>169</sup> Vassal Joseph. Dardanelles- Serbie- Salonique. Impressions et souvenirs de guerre (Avril 1915- Février 1916). Librairie Plon, Paris, 1916

<sup>170</sup> Le Miroir, 30 mai 1915



*fort meurtrier retint toute l'attention du service de santé. Malgré tout, sur le plan sanitaire, les maladies épidémiques, comme la fièvre typhoïde, la dengue d'Orient et le choléra furent à l'origine de dix-huit mille évacuations.*<sup>171</sup> »

Ferdinand Arnoux est lui-même évacué à Moudros pour maladie le 22 juillet 1915. Il refuse le congé de convalescence qui lui est offert et prend la direction du dépôt de convalescents de Moudros, d'août à décembre 1915. Moudros est la base arrière des armées alliées, grâce à un va-et-vient maritime incessant.

Atteint d'une fièvre typhoïde contractée en service, il est admis à l'hôpital d'évacuation n°1 de Moudros où il meurt le 16 décembre 1915. Le médecin-chef écrit dans son dossier : « Médecin de haute stature morale et d'un grand dévouement, le médecin aide-major Arnoux, une première fois souffrant, avait consenti à refuser un congé de convalescence qui lui était offert pour prendre la direction du dépôt de convalescents à Moudros. Le 16 décembre 1915, il mourait pour la France d'une fièvre typhoïde contractée en Service. » Le directeur du Service de santé du CEO le cite en ces termes : « Médecin distingué, actif, énergique, dévoué ; aux Dardanelles depuis le 8 mai 1915. Affecté à l'ambulance n°3 du Corps Expéditionnaire d'Orient, le médecin aide-major Arnoux a toujours montré une énergie, une activité, un sang-froid et un courage admirable. Malade, a refusé le congé de convalescence qui lui était proposé ; est décédé à la suite d'une fièvre typhoïde grave, contractée en prodiguant ses soins aux malades. »



La baie de Moudros, base des alliés. (Le Miroir)<sup>172</sup>

Ferdinand Arnoux meurt ainsi à l'âge de 41 ans, laissant une veuve et cinq jeunes enfants.

Sa mémoire est honorée sur le monument aux morts de Carcès (Var), les plaques commémoratives de l'église de Carcès et de la Faculté de médecine de Montpellier, et le Livre d'or des médecins morts pour la patrie.

---

<sup>171</sup> Larcen A., Ferrandis J-J. Le Service de santé aux armées pendant la première guerre mondiale. Editions LBM, Paris, 2008, page 104

<sup>172</sup> Le Miroir, 13 juin 1915

# L'année 1916

L'année 1916 est, pour la France, l'année de Verdun et de la Somme.<sup>173</sup> Considérée comme la bataille la plus emblématique de la Grand Guerre, la bataille de Verdun, par sa durée et son intensité, atteignit une violence inouïe, justifiant pleinement le terme d'*enfer de Verdun*. La bataille de la Somme, décidée avant l'attaque des Allemands sur Verdun, fut l'objet d'une préparation minutieuse. Elle ne permit pas cependant d'obtenir la percée tant espérée, et les pertes furent là encore considérables. L'industrialisation de la guerre atteignit son comble et les premiers chars d'assaut furent utilisés sur la Somme, alors que l'aviation prenait une place de plus en plus importante. Le service de santé continua à s'adapter.

## Chronologie

Du 1<sup>er</sup> au 21 février, des opérations de diversion sont lancées par les Allemands en Artois et dans les Vosges.

Alors que Joffre prépare une grande offensive sur la Somme, les Allemands lancent leur attaque sur Verdun. Le 21 février, un bombardement d'obus de gros calibre, d'une violence effroyable, s'abat sur les premières lignes françaises. Un million d'obus sont tirés le premier jour. L'infanterie allemande attaque à 16 heures, puis à nouveau le 22 février, sur la rive droite de la Meuse. Les survivants résistent dans un environnement dévasté. Certaines unités sont quasiment anéanties dès les premiers jours. Le 30<sup>ème</sup> corps d'armée perd deux tiers de ses effectifs en cinq jours.

Le fort de Douaumont est pris le 24 février. Le 26 février, le général Pétain, à la tête de la 2<sup>ème</sup> armée, prend le commandement de la région de Verdun. Le front est réorganisé. Le 6 mars la rive gauche de la Meuse est attaquée. L'attaque sur la rive droite est reprise. Pendant des mois, bombardements, attaques et contre-attaques se succèdent sur les deux rives, à Douaumont, Vaux, Fleury, au Mort-Homme, à Cumières, à Thiaumont. Les trois quarts de l'armée française seront engagés dans la bataille, par la rotation des effectifs, les unités se succédant après des séjours brefs qui semblent aux combattants durer des mois. Le ravitaillement en hommes, munitions, matériel, est assuré par une noria de camions empruntant la route de Bar-le-Duc à Verdun, la *Voie Sacrée*, seule voie laissée libre, à un rythme moyen de 3 500 camions par jour.

Le 1<sup>er</sup> mai, le général Nivelle prend le commandement. Attaques et contre-attaques continuent à se succéder.

Du 25 au 30 juin, des bombardements intenses préparent l'attaque franco-anglaise sur la Somme.

---

<sup>173</sup> Ducasse A., Meyer J., Perreux G. Vie et mort des Français, 1914-1918. Hachette, 1959. p.131

Le 1<sup>er</sup> juillet, la bataille de la Somme est déclenchée sur un front de 30 km. Les premières et deuxième lignes allemandes sont prises, mais les alliés ne peuvent progresser au-delà. Après ces échecs dans la percée du front, la bataille de la Somme est une bataille d'usure.

L'offensive sur la Somme est reprise début septembre. Bouchavesnes est prise le 12 septembre, Vermandovillers le 13. Le 15, les chars d'assaut sont utilisés pour la première fois par les Anglais devant Flers. Le 25 septembre, Comblès est prise lors d'une 4<sup>ème</sup> attaque franco-britannique. Le 9 octobre une cinquième attaque est déclenchée sur les deux rives, Sailly-Sallisel est prise le 13 novembre. La bataille de la Somme a duré près de cinq mois sans permettre d'obtenir la décision.

Le 20 août, la Roumanie entre en guerre aux côtés des Alliés.

En octobre, l'armée d'Orient passe à l'attaque en Macédoine. Monastir est prise le 19 novembre. Les pertes dans les Balkans sont lourdes. Aux pertes dues aux combats s'ajoutent celles liées aux maladies.

À Verdun, malgré leurs efforts, les Allemands n'ont pas pu réaliser leur objectif. Peu à peu, les positions perdues sont reprises par les Français, notamment le fort de Douaumont le 24 octobre et le fort de Vaux le 2 novembre. La plus longue bataille de l'histoire s'achève le 18 décembre. Elle a fait près de trois cent mille morts répartis dans les deux camps.

Le 12 décembre, Joffre est remplacé par Nivelle. La stratégie de l'usure va faire place à la stratégie de rupture.

## **Le service de santé**

Les modifications dans l'organisation du service de santé se poursuivirent en 1916, et le nombre de sections automobiles et d'ambulances chirurgicales automobiles fut augmenté. Il en fut de même des capacités radiologiques et de l'implantation à l'avant de laboratoires de biologie. L'expérience de chirurgiens de haut niveau opérant à l'avant porta ses fruits. La généralisation de la vaccination anti-typhoïdique permit d'éviter les épidémies qui menacent les armées en campagne. Le triage fut amélioré, définissant les possibilités d'évacuation (transportable ou non) et classant les blessés en très graves (à opérer en extrême urgence), graves (à opérer en urgence), moyens (à opérer en deuxième urgence), légers (à opérer en troisième urgence)<sup>174</sup>. Dans les zones de l'intérieur, des centres d'appareillages et de rééducation furent créés en juin 1916 pour accompagner les nombreux mutilés dans le retour à la vie civile. Le service de santé dut s'adapter aux conditions des deux principaux théâtres d'opération de l'année 1916.

Le 1<sup>er</sup> février, le médecin inspecteur général Mignon fut affecté à la Direction des Etapes et Services de la deuxième armée comme médecin chef de la région fortifiée de Verdun. En quinze jours, il allait réorganiser le service de santé de la région, dont l'état ne semblait pas pouvoir supporter un grand afflux de blessés, afin de le doter d'une capacité chirurgicale adaptée. Des équipes chirurgicales nombreuses et performantes furent réunies, les postes de secours et les ambulances de l'avant furent affectés aux formations les mieux placées. Les malades et petits blessés furent évacués pour augmenter le nombre de lits disponibles. Quatre hôpitaux d'évacuation (HOE) furent mis sur pieds à Baleycourt, Petit-Monthairons, Revigny et Bar-le-Duc. Les hôpitaux environnants furent renforcés et réorganisés. Les plans d'hospitalisation et d'évacuation étaient achevés le 20 février, et 41 équipes chirurgicales disposaient ainsi de moyens performants.<sup>175</sup>

---

<sup>174</sup> Larcen A. Revue du praticien 2012, *op.cit.*

<sup>175</sup> Ferrandis Jean-Jacques. Le Service de santé pendant la bataille de Verdun. Histoire des sciences médicales, 2002, 36, pp 147-156. Les quelques détails fournis ici sont issus de cet article.

Durant la première semaine de la bataille, les HOE reçurent 19 750 blessés, soit 2 500 par jour. Les évacuations à partir des postes de secours n'étaient possibles que la nuit. Les blessés étaient évacués par automobiles vers Clermont-en-Argonne ou vers Bar-le-Duc. À partir du 29 février, les bombardements intensifs de l'arrière conduisirent à abandonner les hôpitaux de Verdun et certains HOE, notamment celui de Baleycourt et de Clermont-en-Argonne. L'organisation et les plans d'évacuation et d'hospitalisation allaient être régulièrement modifiés pour s'adapter aux conditions de la bataille. Chacun des secteurs du front comprenaient des ambulances chirurgicales en avant et un grand centre chirurgical avec une ou deux autochirs à l'arrière. Les hôpitaux de première ligne (notamment Froidos, les Monthairons, Queue de Mala) évacuaient leurs blessés sur ceux de deuxième ligne, d'où partaient les trains sanitaires (plus particulièrement Sainte-Menehould, Révigny, Bar-le-Duc). En troisième ligne se trouvait la gare régulatrice de Saint-Dizier. Cette organisation et cette adaptation régulière permit une prise en charge des blessés optimisée malgré les conditions épouvantables de leur relève sur le terrain. 140 000 blessés ont été ainsi dénombrés pendant les cent trente premiers jours de la bataille.

Sur la Somme<sup>176</sup>, la préparation de l'offensive prévoyait de retenir dans la zone des armées ceux qui pouvaient être rétablis dans un bref laps de temps, ceci dans l'objectif de récupérer des effectifs. De ce fait intervint une nouvelle catégorisation en blessés et malades inévacuables, blessés et malades légers et éclopés (à traiter dans la zone des armées), et évacuables à moyenne et grande distance vers l'intérieur. Les évacuations se faisaient par des boyaux préparés à l'avance vers les postes de secours régimentaires, puis par les groupes de brancardiers régimentaires et de corps d'armée vers les ambulances regroupées, ensuite vers les HOE construits en dur, une importante capacité d'hôpitaux de deuxième ligne étant assurés à Amiens et Beauvais. À la fin de l'offensive, douze HOE de soixante baraques étaient établis sur deux lignes à l'arrière des troupes. L'HOE était construit selon un plan établi à l'avance. Il comprenait un centre de réception et de triage, des salles d'attentes pour les évacuables assis, des salles d'hospitalisation, avec salle d'opération, pour les intransportables, des salles de radiologie, une installation bactériologique. Ces installations fonctionnaient dans des baraques doublées, plafonnées, dotées de planchers, et dans des hangars de type Bessonneau. Les autochirs s'installaient toujours à côté des HOE et venaient renforcer leurs capacités chirurgicales. Larcan et Ferrandis soulignent que l'importance de ces formations engendra des difficultés liées à la lenteur de leur montage, leur éloignement du front lors de l'avancée des troupes, leur exposition aux bombardements, le risque d'encombrement du fait du nombre de blessés et l'insuffisance des possibilités de traitement chirurgical. Les évacuations étaient effectuées par voie routière, grâce à six sections sanitaires automobiles, par péniches et par voie ferroviaire.

## À la Faculté de médecine

L'activité universitaire se poursuivait malgré les difficultés induites par la guerre. Celle-ci restait la préoccupation première, comme le rappela le recteur de l'université dans son allocution de rentrée 1916 : « *En ce moment, tous nos devoirs peuvent se résumer en un seul : notre devoir envers la patrie. Ce qui ne veut pas dire que nous devons mépriser ou négliger nos humbles tâches quotidiennes, mais au contraire que nous devons nous en acquitter avec un soin*

---

<sup>176</sup> Larcan et Ferrandis, *op.cit.*

*plus scrupuleux que jamais, puisque c'est par la collaboration de tous, soldats glorieux et travailleurs obscurs, que notre pays pourra être sauvé*<sup>177</sup>. » Et plus loin : « *Dans les jours tragiques et glorieux que nous vivons depuis deux ans, toutes nos pensées sont tellement tendues vers la guerre qu'il semble que tout le reste nous soit devenu indifférent.* »

L'effectif total des étudiants pour l'année 1915-1916 fut de 630, mais 420 étudiants avaient été obligés d'interrompre leurs études, du fait de la guerre ou d'autres raisons. 210 étudiants, dont 83 étrangers firent acte de scolarité. On enregistra 401 inscriptions et 379 examens, dont 46 ajournements. 31 étudiants français et 14 étrangers terminèrent leurs études en soutenant leur thèse<sup>178</sup>.

L'enseignement dut être assuré avec un personnel restreint. Comme l'année précédente, les professeurs qui n'avaient pas été éloignés de Montpellier assurèrent un double enseignement. Le recensement effectué en mars 1916 montre que sur 43 professeurs et agrégés, 24 étaient mobilisés et 10 étaient aux armées. Sur 32 chefs de travaux ou de laboratoire, chefs de clinique et autres postes, 26 étaient mobilisés et 14 étaient aux armées. Ceux qui étaient mobilisés dans les hôpitaux de la ville assuraient bénévolement des tâches universitaires, selon les autorisations éventuellement accordées par les autorités militaires. Il restait cependant difficile d'assurer un fonctionnement satisfaisant de l'enseignement. Notamment, la mort du Professeur Ville, assurant seul l'enseignement de chimie, aurait rendu impossible la poursuite de cet enseignement si le ministre de la guerre n'avait pas accepté de rappeler à Montpellier son agrégé M. Derrien, sur le front depuis le début de la guerre.

Parmi tout ce personnel engagé sur le front, la Faculté n'eut pas à déplorer de tué. Le doyen signala cependant que le docteur François Granel, préparateur au laboratoire de thérapeutique fut grièvement blessé à son poste de secours d'un fort de Verdun. Il fut l'objet d'une citation et reçut la croix de guerre. Les Professeurs Ducamp et Massabuau<sup>179</sup> furent également distingués pour leur conduite

La préparation du Livre d'or de la Faculté se poursuivit<sup>180</sup>. Dans sa séance du 16 novembre, le conseil de Faculté adopta la proposition du doyen : « [...] *un Livre d'or sera publié où seront insérés les citations dont les nôtres ont été l'objet. Une plaque de marbre perpétuera la mémoire de ceux qui sont tombés au champ d'honneur* » Dans la séance du 2 décembre, « *Monsieur le doyen fait part du projet de Mr Max Leenhardt au sujet des plaques devant porter les noms des morts pour la patrie appartenant à la Faculté comme collaborateurs, docteurs, étudiants. Les plaques en marbre blanc seront placées autour du vestibule d'entrée*<sup>181</sup>. ». Dans la même séance, il fait part des remerciements de M. Warnery au sujet de la lettre de condoléances adressée par l'administration de la Faculté après la mort de son fils. Cette préoccupation des autorités de la Faculté se concrétisa par la publication dans la presse, à plusieurs reprises, de l'avis suivant : « *Le doyen de la Faculté de médecine de Montpellier a l'honneur de prier les parents, camarades ou amis des Docteurs ou Étudiants de la Faculté de médecine de Montpellier mobilisés depuis le début de la guerre de lui faire connaître ceux d'entre eux qui : 1° sont morts à l'ennemi. 2° ont été blessés. 3° ont été l'objet d'une distinction militaire ou d'une citation à l'ordre du jour. Le doyen serait heureux d'avoir en sa possession pour ces derniers les termes mêmes de la citation*<sup>182</sup>. »

---

<sup>177</sup> Rentrée solennelle des Facultés. 1916. Archives de la Faculté de médecine. 1MED 157

<sup>178</sup> *Ibid.*. Rapport du doyen.

<sup>179</sup> Il commanda une ambulance automobile chirurgicale.

<sup>180</sup> Ce projet ne vit pas le jour à l'échelon local, mais le livre d'or des médecins morts pour la patrie fut une œuvre nationale à laquelle prirent part toutes les facultés et écoles de médecine du pays.

<sup>181</sup> Archives de la Faculté de médecine. 1MED 60

<sup>182</sup> Archives de la Faculté de médecine. 1MED 132

Le rapport du doyen faisait figurer les médecins ou étudiants tués notamment les docteurs Fiolle, Laurent, Berthomieu, Cabanès et les étudiants Bourjade, Espagne, Goudet, Jeanjean, Warnery. La liste était malheureusement incomplète, tous les renseignements n'étant pas encore parvenus. Figurait également dans le rapport le nom de ceux qui avaient obtenu une distinction ou une citation dont la Faculté avait pu avoir connaissance.

Des lettres de condoléances furent adressées aux parents des disparus. Il fut prévu que deux professeurs et un agrégé assisteraient aux obsèques des étudiants tués à la guerre et qu'« *une délégation de la faculté serait envoyée aux cérémonies culturelles qui pourraient être célébrées en l'honneur des étudiants morts aux armées dans notre ville, lorsque le doyen écrira officiellement à la famille au nom de la Faculté*<sup>183</sup> ».

Enfin, l'activité scientifique, malgré les difficultés, se maintint. De nombreuses communications furent notamment faites lors des « *réunions médico-chirurgicales de la XVI<sup>ème</sup> région* », et publiées dans *Montpellier médical*, mais aussi certaines revues nationales qui continuaient à paraître. Parmi les 31 thèses de doctorat d'état, six se rapportent à des faits de guerre, malgré l'éloignement du front.

## **Le mémorial**

L'année 1916 fut l'année la plus meurtrière pour la Faculté de médecine, puisque seize étudiants ou docteurs perdirent la vie, essentiellement à Verdun ou sur la Somme. *Pierre Jeanjean* fut tué en Alsace le 3 mars. À Verdun, en divers lieux, tombèrent successivement *Louis Bertrand* le 22 mars (bois d'Esnes), *Henri Eiglier* le 3 mai (Mort-Homme), *Edmond Blomme* le 28 mai (Mort-Homme), *Christian Bourjade* le 25 juin (Moulainville), *Henri Jean d'Aiguillon* le 25 juin (Thiaumont), *Joseph Berthomieu* le 2 juillet (bois des Hospices), *Jules Laurent* le 9 septembre (Ville-sur-Cousances), *Andre Lhuillier* le 30 octobre (Douaumont), et *Maurice Warnery* le 15 novembre (Douaumont). La bataille de la Somme emporta *Paul Fiolle*, tué dès le premier jour, le 3 juillet (Herbécourt), *Henri Nègret* le 17 septembre (Curly), et *Paul Cabanès* le 11 novembre (Sailly-Salissel). *Andianjafy* mourut en mer au large de Madagascar le 3 juin, *Victor Espagne* fut tué en Alsace le 6 juillet (Tête des Faux), et *Joseph Bonnaud* mourut le 27 novembre à Bar-le-Duc.

Nous allons évoquer leur parcours.

---

<sup>183</sup> Archives de la Faculté de médecine. 1MED 60



# Pierre JEANJEAN

(1894-1916)

Pierre Marie Joseph Auguste Jeanjean naît le 4 avril 1894 à Montpellier (Hérault). Son père Antonin Marie Casimir, propriétaire, est alors âgé de vingt-cinq ans. Sa mère, Marguerite Camille Madeleine, née Plauzolles, est âgée de vingt-quatre ans.

Pierre accomplit sa scolarité à Montpellier, élève du lycée de 1910 à 1912. Il passe son baccalauréat (Latin-Grec-Philosophie) en juillet 1912. Il obtient son certificat PCN l'année suivante et s'inscrit à la Faculté de médecine. Il y prend ses 4 premières inscriptions et passe la première partie de son premier examen (anatomie) en avril 1914<sup>184</sup>. La guerre venue, le sursis qu'il a obtenu en 1914, année de ses vingt ans, est résilié et il est incorporé le 2 septembre comme soldat de 2<sup>ème</sup> classe à la 16<sup>ème</sup> SIM de Perpignan. Il peut néanmoins passer la deuxième partie de son premier examen le 14 septembre. La guerre vient donc très vite interrompre ses études à la fin de sa première année.

Arrivé au corps le 4 septembre 1914, il est donc d'abord infirmier au sein de la 16<sup>ème</sup> SIM<sup>185</sup>. On ne connaît pas son parcours pendant l'année 1915. Il est nommé médecin auxiliaire le 12 janvier 1916 et affecté au service de santé du 14<sup>ème</sup> corps, 2<sup>ème</sup> armée. Il passe au 414<sup>ème</sup> RI le 18 février 1916. Ce régiment fait partie de la 154<sup>ème</sup> DI, affectée à la région fortifiée de Belfort, qui va devenir le 34<sup>ème</sup> corps d'armée. Le régiment est alors en position en Alsace annexée, dans le Sundgau, occupant le secteur de Seppois-Pfetterhouse, près de la frontière suisse, entre Belfort et Bâle.

L'historique du régiment précise: « *Ce secteur, tranquille jusqu'alors, commençait à s'agiter. De violents combats s'y livraient. Un régiment de territoriale avait été bousculé. Le 32<sup>e</sup> B.C.P. avait rétabli à peu près la situation, mais il restait encore l'Entre-Largue à reconquérir.*<sup>186</sup> » L'Entre-Largue correspond à un secteur triangulaire situé entre deux cours d'eau, la Largue et le Grumbach, familièrement appelé Petite-Largue. Dès le début du mois de février, le centre de résistance de Seppois subit des bombardements intenses<sup>187</sup>. L'attaque allemande dans la région a pour objet de faire diversion lors du déclenchement de l'offensive du 21 février sur Verdun, afin de retenir un maximum de troupes à l'écart du saillant de Verdun. Des combats intenses ont lieu dans l'Entre-Largue au moment où Pierre Jeanjean arrive au régiment, à la 5<sup>ème</sup> compagnie. Les conditions de vie dans les tranchées sont très dures, au milieu des bois, dans le froid et la boue. Les attaques allemandes se répètent en direction des tranchées de l'Entre-Largue et du Bois-Pointu, situé à proximité un peu plus au nord, après des bombardements de gros calibre sur ces deux positions. Le 21 février, deux attaques sur les tranchées de l'Entre-Largue sont repoussées. Le 29 février, les Allemands s'emparent de plusieurs ouvrages dans le Bois-Pointu. Ils sont repris quelques heures plus tard. Le 2 mars, le régiment lance un assaut infructueux dans l'Entre-

<sup>184</sup> Archives de la Faculté de médecine de Montpellier

<sup>185</sup> Archives départementales de l'Hérault. 1R1278

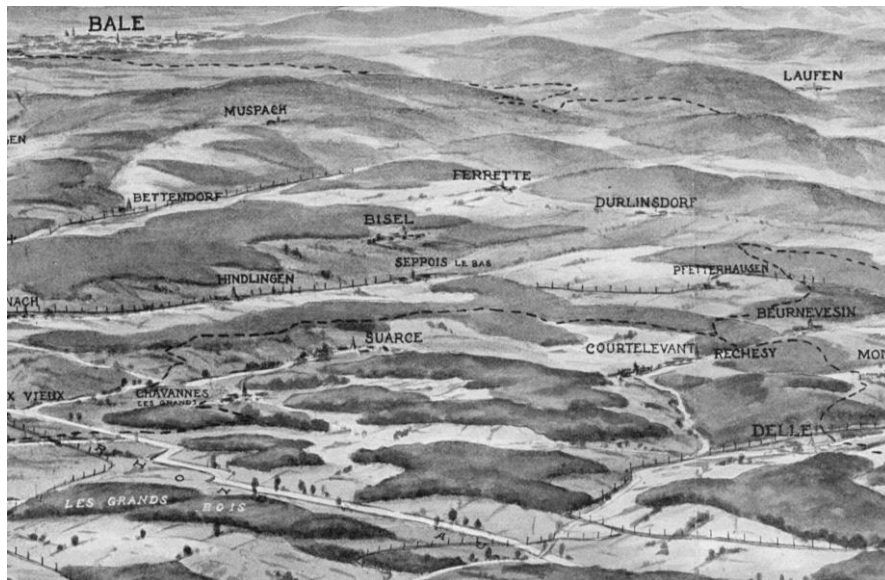
<sup>186</sup> Historique du 414<sup>ème</sup> RI. Anonyme, transcrit par Paul Chagnoux et Jean-Luc Dron.

<[http://www.ancestramil.fr/uploads/01\\_doc/terre/infanterie/1914-1918/414\\_ri\\_historique\\_1915-1918.pdf](http://www.ancestramil.fr/uploads/01_doc/terre/infanterie/1914-1918/414_ri_historique_1915-1918.pdf)>

<sup>187</sup> Vincent Heyer. Le centre de résistance de Seppois pendant la première guerre mondiale. Bulletin annuel de la CSV, 2008, p.69



Largue. L'attaque reprend le trois mars, après une préparation d'artillerie commencée la veille. Le peloton de droite atteint ses objectifs mais doit se replier devant les mitrailleuses allemandes. Le peloton de gauche ne peut pas progresser au-delà de cinquante mètres car le réseau allemand est resté intact. À la mi-journée les fractions engagées se replient sur les positions conquises et une contre-attaque allemande est repoussée.



Panorama du secteur Seppois-Pfetterhouse (in Hinzelin<sup>188</sup>)

Le bilan de la journée est de 32 tués, 92 blessés et 106 disparus<sup>189</sup>. Il y aurait parmi eux, de source allemande, 82 prisonniers. Pierre Jeanjean figure parmi les tués. Les affrontements dans ce secteur vont rester violents pendant plusieurs mois, et devenir plus sporadiques ensuite, tout en restant meurtriers. Un monument dédié à la mémoire des soldats du 414<sup>ème</sup> RI fut édifié à Seppois-le-Haut.



Le monument du 414e RI à Seppois-le-Haut. (Photo FGW90)

<sup>188</sup> Hinzelin Emile. 1914. Histoire illustrée de la guerre du droit. Tome 3. Librairie Aristide Quillet, sd, Paris

<sup>189</sup> JMO du 414<sup>ème</sup> RI. SHD 26N 770/8

Pierre Jeanjean est mort ainsi en Alsace le 3 mars 1916 à l'âge de 22 ans. Il est cité à l'ordre de la division le 20 septembre 1916 dans les termes suivants: « *A donné le plus bel exemple de dévouement et de courage, le 3 mars 1916, en prodiguant ses soins aux blessés sous un violent bombardement. Frappé mortellement à son poste de secours, au moment où il assurait personnellement l'évacuation d'un grand blessé.* » Il reçoit la croix de guerre.

Sa mémoire est honorée sur le monument aux morts de Montpellier, la plaque commémorative de la Faculté de médecine de Montpellier, le Livre d'or du lycée de Montpellier<sup>190</sup> et le Livre d'or des médecins morts pour la patrie

---

<sup>190</sup> Association amicale des anciens élèves du Lycée de Montpellier. Livre d'or du Lycée. Guerre 1914-1919. Impr. de la Manufacture de la Charité, Montpellier, 1927.



# Henri BERTRAND

(1882-1916)



Portrait d'Henri Bertrand (coll. S. Guyot)

Louis Marcel *Henri* BERTRAND naît le 3 mars 1882 à Dieulefit (Drôme). Son père, Louis Bertrand, notaire, est âgé de 34 ans. Sa mère Marthe Antoinette, née Defaysse, est âgée de 26 ans. Il a un frère, Gaston, né en 1880. Il aura un deuxième frère, Léo en 1886, et une sœur, Jeanne, en 1888. La famille habite place Chateaurat à Dieulefit. Son père sera maire de Dieulefit de 1902 à 1904, puis de 1910 à 1912, année de son décès. Après des études secondaires au lycée de Tournon, Henri passe son baccalauréat (Lettres Philosophie) à Grenoble le 8 septembre 1901.

Il obtient son certificat PCN à Montpellier le 6 septembre 1902. Il s'inscrit alors à la Faculté de médecine en novembre 1902<sup>191</sup>. Après sa 2<sup>ème</sup> année d'études, il effectue son service militaire au 99<sup>ème</sup> RI de novembre 1904 à octobre 1905, reprenant ensuite le cours normal de ses études. Il est interne pendant deux ans à l'hôpital civil de Bône; il parcourt alors l'Algérie, la Tunisie et le Maroc, et se lie d'amitié avec le Docteur Marcel Benoît, ancien Interne des Hôpitaux de Montpellier et futur co-auteur de certaines de ses œuvres littéraires.

Il y fait allusion dans l'introduction de sa thèse : « [...] *et mon cher Marcel Benoît, ex interne des hôpitaux, médecin de la plus belle oasis tunisienne, en souvenir de nos courses, de nos chasses à travers le bled, de tout ce que nous avons entrepris et entreprendrons encore.* » Marcel Benoît était alors médecin de colonisation à Gafsa, en Tunisie.

---

<sup>191</sup> Archives de la Faculté de médecine de Montpellier.

Henri Bertrand prend ses dernières inscriptions à la Faculté en mai 1908, passe ses examens de clinique en juin de la même année et soutient le 29 juillet 1908 une thèse originale, traduisant ses talents littéraires, et pour laquelle il obtient la mention très bien. Le sujet en est « *Le druidisme et la médecine en Gaule* », et a imposé à son auteur des recherches bibliographiques arides et érudites.



Henri Bertrand (à gauche), avec Marcel Benoît, en Algérie (coll. S. Guyot)

Installé à Nice en 1909, il est rejoint par sa mère devenue veuve en 1912 et ils habitent place Gambetta au palais Mathilde. Il s'intéresse aux arts et à la littérature. Il publie en 1910, aux éditions Gandini, les *Contes du bled et du Fondouk*, en collaboration avec Marcel Benoît, qui en a exécuté les 250 illustrations, sous le pseudonyme de Henry et Jean Sansterre<sup>192</sup>. Il s'agit d'un recueil de contes inspiré par sa connaissance de l'Afrique du Nord de l'époque. Alexis Danan note dans *l'anthologie des écrivains morts à la guerre* : « *S'il parcourt l'Afrique du Nord de bout en bout, ce n'est pas fantaisie d'artiste mis en goût par la fête provençale; c'est en pèlerin passionné qui pressent qu'une forte leçon d'énergie lui viendra de cette terre [...] mais qu'en route une misère anachronique le touche, il la transcrit et n'a de paix qu'il l'ait dénoncée avec suffisamment d'éclat.*<sup>193</sup> » Profondément attaché à la ville de Nice, il participe activement à sa vie culturelle. Il reçoit les palmes académiques pour ses travaux littéraires en 1910. En 1912 son roman *Mémoires d'un sauvage*, évoquant les compagnies disciplinaires, est publié en feuilleton par *l'Humanité* toujours sous le même pseudonyme<sup>194</sup>. Il crée en 1912 et anime la revue littéraire et artistique *L'olivier*, où « *il n'a garde d'y accueillir la médiocrité qui croit faire illusion sous des atours renouvelés: il a la tradition du plus difficile*<sup>195</sup> ». La revue sera publiée de janvier 1912 à juillet 1914, sa parution étant interrompue par la guerre. Le peintre Paul Audra en a conçu la couverture et y assure la chronique artistique<sup>196</sup>. Henri Bertrand est membre du comité de rédaction, en charge de la chronique des livres, où il se révèle un fin critique littéraire et va y publier de nombreux articles et nouvelles, d'abord sous le pseudonyme de H.-J. Sansterre J<sup>ne</sup>, puis sous son propre nom. Membre actif du cercle *l'artistique*, il en est le secrétaire adjoint.

Parallèlement, il poursuit sa formation d'officier de réserve. Il accomplit plusieurs périodes d'instruction, au 6<sup>ème</sup> bataillon de chasseurs en 1909, puis à l'hospice mixte de Nice en 1912. Il y obtient des

<sup>192</sup> *Contes du Bled et du Fondouk* (en collaboration avec Marcel Benoît, sous le pseudonyme *Henri et Jean Sansterre*). Sansot, Paris, 1911

<sup>193</sup> Alexis Danan: *Henri Bertrand. Anthologie des écrivains morts à la guerre. Tome 1*, pp 83-89. Editions Edgar Malfère, Amiens, 1924

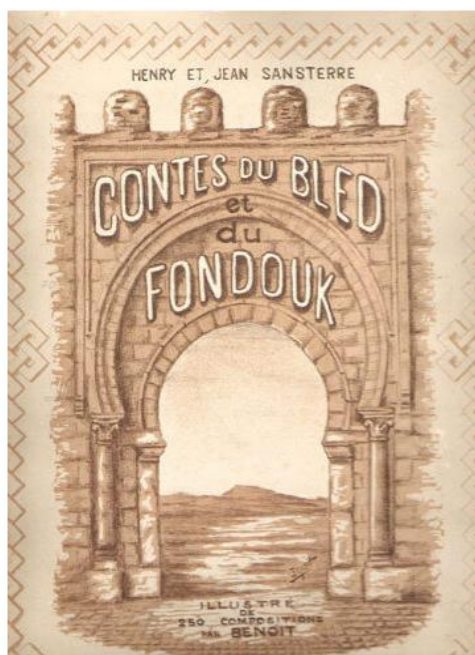
<sup>194</sup> *Les Mémoires d'un Sauvage*, roman, *l'Humanité*, 1912

<sup>195</sup> Alexis Danan, *op.cit.*

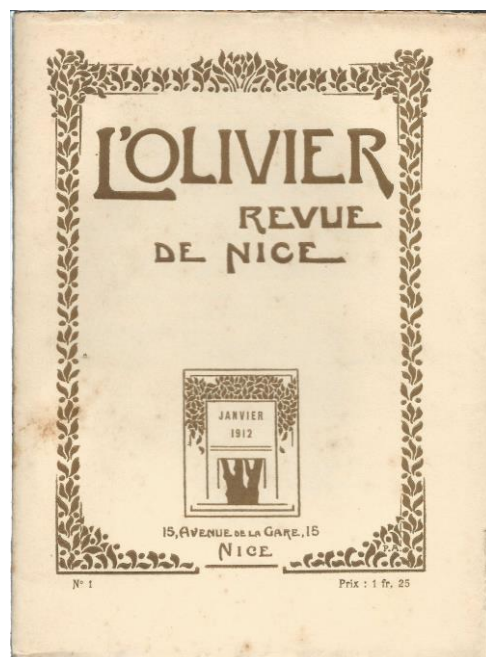
<sup>196</sup> Dominique Amann. *L'œuvre de Paul Audra*. < <http://dominique.amann.pagesperso-orange.fr/lepeintreaudra-oeuvres.html>>

appréciations flatteuses : « *Officier très sérieux, esprit fin et très cultivé, très discipliné, zélé, très ponctuel et très dévoué, Mr Bertrand est un jeune médecin de valeur et serait très précieux en cas de mobilisation*<sup>197</sup>. »

Il est nommé médecin auxiliaire de réserve en août 1908 et médecin aide-major de deuxième classe en janvier 1909. Il est promu médecin aide major de première classe en janvier 1913 : « *M. Bertrand fait de la médecine générale. Médecin très sérieux, très consciencieux, attentif, il apporte à l'étude des malades qui lui sont confiés une grande attention, un soin constant et un grand esprit clinique. Admirablement secondé le Médecin Chef de l'Hôpital [...] M. Bertrand est un médecin sur lequel on peut compter et qui mérite d'obtenir le grade supérieur.* »



Page de couverture des *Contes*



Le premier numéro de *L'Olivier*



Henri Bertrand à son domicile de Nice (2ème à partir de la gauche). (Coll. S. Guyot)

<sup>197</sup> Dossier d'officier. SHD 5Ye103840

La guerre vient interrompre cette activité foisonnante. Il est incorporé au 111<sup>ème</sup> RI qui quitte Antibes pour le front de Lorraine dès le 9 août 1914, avec le 15<sup>ème</sup> corps d'armée et participe au combat de Moncourt le 14 août<sup>198</sup>. C'est ensuite l'échec de l'offensive en Lorraine et l'affaire de Dieuze-Bidestroff où Henri Bertrand est fait prisonnier avec ses brancardiers le 20 août 1914. En effet, après des combats d'une intensité inimaginable, lors du repli du régiment, deux compagnies ont vu leur retraite coupée. Le JMO du régiment précise le 20 août : « *Les mouvements de l'ennemi sur les flancs ont contribué également à empêcher le repli dans de bonnes conditions. Tout le personnel médical a disparu. Un seul bataillon est alors constitué avec l'effectif restant du régiment.*<sup>199</sup> »

Henri Bertrand est rapatrié le 1<sup>er</sup> septembre après avoir contracté une infection par blessure septique en donnant ses soins aux prisonniers. Refusant de servir dans une ambulance d'arrière, afin de rester au contact des Niçois de son régiment, il rejoint son bataillon et reprend son poste en première ligne. Il estime en effet comme un devoir et un honneur de ne pas quitter son régiment. Le désir d'agir pendant et après la guerre domine ses sentiments. Il écrit dans une de ses lettres : « *Crois-tu que la partie qui se jouera après la guerre, pour le définitif sauvetage de la France, ne sera pas plus formidable encore que celle que nous jouons aujourd'hui et que nous avons déjà gagnée ? Alors ceux qui ne sont pas même venus, qui se sont refusés à venir dans la zone des armées, essaieront de nouveau de reprendre à leur profit la conscience du pays. Malheur à nous, si de toutes parts des énergies loyales ne leur barrent pas la route*<sup>200</sup> » C'est la bataille de la Marne. Henri Bertrand suit son régiment engagé dans diverses actions en Meuse, notamment à la ferme du Goulot, lors de l'attaque du village de Vassinourt (Meuse) du 8 au 10 septembre, à Bethincourt, au Mort-Homme, aux combats du bois de Cheppy les 21 et 22 septembre, et du bois de Viry. C'est ensuite la guerre de position, alternant les périodes en première ligne et au cantonnement dans le secteur d'Avocourt. Il est engagé dans les combats du bois de Malancourt, notamment les deux attaques meurtrières du 20 décembre qui vont entraîner la perte de 600 hommes. Les dures conditions climatiques vont entraîner un nombre presque aussi important de pieds gelés. La conduite d'Henri Bertrand lors de ces événements lui vaut une première citation, à l'ordre de la division : « *A fait preuve de beaucoup de courage et de dévouement pendant les journées des 20 et 21 décembre 1914* » (ordre n°17 du 15 février 1915). La croix de guerre lui est décernée.

Le régiment est ensuite envoyé dans le secteur de la forêt de Hesse, où ses effectifs sont reconstitués. Il y reste du 7 janvier au 3 mars 1915 et regagne ensuite le secteur du bois de Malancourt entre Avocourt et Haucourt. Du 3 mars 1915 au 20 février 1916, c'est « *pour le régiment, la période des travaux. C'est la guerre avec la pelle et la pioche [...] Des lignes d'ouvrage sont établies en profondeur [...] des blockhaus en ciment armé sont construits pour les mitrailleuses. Les compagnies de première ligne occupent les tranchées pendant six jours, puis descendent pendant six jours au cantonnement. Elles remontent chaque jour au travail par n'importe quel temps.*<sup>201</sup> » Pendant cette période, les combats sont épisodiques et locaux.

Henri Bertrand est particulièrement attentif à l'importance du rôle du médecin de bataillon, qui, selon lui, « *occupe le plus beau poste parce qu'il est le plus humble, le plus dangereux, le*

---

<sup>198</sup> JMO du 111<sup>ème</sup> RI. SHD 26N680/15.

<sup>199</sup> *Ibid*

<sup>200</sup> Réflexions d'un médecin de bataillon. Publié par *l'Amicale des Médecins de Complément des Régiments du Front (groupement des Alpes Maritimes)*. Nice, 1922

<sup>201</sup> Historique du 111<sup>ème</sup> RI. Anonyme, Fugariau, non daté. Numérisé par Hubert Gay.  
<http://jburavand.free.fr/historiques%20RI/RI-111.pdf>

*plus proche du combattant* »<sup>202</sup>. Dans une lettre adressée à ses proches, il écrit : « *Je me fais de mon métier une conception qui me pousse à faire tous les matins une tournée dans les tranchées, où je vois les hommes, juge de leur état sanitaire, et les encourage du mieux que je peux* »<sup>203</sup>. »



Remise de la croix de guerre  
(coll. S. Guyot)



Henri Bertrand à cheval (coll. S. Guyot)



Henri Bertrand soignant un blessé (coll. S. Guyot).

---

<sup>202</sup> *Réflexions d'un médecin de bataillon, op. cit.*

<sup>203</sup> *Réflexions d'un médecin de bataillon, op. cit.*





Avec les officiers du 111e RI (3<sup>ème</sup> à gauche) (Coll. S. Guyot)

Le 21 février 1916 l'attaque allemande sur Verdun est déclenchée. Le régiment tient le secteur du bois de Malancourt, sur la rive gauche de la Meuse. Les compagnies restent en première ligne plus d'un mois sous des bombardements incessants. Avant que la relève ait pu avoir lieu, l'attaque allemande du 20 mars sur le bois de Malancourt commence par une violente préparation d'artillerie: « à 15 heures, toutes nos positions étaient démolies; tranchées comblées, blockhaus écrasés, le bois rasé par le bombardement<sup>204</sup>. » Cette attaque se solde par l'anéantissement du 111<sup>ème</sup> RI, dans des conditions qui restent encore mystérieuses de nos jours et aboutiront à la dissolution de ce régiment.



Henri Bertrand au bois de Malancourt (coll. S.Guyot)

---

<sup>204</sup> Historique du 111<sup>ème</sup> RI, *op. cit.*

Le 21 mars, lors d'un bombardement, dans le bois d'Esnes, Henri Bertrand est grièvement blessé par un obus de gros calibre qui lui broie les 2 jambes. Il n'accepte d'être évacué qu'après s'être assuré de ses propres yeux que ses brancardiers blessés en même temps que lui ont été secourus selon ses indications. Son chef, le médecin principal Barthélémy, en témoigne : « *Malgré une blessure aussi grave qui va mettre ses jours rapidement en danger s'il n'est pas amené au plus tôt à l'ambulance, le docteur Bertrand apercevant autour de lui des hommes blessés par le même obus qui l'avait si affreusement mutilé, ne voulut pas être évacué avant d'avoir donné aux brancardiers les indications voulues pour procurer à ses hommes blessés les soins que réclamait leur état*<sup>205</sup>. » Transporté dans l'ambulance 14/15 basée à Dombasle, il se sent perdu. Il est accueilli par son concitoyen niçois et ami, le Docteur Rumpelmayer, qui va le veiller toute la nuit. Il meurt des suites de ses blessures le 22 mars, après avoir été décoré de la Légion d'honneur sur son lit de mort, avec la citation suivante: « *Médecin d'un dévouement et d'une abnégation remarquable. Sur le front depuis le début de la campagne. Le 21 mars 1916, ayant eu les deux jambes broyées par l'éclatement d'un très gros obus, n'a pas voulu être transporté dans une ambulance avant d'avoir donné à ses brancardiers toutes les indications voulues pour soigner des blessés en même temps que lui. A donné ses instructions avec un calme, une énergie, une simplicité qui ont fait l'admiration de tous ceux qui l'entouraient.* » (JO du 14 mai 1916)

Sa mort connaît un fort retentissement dans sa ville de Nice: « *La mort du Docteur Henri Bertrand a été apprise en ville avec un sentiment général de profonde tristesse*<sup>206</sup> » indique *Le Petit Niçois* du 29 mars 1916. *L'Éclaireur* écrit le même jour: « *Depuis huit ans qu'il était établi à Nice, le docteur Bertrand avait conquis de nombreuses sympathies par ses grandes qualités de cœur, sa droiture et sa franchise. Il était aimable, spirituel, brillant causeur. Il était aussi, ce qui nous le rendait plus cher, devenu profondément attaché à notre ville et à ses habitants. Nommé en effet au 111<sup>e</sup> de ligne, il avait tenu à y demeurer malgré l'offre qui lui fut faite par deux fois de rejoindre l'intérieur, tant il s'intéressait particulièrement aux Niçois qui se trouvaient dans ce régiment [...] Il laisse une mère et deux frères sur le front*<sup>207</sup>. » Le journal *l'Humanité*, qui avait publié en feuilleton son roman *Mémoires d'un sauvage* lui consacre également une notice nécrologique le 14 avril 1916<sup>208</sup>.

Il est initialement enterré au cimetière militaire de Dombasle. Il est ensuite inhumé dans le caveau familial à Dieulefit.

Sa mémoire est honorée dans le Livre d'or du lycée de Tournon<sup>209</sup>, le Livre d'or des médecins morts pour la patrie, l'anthologie des écrivains morts à la guerre et la plaque commémorative correspondante du Panthéon, la plaque commémorative de la Faculté de Médecine de Montpellier et le monument aux morts de Dieulefit.

---

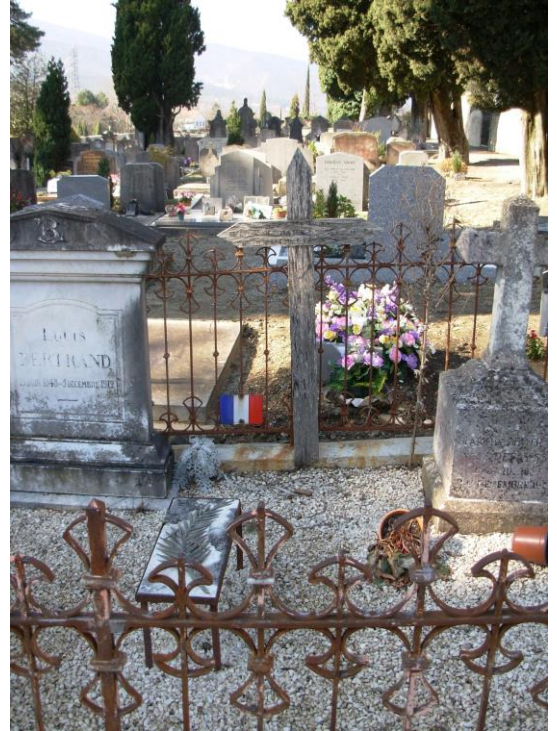
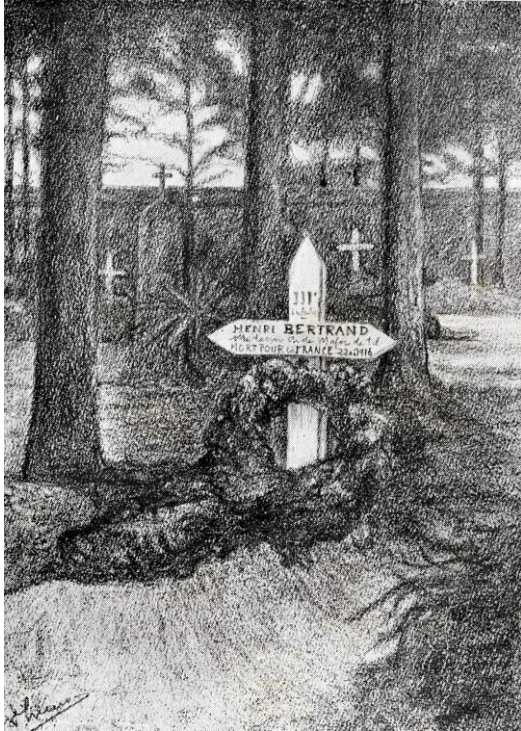
<sup>205</sup> Alexis Danan, *op. cit.*

<sup>206</sup> *Le petit Niçois*, 29 mars 1916

<sup>207</sup> *L'éclaireur*, 28 et 29 mars 1916

<sup>208</sup> *L'humanité*, 12 avril 1916.

<sup>209</sup> Livre d'or du Lycée de Tournon-sur-Rhône. Saint Félicien en Vivarais, 1936



La tombe d'Henri Bertrand. A Dombasle (à gauche) et au caveau familial de Dieulefit (à droite), où la croix de Dombasle a été insérée (photo S. Guyot).



Le monument aux morts de Dieulefit (photos S. Guyot)

# Henri EIGLIER

(1888-1916)



Portrait d'Henri Eiglier<sup>210</sup>

Henri François Charles Joseph Eiglier naît le 20 avril 1885 à Marseille. Son père Marie Joseph Guillaume est négociant, sa mère Catherine Christine Élisabeth, née Nicolas, sans profession. La famille demeure 20 rue des petites Maries.

Il passe son baccalauréat (Lettres-Philosophie) en juillet 1902 à Aix-en-Provence. Il s'oriente vers la médecine et obtient son certificat PCN à Marseille en juillet 1903. Il accomplit alors ses obligations militaires et il est incorporé en septembre 1903 au 141<sup>ème</sup> RI. Bénéficiant d'une dispense en tant qu'étudiant en médecine, il est libéré en septembre 1904. et s'inscrit à l'École de médecine de Marseille en novembre 1904. Ses études seront brillantes: premier prix de 2<sup>ème</sup> année, nommé Externe des Hôpitaux de Marseille en 1905, Lauréat de l'École de Médecine (concours 1905-1906), Interne provisoire en 1907, puis Interne des Hôpitaux de Marseille. Il prend sa dernière inscription universitaire en novembre 1908, après avoir passé tous ses examens sans difficulté<sup>211</sup>. Il soutient enfin brillamment sa thèse de Médecine à Montpellier, le 21 décembre 1909, sous la présidence du Professeur Rauzier, professeur de Clinique médicale. Le titre en est «*Contribution à l'étude de l'anévrisme de la crosse de l'aorte*». Ce travail est basé sur une série d'observations recueillies à l'Hôpital de la Conception dans le Service de Médecine du Docteur Pagliano. Henri Eiglier est alors déjà l'auteur de plusieurs publications dans le *Marseille médical* entre 1907 et 1909. Il obtient pour sa thèse une mention très bien, et

---

<sup>210</sup> Annuaire de l'Association des internes et anciens internes des hôpitaux de Marseille, Editions du Mémento Cartier, Lyon, 1936

<sup>211</sup> Archives de la Faculté de médecine de Montpellier

reçoit le prix Fontaine<sup>212</sup> 1909-1910. Le docteur Pagliano écrira : « *Pendant de longs mois, j'avais pu reconnaître ses qualités d'intelligence et de travail. Il avait pris goût à l'étude des affections cardiaques et je fus heureux de lui fournir des matériaux pour la préparation de sa thèse de doctorat. Ce travail très considérable et très documenté fut fort remarqué par la Faculté de médecine de Montpellier et lui valut les éloges de son jury*<sup>213</sup>. »

Il complète par ailleurs sa formation militaire et effectue une période au 9<sup>ème</sup> régiment de Hussards, à Marseille, du 14 août au 6 septembre 1909, à la satisfaction de ses supérieurs: « *En outre de ses capacités professionnelles qui présentent toutes les qualités désirables, il a apporté dans sa manière de servir toute l'application nécessaire à la bonne exécution du service et le plus grand dévouement dans les soins à donner aux malades*<sup>214</sup>. » Il est nommé médecin aide-major de 2<sup>ème</sup> classe de réserve en mars 1910.

Sa carrière médicale se poursuit à Marseille. Le docteur Pagliano écrit: « *Henri Eiglier eut rapidement une clientèle très enviable et il apporta à l'exercice de sa profession les qualités de dévouement et de bon sens pratique que j'avais constatées chez lui dans mon service hospitalier.* » Il montre un intérêt particulier pour la pédiatrie. Il est médecin de l'œuvre des nourrissons, et médecin du dispensaire anti-tuberculeux. Il réside 24, rue Adolphe Thiers. Il épouse Marie Marguerite Rougier.

Lorsque la guerre éclate, il est mobilisé le 2 août 1914 et affecté à l'Hôpital bénévole n°86 à Miramas<sup>215</sup>. Il est nommé médecin aide-major de 1<sup>ère</sup> classe de réserve le 11 décembre 1914 et désigné comme médecin-chef de cet hôpital en octobre 1915. Il est également chargé d'assurer le service médical des prisonniers de guerre du camp d'aviation de Miramas<sup>216</sup> en juin 1915. En octobre 1915, il quitte le sud de la France pour gagner la zone des armées, à la réserve du personnel sanitaire de la 1<sup>ère</sup> armée, à Is-sur-Tille (Côte-d'Or). De là, il est d'abord affecté à la place de Verdun, le 1<sup>er</sup> novembre 1915; il va remplir les fonctions d'aide-major au fort de Tavannes, « *avec zèle et compétence* ». Le 6 décembre il rejoint le 51<sup>ème</sup> RI<sup>217</sup> qui est en position dans le secteur de Verdun, à l'ouest de la tranchée de Calonne. Il y est apprécié: « *A passé peu de temps au 51<sup>ème</sup> mais s'y est fait tout de suite remarquer par son intelligence, son entrain, sa fermeté et les soins éclairés et dévoués qu'il a donnés aux blessés et malades* » Les montées en ligne alternent avec les périodes de repos. Le 9 février 1916, il est évacué pour maladie. L'attaque allemande sur Verdun commence le 21 février. Il regagne le front le 6 mars. « *Revenu le plus vite possible au front après une évacuation pour maladie, le médecin aide-major Eiglier a continué à donner toute satisfaction à ses chefs. C'est un médecin de réserve sérieux, entendu, qui mérite qu'on s'intéresse à lui*<sup>218</sup>. »

---

<sup>212</sup> Le prix Fontaine fut créé par un legs fait à la Faculté de Médecine de Montpellier par le Docteur Fontaine, chirurgien-chef de l'Hôtel-Dieu de Nîmes. Il était attribué à l'auteur de la meilleure thèse de médecine de l'année précédente.

<sup>213</sup> Annuaire de l'Association des internes et anciens internes des hôpitaux de Marseille, Editions du Mémento Cartier, Lyon, 1936.

<sup>214</sup> Dossier d'officier. SHD 5Ye 106779

<sup>215</sup> L'hôpital bénévole n° 86 à Miramas était installé à l'école de filles, rue Jourdan. Il a fonctionné du 3 novembre 1914 au 5 décembre 1915. (Source: Jean Riotte. [http://pages14-18.mesdiscussions.net/pages1418/Forum-Pages-d-Histoire-service-sante-1914-1918/hopitaux-militaires-rm-sujet\\_69\\_1.htm](http://pages14-18.mesdiscussions.net/pages1418/Forum-Pages-d-Histoire-service-sante-1914-1918/hopitaux-militaires-rm-sujet_69_1.htm))

<sup>216</sup> Miramas est alors une importante ville de garnison, comportant un nœud ferroviaire indispensable au triage et au ravitaillement. Un camp militaire était implanté sur le site de l'aérodrome, comportant notamment une école d'aviation militaire et un camp de prisonniers de guerre. (Source: Sébastien Avy. Miramas lou pedassa. <http://miramasloupedassa.blogspot.com/2010/08/premiere-guerre-mondiale.html>)

<sup>217</sup> JMO du 51<sup>ème</sup> RI. SHD 26N 643/4.

<sup>218</sup> Dossier d'officier, op. cit..

Le 24 avril 1916, il change à nouveau d'affectation et rejoint le 29<sup>ème</sup> Régiment d'artillerie de campagne qui appartient à l'artillerie du 2<sup>ème</sup> corps d'armée. Le 27 avril, il est nommé au 2<sup>ème</sup> groupe de batteries, en position à l'ouest de Verdun, dans le secteur du Mort-Homme<sup>219</sup>. Le jour même, les batteries du 2<sup>ème</sup> groupe subissent un violent bombardement pendant quatre heures. Ces batteries sont bombardées par la suite de façon quasi-quotidienne<sup>220</sup>. Le 11 mai, lors de l'un de ces tirs allemands, Henri Eiglier est grièvement blessé par une balle de shrapnell reçue dans l'abdomen. Il est immédiatement évacué sur l'hôpital des Petits-Monthairons<sup>221</sup>. Cependant il sait d'emblée que sa blessure est mortelle. Un officier écrit au chef de corps: « *Mon colonel, je sais que vous êtes au courant par le lieutenant L. de la blessure du Docteur Eiglier. Il a été très courageux et c'est avec un calme remarquable qu'il nous disait qu'il était perdu. Évidemment c'est très grave une balle dans l'abdomen mais tout espoir ne doit pas être perdu. Il a été évacué sur les Monthairons. J'envoie ce matin le cycliste prendre de ses nouvelles. J'ai fait un compte-rendu à l'AD16 en demandant une proposition pour la Légion d'honneur ou une citation à l'ordre de l'armée. Le colonel L. m'a téléphoné pour me dire qu'il allait faire tout son possible pour cela*<sup>222</sup>. »

Comme il le présentait, Henri Eiglier meurt le lendemain 13 mai 1916, à l'âge de 31 ans. Le JMO du régiment relate: « *Le médecin aide-major Eiglier est décédé aujourd'hui à l'hôpital des Petits-Monthairons. Cité à l'ordre de la DI. Il a reçu en outre ce matin la croix de la Légion d'honneur* ». Henri Eiglier est en effet fait chevalier de la Légion d'honneur pour prendre rang le 12 mai. Il est cité à l'ordre de l'armée. La citation s'accompagne de la croix de guerre avec palme: « *S'est fait remarquer en toutes circonstances par son activité, son zèle et son dévouement. Blessé très grièvement par éclat d'obus le 11 mai 1916, a fait preuve du plus grand courage.* » (JO du 22 juin 1916).

Henri Eiglier est enterré le 14 mai au cimetière militaire des Petits-Monthairons. Le 24 octobre 1922, sa dépouille est exhumée et transférée au cimetière de Douaumont. Il est enfin inhumé dans la nécropole nationale «Douaumont», à Fleury-Devant-Douaumont en 1925.

---

<sup>219</sup> Historique du 29<sup>ème</sup> RAC Imprimerie Berger-Levrault, s.d. Nancy – Paris - Strasbourg. Numérisé par Jocelyne Dufour, 2009. ; JMO du 29<sup>ème</sup> RAC. SHD 26N957/2 ; JMO du service de santé du 2<sup>ème</sup> corps d'armée. SHD 26N 105/5

<sup>220</sup> JMO du 29<sup>ème</sup> RAC, 2<sup>ème</sup> groupe. SHD 26957/4.

<sup>221</sup> Cet hôpital est alors l'un des hôpitaux d'évacuation de la zone d'étapes de la région de Verdun, situé au sud de Verdun, à proximité de Dieue-sur-Meuse. Pendant le déroulement de la bataille, l'organisation du service de santé et de la chaîne des évacuations vit de nombreuses modifications par rapport à l'origine, afin de faire face à l'afflux croissant de blessés. Le corps médical paya un lourd tribut, avec quarante-six médecins tués ou disparus, et quatre-vingt-six blessés entre le 21 février et le 1<sup>er</sup> juin 1916 (source : Larcen et Ferrandis)

<sup>222</sup> Dossier d'officier



Sa mémoire est honorée sur le tableau d'honneur du journal *L'Illustration* du 10 mars 1917, le monument au mort de Saint-Julien d'Asse (Hautes Alpes), les plaques commémorative de l'amphi de chimie de Marseille et des facultés de médecine de Montpellier et Marseille, et dans le Livre d'or des médecins morts pour la patrie.



La nécropole de Douaumont et la tombe d'Henri Eiglier. (Photos P. Gisselaire)

# Edmond BLOMME

(1876-1916)

Edmond Léon Jules Blomme naît le 30 décembre 1876 à Dunkerque (Nord). Son père Aimable Émile Gervais, lui-même natif du Nord, marchand de draps, est âgé de 32 ans. Sa mère Émilie Reine Philomène Debreyne, née à Dunkerque, est âgée de 35 ans. La famille demeure 14, rue de l'église, à Dunkerque.

Edmond passe son baccalauréat (Lettres-Philosophie) en juillet 1895 à Paris. Il obtient l'année suivante son certificat PCN à Lille. Il s'inscrit aussitôt à la Faculté de médecine de Lille et s'engage pour trois ans, tout en demandant la dispense en tant qu'étudiant en médecine. Il est incorporé au 110<sup>ème</sup> RI en novembre 1896 comme soldat de 2<sup>ème</sup> classe. Il est libéré en septembre 1897<sup>223</sup>.

Il va dès lors effectuer ses études médicales à Paris, où il prend les 15 inscriptions suivantes entre le 1<sup>er</sup> janvier 1898 et le 23 février 1903. Il y passe ses trois premiers examens. En même temps, il poursuit son instruction militaire. Il effectue une première période d'exercices au 43<sup>ème</sup> RI en avril 1900. Il est nommé médecin auxiliaire de réserve en 1902 et accomplit une deuxième période au 110<sup>ème</sup> RI en 1903. Il quitte Paris pour terminer son cursus à la Faculté de Montpellier. Il y passe ses deux derniers examens en mai puis juin 1904<sup>224</sup>. Il soutient finalement sa thèse de médecine, intitulée « *De la valeur thérapeutique du Mésotane* » le 6 juillet 1904, sous la présidence du Professeur Baumel, professeur de Clinique des maladies des enfants. De retour à Paris, il se spécialise en radiologie. Il effectue une nouvelle période militaire à la 1<sup>ère</sup> SIM, détaché au 1<sup>er</sup> RI, en 1904. Il épouse en octobre 1906 Marthe Brasseur, née à Dunkerque. Ils auront un fils. Il s'installe à Dunkerque en avril 1908, place de la république. Il passe dans l'armée territoriale en 1909. Il effectue une 4<sup>ème</sup> période d'instruction en 1911 au 1<sup>er</sup> régiment d'infanterie territoriale<sup>225</sup>.

Lorsque la guerre éclate, il est l'un des 175 radiologistes exerçant en France. Il est mobilisé le 5 août 1914 et affecté pendant 15 jours comme adjoint à l'hôpital temporaire des Arts et Métiers à Lille. Il est désigné le 22 août pour assurer le service radiologique à l'hôpital militaire de Dunkerque. Cet hôpital, actuellement détruit, est un ancien bâtiment du 17<sup>ème</sup> siècle<sup>226</sup>. Nommé médecin aide-major de 2<sup>ème</sup> classe de réserve le 10 septembre 1914, il reste à Dunkerque pendant quelques mois. En avril 1915,

---

<sup>223</sup> Archives départementales du Nord. 1R 2482

<sup>224</sup> Archives de la Faculté de médecine de Montpellier

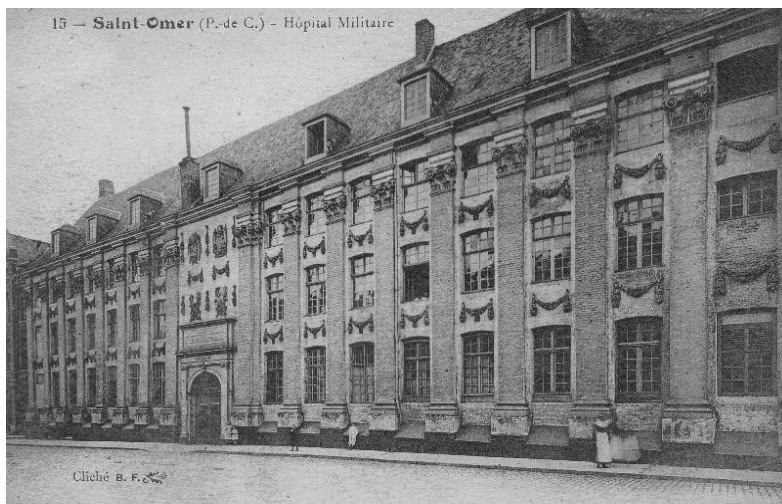
<sup>225</sup> Dossier d'officier. SHD. 5Ye 109354

<sup>226</sup> Édifié en 1674 sur ordre de Louis XIV par Vauban, l'hôpital militaire fut partiellement reconstruit et agrandi en 1694-1695 à la suite d'un incendie; en 1777, construction d'un amphithéâtre et d'une salle des morts; en 1835, extension de l'hôpital sur la rue Jean Bart après rachat de parcelles vacantes; endommagé durant la première guerre mondiale, des travaux de réfection s'engagent à partir de 1920 ; devenu, vers 1925 hôpital annexe, il est détruit en 1942. (Source : Patrimoine de France. Notice IA00075129. < <http://www.patrimoine-de-france.org/oeuvres/richesses-72-20021-136528-M70407-327392.html>>).



il est affecté à l'hôpital militaire de Saint-Omer, où il va exercer les mêmes fonctions. Cet hôpital est également un bâtiment ancien, autrefois collège de jésuites anglais, dont la dernière reconstruction, en style classique, date du 19<sup>ème</sup> siècle.

Le médecin-chef de la place de Saint-Omer note en décembre 1915 : « *Employé au service spécial pour lequel il a été désigné (service radiographique), s'est acquitté de ses fonctions aussi bien que les circonstances l'ont permis*<sup>227</sup>. »



L'hôpital militaire de Saint-Omer

La situation d'Edmond Blomme change au début de 1916. Il est envoyé à Noisy-le-Sec, dans la réserve du personnel sanitaire de la V<sup>ème</sup> armée. Il y reste du 4 au 17 mars avant d'être affecté à la 69<sup>ème</sup> DI. Il arrive à l'ambulance 1/69 le 19 mars. La division, retirée du front fin février, est dans la région de Mourmelon-le-Grand. L'ambulance cantonne à cette date à Saint-Hilaire-du-Temple. Le 4 avril, elle est embarquée par voie ferrée vers la région de Sainte-Menehould, puis transportée en camion vers la région de Verdun le 9 avril. La bataille qui fait rage a commencé le 21 février. Les ambulances de la division vont bivouaquer au bois de Sivry. Le 20 avril, l'ambulance 1/69 va s'installer à Jubécourt, pour y recevoir les éclopés, petits blessés et petits malades. Le 21 avril, elle reçoit la visite du médecin chef du service de santé de la division qui constate: « *Les locaux mis à la disposition du médecin-chef sont d'infectes granges éparpillées dans le village et deux petites maisons d'habitation présentant peu de capacités d'hospitalisation mais plus faciles à aménager rapidement. On utilise tout d'abord ces dernières pour débiter et on procédera en même temps au nettoyage complet et à l'installation des granges, opération qui exigera certainement du temps, de la persévérance et une ferme volonté d'aboutir*<sup>228</sup>. »

Le 24 Avril, Edmond Blomme est détaché temporairement de l'ambulance pour rejoindre le 287<sup>ème</sup> RI, à la 17<sup>ème</sup> compagnie qui appartient au 5<sup>ème</sup> bataillon. Le régiment est en action dans le secteur du Mort-Homme<sup>229</sup>. Il vient d'être relevé et cantonne à Julvécourt. Le 28 avril, il va cantonner à Sivry-la-Perche; le village est bombardé le 29 et le régiment doit revenir le 1<sup>er</sup> mai à Julvécourt, qu'il quitte le 2 mai pour monter en première ligne au Mort-Homme. Les 3 et 4 mai les compagnies attaquent les positions allemandes de la Guitoune et du Trapèze. Le succès est partiel, les pertes sont lourdes. Edmond Blomme est distingué pour sa bravoure pendant ces combats. Le 8 mai, sous de violents bombardements, le régiment est relevé dans la nuit. Après un repos dans le bois de Sivry, il retourne cantonner à

<sup>227</sup> Dossier d'officier.

<sup>228</sup> JMO du Service de santé de la 69<sup>ème</sup> DI. SHD.26N 392/16

<sup>229</sup> JMO du 287<sup>ème</sup> RI. SHD 26N 739/5

Julvécourt. Le 14 mai, il remonte en première ligne au Mort-Homme. Du 15 au 18 mai, le bombardement subi par les positions augmente chaque jour. Edmond Blomme est grièvement blessé par un obus à son poste de secours. Il est atteint de plaies multiples et graves, à la face, au cou et aux membres.

Évacué dans des conditions particulièrement difficiles, il finit par être admis à l'hôpital complémentaire n°3 de Bourges<sup>230</sup> le 21 mai. On y constate à l'entrée: « *plaies multiples profondes et infectées. Délabrement considérable de la face, du cou, de l'épaule, de la cuisse et du bras. État de prostration.* » Malgré les soins, il meurt le 28 mai 1916.

Il est fait chevalier de la Légion d'honneur, croix de guerre avec palme, avec la citation suivante à l'ordre de l'armée: « *A fait preuve d'une grande bravoure en soignant les blessés sous le feu le plus violent, pendant les combats des 3 au 4 mai 1916. A été très grièvement blessé à son poste de secours le 16 mai 1916. Plaies multiples* » (JO du 4 juillet 1916)

Edmond Blomme est inhumé au cimetière de Dunkerque. Sa mémoire est honorée sur le Livre d'or du ministère des pensions, la plaque commémorative de la Faculté de médecine de Montpellier et le Livre d'or des médecins morts pour la patrie.

---

<sup>230</sup> L'hôpital complémentaire n°3 de Bourges était situé au lycée de garçons, 7 rue de Paradis, où il fonctionna à partir du 25 août 1914 avec 258 lits. Cet hôpital comportait une dépendance de 36 lits à la clinique du Docteur Témoins, place du château. (Source : Jean Riotte, forum pages-14-18)



# Christian BOURJADE

(1894-1916)

Christian Etienne Ludovic Bourjade naît le 20 mai 1894 à Rodez (Aveyron). Il ne connaîtra jamais son père, Gaston, capitaine aux affaires indigènes, mort avant sa naissance, le 12 octobre 1893, à Alger, à l'âge de 41 ans. Sa mère Marguerite, née Bérail, est âgée de 39 ans. Il est donc le dernier enfant du couple. Il a six frères et deux sœurs<sup>231</sup>.

Il passe son baccalauréat (Latin-Langues vivantes-Philosophie) en juillet 1913 à Toulouse. L'année suivante, il est à Montpellier et obtient son certificat PCN en juin 1914<sup>232</sup>. Il obtient un sursis en tant qu'étudiant pour l'année 1914.

Mais la guerre éclate pendant les vacances et il est incorporé le 9 septembre au 81<sup>ème</sup> RI, caserné à Montpellier<sup>233</sup>. Il prend néanmoins sa première inscription trimestrielle à la Faculté de médecine le 26 novembre. Ce sera son unique inscription. En avril 1915, il passe à la 16<sup>ème</sup> SIM. Il reste affecté dans la zone de l'intérieur et son parcours est difficile à suivre. Il est nommé médecin auxiliaire le 31 mars 1916. Son frère André, sous-lieutenant au 81<sup>ème</sup> RI, vient d'être tué le 7 mars, à l'âge de 23 ans. Christian passe dans la zone des armées le 5 mai 1916.

Il est affecté à la 25<sup>ème</sup> batterie du 5<sup>ème</sup> régiment d'artillerie à pied. Celle-ci occupe le fort de Moulainville, dans le secteur de Verdun. Ce fort de petites dimensions est situé dans le prolongement des Hauts de Meuse, proche du fort de Vaux dont il partage la forme générale.

Il est équipé d'une tourelle de 75 et d'une tourelle de 155R. Sa garnison est composée des hommes de la 25<sup>ème</sup> batterie, d'une compagnie d'infanterie et d'éléments du génie. Sa portée de tir va au-delà du fort de Vaux et sur la plaine de la Woëvre. Il est régulièrement bombardé par des pièces de gros calibre et des obus à gaz toxiques<sup>234</sup>. Christian Bourjade arrive au fort le 9 mai 1916, en remplacement du médecin major Barré, accompagné de 3 infirmiers.

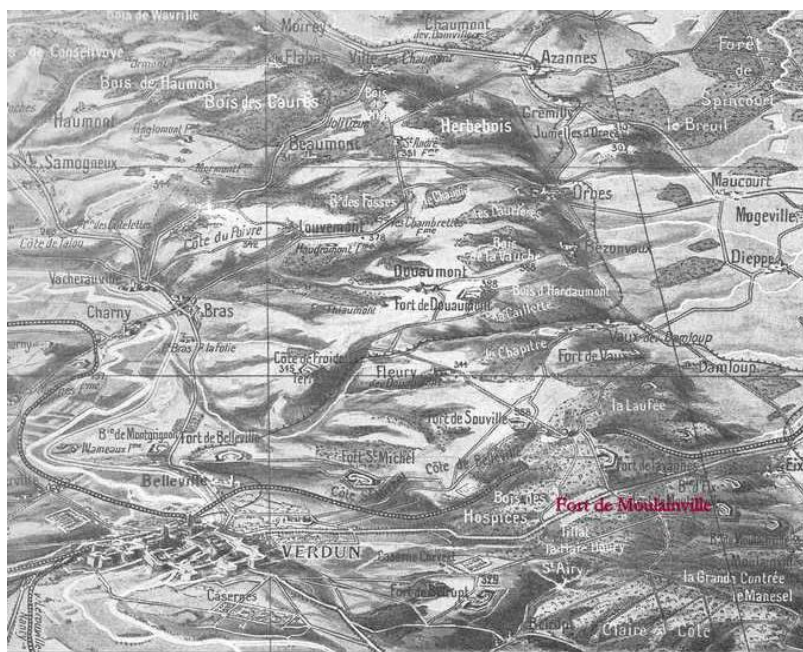
---

<sup>231</sup> Henri Bourjade. Généalogie de Christian Bourjade. Site geneanet.org. <http://gw1.geneanet.org>

<sup>232</sup> Archives de la Faculté de médecine de Montpellier

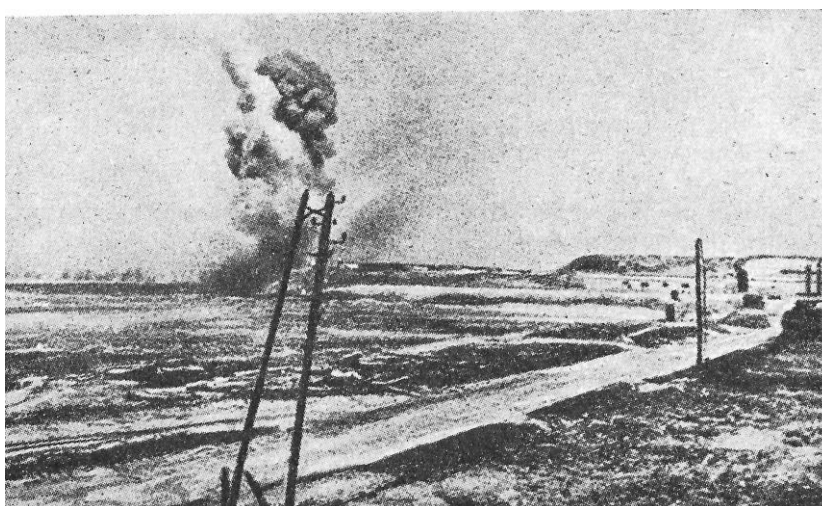
<sup>233</sup> Archives départementales de la Lozère

<sup>234</sup> Il fut ainsi l'ouvrage le plus bombardé de la guerre par des obus de gros calibre. En effet, le fort de Moulainville entraînait une gêne très importante pour l'ennemi. La tourelle de 155 envoya 5 833 obus. La tourelle de 75 tira 11 800 obus. Le fort fut l'objet de bombardements incessants, visé par 9 500 obus, dont 339 de calibre 420. 43 de ces obus de très gros calibre atteignirent leur but, occasionnant des dégâts importants. La vie à l'intérieur du fort était rendue intenable par les gaz, le bruit et les vibrations occasionnées par les impacts d'obus de gros calibre, obligeant les occupants à se réfugier dans les abris. (Source : Julie et Cédric Vaubourg. <http://www.fortffsere.fr> . Ce site recèle une abondante documentation photographique)



Emplacement du fort de Moulainville (L'illustration)<sup>235</sup>

Des dégâts importants ont été causés par les bombardements récents et des travaux de réparation sont en cours, notamment pour étayer la galerie qui mène à la tourelle de 155, construire des abris sous roc et creuser des galeries souterraines reliant les différents organes du fort. Le 11 mai, le fort reçoit « la visite d'un médecin inspecteur du grade de commandant pour vérifier les dispositions prises au point de vue médical. L'eau des citernes est analysée par un médecin aide-major qui donne des instructions à ce sujet<sup>236</sup> ».



Eclatement d'obus de 420 sur le fort de Moulainville (in: Péricard)<sup>237</sup>

<sup>235</sup> L'illustration. 4 mars 1916, n°3809, p.223. Consultable sur [www.lillustration.com](http://www.lillustration.com)

<sup>236</sup> JMO de la 25<sup>ème</sup> batterie du 5<sup>ème</sup> régiment d'artillerie à pied. SHD 26N1185/24

<sup>237</sup> Jacques Péricard. Verdun. Histoire des combats qui se sont livrés de 1914 à 1918 sur les deux rives de la Meuse. Librairie de France. Paris, 1934.



Fort de Moulainville. La tourelle de 155R. État actuel. (Photo C. Vaubourg)



Fort de Moulainville. La chambre de tir de la tourelle de 155R (Photo C. Vaubourg)

Du 22 au 25 mai le fort tire à partir des deux tourelles, pour soutenir les unités engagées dans l'attaque du fort de Douaumont. L'objectif de ces tirs est essentiellement le ravin de la Fausse-Côte, entre Vaux et Douaumont. La tourelle de 155 doit être débloquée à deux reprises, dans des conditions périlleuses. Pendant ces journées, le fort participe à l'importante activité d'artillerie précédant et accompagnant l'attaque du 22 mai, qui s'avère cependant infructueuse, cette préparation d'artillerie ayant été insuffisante. En réponse à ses tirs, le bombardement du fort est particulièrement violent.

Les journées suivantes sont relativement plus calmes. Les tirs reprennent le 1<sup>er</sup> juin, de façon pratiquement ininterrompue, avec le même objectif, en réponse à l'attaque allemande sur le fort de Vaux. La bataille pour le fort de Vaux dure jusqu'au 7 juin avec l'issue malheureuse que l'on connaît. L'activité du fort de Moulainville reste forte dans le courant du mois de juin, les tourelles tirant régulièrement sur des objectifs variés déterminés par l'état-major de l'artillerie. Le fort reste toujours régulièrement

bombardé. Les travaux de mine sont poursuivis pratiquement sans interruption. Le 17 juin, un projectile vient crever la voûte d'une chambre du rez-de-chaussée. Le 19 juin, c'est une voûte du couloir de la partie nord qui est crevée.

Le 23 juin commence un bombardement intense par des obus de très gros calibre. Le JMO de la batterie relate en détail les événements qui vont entraîner la mort de Christian Bourjade :

*« 23 juin. Le fort est bombardé à 5h du matin par du 420. Les coups du début sont très éloignés : 20 minutes à une demi-heure. Dès que le commandant du fort a la certitude que ce sont des obus de 420, il donne l'ordre à la garnison de descendre dans les galeries souterraines. Ce mouvement se fait en bon ordre. Le séjour dans ces galeries ne donne lieu à aucune observation au début. Toute la garnison tient facilement. Le chef observateur Maréchal des logis Weiss se tient à son observatoire. Dès qu'il voit le coup partir, il annonce, descend de son observatoire et descend dans la mine. Le commandant du fort qui se tient dans la galerie centrale descend avec lui et le Maréchal des logis Fortunat dès que l'obus est envoyé. Ils disposent de 63 secondes [...]*

*À un moment donné – vers 8 h – une secousse plus forte que les autres fait penser que l'obus est tombé dans les locaux d'habitation du fort. Le commandant du fort, les maréchaux des logis Weiss et Fortunat, le médecin auxiliaire Bourjade remontent. Weiss découvre l'endroit où l'obus a dû tomber car de la fumée sort de la porte est de la chambre 19 (chambre 19 du rez-de-chaussée en entrant par la porte principale de gorge).*



Fort de Moulainville. La chambrée 19. Etat actuel. ((Photo J. Vaubourg)

*Il se dirige vers cette porte voisine de son observatoire et au moment de la franchir perd pied et tombe dans le trou creusé par l'obus, trou qui commence au seuil de la porte et à pic, l'obscurité ne lui ayant pas permis de l'apercevoir. À peine tombé le médecin auxiliaire Bourjade, qui le suivait, lui tombe dessus. À leurs cris, le capitaine Harispe, commandant du fort, accourt suivi du maréchal des logis Fortunat. Weiss lui crie d'arrêter, qu'ils vont tomber. Weiss, qui n'est pas tombé au fond du trou, retient le capitaine au bord et Fortunat le tire par derrière, il peut ainsi éviter la chute. Aussitôt, le capitaine et Fortunat retirent Weiss. À peine sorti, celui-ci tombe inanimé, et il est conduit près de la grande porte pour respirer l'air pur. Le commandant du fort appelle quelques hommes à l'aide et ceux-ci accourent*

à la mine. Il fait chercher une échelle pour sauver le médecin et une corde pour attacher le sauveteur. L'échelle à peine disposée dans le trou, le commandant tombe inanimé. Le sous-lieutenant Ménager, aidé du caporal mitrailleur Watrin le soutiennent jusqu'à la descente de guerre où il se ranime rapidement. Pendant son absence, les travaux de sauvetage se poursuivent, le maréchal des logis Fortunat tombe également inanimé. Le sous-lieutenant Durriez, de la 14<sup>ème</sup> compagnie du 8<sup>ème</sup> d'infanterie, formant garnison du fort, se passe la corde autour du corps et descend dans le trou, il est obligé de remonter immédiatement, se sentant défaillir; le sous-lieutenant Ménager se passe la corde autour des reins mais défaille en approchant du trou. Le capitaine Didelet, du 2<sup>ème</sup> régiment d'artillerie, présent ce jour-là au fort pour faire de l'observation d'artillerie, dirige alors le sauvetage, et le sous-lieutenant Ménager, ranimé, va chercher dans la mine des hommes de bonne volonté. De son côté, le capitaine Hamy, commandant de la compagnie d'infanterie formant garde du fort court à l'infirmerie pour chercher des appareils Draeger<sup>238</sup> et aidé du caporal mitrailleur Watrin, il arrive à découvrir deux Draeger, mais ils étaient vides d'oxygène. Tous deux se rendent à la fosse où ils sont rejoints par les sous-lieutenants Ménager et Dumont et le canonnier Lord, le mitrailleur Piettre de la 110<sup>ème</sup> compagnie de mitrailleurs de position, le caporal Loyer de la 112<sup>ème</sup> compagnie de mitrailleurs de position, et le soldat Lefèvre de la même compagnie. Lord se propose pour descendre dans le trou, on l'attache et il emporte une corde pour attacher le corps du médecin. À peine a-t-il fini ce travail qu'il tombe inanimé dans le trou. Les témoins tirent sur la corde pour le remonter, mais ils sont à demi intoxiqués et n'ont pas de force. Le sous-lieutenant Ménager va chercher de l'aide, le capitaine Hamy tombe inanimé, le sous-lieutenant Durriez, remis de son évanouissement revient et emporte le capitaine Hamy à l'air. De nouveaux sauveteurs arrivent [...] Le corps du médecin peut être remonté à l'aide du sous-lieutenant Dumont revenu. Il est transporté à la sortie de guerre où Quille lui donne les premiers soins<sup>239</sup>. »

Christian Bourjade ne survivra pas à sa chute et à cette intoxication par l'oxyde de carbone. La tentative de sauvetage du canonnier Lord échoue dramatiquement. Son corps ne pourra être remonté qu'après dissipation des gaz. Le bombardement continue toute la journée du 23 juin. Deux médecins arrivent en renfort. Un canonnier est tué par un éclat d'obus au cœur. Il y a plusieurs blessés. Le nombre d'intoxiqués est important, et il faut évacuer brièvement la garnison. L'un des médecins, lui-même intoxiqué, doit être évacué. Après dissipation des gaz, dans l'après-midi, les hommes regagnent leur poste et la tourelle de 155 est prête à tirer le soir même. L'origine du drame peut être évaluée: « L'obus est entré par dessous les fondations et a crevé le compartiment de citerne situé dans le lavabo. Il a soulevé le plancher de la chambre au-dessus. »

Le 24 juin, les événements sont relatés dans le JMO du service de santé de la 28<sup>ème</sup> division d'infanterie: « Dans la matinée du 23, le fort de Moulainville a été violemment bombardé par des obus de 420. L'un d'eux a fait explosion à l'intérieur de la citerne dans laquelle sont tombés le médecin auxiliaire Bourjade et deux hommes qui tous sont décédés. À la suite de cette explosion, il y a eu un dégagement d'oxyde de carbone qui a intoxiqué légèrement une cinquantaine de soldats qui se sont tous dirigés spontanément vers l'ambulance 1/14. Trente et un d'entre eux ont été dirigés sur l'ambulance 216<sup>240</sup>. Le médecin auxiliaire Julhe du GBD 8, envoyé avec le médecin auxiliaire Grangeneuve pour donner leurs soins a été lui-même intoxiqué et a dû être évacué<sup>241</sup>. » Le JMO précise le lendemain que tous les intoxiqués ont pu regagner le fort après quelques heures de traitement.

Christian Bourjade meurt ainsi au fort de Moulainville le 23 juin 1916, à l'âge de 22 ans. Il est inhumé le 25 juin au cimetière de La Chiffour. Il reçoit la citation suivante, à l'ordre du régiment, le 3 juillet: « Étant de service dans un fort violemment bombardé par des obus du plus gros calibre dont

<sup>238</sup> L'appareil Draeger, de conception allemande, est un dispositif de protection permettant d'administrer, par un respirateur, de l'oxygène stocké dans une bouteille sous pression.

<sup>239</sup> JMO de la 25<sup>ème</sup> batterie du 5<sup>ème</sup> régiment d'artillerie à pied. *op.cit.*

<sup>240</sup> L'ambulance 216 est alors située au fort d'Haudainville et reçoit les petits malades et éclopés de la division.

<sup>241</sup> JMO du service de santé de la 28<sup>ème</sup> DI. SHD 26N 315/2.

JMO du GBD de la 28<sup>ème</sup> DI. SHD 26N 315/14.



*l'explosion dégageait des gaz toxiques, a trouvé la mort en cherchant à combattre l'entrée de ces gaz. »*  
Plus tard, il sera inhumé au cimetière de Rodez.

Sa mémoire est honorée sur le monument aux morts de Rodez, la plaque commémorative de la Faculté de médecine de Montpellier, et le Livre d'or des médecins morts pour la patrie.

# Henri JEAN d'AIGUILLON

(1885-1916)

Henri Marie Jean d'Aiguillon naît le 18 juin 1885 à Avignon (Vaucluse). Son père Eugène Alméric Jean d'Aiguillon (1836-1911) est alors lieutenant-colonel au 58<sup>ème</sup> régiment de ligne. Il sera promu général de brigade en 1893, gouverneur militaire de la Corse et commandeur de la Légion d'honneur en 1896. Sa mère, Andrée Rocher de la Baume du Puy-Montbrun, est la fille du chevalier du Puy-Montbrun, lui-même médecin issu de la Faculté de médecine de Montpellier. Henri a un frère, Roger, né à Constantine en 1881, alors que leur père était au 3<sup>ème</sup> régiment de tirailleurs algériens. La famille suit les différentes affectations de son père à Tarbes, Antibes, en Corse, à Montpellier<sup>242</sup>.

Henri passe son baccalauréat (Lettres-Philosophie) en juillet 1904, à Aix-en-Provence. Il obtient son certificat PCN à Montpellier en octobre 1905. Engagé pour trois ans, il est incorporé au 2<sup>ème</sup> régiment du génie à Montpellier. Il prend sa première inscription trimestrielle à la Faculté de médecine en novembre 1905. Après un an, il est libéré en bénéficiant de la dispense prévue pour les étudiants en médecine<sup>243</sup>. Il prend sa deuxième inscription à la Faculté en janvier 1907 et poursuit ses études sans interruption jusqu'en juin 1910<sup>244</sup>.

Il passe ses examens de clinique en novembre 1911, et soutient sa thèse de médecine le 22 décembre 1911, sous la présidence du Professeur Grasset. Le titre est ambitieux pour l'époque: « *Hypothèse sur le corps humain considéré comme récepteur et transformateur d'énergie* ». Il s'en excuse dans son introduction: « *Un pareil titre pour un aussi modeste travail, peut paraître bien prétentieux [...] Nous avons cru, bien simplement, que puisqu'il ne nous était scientifiquement pas interdit d'émettre une idée séduisante par sa nouveauté même, il nous était donc permis, à la suite du reste d'esprits qui sont l'honneur de la science moderne, de sortir du domaine strictement scientifique, et de franchir le pas qui sépare les données de la science d'aujourd'hui, de celles qui seront peut-être les données de demain.* » Il reçoit une mention *bien* pour le sujet et *très bien* pour la soutenance. Il quitte alors Montpellier avec regret en déclarant dans son avant-propos : « *A notre joie de posséder enfin ce titre si longtemps désiré, une note triste vient pourtant s'ajouter. Avec la fin de notre vie d'étudiant vont prendre fin aussi les amicales et journalières relations qui nous rendaient si agréable notre séjour à Montpellier.* » Il s'installe à Antibes, où réside son père devenu veuf. Il épouse le 14 février 1912 à Toulon Fanny Fabre, née à Toulon, fille du lieutenant-colonel Fabre, qui fut en poste à Antibes. Ils demeurent au 13, rue de l'Hôtel de ville à Antibes.

Son instruction militaire s'est poursuivie par ailleurs de manière classique. Il accomplit une première période en 1907 au 141<sup>ème</sup> RI. Il est ensuite nommé médecin auxiliaire de réserve en Août 1909.

---

<sup>242</sup> Archives nationales. Base Léonore. [http://www.culture.gouv.fr/public/mistral/leonore\\_fr](http://www.culture.gouv.fr/public/mistral/leonore_fr)

<sup>243</sup> Archives départementales de l'Hérault. 1R1187

<sup>244</sup> Archives de la Faculté de médecine de Montpellier

Il effectue une nouvelle période en 1910 au 15<sup>ème</sup> RI. Il est nommé Médecin aide-major de 2<sup>ème</sup> classe de réserve en octobre 1911. Il effectue une dernière période à ce titre au 312<sup>ème</sup> RI en 1913 et participe à des manœuvres dans les Alpes. Il reçoit des appréciations flatteuses de son chef de corps : « *A fait preuve d'énergie et de vigueur en montagne et largement payé d'exemple. Médecin entendu, bienveillant sans faiblesse, sachant imposer son autorité aux hommes. A bien compris et rempli son rôle et a secondé très énergiquement le commandement*<sup>245</sup>. », et également de son médecin chef: « *Médecin intelligent, actif et dévoué. A fait preuve pendant sa période de réelles qualités et connaissances médicales. A assuré le service d'un bataillon de réserve en détachement et a fait preuve d'intelligentes initiatives au cours des manœuvres. Connaît son règlement militaire. Est appelé à rendre de réels services en campagne*<sup>246</sup>. »

Lorsque la guerre éclate, il est mobilisé comme médecin aide-major à l'ambulance 16/15 du 15<sup>ème</sup> corps d'armée pour être dirigé le 5 août sur l'ambulance 1/65. L'ambulance suit les déplacements de la 65<sup>ème</sup> division de réserve pendant la guerre de mouvement. Formée à Cannes le 8 août, elle débarque dans le secteur de Saint-Mihiel le 24 août, à Lamonville puis à Creuë où elle s'installe dans une scierie. Elle se déplace ensuite au nord de Verdun, à la ferme des Chambrettes, à l'est de Louvemont, mais n'est pratiquement pas mise en jeu dans les combats du 1<sup>er</sup> septembre, les blessés étant dirigés sur les autres formations sanitaires. Le 4 septembre l'ambulance est stationnée à Saint-Mihiel, où elle fonctionne provisoirement comme un hôpital d'évacuation. Elle est ensuite à Courouvre le 6 septembre pour s'immobiliser le lendemain à Pierrefitte-sur-Aire, à la veille de la bataille de la Marne. Le JMO du service de santé de la division nous renseigne « *Cette immobilisation avait pour but non seulement de permettre de traiter sur place pendant quelques jours les blessés graves, mais encore de centraliser le service des évacuations. À cet effet, les autres ambulances dirigèrent la plupart de leurs blessés sur Pierrefitte, où les moyens de transport avaient pu être rassemblés plus facilement et en plus grand nombre que dans les autres localités, qui pouvaient fournir encore des charrettes, mais pour ainsi dire pas d'attelage, la plupart des habitants ayant quitté le pays*<sup>247</sup>. » L'ambulance y occupe l'église, l'école de filles et un patronage. Elle y reste jusqu'au 14 septembre. L'afflux de blessés est important pendant les journées cruciales du 7 au 13 septembre. À l'issue de la bataille, la division a perdu la moitié de ses effectifs et remonte vers le Nord pour occuper le front du secteur de Fleury. L'ambulance 1/65 est à Fleury le 21 septembre. La division se porte ensuite au nord-ouest de Saint-Mihiel pour s'opposer au passage de la Meuse par les Allemands. L'ambulance s'établit à Rupt le 26 septembre en vue de l'attaque des casernes de Chauvencourt, occupées par les Allemands dans le secteur de Saint-Mihiel. De là les blessés sont évacués sur Bar-le-Duc. À partir du 30 septembre, le front étant stabilisé, elle stationne à Thillombois jusqu'au 3 novembre, avant de rejoindre Vilotte-sur-Aire, d'où elle est relevée le 13 novembre. La guerre de tranchée a commencé. Épidémies de typhoïde et de pieds gelés vont s'ajouter à l'arrivée des blessés dans les ambulances de la division.

Le 15 février 1915, Henri d'Aiguillon est affecté à l'ambulance 11/21. À ce moment la 21<sup>ème</sup> division est engagée dans la première bataille de Picardie. Retirée du front le 27 juillet, elle est transportée en août dans la région de Vitry-le-François (Marne). Elle est engagée le 25 septembre dans la deuxième bataille de Champagne et retirée du front le 5 novembre. Henri d'Aiguillon est nommé médecin aide-major de 1<sup>ère</sup> classe le 16 novembre 1915 et passe au 340<sup>ème</sup> RI le 31 décembre 1915. Ce régiment appartient à la 64<sup>e</sup> division d'infanterie, 127<sup>e</sup> brigade. Il cantonne alors en Lorraine, à Boucq (Meurthe-et-Moselle) et à Trondes, puis Ansoville, les bataillons se relayant en première ligne, ceci jusqu'au mois de mai 1916 où le régiment se déplace à Pagny-derrière-Barine, puis à Benney et Voinémont<sup>248</sup>. Après avoir été formé en 3 bataillons, le 340<sup>ème</sup> RI est transporté à Givry-en-Argonne (Marne) le 3 juin 1916, et va cantonner, selon les unités, à Sénard, Aubercy, Brizeaux, puis Foucaucourt (Meuse). Le 23 juin,

---

<sup>245</sup> Dossier d'officier. SHD. 5Ye 110088

<sup>246</sup> *Ibid*

<sup>247</sup> JMO du Service de santé de la 65<sup>ème</sup> DI. SHD. 26 N 385/13.

<sup>248</sup> JMO du 340<sup>ème</sup> RI. SHD. 26 N 756/2.

les éléments du régiment sont transportés en camion jusqu'à Moulin Brûlé, où s'achève la Voie sacrée, seule route entre Bar-le-Duc et Verdun, et vont bivouaquer au Bois-la-Ville. Ils vont participer le 25 juin à une contre-attaque dans le ravin du Bois des Trois-Cornes, devant l'ouvrage de Thiaumont et vont s'établir après cette attaque sur la cote 321.



L'ouvrage de Thiaumont

C'est là qu'Henri d'Aiguillon, à l'âge de 31 ans, est tué par un éclat d'obus à son poste de secours le 28 juin 1916, lors d'un violent bombardement pilonnant les positions du régiment sur la cote 321. Il reçoit la croix de guerre avec étoile de vermeil accompagnant la citation à l'ordre du corps d'armée n°143 du 22 juillet 1916: « *Officier du service de santé d'un dévouement admirable. A participé dans des conditions particulièrement difficiles à l'organisation du poste de secours et du service de relève des blessés lors des combats meurtriers des 25 et 27 juin 1916 et dans la période d'occupation qui les a suivis. Tué à son poste de secours le 28 juin 1916.* » Il est fait chevalier de la Légion d'honneur à titre posthume le 19 mai 1920 (JO du 23 juin). Il est inhumé à la Nécropole nationale « DOUAUMONT » à Fleury-devant-Douaumont. Un avis nécrologique est publié dans *Le petit Niçois*.<sup>249</sup>

Sa mémoire est honorée sur le monument commémoratif de la ville d'Antibes, la plaque commémorative de la Faculté de médecine de Montpellier, le tableau d'honneur des morts pour la France<sup>250</sup>, et dans le Livre d'or des médecins morts pour la patrie.

<sup>249</sup> Le Petit Niçois. 13 juillet 1916

<sup>250</sup> Tableau d'honneur. Morts pour la France. Publications de la Fare. Paris, 1921. Consultable sur Gallica : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k55869486.r=Foch.langEN>



La nécropole nationale de Douaumont (photo P. Gisselaire)



La tombe d'Henri Jean d' Aiguillon à Douaumont (photos P. Gisselaire)

# Joseph BERTHOMIEU

(1887-1916)

Joseph Noël François Louis Berthomieu naît le 17 juin 1887 à Boghar (Algérie). Son père Xavier André Noël, 39 ans, originaire de Lodève (Hérault), est officier, adjoint du génie. Sa mère Jeanne Marie, née Goujon, a 29 ans. La famille va suivre les différentes affectations du père, à Blida, Rodez, Marseille, en Corse, à Tunis, avant de s'établir finalement à Marseille, en 1902, boulevard Bernard Saint Just<sup>251</sup>.

Joseph Berthomieu passe son baccalauréat (Latin-Grec-Philosophie) à Aix-en-Provence en juillet 1905. L'année suivante il obtient son certificat PCN à Marseille. Il s'inscrit à la Faculté de médecine de Montpellier, prenant ses 4 premières inscriptions d'octobre 1906 à juin 1907. Il s'inscrit ensuite à l'École de médecine de Marseille, y prenant les douze inscriptions suivantes de septembre 1907 à juillet 1910. Il passe ses deux premiers examens à Marseille en mai puis juillet 1908. Lorsqu'il quitte l'École de Marseille en septembre 1911, il a effectué la totalité de ses 16 inscriptions, mais il n'a passé que les deux premiers examens<sup>252</sup>.

Son cursus est en effet interrompu par son service militaire. Il est incorporé en octobre 1910 au 111<sup>ème</sup> RI, puis au 163<sup>ème</sup> RI. Il est ensuite nommé médecin auxiliaire de réserve en septembre 1911, affecté à la 20<sup>ème</sup> SIM et à la section spéciale de Calvi. Il participera alors à la campagne d'Algérie jusqu'à sa libération en 21 septembre 1912.<sup>253</sup>

Il poursuit alors à Montpellier la validation de ses examens, en octobre 1909, juillet 1910, mars et juin 1913. Du 15 au 23 juin 1913, il accomplit une période d'instruction au 3<sup>ème</sup> RI. Il soutient finalement le 2 juillet 1913 sa thèse de doctorat en médecine, intitulée "*Contribution à l'étude de la pleurésie chez les enfants*", sous la présidence du Professeur Baumel, titulaire de la chaire de Clinique des maladies des enfants. Il y exprime son intérêt pour la pédiatrie, et notamment le rôle social qu'elle peut jouer dans un contexte général de diminution de la natalité.

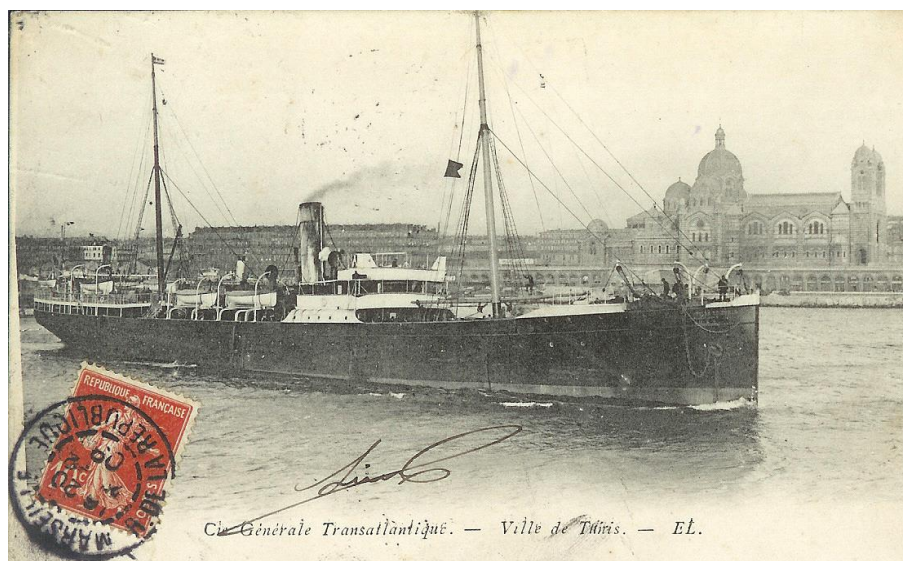
La guerre éclate un an plus tard. Joseph Berthomieu est alors médecin à bord du paquebot *Ville de Tunis*. Il est affecté le 28 août, aux deux batteries du 52<sup>ème</sup> régiment d'artillerie casernées au Pharo à Marseille. Il est mis en sursis d'appel illimité en qualité d'employé du *Ville de Tunis*, alors transport de troupe. Ce paquebot de la Compagnie Générale Transatlantique est issu des chantiers de Saint Nazaire et a été mis à flot en 1884. Il s'illustrera en 1917 en repoussant l'agression de deux sous-marins.

---

<sup>251</sup> Base Léonore. < [http://www.culture.gouv.fr/public/mistral/leonore\\_fr](http://www.culture.gouv.fr/public/mistral/leonore_fr) >

<sup>252</sup> Archives de la Faculté de médecine de Montpellier

<sup>253</sup> Dossier d'officier. SHD 5Ye 115 741



Le paquebot "Ville de Tunis"

Le 1<sup>er</sup> mars 1915, Joseph Berthomieu est affecté au 28<sup>ème</sup> RAC, à la 49<sup>ème</sup> batterie du groupe de 95. La batterie est alors située dans le Pas-de-Calais et prend part aux opérations devant Carency, Souchez et à la prise du bois 125. Fin octobre, elle est en position dans la Somme, à Guillaucourt<sup>254</sup>. Elle se déplace à nouveau fin février 1916 pour embarquer le 7 mars en gare de Rethondes en direction de la Lorraine, où elle occupe un nouvel emplacement dans le secteur de Dombasle. Joseph Berthomieu est nommé médecin aide-major de 2<sup>ème</sup> classe à titre temporaire le 6 mai. Le groupe de batteries embarque à nouveau le 6 juin à Jarville pour gagner le secteur de Verdun, cantonnant le 18 juin au nord d'Haudainville. Le 22 juin la 49<sup>ème</sup> batterie est positionnée au Bois des Hospices, à l'est de Verdun, au sud-ouest du fort de Tavannes, et reçoit un violent bombardement d'obus de gros calibre et d'obus lacrymogène qui se poursuit dans la nuit et le lendemain. Le 23 juin, en effet, une très importante attaque allemande est déclenchée sur la ligne Froideterre-Fleury-Souville-Tavannes. Cette journée faillit voir les lignes françaises enfoncées. Celles-ci furent sauvées par une résistance acharnée<sup>255</sup>. Les batteries du groupe, violemment bombardées, tirent toute la journée sur les positions allemandes dans la région de Fleury, les ravins de Chambitoux, de la Caillette et du Bazil. C'est dans cet échange que Joseph Berthomieu, alors qu'il donne ses soins aux blessés, trouve la mort par un éclat d'obus, le 23 juin 1916 à l'âge de 29 ans. Il est inhumé provisoirement au cimetière d'Haudainville.

Il est cité à l'ordre du corps d'Armée (ordre n°170) dans ces termes: « *Le 23 juin a été mortellement blessé à son poste de secours au moment où, sous un violent bombardement d'obus de gros calibre, il se portait au secours d'un blessé.* »

Joseph Berthomieu est fait chevalier de la Légion d'honneur (JO du 9 janvier 1920): « *Médecin brave et courageux. Tombé glorieusement devant Verdun, le 23 juin 1916, au moment où il donnait ses soins aux blessés.* »

Sa mémoire est honorée sur la plaque commémorative de la Faculté de médecine de Montpellier, et le Livre d'or des médecins morts pour la patrie.

<sup>254</sup> Historique du 28<sup>ème</sup> régiment d'artillerie de campagne ; JMO du 28<sup>ème</sup> RAC, groupe de 95. SHD 26N954/21 ; JMO du 28<sup>ème</sup> RAC, 49<sup>ème</sup> batterie SHD 26 N 956/10

<sup>255</sup> Péricard J. Verdun. Librairie de France, 1934. p 281-292

# Jules LAURENT

(1882-1916)



Portrait de Jules Laurent sur le tableau d'honneur de L'Illustration<sup>256</sup>

Jules Fulcrand Antoine Laurent est né le 20 juin 1882 à Montpellier. Son père Alban, âgé alors de trente-neuf ans est teneur de livres. Il sera plus tard syndic de faillite, directeur de la société *Les propriétaires réunis* à Montpellier. Sa mère Marie Magdeleine, née Bompar, est âgée de 40 ans. Son oncle maternel, entrepreneur, est conseiller municipal à Montpellier. Jules a deux sœurs, Rose et Jeanne, respectivement plus âgées que lui de 9 et 8 ans. Leur père décédera trois ans plus tard, en 1885.

Jules passe son baccalauréat (Lettres-Philosophie) en juillet 1900 à Montpellier. Il obtient son certificat PCN en juillet 1901 et s'inscrit en novembre à la Faculté de médecine. Il bénéficie d'un sursis d'incorporation, étant étudiant en médecine et fils unique de sa mère veuve<sup>257</sup>. Ses études sont ensuite interrompues par son service militaire de novembre 1903 à novembre 1904. Il rejoint ainsi le 16<sup>ème</sup> escadron du train des équipements militaires, puis passe au 40<sup>ème</sup> RI. Il est mis en disponibilité en octobre 1904 et reprend le cours de ses études en novembre où il prend sa 9<sup>ème</sup> inscription. Il prend sa 16<sup>ème</sup> et dernière inscription en novembre 1906. Dans ce parcours, il a passé tous ses examens sans problème<sup>258</sup>. Il est nommé médecin auxiliaire de réserve le 9 août 1905. Il soutient finalement sa thèse

---

<sup>256</sup> Consultable sur [www.lillustration.com](http://www.lillustration.com)

<sup>257</sup> Archives départementales de l'Hérault.1R1147

<sup>258</sup> Archives de la Faculté de médecine de Montpellier.



le 18 janvier 1907, sous la présidence du Professeur Tédénat. Inspirée par le Professeur agrégé Soubeyran, elle est intitulée *Contribution à l'étude des gastrorragies*.

Jules Laurent s'installe à Saint-Laurent-d'Aigouze, dans le Gard. En 1907, il effectue une période d'instruction au 5<sup>ème</sup> régiment du génie. Il est nommé médecin aide major de 2<sup>ème</sup> classe de réserve. Le 6 avril 1908, il épouse à Reims Andrée Aubert, âgée de 20 ans, fille d'un négociant en tissus<sup>259</sup>. Le couple va avoir trois enfants, Marie-Hélène, Mireille et Guy. Jules exerce son métier de médecin à la grande satisfaction de la population locale. Le maire de Saint-Laurent écrira au doyen de la Faculté: « *Il exerçait dans la commune depuis le début de sa carrière médicale. Par son amabilité, il avait su s'attirer de toute la population une sympathie bien méritée et les habitants n'avaient qu'à se louer des soins qu'il donnait à ses malades. Aussi est-il beaucoup regretté*<sup>260</sup> » Il continue par ailleurs sa formation de médecin de réserve. Il effectue une période d'exercices en 1911. Il assure alors le service médical d'un détachement du 19<sup>ème</sup> régiment d'artillerie, dépêché à Saint-Laurent-d'Aigouze à l'occasion de grèves. « *Actif et dévoué* », il assure ce service « *à la satisfaction de ses chefs. Il est apte à faire campagne*<sup>261</sup> ». Il est promu médecin aide-major de 1<sup>ère</sup> classe de réserve en décembre 1911. C'est dans ce climat de vie familiale et professionnelle bien remplie qu'éclate la guerre et qu'il est mobilisé le 2 août 1914.

Il est affecté comme médecin chef de service au 1<sup>er</sup> échelon du parc d'artillerie du 15<sup>ème</sup> corps d'armée, basé à Nîmes, tout en restant dépendant du 19<sup>ème</sup> régiment d'artillerie de campagne. Le parc d'artillerie du corps d'armée est chargé de livrer, réparer et entretenir le matériel roulant et toutes les armes et munitions. Le parc est composé d'un état-major et de deux échelons incluant des sections de munitions d'infanterie, des sections de munitions d'artillerie, et d'autres unités de soutien. Les unités du parc d'artillerie vont suivre les mouvements du 15<sup>ème</sup> corps d'armée, de même que les autres unités de soutien logistique, dans une position moins risquée que celle des unités du front. Cependant les sections doivent approvisionner en munitions les premières lignes dans des conditions de transport toujours difficiles. Les effectifs sont importants (plus de deux mille hommes et deux mille cinq cent chevaux).

Pendant la guerre de mouvement, le parc d'artillerie suit les déplacements du quartier général du 15<sup>ème</sup> corps d'armée et de l'état-major de l'artillerie, participant aux attaques en Lorraine, jusqu'à Dieuze, puis à la retraite et enfin à la bataille de la Marne<sup>262</sup>. Lorsque le front se stabilise, l'ensemble va s'établir en Argonne à la fin du mois de septembre 1914. L'état-major de l'artillerie est à Dombasle-en-Argonne, où se situe le quartier général du 15<sup>ème</sup> corps. Le parc d'artillerie est établi plus au sud, à Fleury-sur-Aire, où il va rester jusqu'en mai 1915. À cette date, la ligne de front tenue par le 15<sup>ème</sup> corps est modifiée et les positions changent, l'état-major et le premier échelon du parc d'artillerie allant s'établir à Charmontois, pendant que le quartier général du 15<sup>ème</sup> corps se situe à Dommartin-la-Planchette, l'état-major de l'artillerie s'installant à Fleury-sur-Aire. Ces déplacements se font donc dans une zone géographique limitée.

Fin août 1915, le parc d'artillerie part avec le 15<sup>ème</sup> corps en Champagne au nord-ouest de Reims et se déplace de Vieil-Dampierre à Branscourt (Marne). Le quartier général du corps d'armée s'installe à Romain. Le 15<sup>ème</sup> corps se situe à l'ouest du dispositif de la grande offensive du 25 septembre 1915 en Champagne et participe à la préparation d'artillerie. Un nouveau changement de secteur intervient après relève en décembre 1915. Le corps d'armée est à nouveau relevé le 5 mai 1916. Le parc stationne à Blacy (Marne), près de Vitry-le-François.

Le 16 mai, le 15<sup>ème</sup> corps est mis à la disposition de la 2<sup>ème</sup> armée et va relever le 9<sup>ème</sup> corps d'armée en Argonne. La bataille de Verdun fait rage depuis le 21 février. Le front tenu se situe sur la rive gauche de la Meuse, entre le bois d'Avocourt et la route d'Esnes-Bethincourt. Le PC de l'artillerie du 15<sup>ème</sup> corps

<sup>259</sup> Eugène Dupont. Mariages de La vie rémoise. <[http://lavieremoise.free.fr/news/index.php?id\\_news=145](http://lavieremoise.free.fr/news/index.php?id_news=145)>

<sup>260</sup> Archives de la Faculté de médecine de Montpellier. 1MED131

<sup>261</sup> Dossier d'officier. SHD 5Ye 109602

<sup>262</sup> JMO de l'artillerie du 15<sup>ème</sup> corps d'armée. SHD 26N157/1 et 2 ; JMO de la direction du service de santé du 15<sup>ème</sup> corps d'armée 26N157/11

est à Ville-sur-Cousances, de même que le quartier général du 15<sup>ème</sup> corps et un centre hospitalier, où fonctionnent trois ambulances de 150 lits (3/15, 15/15 et 10/15). Le poste de secours principal est installé au château d'Esnes. Le PC du parc d'artillerie est au bois de Fouchères, à quelques kilomètres au nord. L'activité de l'artillerie est intense, étendue du bois d'Avocourt jusqu'aux pentes ouest du Mort Homme, avec une cadence moyenne de 25 000 coups pour les 75 et de 5 000 coups pour l'artillerie lourde. L'action se poursuit jusqu'en juillet.

C'est alors que survient le 9 juillet 1916 le drame où Jules Laurent va perdre la vie, à l'âge de 34 ans, tué par un malade ayant perdu la raison. Sa mort est décrite par son épouse dans une lettre au doyen de la Faculté de médecine : « *Il fut tué par un canonnier français devenu fou qui lui déchargea trois balles de revolver à bout portant le 9 juillet 1916 à Ville-sur-Cousances (Meuse) et mourut deux heures après l'accident des suites de ses blessures à l'ambulance 15/15 du même lieu. Il fut fait chevalier de la Légion d'honneur sur son lit d'agonie avec la citation suivante comportant la croix de guerre avec palme : « Laurent Jules, Médecin aide major de 1<sup>ère</sup> classe de réserve du parc d'artillerie d'un corps d'armée (19<sup>ème</sup> régiment, 15ème corps d'armée). A été nommé dans la Légion d'honneur au grade de chevalier : Médecin Major de haute valeur morale et professionnelle, d'un zèle et d'un dévouement au-dessus de tout éloge. A été très grièvement blessé dans l'accomplissement de ses devoirs*<sup>263</sup>. » Il s'agit d'une citation à l'ordre de l'armée du 28 août 1916, l'arrêté de nomination dans l'ordre de la Légion d'honneur datant du 19 août, pour prendre rang au 8 juillet.

Son épouse reste veuve avec 3 enfants. Au moment du drame, ses beaux-parents, habitant Reims, sont réfugiés chez leur fille à Saint-Laurent-d'Aigouze. Son beau-père, Monsieur Aubert écrit au doyen de la Faculté le 19 juillet 1916: « *Ancien élève de la Faculté de médecine de Montpellier, où habite encore sa pauvre mère, il était venu exercer ici en 1907. Il laisse une jeune femme, ma pauvre fille, plongée dans la désolation et trois beaux petits enfants dont l'aîné a à peine sept ans. Il est mort victime de son devoir et sa mort tragique et glorieuse sera un honneur pour sa famille et les dignes professeurs de la Faculté de médecine qui l'avaient fait ce qu'il était, homme de devoir et de bien*<sup>264</sup>. »

Jules Laurent est inhumé dans la nécropole nationale de Ville-sur-Cousances.

Sa mémoire est honorée sur le monument aux morts de Saint-Laurent-d'Aigouze, la plaque commémorative de la Faculté de médecine de Montpellier, le Livre d'or du lycée de Montpellier, le Livre d'or des médecins morts pour la patrie et le tableau d'honneur de *L'Illustration*.



Nécropole nationale de Ville-sur-Cousances (Photo H.Henry)

<sup>263</sup> Archives de la Faculté de médecine de Montpellier. 1MED131

<sup>264</sup> Idem



La tombe de Jules Laurent (photo H.Henry)



Le Monument aux morts de Saint-Laurent-d'Aigouze

# Paul LHUILLIER

(1892-1916)



Photographie de Paul Lhuillier sur sa carte d'étudiant 1912-1913

André *Paul* Lhuillier naît le 25 novembre 1892 à Paris. Son père Marie Paul, âgé de 32 ans est négociant. Sa mère Claire Alice, née Malezieux, est âgée de 25 ans. La famille habite dans le 8ème arrondissement, rue Castellane.

En 1912, la famille réside à Cannes. Paul passe son baccalauréat (Latin-Langues-Philosophie) en septembre 1912. Il obtient son certificat PCN à Montpellier en novembre 1912 et s'inscrit à la Faculté de médecine. Il bénéficie en 1913 d'un sursis d'incorporation qui est renouvelé en 1914<sup>265</sup>. Il accomplit ses deux premières années d'études, prenant sa huitième inscription le 8 juin 1914. Il n'a encore passé aucun examen lorsque la guerre vient interrompre ses études<sup>266</sup>.

Il est incorporé le 2 août 1914 comme canonnier de 2<sup>ème</sup> classe au 7<sup>ème</sup> régiment d'artillerie à pied. Il passe à la 15<sup>ème</sup> SIM le 12 mai 1915, et il est nommé médecin auxiliaire le 26 juin 1915.

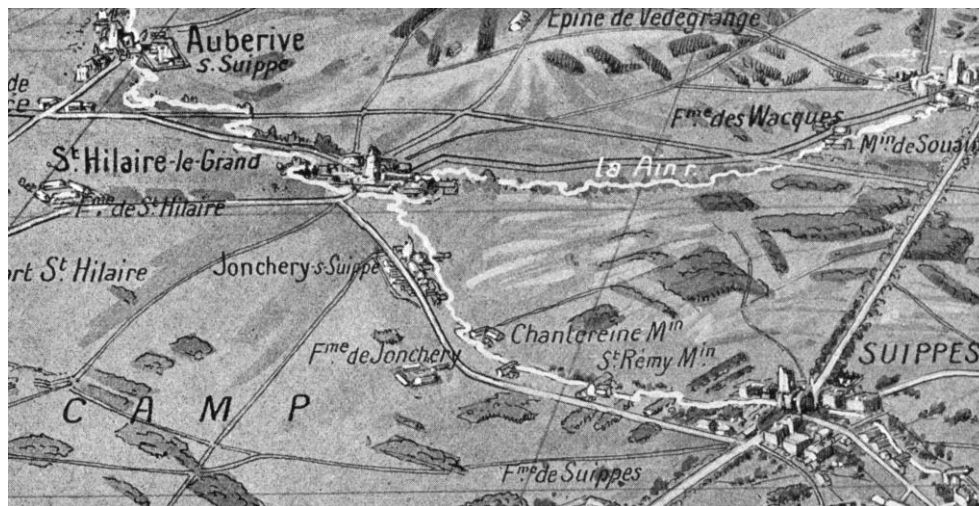
Le 23 août 1915, il est affecté au premier groupe d'artillerie de 90 de la 157<sup>ème</sup> division. Ce groupe de 3 batteries fait partie de l'artillerie divisionnaire, constituée le 28 avril 1915 avec

---

<sup>265</sup> Archives départementales des Alpes maritimes. 1R 616

<sup>266</sup> Archives de la Faculté de médecine de Montpellier

la 157<sup>ème</sup> division<sup>267</sup>. Il est embarqué à Lyon le 1<sup>er</sup> septembre et transporté par voie ferrée jusqu'à Liancourt (Oise). En manœuvres jusqu'au 25 septembre, il est embarqué le 27 à Longueuil-Sainte-Marie et débarque en Champagne, à Saint-Hilaire-au-Temple. Il est immédiatement engagé dans la deuxième bataille de Champagne où la 157<sup>ème</sup> division combat au nord de la ferme des Wacques, dans la région de Souain-Perthes-les-Hurlus.



Carte de la zone Suippes-Saint Hilaire-le grand (L'Illustration)<sup>268</sup>

Le premier groupe d'artillerie est positionné à l'est de la route de Suippes à Saint-Hilaire, à 800 mètres de l'entrée de Saint-Hilaire, puis au sud du Bois carré. Du 27 septembre au 10 octobre, la mission des batteries est de démolir les réseaux de fils de fer ennemis et de contre-battre les batteries adverses. 24 747 obus sont tirés dans cette période, dont 9 416 par le premier groupe. 7 canonniers sont tués et 24 blessés. Le 10 octobre, la division est retirée du front. L'artillerie divisionnaire est enlevée par voie ferrée à Chalons et dirigée sur Belfort. Le premier groupe cantonne à Berthonvilliers.

Le 22 octobre 1915, Paul Lhuillier quitte l'artillerie pour être affecté au 32<sup>ème</sup> BCA. Ce bataillon, qui vient d'être engagé durement en Champagne, est au repos et à l'instruction dans la région de Belfort, cantonnant à Héricourt. Il reçoit des renforts, et se réorganise. Cette période d'instruction dure jusqu'au 3 décembre. Elle est suivie d'une période d'exercices et de manœuvres jusqu'au 26 décembre. À cette date, le bataillon fait mouvement et organise deux centres de résistance face à la frontière suisse, à Abbevilliers et Croix<sup>269</sup>.

Le 13 février 1916, à la suite d'une avance allemande dans l'Entre-Largue, à l'est de Sepois-le-bas, il intervient après une marche forcée de nuit pour rétablir une situation critique en arrêtant l'avance allemande.

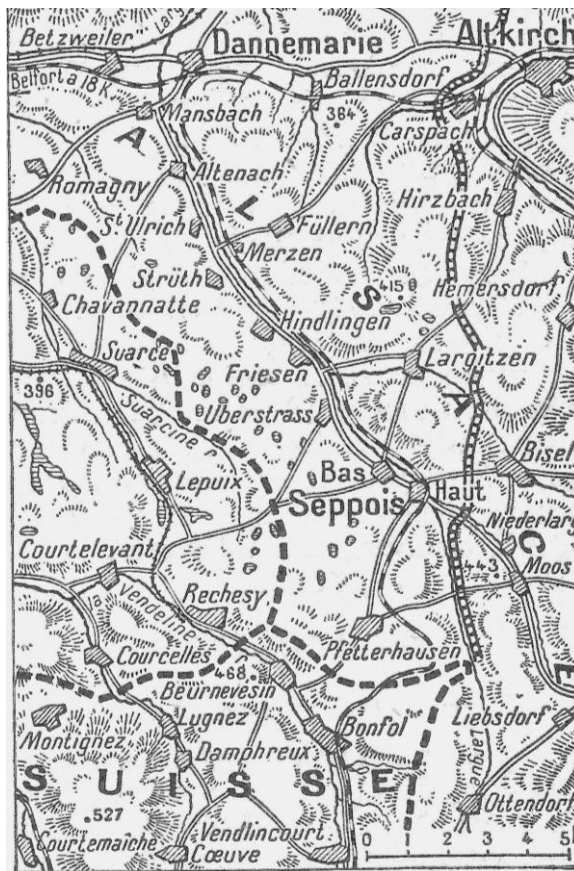
Les pertes sont lourdes : 150 hommes et 3 officiers. Le bataillon, relevé après cette action, revient dans le secteur du Pfannenstiehl, puis de Schonholtz, enfin de Burnhaupt et Pont d'Aspach. C'est là que survient le 3 juillet une attaque allemande, après un bombardement sévère. Cette attaque permet aux Allemands d'occuper l'ouvrage des Parallèles dont ils seront chassés par une contre-attaque immédiate. La conduite d'André Lhuillier lui vaut le 23 juillet 1916 sa

<sup>267</sup> JMO de la 157<sup>ème</sup> DI. Artillerie. SHD 26N 450/2

<sup>268</sup> L'Illustration. 2 octobre 1915, n° 3787, p.352. Consultable sur [www.lillustration.com](http://www.lillustration.com)

<sup>269</sup> Historique du 32<sup>ème</sup> bataillon de chasseurs à pied. Imprimerie Chambérienne. Chambéry. 1920 ; JMO du 32<sup>ème</sup> BCP. SHD 26N 826/31

première citation, à l'ordre du bataillon, comportant l'attribution de la croix de guerre : « *Médecin auxiliaire très courageux et très dévoué. Toujours prêt à se porter en première ligne pour donner ses soins aux blessés. S'est particulièrement bien montré au combat du 3 juillet.* »



Front à la frontière Suisse dans le Sundgau. (L'illustration, 19 février 1916, n° 3807, p.193)

Le 15 août le bataillon est envoyé au repos. Il quitte la Haute-Alsace le 19 août et arrive au camp d'instruction d'Arches, près d'Épinal, pour une période d'instruction et d'exercices en vue de son engagement à Verdun. Quittant le camp d'Arches, il débarque à Ligny-en-Barrois, pour être engagé entre le 25 septembre et le 4 octobre dans le secteur du Nez de Souville et du Ravin des Fontaines, à l'ouest du fort de Vaux. Il y découvre l'enfer de Verdun, évoqué dans l'historique du bataillon : « *Ce sol inimaginable, sans forme, ce ciel gris et bas et ces barrages du soir, qui, nés là en un point, embrasent soudain toute la ligne et claquent sans arrêt.* »

Le bataillon redescend ensuite vers Longchamp, Belrain, Nicey. Une nouvelle période d'instruction commence en vue de la grande attaque du 24 octobre pour la reprise du fort de Douaumont. Le 22 octobre, il est transporté en camions à Belleray, à la disposition de la 214<sup>ème</sup> brigade. Les positions qu'il doit occuper sont reconnues le 23 octobre. Dans la nuit du 23 au 24 octobre 1916, le bataillon remonte en ligne pour occuper ses emplacements en avant de Fleury, et subit un violent tir de barrage. Il est en position de soutien. L'attaque pour la reprise du fort de Douaumont est déclenchée le 24 octobre à 11h40, après un bombardement de plusieurs jours. Le fort étant enlevé, le bataillon reste en soutien à la tourelle est du fort.

C'est lors de cette journée du 24 octobre 1916 que Paul Lhuillier trouve la mort à l'âge de 24 ans, alors que sa formation est en position à la tourelle est du fort de Douaumont. Il est cité à l'ordre du corps d'armée le 14 novembre : « *Médecin auxiliaire tombé au moment où il se*

*disposait à remplir brillamment son devoir, comme il l'avait fait en toutes circonstances, ce qui lui avait déjà valu une citation. »*

À sa croix de guerre avec étoile de vermeil, la médaille militaire sera ajoutée à titre posthume le 24 octobre 1920. « *Médecin auxiliaire d'un courage et d'un dévouement au-dessus de tous éloges, toujours volontaire pour porter secours aux blessés. Tué à son poste de combat, à l'attaque du Fort de Douaumont, le 24 octobre 1916. A été cité. »*

Sa mémoire est honorée sur le monument aux morts de Cannes, la plaque commémorative de la Faculté de médecine de Montpellier, et le Livre d'or des médecins morts pour la patrie.

# Maurice WARNERY

(1894-1916)



Maurice Warnery.  
En novembre 1916 (Coll. J. Warnery)<sup>270</sup>

Maurice Warnery naît le 22 janvier 1894 à Montpellier. Son père, Charles Warnery, diplômé de l'École Supérieure de Commerce de Paris et chevalier de la Légion d'honneur, est négociant en vin à Cette (actuellement Sète). Sa mère Marthe, née Leenhardt, est la fille de Charles Leenhardt, officier de la Légion d'honneur, président de la chambre de commerce de Montpellier, et président du tribunal de

---

<sup>270</sup> Jérôme Warnery. Archives familiales.



commerce. Maurice est le cinquième d'une fratrie de 8 enfants nés entre 1886 et 1903<sup>271</sup>. La famille demeure 27, cours Gambetta à Montpellier.

Élève du Lycée de Montpellier de 1905 à 1911, où il fut secrétaire d'un groupe de lycéens, il passe son baccalauréat (Lettres-Sciences-Mathématiques) en juillet 1911, à l'âge de 17 ans. Il obtient son certificat PCN à Montpellier en juillet 1912 et s'inscrit à la Faculté de médecine en novembre<sup>272</sup>. Très jeune, ses qualités humaines sont déjà marquantes et il fait la fierté de ses parents. Il fait partie de l'Association des Étudiants Chrétiens. Il participe également aux œuvres sociales animées par son père Charles Warnery dans le département de l'Hérault, et collabore notamment au congrès National de la Mutualité Française tenu à Montpellier peu avant la guerre. L'engagement bénévole de Charles Warnery dans l'essor de la mutualité de l'Hérault se concrétisera par l'ouverture de la Clinique mutualiste Beau-soleil à Montpellier.



Le buste de Charles Warnery à la clinique Beausoleil (photo A. Dubois)

Maurice obtient une licence ès-Sciences Il est nommé Externe des Hôpitaux de Montpellier au concours de 1913, et devient membre de la *Société des Sciences Médicales et Biologiques de Montpellier* en 1914. Les 2 et 4 juillet 1914, il passe avec succès les épreuves de l'examen d'anatomie générale. Ce premier examen de médecine sera le dernier.

<sup>271</sup> Cyril Leenhardt. Les descendants d'André Chrétien Leenhardt <[www.planete-genealogie.com/Cleenhardt/descendants\\_d\\_andre\\_chretien\\_leenhardt](http://www.planete-genealogie.com/Cleenhardt/descendants_d_andre_chretien_leenhardt)>

<sup>272</sup> Archives de la Faculté de Médecine de Montpellier



Photographie de Maurice Warnery sur sa carte d'étudiant 1913-1914

En effet, la guerre vient interrompre ce parcours si prometteur. Au moment de la mobilisation, il est en cours de 2<sup>ème</sup> année d'études. Il sera cependant autorisé à prendre sa 8<sup>ème</sup> inscription trimestrielle en septembre 1914 par décision ministérielle.

Il est incorporé le 1<sup>er</sup> septembre 1914 comme soldat de 2<sup>e</sup> classe, au service combattant de la 16<sup>ème</sup> SIM à Perpignan<sup>273</sup>. Il est rapidement affecté à l'hôpital complémentaire n°3<sup>274</sup>. Il insiste cependant pour partir au front et multiplie les demandes dans ce sens. D'abord affecté dans une ambulance d'une division d'infanterie algérienne, il cherche à se rapprocher encore d'une unité combattante. Nommé médecin auxiliaire le 21 mai 1915, il passe le 17 juin 1915 au 4<sup>ème</sup> bataillon du 3<sup>e</sup> régiment de tirailleurs algériens, dont il va partager tous les dangers<sup>275</sup>.

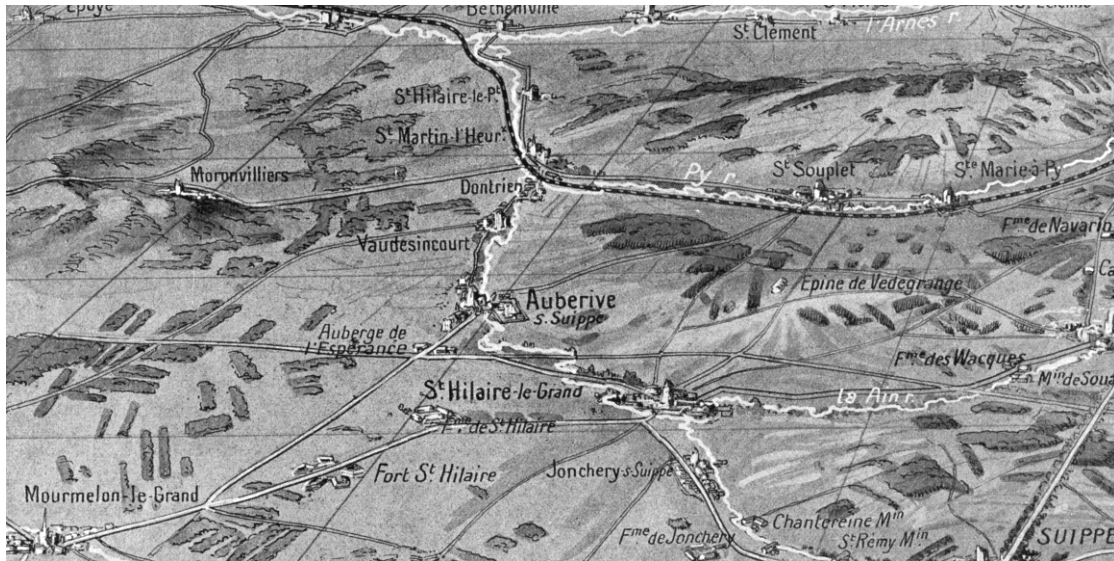
Ce régiment d'élite, qui vient de participer à l'attaque du saillant de Quennevières, appartient à la 37<sup>e</sup> division d'infanterie algérienne (74<sup>e</sup> brigade, 5<sup>ème</sup> armée) située à ce moment dans la région de Tracy-le-Mont (Oise). Le secteur est alors relativement calme mais subit des bombardements réguliers notamment sur Bailly. Le régiment est relevé le 10 juillet et va cantonner à Morierval. Le 10 août, il change de secteur et débarque à St-Hilaire-du-Temple (Marne) pour aller cantonner aux baraques du camp de Mourmelon. Il en repart début septembre pour bivouaquer à Jonchery dans le secteur de Suippes. Maurice va alors participer à la deuxième bataille de Champagne, dans les très durs combats de l'attaque du 25 septembre en direction du bois Raquette et de l'épine de Védégrange. Il est soutenu par une foi religieuse profonde.

---

<sup>273</sup> Archives départementales de l'Hérault, 1R1273

<sup>274</sup> L'Hôpital complémentaire N°3 est installé à Montpellier, à l'École Normale d'Instituteurs, 1 rue de l'École Normale, le 5 août 1914, avec 148 lits. Il a comme annexes le pensionnat de Jeunes Filles des Sœurs de Nevers, 10 rue Moquin Tandon, 35 lits, et le couvent de Religieuses du 18 rue de la Garenne, 60 lits. En avril 1915, le service d'aliénés de Font d'Aurelle, avec 160 lits, lui sera annexé. (Jean Riotte. Les hôpitaux de la 16<sup>ème</sup> région militaire. <[http://pages14-18.mesdiscussions.net/pages1418/Forum-Pages-d-Histoire-service-sante-1914-1918/hopitaux-militaires-rm-sujet\\_70\\_1.htm](http://pages14-18.mesdiscussions.net/pages1418/Forum-Pages-d-Histoire-service-sante-1914-1918/hopitaux-militaires-rm-sujet_70_1.htm)>)

<sup>275</sup> JMO du 3<sup>e</sup> régiment de marche de tirailleurs algériens. SHD 26N846 ; JMO de la 74<sup>e</sup> brigade d'infanterie. SHD 26N517



Panorama de la zone des opérations en Champagne (L'Illustration)<sup>276</sup>

Il écrit sur son carnet de route, le 25 septembre 1915 : « 8 heures du matin. – Dans une heure il faut sortir : les marmites tapent dur et mes pensées s'envolent très calmes vers la maison paternelle où nous avons déjà connu tant de joies et vers Dieu à qui je demande de me donner le courage de faire tout mon devoir. » Le lendemain: « Je reprends ma plume pour remercier Dieu, d'abord de m'avoir protégé, car j'ai chargé avec mon bataillon ; et malheureusement il a été touché [...] J'ai vécu les heures les plus belles, mais peut-être les plus tragiques et les plus angoissantes de ma vie<sup>277</sup>. » En effet, bien que cette grande offensive ait permis de conquérir les premières lignes allemandes après une intense préparation d'artillerie, les troupes engagées butent sur la seconde ligne abritée par un réseau de barbelés intact. L'attaque se solde par un nouvel échec et l'offensive est arrêtée le 29 septembre après des pertes considérables. C'est dans ces circonstances très risquées, son régiment essuyant de lourdes pertes, que Maurice Warnery obtient sa première citation : « *Ordre général N°83. Sont cités à l'ordre de la division : [...] Le médecin auxiliaire Warnery Maurice : n'a pas hésité le 25 septembre 1915 à partir à l'assaut à la suite de son bataillon dans le but de porter un secours immédiat aux blessés. A fait preuve de la plus belle abnégation dans les combats qui suivirent.* » Ses aînés, les médecins aide-majors Mathieu et Villigens, médecins de bataillon sont également cités dans cette action ainsi que de nombreux brancardiers.

Le régiment est relevé le 2 octobre. Transporté dans le Nord, il stationne au sud-ouest de Bergues (Drincham et Pilgam). Il cantonne ensuite au repos en Lorraine dans la région de Bar-le-Duc à partir du 9 janvier 1916. Il est à l'entraînement au camp de Mailly, près d'Arcis-sur-Aube du 2 au 12 février, avant de rejoindre la région de Verdun.

Peu après le déclenchement de la bataille de Verdun le 21 février 1916, le régiment, sous un bombardement incessant et d'une extrême violence, participe aux combats du 23 au 25 février, après l'avancée allemande sur Samogneux, tenant la position de la côte du Talou, entre Champneuville et la côte du Poivre. Lors de ces combats, Maurice Warnery est blessé et obtient sa deuxième citation : « *Ordre général n°111. Sont cités à l'ordre de la division : le médecin auxiliaire Warnery : Blessé à la jambe par un éclat d'obus, s'est fait panser et a énergiquement refusé la fiche d'évacuation que lui délivrait le médecin-chef, déclarant que la situation s'opposait à toute diminution du personnel médical. A continué à donner ses soins aux blessés sous un feu violent.* »

<sup>276</sup> L'Illustration, 2 octobre 1915, n°3787, page 352. Consultable sur [www.lillustration.com](http://www.lillustration.com)

<sup>277</sup> *Le Semeur*, Paris, 1917, 19<sup>ème</sup> année, n°6, pp215-218

Le régiment est regroupé à Verdun le 26 février (caserne Miribel), avant de revenir dans le Nord, à Brillon, le 3 mars, puis à l'instruction au camp de Saffrais (Meurthe-et-Moselle) le 26 mars. C'est ensuite un deuxième séjour dans les tranchées de Verdun, dans le secteur d'Avocourt, de fin avril à fin juin. Après un nouveau et court séjour en Lorraine à Aulnois-en-Perthois (Meuse), le régiment retourne dans le secteur de Verdun le 12 juillet. Il va participer à l'attaque sur Fleury du 15 au 17 juillet. Maurice est alors en permission, mais reprend son poste dans l'urgence le 18 juillet. Ceci lui vaudra une troisième citation, à l'ordre du corps d'armée, en même temps que ses camarades Mathieu et Marchive: « *Rentré de permission le 18 juillet, a tenu à rejoindre son bataillon en première ligne le jour même et sans prendre le temps d'aller chercher son équipement au T.C.*<sup>278</sup> *Pendant la nuit du 18 au 19, n'a cessé de prodiguer ses soins à de nombreux blessés en allant constamment sur la ligne* ».

C'est au cours d'un quatrième séjour à Verdun que Maurice Warnery va trouver la mort. En réserve à partir du 1<sup>er</sup> novembre, son régiment monte en première ligne le 11 novembre dans le secteur de Douaumont. Le secteur tenu est soumis à de violents bombardements. Les conditions climatiques sont détestables et ajoutent à la souffrance des combattants. À côté des évacuations pour blessures, on relève de nombreuses évacuations pour *pied de tranchée*. Le 14 novembre, Maurice Warnery est à nouveau blessé par un éclat d'obus, cette fois-ci mortellement. Conduit à l'ambulance 12/20 du Centre Hospitalier de Fontaine Routon, à Souhesnes (Meuse), il reçoit le jour même la croix de guerre avec palme et la médaille militaire en même temps que sa quatrième citation à l'ordre de l'armée : « *Modèle de bravoure et de dévouement. A fait preuve depuis le début de la campagne d'un calme et d'un sang-froid remarquable, en pansant les blessés sous les plus violents bombardements. Déjà blessé, vient d'être atteint d'une nouvelle blessure à son poste. Trois fois cité à l'ordre.* » (JO du 25 décembre 1916)

Maurice Warnery meurt des suites de ses blessures le 15 novembre 1916, à l'âge de 22 ans, faisant l'admiration de ses camarades et de ses supérieurs, ce qu'exprime le témoignage de son chef de corps : « *Sa bravoure et son entrain dans les moments les plus critiques étaient devenus légendaires dans le régiment.* » Maurice Warnery est inhumé initialement au cimetière militaire de Souhesnes.



Cimetière militaire de Souhesnes (coll. F. Radet)

L'annonce de sa mort eut un retentissement important à Montpellier, éprouvant les familles Warnery, Leenhardt et Castelnau, et soulevant l'émotion de ses maîtres et collègues de la Faculté de médecine. Dans son carnet de route, Gaston Giraud, interne des hôpitaux et secrétaire de la Société des

<sup>278</sup> T.C. : train de combat

Sciences Médicales et Biologiques écrit le 24 novembre: « *Warnery est tombé à Verdun. Notre anémie sera grande. Les syndromes médio-cubitaux sont un peu relégués dans mes préoccupations aujourd'hui* »<sup>279</sup>.

Maurice Warnery est transféré et inhumé au cimetière protestant de Montpellier en mai 1922, en présence de représentants du conseil de la Faculté et de membres de la société des sciences médicales.



La tombe de Maurice Warnery au cimetière protestant de Montpellier

<sup>279</sup> Gaston Giraud. Ma thèse. Notes quotidiennes. Juin 1916-Mars 1917. Montpellier, mai 1993. Lorsqu'il écrit ces lignes, Gaston Giraud, futur doyen de la Faculté de médecine, est en poste avec l'ambulance 2/71 à Monsures (Somme). Dans des conditions matérielles difficiles, il travaille avec ténacité à la phase finale de la rédaction de sa thèse de médecine portant sur certaines conséquences neurologiques des blessures du membre supérieur, d'où l'allusion aux "syndromes médio-cubitaux".

Sa mémoire est honorée sur plusieurs monuments aux morts (cimetière protestant de Montpellier, Faculté de médecine de Montpellier), dans le tableau d'honneur de *L'Illustration*, le Livre d'or du Lycée de Montpellier, le Livre d'or des médecins morts pour la patrie, la revue *Le Semeur* et dans chacune des éditions du *Bulletin de la Société des Sciences Médicales et Biologiques de Montpellier et du Languedoc méditerranéen*, qui recommence à paraître en novembre 1919, et sera suivi, à partir de 1927, par les *Archives* du même nom, où son souvenir sera maintenu jusqu'en 1939, aux côtés de son aîné Edmond Salager, avec la mention suivante : « 1914-1918. Tués au front des armées pour la France. Le Docteur SALAGER, préparateur à la Faculté, Maurice WARNERY, externe des hôpitaux, membres de la Société des Sciences Médicales de Montpellier (1914) »<sup>280</sup>



Photographie de Maurice Warnery (Coll. M-C Barjon-Giraud)

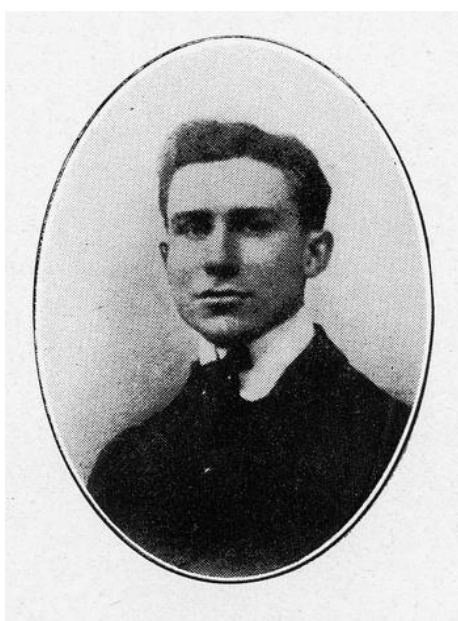
---

<sup>280</sup> Bulletin de la Société des Sciences Médicales et Biologiques de Montpellier, 1919-1920, novembre-décembre 1919



# Paul FIOLE

(1887-1916)



Portrait de Paul Fiolle<sup>281</sup>

Paul Emmanuel Fiolle naît le 25 mai 1887 à Pertuis (Vaucluse). Son père Édouard, âgé de 34 ans y est médecin. Sa mère Jeanine, née Girard, est âgée de 26 ans. Il a un frère aîné, Jean, né en 1884.

Élève du lycée d'Avignon, il étudie ensuite à partir de 1906 à l'École de médecine de Marseille, où son frère l'a précédé en 1902. Auparavant, il a rempli ses obligations militaires en s'engageant pour trois ans en octobre 1905. Incorporé au 58<sup>ème</sup> RI d'Avignon, il bénéficie après un an de la dispense comme étudiant en médecine. Il est libéré en septembre 1906 et reprend le cours de ses études. Il effectue la période d'instruction réglementaire en 1908 et il est nommé médecin auxiliaire de réserve. Il accomplira plus tard deux périodes au 27<sup>ème</sup> puis au 24<sup>ème</sup> bataillon de chasseurs à pied, en 1910 et 1913<sup>282</sup>.

Étudiant brillant, il est nommé Interne des hôpitaux d'Avignon au concours de 1908, puis Interne de hôpitaux de Marseille au concours de 1909. Très vite, son activité scientifique est significative, puisqu'il publie sept articles en 1910, certains en collaboration avec son frère, et deux en 1911. Il ac-

---

<sup>281</sup> Annuaire de l'Association des internes et anciens internes des hôpitaux de Marseille, Editions du Mémento Cartier, Lyon, 1936

<sup>282</sup> Dossier d'officier. SHD 5Ye123021



quiert une expérience chirurgicale notable, en particulier dans le service de Clinique urologique de Marseille. Il soutient sa thèse de médecine à Montpellier le 10 mars 1911, intitulée « *La voie coccy-périnéale (technique)* », sous la présidence du Professeur Tédénat. Il y décrit une nouvelle voie d'abord, fruit de recherches cadavériques dont il a déjà publié les résultats dans *Marseille médical*. Son caractère entier mais pudique, sa franchise, s'y expriment dans l'absence de toute dédicace traditionnelle: « *Volontiers je crie mes inimitiés et mes haines; mais publier mes sentiments de reconnaissance et mes affections me répugne. Ceux qui me sont chers m'excuseront, j'espère, cette pudeur.* » Il poursuit alors à Marseille son activité chirurgicale, publiant avec son frère, lui-même chirurgien promis à un bel avenir<sup>283</sup>, devenu Professeur de chirurgie à 28 ans, divers travaux ou monographies portant principalement sur la chirurgie des voies urinaires.

Cette collaboration avec son frère, auquel il est lié par des liens très étroits, s'exerce aussi dans le domaine littéraire. Les deux frères se rapprochent d'Émile Sicard<sup>284</sup>, directeur de la revue littéraire d'Aix-en-Provence *Le Feu*. Ils publient en 1911 un premier roman, *Les Patibulaires*<sup>285</sup>, analyse et critique acerbe des mœurs médicales. Émile Sicard décrit leur première rencontre : « *Un soir, deux jeunes hommes vinrent me lire les fragments d'un livre de vérité et de critique médicales qu'ils écrivaient en collaboration [...] Ils ne se ressemblaient guère physiquement. Jean était mince, blond, tout en finesse et en réflexion; Paul large, haut, coloré, tout en spontanéité et en mouvement. Ils donnaient pourtant le témoignage sensible de la plus noble et de la plus touchante communauté d'esprit et de cœur [...] Nous nous liâmes d'une grande amitié et ils firent tout d'un coup partie du groupe de la revue Le Feu [...]* »<sup>286</sup>

C'est ensuite la publication en 1912 d'un deuxième roman, *Les Oudinot*<sup>287</sup>, roman de mœurs provinciales, satire cruelle et sévère d'une certaine bourgeoisie oisive de l'époque mais également critique à peine voilée de la conquête coloniale et de l'enrichissement qu'elle procure aux investisseurs aventureux. L'action se passe dans leur chère ville d'Avignon et fait ressentir leur amour de la Provence. Le tableau de l'association des Dames Avignonaises y est savoureux. Quelques scènes épiques en Afrique soulignent leur conception du roman : « *Beaucoup de gens cultivés ne peuvent plus lire de roman [...] Il nous semble que le mal est dû au manque d'ampleur des sujets [...] Les conflits sociaux actuels, les chocs qu'on peut imaginer, les grandes crises d'idées offrent à la littérature des éléments épiques. C'est précisément là, croyons-nous, qu'est l'avenir.* »<sup>288</sup> Ils publient encore en 1913, dans la revue *Le Feu*, leur troisième roman, *Les captifs*, roman réaliste où se confirme leur talent littéraire<sup>289</sup>. C'est l'histoire d'un ménage qui voit grandir en son sein une enfant mauvaise qui se laisse aller dans de basses aventures qui entraîneront sa mort à l'hôpital. Après une haine d'autant plus terrible qu'elle succède à un grand amour, l'homme et la femme trouveront l'apaisement et la réconciliation dans leur extrême vieillesse. Les auteurs montrent dans ce roman, supérieurs aux précédents, leur art de la concision et leur science de la vie. Leurs œuvres ne passent pas inaperçues et attirent l'attention des membres de l'Académie Goncourt. Ils débordent donc de projets, comme l'écrit Sicard : « *C'était l'époque des grands rêves [...] Les projets s'accumulaient dans les esprits comme du grain et ces deux frères [...] s'en allaient, fiers et*

<sup>283</sup> Jean Fiolle (1884-1955). Chirurgien des hôpitaux, Professeur à l'École puis à la Faculté de médecine de Marseille, il fut une grande figure de la médecine marseillaise. Il prit part comme chirurgien à la Grand Guerre et publia avec son frère un précis de chirurgie de guerre. Humaniste et écrivain, son œuvre, commencée avec son frère, est importante, tant sur le plan scientifique que littéraire. Membre de l'académie de chirurgie, officier de la Légion d'honneur, il présida le congrès de chirurgie en 1948. Une rue de Marseille et une école portent son nom.

<sup>284</sup> Émile Sicard (1878-1921). Écrivain, poète, journaliste, directeur de la revue littéraire *Le Feu* (Aix-en-Provence), qu'il créa en 1905. Collaborateur de la revue *Pan* (Montpellier) et des *Courriers du Sud* (Marseille). Il est également l'auteur du livret de l'opéra de Déodat de Séverac, *Héliogabale*.

<sup>285</sup> J. & P. Fiolle. *Les patibulaires*, roman. Union française d'éditions de la revue *Le Feu*, Paris, 1911.

<sup>286</sup> In : P. Fiolle. *Lettres. Campagne 1914-1916*. Préface d'Émile Sicard. Aix-en-Provence. Éditions de la Revue *Le Feu*, 1917, pp. I-II

<sup>287</sup> J. et P. Fiolle. *Les Oudinots*, roman, E. Basset et C<sup>ie</sup>, Paris, 1912

<sup>288</sup> Docteur Vaintray. *Les docteurs Jean et Paul Fiolle, de Marseille*. *Le correspondant médical*. 15 février 1914, n°442, pp. 3-4

<sup>289</sup> J. et P. Fiolle. *Les Captifs*, roman. Éditions de la revue *Le Feu*, G.Oudin et Cie, Paris, 1913.

débordant de joie, appuyés l'un sur l'autre de toute leur affection [...] Demain ! Demain ! Et ce demain fut la guerre.»<sup>290</sup>



Jean et Paul Fiolle. Le correspondant médical, 1914

Paul est mobilisé comme médecin auxiliaire au 1<sup>er</sup> bataillon du 4<sup>ème</sup> régiment d'infanterie coloniale à Toulon<sup>291</sup>. Il va être en contact étroit avec la troupe et en partager les misères, « *pauvre bougre de sous-off-médecin* ». On peut le suivre dans ses écrits. Ses *Lettres* ont été publiées en 1917, de même que son livre inachevé, *La Marsouille*, qui paraîtra après sa mort<sup>292</sup>. Il embarque avec son régiment à Toulon le 9 août. Après 3 jours de voyage il débarque en Lorraine. Il décrit dans ses lettres l'enthousiasme rencontré dans les gares pendant ce trajet. C'est ensuite la marche vers Stenay, puis Baalon, la Belgique à Pin, Izel et Valansart. C'est la bataille de Charleroi. Le 23 août, il reçoit le baptême du feu et a « *l'insigne honneur d'aller chercher sur la ligne de combat, les trois premiers blessés du régiment* ». C'est ensuite la retraite, qu'il décrit dans une longue lettre datée du 24 septembre et dans *La Marsouille*. « *Pendant la nuit, nous avons refait, harassés, la marche que nous avons déjà faite l'avant-veille* ». Il évoque ces journées et ces nuits terribles, où il est au contact direct de la troupe, à la tête de son groupe de brancardiers, l'abandon parfois nécessaire des blessés, qu'il ressent comme une des pires cruautés de la guerre. Paul est en effet à l'arrière-garde, souvent sans personne entre lui et l'ennemi qui avance, sans pouvoir toujours y soustraire les blessés: « *Oh ! Le regard navré du pauvre blessé que l'on abandonne et qui attend l'ennemi ! Plusieurs fois encore, pendant la retraite, nous avons dû en laisser. Il y a*

<sup>290</sup> In P. Fiolle. *Lettres, op.cit.* p.III

<sup>291</sup> Journal de marche et d'opérations du 4<sup>ème</sup> RIC (3<sup>ème</sup> bataillon). SHD N864/1

<sup>292</sup> P. Fiolle. *La Marsouille*. Préface du Docteur Georges Dumas. Paris, Payot et C<sup>ie</sup>, 1917

*seize brancardiers pour mille hommes : cela est à peu près suffisant lorsqu'on avance ; mais lorsqu'on recule !* »<sup>293</sup>. Parfois il lui est possible de revenir pour recueillir ces blessés qui attendent : « *Revenir ! Se jeter encore dans l'enfer des obus, courir à l'endroit où s'acharne la mitraille pour en ramener le pauvre camarade meurtri et pitoyable ! On ne dira jamais assez l'humble et simple héroïsme de certains brancardiers.* »<sup>294</sup> Son engagement auprès des blessés, avec ses brancardiers, est total. La journée du 27 septembre, lors de la meurtrière défense de la rive gauche de la Meuse à Luzy, dans la forêt de Jaulnay, est particulièrement tragique. Il écrit : « *Ce jour-là fut horrible. J'avais les mains pleines de sang ; à côté de moi, avaient éclaté deux obus anéantissant un groupe de cavaliers, me blessant un brancardier que je conduisais à la ligne de feu. Je fus pour cette fois couvert de boue. J'ai porté dans un brancard un pauvre diable pendant cinq kilomètres, au milieu d'une boue qui nous montait jusqu'à mi-cuisse [...]* La nuit, nous sommes allés chercher des blessés [...] La découverte de ces pauvres bougres râlant dans la nuit [...] certains sont restés trois ou quatre jours sans soins à l'endroit même où ils étaient tombés. D'autres blessés, que la mort est venue surprendre avant que nous ou les Allemands ayons pu avancer, ont attendu vainement les secours. »<sup>295</sup> Il y consacre des pages poignantes dans *La Marsouille*, décrivant une réalité plus dramatique encore que dans ses lettres. La retraite se poursuit, harassante, avec des combats de retardement, à Chatillon-sur-Bar, et toujours au plus près des lignes allemandes, comme à Saint-Remy le 3 septembre : « *Nous fûmes surpris par les Allemands qui nous cernèrent presque, couvrant notre ligne de retraite sous la mitraille. Je fus assez heureux, aidé d'un infirmier, pour pouvoir recueillir sept blessés [...]* Je rejoins, après une journée de marche, le régiment avec mes brancardiers. » Le 6 septembre, l'ennemi est stoppé et c'est le début de la bataille de la Marne : « *Enfin, nous nous arrêtons. On supporte à Cloye (près Vitry-le-François) du 6 au 11 septembre, le choc de l'ennemi [...]* Le 11, nous nous ruons à la poursuite de l'ennemi en déroute depuis cette bataille de la Marne. » Cette avance s'arrête vers Virginy et Massiges. C'est la fin de la guerre de mouvement. Les positions s'organisent dans les tranchées. Le 9 octobre, Paul écrit : « *Les maisons, une à une, tombent sous les obus. Les incendies rasant les villages et les deux hameaux où nous cantonnons ne seront bientôt plus que deux amas de ruines fumantes. On aménage les caves, on creuse des tranchées [...]* et l'on commence à vivre une existence souterraine de taupe. » Il décrit dans *La Marsouille* l'agonie des villages de Virginy et Massiges.

Le 10 octobre, le bataillon est relevé pour « *dix à douze jours de repos* ». Paul peut passer deux jours avec son frère Jean, chirurgien dans une ambulance chirurgicale près de Bar-le-Duc. Jean, qu'il place au-dessus de tout : « *[...] le seul d'entre nous qui soit supérieur à tous, c'est Jean. En ces circonstances, serrez-vous autour de lui [...] laissez-vous guider aveuglément par lui, car c'est le meilleur, le plus énergique.* »

Il est d'ores et déjà remarqué par ses chefs pour ses actions d'éclats, aimé et admiré par les hommes de son bataillon, qui savent qu'ils peuvent compter sur son courage. Emile Sicard écrit : « *Il n'a pas fallu beaucoup de temps aux chefs pour le reconnaître, aux soldats pour l'adorer [...]* Son nom circule de groupe en groupe. Il est populaire. Le général et le troupière l'appellent *Popol* » Il est heureux d'être proposé pour une citation et pour la croix. Il écrit à ses parents : « *On m'a proposé dernièrement pour une citation à l'ordre du jour du bulletin des armées, ce qui est épatant, puisque de tout le régiment, hommes et gradés, je suis le seul à être proposé.* » Et plus loin : « *Les soldats de mon bataillon ont pris l'initiative d'adresser au général de brigade une pétition pour me faire avoir la croix [...]* Cela m'a fortifié encore dans mon intention de faire mon devoir pour eux qui, je pense, ont appris à m'aimer. »

<sup>293</sup> *Ibid* pp. 31

<sup>294</sup> *Ibid*, p. 32

<sup>295</sup> P. Fiolle, *Lettres, op.cit.* p.29

Il reçoit ainsi sa première citation, à l'ordre de l'armée, le 12 octobre 1914 : « *A fait preuve de bravoure et d'un dévouement absolu en assurant, d'une façon parfaite, sur le champ de bataille, le traitement et l'évacuation des blessés.* » (JO 29 octobre 1914). Il attend avec impatience sa promotion au grade d'aide-major. Celle-ci lui est annoncée le 20 octobre : « *Je suis nommé aide-major en raison des «services rendus et du zèle que j'ai déployé depuis le début de la campagne.* »



Le 21 octobre 1914, il quitte le 4<sup>ème</sup> Colonial « *au milieu des regrets de tous* » et arrive comme aide-major au 2<sup>ème</sup> bataillon du 8<sup>ème</sup> Colonial. Dans son nouveau poste, « *une tranchée spacieuse et fortement charpentée* » lui sert de maison. La brigade occupe le village de Massiges en ruine et organise le secteur de la Main de Massiges<sup>296</sup>. C'est la période de la guerre des mines. De part et d'autre, on travaille à organiser les positions, aménager des abris, réparer les dégâts causés par l'artillerie adverse, placer des réseaux de fil de fer, élaborer des galeries de mines et de contre-mines. Paul est médecin de bataillon, avec sous ses ordres deux médecins auxiliaires, cinq infirmiers et douze brancardiers. Les séjours aux tranchées de Massiges alternent avec les séjours au repos à Courtémont. Paul écrit le 3 novembre : « *Nous vivons, depuis un mois et demi, une vie nouvelle. Nos tranchées sont à 300 mètres des Allemands et bientôt, grâce aux travaux poursuivis de chaque côté, l'on se fusillera à bout portant. Cela nous change des marches forcées du début.* » Les travaux se poursuivent méthodiquement jusqu'au 28 décembre. Il n'y a pas d'engagement important, mais le danger est partout : « *Le plus ennuyeux, c'est les balles qui sifflent sans cesse dans le village [...] On peut ainsi être tué, par hasard sans doute, et en accomplissant des besognes peu glorieuses.* » Le 19 décembre : « *Un 210 est tombé sur la maison dont faisait partie ma cave-poste de secours ; total: la maison effondrée avec 6 artilleurs déchiquetés, notre poste de secours à demi-écrabouillé [...] J'avais installé une belle salle de pansement dans cette cave. J'étais heureux de pouvoir enfin soigner proprement ces braves gens. Ça n'a pas duré longtemps.* »

Le 28 décembre, lors de la première bataille de Champagne, une attaque française est déclenchée sur les tranchées allemandes de *La Verrue*, à la Main de Massiges. Paul est au plus près de la ligne d'attaque. Celle-ci échoue et se solde par de lourdes pertes pour le régiment. Dans ses lettres aux siens, il ne cache rien des périls encourus et des moments tragiques vécus. Il écrit le

<sup>296</sup> Historique du 8<sup>ème</sup> RIC. An. Imprimerie Mouton et Combe. Toulon, 1920.

29 décembre : « *La date d'hier restera dans mon souvenir comme une date terrible. J'avais été, sur ma demande, chargé de la ligne de feu. Il m'a fallu charger au milieu de ces braves gens vers les tranchées allemandes. Nous étions partis neuf et sommes arrivés trois. J'ai eu deux brancardiers blessés et un tué à mes côtés. Jamais je n'oublierai cette rafale de balles qui nous a suivis pendant les 150 mètres de notre course [...] Mais j'ai eu comme résultat que, à 11 heures du soir, tout était évacué. Il ne restait plus aucun blessé.* » Le régiment, très éprouvé, est relevé et va se reconstituer à Courtémont. Paul fait l'objet d'une deuxième citation, à l'ordre de l'armée, le 19 février 1915 : « *A fait preuve du plus grand courage à l'attaque des tranchées ennemies en suivant, avec ses brancardiers, les colonnes d'assaut, et a réussi à ramener dans nos lignes de nombreux blessés.* »

La situation dans le secteur de la Main de Massiges est stable tout le mois de janvier, où la guerre des mines, éprouvante, a repris. Le 3 février, c'est une puissante attaque allemande, succédant à un déluge d'artillerie, qui enlève les premières lignes françaises, sans parvenir à franchir les deuxième lignes. Paul écrit le 7 février : « *Nous avons eu des journées très dures depuis trois ou quatre jours et nombre de mes amis y ont laissé leurs os [...] Mon ami Cluzel tué, deux médecins blessés à côté de nous, l'aumônier protestant blessé mortellement dans les mêmes circonstances, l'aumônier catholique blessé, deux infirmiers tués, deux brancardiers blessés. Si l'on ajoute à cela la perpétuelle tension du bombardement, tension qui vient à bout de beaucoup de volontés, même bien trempées, tout cela nous a fait un séjour, dans notre nouveau secteur, dépourvu de charmes, surtout les derniers jours.* » Sous un air parfois désinvolte, il est toujours au-devant du danger. Pour cette journée, Il est cité pour la troisième fois, à l'ordre du corps d'armée, le 19 avril : « *A fait preuve de bravoure et de mépris du danger en allant, sous un feu violent, chercher et panser des blessés pendant la journée du 3 février.* » Le régiment a alors quitté le secteur de la Main de Massiges depuis le 25 février.

Le régiment est ensuite au repos à Courtémont. L'inaction, si elle écarte le danger, engendre l'ennui pour Paul Fiolle : « *nous moisissons ici [...]* » et le cafard s'installe. Il a décrit dans *La Marsouille* ces heures de tristesse provoquée paradoxalement par le changement de rythme, qui permet de penser plus longuement à l'éloignement des siens : « *Ils m'aiment bien, mes camarades, et risqueraient leur vie pour moi. Mais leur amitié [...] ne peut m'empêcher de penser à l'amour des miens [...] Je souffre, certes d'être séparé depuis de longs mois de toute civilisation; je souffre de l'obsession continuelle de la mort imminente ; je souffre d'un désir impérieux de confort physique et moral; mais rien de cela n'importe auprès de ce besoin d'affection [...]* »

Le 25 mars, c'est le retour aux tranchées, dans un secteur désormais calme, tantôt en ligne, tantôt au repos.

Le 1<sup>er</sup> juin, le régiment quitte ce secteur pour aller stationner au camp de Chalons. Le 5 juin, Paul, « *en grand cérémonial* », est décoré de la Croix de guerre : « *C'est le général Tétard qui m'a décoré ; puis, il m'a invité à dîner.* » Le 8 juin, le régiment est embarqué par voie ferrée et débarque le 10 juin en Picardie, à Amiens. Paul est installé au repos au château de Creuze. Le 13 juin, il passe une journée de permission à Amiens : « *C'est une très chic ville [...]* *La Croix de guerre a fait un effet bœuf.* » Ce repos est de courte durée.

Le régiment est transporté à Mondicourt, à l'est de Doullens, puis à Vignacourt où il est à l'instruction jusqu'au 15 juillet. Il retourne alors en Champagne, d'abord au sud d'Epernay, puis au nord de Somme-Suippes, jusqu'au 7 août, puis dans le secteur du front de Massiges, en vue de préparer l'attaque de la 2<sup>ème</sup> bataille de Champagne, le 25 septembre 1915. Paul, en collaboration avec son frère, préconise une méthode de traitement chirurgical des blessés insistant sur l'importance d'opérer les blessés graves au plus près de la ligne de feu. Il écrit le 8 septembre : « *Mon rapport sur la manière de traiter les blessés a une suite : une ambulance de chez nous va être envoyée sur la ligne. On construit la salle d'opération qui sera prête d'ici huit jours [...]* *Mon rapport a fait un bruit énorme ici. Si on reste sur les mêmes positions, il faut que la méthode*

*des frères Fiolle se propage sur tout le front.* » En effet, le JMO du service de santé de la division évoque le 6 septembre la possibilité d'établir à la cote 180 une salle d'opération de l'avant où pendant une attaque pourraient être traités et opérés des blessés graves et intransportables, et que le médecin aide-major de réserve Fiolle demande à être employé comme chirurgien dans cet organisme nouveau<sup>297</sup>. Ce poste chirurgical est établi au promontoire de la cote 180, au nord de Minancourt, au côté des postes de secours régimentaires. Le personnel de ce poste, issu de l'ambulance divisionnaire n°3, se compose de deux médecins-major, les Dr Patterson (chirurgien) et Izard (chloroformeur), et de six infirmiers. Paul Fiolle, détaché de son régiment, y est affecté provisoirement. Le poste est opérationnel le 19 septembre.

Après une préparation d'artillerie de trois jours, l'attaque française est déclenchée le 25 septembre, à 9 heures quinze, sous un brouillard épais suivi d'une pluie fine. La base de départ du régiment s'étend sur 400 mètres, avec deux parallèles de départ, en avant du promontoire de la cote 180. Six vagues d'assaut emportent les deux premières lignes, et viennent buter sur la troisième, fortement défendue. À la fin de la journée, la Main de Massiges est cependant conquise, l'ennemi s'étant retiré sur ses deuxième positions. Le 28 septembre, le régiment attaque le Mont-Têtu et enlève les tranchées avancées de la deuxième ligne allemande, au prix de combats opiniâtres et meurtriers. Une nouvelle offensive est lancée le 6 octobre, alors que le régiment est en réserve de division, en vue d'enlever la deuxième position allemande. C'est un échec qui marque la fin de l'offensive de Champagne. Les positions conquises sont ensuite organisées sous le feu de l'artillerie allemande. Le 3 novembre, une violente attaque allemande est repoussée au prix de pertes importantes.

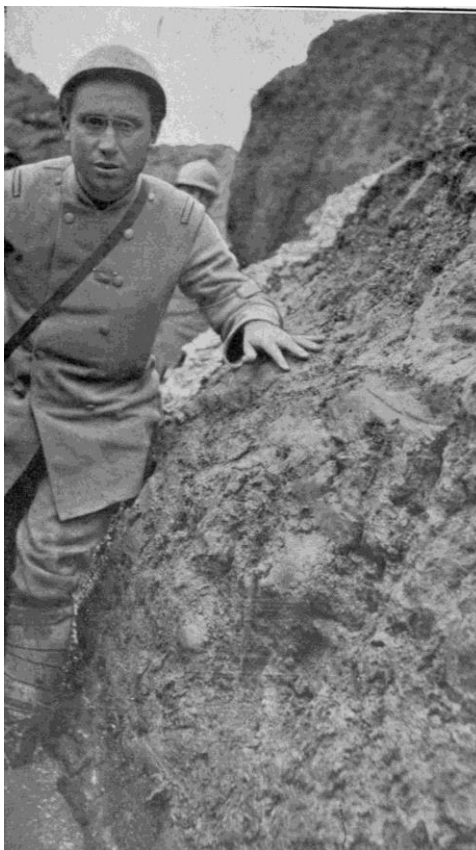
Le jour de l'attaque du 25 septembre, Paul est au poste chirurgical du promontoire. Il opère « *de 9 heures du matin jusqu'à 5 heures du lendemain matin* », heure à laquelle il a pu « *manger et dormir trois heures pour recommencer ensuite* ». Par la suite, il est toujours au 8<sup>ème</sup> colonial, mais détaché au poste chirurgical quinze jours par mois. Il écrit le 7 novembre : « *Enfoui dans un trou humide, je taille et je retaille, rogne et ajuste, recouds et rafistole le jour et la nuit. Du sang jusqu'aux yeux et la colique au ventre [...] En mes moments de loisir, je noircis du papier. J'essaie de rassembler mes souvenirs du début et de les transcrire.* » Il reçoit sa quatrième citation, à l'ordre de la division, le 12 octobre 1915 : « *Chirurgien de talent qui a sauvé nombre de grands blessés par des interventions audacieuses et habiles dans un poste créé à proximité de la ligne de feu. Avait déjà, comme médecin de bataillon, donné de fréquentes preuves de courage, de dévouement et de valeur professionnelle.* » Paul Fiolle fera état de son expérience du poste chirurgical avancé dans un article publié avec son frère dans la *Revue de Chirurgie* en 1916<sup>298</sup>.

Après l'attaque allemande du 3 novembre, le régiment, durement éprouvé, va se reconstituer au Vallon-des-Pins. Il est ensuite au repos, d'abord dans la région de Sainte-Menehould, puis dans les environs de Meaux, enfin au camp de Crêvecoeur. Il part ensuite pour la Somme à la fin du mois de janvier 1916. Le régiment occupe un secteur à Vermandovillers, puis à Frise, en avant de Cappy, du 24 février au 2 mars. Les conditions climatiques sont très dures en raison de la pluie, de la neige, du dégel qui fait s'écrouler les talus des tranchées, remplies de boue liquide où l'on s'enfonce et peine à se déplacer. Des hommes restent parfois enfoncés jusqu'à mi-corps et attendent longuement que l'on puisse les dégager. L'artillerie occasionne de plus des pertes quotidiennes. Paul écrit le 28 février : « *Je ne suis plus qu'un bloc de boue ; voici cinq jours que je ne me suis lavé. Le dégel est une chose effroyable. Pour faire un trajet de 200 mètres dans un boyau, on met une heure. J'ai rarement été aussi misérable que maintenant. Peu de dangers, mais des souffrances terribles, surtout pour les hommes. J'ai vu des braves éprouvés qui pleuraient comme des enfants. Aujourd'hui plus de soixante évacués pour pieds gelés dans un seul bataillon [...] Aujourd'hui, c'est encore pire : une boue gluante, adhérente, qui monte au genou*

<sup>297</sup> Journal de marche et d'opérations du service de santé de la 2<sup>ème</sup> division coloniale. SHD 26N47/07

<sup>298</sup> Le poste chirurgical avancé. Par les aides-major J.Fiolle et P. Fiolle. *Revue de Chirurgie*, 1916, I, pp 302-319

*[...] Jamais, jamais la France ne saura ce qu'elle doit aux soldats, de quelles souffrances ils paient la défense du sol. Je frémis en pensant à ceux de Verdun [...] »<sup>299</sup>*



Paul Fiolle dans les tranchées

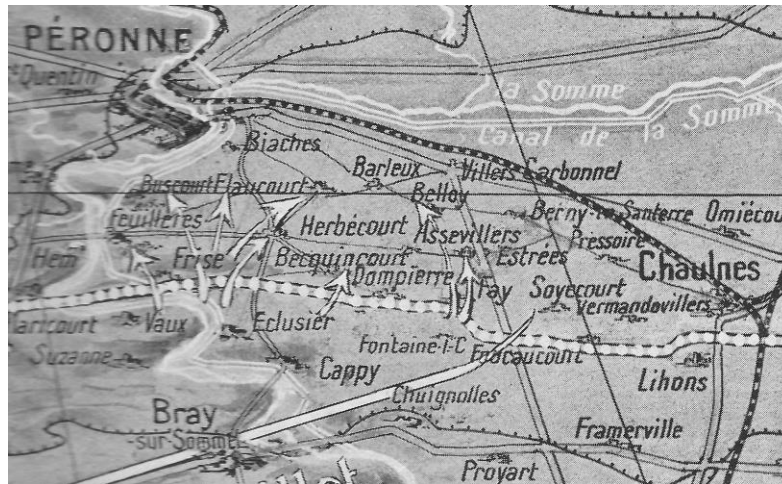
Lorsque paraît la circulaire prévoyant la relève des médecins du front, Paul reçoit l'ordre de se mettre à la disposition du service de santé de la 11<sup>ème</sup> région (Nantes) comme chirurgien. Il fait immédiatement la demande de rester au régiment. Il s'en explique dans une lettre du 24 mars 1916 : « *Mon départ pouvait entraîner d'autres départs, car je suis un des anciens, de ceux que l'on cite, sur qui on compte [...] mon devoir était de rester [...] Le sacrifice du confort, de la tranquillité, des mille joies qui m'attendaient est fait, il n'y a pas à y revenir. J'ai fait cela après réflexions mûres, sans exaltation.* » Le 17 avril cependant, malgré ses requêtes, il est désigné comme médecin-chef de l'hôpital temporaire n°38 à Pont l'Abbé (Finistère). Il s'y plaint de l'inaction et du sentiment d'inutilité qui accompagne ses nouvelles fonctions : « *Dans mon hôpital, où j'aurai sous mes ordres un autre aide-major, le total des malades s'élève à... cinq. Je hante les cinémas.* » Il multiplie les démarches au ministère. Celles-ci finissent par aboutir. Il est muté à la sixième armée le 29 mai et regagne le 8<sup>ème</sup> colonial le 13 juin : « *Je suis à la tranchée au milieu de mes copains qui m'ont fait un enthousiaste accueil. Je suis content plus que je ne saurais dire quoi qu'il pleuve et qu'il y ait de la boue.* »

Le régiment est alors occupé, dans son secteur, aux travaux préparatoires de la bataille de la Somme. La préparation d'artillerie commence le 24 juin et dure 7 jours. Le régiment occupe ses positions de départ dans la nuit du 24 au 25 juin. L'historique du régiment précise : « *Son secteur d'attaque, d'environ 500 mètres est limité au nord par le boyau central et les lisières sud d'Herbécourt, au sud par une ligne passant par la lisière nord de Dompierre et les lisières sud de*

---

<sup>299</sup> P. Fiolle. Lettres, *op. cit.*.

*Flaucourt. La première position allemande, protégée par de multiples réseaux de fils de fer, garnie de nombreux abris à l'épreuve et flanquée par plusieurs mitrailleuses, est fortement organisée. Elle est constituée par trois lignes successives. »<sup>300</sup>*



Panorama du secteur d'attaque du 8<sup>ème</sup> colonial. (L'Illustration)<sup>301</sup>

Le 25 juin, Paul écrit : *« Je pars derrière la première vague, sauf contre ordre. Peut-être donc, adieu. »* Le même jour, il rédige une lettre à remettre à ses parents en cas de mort : *« Consolez-vous en pensant que le sacrifice volontaire de ma vie a sauvé de nombreuses existences. »*. Le premier juillet, l'attaque est déclenchée à 9h30. Les vagues d'assaut s'élancent et ont atteint leurs objectifs successifs en fin de journée. La nuit est mise à profit pour consolider la position et organiser une nouvelle parallèle de départ à 250 mètres des deuxièmes lignes allemandes, fortement protégées par des fils de fer et des nids de mitrailleuses restés intacts. Le 2 juillet, Paul écrit à son frère : *« 2 juillet, midi (près d'Herbécourt). Après une journée admirable où chacun a fait son devoir merveilleusement, nous campons face aux Boches, en rase campagne [...] Je suis très heureux et éreinté, n'ayant pas lâché un instant la première vague. »* Il a avancé son poste de secours dans un abri allemand, sur le boyau des Délicatesses, près du Bois Noir. Il demande dans une note à son médecin-chef que les brancardiers divisionnaires viennent prendre les blessés à ce poste, qu'il estime trop éloigné. Les hommes sont à l'abri dans les trous d'obus de la parallèle de départ, attendant l'ordre d'attaque. Paul se lève pour vérifier qu'aucun blessé n'est oublié. Une rafale de mitrailleuse le frappe d'une balle au cœur. Deux brancardiers se précipitent. Le caporal Trébosc est fauché à son tour. Le soldat Jean Gounelle, infirmier, ramène le corps du médecin, ce qui lui vaut une citation à l'ordre de la brigade : *« Sous le feu violent d'une mitrailleuse, s'est porté au secours du médecin aide-major Fiolle pour lui donner les premiers soins et rapporter le corps de cet officier. »*

Paul Fiolle meurt ainsi au front, un jour de victoire, à l'âge de 29 ans. Son frère Jean, servant dans une auto-chir dans le même secteur, ramène son corps dans un camion de munitions. Il est inhumé provisoirement à Villers-Bretonneux. Il est proposé pour une 5<sup>ème</sup> citation: *« Désigné d'office pour servir dans un hôpital de l'intérieur, était revenu presque aussitôt au régiment sur sa demande insistante - avait tenu à partir avec la vague d'assaut - a été tué par une mitrailleuse au moment où il pensait un blessé. Son rare courage, son dévouement absolu, son réel ascendant sur les hommes lui avaient valu depuis le début des hostilités quatre citations, dont deux à l'ordre*

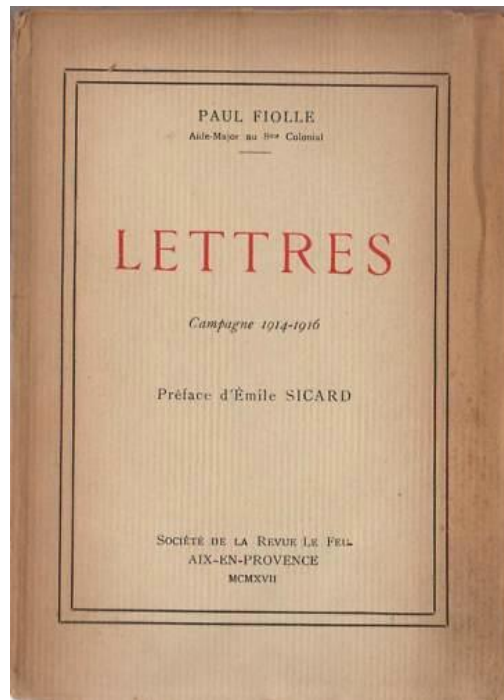
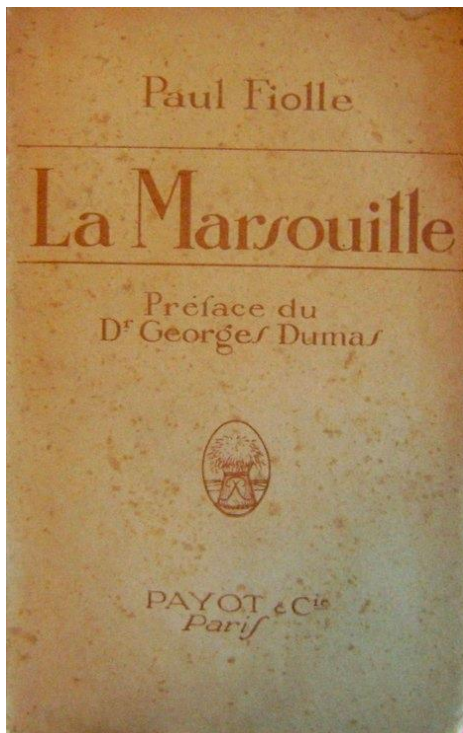
<sup>300</sup> Historique du 8<sup>ème</sup> RIC. *op. cit.*

<sup>301</sup> L'Illustration, 8 juillet 1916, n° 3827, p.31. Consultable sur [www.lillustration.com](http://www.lillustration.com)



de l'armée. » Celle-ci lui sera décernée à titre posthume, en même temps qu'il est fait chevalier de la Légion d'honneur, le 17 avril 1920.

Pendant près de deux ans de campagne, Paul Fiolle est resté au plus près de la troupe. Son livre inachevé de souvenirs, *La Marsouille*, est publié en 1917, la même année que ses lettres. Ce livre est un des témoignages importants recensés par Jean-Norton Cru dans son ouvrage fondamental *Témoins*<sup>302</sup>.



Les témoignages laissés par Paul Fiolle

Paul y a décrit le rôle ingrat du médecin : « *De la guerre, je n'aurai vu que les horreurs, je n'aurai connu que les périls. L'enthousiasme du combattant m'aura toujours été refusé [...] confiné à mon rôle obscur et lamentable de releveur de blessés [...] Et dans mes souvenirs, toujours la même histoire revient : les autres se sont battus, je les ai vu se battre, j'ai partagé leurs dangers, et puis, j'ai ramassé ceux d'entre eux qui étaient tombés [...] dès le moment où le combat s'engage, savoir que, quel que soit le sort des armes, la besogne à laquelle on est voué sera de recueillir les débris, cela est beau peut-être mais plus terrible que tout. Les grands succès, les grandes victoires, pour moi, sont comme les défaites: ces jours-là, je vois beaucoup souffrir, je vois beaucoup pleurer.* » Paul Fiolle a su décrire les souffrances et les angoisses des blessés appelant désespérément à eux les brancardiers et, lors de la guerre de tranchée, les appels des blessés agonisant entre les lignes sans que quiconque puisse les ramener. Les pages consacrées au Poilu montrent combien il l'a connu et aimé, critiquant sévèrement la vision qu'en a le monde de l'arrière : « *Poilu ! Que de bêtises l'on écrit en ton nom ! Ceux-là qui t'ont dépeint, qui t'ont donné cette âme fanfaronne et bavarde par quoi désormais on te caractérise, n'ont pas connu ton cœur*

<sup>302</sup> Jean-Norton Cru. *Témoins : essai d'analyse et de critique des souvenirs de combattants* édités en Français de 1915 à 1928. Paris les étincelles, 1929. Réédition : Presses universitaires de Nancy, 1993, pp305-306

*pitoyable et humain de pauvre bougre [...]. Imbéciles ! [...] Combien je t'aime mieux, ô mon pauvre poilu, tel que tu es, tel que, depuis plus d'un an de vie commune, tu m'es apparu, combien je t'aime mieux plus misérable, plus douloureux, plus humain, plus grand aussi [...] Le poilu ne se plaint pas, mais lorsqu'il entend réciter sur les tranchées les stupidités dont on abreuve le public, il lève les épaules. Le poilu est un homme, et non une brute, il a l'instinct de conservation; il consent à mourir, il ne désire pas la mort [...] car la bravoure ne consiste pas à n'avoir peur de rien, mais bien plutôt à réfréner sa terreur, à marcher malgré elle [...] A ces moments-là on a peur, oui, on a peur, et on reste parce qu'il faut rester. Parfois l'on rit. Pardieu oui ! Pauvre rire crispé, si douloureux et si sublime ! [...] Vous ne savez pas, soit ! Eh bien, taisez-vous, taisez-vous donc ! »<sup>303</sup>*

De nombreuses notices nécrologique ou préfaces de ses ouvrages ont souligné le caractère ardent de Paul Fiolle, sa générosité, son énergie, sa gaieté, son dévouement, son esprit de sacrifice<sup>304 305 306 307 308 309 310</sup>. Des poètes l'on évoqué, en Français<sup>311</sup> ou en Provençal.<sup>312</sup>

Sa mémoire est honorée sur le monument aux morts du Thor, l'annuaire de l'association des internes et anciens internes des hôpitaux de Marseille, le Livre d'or des médecins morts pour la patrie, l'anthologie des écrivains morts à la guerre et la plaque commémorative correspondante du Panthéon, les plaques commémoratives de l'amphi de Chimie à Marseille, des Facultés de Médecine de Montpellier et de Marseille.

---

<sup>303</sup> La Marsouille, *op.cit.* pp.211-214

<sup>304</sup> E. Sicard in: *Lettres, op.cit.*

<sup>305</sup> G. Delmas in : *La Marsouille, op. cit.*

<sup>306</sup> F. Helme. Sur la mort d'un jeune héros *La presse médicale*, 17 août 1916, pp.361-363

<sup>307</sup> Albert Erlande. Paul Fiolle. *Anthologie des médecins morts à la guerre*. Tome 2, pp 270-275. Editions Edgar Malfère, Amiens, 1924.

<sup>308</sup> *Annuaire de l'Association des internes et anciens internes des hôpitaux de Marseille*, Editions du Mémento Cartier, Lyon, 1936.

<sup>309</sup> *Marseille médical*, 1917, pp.29-30

<sup>310</sup> F. Bertrand. *Revue d'histoire et de littérature*, 1920, p.72-73

<sup>311</sup> Émile Sicard. *Élégie à Paul Fiolle*. *Le laurier noir*. Société de la Revue *Le Feu*, 1917, p.75

<sup>312</sup> Joseph d'Arbaud. *En memori*. *Li Rampau d'Aram*, 1920.



# Henri NEGRET

(1894-1916)



Photographie d'Henri Négret sur sa carte détudiant 1912-1913

Henri Marcel Négret naît le 15 janvier 1894 à Saint-Chinian (Hérault). Son père, Léopold Jean, propriétaire, est âgé de vingt-six ans. Sa mère, Augustine Eudoxie, née Fous est âgée de 19 ans. Ses parents se sont mariés en avril 1893.

Henri passe son baccalauréat (Latin-Grec-Philosophie) le 8 juillet 1911 à Montpellier. Il obtient son certificat PCN en juin 1912 et s'inscrit à la Faculté de médecine, en septembre. Étudiant brillant, il est nommé externe des hôpitaux au concours de 1913. Il passe son premier examen en avril 1914 et le deuxième en juillet 1914, avec mention très bien. La guerre vient donc interrompre ses études à la fin de sa deuxième année<sup>313</sup>.

Il est incorporé le 5 septembre 1914 comme soldat de 2<sup>ème</sup> classe au 81<sup>ème</sup> RI<sup>314</sup>. Il passe à la 16<sup>ème</sup> SIM le 10 novembre. Après un an, il est nommé médecin auxiliaire le 31 août 1915 et arrive au 269<sup>ème</sup> RI le 5 octobre 1915. Le régiment est alors engagé dans la 3<sup>ème</sup> bataille d'Artois avec la 70<sup>ème</sup> division d'infanterie, entre Souchez et Carency (Pas-de-Calais). À partir du 14 octobre, il occupe les tranchées de première et seconde lignes dans le secteur du bois de la Folie (cote 140), les abris de la route de Béthune et du chemin des Pylônes<sup>315</sup>. Le régiment organise son

---

<sup>313</sup> Archives de la Faculté de médecine de Montpellier

<sup>314</sup> Archives départementales de l'Hérault. 1R1278

<sup>315</sup> Historique du 269<sup>e</sup> RI. Anonyme, Librairie Chapelot, numérisé par Alain Bethencourt. JMO du 269<sup>ème</sup> Régiment d'infanterie. SHD 26N733/9

nouveau secteur et fait face à plusieurs attaques allemandes. Les conditions climatiques sont éprouvantes et Henri Négret écrit dans son journal de guerre: « *Souchez, 1915 : La boue, toujours la boue ; les évacuations se font en masse pour pieds gelés, fatigue générale, etc. Et quand le régiment sera relevé, si les hommes peuvent tenir les douze jours prévus, je me demande quel en sera l'effectif.* »

*4 décembre 1915 : La pluie n'a pas cessé de tomber, les boyaux se comblent par les éboulements. Les abris eux-mêmes, quand ils ne sont pas étayés et boisés d'une façon parfaite s'écroulent aussi. Les hommes sont fatigués*

*Sud de Souchez, 1915. Il y a une heure à peine, un pauvre soldat de plus de quarante ans, de Perpignan, arrive au poste de secours [...] Il avait été enlisé jusqu'au ventre, et pour s'en sortir, il a été obligé de laisser souliers, chaussettes, pantalon, sac, fusil, tout dans la vase. Quelle impression de voir arriver cette loque pieds nus, au mois de décembre, recouverte de boue et vêtue d'un simple caleçon. Naturellement, pieds gelés, évacué<sup>316</sup>. »*

Le 10 février 1916, trois compagnies participent à une attaque des positions allemandes, sans succès du fait de la violence des feux de mitrailleuses. Le 15 février, la division est relevée. Le régiment est transporté en camions à Fontaine-l'Étalon le 21 février. Il y cantonne jusqu'au 10 mars.

Il est alors embarqué par voie ferrée vers Sainte-Menheould, puis vers Verdun, où la bataille a été déclenchée le 21 février. La 70<sup>ème</sup> division arrive à Houdainville le 19 mars. Le 20, le régiment est engagé dans la bataille et monte en ligne dans les tranchées au sud-est du fort de Douaumont, où il relève le 75<sup>ème</sup> RI. Il y arrive le 21 mars. Il y reste dans des conditions terribles jusqu'au 4 avril. Il faut organiser le secteur, dont les tranchées, incomplètement aménagées, sont bouleversées. Le travail n'est possible que la nuit, sous le feu perpétuel de l'artillerie allemande, qui cause des pertes importantes dans les compagnies. Relevé après cinq jours, le régiment remonte en première ligne le premier avril, subissant dans les tranchées un bombardement de plus en plus violent pendant 36 heures. L'attaque allemande suit, les colonnes d'infanterie étant précédée par les pétroliers et leurs lance-flammes. Initialement repoussée, cette attaque par vagues emporte les tranchées devenues intenables, qui sont évacuées. Elle est cependant arrêtée sur les deuxièmes lignes le 3 avril.

Le 4 avril, le régiment, fortement réduit, est ramené au sud de Verdun, à Dugny. Pendant ces quatorze jours de combats effroyables, il a perdu 17 officiers et 749 hommes. Retiré du front, il passe 10 jours au repos et à l'instruction au camp de Saffrais, avant d'aller occuper en Lorraine, à partir du 15 mai, un sous-secteur relativement calme au nord de Toul. Le 10 juin 1916, Henri Négret quitte le régiment pour être affecté brièvement au 10<sup>ème</sup> régiment du génie, avant de passer à la 10<sup>ème</sup> batterie du 45<sup>ème</sup> régiment d'artillerie de campagne le 10 juin 1916.

Le 4<sup>ème</sup> groupe de batteries, auquel appartient la 10<sup>ème</sup> batterie, est alors en Argonne, dans la région de Futeau, à l'est de Sainte-Menheould<sup>317</sup>. Il est relevé le 9 août et part à l'entraînement au camp de Mailly du 13 au 29 août. Il y effectue des manœuvres d'artillerie et de batteries montées. Il gagne ensuite Torcy, dans l'Aube, au nord de Troyes, pour une nouvelle période de manœuvres.

Le 2 septembre, le groupe débarque dans l'Oise, où la troisième phase de la bataille de la Somme a commencé. La 10<sup>ème</sup> batterie cantonne à Élancourt, au sud-ouest d'Amiens. Les batteries du groupe touchent un canon le 5 septembre, en vue de leur engagement prochain. Le 9 septembre, le groupe est à Domart-sur-la-Luce et manœuvre à nouveau. Le 13 septembre il bivouaque à 1500 mètres au nord-est de Bray-sur-Somme. Henri Négret écrit : « *Nous sommes cantonnés en plein champ. Nous bivouaquons donc, en réalité, c'est la vraie guerre, au point de vue*

---

<sup>316</sup> Brouilhet, A.-René. Les héros sans gloire. Charles Lavauzelle, Paris, 1927 pp. 139-142

<sup>317</sup> JMO du 45<sup>ème</sup> régiment d'artillerie de campagne.

ressources puisqu'elles égalent zéro [...] Ce soir, je coucherai avec mon brigadier sous la voiture médicale, sur un brancard. » Par la suite, le cantonnement s'établit à Curlu, entre Albert et Péronne.



Région de Curlu. (In Hinzelin)<sup>318</sup>



Ruines du village de Curlu

Le 14 septembre, Henri écrit : « *Les nouvelles sont bonnes, cela fait supporter plus vaillamment les durs moments que nous aurons probablement à passer.* » Dans la nuit du 14 au 15 septembre les batteries gagnent leurs positions, d'où elles ont pour mission de battre une partie du front sur une largeur de 600 mètres à proximité de Bouchavesnes. C'est pendant ce mouvement, qui se fait sous le feu de l'ennemi, qu'Henri Négret est tué. Quatre brancardiers sont blessés, et un conducteur de la voiture médicale est tué.

Henri Négret meurt ainsi dans la Somme le 15 septembre 1916 à l'âge de 22 ans. Il est cité le 20 septembre 1916: « *A depuis son arrivée au corps toujours fait preuve de courage et de*

<sup>318</sup> Hinzelin Emile. 1914. Histoire illustrée de la guerre du droit. Tome 3. Librairie Aristide Quillet, sd, Paris

*dévouement. Tombé mortellement blessé le 15 septembre 1916.* » Il reçoit la médaille militaire à titre posthume. Il est inhumé provisoirement au cimetière de Suzanne.

Sa mémoire est honorée sur le monument aux morts de Saint-Chinian, la plaque commémorative de la Faculté de médecine de Montpellier, et le Livre d'or des médecins morts pour la patrie.

# Paul CABANÈS

(1887-1916)



Photographie de Paul Cabanès sur sa carte d'étudiant 1912-1913

Paul François Auguste Marius Cabanès naît le 17 décembre 1887 à Bormes (Var). Son père François Jean Pierre, âgé de 40 ans, est militaire, garde d'artillerie de 2<sup>ème</sup> classe, en poste sur l'île de Porquerolles, où la famille réside. Sa mère Pauline Adolphine, née Renoux, est âgée de 37 ans.

Paul suit sa famille au cours des diverses affectations de son père, à Toulon, Bastia, Perpignan. Il passe son baccalauréat (Latin-Sciences-Philosophie) à Montpellier en juillet 1906. Il s'engage pour 3 ans en mai 1906, avec demande de dispense en tant qu'étudiant en pharmacie. Il est incorporé au 12<sup>ème</sup> RI, à Tarbes, où il arrive le 1<sup>er</sup> juin<sup>319</sup>. Il est libéré en 30 avril 1907. La même année, son père est en poste à Montpellier, où il sera officier d'administration de 1<sup>ère</sup> classe, commandant le parc annexe d'artillerie du 16<sup>ème</sup> corps d'armée. Paul change l'orientation de ses

---

<sup>319</sup> Archives départementales des Pyrénées-Orientales



études et obtient son certificat PCN en juin 1908. Il s'inscrit à la Faculté de médecine en novembre 1908 et prend régulièrement ses inscriptions jusqu'en 1913. Il passe la plupart de ses examens entre 1913 et 1914, le cinquième en juin 1914<sup>320</sup>. Il est par ailleurs nommé médecin auxiliaire de réserve le 2 février 1914.

Il soutient enfin le 30 juin 1914 sa thèse de médecine intitulée «*Contribution à l'étude de la torsion du pédicule dans les kystes de l'ovaire*», sous la présidence du Professeur De Rouville, Professeur adjoint de Clinique gynécologique.

Un peu plus d'un mois plus tard, lorsque la guerre éclate, il est mobilisé comme médecin auxiliaire au 255<sup>ème</sup> RI à Pont Saint Esprit. Il gagne le front avec son corps dans la région de Verdun. Son régiment, faisant partie de la 75<sup>ème</sup> division, est en effet transporté par voie ferrée dans la région de Dugny-sur-Meuse, fait mouvement vers l'est puis le nord-est en direction d'Etain pour participer à la défense de Verdun par le 6<sup>ème</sup> corps d'armée<sup>321</sup>. Il entre en contact avec l'ennemi pour la première fois au combat de Gussainville le 24 août. Il participe aux combats de Boinville le 25 août, Flabas le 1er septembre et Saint-André le 6 septembre. Il prend part à la bataille de la Marne en attaquant le 10 septembre sur les hauteurs d'Heippes. Paul Cabanès est promu médecin aide-major de 2<sup>ème</sup> classe de réserve de l'armée territoriale. La guerre de mouvement prend fin et la guerre de tranchées commence.

Le régiment est d'abord envoyé aux Épargnes où il organise un secteur comprenant la lisière du Bois haut, la cote 304, les abords ouest de Saint-Remy et la tranchée de Calonne. Il quitte ce secteur le 17 décembre pour rejoindre Lacroix-sur-Meuse. Il occupe la cote 304 où il aborde la construction du système de tranchées. L'hiver 1914-1915 est ainsi consacré à la réalisation de travaux défensifs. Paul Cabanès est favorablement considéré par son chef de corps: «*Très bon médecin. Soigne ses malades avec beaucoup de zèle et de dévouement. Très bonne aptitude physique*<sup>322</sup>. »

Les conditions de vie dans les tranchées sont cependant rudes et Paul, malade, est évacué le 10 mars 1915. Le 12 mars, il est admis à l'hôpital n°20 de Verdun pour y être opéré d'un phlegmon contracté dans les tranchées. De Verdun, il est dirigé sur l'hôpital de Beaune, près de Dijon, où un congé de convalescence de 3 mois lui est octroyé. Il est ensuite envoyé en traitement à l'hôpital-dépôt des convalescents de Montpellier<sup>323</sup> où il séjourne jusqu'au 1<sup>er</sup> mai 1915. Pendant ce séjour, il épouse, le 26 avril 1915, Gabrielle Madeleine Rivière âgée de 27 ans.

Le 19 juillet 1915, il est mis à la disposition du service de santé de la 16<sup>ème</sup> région. À partir du 4 août, il est affecté à l'hôpital temporaire n°46 de Béziers. Il y accomplit pendant 5 mois les fonctions de médecin-chef.

En juillet 1916, il est dirigé sur le 159<sup>ème</sup> RI, détachement de Lodève, détaché au camp du Larzac. En septembre, il est mis en route pour Gray (Haute-Saône) et affecté à la réserve du personnel sanitaire (RPS) du Détachement d'armée de Lorraine (DAL)<sup>324</sup>. Le 25 septembre, il

---

<sup>320</sup> Archives de la Faculté de médecine de Montpellier

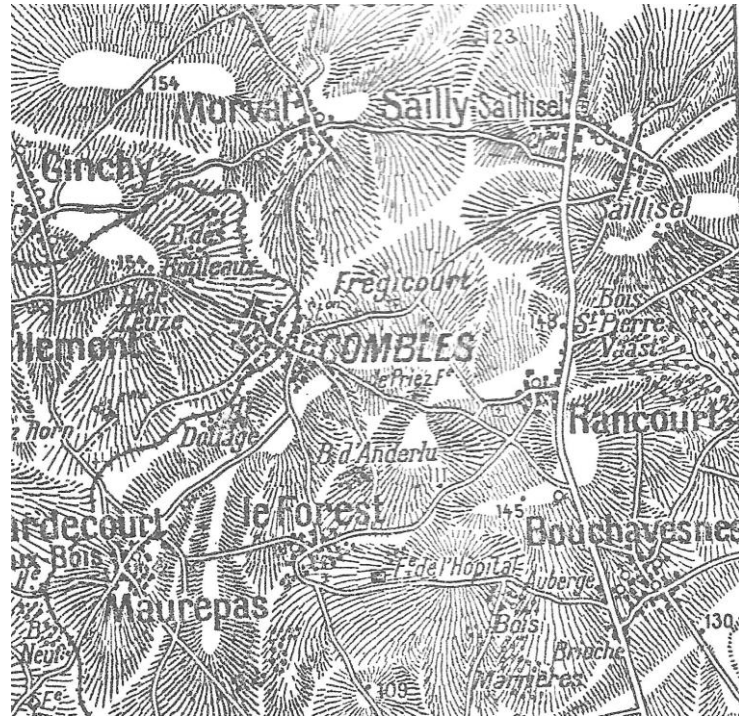
<sup>321</sup> Historique du 255e RI. Anonyme, Charles-Lavauzelle, 1920, numérisé par Jacques Boudet  
<http://www.beauzons.com/mam-joyeuse/regiments/255RI.pdf>

<sup>322</sup> Dossier d'officier. SHD. 5Ye 109354

<sup>323</sup> Les hôpitaux dépôts de convalescents furent créés par la circulaire du 15 octobre 1914 afin de stopper les abus de congés de convalescence et libérer les hôpitaux surchargés de blessés à peu près rétablis. Après un court séjour, les militaires guéris étaient renvoyés au front. Ces formations étaient dirigées par un commandement militaire et sous le contrôle direct du Service de Santé militaire. Ils étaient souvent situés dans de vastes locaux et deviendront par la suite presque tous des hôpitaux complémentaires. L'hôpital dépôt de convalescents de Montpellier était situé dans la caserne du 81<sup>ème</sup> RI et deviendra l'hôpital complémentaire n°49. Source : [http://pages14-18.mesdiscussions.net/pages1418/Forum-Pages-d-Histoire-service-sante-1914-1918/hopitaux-depots-convalescents-sujet\\_1494\\_1.htm](http://pages14-18.mesdiscussions.net/pages1418/Forum-Pages-d-Histoire-service-sante-1914-1918/hopitaux-depots-convalescents-sujet_1494_1.htm)

<sup>324</sup> DAL. Détachement d'Armée de Lorraine, du 12 mars 1915 au 2 janvier 1917. Ex 2<sup>ème</sup> groupe de réserve du 2 août 1914 au 11 mars 1915. Le DAL deviendra ensuite la deuxième formation de la 8<sup>ème</sup> armée.

rejoint au front le 3<sup>ème</sup> bataillon du 161<sup>ème</sup> RI. Ce régiment appartient à la 40<sup>ème</sup> division d'infanterie et va être engagé le 30 septembre dans la bataille de la Somme, dans le secteur de Combles, vers Frégicourt et le bois Saint-Pierre-Vaast. Le 29 septembre les 1<sup>er</sup> et 3<sup>ème</sup> bataillons sont en ligne sur la ligne Frégicourt-Rancourt, devant la tranchée des Portes-de-Fer, fortement défendue et couverte par un réseau de fils de fer<sup>325</sup>.



Les secteurs de Comblé, Frégicourt et Saily-Sallisel <sup>326</sup>

« *La plaine n'est qu'un vaste champ d'entonnoirs que notre artillerie martèle*<sup>327</sup>. » Le poste de secours du 3<sup>ème</sup> bataillon est à la corne sud-ouest du bois d'Anderlu. Le JMO du service de santé du régiment décrit les difficultés d'évacuation des nombreux blessés en précisant que « *la ligne d'évacuation, longue de 4 km, est difficile en raison de l'état du terrain défoncé par les obus et détremé par la pluie qui rend la terre argileuse glissante*<sup>328</sup> ». La relève des blessés est impossible le jour par beau temps et ne peut se faire que la nuit. Les brancardiers doivent procéder aux évacuations de relais en relais, d'abord brancardiers de compagnies jusqu'au poste de secours du bataillon, puis relais par les équipes de brancardiers divisionnaires jusqu'au poste de secours du groupe de brancardiers divisionnaires, enfin transport par des voitures à deux roues, la route étant à peine carrossable, ce qui interdit aux voitures automobiles d'y accéder. Les combats sont violents et les blessés affluent. Le poste de secours du 1<sup>er</sup> bataillon, bombardé continuellement est détruit et doit être évacué, le personnel rejoignant celui du 3<sup>ème</sup> bataillon, en déplorant la perte de deux infirmiers tués. Le 3 octobre, le médecin signale : « *On commence à voir les premiers hommes qui ont été pris sous des éboulements ou ensevelis. Ils sont renvoyés dans leur compagnie* »

<sup>325</sup> JMO du 161<sup>ème</sup> RI. SHD 26N705/1

<sup>326</sup> L'Illustration, 3 août 1916, n°3831, p136. Consultable sur [www.lillustration.com](http://www.lillustration.com)

<sup>327</sup> Historique du 161<sup>ème</sup> RI. Anonyme. Berger-Levrault,

<sup>328</sup> JMO du Service de santé du 161<sup>ème</sup> RI. SHD.26N 702/5

*après un jour de repos*<sup>329</sup>. » Ce même jour le 3<sup>ème</sup> bataillon doit attaquer la tranchée des « *portes de fer* ». La relève des blessés est d'autant plus difficile que des pertes sont survenues dans les rangs des brancardiers. Le 6 octobre le poste de secours du bataillon change d'emplacement. Le 7, le bataillon est en réserve. Le régiment poursuit son attaque sur Sailly-Saillissel. Le 10 octobre, la tranchée de Teplitz est enlevée. Le 12 octobre, l'attaque est enrayée par le feu des mitrailleuses.

Le régiment est relevé le 14 octobre, embarqué pour Gournay-Ferrière (Seine-Maritime), où il reste au repos et à l'instruction jusqu'au 4 novembre, date à laquelle il regagne le secteur précédent, dont le terrain n'est plus qu'un lac de boue. Il y arrive sous une pluie torrentielle, « *après 5 km faits dans une épaisseur de boue de 20 à 40 cm* ». L'installation des formations sanitaires est difficile en raison d'un degré important de désorganisation. Le 6 novembre, le régiment est en position à droite de la route de Péronne à Bapaume, face à l'est. Le 3<sup>ème</sup> bataillon est en réserve à l'ouest de Sailly. Son poste de secours est très mal installé dans un ravin, faute de mieux. « *L'évacuation se fait le matin de très bonne heure, et dans la journée. Elle est à peu près impossible la nuit à cause de la brume et des trous d'obus.* » L'attaque commence dans l'après-midi. Le lendemain, les paniers de pansements et le matériel sont amenés par deux voitures médicales, mais Paul Cabanès ne trouve pas de poste de secours pour le 3<sup>ème</sup> bataillon. Les conditions sont difficilement supportables: « *Il y a peu de blessés depuis l'entrée dans le secteur. Les hommes sont couverts d'une boue liquide qui les rend très malheureux [...] Il est à prévoir que le moral se soutiendra beaucoup moins bien et moins longtemps que dans le précédent séjour.* »

C'est dans ce contexte que Paul Cabanès est grièvement blessé par un éclat d'obus le 8 novembre. Le JMO du service de santé du régiment relate : « *À 16h 30 le Médecin aide-major Cabanès, du 3<sup>ème</sup> bataillon, est amené au PSC*<sup>330</sup>. *En allant de son PS au PC 823, il a été atteint d'un éclat d'obus au niveau de la hanche droite. Bon état général immédiat, bon pouls; il est évacué immédiatement sur l'HOE 32 de Bray-sur-Somme, où il subit l'opération suivante : tamponnement du foie, résection de 4 cm d'intestin grêle. Il meurt le lendemain 9 novembre*<sup>331</sup>. » En effet c'est en se rendant au poste de commandement pour obtenir que son poste de secours soit rapproché de la première ligne de feu qu'il est atteint par un éclat d'obus ayant entraîné une perforation intestinale. Évacué par le Service de Santé du régiment, puis par le personnel du GBD de la 40<sup>ème</sup> division vers l'ambulance 11/9, puis à l'hôpital d'évacuation 32, il y meurt le 9 novembre 1916, à l'âge de 28 ans.

Il est inhumé le 10 novembre dans une fosse individuelle au cimetière de Bray-sur-Somme. Dans une lettre au doyen de la Faculté, son père précise qu' « *il n'a pas pu survivre assez pour obtenir la croix de la Légion d'honneur demandée pour lui à la suite de cette blessure au commandement supérieur* ». Quelque temps après son décès, la citation suivante parvient à sa famille avec la croix de guerre : « *32<sup>ème</sup> corps d'armée, 40<sup>ème</sup> division, ordre de la division n°190 : pendant la période du 28 septembre au 16 octobre 1916, a fait preuve du plus grand esprit de sacrifice pour assurer l'évacuation des blessés. N'a pas hésité à rapprocher le plus possible son poste de secours des premières lignes et a pu ainsi réussir à donner aux blessés les soins plus immédiats. Blessé une première fois le 10 mars 1915. Au grand QG le 12 novembre 1916. Signé; Général Leconte, cdt la 40<sup>ème</sup> DI* »

La mémoire de Paul Cabanès est honorée sur le monument aux morts de Montpellier, la plaque commémorative de l'église Saint-Roch à Montpellier, celle de la Faculté de médecine de Montpellier et le Livre d'or des médecins morts pour la patrie.

---

<sup>329</sup> *Ibid*

<sup>330</sup> PSC. Poste de secours complémentaire.

<sup>331</sup> JMO du Service de santé du 161<sup>ème</sup> RI. *op.cit.*

# ANDRIANJAFY

(1880-1916)

Andrianjafy naît le 12 juin 1880 à Tananarive (actuellement Antananarivo), plus précisément à Ambohimanga (ancienne capitale de Madagascar), dans une famille de notables. Son grand-père, Rainikoto Andriamihamina, fut gouverneur de la province d'Ambohimanga et son père, Ratompoaro, est un médecin malgache. Il a un frère et plusieurs sœurs, dont l'une est l'épouse d'un officier adjoint de haut rang de la province de Tananarive.

Andrianjafy est formé dans une double culture britannique et française. Il commence ses études médicales à la Missionary Medical Academy (MMA), université créée à Tananarive en 1886 par les missions protestantes anglaises et norvégiennes<sup>332</sup>. Madagascar est alors un royaume sous le régime du protectorat européen. À l'avènement de l'ère coloniale en 1896, une des premières actions du gouverneur général Galliéni fut de créer l'École de Médecine d'Ankadinandriana sur les hauteurs de Tananarive. Cette école, devant former des médecins pour l'île entière et abriter un hôpital de référence, fut établie le 11 décembre 1896 et inaugurée en février 1897<sup>333</sup>.



L'hôpital indigène d'Ankadinandriana et l'École de médecine<sup>334</sup>.

Le cycle d'études s'y échelonne sur cinq années, le programme étant calqué sur celui de la Faculté de médecine de Montpellier. Andrianjafy la rejoint en 1897. Alors qu'il passe de la 3<sup>ème</sup>

<sup>332</sup> Communication personnelle d'Yves Ramiara. Bulletin de l'académie malgache 1971-72 tome 49

<sup>333</sup> École de médecine et hôpital indigène de Tananarive. Annales d'hygiène et de médecine coloniale, 1903, n°6 (consultable sur le site de la BIUM)

<sup>334</sup> Reproduit avec l'autorisation d'Y. Ramiara. in : Mianatra. Le maître et le disciple.  
<http://mianatra.free.fr/index.php> .

à la 4<sup>ème</sup> année d'études, remarqué pour ses qualités intellectuelles, il est désigné avec trois autres étudiants malgaches (G.Rakotobe, diplômé de l'école de médecine, Rabary-Ratsimba et Rakotosaona, admis à passer de 4<sup>ème</sup> en 5<sup>ème</sup> année) pour continuer ses études en France, à Montpellier, où il arrive en novembre 1900<sup>335</sup>. Le gouverneur général de France, Galliéni, respectait ainsi la promesse qu'il avait faite lors de l'inauguration de l'École de médecine : « *Je récompenserai les plus studieux d'entre vous en les envoyant en France pour perfectionner leurs études, leur instruction technique, leurs connaissances générales.* »

Andrianjafy termine donc ses études médicales à la Faculté de médecine de Montpellier. De même que ses camarades, il a pour correspondant le Docteur Coustan, médecin en chef honoraire des hôpitaux militaires, demeurant rue Fournarié. Andrianjafy l'en remerciera dans cette dédicace : « *Je garderai précieusement, comme tous mes compatriotes, le souvenir des conseils, de la sollicitude et du dévouement que vous n'avez jamais cessé de nous prodiguer*<sup>336</sup>. » Par décision ministérielle, il est dispensé du baccalauréat et du certificat PCN, et bénéficie de 8 inscriptions cumulatives pour terminer son cycle d'études. Il est de même dispensé des deux premiers examens et s'acquitte des trois derniers sans difficulté<sup>337</sup>. Il devient enfin Docteur en médecine le 4 octobre 1902 en soutenant une thèse brillante sur le Ramanenjara à Madagascar (choréomanie d'origine palustre). Cette thèse, qu'il dédie notamment à ses maîtres de Tananarive, le Docteur Jourdran, directeur de l'école, les docteurs Fontoymont et Rasamimanana, est inspirée par son père, lui-même praticien malgache en activité. Le jury est présidé par le doyen Mairet et il obtient la mention bien à l'écrit comme à l'oral. Le Ramanenjara était une maladie très rarement observée par les médecins coloniaux. Les malades, en raison des manifestations particulières de cette forme d'accès palustre, entraînant une sorte de danse désordonnée, étaient la proie des guérisseurs et de rites magiques. De ce fait cette thèse a un intérêt ethnographique encore souligné de nos jours<sup>338</sup>.

Andrianjafy revient à Madagascar en février 1903. Un article reprenant les principaux résultats de sa thèse est publié en 1903 dans la revue de Madagascar<sup>339</sup>. Il est nommé en mars de la même année médecin de colonisation et affecté à l'hôpital de Miarinarivo, situé à une centaine de kilomètres à l'ouest de Tananarive. Le corps des médecins indigènes de colonisation avait été créé en octobre 1900. Le recrutement de ces médecins se faisait par concours, destiné à tous les médecins malgaches munis du diplôme français. Ils devaient s'engager à servir pendant 5 ans l'administration de la colonie et avaient des attributions précises, devant assurer les soins médicaux gratuits dans les dispensaires et hôpitaux, procéder aux vaccinations, assurer un rôle éducatif en matière d'hygiène<sup>340</sup>. Neuf mois plus tard, Andrianjafy est rappelé à Tananarive à l'école de médecine. Il y devient adjoint aux professeurs, chargé de cours de langue française, et médecin résident à l'hôpital d'Ankadinandriana. En 1905, le corps enseignant de l'école comporte trois médecins militaires, dont le médecin major de première classe Edmond Jourdran, son directeur, deux médecins civils professeurs en titre, dont le Docteur Fontoymont, ancien Interne des hôpitaux de Paris, devenu directeur de l'école en 1909 et deux chargés de cours. La même année, le

---

<sup>335</sup> Journal officiel de Madagascar et dépendances. 21 novembre 1901.

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k56871539>

<sup>336</sup> Andrianjafy. Le Ramanenjara à Madagascar. Choréomanie d'origine palustre. Thèse Médecine. Montpellier. 1902.

<sup>337</sup> Archives de la Faculté de médecine de Montpellier.

<sup>338</sup> D. Nativel. Les héritiers de Raombana. Érudition et identité culturelle à Madagascar à l'époque coloniale. Revue d'Histoire des Sciences Humaines, 2004, 10, 59-77. <<http://www.cairn.info/revue-histoire-des-sciences-humaines-2004-1-p-59.htm>>

<sup>339</sup> Revue de Madagascar (Paris), 1903. 10 janv.-10 juin 1903

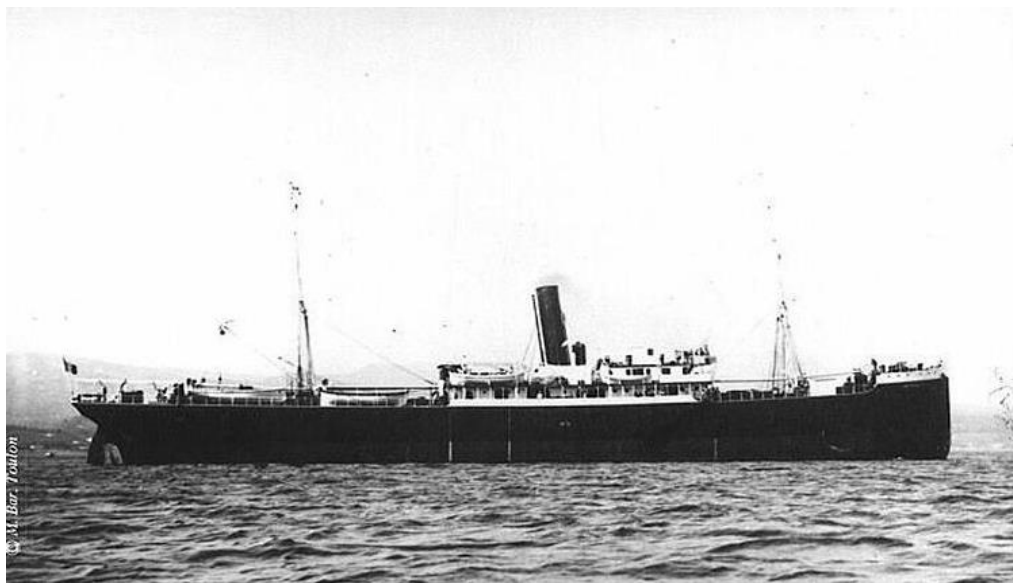
<sup>340</sup> Merlin Jérôme, 2002. L'assistance médicale indigène à Madagascar (1896-1950). Un exemple d'interactions entre services de santé, appareils administratifs et objectifs politiques, (dirigé par le professeur Jean-Louis Triaud. Université de Provence, Aix-Marseille I). Rahia n°8, ISSN 1953 -8162. <[www.cemaf.cnrs.fr/IMG/pdf/8-clio.pdf](http://www.cemaf.cnrs.fr/IMG/pdf/8-clio.pdf)>

Voir aussi : Dokotera. Madagascar, peuplement médical de l'île de 1896 à 1905. <http://dokotera.free.fr/>

corps médical malgache compte, sur un effectif de 120 médecins sortis de l'école, 10 médecins diplômés en France, parmi lesquels Andrianjafy<sup>341</sup>. Ce dernier devient par ailleurs membre de la Société des Sciences Médicales de Madagascar. Son nom figure sur les premières communications faites entre 1910 et 1914. Le 3 mars 1909, un décret du président Fallières fixe les conditions de naturalisation des malgaches nés avant la colonisation. Andrianjafy est l'un des quatre premiers malgaches autorisés à faire valoir leurs droits à la citoyenneté française. Il fait partie du comité organisant les fêtes accompagnant la pose de la première pierre du monument commémorant ce décret en octobre 1909.<sup>342</sup>

Il exerce donc à Tananarive lorsque la guerre éclate en août 1914. 18 médecins malgaches sont mobilisés, 5 docteurs en médecine comme médecins aides-major et 13 médecins de Tananarive, comme médecins auxiliaires. Parmi ceux-ci, neuf sont engagés volontaires et serviront sur le front en France. Andrianjafy est mobilisé le 4 août comme soldat de 2<sup>ème</sup> classe à l'hôpital de Tananarive, rapidement nommé médecin auxiliaire le 1<sup>er</sup> octobre, puis médecin aide-major de 2<sup>ème</sup> classe le 20 novembre<sup>343</sup>. Le 13 février 1915, il est désigné pour servir à l'hôpital de Diego-Suarez et affecté au 3<sup>ème</sup> régiment de tirailleurs malgaches. L'appréciation du médecin inspecteur du Service de Santé qui figure dans son dossier est élogieuse : « *Médecin intelligent, actif et laborieux. Chargé du service dans les salles d'indigènes, il remplit ses fonctions avec autant de zèle que de dévouement*<sup>344</sup>. »

Le 3 juin 1916, il est passager de première classe et seul médecin à bord du paquebot « *Imerina* », qui fait route de Diego-Suarez à Tanatave.



Le paquebot Imerina

On ne connaît pas le motif de ce voyage; s'agissait-il de rejoindre une unité devant embarquer à Tanatave en direction de l'armée d'Orient, ou au contraire d'une permission, afin de rejoindre

<sup>341</sup> P.Aubry, P.Rakotobe. La formation médicale à Madagascar de 1870 à nos jours. *Médecine Tropicale*, 2000, 60, pp. 345-347

<sup>342</sup> Discours prononcés au cours des fêtes données le 9 octobre 1909 [...] à l'occasion de la pose de la première pierre du monument destiné à commémorer la promulgation dans la colonie du décret sur la naturalisation. Tananarive, imprimerie du progrès 1909. <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5783605z>

<sup>343</sup> Dossier d'officier, SHD 4Ye 5040

<sup>344</sup> *Ibid*

Tananarive? Quoiqu'il en soit, il succombe subitement à 15 heures 30 à un arrêt cardiaque. Le navire est dérouté sur Diego-Suarez où le décès est constaté par deux médecins militaires montés à bord. On procède au débarquement du corps du défunt et de ses effets personnels. Les formalités d'état civil sont accomplies par les autorités militaires.

Andrianjafy est donc mort sous les drapeaux, ce qui explique sa place sur le monument aux morts de la Faculté de médecine de Montpellier et son inscription sur le Livre d'or des médecins morts pour la patrie, avec la notice suivante : « *ANDRIANJAFY, né le 12 juin 1880 à Tananarive, mort en mer le 3 juin 1916. Docteur en 1902 (Faculté de Montpellier). Médecin à Tananarive, Médecin Aide-Major de 2<sup>ème</sup> classe des troupes coloniales* ». En revanche, il ne bénéficie pas de la mention « mort pour la France », et son nom ne figure pas sur la base de données Mémoire des Hommes.

# Victor ESPAGNE

(1891-1916)



Portrait de Victor Espagne sur le tableau d'honneur de L'Illustration<sup>345</sup>

Victor Joseph Espagne naît le 2 janvier 1891 à Aumessas (Gard). Son père Victor est médecin dans cette commune. Il sera conseiller général du Gard. Sa mère Marie Antonie, née Martin, est la fille du Docteur Martin, lui-même médecin à Aumessas jusqu'à son décès en 1897, par ailleurs botaniste reconnu. Il a un frère, Gabriel, né le 21 mai 1885, qui sera aussi médecin en 1911 et prendra la suite de son père<sup>346</sup>.

Il accomplit ses études secondaires au lycée de Montpellier, où il étudie de 1903 à 1909. Il passe son baccalauréat (Latin-Sciences-Mathématiques) en juillet 1909. L'année suivante, il obtient son certificat PCN à Montpellier. Il poursuit initialement des travaux à la Faculté des Sciences, et il obtient en 1910 le prix Berthelot de l'Académie des Sciences<sup>347</sup>. Il s'oriente rapidement vers la médecine, et prend directement sa 5<sup>ème</sup> inscription trimestrielle en novembre 1911, étant dispensé de la première année de scolarité en raison de son activité antérieure. La même

---

<sup>345</sup> Consultable sur [www.lillustration.com](http://www.lillustration.com)

<sup>346</sup> Laurent Pierre : Une famille de médecins. Aumessas notre village, mai 2010, pp13-24.  
<http://www.aumessas.fr/journal/mai%202010.pdf>

<sup>347</sup> La médaille Berthelot, créée en 1902 par l'Académie des Sciences en l'honneur de Marcellin Berthelot (1827-1907), est destinée à récompenser un chercheur ayant obtenu un prix de Chimie.



année son frère Gabriel soutient sa thèse de médecine à Montpellier. Bénéficiant d'un sursis accordé en 1912, Victor prend régulièrement les inscriptions suivantes jusqu'à la 15<sup>ème</sup> en avril 1914. Il passe par ailleurs brillamment ses trois premiers examens, réussissant la première partie du troisième le 9 mai 1914 avec mention bien<sup>348</sup>.

Ces études prometteuses sont interrompues par la guerre. Victor est mobilisé le 4 août 1914, incorporé comme soldat de 2<sup>ème</sup> classe à la 15<sup>ème</sup> SIM à Marseille, alors que son frère Gabriel est incorporé au 163<sup>ème</sup> RI. Dès le 22 août, il est affecté à l'ambulance alpine 1/65<sup>349</sup>. Le 10 novembre 1914, il est nommé médecin auxiliaire et maintenu dans son affectation. L'ambulance 1/65 stationne dans les Vosges. Elle est au Thillot début septembre, puis successivement à Rudlin, Barançon et Fraize. Elle stationne longuement à La-Croix-aux-Mines du 22 octobre 1914 au 8 juin 1915. Après de courts séjours à Schluchtmatt, Gaschney, Gerardmer, elle s'établit à Soultzeren le 28 août 1915. Elle y reste jusqu'au 10 mai 1916<sup>350</sup>. Les ambulances alpines sont installées à proximité des unités engagées. Elles fonctionnent comme des formations d'évacuation plus que de traitement. Les moyens médicaux qui leur sont alloués sont légèrement inférieurs à ceux des ambulances divisionnaires. Les évacuations sont particulièrement difficiles dans ces zones montagneuses. Il n'est pas toujours possible d'utiliser les voitures sanitaires, qui parfois manquent. Les mulets et les cacolets sont employés, de même que les moyens locaux traditionnels. Les schittes vosgiennes, sorte de grosses luges, tirées ou poussées, permettent ainsi de transporter un blessé couché ou trois assis. Transformées en traîneaux, elles emportent des brancards rigides et peuvent être attelées à un mulet. Ces moyens sont utiles pour les fortes dénivellations ou lors des périodes d'enneigement<sup>351</sup>. Victor Espagne vit ainsi la vie d'un médecin auxiliaire d'ambulance, dans les rudes conditions de la montagne, où il passe les deux premiers hivers de la guerre.

Le 27 janvier 1916, il passe au 62<sup>ème</sup> BCA. Il reste donc dans les Vosges, au plus près encore des combattants. Le bataillon appartient à la 5<sup>ème</sup> brigade, mise récemment à la disposition de la 66<sup>ème</sup> division, et tient le sous-secteur du Langenfeldkopf.<sup>352</sup> Sur tout le front, par ailleurs relativement calme, ont lieu des échanges réguliers de tirs d'artillerie. Le bataillon est relevé le 13 février, cantonnant à Clefcy, dans la région de Gerardmer. Le 27 février, la brigade est mise en alerte en raison de l'offensive allemande sur Verdun<sup>353</sup>. À partir du 21 mars, l'organisation des troupes dans les Vosges est modifiée. La 46<sup>ème</sup> division est constituée à partir des 1<sup>ère</sup> et 5<sup>ème</sup> brigades de chasseurs<sup>354</sup>. La 5<sup>ème</sup> brigade occupe, au sud, le secteur Weiss-Wettstein. Dans le sous-secteur Wettstein les premières lignes sont notamment au collet du Linge, au Barrenkopf et au Schratzmännele. Le 62<sup>ème</sup> occupe à partir du 26 mars les premières lignes du Barrenkopf. Il y reste jusqu'au 12 mai. Bien que le secteur soit calme, la position est régulièrement bombardée lors des duels auxquels se livrent les deux artilleries adverses. Les échanges de tirs d'engins de tranchées sont presque quotidiens. Les bourrasques de neige, abondantes jusqu'en avril, viennent combler les boyaux régulièrement endommagés par les tirs adverses. Victor Espagne, pour sa conduite lors d'un de ces bombardements obtient le 1<sup>er</sup> mai une première citation à l'ordre de la brigade, ce qui lui vaut la croix de guerre avec étoile de bronze : « *Est accouru dès le premier appel, malgré un bombardement intense, pour soigner trois hommes ensevelis dans un abri, dont deux ont pu être sauvés grâce à l'intervention rapide de ses soins.* »

À partir du 17 mai, la 5<sup>ème</sup> brigade occupe le secteur nord de la division, qui comporte notamment la Tête du Violu, le col du Bonhomme et la Tête des Faux. Le retour des beaux jours facilite l'activité de l'artillerie et de l'aviation et les bombardements sont incessants, occasionnant

<sup>348</sup> Archives de la Faculté de médecine de Montpellier

<sup>349</sup> Archives départementales du Gard.

<sup>350</sup> Eric Mansuy, forum pages 14-18. 20 mai 2009 et 1<sup>er</sup> décembre 2012.

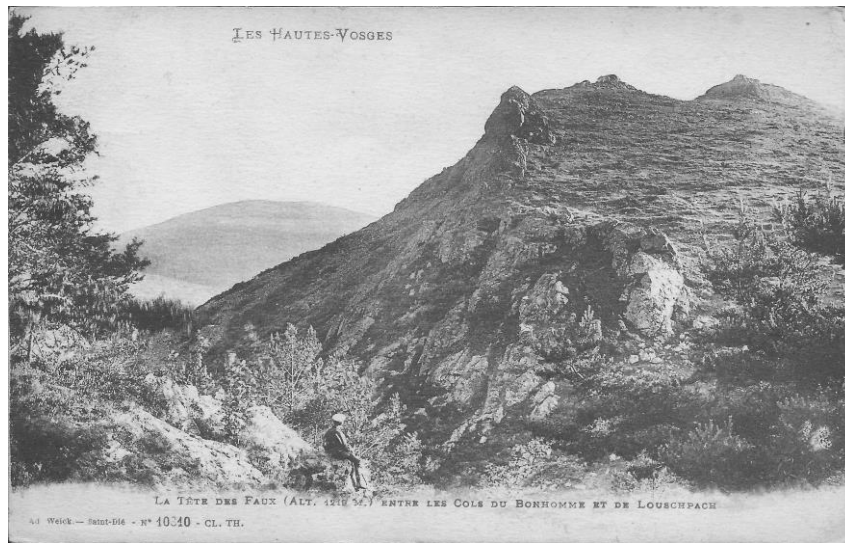
<sup>351</sup> Larcan et Ferrandis, *op.cit.* pp 120-121

<sup>352</sup> Historique sommaire du 62<sup>ème</sup> bataillon de chasseurs alpins. Imprimerie L. Barma, Nice

<sup>353</sup> JMO de la 5<sup>ème</sup> brigade de chasseurs alpins. SHD26N 557/6

<sup>354</sup> JMO du service de santé de la 46<sup>ème</sup> DI. SHD 26N349/1

des dégâts importants qu'il faut réparer la nuit venue. Le 62<sup>ème</sup> bataillon reste en réserve de division à Plainfaing. Le PC du régiment est au carrefour Duchesne. L'évacuation des blessés, à partir des postes de secours de l'avant, se fait d'abord à bras par des chemins difficiles jusqu'à la tête d'évacuation de la Tête des Faux installée au carrefour Duchesne, dans deux locaux dont un est bien abrité. De là le transport est assuré par les brancardiers divisionnaires vers l'ambulance alpine 1/75 installée au col du Calvaire où ils peuvent être évacués par les automobiles sanitaires. A la Tête des Faux, les tranchées adverses sont très proches. Les échanges de tirs de grenades et d'engins de tranchée sont presque quotidiens. Des tirs de barrage sont déclenchés par les Allemands au moindre bruit suspect. Les dégâts sont souvent importants, mais les pertes heureusement faibles grâce aux abris. Le 26 juin, les postes de secours de première ligne reçoivent la visite d'une mission de l'armée américaine. Un violent bombardement oblige cette mission à s'abriter pendant une heure et demie.



La Tête des Faux



Tranchées françaises à la Tête des Faux.

Le 6 juillet, en préparation d'un coup de main sur le calvaire du Bonhomme, l'artillerie française déclenche des tirs de diversion sur tout le front, du Violu à la Tête des Faux. La réaction allemande est très violente à la Tête des Faux où le bombardement de Minenwerfen va faire plusieurs victimes. Victor Espagne est parmi elles. Il a 25 ans. Sa fin est relatée par l'aumônier du régiment dans une lettre adressée à son oncle l'abbé Émile Espagne : « *Le 6 juillet à 5 heures du soir, on nous avertit que nous allons, pour soulager un bataillon voisin, bombarder les positions de la Tête des Faux. À 6 heures et demie, en effet, commence l'opération par un feu très nourri de notre artillerie et de nos engins de tranchée. L'ennemi répond presque aussitôt avec une violence extrême. Leur première bombe blesse deux de nos officiers. Averti, j'accours et je trouve le docteur Espagne prodiguant ses soins au Capitaine Demmler, mort quelques jours après. Après une heure, le bombardement diminue d'intensité. Espagne fait transporter les blessés au poste de secours central. Pendant qu'il organise l'évacuation, on apprend qu'un abri effondré recouvre de ses débris un ou plusieurs chasseurs. Immédiatement, n'écouter que son zèle, le docteur Espagne accompagne l'équipe chargée de faire le sauvetage des malheureux enterrés. Nous nous trouvons sur le versant ennemi à quelques trente ou cinquante mètres de la tranchée allemande [...] Soudain, nous entendons le sifflement d'une bombe. Panique! Chacun cherche un coin pour se garer. Mais les mouvements sont difficiles et une seconde à peine s'est passée que l'engin éclate tuant deux brancardiers et notre cher Espagne<sup>355</sup>. »*

Le capitaine Brignoli, qui commandait la compagnie de Victor Espagne écrit à sa famille : « *J'ai passé 25 jours à la Tête de Faux en Alsace, avec votre fils qui remplissait alors, à ma Cie, les fonctions de médecin auxiliaire, le 26e jour je fus remplacé, mais des raisons de service ne permirent pas de faire ce jour-là la relève de votre enfant. Hélas, ce fut son arrêt de mort et lorsque, un peu en arrière de la ligne, j'appris que votre fils était tombé j'en ai été profondément attristé. J'avais pu pendant nos repas surtout dans ma cagna (nous étions toujours seuls en tête à tête) apprécier les qualités de votre enfant, c'était un noble cœur, un homme parfait en tout point et qui vous faisait honneur ; nous le pleurons tous au bataillon et croyez bien que nous garderons de lui un souvenir ému et sincère. Sa citation à l'ordre de l'armée vient de paraître, le commandant du bataillon vous l'enverra certainement. Permettez-moi de vous offrir, Monsieur, mes condoléances bien sincères et respectueuses, elles seront pour vous une petite consolation car elles sont accompagnées par l'attestation de nous tous de la bravoure de votre enfant ; il est tombé comme tombent ceux qui sont réellement braves et qui font honneur à leur pays et à leur famille. Vous pouvez être fier de votre enfant. Je l'ai photographié un jour, il me photographiait à son tour devant ma cagna, je me permets de vous envoyer quelques photos avec le cliché qui vous permettra d'en tirer d'autres ; je me permets également de joindre la mienne prise au même endroit, c'est-à-dire à quelques mètres de l'endroit où votre fils est tombé en brave<sup>356</sup>. »*

Victor Espagne est cité à l'ordre de l'armée le 26 juillet 1916 en ces termes : « *Médecin auxiliaire qui a toujours fait preuve de la plus grande bravoure et du mépris le plus absolu du danger. Mortellement frappé en se portant, malgré un violent bombardement, au secours de chasseurs ensevelis sous un abri.* » Cette citation comporte l'attribution de la croix de guerre avec palme. Plus tard, il recevra la médaille militaire à titre posthume.

Il est enterré initialement au cimetière militaire du carrefour Duchesne. Sa dépouille est ensuite transférée dans son village natal, où il est inhumé dans le caveau familial en 1922.

Sa mémoire est honorée sur le monument aux morts d'Aumessas, la stèle commémorative de la Tête des Faux, le Livre d'or du lycée de Montpellier, la plaque commémorative de la Faculté de médecine de Montpellier, et le Livre d'or des médecins morts pour la patrie.

---

<sup>355</sup> Pierre Laurent, *op. cit.*

<sup>356</sup> Guilhem Laurent, forum pages 14-18. 6 juillet 2006. Forum pages 14-18 < <http://pages14-18.mesdiscussions.net/>>

# Joseph BONNAUD

(1881-1916)

Joseph Marie Auguste Bonnaud naît le 12 novembre 1881 à Marseille. Son père Pierre Etienne, courtier, est âgé de trente-deux ans. Sa mère Marie Françoise Angélique, née Boiron, est âgée de trente ans. La famille demeure 27, rue de la Rotonde.

Joseph passe son baccalauréat (Lettres-Philosophie) le 15 novembre 1899 à Aix-en-Provence. Il s'oriente vers la médecine et obtient son certificat PCN à Marseille en juillet 1901. Il a alors perdu son père. Il s'inscrit à l'École de médecine de Marseille en septembre 1901 et s'engage pour trois ans le 5 novembre, en demandant le bénéfice de la dispense. Il est incorporé au 141<sup>ème</sup> RI comme soldat de 2<sup>ème</sup> classe<sup>357</sup>. Libéré en septembre 1903, il peut dès lors se consacrer à ses études, prenant les quatorze inscriptions suivantes entre 1903 et 1906. Étudiant brillant, il est successivement nommé au concours Externe, puis Interne des Hôpitaux de Marseille. C'est dans les services de ces hôpitaux qu'il reçoit l'essentiel de sa formation clinique. Après avoir passé ses trois premiers examens à Marseille, il prend sa seizième et dernière inscription à Montpellier en septembre 1906. Il y passe ses 4<sup>ème</sup> et 5<sup>ème</sup> examens en 1907<sup>358</sup>. Il soutient enfin sa thèse de Médecine à Montpellier, le 15 novembre 1907, sous la présidence du Professeur Rauzier, Professeur de pathologie et thérapeutique générale. Sa thèse est intitulée «*Contribution à l'étude de la filariose due à la filaria Loa, dite encore filaire de l'œil*». Elle est inspiré par le Docteur Reynaud «*ex-médecin des colonies et professeur à l'École de médecine de Marseille*», et basée sur deux observations recueillies à l'Hôpital militaire de Marseille, dans le service du médecin-major Billet, chef du laboratoire de bactériologie. L'intérêt de ces observations est renforcé par la récente exposition coloniale de Marseille en 1906.

Joseph Bonnaud a épousé peu avant Marie Antoinette Cartier, âgée de 23 ans, le 20 juin 1907. Il s'installe à Marseille.

Il poursuit par ailleurs son instruction militaire et effectue une période d'exercices à la 15<sup>ème</sup> SIM en 1905, puis en 1907. Il est nommé médecin auxiliaire de réserve en 1905 et médecin aide-major de 2<sup>ème</sup> classe de réserve en 1908. Il accomplit une troisième période militaire au 3<sup>ème</sup> RI en août 1910, à la satisfaction de ses supérieurs: «*A fait au 3<sup>ème</sup> d'infanterie une période de 24 jours avec beaucoup de zèle et a fait preuve de réelles qualités de chef de service pendant les 10 jours où il a été seul médecin pour assurer le service. Praticien éclairé, il a montré beaucoup de*

---

<sup>357</sup> Archives départementales des Bouches-du-Rhône. 1R1198

<sup>358</sup> Archives de la Faculté de médecine de Montpellier

*jugement et de discernement dans toutes les circonstances où il a eu à prendre seul une décision. Très au courant du service régimentaire<sup>359</sup>. »*

Lorsque la guerre éclate, il est mobilisé le 2 août 1914 et affecté à l'ambulance 12/15. Celle-ci, partie d'Orange, débarque dans les Vosges à Mirecourt. Elle gagne la Lorraine, pour être le 19 août à Rosières-aux-Salines, où elle reçoit l'ordre de retraite. Il s'en suit une série d'étapes pendant lesquelles elle ne reçoit aucun blessé, avant de s'immobiliser à Bussy-la-Cote, où elle ne fonctionne pas davantage, du 24 septembre au 6 novembre<sup>360</sup>. Le 6 novembre 1914, elle reçoit l'ordre de se rendre à Bar-le-Duc. L'ambulance est alors immobilisée auprès de l'hôpital central de Bar-le-Duc (Hôpital complémentaire n°39). Cette importante formation sanitaire compte plus de trois mille lits. L'hôpital dispose de plusieurs annexes, dont la caserne Exelmans, séparée de l'hôpital central par l'Ornais<sup>361</sup>. Joseph Bonnaud est affecté à cette annexe de l'hôpital des contagieux. Il y restera jusqu'à sa mort, médecin traitant d'une division de contagieux, au service des entrants. Il est nommé médecin aide-major de 1<sup>ère</sup> classe le 11 décembre 1914.



Les hôpitaux des contagieux à Bar-le-Duc<sup>362</sup>

L'un des problèmes les plus importants de cette période est le grand nombre de cas de fièvres typhoïdes et paratyphoïdes, malgré la vaccination devenue obligatoire dans l'armée de terre en mars 1914. Le compte en est rigoureusement tenu. L'épidémie progresse. 2 000 cas ont été recensés pour la 3<sup>ème</sup> armée au 23 octobre 1914, et 20 décès ce même jour, 2 300 le 26 octobre et 19 décès le 25 octobre. Ces chiffres croissent régulièrement et 15 à 20 malades décèdent chaque jour. Le total des cas dépassera 4 000, la plupart d'entre eux étant admis dans les hôpitaux de Bar-le-Duc, qui doivent ouvrir de nouveaux locaux devant un tel afflux de malades. Selon le rédacteur du JMO du service de santé de la 3<sup>ème</sup> armée, « à Bar-le-Duc, l'hôpital des contagieux constitue le centre le plus important de typhoïdiques qui ait été à ce jour réalisé aux armées<sup>363</sup> ». Le 11 février 1915, le Professeur Vincent, qui a mis au point la vaccination anti-typhoïdique en

<sup>359</sup> Dossier d'officier. SHD 5Ye 109749

<sup>360</sup> JMO de l'ambulance 12/15. Centre de documentation du Val de Grâce. Carton n°889.

<sup>361</sup> Notice historique du fonctionnement de l'hôpital complémentaire n°39 de Bar-le-Duc. Centre de documentation du Val de grâce.

<sup>362</sup> Bibliothèque nationale de France, département estampes et photographies, 4-VE-1034 (11) < <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8432351v/f1> >

<sup>363</sup> JMO du service de santé de la 3<sup>ème</sup> armée. SHD 26N30

1909 donne sur ses modalités une conférence à l'ensemble du personnel des hôpitaux de contagieux de Bar-le-duc<sup>364</sup>. Cependant le médecin-major de 1<sup>ère</sup> classe Beaussehat, médecin-chef de l'hôpital des contagieux « *fait savoir qu'un certain nombre de gripes commençaient à se mêler aux fièvres typhoïdes. Un service de triage spécial va être organisé à l'hôpital central et des salles seront réservées aux gripes* ». Début mars 1915, l'épidémie de typhoïde qui dure depuis cinq mois commence à décliner nettement grâce à la vaccination systématique.

En février 1915, l'hôpital des contagieux reçoit la visite de Madame Raymond Poincaré, épouse du président de la République, lui-même originaire de Bar-le-Duc. Elle est accompagnée de sa belle-sœur et du préfet de la Meuse, Monsieur Aubert.

L'activité de Joseph Bonnaud au sein de cet hôpital se poursuit pendant les années 1915 et 1916. Ses notes sont élogieuses. Le 28 janvier 1915, le médecin-chef écrit : « *Affecté à l'ambulance n°12 du groupe 15, immobilisée à l'hôpital des contagieux Exelmans, M.Bonnaud y dirige avec beaucoup de zèle, de conscience et de dévouement, une division de contagieux. Caractère droit et honnête*<sup>365</sup>. »

Le 21 décembre 1915, le médecin-principal de 2<sup>ème</sup> classe Beaussehat, écrit : « *Mr le Médecin aide-major Bonnaud est un médecin instruit et observateur. Il assure avec compétence le service important et délicat des entrants qui exige un sens clinique sûr et avisé. Distingué, parfaite éducation. Respectueux de la discipline. Excellent médecin dont la manière de servir ne mérite que des éloges*<sup>366</sup> »

Le 24 novembre 1916, Joseph Bonnaud, gravement malade, est admis à l'hôpital central de Bar-le-Duc pour une mise en observation. Atteint d'une pneumonie sévère, il meurt le 27 novembre, à l'âge de 35 ans.

Une brève mention nécrologique est publiée dans le *Marseille médical*. Sa mémoire est honorée sur le monument au mort de Château-Gombert, à Marseille, les plaques commémoratives de la Basilique du Sacré-Cœur à Marseille, celles des Facultés de médecine de Montpellier et Marseille, et dans le Livre d'or des médecins morts pour la patrie.

---

<sup>364</sup> En octobre 1914, 40% des soldats n'étaient pas encore vaccinés. Dans les 5 premiers mois de la guerre, on enregistra 45 440 cas de fièvre typhoïde et paratyphoïde et 8 170 décès. La vaccination, grâce à l'action du médecin général inspecteur Hyacinthe Vincent permit de stopper l'épidémie. Ce dernier fut ainsi, selon le maréchal Foch, un artisan majeur de la victoire. (Source : Larcan et Ferrandis, *op. cit.*)

<sup>365</sup> Dossier d'officier. SHD 5Ye 109749

<sup>366</sup> *Ibid*



# L'année 1917

L'année 1917, *année trouble*, selon l'expression de Renouvin, est marquée par la désastreuse et inutile offensive du Chemin des Dames, voulue et décidée par le général Nivelle, et les mutineries qui ébranlèrent l'armée, traduisant le désarroi des combattants, auquel sut répondre le général Pétain. C'est aussi l'année de la guerre sous-marine à outrance, de l'entrée en guerre des États-Unis, de la révolution russe, de la défaite italienne de Caporetto. L'entrée en guerre de la Grèce permit plus tard à l'armée d'Orient de reprendre l'offensive. Le service de santé continua à améliorer les soins donnés aux blessés, malgré de graves dysfonctionnements au sommet de la hiérarchie. Parmi de nombreux progrès, les transfusions sanguines commencèrent à être utilisées dans les ambulances de l'avant, sous l'impulsion d'Émile Jeanbrau.

## Chronologie

Fin janvier, la guerre sous-marine à outrance est décidée par les Allemands, dont le commandement est persuadé qu'elle représente le meilleur moyen de gagner la guerre en réduisant considérablement le trafic maritime mondial.

Du 8 au 12 mars, la révolution russe de février conduit à l'abdication du tsar.

En mars, après un hiver particulièrement rigoureux, les Allemands opèrent un repli stratégique sur la ligne Hindenburg, de Saint-Quentin au Chemin des Dames, en pratiquant la politique de la terre brûlée, laissant des destructions considérables (incendie des maisons, routes et ponts coupés, arbres fruitiers sciés). Ce retrait leur permet de raccourcir le front et de s'organiser sur des positions considérablement fortifiées à l'avance.

Le 2 avril, en réponse à la guerre sous-marine qui coule des navires américains, les États-Unis entrent en guerre.

Le 16 avril, l'offensive du Chemin des Dames est déclenchée. L'objectif est de rompre la ligne Hindenburg entre Soissons et Reims. Des moyens considérables ont été rassemblés. Seules les premières lignes allemandes seront franchies. L'obstination de Nivelle conduit à un bilan catastrophique avec près 30 000 tués et 80 000 blessés, qui pâtissent d'un véritable désastre sanitaire. Les premières mutineries éclatent le 17 avril.

Le 15 mai, Nivelle est remplacé par Pétain. Les mutineries atteignent leur apogée fin mai-début juin. Les grèves s'étendent et touchent les usines de guerre. La crise est conjurée en moins de trois mois par l'action du nouveau général en chef.

Le 28 juin, les premiers soldats américains débarquent en France.

Le 29 juin, la Grèce entre en guerre aux côtés des alliés.

Fin juillet débute la troisième bataille des Flandres menée par les forces britanniques dans la région d'Ypres. Elle va durer jusqu'en novembre. Les Français y prennent part à la gauche du dispositif britannique.



Du 23 au 28 octobre, l'attaque française au nord de Soissons, sur l'Ailette et la Malmaison est un succès. Cette victoire de la Malmaison est obtenue après une préparation minutieuse et de gros moyens d'artillerie.

Le 24 octobre, l'Italie subit une grave défaite à Caporetto contre les Autrichiens.

Le 6 novembre, après l'effondrement des armées russes, le gouvernement est renversé et les bolcheviks prennent le pouvoir (révolution d'octobre).

Le 16 novembre, Georges Clemenceau devient président du conseil.

Le 15 décembre, la Russie signe un armistice avec les Allemands et les Autrichiens.

## **Le service de santé**

Malgré la remarquable adaptation du service de santé aux conditions de la guerre, les difficultés persistaient dans les relations du Grand Quartier Général, incluant la direction générale du Service de santé aux armées et le sous-secrétariat d'état au service de santé. Le 17 janvier 1917, la direction du service de santé au GQG fut supprimée et remplacée par un personnel d'état-major de rang subalterne décidant seul de l'organisation des évacuations sanitaires. On attribue volontiers à ces changements le désastre sanitaire du chemin des Dames.<sup>367</sup>

Si l'offensive bénéficia d'une préparation minutieuse et du rassemblement de moyens considérables, la prévision du nombre de blessés fut totalement sous-évaluée. Estimant que la percée était certaine, le commandement envisagea que les blessés seraient rapidement acheminés sur les hôpitaux que l'on établirait dans les zones reconquises. Le nombre de blessés dépassa toutes les prévisions. Le commandement en avait prévu 10 000 et le Service de Santé 15 000. Il y en eut plus de 80 000. L'absence d'avance des troupes immobilisées par la résistance allemande entraîna un encombrement des formations sanitaires. À l'avant, les évacuations fonctionnèrent mal, du fait de l'absence de boyaux établis suffisamment à l'avance, de l'insuffisance des postes de secours, du mauvais fonctionnement des GBD et des difficultés de circulation des véhicules des sections automobiles en raison des conditions climatiques. Toutes les ambulances furent vite saturées. Le froid très vif aggrava la surcharge des formations sanitaires par la fréquence des pieds et mains gelées<sup>368</sup>. Les HOE furent débordés, notamment par l'afflux de blessés légers, du fait d'un triage déficient<sup>369</sup>. Cette organisation désastreuse eut des conséquences en chaîne : mauvaise prise en charge des grands blessés, avec des retards considérables dans les interventions chirurgicales indispensables, malgré un énorme travail réalisé par les chirurgiens, réapparition des gangrènes gazeuses, injections antitétaniques non faites. L'insuffisance du nombre de lits dans les HOE, la désorganisation complète des évacuations vers l'intérieur, le nombre trop faible de trains sanitaires complétèrent cette incurie généralisée. « *Tous les échelons de la chaîne furent finalement défaillants [...] Tout était critiquable : la conception de la manœuvre, la concentration des troupes pour l'exploitation de la percée, le nombre insuffisant des HOE et leur degré certain d'impréparation, l'inutilisation de certaines formations, en particulier des ambulances mobiles ; les trains furent mal utilisés, et il n'y en eu que deux qui furent envoyés vers l'arrière, et aucun vers les hôpitaux de Paris*<sup>370</sup>. »

De nouvelles dispositions furent prises le 11 mai 1917 pour réorganiser à nouveau le Service de santé, lui donnant une autonomie renforcée, faisant enfin participer les médecins chefs des

---

<sup>367</sup> Larcan et Ferrandis, *op.cit.* p.75

<sup>368</sup> Fournier J.P., *l'École de la souffrance*, Alan Sutton, 2008

<sup>369</sup> Larcan et Ferrandis, *op.cit.* p. 302

<sup>370</sup> Larcan et Ferrandis, *op.cit.* p. 305

grandes unités à toutes les mesures concernant l'emploi et l'emplacement des formations sanitaires et le régime des évacuations<sup>371</sup>. Il fut créé une section du Service de santé au GQG, introduisant la notion de l'indépendance technique du Service de santé, ainsi qu'une inspection générale du Service de santé dans la zone des armées,

Malgré ces difficultés organisationnelles au plus haut niveau, l'année 1917 fut également riche en innovations et progrès techniques.

En matière d'anesthésie générale, le chloroforme fut progressivement remplacé par l'éther, initialement administré par l'appareil déjà classique d'Ombredanne. L'arrivée de spécialistes américains bien formés vint renforcer ces progrès en diffusant les techniques récentes et en introduisant le protoxyde d'azote. Les transfusions sanguines commencèrent à être pratiquées dans les ambulances de l'avant sous l'impulsion d'Émile Jeanbrau, qui appliqua la méthode de la transfusion de sang citraté mise au point avec Emmanuel Hédon. Le nombre des installations de radiologie, fixes ou mobiles, augmenta. La chirurgie maxillo-faciale fit de grands progrès, favorisés par l'installation de centres inter-régionaux spécialisés. Des salles spéciales furent installées dans les HOE pour le traitement des gangrènes. De même furent installés dans les HOE des quartiers pour gazés La sérothérapie préventive fut mise en place fin 1917. En Orient, une mission anti-palustre fut créée pour remédier aux ravages causés par le paludisme, agissant sur l'assainissement des lieux, la destruction des moustiques, l'assèchement des marais et la protection des combattants (moustiquaires, prise obligatoire et contrôlée de quinine).

La diffusion des connaissances nouvellement acquises se fit notamment lors des conférences chirurgicales interalliées, dont la première se tint en mars 1917, et par des réunions entre chirurgiens du front et de l'intérieur à partir d'octobre. Un enseignement médical fut organisé sur le front à partir de juillet pour les étudiants mobilisés. Cet enseignement fut assuré par des professeurs et agrégés mobilisés et des médecins et chirurgiens des hôpitaux.<sup>372</sup> Enfin, c'est en 1917 que furent créés les médecins et chirurgiens consultants, choisis pour leur valeur scientifique, et mis à la disposition des médecins d'armée, pour assurer un appui technique et faire les propositions concernant entre autres l'installation des formations sanitaires, le triage, l'évacuation des blessés sur des centres spéciaux.

## À la Faculté de médecine

Cette année encore, l'activité de la Faculté de médecine fut poursuivie malgré un personnel réduit. 225 étudiants purent ainsi faire acte de scolarité, avec 413 inscriptions. Le nombre d'exams diminua cependant, du fait du nombre restreint d'étudiants qui purent venir du front pour passer ces examens. Trente étudiants finirent leurs études en soutenant leur thèse de doctorat.

Pour assurer tous les cours et travaux pratiques, il fallut de nouveau faire appel aux bonnes volontés des professeurs non mobilisés ou de ceux dont l'affectation militaire était à Montpellier. De même on fit appel à la collaboration de professeurs venant d'autres facultés et rattachés aux formations militaires de Montpellier. Ainsi le doyen écrit dans son rapport : « *Nous sommes ainsi très touchés des bonnes volontés que nous avons trouvées parmi nos confrères du dehors dont la grande réputation nous était connue et qui ont bien voulu aussi joindre leurs efforts aux nôtres dans l'intérêt de nos étudiants. Nous les remercions vivement au nom de la Faculté de médecine*<sup>373</sup> »

---

<sup>371</sup> Larcen et Ferrandis, *op.cit.* p. 75

<sup>372</sup> La presse médicale, 7 janvier 1918

<sup>373</sup> Rentrée solennelle des Facultés. 1917. Rapport du doyen. Archives de la Faculté de médecine. 1MED 157

Les directives administratives adressées par le ministère furent abondantes. Des permissions exceptionnelles, de courte durée, furent accordées à certains étudiants pour leur permettre de passer leurs examens. Dans ce but, une circulaire précisa : « *Il y aurait un intérêt primordial à tempérer les règlements de temps de paix de façon à réduire au minimum aux candidats mobilisés les délais imposés entre les différentes épreuves d'un même examen.*<sup>374</sup> » D'autre part, il fut demandé que l'on concentre les cours et travaux pratiques de l'année scolaire 1917-1918 sur le seul premier semestre, pour les étudiants de la classe 1919, ainsi qu'aux étudiants ajournés, susceptibles d'être incorporés au cours du deuxième semestre. Ceci concernait les étudiants de première et deuxième année. Toutes ces mesures contraignaient la Faculté à une adaptation permanente des enseignements et à un travail administratif accru.

C'est également en 1917 que l'Institut Bouisson-Bertrand ouvrit ses nouveaux locaux en face de la Faculté. Les travaux en avaient été retardés par la guerre, suspendus en 1914, puis repris avec une certaine lenteur due aux événements.

Parmi les 25 thèses de doctorat d'état, six eurent pour sujet des faits de guerre. On remarque notamment la thèse de Gaston Giraud<sup>375</sup>, futur doyen de la Faculté de Médecine, alors médecin aide-major dans la zone des armées. Cette thèse fut décidée et rédigée dans des conditions difficiles, alors que l'auteur était sur le front. La soutenance eut lieu au cours d'une brève permission.

Le travail scientifique de la Faculté fut soutenu et en grande partie en relation avec la médecine et la chirurgie de guerre. Le 11 juillet 1917, Émile Jeanbrau, alors médecin-chef de l'autochir n°13, présenta une communication faisant état de ses onze premiers cas de transfusion sanguine effectuée avec du sang citraté et dont la technique avait été mise au point en collaboration avec le Professeur Emmanuel Hédon. Il obtint une citation lui valant la croix de guerre avec palme : « *Professeur agrégé à la Faculté de Médecine de Montpellier, chirurgien éminent. Modèle de calme et de tranquille bravoure. Vient de se distinguer d'une façon toute particulière en appliquant dans un poste chirurgical avancé et parfois soumis à de violents bombardements, une méthode nouvelle de transfusion de sang qui a déjà permis de sauver l'existence à de nombreux blessés.* » On enregistra également la promotion du Professeur Forgue au rang d'officier de la Légion d'honneur « *pour les services éminents rendus à l'armée soit dans son service hospitalier, soit comme chirurgien consultant de la 7<sup>ème</sup> armée* ».

La Faculté eut à déplorer la mort du Docteur Lapeyre, chargé de l'enseignement de la pathologie externe et de Clinique chirurgicale. À côté de ce travail déjà énorme, il avait également la charge du service de chirurgie militaire à l'hôpital général.

La préparation du Livre d'or de la Faculté se poursuivit avec le recensement des pertes et des citations. La liste des tués fut encore incomplète, les informations n'arrivant que de façon parcellaire, citant les docteurs Marcel Bertrand, Georges Duplessis de Pouzilhac, Henri Pradines et les étudiants Henri Négret, Paul Raynal, et Donat Scemama. Le rapport du doyen énumérait ensuite les noms de ceux qui avaient été décorés ou obtenu une citation.

## **Le mémorial**

Ce sont en réalité dix médecins et étudiants qui succombèrent en 1917. Dès le 3 janvier, *Jean Cayrol* mourut à Gueux, près de Reims, des suites de ses blessures. *Raoul Fayaud-Martin* mourut

---

<sup>374</sup> Archives de la Faculté de médecine de Montpellier 1MED 127

<sup>375</sup> Gaston Giraud. L'association médio-cubitale dans les blessures du membre supérieur. Thèse médecine, 1917.

le 14 février, à l'hôpital de Kozani, en Macédoine, des suites d'une maladie contractée en service. *Marcel Bertrand* fut tué par un obus le 12 avril, à Prosnes, en Champagne. *Paul Raynal* mourut le 19 avril, au Chemin des Dames, après avoir reçu un éclat d'obus au crâne, dans le secteur du Godat. Quelques jours plus tard, *Bonaventure Blanich* fut tué lors d'un bombardement à Essigny, dans l'Aisne. Le 7 mai, *René Camus* fut frappé d'un éclat d'obus au cœur, dans son poste de secours au pied du Mont-Haut, en Champagne. Le 1<sup>er</sup> juin, *Albert Duplessis de Pouzilnac* tomba à Certaux, dans l'Aisne. Le 19 juillet, *Henri Pradines* disparut en mer lors du torpillage de *l'Eloby*, en route pour Salonique. *Nathan Scemama* mourut le 21 juillet à Marrakech, d'une méningite contractée le 16 juillet au poste d'Azilal, au Maroc. Enfin *René Bader* fut tué le 30 octobre sur le Chemin des Dames, à Couvrelles.

Leur parcours est évoqué dans les pages suivantes.



# Jean CAYROL

(1875-1917)

Benoni *Jean* Cayrol naît le 27 février 1875 à Carassac, commune de Mons (Hérault). Son père Jean Etienne, âgé de 21 ans, est agriculteur. Sa mère Nathalie, née Vidal, est âgée de 23 ans. L'enfant est né dans la maison familiale. Il aura un frère, Édouard *Edmond*, né en 1880<sup>376</sup>.

Jean passe son baccalauréat (Lettres-Philosophie) à Montpellier en novembre 1896. L'année suivante, il obtient son certificat PCN et s'inscrit à la Faculté de médecine. Auparavant, il accomplit ses obligations militaires. Il est incorporé en novembre 1896 au 17<sup>ème</sup> RI. Bénéficiant de la dispense en tant qu'étudiant en médecine, il est libéré en septembre 1897<sup>377</sup>. Il prend toutes les inscriptions suivantes sans interruption, jusqu'à la seizième en juin 1901. Il passe tous ses examens sans problème<sup>378</sup>. Le 26 juillet 1901, il soutient sa thèse de médecine intitulée « *Contribution à l'étude des corps étrangers de la vessie* », sous la présidence du Professeur Forgue, titulaire de la chaire de Clinique chirurgicale. Il s'installe comme médecin à Puisserguier (Hérault).

Le 10 octobre 1904, il épouse à Puisserguier Marguerite Jeanne Marie Blaye, âgée de 17 ans. Son frère Edmond, alors étudiant en médecine, est l'un de ses témoins. Jean s'installe ensuite à Béziers, 23 rue nationale. Le couple aura deux enfants, Jeanne née en 1908, et Lucienne, née en 1913 .

Jean poursuit son instruction militaire. Il a effectué une première période en 1899 à la 16<sup>ème</sup> SIM de Perpignan et a été nommé médecin auxiliaire de réserve en 1900, puis médecin aide-major de 2<sup>ème</sup> classe de réserve en 1902. Il effectue une nouvelle période en 1905, au 2<sup>ème</sup> escadron du train, à Lunel, à la satisfaction de son supérieur: « *Noté comme ayant assuré en bonne condition le service de la place de Lunel. A montré beaucoup de zèle et a fait preuve d'une réelle compétence médicale dans l'accomplissement de cette mission*<sup>379</sup>. » Il est promu aide-major de 1<sup>ère</sup> classe en 1909. Il accomplit une dernière période d'instruction en 1910, au 96<sup>ème</sup> RI de Béziers. Le régiment est alors en manœuvre et il assure seul le service médical des militaires restés sur place. Il y apprend les subtilités de la vie militaire, en restant résolument aux côtés des patients, comme en témoigne cette appréciation de son colonel: « *Enclin, au début, à une bienveillance qui touchait à la faiblesse, le Dr Cayrol, averti par l'officier qui commandait la section hors rang, s'est montré ensuite plus ferme. Il s'est probablement rendu compte qu'on avait voulu*

---

<sup>376</sup> Généalogie de Jean Cayrol. Geneanet.

<<http://gw.geneanet.org/hleg?lang=fr;pz=bruno;nz=legrand;ocz=0;p=jean;n=cayrol>>

<sup>377</sup> Archives départementales de l'Hérault

<sup>378</sup> Archives de la Faculté de médecine de Montpellier

<sup>379</sup> Dossier d'officier. SHD 5Ye 117880.

*abuser de sa bonté et de son inexpérience militaire.* » Comme en réponse, l'appréciation du médecin chef de service souligne : « *La valeur professionnelle de Mr Cayrol ne saurait être mise en doute : médecin instruit, très au courant de son art. Comme médecin régimentaire, il a usé de tolérance et a donné libre carrière à sa grande bonté à l'égard des malades qui se présentaient à lui. Il y a lieu de l'en féliciter si le commandement est du moins de cet avis et s'est montré satisfait de cette manière de servir*<sup>380</sup>. »

La guerre éclate donc alors qu'il exerce à Béziers, où il est maintenant installé depuis près de 13 ans. Il a 39 ans. Il est mobilisé le 2 août et affecté comme médecin-chef à l'hôpital temporaire n°34 d'Albi. Cet hôpital est situé dans les locaux du *Bon Sauveur*, boulevard du Petit Lude et comporte 270 lits. Il exerce ces fonctions jusqu'au 18 mars 1915.

Il est alors affecté au groupe de 95 du 3<sup>ème</sup> régiment d'artillerie. Ce groupe est dirigé sur le camp de La Courtine (Creuse) le 1<sup>er</sup> Avril, puis sur le camp de Mailly (Aube) le 17 mai<sup>381</sup>. Le 28 mai, il est au front dans la région de Reims. Le groupe fait en effet partie de l'artillerie de corps du 38<sup>ème</sup> corps d'armée, organisé le 22 juin à partir du groupement de Reims<sup>382</sup>. Le front tenu par le corps d'armée à l'est et au nord de Reims s'étend de la ferme des Marquises, à proximité de Prunay, aux Cavaliers de Courcy, le long du canal de Reims, à proximité de La Neuville. Le groupe de 95 est dans le sous-secteur de gauche, allant du bastion de l'Allée Noire, à hauteur de Saint Léonard, aux Cavaliers de Courcy. Ce sous-secteur est tenu par la 52<sup>ème</sup> division d'infanterie. Les batteries du groupe sont en liaison avec celles de l'artillerie divisionnaire. L'une est installée à Reims au parc Pommery, l'autre au moulin de Wrilly. Ces formations d'artillerie soutiennent le front par des tirs à longue portée sur les positions allemandes. En retour, leurs positions sont fréquemment bombardées en même temps que l'ensemble de la ville<sup>383</sup>.

C'est dans ce contexte de bombardement régulier que Jean Cayrol assure le service médical du groupe en tant que chef de service. Il ne quittera pas cette position qui l'amène à rester aux abords immédiats de la ville et lui permet de mener une vie relativement éloignée des premières lignes. Il appartient d'ailleurs à l'armée territoriale. Fin 1915, l'appréciation du commandant de l'artillerie de corps est positive : « *Remplit les fonctions de chef de service au groupe de 95 du 3<sup>ème</sup> RAC avec beaucoup de zèle et de sollicitude. Très à la hauteur de ses fonctions. Donne toute satisfaction. Bonne santé. Vigoureux.* » Si ses capacités médicales et son dévouement sont appréciées, il a cependant plus tard beaucoup de mal à se plier à la discipline militaire, révélant un caractère très indépendant, ce qui lui vaut plusieurs rappels à l'ordre dans le courant de l'année 1916.

Le 2 janvier 1917, gravement blessé lors d'un bombardement, il est évacué sur l'ambulance 7/10, stationnée à Gueux. Cette ambulance reçoit les blessés graves, alors que les blessés transportables sont évacués sur Épernay. Jean Cayrol y meurt des suites de ses blessures le 3 janvier 1917, à l'âge de 42 ans. Il est inhumé provisoirement au cimetière militaire de Gueux.

Le 12 mai 1923, il est inhumé définitivement à Cormicy, dans la nécropole nationale Maison Bleue.

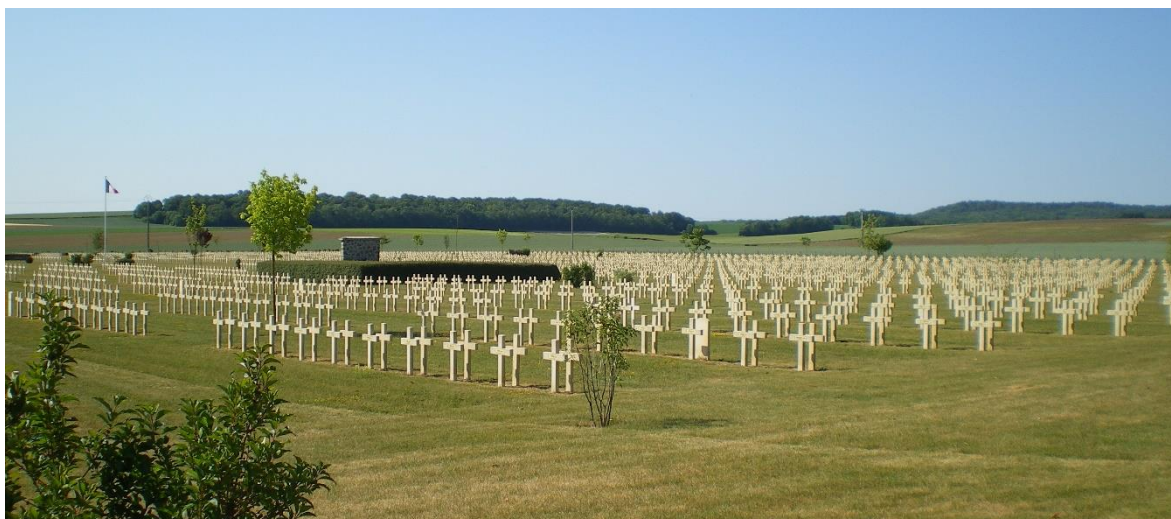
---

<sup>380</sup> *Ibid*

<sup>381</sup> Historique du 3<sup>ème</sup> régiment d'artillerie de campagne

<sup>382</sup> JMO du 38<sup>ème</sup> corps d'armée. SHD26N 231/1

<sup>383</sup> JMO de l'état-major de l'artillerie du 38<sup>ème</sup> corps d'armée. SHD26N 233/1



La Nécropole Nationale de Cormicy (photo Philippe Crozet)



La tombe de Jean Cayrol (photo Philippe Crozet)

Sa mémoire est honorée sur le monument aux morts de Puisserguier, les plaques commémoratives de la cathédrale Saint-Étienne à Béziers et de la Faculté de médecine de Montpellier, et le Livre d'or des médecins morts pour la patrie.





# Raoul FAYAUD-MARTIN

(1885-1917)

Raoul Alfred Fayaud naît le 16 juin 1885 à Alger. Son père Jean Raphaël, âgé de 32 ans, est employé de chemin de fer. Sa mère Reine Denise, née Cornet, est âgée de 24 ans. Raoul a un frère, Gaston, né en 1879.

Il passe son baccalauréat (Lettres-Philosophie) à Alger en novembre 1902. L'année suivante, il obtient son certificat PCN et s'inscrit à la Faculté de médecine d'Alger. Il y prendra 13 inscriptions entre 1903 et 1908. Ajourné au conseil de révision de 1906, il est exempté en 1907. Il reste à Alger jusqu'en avril 1908. Il est alors successivement Externe de l'hôpital de Mustapha, puis Interne des services municipaux d'Alger. Il vient ensuite à Montpellier où il prend ses trois dernières inscriptions et passe la plupart de ses examens<sup>384</sup>. Il soutient sa thèse de médecine, intitulée « *Contribution à l'étude du pouls lent permanent* », le 7 juillet 1910. Le jury est présidé par le Professeur Carrieu, titulaire de la chaire de Clinique médicale.

Il s'établit ensuite à Alger. Le 19 juillet 1911, il est adopté par son oncle Emile Martin, et prend ainsi le nom de Raoul Fayaud-Martin.

La guerre venue, il est déclaré bon pour le service armé par le conseil de révision d'Alger le 16 novembre 1914 et incorporé au 1<sup>er</sup> régiment de zouaves le 9 décembre. Le 10 décembre, il est nommé médecin auxiliaire. Le 8 avril 1915, il est promu médecin aide-major de 2<sup>ème</sup> classe. Le 27 avril, il est dirigé vers Méchéria, dans le nord-ouest algérien, au sud d'Oran. Le 30 mai, il est affecté au poste de Forthassa, près de la frontière marocaine, à l'ouest d'Aïn Sefra. Le 6 juin, il gagne le poste de Meridja, plus au sud. Il est dirigé sur l'hôpital d'Aïn Sefra le 28 août « *pour être mis en observation* ». Il est affecté à cet hôpital à partir du 1<sup>er</sup> septembre. Le médecin-chef porte une bonne appréciation : « *Depuis 20 jours que M. le docteur Fayaud-Martin est à Aïn Sefra, j'ai pu constater qu'il s'occupe convenablement de son service, avec beaucoup de conscience professionnelle. Bonne instruction médicale. A fait preuve de bonne volonté en demandant à continuer son service alors qu'il était atteint d'un psoriasis généralisé qui aurait légitimé un repos*<sup>385</sup>. » Cependant, il relève : « *A besoin d'apprendre ses règlements d'administration militaire* ». En octobre, il est affecté provisoirement à Beni Ounif et revient à Aïn Sefra le 5 décembre.

Il quitte ensuite l'Algérie pour être envoyé en Tunisie. Désigné pour accompagner deux compagnies du 8<sup>ème</sup> bataillon territorial de zouaves destinées à l'Armée d'Orient, il quitte Aïn Sefra le 23 janvier 1916 pour rejoindre Oran où il embarque le 25 janvier. Il gagne Bizerte, où il est incorporé au 13<sup>ème</sup> bataillon territorial de zouaves le 1<sup>er</sup> février. Il va en fait changer plusieurs fois d'affectation. D'abord au 4<sup>ème</sup> bataillon d'infanterie légère d'Afrique, dont le dépôt est à Gabès, en juin 1916, puis à l'hôpital complémentaire n°6 de Sidi-Fathallah, au sud de Tunis, le 30 août 1916, il est affecté enfin au 5<sup>ème</sup> bataillon d'infanterie légère à Gabès le 14 septembre.

---

<sup>384</sup> Archives de la Faculté de médecine de Montpellier

<sup>385</sup> Dossier d'officier. SHD 5Ye 116145

Pendant toute cette période, il a visiblement du mal à se soumettre aux contraintes de la vie militaire et son service s'en ressent, ce qui affecte l'appréciation de ses supérieurs et lui vaut quelques déboires.

Le 23 novembre 1916, il est désigné pour l'Armée Française d'Orient, et il est affecté au bataillon mixte d'étapes. Ce bataillon est constitué avec des éléments provenant du dépôt du 8<sup>ème</sup> régiment de tirailleurs tunisiens à Bizerte. Embarqué à destination de Salonique, il assure alors le service des étapes sur la ligne d'Albanie à partir du 8 janvier 1917. Le rôle des troupes d'étapes est notamment d'assurer, à l'arrière des armées, les voies de communication et de ravitaillement. Un centre de ravitaillement existe à Kozani, en Macédoine occidentale, où sont également stationnées des formations sanitaires et notamment l'ambulance 6/17. La création et l'entretien des voies de communication, quasi inexistantes lors de l'arrivée des alliés dans un pays comme la Macédoine, représente un travail considérable, permettant aux services de l'arrière de fournir aux troupes de l'avant le ravitaillement en vivres, matériel, et munitions<sup>386</sup>.



Convoi de ravitaillement sur la route de Kozani (photo médiathèque du patrimoine)

Le 11 février 1917, Raoul Fayaud-Martin entre à l'ambulance 6/17 de Kozani. Il est atteint d'une insuffisance rénale aiguë sur néphropathie avec troubles neurologiques. Il y décède deux jours plus tard, le 14 février 1917, à l'âge de 32 ans.

Sa mémoire est honorée sur le Livre d'or de la commune d'Alger<sup>387</sup>, la plaque commémorative de la Faculté de médecine de Montpellier et le Livre d'or des médecins morts pour la patrie.

---

<sup>386</sup> Malaquin Paul. L'œuvre civilisatrice de l'armée française en Macédoine. Bulletin de la société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne. 1919, 73, n°3, pp 1-27. Consultable sur Gallica : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5412002p/f6.image>

<sup>387</sup> Le monument aux morts d'Alger qui comportait 10 000 noms a été détruit après l'indépendance. Une liste des morts pour la France a été établie pour chaque commune en vue de la publication du livre d'or. Le projet ne verra pas le jour, mais les listes sont consultables aux archives nationales.

# Marcel BERTRAND

(1883-1917)

Marcel Jean Joseph Bertrand naît le 28 Août 1883 à Laroque-des-Albères (Pyrénées-Orientales), dans la maison familiale. Son père Jean, âgé de 31 ans, est négociant. Sa mère Marie Thérèse Espérance, née Boher, est âgée de 27 ans.

Marcel étudie au Lycée Arago de Perpignan. Il passe son baccalauréat (Lettres-Philosophie) à Montpellier en 1902. L'année suivante, en novembre, il obtient son certificat PCN et s'inscrit à la Faculté de médecine. Ajourné au conseil de révision de 1904, il est reconnu apte en 1905, il s'engage pour trois ans tout en bénéficiant d'une dispense en tant qu'étudiant. Il est incorporé le 8 octobre 1905 au 15<sup>ème</sup> RI, et passe ensuite en avril 1906 au 23<sup>ème</sup> BCP, où il exerce les fonctions de médecin auxiliaire. Il est libéré en septembre 1906<sup>388</sup>. Il reprend alors le cours de ses études, devient Interne des hôpitaux de Perpignan, puis de Bône, en Algérie. Il passe la plupart de ses examens en 1910<sup>389</sup>. Il soutient le 25 janvier 1913 sa thèse de médecine, intitulée « *Contribution à l'étude du fibrome de la paroi abdominale* », à partir d'une observation recueillie par le Docteur Massot, chirurgien en chef de l'hôpital de Perpignan. Le jury est présidé par le Professeur Bosc, titulaire de la chaire d'anatomie pathologique. Marcel s'établit ensuite à Perpignan. La même année, il épouse à Amélie-les-Bains, Louise Joséphine Henriette Vinsac. Son beau-père, médecin dans l'armée, est en poste à l'hôpital militaire d'Amélie-les-Bains. Le couple aura un enfant en 1912.

Marcel a par ailleurs complété son instruction militaire. Nommé médecin auxiliaire de réserve en 1910, puis médecin aide-major de 2<sup>ème</sup> classe de réserve en 1911, il accomplit une période d'exercices au 15<sup>ème</sup> RI d'Albi en septembre 1913, à la satisfaction de son chef de service : « *A pris part aux manœuvres d'armée comme médecin affecté à un bataillon. Vigoureux, très énergique, a rempli ses fonctions avec le plus grand zèle. A été un auxiliaire précieux pour son chef de service et pour le commandement. Ne mérite que des éloges.* » Cependant, il a « *peu l'habitude du cheval et il a fait les manœuvres à bicyclette, aucune monture n'ayant pu être mise à sa disposition*<sup>390</sup>. »

Comme tant d'autres, la guerre vient l'arracher à son quotidien. Il est mobilisé au 53<sup>ème</sup> RI de Perpignan, qui appartient à la 32<sup>ème</sup> division. Il est médecin du 3<sup>ème</sup> bataillon. Son régiment débarque en Lorraine le 8 août 1914, à Mirecourt. Renaud Martinez, dans son livre « *En avant,*

---

<sup>388</sup> Archives départementales des Pyrénées Orientales

<sup>389</sup> Archives de la Faculté de médecine de Montpellier

<sup>390</sup> Dossier d'officier SHD 15Ye 119 908

*quand même !* », nous fait revivre de façon poignante les heures tragiques vécues par ce régiment<sup>391</sup>.

Après une marche éprouvante par une chaleur extrême vers Lunéville, le régiment franchit la frontière à Avricourt le 16 août et pénètre avec émotion et enthousiasme en territoire lorrain annexé<sup>392</sup>. La voie ferrée sépare les parties française et allemande du village. Les poteaux frontières ont été abattus. La II<sup>e</sup> armée du général Castelnau a entamé son offensive le 14 août. Le 20 août, les Allemands attaquent sur tout le front. D'abord placé en réserve, le régiment participe les 19 et 20 août au combat de Rochbach-lès-Dieuze. C'est son premier engagement, d'une extrême violence. Il entraîne la mort de 4 officiers, dont le chef de corps et un chef de bataillon, et de 175 hommes de troupe. 376 hommes, dont 6 officiers, sont blessés, 84 sont disparus<sup>393</sup>. Suivant le mouvement de retraite du 16<sup>ème</sup> corps, le régiment se replie du 21 au 25 août en direction du sud-ouest. L'offensive reprend le 26 août. Le régiment occupe Francoville, abandonnée par les Allemands qui y laissent plus de 400 blessés, et y organise une position défensive. Le 28, l'offensive se porte vers Lunéville. Le régiment avance jusqu'à Gerbéviller après avoir franchi la Mortagne sur des passerelles construites par les éléments du génie. Tranchées et abris sont creusés dans le bois de Broth. Cette position est tenue jusqu'au 8 septembre, sous une pluie incessante et dans la boue. Le régiment est alors dirigé vers Nancy, menacée par les Allemands qui attaquent le Grand-Couronné. La bataille du Grand-Couronné s'achève le 13 septembre et contribue à la victoire de la Marne. Le régiment est alors en réserve d'armée. Le 21 septembre, il se met en route avec le 16<sup>ème</sup> corps d'armée vers la région de Fontenoy-sur-Moselle. Le 23 septembre, il entre en ligne avec la 32<sup>ème</sup> division. Le 3<sup>ème</sup> bataillon, placé en tête, doit occuper la voie ferrée Noviant-Berneckourt. Il y reçoit des salves d'artillerie. Le lendemain, le régiment attaque le bois de Voisogne, défendu par des mitrailleuses qui font des pertes considérables dans ses rangs. L'attaque est reprise à plusieurs reprises, après une préparation d'artillerie peu efficace. La lisière du bois est fortement défendue par des tranchées ennemies garnies de mitrailleuses et protégées par des réseaux de barbelés. Les attaques n'aboutissent pas. Les pertes du régiment sont importantes : plus de 200 tués dont 5 officiers, et 303 blessés dont 3 officiers. Les Allemands cependant se retirent et le régiment participe à leur poursuite, la progression étant rendue difficile par les positions retranchées de l'ennemi. Il alterne les combats en première ligne et les repos à l'arrière. Le 9 octobre, il rejoint la région de Soissons, où il reste au repos jusqu'au 15 octobre.

Marcel Bertrand a quitté le 3<sup>ème</sup> bataillon. Il est maintenant le médecin-chef du régiment. Après un court séjour sur le Chemin des Dames où il relève des troupes anglaises au nord de l'Aisne dans la région de Troyon, le régiment gagne la Belgique où il va participer à la bataille des Flandres, dans le secteur d'Ypres. L'objet de la bataille est d'arrêter les Allemands dans leur course à la mer. Bloqués sur l'Yser lors des terribles combats menés par les armées alliées, les Allemands tentent de percer le front plus au sud, en direction d'Ypres, qu'ils veulent prendre à tout prix. Le régiment fait partie de l'armée du général d'Urbal, devenue l'armée de Belgique. Le 30 octobre, il est dirigé sur Noormezelle, puis Saint-Éloi, au sud d'Ypres, avec l'ordre d'attaquer Oostavern.

L'offensive, un temps retardée, reprend le 1<sup>er</sup> novembre, en direction de la lisière du parc du château d'Hollebecke. Les combats sont très durs et les unités doivent se replier le lendemain sur le village de Saint-Éloi. L'attaque du château est reprise le 3 novembre. La fusillade est généralisée, la mêlée effroyable, les tirs d'artillerie d'une rare violence, sur le château bientôt en ruine. Celui-ci ne peut être enlevé malgré une lutte acharnée, et le régiment doit se replier à la lisière du

---

<sup>391</sup> Renaud Martinez. *En avant, quand même ! Le 53<sup>ème</sup> RI de Perpignan dans la tourmente de la première guerre mondiale*. L'agence, Rivesaltes, 2007.

<sup>392</sup> Historique du 53<sup>ème</sup> RI. Imprimerie ouvrière, Toulouse. Saisi par Catherine Gasnier.

<sup>393</sup> JMO du 53<sup>ème</sup> RI. SHD26N 644/5

parc. Les bataillons se succèdent les jours suivants dans les assauts qui tentent de réduire le château fortifié. Les pertes du régiment sont considérables. Les blessés sont évacués à partir du poste de secours régimentaire par les groupes de brancardiers de la 32<sup>ème</sup> division et du 16<sup>ème</sup> corps d'armée, qui fonctionnent jour et nuit, vers les ambulances divisionnaires installées à Dickebusch.

Les 7 et 8 novembre, le régiment combat autour des écluses du canal d'Ypres. La bataille se poursuit sans aucun repos possible pour les troupes épuisées, sous un bombardement incessant. Il est relevé le 20 novembre pour un court repos, et se reconstitue avec l'arrivée de jeunes soldats de la classe 14. Les conditions climatiques s'aggravent dans ce terrain marécageux. Du 26 au 30 novembre, il participe aux attaques contre le bois 40, avec des pertes terribles du fait de la fusillade et des feux de mitrailleuses qui fauchent les compagnies dès leur sortie des tranchées, malgré la préparation d'artillerie. Les attaques vont se répéter, la lutte se poursuit au sud et à l'est d'Ypres, alternant avec de courtes périodes de repos, jusqu'au 17 janvier.



Carte du secteur d'Ypres (L'Illustration)<sup>394</sup>

Marcel Bertrand, dans cette période tragique, a donc eu la responsabilité du service médical du régiment. Il est cité à l'ordre du régiment : « *Le lieutenant-colonel cite à l'ordre du régiment, pour le zèle et le dévouement dont il a fait preuve dans l'accomplissement de son devoir sur le champ de bataille, le Docteur Marcel Bertrand, Médecin aide-major de 2<sup>ème</sup> classe, chef de service.* » Il reçoit la croix de guerre. Le 15 janvier, il quitte le régiment sans quitter la 32<sup>ème</sup> division, pour passer au groupe de brancardiers divisionnaires. Son chef de corps, le lieutenant-colonel Michel, écrira le 25 janvier : « *A rempli depuis le mois de septembre 1914 jusqu'au milieu du mois de janvier les fonctions de chef du service médical du 53<sup>ème</sup>. S'est acquitté de cette tâche, rendue cependant très lourde par les circonstances, avec un complet dévouement et une abnégation dignes d'éloges. Ayant de l'entrain, de la gaieté, la bonne conscience de son devoir et une réelle capacité professionnelle, a su se tirer des situations les plus délicates et a assuré les soins médicaux aux malades et aux blessés du régiment dans les meilleures conditions*<sup>395</sup>. »

La division est retirée du front et transportée à Chelers, aux environs d'Arras. Elle reste au repos relatif dans ce secteur avant d'être transportée en Champagne, dans la région d'Épernay, le

<sup>394</sup> L'Illustration. 28 novembre 1914, n°3743, p.419. Consultable sur [www.lillustration.com](http://www.lillustration.com)

<sup>395</sup> Dossier d'officier SHD 15Ye 119 908

20 février 1915. Elle va participer à partir du 6 mars à la première bataille de Champagne<sup>396</sup>. Le GBD débarque à Épernay le 21 février. Sa marche l'amène à Saint-Hilaire-au-Temple. L'attaque de la division a lieu le 7 mars à l'est de Souain, en direction du Bois Sabot, très fortement organisé par les Allemands, et du Trou Bricot. Le GBD est positionné à Suippes<sup>397</sup>. Les combats sont acharnés les jours suivants. Les premières lignes allemandes sont conquises au prix de pertes considérables. Les brancardiers du groupe font des va-et-vient incessants entre les postes de secours et les ambulances. Le 13 mars, le groupe est positionné à Saint-Jean-sur-Tourbe. Marcel Bertrand et ses brancardiers partent au soir avec 20 brouettes porte-brancards vers Le Mesnil où sont établis les postes de secours, sans pouvoir procéder aux évacuations du fait du trop mauvais état des routes, et sont de retour au petit matin. Les jours suivants, le nombre de blessés évacués des postes de secours du Mesnil ou de Beauséjour est impressionnant. À partir du 23 mars, les brancardiers doivent en outre procéder à l'assainissement du champ de bataille. La recherche et le transport des cadavres est éprouvante, dans des conditions effroyables du fait des difficultés du terrain, de l'état des corps en décomposition gisant depuis des jours, et le plus souvent sous les tirs ennemis. Jusqu'à 253 cadavres sont transportés par 60 brancardiers, le 28 mars, et inhumés aux alentours du champ de bataille. Le 2 avril le groupe se porte à Somme-Suippes. La division va occuper le secteur jusqu'en août. L'organisation du secteur permet d'améliorer les conditions du transport. De nombreux blessés peuvent être transportés jusqu'aux ambulances par le Decauville<sup>398</sup>. Le journal de marche du GBD tient un compte minutieux des évacuations et des inhumations. La relève des cadavres se fait de nuit. Les conditions en restent éprouvantes et périlleuses, car les brancardiers sont exposés à découvert aux balles et aux obus allemands. Ce travail ingrat permet d'assainir les boyaux et les tranchées où les vivants cohabitent avec les morts et d'apporter une sépulture provisoire aux combattants tués.

Par la suite, le groupe fonctionne à partir des postes de secours de la cote 204 et de Cabanne-et-Puits. Le 17 août, il se déplace de Somme-Suippes à Saint-Jean-sur-Tourbe. Le 27 août, la division est retirée du front pour être mise au repos dans la région de Dampierre-le-Château. Elle remonte en ligne pour participer à la deuxième bataille de Champagne, qui débute le 25 septembre, à l'ouest de Massiges. Cette grande offensive, malgré une préparation d'artillerie importante, est un nouvel échec. Après avoir emporté les premières lignes allemandes, les unités vont buter sur les deuxième lignes fortement organisées et dont les réseaux de barbelés sont restés intacts. C'est cependant dans le secteur de Massiges que l'avancée sera significative et la Main de Massiges est conquise. Le GBD est positionné à Minaucourt. Il assure les évacuations à partir des postes de refuge établis sur l'index de la Main de Massiges, jusqu'aux postes de secours installés au ravin de Marson, où siège le PC de la division. À partir de là, les voitures emmènent les blessés jusqu'aux ambulances situées à Hans. À partir du 30 septembre, il lui faut en outre, de jour et de nuit, rechercher, identifier et ensevelir les morts dans le secteur de la division. L'offensive, un temps suspendue, est reprise le 6 octobre. Son échec marque la fin de la bataille. Le secteur conquis est organisé entre Massiges et Maisons de Champagne.

---

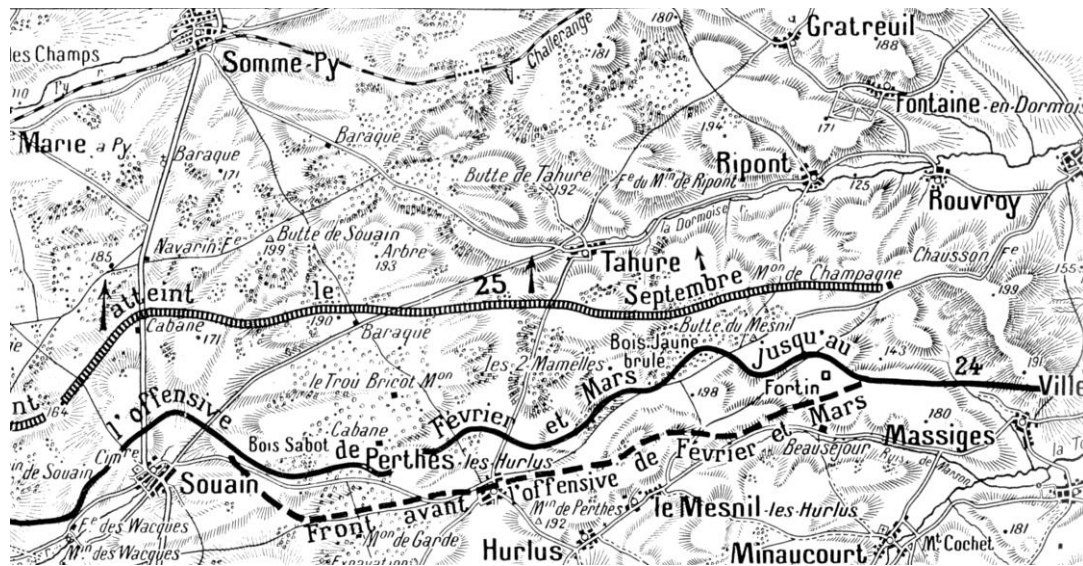
<sup>396</sup> JMO de la 32<sup>ème</sup> DI. SHD 26N322/3

<sup>397</sup> JMO du groupe de brancardiers de la 32<sup>ème</sup> division. SHD 26N323/12

<sup>398</sup> Terme générique désignant un chemin de fer à voie étroite. Du nom de Paul Decauville, agriculteur puis industriel, inventeur du chemin de fer portatif pour les champs (notamment de betteraves) et les carrières. Divers équipements circulaient sur des voies étroites de 60cm. Ces voies, complétées par des voies de 40cm, permettaient d'accéder au plus près des tranchées de première ligne pour les approvisionner et étaient utilisées pour transporter les blessés vers les ambulances.



Soir d'attaque en Champagne. Dessin de Georges Barrière. In: Sciences et dévouement<sup>399</sup>



Carte des opérations en Champagne entre Souain et Massiges (L'Illustration)<sup>400</sup>

<sup>399</sup> Science et dévouement, *op.cit.*

<sup>400</sup> L'Illustration. 25 septembre 1915, n°3787, p.350. Consultable sur [www.lillustration.com](http://www.lillustration.com)



La division est retirée du front du 18 au 23 octobre, puis va occuper un secteur près de Tahure et de la butte de Tahure, qui est perdue le 31 octobre. Elle va ensuite au repos vers Saint-Remy-de-Bussy, puis dans la région de Cumières, à proximité d'Épernay, où elle stationne du 28 novembre 1915 au 8 janvier 1916. Elle fait mouvement vers le camp de Ville-en-Tardenois, où elle reste à l'instruction jusqu'au 25 janvier, avant de retourner au front à l'est de Soissons où elle occupe un secteur jusqu'au 9 juillet. Après un repos d'un mois, elle est transportée par camions à Verdun. Le GBD l'a précédée, arrivé dans le secteur dès le 24 juillet pour collaborer avec le GBD de la 31<sup>ème</sup> DI à l'évacuation des blessés et l'assainissement du champ de bataille, dans divers secteurs entre les forts Saint-Michel, Souville et de Tavannes, jusqu'aux postes des Carrières, des Tourelles, du Petit Bois, et aux abords du Ravin de la Mort. Le 9 août, il rejoint le reste de la division, et arrive à Landrecourt le 14, à la caserne Marceau le 17. La division occupe un secteur entre l'ouvrage Thiaumont et le bois de Vaux-Chapitre. Elle y connaît l'enfer de Verdun, participant à une attaque française le 23 août, résistant à une attaque allemande le 26 août, attaquant à nouveau le 29 août. La division est retirée du front le 30 août. Le GBD reste cependant à Verdun jusqu'au 10 septembre, et rejoint le reste de la division dans la région de Triaucourt, au repos jusqu'au 16 septembre.

L'année 1916 se termine par l'occupation d'un secteur en Argonne entre le Four-de-Paris et la Haute-Chevauchée, à l'ouest de Vauquois, jusqu'au 17 janvier 1917, puis à partir du 21 janvier vers la Hayette et le bois Camard, devant faire face à une attaque allemande sur la cote 304 le 25 janvier. Les évacuations se font à partir du poste de recueil d'Esnes, où les blessés sont amenés des postes de secours de bataillon et de divers postes secondaires, successivement en brouettes porte-brancards, voitures hippomobiles puis voitures automobiles.

Le 6 mars 1917, Marcel Bertrand passe comme médecin-chef au 59<sup>ème</sup> RI. Ce régiment, appartenant à la 34<sup>ème</sup> division, est alors en Champagne, dans le secteur des Marquises. Il monte en ligne le 8 avril dans le secteur de Prosnes. En préparation de l'attaque du Mont-Blond, Marcel Bertrand organise les postes de secours et les abris avancés au plus près des premières lignes. Le 12 avril, il est frappé par un obus en compagnie des officiers de l'état-major. L'historique du régiment relate les faits : « *Le 12 au soir, une nouvelle incroyable jette la consternation dans nos rangs. Un obus de 150 à fusée retardée, pénétrant dans le poste de commandement du régiment, est venu surprendre les officiers qui prenaient leur repas du soir, faisant onze morts dont le médecin-chef Bertrand, les lieutenants Clarac, Combrisson, Giroud, Crouzet, le chef de musique Alba, l'aumônier Renaud, et blessant très grièvement le lieutenant-colonel Crépin et l'officier téléphonique Baggio. Ainsi, c'est la deuxième fois que disparaît, d'un malheureux coup du sort, l'état-major tout entier*<sup>401</sup>. »

Marcel Bertrand meurt ainsi à Prosnes le 12 avril 1917, à l'âge de 34 ans. Il est inhumé au cimetière militaire de Sept-Saulx. Il est cité à l'ordre de l'armée : « *Médecin aide-major d'un zèle au-dessus de tout éloge. A organisé dans le secteur des Marquises le fonctionnement de deux secteurs avancés et abris de l'infirmerie régimentaire. D'une activité inlassable, n'a pas hésité à parcourir plusieurs fois par jour les tranchées de première ligne veillant personnellement au bon fonctionnement des services dont il avait la direction. A été mortellement atteint par obus le 12 avril 1917 dans le secteur de Prosnes. Une citation antérieure.* »

Sa mémoire est honorée sur le monument aux morts de Laroque-des-Albères, la plaque commémorative du Lycée Arago de Perpignan, la plaque commémorative de la Faculté de médecine de Montpellier, et le Livre d'or des médecins morts pour la patrie.

---

<sup>401</sup> Historique du 59<sup>ème</sup> RI. <http://jburavand.free.fr/historiques%20RI/RI-59.pdf>

# Paul RAYNAL

(1891-1917)



Photographie de Paul Raynal sur sa carte d'étudiant 1912-1913

Paul Auguste Raynal naît le 2 mai 1891 à Vergèze (Gard). Il est le dernier d'une fratrie de six enfants. Son père, Paul Auguste Alexandre, âgé alors de trente-neuf ans, est médecin. D'un premier mariage avec Mathilde Héry-Barras, décédée en 1883, sont nés Marguerite (décédée en 1882), Julien (décédé en 1901) et Augustine (née en 1883). Du deuxième mariage de son père avec Berthe Debaille alors âgée de 25 ans, Paul a deux frères, Paul Charles, né en 1888, et Jean, né en 1887.<sup>402</sup>

Il passe son baccalauréat (Latin-Langues-Philosophie), en juillet 1910. L'année suivante, il obtient son certificat PCN à Montpellier, et s'inscrit à la Faculté de médecine en novembre. Il a récemment perdu son père, mort en février 1911 à l'âge de 58 ans. Il accomplit ainsi ses trois premières années d'études, prenant sa 12<sup>ème</sup> inscription en juin 1914<sup>403</sup>. Il passe ses deux premiers examens en mai, puis juillet 1913. Il bénéficie en effet pour ses études d'un sursis d'incorporation accordé en 1912, renouvelé en 1913 et 1914<sup>404</sup>.

---

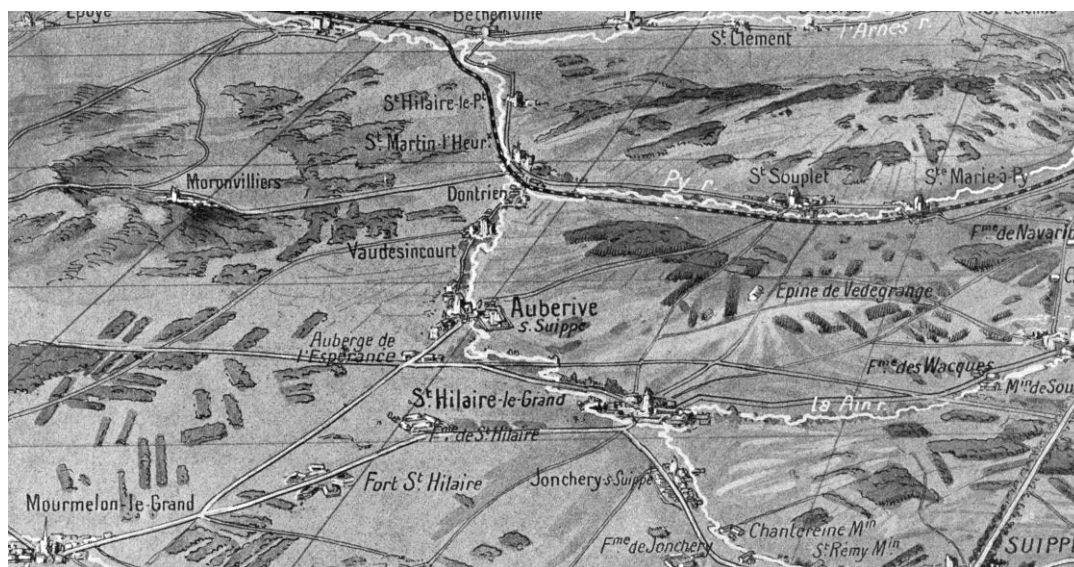
<sup>402</sup> Raynal Charles, communication personnelle

<sup>403</sup> Archives de la Faculté de médecine de Montpellier

<sup>404</sup> Registre matricule. Archives départementales du Gard

Lorsque la guerre éclate, son sursis est résilié, et il arrive le 13 août 1914 à la 16<sup>ème</sup> SIM de Perpignan. Il est affecté au GBD de la 37<sup>ème</sup> division d'infanterie. Il est rapidement nommé médecin auxiliaire, le 25 septembre 1914. Il arrive au GBD le 18 octobre 1914, en compagnie de trois autres médecins auxiliaires. Le groupe suit les mouvements de la 37<sup>ème</sup> division d'infanterie. Celle-ci a participé à la bataille de Charleroi en août, puis à la retraite et à la bataille de la Marne, et elle est engagée dans la première bataille de l'Aisne. Lors de la stabilisation du front, elle est dans l'Oise, au sud de la ferme de Quennevières, qui sera l'objet de durs combats les 30 et 31 octobre 1914, permettant la prise de cette position. Le 12 novembre, la division attaque Tracy-le-Val, puis subit de violentes contre-attaques allemandes le 17. Les 21 et 25 décembre les attaques françaises portent sur le sud du bois Saint-Mard. Le 21 décembre, les évacuations se font dans des conditions difficiles: « *Le service a été rendu pénible par suite du mauvais état de ce chemin de terre, défoncé, embourbé. Il a été entravé pendant deux heures par un caisson d'artillerie renversé en travers du chemin. Les brouettes porte-brancards ne peuvent circuler dans le ravin de Bimont [...] Les évacuations ont commencé à 8h30 et se sont prolongées jusqu'à 20 heures, à laquelle l'évacuation des postes était complète*<sup>405</sup> » 384 blessés sont ainsi évacués, dont 97 couchés, 121 assis, et 140 à pied. Durant ce mois de décembre, c'est un total de 1 576 blessés ou malades qui ont été évacués de la zone de l'avant par le GBD.

À partir de mars 1915, le secteur est le théâtre d'une guerre de mines. Des éléments de la division sont engagés à la ferme de Quennevières les 6 et 19 juin. La division est retirée du front et envoyée au repos, vers Pierrefonds, puis Saint-Hilaire-au-temple, Vadenay et Mourmelon-le-Grand. À partir du 24 août, les éléments du groupe sont positionnés au nord-est de Saint-Hilaire-le-Grand, où la 37<sup>ème</sup> division occupe un secteur.



Panorama du secteur de St-Hilaire-le-Grand (L'illustration)<sup>406</sup>

Elle va être engagée dans la deuxième bataille de Champagne. Le GBD effectue des travaux de préparation et d'aménagement d'abris et de relais en vue des évacuations à partir des postes de secours régimentaires. Initialement installé à la ferme du Piémont, il y subit plusieurs bombardements. Le 22 septembre, six équipes sont constituées, disposant chacune de six brouettes porte-brancards et de deux brancards supplémentaires, et occupent les positions aménagées. Paul Raynal est envoyé à la passerelle 16. Il s'agit d'un abri-relais commencé par l'artillerie et aménagé par les brancardiers. Il communique avec les boyaux d'évacuation de la 74<sup>ème</sup> brigade: 825

<sup>405</sup> JMO du GBD de la 37<sup>ème</sup> DI.SHD 26N 332/12.

<sup>406</sup> L'illustration. 20 octobre 1915. n°3787, page 352. Consultable sur [www.lillustration.com](http://www.lillustration.com)

mètres jusqu'au poste de secours du 3<sup>ème</sup> régiment de marche de tirailleurs et 807 mètres jusqu'à celui du 3<sup>ème</sup> régiment de zouaves. Des boyaux de garage sont aménagés sur ce trajet<sup>407</sup>. L'offensive commence le 25 septembre après une intense préparation d'artillerie. La 37<sup>ème</sup> division attaque entre Souain et Auberive et enlève les premières lignes, le bois de la Raquette et l'épine de Vedegrange. Les blessés affluent rapidement. Le flux sera ininterrompu dans la journée et le lendemain. Les boyaux sont cependant rapidement encombrés. Les blessés sont évacués des postes de secours régimentaires vers les abris aménagés en arrière, puis vers Saint-Hilaire-le-Grand où un poste de secours du GBD a été installé dans une ferme et où est située une ambulance divisionnaire. Cependant, la percée tant espérée n'a pas lieu, l'offensive est arrêtée le 29 septembre, les réseaux de défense des deuxième lignes allemandes restant infranchissables.

La division est retirée du front le 2 octobre et mise au repos à Vraux. Le GBD procède aux inhumations et à l'assainissement du champ de bataille et reste en action de concert avec le GBD de la 8<sup>ème</sup> division. Le 10 octobre il embarque en gare de Chalons-sur-Marne et rejoint la division transportée par voie ferrée au sud-ouest de Bergues, près de Dunkerque, débarquant à Cassel et cantonnant à Broukerque. Il est au repos et à l'instruction jusqu'au 10 janvier 1916. Il embarque alors en gare de Bergues à destination de Combles, au sud d'Arras, puis du camp de Mailly.

Le 13 février 1916, il est dirigé vers la région de Bar-le-Duc, puis de Verdun. Il cantonne le 22 février à Ancemont. À partir du 22 février, la division est engagée dans la bataille de Verdun qui a commencé la veille. Le cantonnement du GBD est bombardé le 23 février. Le 24, il se rend à Belrupt. Il est ensuite en position à Belleville et procède aux évacuations. Un relais est installé à Belleville. Les bombardements de ces positions le contraignent à en changer. Il participe à l'évacuation des blessés restés sur la place de Verdun, notamment à l'hôpital Ambroise Paré. Le 28 février, il passe sur la rive gauche de la Meuse. Il est transporté par camions à Rumont, la division ayant été retirée du front et mise au repos vers Rosnes, puis dans la région de Neufchâteau à partir du 8 mars.

Le 18 mars, Paul Raynal quitte le GBD sans quitter la division. Il est affecté « provisoirement » au 2<sup>ème</sup> régiment de marche des zouaves, comme médecin au 1<sup>er</sup> bataillon. Il ne quittera plus ce régiment d'élite. Le 26 mars, la division fait mouvement vers le camp de Saffais où elle reste à l'instruction jusqu'au 10 avril. Le 13 avril, c'est le retour à Verdun où le régiment entre en secteur le 20 avril<sup>408</sup>. Dirigé sur la rive gauche de la Meuse, il a pour mission de défendre le plateau des Rieux qui domine Avocourt à l'est et relie le village au bois d'Avocourt. Il tient le secteur au prix d'une lutte acharnée, notamment devant le Bois Carré, sous le tir incessant de l'artillerie allemande, refaisant à tout instant les retranchements détruits. Il est relevé le 30 mai et part au repos à Brabant-en-Argonne jusqu'au 6 juin. Cependant, Paul Raynal continue pendant 8 jours à assurer le fonctionnement d'un poste de secours, après la relève de son bataillon. Il obtient pour cela une première citation, à l'ordre de la 63<sup>ème</sup> division d'infanterie, le 23 juillet 1916 : « Médecin auxiliaire très dévoué. A assuré seul, pendant huit jours consécutifs, même après la relève de son bataillon, le fonctionnement d'un poste de secours très exposé au feu de l'artillerie allemande, donnant ses soins à de nombreux blessés et assurant avec intelligence le service des évacuations. »

Le 6 juin, le régiment vient cantonner à Haudainville afin d'être engagé dans la bataille de Verdun pour la troisième fois. Le 8 juin, le 1<sup>er</sup> bataillon se dirige vers la tranchée de Besançon pour relever le 298<sup>e</sup> RI. Lorsqu'il arrive sur les lieux, la tranchée, ainsi que ses occupants, a été conquise par les Allemands lors d'une attaque surprise. Il doit se retrancher dans une nouvelle position à quelques mètres de la tranchée perdue, où il doit tenir pendant dix jours dans des conditions épouvantables avant d'être relevé. La 37<sup>ème</sup> division est relevée le 9 juillet pour revenir à Verdun le 14. Le 2<sup>ème</sup> zouaves prend place le 15 dans les casernes de Verdun, recevant l'ordre

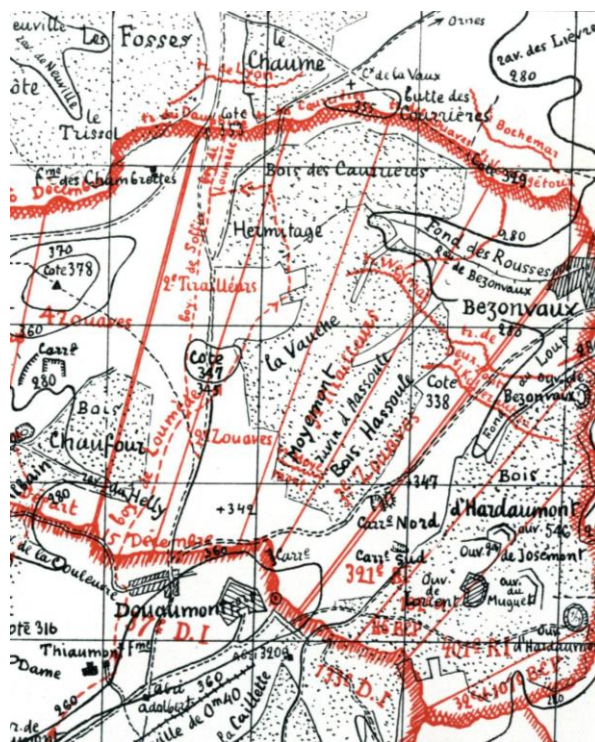
<sup>407</sup> JMO du service de santé de la 37<sup>ème</sup> DI. SHD 26N 332/9

<sup>408</sup> Historique du 2<sup>ème</sup> régiment de marche des zouaves. Paris, Charles-Lavauzelle, 1921

d'attaquer la crête de Thiaumont à Fleury. Le premier bataillon, aux côtés du 11<sup>ème</sup>, progresse de 300 mètres dans les trous d'obus sous le feu des mitrailleuses et se cramponne au terrain pendant plus de quinze jours.

La bataille de la Somme permet de desserrer l'étreinte sur Verdun où les forts de Douaumont et de Vaux sont repris alors que la 37<sup>ème</sup> division est en réserve. Elle vient relever les troupes dans le secteur de Douaumont où le 2<sup>ème</sup> zouaves vient assurer la défense des abords à l'est du fort, du 1<sup>er</sup> au 10 novembre, sous les bombardements, la pluie glacée et dans la boue. « *Le terrain, bouleversé de fond en comble par une année de combats ininterrompus, n'était qu'une succession de trous d'obus que l'hiver avait transformés en fondrière. À chaque pas, les hommes s'enlisaient et risquaient de périr dans la boue sans un prompt secours; les ravitaillements étaient presque impossibles*<sup>409</sup>. » C'est dans ce terrain qu'il participe ensuite au dégagement de Douaumont par l'attaque du 15 décembre où le régiment va perdre plus de la moitié de ses hommes.

La 37<sup>ème</sup> division est à la droite du dispositif. Avant même que l'attaque commence, le 2<sup>ème</sup> zouaves perd 500 hommes par des tirs de contre-batterie s'opposant à l'intense préparation d'artillerie française. Après une avancée de 3 kilomètres, sous un feu incessant, il franchit les tranchées allemandes de Douaumont, le ravin de l'Hermitage, et atteint son objectif, la tranchée du Bois-le-Chaume, où il se maintient malgré de violentes contre-attaques, qui le contraignent initialement à se replier momentanément le 16 décembre.



Le parcours du 2<sup>ème</sup> zouaves pendant l'attaque du 15 décembre 1916 (In Péricard)<sup>410</sup>

Le régiment est relevé le 18 décembre, va se reconstituer par de nouveaux renforts et part à l'instruction au camp de Mailly. Pour sa conduite, Paul Raynal obtient une deuxième citation, à l'ordre de la brigade : « *Médecin auxiliaire chargé du service médical d'un bataillon. S'est dépensé sans compter après l'attaque du 15 décembre 1916 et pendant les jours suivants pour*

<sup>409</sup> Historique du 2<sup>ème</sup> régiment de marche des zouaves.

<sup>410</sup> Péricard J. Verdun. Librairie de France, Paris, 1934

*organiser sous le feu de l'ennemi la relève des blessés, leur donner des soins et en assurer l'évacuation rapide. »*

Le 8 janvier 1917, Paul Raynal est promu médecin aide-major de 2<sup>ème</sup> classe. Il a l'appui marqué de son chef de service et du chef de corps, le lieutenant-colonel Bonnery, qui écrit: *«Très bon médecin auxiliaire, actif, zélé, dévoué à ses malades. Mérite, par la haute conception qu'il a de ses devoirs militaires, par ses aptitudes professionnelles, d'être nommé au grade de médecin aide-major de 2<sup>ème</sup> classe. Remplit les conditions pour être proposé sans qu'il y ait de vacance dans le corps. A douze inscriptions, une citation à l'ordre de la division et plus de deux ans de présence au front. Le chef de corps insiste, complètement d'accord avec le médecin major chef de service, pour que le médecin auxiliaire Raynal soit nommé immédiatement à titre temporaire et maintenu au régiment<sup>411</sup>. »* Son chef de service estime en effet qu'il *«fera un excellent médecin de bataillon »*.

Le régiment occupe un secteur dans la région de Prunay, où il a relevé un régiment russe. Le 16 Avril, il participe à la désastreuse offensive décidée par le général Nivelle sur le Chemin des Dames. Le 2<sup>ème</sup> zouaves a pris position avec la 37<sup>ème</sup> division à l'est du dispositif, au nord de Reims, entre Cormicy et Loivre, dans le secteur du Godat, à l'est du canal, au pied du Mont Spin, l'un des secteurs les plus disputés et meurtriers du front<sup>412</sup>. L'attaque française se heurte immédiatement à une résistance acharnée, se heurtant aux positions retranchées, fortifiées et restées intactes que les Allemands ont organisées lors de leur retraite sur la ligne Hindenbourg. Progressant sous le feu des mitrailleuses du Mont Spin, le régiment est durement éprouvé et le premier bataillon perd presque tous ses officiers. En quelques jours, le régiment perd sept officiers, 13 sous-officiers et 82 hommes. 14 officiers, 31 sous-officiers et 464 hommes sont blessés. 141 hommes sont portés disparus.

C'est lors de ces journées tragiques que Paul Raynal est mortellement blessé, atteint d'une plaie pénétrante du crâne par un éclat d'obus. Il est amené au poste de secours du GBD le 18 avril et décède le 19 avril 1917, à l'âge de 26 ans. Il est inhumé au cimetière de la Fourche, à Cormicy. Le 30 avril, il est cité à l'ordre du corps d'armée: *« Jeune médecin ayant une haute conception de son devoir, très zélé dans l'exercice de ses fonctions. A assuré en toutes circonstances son service, dans les conditions les plus difficiles. S'est en particulier distingué en juin 1916 devant le fort de Vaux. A été mortellement blessé à son poste de combat le 19 avril 1917. »*

Il reçoit la croix de guerre et la Légion d'honneur à titre posthume. Par la suite, sa dépouille sera transférée au cimetière de Vergèze dans le caveau familial.

Sa mémoire est honorée sur le monument aux morts de Vergèze, la plaque commémorative de la Faculté de médecine de Montpellier, et le Livre d'or des médecins morts pour la patrie.

---

<sup>411</sup> Dossier d'officier. SHD 5Ye 149596

<sup>412</sup> Dictionnaire du Chemin des Dames. <<http://dictionnaireduchemindesdames.blogspot.fr/2010/02/g-comme-godat.html>>



# Bonaventure BLANICH

(1881-1917)



Portrait de Bonaventure Blanich<sup>413</sup>

Bonaventure Joseph Blanich naît le 16 novembre 1881 à Enveigt (Pyrénées Orientales). Son père Pierre, propriétaire, est âgé de trente-neuf ans. Il sera maire de sa commune. Sa mère Marguerite, née Carrère, est âgée de trente-trois ans. Très jeune, il sera privé de sa mère décédée précocement.

Il passe son baccalauréat (Lettres-Philosophie) à Toulouse en 1902. L'année suivante, il obtient son certificat PCN à Montpellier, et s'inscrit à la Faculté de médecine. Ajourné aux conseils de révision de 1902 et 1903, il est reconnu apte en 1904 et il est incorporé le 14 novembre au 12<sup>ème</sup> RI. Bénéficiant d'une dispense comme étudiant, il est libéré le 23 septembre 1905 et reprend le cours de ses études, avec une certaine irrégularité dans les inscriptions et des interruptions fréquentes de plusieurs mois. C'est ainsi qu'il passe son premier examen en 1906, le deuxième en 1908, les troisième, quatrième et cinquième en 1910 et 1911<sup>414</sup>. Il passe plusieurs mois comme interne à l'hôpital Saint-Jean de Perpignan. Il soutient le 24 mai 1911 sa thèse de médecine intitulée «*Contribution à l'étude des rétrécissements congénitaux de l'urètre chez l'homme et chez*

---

<sup>413</sup> Historique du 45<sup>ème</sup> BCP

<sup>414</sup> Archives de la Faculté de médecine de Montpellier



*la femme*», sous la présidence du Professeur Vialleton, titulaire de la chaire d'histologie. La thèse est inspirée par le Professeur Soubeyran, agrégé de médecine opératoire. Une observation est procurée par le Docteur de Lamer, de l'hôpital de Perpignan. Il obtient pour sa thèse une mention bien à l'écrit et à l'oral.

Il complète son instruction militaire, en accomplissant en 1908 une première période d'exercices au 2<sup>ème</sup> régiment du génie de Montpellier. La même année, il est nommé médecin auxiliaire de réserve. Il effectue une deuxième période, au 53<sup>ème</sup> RI en 1911<sup>415</sup>.

Lorsque la guerre éclate, il est mobilisé comme médecin auxiliaire au 253<sup>ème</sup> RI de réserve de Perpignan. Le régiment est constitué de réservistes, essentiellement catalans, mais aussi audois et tarnais, et son embarquement a lieu le 15 août 1914 à la gare de marchandises, sous les acclamations de la population et dans l'enthousiasme qui masque la crainte du futur et la douleur d'être séparé des siens, trait marquant de ces moments où chacun croit à une guerre courte.

Le régiment débarque à Belfort et cantonne dans les environs de la place forte. Appartenant à la 66<sup>ème</sup> division d'infanterie et à la 132<sup>ème</sup> brigade, il fait partie de l'armée d'Alsace<sup>416</sup>. Stationnant à Fontenelle, il est engagé le 19 août dans la deuxième bataille de Mulhouse, à l'extrême droite du dispositif. Après une marche harassante, il participe aux furieux combats de Brunstatt-Flaxlanden, qui occasionnent dans ses rangs les premières pertes. Les blessés affluent au poste de secours de Zillisheim, à proximité immédiate. Dans son livre *«Comme des fleurs d'héroïsme»*, Renaud Martinez évoque de façon émouvante les heures tragiques vécues par ces hommes arrachés à la vie civile<sup>417</sup>. Au soir du 19 août, le régiment, qui a tenu bon toute la journée, stationne à Illfurth. Le même jour, Mulhouse vient d'être reprise. Le 22 août, cependant, la bataille des frontières est perdue. Le 24, Mulhouse est à nouveau évacuée et la division se reporte en arrière, au sud de Belfort. Le 26, le régiment dispose un bataillon à Montbéliard, un autre aux avant-postes à Grand-Charmont et Sochaux. Des positions défensives sont organisées à l'est de Fesches-le-Châtel.

Le 9 septembre, le régiment, complété par un escadron de dragons, un peloton de cyclistes et une batterie d'artillerie, effectue en Alsace une reconnaissance jusqu'à Ferrette, dans le Sundgau. Ce détachement part de Réchésy à 4 heures du matin. Il est accueilli par les tirs de cyclistes allemands embusqués dans les habitations du village de Ferrette, qui ne recèle pas cependant de forces importantes. Il se retire vers Réchésy après avoir canonné le vieux château de Ferrette.<sup>418</sup>

C'est ensuite une nouvelle période de marches pour le régiment. Il se déplace avec la brigade, par le Ballon d'Alsace, puis Saint-Maurice, jusqu'à Corcieux, au nord de Gerardmer où il stationne le 15 septembre. Le 21, il cantonne à Plainfaing. Il est placé aux avant-postes du col du Bonhomme et des crêtes avoisinantes. Les unités arrivent sur leurs positions après une montée pénible. Le secteur y subit d'intenses bombardements. Le paysage est ravagé. Pendant plus de dix jours, les compagnies engagées doivent faire face aux attaques allemandes répétées, et mener des patrouilles offensives sur les lignes adverses.

Le régiment est ensuite déplacé vers le secteur de Sainte-Marie-aux-Mines, près de Saint-Dié, occupant les tranchées de la cote 607, au-dessus de Lusse, et la croupe qui descend entre les villages de Lesseux et Herbaupaire. Le PC du colonel est à Ban-de-Laveline. Le régiment, relevant le 343<sup>ème</sup> RI qui vient de prendre la cote 607 après de violents combats, doit en garder le contrôle. Parti de Lesseux, il monte sur les hauteurs de la cote d'où l'on peut observer les zones tenues par les Allemands et notamment le village de Lusse.

---

415 Archives départementales des Pyrénées orientales

416 Historique du 253<sup>ème</sup> RI.

417 Renaud Martinez. *Comme des fleurs d'héroïsme*. Editions L'agence, Rivesaltes, 2007.

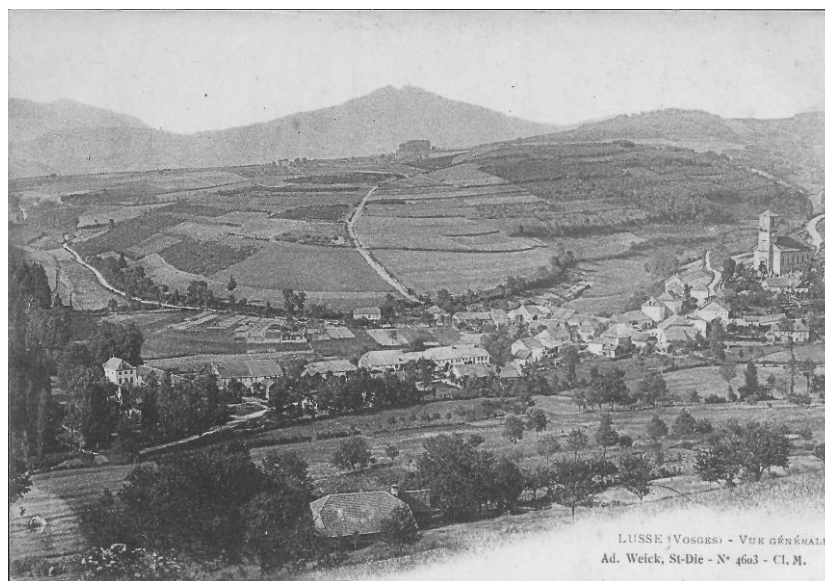
418 JMO du 253<sup>e</sup> RI ; JMO de la 132<sup>ème</sup> brigade d'infanterie. SHD 26N 531/7, JMO de la 66<sup>ème</sup> division d'infanterie. SHD 26N 387/1.



Le théâtre des opérations en Alsace. (L'Illustration)<sup>419</sup>

Les positions, régulièrement bombardées, doivent être aménagées et fortifiées. Des abris plus ou moins précaires sont confectionnés en première ligne, protégeant notamment les postes de secours. Quotidiennement, attaques, reconnaissances, et coups de main pour le contrôle de la cote rythment cette vie dans les tranchées et marquent la fin de l'année 1914 et le début de 1915. Aux pertes qu'entraînent ces actions s'ajoutent celles causées par les éclats d'obus et les balles des tireurs d'élite. Le 7 novembre, B. Blanch part en permission pour six jours, deux jours après une sévère attaque ennemie. Le froid est de plus en plus vif. Les hommes alternent quatre jours au repos et douze jours dans les tranchées, dont quatre au sommet. Le 18 décembre, le régiment intègre la 41<sup>ème</sup> division. Le 18 février 1915, alors qu'il neige en abondance depuis trois jours, une forte attaque allemande est déclenchée, précédée d'un bombardement intense des premières lignes et d'explosions de mines. La lutte pour la cote 607 est terrible. Le repli est nécessaire. Les postes de secours sont évacués ainsi que les nombreux blessés. Une furieuse contre-attaque menée le lendemain permet à l'issue de plusieurs assauts meurtriers et d'âpres combats au corps à corps de reprendre les tranchées perdues et le contrôle de la cote 607. De trop nombreux soldats du 253<sup>ème</sup> y laissent leur vie. Les blessés sont nombreux. Le régiment perd au cours de ces deux journées la moitié de son effectif. Il est relevé le 4 mars. Le 9 mars, Bonaventure Blanch est nommé médecin aide-major de 2<sup>ème</sup> classe de réserve.

<sup>419</sup> L'Illustration, 22 août 1914, n°3730. p.141. Consultable sur [www.lillustration.com](http://www.lillustration.com)



Le village de Lusse, tel qu'il pouvait être observé  
des tranchées de la cote 607.

Le régiment va alors occuper le secteur de La Cude dans le massif du Violu. C'est un secteur en altitude qui, nous explique R. Martinez, «*suit une ligne de crête ponctuée de bornes frontières autour desquelles des postes surveillent ceux d'en face. La 2<sup>ème</sup> ligne est quant à elle composée de tranchées profondes qui mènent à de petits groupes de chalets où se reposent les soldats et les cadres lorsqu'ils ne sont pas en 1<sup>ère</sup> ligne. [...] On croit y être à l'abri des obus, sauf quand l'un d'entre eux touche la crête d'un des rares sapins debout et explose répandant partout sa dose de fer [...] Dans le poste de secours, au sol tapissé de rats, les médecins et les infirmiers soignent les blessures légères et évacuent ceux que l'éclat d'obus brûlant ou la balle assassine a touché*<sup>420</sup> ». Un calme relatif paraît régner sur le secteur enneigé, mais l'insécurité y est permanente. Là encore les compagnies alternent les périodes en première ligne, où il faut subir, après une montée harassante, les canonnades et les tirs meurtriers, et les périodes de repos dans la vallée. Après un printemps tardif, c'est la chaleur des jours d'été. Le 8 juillet, le bataillon de B. Blanich participe, au col de la Fontenelle, à l'attaque de la cote 627. Les premières lignes allemandes sont abordées sans trop de pertes. L'attaque des deuxièmes lignes donne lieu à un violent corps à corps. B. Blanich et ses hommes donnent les premiers soins aux blessés. Ils passent la nuit sur place, l'heure trop tardive et la violente canonnade empêchant d'évacuer les blessés le soir même. L'attaque est reprise le lendemain, le soir venu, et la cote 627 est prise avec un grand nombre de prisonniers.

Le 12 septembre 1915, Bonaventure Blanich passe au 3<sup>ème</sup> bataillon du 115<sup>ème</sup> régiment d'infanterie territoriale. Il reste ainsi dans les Vosges avec son nouveau régiment, qui stationne en divers secteurs. Le 3<sup>ème</sup> bataillon est dans le sous-secteur du Pré-aux-Raves, position dominant Sainte-Marie-aux-Mines, au-dessus de Saint-Dié<sup>421</sup>.

<sup>420</sup> Renaud Martinez, *op. cit.*

<sup>421</sup> Historique du 115<sup>ème</sup> Régiment d'infanterie territoriale. Anonyme, Imprimerie Berger-Levrault, sans date. Numérisé par Eric Mansuy.



La ferme du Pré-aux-Raves (source: BNF)<sup>422</sup>

B. Blanich est affecté à l'un des deux postes du service de santé de son bataillon, situé dans une maison forestière<sup>423</sup>. On y reçoit et traite les malades à l'infirmerie, et le médecin passe en outre la visite des différentes troupes du secteur. Le 14 octobre, le rédacteur du journal de marche constate que l'état sanitaire des hommes laisse à désirer. Ils sont fatigués, occupant ce secteur depuis cinquante jours, sans un jour de repos. Leur travail est épuisant, leurs abris mal aménagés. Leur effectif a passablement diminué du fait de prélèvements répétés sans remplacement. Des renforts arrivent au compte-goutte, et les remplaçants sont eux-mêmes usés et mal entraînés. L'hiver est rude. Il n'y a pas dans ce secteur d'opération d'envergure et les blessés sont relativement peu nombreux. Une épidémie de grippe est observée en décembre. En janvier, le poste de la maison forestière est complété par l'installation d'une baraque en bois qui servira d'infirmerie du secteur. Le 20 janvier 1916, le poste touche un traîneau tracté par deux chevaux facilitant le transport des blessés. Le 14 février B. Blanich part en permission. Bloqué par les abondantes chutes de neige, il ne reprend son poste que le 4 mars. Les compagnies occupent les mêmes emplacements, tantôt en première ligne, tantôt employées aux travaux de défense.

Le 22 mars, le 3<sup>ème</sup> bataillon va occuper le secteur Combrimont-Lesseux-cote 607 sur la rive gauche de la Fave, où il subit de violents bombardements. B. Blanich est au poste de secours de Combrimont, puis à celui de Lesseux. Pour lui, c'est un retour dans le secteur qu'il a connu avec le 253<sup>ème</sup> RI. Il est proposé pour être nommé aide-major à titre définitif: «*Sur le front depuis le début de la campagne dans un régiment actif. A fait aussi la campagne d'Alsace. Donne entière satisfaction tant au point de vue technique que militaire à son chef de bataillon*<sup>424</sup>.» Le 20 juin, il part à nouveau en permission. À partir du 15 juillet, le bataillon occupe le sous-secteur de Coichots-cote 675. Il doit faire face, les 7 et 11 août à des attaques allemandes sérieuses sur la cote 675, après un bombardement intense par des obus de tous calibres bouleversant les tranchées de première ligne. Ces attaques sont repoussées<sup>425</sup>.

<sup>422</sup> Bibliothèque nationale de France, département Estampes et photographie, EI-13 (2549) Gallica : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b9043683p>

<sup>423</sup> JMO du service de santé du 3<sup>ème</sup> bataillon du 115<sup>ème</sup> RIT SHD 26N 799/7

<sup>424</sup> Dossier d'officier. SHD 115 268

<sup>425</sup> JMO du 115<sup>ème</sup> RIT. SHD 26N797

Le 29 août, B. Blanich quitte le régiment et les Vosges où il est sur le front depuis plus de deux ans. Il est mis à la disposition de la 13<sup>ème</sup> région militaire et affecté le 23 septembre au dépôt des 9<sup>ème</sup> et 29<sup>ème</sup> régiments de dragons, situé à Saint-Etienne. Il va ainsi rester cinq mois à l'intérieur, assurant le service médical auprès des malades ou blessés rétablis et des nouvelles recrues.

Le 1<sup>er</sup> février 1917, il est affecté à la réserve du personnel sanitaire de la 1<sup>ère</sup> armée, et rejoint le 45<sup>ème</sup> BCP. Le bataillon est alors en route pour le camp de Pontarmé (Oise), au sud de Senlis<sup>426</sup>. Il stationne à Thiers-sur-Thève, jusqu'au 28 février. C'est une période d'instruction, d'exercices et de manœuvres, qui se poursuit dans la région de Villers-Cotterêts, à Russy-Bémont, jusqu'au 12 mars. Le bataillon entame alors sa marche vers le nord, suivant les Allemands dans leur retraite vers la ligne Hindenburg. Ceux-ci laissent derrière eux des villages en ruine. Les routes sont détruites par les entonnoirs et les mines. Leur encombrement rend la marche difficile. Les arbres fruitiers sont coupés à leur base. Le matériel agricole est détruit. Les villages de Beaugies, Ugnyle-Gay, Le Caisnel, sont entièrement détruits. Les cantonnements se font au bivouac dans les ruines. Le Caisnel (Aisne), au sud de Saint-Quentin, est atteint le 23 mars. Le bataillon y organise une ligne de résistance sur la rive ouest du canal de Saint-Quentin. Il passe en réserve de division, et s'emploie aux travaux de réfection d'une route importante. Le 1<sup>er</sup> avril, le président de la République, les présidents du Sénat et de la Chambre des députés, s'arrêtent au Caisnel lors de leur visite des zones reconquises. L'offensive se poursuit, le bataillon se déplace vers Jussy, au sud du canal. En réserve de brigade, il est à Clastres le 4 avril, puis au sud d'Essigny-le-Grand. Le 6, il tient le front entre Urvillers et Itancourt. Les bombardements du secteur sont intenses. La neige tombe abondamment. Le poste de secours est installé aux abords d'Urvillers. L'attaque de la ligne Hindenburg est en préparation dans ce secteur, mais les opérations sont régulièrement retardées, pendant que les unités travaillent à l'aménagement des parallèles de départ et des boyaux de communication. Le bataillon est placé en réserve de corps d'armée entre Essigny et Urvillers. Le poste de secours fonctionne à Essigny, où l'état-major du bataillon est également installé dans les ruines du village constamment bombardé. Le 24 Avril, relate le journal de marche du bataillon, « *au cours d'un violent bombardement d'Essigny, le Docteur Blanich est tué par un obus à proximité du poste de secours*<sup>427</sup> ».

Bonaventure Blanich meurt ainsi le 24 avril 1917, à l'âge de 36 ans. Le 30 avril, il est cité à l'ordre de la 3<sup>ème</sup> armée: «*Pendant vingt jours, a assuré le service médical d'un poste de secours très exposé sous un bombardement presque ininterrompu. Tué le 24 avril d'un éclat d'obus au cœur* » Décoré de la croix de guerre, il est fait chevalier de la Légion d'honneur à titre posthume le 1<sup>er</sup> octobre 1918.

Il est inhumé provisoirement à la ferme Bourgie, puis au cimetière militaire de Séraucourt-le-Grand, enfin dans la nécropole nationale de Saint-Quentin.

---

<sup>426</sup> Historique du 45<sup>ème</sup> BCP.

<sup>427</sup> JMO du 45<sup>ème</sup> BCP. SHD26N 827/21



Nécropole nationale Saint-Quentin (photo M. Defossez)



Tombe de Bonaventure Blanch  
(photo M. Defossez)

Sa mémoire est honorée sur le monument aux morts d'Enveigt, la plaque commémorative de la Faculté de médecine de Montpellier, et le Livre d'or des médecins morts pour la patrie.



# René CAMUS

(1887-1917)



Photographie de René Camus sur sa carte d'étudiant 1911-1912

René Georges François Camus naît le 28 février 1887 à Dunkerque. Son père Georges François, âgé alors de 33 ans, est capitaine du génie à l'état-major. Sa mère Eva Mathilde, née Henne, est âgée de 23 ans. René va suivre avec sa famille les diverses affectations de son père, qui gravit les échelons de la carrière militaire. La famille habite ainsi successivement à Arras en 1891, Tunis en 1894, Fontainebleau en 1900, Montpellier en 1904, où son le père est affecté au 2<sup>ème</sup> régiment du génie en qualité de major. René aura un frère et une sœur.

Il passe son baccalauréat (Lettres-Philosophie) en juillet 1903 à Aix-en-Provence. Il obtient son certificat PCN à Montpellier en novembre 1905 et s'inscrit aussitôt à la Faculté de médecine. En octobre 1906, après sa première année d'études médicales, il s'engage volontairement et il est incorporé au 122<sup>ème</sup> RI, puis passe rapidement au 2<sup>ème</sup> régiment du génie<sup>428</sup>. Bénéficiant de la dispense, il est libéré en septembre 1907 et reprend le cours de ses études, sans interruption jusqu'en septembre 1910. Il passe avec succès entre 1908 et 1910 ses quatre premiers examens. En 1909 sa famille quitte Montpellier, son père ayant été nommé à Lorient comme chef de ba-

---

<sup>428</sup> Archives départementales de l'Hérault



taillon, puis lieutenant-colonel. René Camus passe ensuite les épreuves de son cinquième et dernier examen en décembre 1911, puis en mai 1912<sup>429</sup>. Il soutient enfin sa thèse de médecine le 24 juillet 1912. Il obtient une mention bien à l'écrit et à l'oral<sup>430</sup>.

Il est nommé médecin auxiliaire de réserve en février 1914. Lorsque la guerre éclate, il est mobilisé au 255<sup>ème</sup> RI, à Pont-Saint-Esprit, le 4 août 1914. Le régiment, qui fait partie de la 75<sup>ème</sup> division et de la 150<sup>ème</sup> brigade, est concentré à Cavaillon où il embarque par voie ferrée en direction de l'est le 20 août. Il est rapidement transporté à Sommedieue (Meuse) et va participer à la défense de Verdun dans les premières semaines de la guerre<sup>431</sup>. Il passe à l'attaque le 25 août à Boinville, avant de se replier sur les Hauts de Meuse. Il repasse à l'attaque à Flabas, vers le Bois d'Haumont le 1<sup>er</sup> septembre. Le 10 septembre, il participe à la bataille de la Marne par une offensive sur Heippes. La guerre de position fait alors suite à la guerre de mouvement et le régiment travaille à l'édification du réseau de tranchées sur les Hauts de Meuse et aux Épargnes, jusqu'à la mi-décembre. Il occupera la crête de la cote 304 pendant l'hiver 1914-1915, avant d'être déplacé en Argonne au printemps, puis en Champagne pour participer à l'offensive du 25 septembre 1915. On ne sait pas cependant combien de temps René Camus a suivi la destinée du 255<sup>ème</sup> RI. Il est affecté à une date indéterminée à la compagnie 17/24 du 2<sup>ème</sup> régiment du génie.

Le 22 mars 1917, il rejoint le sixième bataillon du 241<sup>ème</sup> RI, par permutation avec un médecin auxiliaire de ce bataillon. Ce régiment est alors en Lorraine, à Pagny-derrière-Barines<sup>432</sup>. Il s'embarque en chemin de fer le 1<sup>er</sup> avril pour rejoindre Cumières, puis la Champagne, à Ville-en-Selve, au sud de Reims. Il effectue des travaux d'entretien des routes, puis des voies ferrées. Il fait encore très froid, avec abondance de pluie et de neige. Le 19 avril, le régiment part pour Aigny (Marne), avant d'être dirigé avec la division sur le secteur de Moronvilliers. Il va s'établir au Nord de Prosnès, dans le secteur du Mont Haut. Une contre-attaque allemande est lancée sur ce secteur le 22 avril. « *Les abris sont rares. Il est impossible d'installer un poste de secours de bataillon. Les compagnies n'ont que peu d'abris. Violents bombardements presque ininterrompus*<sup>433</sup> » La contre-attaque échoue. Les jours suivants, le régiment reste en réserve de corps d'armée pendant une attaque française sur tout le front de la division. Le 4 mai, le 6<sup>ème</sup> bataillon est en première ligne sur les pentes du Mont Haut.

---

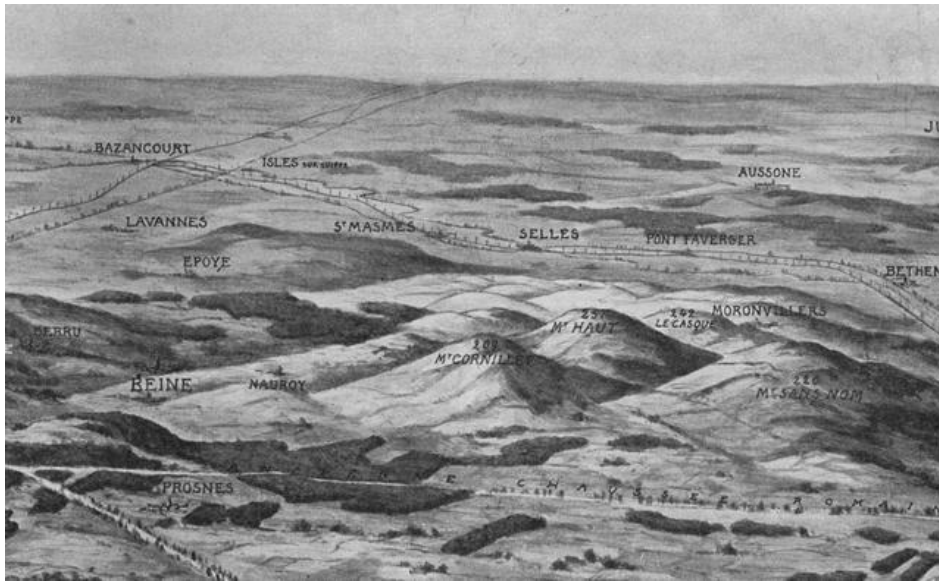
<sup>429</sup> Archives de la Faculté de médecine de Montpellier

<sup>430</sup> Cette thèse ne figure pas au catalogue national des thèses pour l'année en question. Elle n'est pas non plus indexée dans le fichier de la bibliothèque de la Faculté de médecine de Montpellier. Nous n'avons donc pas pu la consulter et son titre est inconnu.

<sup>431</sup> Historique du 255<sup>ème</sup> RI. Anonyme. Charles Lavauzelle, 1920. Numérisé par Jacques Boudet.

<sup>432</sup> JMO du 241<sup>ème</sup> Régiment d'infanterie. SHD 26 N 725/11.

<sup>433</sup> *Ibid*



Le secteur de Moronvillers et le Mont Haut (In E. Hinzelin)<sup>434</sup>

Le JMO du service de santé du régiment décrit la situation<sup>435</sup>. Le poste de secours est installé dans des conditions précaires au pied du Mont Haut, « *simple tranchée recouverte de rondins (1 épaisseur). Abri poste de secours inexistant. On soigne les blessés en plein air sous des bombardements violents* ». En ligne, 4 brancardiers par compagnie relèvent les blessés jusqu'au poste de secours du bataillon. Les évacuations se font vers le poste de secours régimentaire, par un boyau très battu, puis vers un relais du groupe de brancardiers divisionnaire, situé à 1500 mètres. Ce transport est assuré par deux équipes de brancardiers, éventuellement complétées par des brancardiers divisionnaires. « *L'évacuation et les soins sont très difficiles par suite du bombardement et de l'absence d'abris* » Le 5 mai, « *à partir de 13 heures, violent bombardement sur le secteur, pertes élevées* ». C'est dans ce contexte que René Camus trouve la mort le 7 mai 1917. Le JMO relate les faits: « *6 mai : bombardement du secteur. Dans la nuit, vers 23 heures, le médecin auxiliaire Camus René, du 6<sup>e</sup> bataillon, est tué dans son poste de secours d'un éclat d'obus au cœur. Il venait de soigner des blessés et s'était étendu pour se reposer. Un obus de 105 éclatant à l'entrée l'atteignit de deux éclats, l'un à la tempe, l'autre dans la région cardiaque. Mort presque instantanée* ». Peu après, le poste de secours est installé dans un abri mieux protégé devenu disponible. Des travaux sont entrepris pour creuser une galerie souterraine. Ils seront arrêtés faute des matériaux nécessaires.

René Camus est ainsi mort pour la France à l'âge de 30 ans. Il est décoré de la médaille militaire à titre posthume avec la mention suivante: « *Tombé au champ d'honneur pour le salut de la patrie le 6 mai 1917 au Mont Haut. Mort en brave.* » Il reçoit la croix de guerre avec étoile de bronze.

Il est inhumé dans la nécropole nationale de Mourmelon-le-Petit

<sup>434</sup> Hinzelin Emile. 1914. Histoire illustrée de la guerre du droit. Tome 3. Librairie Aristide Quillet, Paris.

<sup>435</sup> JMO du service de santé du 241<sup>ème</sup> Régiment d'infanterie. SHD 26 N 725/13.



La nécropole nationale de Mourmelon le Petit (photo P. Crozet)



La tombe de René Camus (photo P. Crozet)

Sa mémoire est honorée sur la plaque commémorative de la Faculté de médecine de Montpellier et le Livre d'or des médecins morts pour la patrie

# Georges DUPLESSIS de POUZILHAC

(1885-1917)



Photographie de G. Duplessis de Pouzilhac (Coll. M-C Barjon-Giraud)

Albert Marie *Georges* Duplessis de Pouzilhac naît le 29 avril 1885 à Nîmes dans une famille de la noblesse régionale. Son père Marie Louis Raoul, propriétaire, est alors âgé de 41 ans. Sa mère, âgée de 31 ans, est née Joséphine Pauline Marie Jouenne d'Esgrigny. Georges est le deuxième enfant du couple. Il a une sœur, Marguerite, née en 1881. Il aura un frère, Louis.

Il passe son baccalauréat (Lettres-Philosophie) en octobre 1904 à Aix-en-Provence. Engagé pour trois ans tout en bénéficiant de la dispense accordée aux étudiants, il est incorporé au 40<sup>ème</sup> RI en novembre 1904, et libéré en septembre 1905<sup>436</sup>. En 1906, il obtient son certificat PCN à Montpellier et s'inscrit à la Faculté de médecine en novembre. Il prend sa dernière inscription en novembre 1911<sup>437</sup>. Il passe tous ses examens sans accroc. Il est alors interne à l'Hôpital de Nîmes. Pendant l'été 2007, il accomplit une période d'instruction militaire obligatoire, d'abord au 3<sup>ème</sup> RI, puis au 23<sup>ème</sup> BCP. Il est nommé médecin auxiliaire de réserve en août 1910 et effectue une deuxième période en 1910, au 111<sup>ème</sup> RI.

Il soutient le 11 mai 1912 sa thèse de médecine intitulée « *De la luxation trapézo-métacarpienne* », sous la présidence du Professeur Vires. Il obtient une mention bien pour le manuscrit et très bien pour la soutenance.

---

<sup>436</sup> Archives départementales du Gard.

<sup>437</sup> Archives de la Faculté de médecine de Montpellier

Il accomplit la même année une nouvelle période militaire au 24<sup>ème</sup> bataillon de chasseurs. Il s'installe peu après à Marseille et exerce dans le quartier de la Corderie, tout proche du vieux port, où il réside 103, boulevard de la Corderie.

Lorsque la guerre éclate, il exerce donc depuis deux ans. Il est mobilisé comme médecin auxiliaire au 2<sup>ème</sup> régiment d'artillerie de montagne. Il est affecté à la 43<sup>ème</sup> batterie, stationnée à Nice. Les premiers jours de la guerre sont vécus, de loin, dans une certaine angoisse, et rapidement dans l'enthousiasme suivant l'entrée des Français à Mulhouse. Gaston Giraud, dans ses souvenirs, en témoigne: « *Je garde le souvenir d'un repas au "bœuf à la mode", parmi une foule de jeunes médecins mobilisés; la joie bruyante de mon camarade d'études Duplessis de Pouzilhac emplissait la rue*<sup>438</sup> ». Très vite, les uns et les autres sont dispersés en suivant leurs formations sanitaires. La 43<sup>ème</sup> batterie, d'abord à l'exercice dans les environs de Cannes, embarque en train pour la zone des armées le 22 août. Elle débarque en Lorraine, à Dugny-sur-Meuse, au sud de Verdun, est dirigée sur Dieue-sur-Meuse, puis Fresnes-en-Woëvre, Saint-Remy, Ronvaux, et Fleury, Haudiomont, Rupt-en-Woëvre, Les Parroches<sup>439</sup>. Ces déplacements incessants sont liés aux mouvements de troupes pendant la guerre de mouvement, dans cette zone essentielle pendant la période qui précède la bataille de la Marne, puis dans la tentative de défense de la région de Saint-Mihiel. Le 6 septembre, la batterie est en route pour Heippes et met fin par ses tirs à une importante attaque de mitrailleuses allemandes sur le bois de Souilly. La bataille se poursuit avec de nombreux changements de position vers le sud jusqu'au 10 septembre. La bataille de la Marne est alors gagnée. Le 11 septembre, la batterie est en réserve d'artillerie devant Pierrefite. Elle passe la Meuse sur un pont de bateaux pour arriver à Dieue le 14 où elle est au repos jusqu'au 19, avant d'être placée devant Saint-Maurice. Les Allemands attaquent les Hauts-de-Meuse le 20 septembre. La batterie va occuper diverses positions entre Troyon et Saint-Mihiel, qui sera prise par les Allemands. Pendant cette période, Duplessis de Pouzilhac se distingue, comme en atteste la citation qu'il recevra plus tard. Malgré les tentatives de reprise des casernes de Chauvencourt, notamment le 27 septembre, le saillant de Saint Mihiel est formé. Des combats acharnés ont lieu jusqu'à la mi-novembre pour contenir les Allemands dans cette poche. Le 2 novembre, l'artillerie de montagne est relevée des positions qu'elle occupe depuis un mois et va opérer en Argonne dans le secteur de Vauquois. La batterie occupera des positions diverses en Argonne dans les mois qui suivent. Le comportement de Georges reste exemplaire, ce qui est attesté par les appréciations de son supérieur: « *En campagne sur le front comme médecin auxiliaire à la 43<sup>ème</sup> batterie du 2<sup>ème</sup> régiment d'artillerie de montagne depuis le début de la campagne, a assuré son service avec un courage, un dévouement et une science dignes d'éloges*<sup>440</sup>. » Plus tard, il sera cité à l'ordre de l'artillerie du 5<sup>ème</sup> corps d'armée, le 27 juin 1916 et recevra la croix de guerre: « *Au cours des affaires de février 1915, a établi un poste de secours dans une tranchée fortement bombardée et a assuré sous une violente fusillade l'évacuation des blessés, restant à côté des pièces pour encourager les servants par son mépris du danger. S'était déjà signalé en septembre 1914 en retournant chercher un canonnier disparu sur une position évacuée malgré la proximité de l'ennemi.* »

Le 6 mai 1915, Georges Duplessis de P. est nommé médecin aide major de 2<sup>ème</sup> classe à titre temporaire. Il est affecté aux éléments d'étapes du 5<sup>ème</sup> corps d'armée, échelon n°5, le 15 juillet 1915. « *Il assure le service médical de l'échelon de route n°5 avec beaucoup d'activité, de zèle et de dévouement*<sup>441</sup> ».

---

<sup>438</sup> Gaston Giraud. Deux mois en Lorraine (Lunéville, Dieuze, Forêt de Parroy). Mon entrée en guerre (13 août-15 octobre 1914). Montpellier, édition familiale.

<sup>439</sup> JMO du 2<sup>ème</sup> régiment d'artillerie de montagne, 43<sup>ème</sup> batterie. SHD 24N 1218/8

<sup>440</sup> Dossier d'officier. SHD 5Ye 116 144

<sup>441</sup> *Ibid*

Le 14 juin 1916, Il rejoint le 30<sup>ème</sup> régiment d'artillerie de campagne. Ce régiment va participer aux opérations en Argonne, dans le secteur de la Haute Chevauchée, qui sera le théâtre de combats meurtriers, notamment vers les cotes 263 et 285. C'est une succession de duels d'artillerie, attaques et contre-attaques d'infanterie qui doivent être soutenues ou contrebattues par les canons du régiment<sup>442</sup>. Les batteries sont brièvement mises au repos du 12 au 19 août, et reprennent ensuite leur secteur entre la vallée de l'Aire et la Haute Chevauchée Cette situation ne se modifiera guère jusqu'au départ de Duplessis de P. en juillet 1916. Remis à la disposition de la direction de service de santé de la 2<sup>ème</sup> armée, il rejoint le 24<sup>ème</sup> RI, comme médecin du 1er bataillon, le 6 août 1916.

Le régiment tient alors le secteur de Spada, le repos se prenant à Ambly-sur-Meuse. Du 16 au 25 septembre, il occupe le secteur des Épargés. Georges Duplessis de P. s'y fait apprécier: « Depuis son arrivée au 24<sup>ème</sup> RI le 6 août 1916, continue à mériter les mêmes excellentes notes. A assuré de façon parfaite le service médical de son bataillon pendant l'occupation des quartiers les plus exposés et les plus bombardés des Épargés<sup>443</sup>. » Il est nommé dans son grade à titre définitif. Il est ensuite à l'ouest de Troyon, dans le secteur de Selouse, considéré comme « calme et bien organisé ». Après une période de repos, le régiment participe à l'attaque du 15 décembre, qui marque la victoire définitive de la bataille de Verdun. Le régiment va tenir jusqu'en janvier 1917 un sous-secteur sur le plateau d'Hardaumont. La ligne est « faite d'éléments de tranchées à demi-détruits par nos bombardements et de quelques trous aménagés<sup>444</sup> ». Le régiment est relevé le 12 janvier et va suivre un entraînement avant son engagement dans l'offensive d'avril sur le Chemin des Dames, d'abord au camp de Gondrecourt, puis dans la région de Lunéville. Embarqué par train le 27 mars, il débarque à La Ferté-Gaucher (Seine-et-Marne). Il va se porter au nord de Château-Thierry, à Villemoyenne puis Dravegny (Aisne)<sup>445</sup>. La grande offensive du Chemin des Dames est déclenchée par le général Nivelles le 16 avril. Cette offensive meurtrière se soldera rapidement par l'échec que l'on sait. Le régiment, après avoir avancé jusqu'à Fismes, doit se retirer avec l'ensemble de sa division. Il est ensuite de retour à Villers-sur-Fère jusqu'au 10 mai. Il quitte cette zone pour Chamigny au sud-ouest de Château-Thierry. Transporté en camion jusqu'à Vierzy, il va prendre contact avec le Chemin des Dames, et rejoint à pied le 29 mai ses positions à Augy, Vasseny, Couvrelles. Il occupe le sous-secteur de Certeaux, sur la commune d'Ostel (Aisne). Le secteur tenu est « absolument neuf. Conquis le 5 mai, le plateau au nord de la ferme Certeaux est entièrement entre nos mains; l'ennemi qui a lâché sa position, composée de trois lignes de tranchées successives, maintenant retournées contre lui, s'est accroché aux pentes raides et boisées qui descendant vers l'Ailette<sup>446</sup> ». Le PC du colonel est installé dans les creutes de la ferme Certeaux. C'est là que Georges Duplessis de Pouzilhac trouve la mort le 1<sup>er</sup> juin 1917, à huit heures, tué par un obus tombé dans la cour du PC. Il venait de recevoir son troisième galon de médecin-major de 2<sup>ème</sup> classe. L'historique du régiment relate: « Le secteur, privé d'eau, se révèle très dur dès le premier jour. Le lieutenant Parrot et le médecin Duplessis de Pouzilhac sont tués à la porte du PC du colonel [...] L'ennemi connaît tous les abris et les endroits où l'on vit. Il exécute des tirs lents, précis<sup>447</sup> ». Le lieutenant-colonel Henry, commandant le 24<sup>ème</sup> RI, note sobrement dans le carnet de notes : « Excellent médecin et excellent camarade. Tué à Certeaux le 1<sup>er</sup> juin 1917. »

Il est inhumé le 2 juin au cimetière militaire de Vailly. Il en est exhumé le 8 juin 1925 pour être ré-inhumé dans la nécropole nationale de Vailly-sur-Aisne.

---

<sup>442</sup> JMO du 30<sup>ème</sup> RAC, SHD 26N 960/2

<sup>443</sup> Dossier d'officier, *op.cit.*

<sup>444</sup> Historique du 24<sup>ème</sup> RI. Paris, Charles-Lavauzelle, 1920. BDIC <[http://flora.u-paris10.fr:8082/flora/jsp/view/view\\_diaporama\\_report.jsp?recordId=default:NOTICES:39335](http://flora.u-paris10.fr:8082/flora/jsp/view/view_diaporama_report.jsp?recordId=default:NOTICES:39335)>

<sup>445</sup> JMO du 24<sup>ème</sup> RI. SHD 26N 599/6.

<sup>446</sup> Historique du 24<sup>ème</sup> RI

<sup>447</sup> Ibid.

Sa mémoire est honorée sur la plaque commémorative de la Faculté de médecine de Montpellier, et dans le Livre d'or des médecins morts pour la patrie.



La nécropole nationale de Neuilly-Saint-Front



La tombe de Georges Duplessis de Pouzilhac à Neuilly-Saint-Front (Photo Michel Chevalier)

# Henri PRADINES

1883-1916



Photographie d'Henri Pradines sur sa carte d'étudiant 1909-1910

Henri Jean Pradines naît le 26 avril 1883 à Rennes (Ille et Vilaine). Il est le fils d'Etienne Pradines et de Henriette Pradines, née Legendre. La famille demeure à Rennes, quai Richemond. Il a un frère, René, et deux sœurs, Jehanne et Yvonne.

Élève du Lycée de Rennes, il passe son baccalauréat (Lettres-Philosophie) en juillet 1901, puis son certificat PCN l'année suivante. Il s'inscrit à l'École de médecine de Rennes en novembre 1902. Il interrompt ses études en novembre 1904 pour effectuer son service militaire au 41<sup>ème</sup> RI, bénéficiant de la dispense habituelle après un an. Il continue ses études à l'École préparatoire de médecine et de pharmacie de Caen de novembre 1908 à juin 1909 et s'inscrit ensuite à la Faculté de médecine de Montpellier en novembre 1909 où il passe l'essentiel de ses examens (du 2<sup>ème</sup> au 5<sup>ème</sup>) et y prend sa 16<sup>ème</sup> et dernière inscription en novembre 1911<sup>448</sup>. Il est ensuite Interne des hospices d'Arles pendant 2 ans et demi, où il complète utilement sa formation.

---

<sup>448</sup> Archives de la Faculté de médecine de Montpellier



Entre janvier et juillet 1914, il passe ses examens de clinique, mais il n'a pas encore soutenu sa thèse lorsque la guerre éclate. Il est incorporé le 3 août 1914 au 7<sup>ème</sup> régiment d'artillerie<sup>449</sup>. Il passe ensuite au 71<sup>ème</sup> RI, puis est affecté successivement au groupe de brancardiers divisionnaires de la 20<sup>ème</sup> division d'infanterie, à la 10<sup>ème</sup> SIM, et au 7<sup>ème</sup> régiment d'artillerie en janvier 1917. Dans ce laps de temps, il a pu soutenir sa thèse le 8 novembre 1916 : « *Des incisions esthétiques dans les inflammations du sein* », inspirée par le Professeur Soubeyran, Professeur de médecine opératoire. Le jury est présidé par le Professeur Tédénat. On ressent le poids de la guerre dans son avant-propos : « *Les événements tragiques que nous traversons nous privent du plaisir de voir parmi les membres de notre jury de thèse M. le Professeur Soubeyran, qui nous a inspiré le sujet de notre travail : tout en faisant des vœux bien sincères pour son heureux retour, qu'il reçoive le respectueux hommage de notre sympathie la plus vive. Enfin, notre souvenir s'envole vers tous nos chers camarades, qui furent témoins de nos joies et de nos tristesses, et dont plusieurs, hélas ! nous ont quitté à jamais, morts ici-bas, victimes du devoir.* »

Le 20 mars 1917, il est affecté comme médecin auxiliaire au 1<sup>er</sup> régiment d'artillerie de montagne, en vue de rejoindre l'armée d'Orient. En juillet 1917, il appartient ainsi à la 75<sup>ème</sup> batterie du 5<sup>ème</sup> groupe du 1<sup>er</sup> Régiment d'artillerie de montagne. Le 6 juillet, la batterie est transportée en train de Valence à Marseille. Elle est en route pour l'armée d'Orient et cantonne au camp de Delorme. Une partie de la batterie, incluant le Dr Pradines, un sous-lieutenant, 2 sous-officiers, 41 hommes et 123 animaux embarquent le 10 juillet à bord de l'*Eloby*, vapeur sous pavillon britannique appartenant à la *British and African Steam Navigation Company*, faisant partie d'un convoi de deux navires et deux escorteurs<sup>450</sup>. Le gros de la batterie, qui a quitté le camp le 9 juillet, est transporté en train vers Tarente, en Italie, où elle s'embarque le 16 juillet sur le paquebot *Timgad*, de la *Compagnie Générale Transatlantique*, qui appareille le 17 juillet. Le 22 juillet la batterie débarque à Salonique. On y apprend « *une nouvelle épouvantable. L'Eloby, qui emportait une partie de notre personnel et notre matériel a sauté et a coulé en quelques secondes. La date et les parages de l'accident sont encore imprécis. Bien que le paquebot soit convoyé, il y aurait, paraît-il, bien peu de survivants*<sup>451</sup> ». En effet, l'*Eloby* a appareillé le 10 juillet dans la soirée. Il fait escale à Bizerte du 13 au 16 juillet, puis à Malte du 17 au 19 juillet. Il quitte Malte à 13h 45. À 75 milles au sud-est de Malte, l'*Eloby* est torpillé par le sous-marin allemand *U-38*.<sup>452</sup> Le bateau coule en 34 secondes, après l'explosion du dépôt de munitions. 56 personnes périssent. Une partie de la 74<sup>ème</sup> batterie et de 76<sup>ème</sup> batterie étaient également embarquées sur l'*Eloby*<sup>453</sup>. De la 75<sup>ème</sup> batterie, il n'y a que deux rescapés. Henri Pradines est au nombre des victimes. Il avait 34 ans.

Sa mère, alors veuve, demeure à Issy-les-Moulineaux. Un service religieux est célébré pour le repos de son âme, le 22 août 1917 en l'église Sainte-Lucie-des-Moulineaux. Il est alors considéré comme disparu en mer, et le décès sera affirmé par le jugement collectif du tribunal de Marseille du 21 mars 1918.

Sa mémoire est honorée sur la plaque commémorative de la Faculté de médecine de Montpellier, le Livre d'or du Lycée de Rennes et le Livre d'or des médecins morts pour la patrie.

---

<sup>449</sup> Archives départementales d'Ille et Vilaine 1 R 1961

<sup>450</sup> Le SS *Eloby* <http://www.wrecksite.eu/imgBrowser.aspx?15253>

<sup>451</sup> JMO du 1er RAM, 75<sup>ème</sup> batterie. SHD. 26N1216/8

<sup>452</sup> Uboat.net <http://www.uboot.net/forums/read.php?23,69931,69931#msg-69931>

<sup>453</sup> JMO du 1er RAM, 74<sup>ème</sup> batterie. SHD. 26N1216/7

# Nathan SCEMAMA

(1891-1917)



Photographie de Nathan Scemama sur sa carte d'étudiant 1912-1913

Nathan Donat Scemama naît le 3 janvier 1891 à Corfou. Il appartient à une très ancienne famille juive de hauts fonctionnaires de l'administration des finances de la régence de Tunis<sup>454</sup>. Son père, le Commandeur Caïd Salomon dit « Moumou » Scemama, a 61 ans. Il a derrière lui une longue carrière dans l'administration tunisienne et a occupé les fonctions de receveur général des finances dans le gouvernement du Bey de 1866 à 1869. Il s'est ensuite retiré, d'abord à Livourne en 1873, où il reçoit diverses distinctions, dont le titre de « Commendatore », puis à Corfou, où la famille va s'agrandir. Nathan est son quatrième et dernier fils, né d'un troisième mariage avec Fortunée Tubiana, alors âgée de 39 ans. De ce mariage, il a un frère, Jacques, qui sera chirurgien et périra à Auschwitz en 1944, et quatre sœurs, Renée, Alexandrine, Emilie et Amélie, cette dernière alors âgée de deux ans. D'un premier mariage, il a une demi-sœur, Aziza, et d'un deuxième mariage une autre demi-sœur, Rachel, et deux demi-frères, Albert, qui sera médecin, et Isaac<sup>455</sup>.

---

<sup>454</sup> Gilles Boulu. Recherches sur les Scemama ou Samama de Tunis. Une dynastie de personnalités et de hauts-fonctionnaires de la régence de Tunis. <<http://www.shjt.fr/wp-content/uploads/2010/07/etude-Gilles-Boulu-Scemama.pdf>>

<sup>455</sup> Gilles Boulu. Généalogie de Nathan Scemama. <<http://gw13.geneanet.org/gboulu?lang=fr&m=N&v=SCE-MAMA>>

Nathan suit les déplacements de sa famille, qui se fixe à Montpellier, où son père s'est retiré comme rentier peu après sa naissance. À l'âge de huit ans, il perd son père qui décède en 1899. Il étudie ensuite au lycée Masséna, à Nice. Il passe son baccalauréat (Sciences-Langues vivantes-Philosophie) à Alger en 1909. L'année suivante, il obtient son certificat PCN à Montpellier, et s'inscrit à la Faculté de médecine en novembre. Il y prend sans interruption ses seize inscriptions, la dernière en juin 1914. Étudiant brillant, il est lauréat de la Faculté de médecine au concours des prix de fin d'année 1911-1912. Il est nommé Externe des hôpitaux au concours de 1911. Il passe avec succès tous ses examens, le cinquième et dernier en juillet 1914. Il a donc accompli une scolarité complète, à l'exception de sa thèse<sup>456</sup>. Il est ensuite Interne des hôpitaux de Nice où il est en fonction lorsque la guerre éclate. Sujet tunisien, il n'est pas mobilisé. Il n'a d'ailleurs reçu aucune instruction militaire.

Le 5 juin 1915, alors qu'il est interne en chirurgie à l'hôpital Saint-Roch depuis dix mois, il s'engage volontairement pour la durée de la guerre à la mairie de Nice<sup>457</sup>. Il embarque à Marseille le 8 juin et débarque au Maroc, à Casablanca, le 12 juin<sup>458</sup>. Initialement affecté au 4<sup>ème</sup> groupe d'artillerie de campagne d'Afrique comme canonier de 2<sup>ème</sup> classe, il occupe rapidement des fonctions de médecin auxiliaire. Promu à ce grade le 1<sup>er</sup> octobre, il est affecté à la section de marche des infirmiers militaires et mis à la disposition du médecin-chef de la subdivision de Casablanca. Depuis son arrivée au Maroc, il est affecté au camp de prisonniers allemands de Casablanca, à Oued Merzeg. Il en assure le service médical. Dès le début de la guerre en effet, des contingents de prisonniers allemands ont été envoyés au Maroc. Leur nombre ne dépasse pas six mille, répartis dans divers camps. Ils sont employés à des travaux divers, sur des chantiers où la main d'œuvre européenne et locale fait défaut en raison de la guerre. Le motif de leur présence est donc économique. Il est aussi politique. Il convient en effet de contrer l'incessante propagande allemande auprès des populations encore insoumises, en montrant la réalité et la permanence de l'occupation française. Une controverse a d'ailleurs lieu sur les conditions dans lesquelles ces prisonniers sont traités, la presse allemande dénonçant des conditions très dures. Cette propagande sera accompagnée de fortes représailles auprès de plus de trente mille prisonniers français dans les camps allemands. Le but est pour les Allemands de faire rapatrier les prisonniers du Maroc en Europe, pour les raisons politiques inverses de celles qui ont amené les autorités françaises à les y envoyer. De nombreux témoignages, comportant les visites d'observateurs neutres et l'analyse du courrier des prisonniers eux-mêmes, attestent cependant que les conditions de ces prisonniers, notamment sanitaires, étaient meilleures qu'en France<sup>459</sup>. Quoiqu'il en soit, Nathan Scemama « *s'acquitte avec le plus grand zèle de cette mission* » et c'est avec un avis très favorable que sa demande de nomination au grade de médecin aide-major de 2<sup>ème</sup> classe est acceptée : « *Avis très favorable. Fera un très bon médecin aide-major comme il fait un très bon médecin auxiliaire*<sup>460</sup>. »

---

<sup>456</sup> Archives de la Faculté de médecine de Montpellier

<sup>457</sup> Archives municipales de Nice, 1 H 553, folio 147

<sup>458</sup> Un effectif moyen de 85 000 hommes fut maintenu au Maroc pendant toute la durée de la guerre. Le corps d'occupation fut réduit au strict minimum, d'importants contingents ayant été prélevés dès le début de la guerre pour participer aux opérations en France, en particulier pour constituer la division marocaine. Le corps d'occupation fut alors composé par un amalgame de formations diverses, troupes d'active ou de réserve, et notamment compagnies de régiments d'infanterie territoriale. Ces troupes eurent à la fois garantir la sécurité des postes établis dans les régions soumises et étendre leur action au contact des groupes dissidents travaillés par la propagande allemande. Il s'agit donc d'un théâtre d'opérations secondaire mais important, compte tenu des répercussions majeures qu'aurait eu un échec militaire au Maroc sur la situation en Europe et sur la sécurité de l'Afrique du Nord.

<sup>459</sup> Les prisonniers allemands au Maroc. Campagne de diffamation allemande. Le jugement porté par les neutres. Le témoignage des prisonniers allemands. Librairie Hachette. Paris 1917. Consultable en ligne sur :

<https://archive.org/details/lesprisonniersal00pari>

<sup>460</sup> Dossier d'officier. SHD 5ye 13 728

Promu médecin aide-major le 2 février 1916, il est mis à la disposition du médecin-chef de la subdivision de Marrakech, d'abord en réserve au détachement de l'hôpital Maissonave à Marrakech, installé au palais de l'Aguedal.



L'hôpital militaire Maissonave à Marrakech

Il passe le 11 décembre au détachement de l'infirmerie-ambulance de Marrakech. Outre ses occupations militaires, il s'occupe de la salle de consultation et du service médical des Européens.

Après quelques mois, il est désigné le 30 avril 1916 comme médecin-chef de l'infirmerie de poste et de l'infirmerie indigène de Tanant. Ce poste est situé à l'est de Marrakech. Il a été créé à l'automne 1915, accompagnant les opérations visant à combattre les tribus hostiles. Situé à 20 km au nord de Demnat, il assure la couverture est de la plaine de Marrakech et prépare la progression ultérieure sur l'oued el Abid, destinée à encercler par le sud le massif chleuh. Pour Nathan Scemama, c'est une vie nouvelle, plus proche des réalités militaires du moment et des besoins des populations locales. Le commandant du poste peut écrire en octobre : « *Lors de son arrivée à Tanant, le docteur Scemama a d'abord eu un peu de peine à s'habituer à l'exactitude militaire pour les petits détails du service. Mais il s'est vite mis au courant, montrant toujours une extrême bonne volonté dans l'accomplissement de ses fonctions, toutes nouvelles pour lui, de médecin militaire. Donnant tout son temps à ses malades sans compter, s'intéressant à eux dans les cas les plus rebutants, il a su gagner leur confiance. Malgré de sérieuses difficultés matérielles, il a obtenu de très bons résultats à l'infirmerie indigène que les habitants du pays fréquentent volontiers et en nombre croissant*<sup>461</sup>. » Tanant est d'autre part le point de départ de la colonne des Aït Messat. Cette formation constituée le 24 octobre 1916 comporte 16 compagnies, 3 batteries, 2 escadrons et 2 goums. Elle se met en route pour atteindre Souk et Kémis, forçant le passage aux mains des Aït Messat dissidents. Elle reçoit la soumission des Aït Messat de la plaine et installe un poste définitif, dénommé Azilal, qui devient la clef de toute la région comprise entre les crêtes des deux atlas<sup>462</sup>. Nathan Scemama joue pendant cette période un rôle apprécié dans la formation sanitaire: « *Pendant la durée de la colonne des Aït Messat, a apporté son concours pour l'évacuation des malades et blessés, en même temps qu'il leur donnait ses*

<sup>461</sup> Dossier d'officier, *op.cit.*

<sup>462</sup> Les armées françaises dans la Grand Guerre. Tome X. Les fronts secondaires. Troisième volume. Les opérations au Maroc. Imprimerie nationale. Paris, 1921. Consultable sur gallica.bnf.fr

*soins pendant leur séjour au poste de Tanant. A fait preuve, pendant cette période, d'une activité sérieuse et a assuré aux blessés leur évacuation sur Marrakech dans les meilleures conditions de bien-être*<sup>463</sup>. »

Toutefois, les mois passent. Après presque une année dans ce poste, il espère obtenir une mutation sur le front, comme le signale dans ses notes le capitaine commandant le poste en avril 1917 : « *Médecin consciencieux. S'intéresse à la médecine indigène. Dans le bled depuis près d'un an, aurait besoin de changer. A du reste fait une demande pour être affecté à un bataillon devant partir pour le front*<sup>464</sup>. »

On a besoin d'un médecin pour le poste d'Azilal, tenu notamment par la 23<sup>ème</sup> compagnie du 114<sup>ème</sup> régiment d'infanterie territoriale. Il y est envoyé le 14 juin 1917 pour prendre en charge l'infirmerie de poste et l'infirmerie indigène. Il y restera peu de temps, frappé par une maladie foudroyante. Le 16 juillet, en revenant de l'infirmerie indigène, il se plaint d'avoir de la fièvre. Il ne vient ni déjeuner, ni dîner avec ses camarades officiers. Les deux jours suivants, malgré la fièvre qui persiste, il tient à assurer son service. Le soir du 18 juillet, il sent son bras gauche se paralyser. La nuit, il a des accès d'agitation et délire et les officiers du poste doivent intervenir auprès de lui. Le 19, il est évacué sur le poste de Tanant par le courrier régulier. Son état s'aggrave et il est évacué sur l'hôpital Maisonnave à Marrakech le 21 juillet. Le diagnostic de méningite aiguë est porté. Il meurt le jour même, à l'âge de 26 ans<sup>465</sup>. La dernière appréciation du médecin-chef de la subdivision rappelle les faits : « *Jeune médecin au cœur dévoué, consciencieux, infatigable, récemment passé d'urgence au poste d'Azilal, où il avait été appelé par nécessité de service. Y a contracté peu de jours après son arrivée une méningite cérébro-spinale dont la preuve bactériologique a été faite au laboratoire de bactériologie de l'hôpital Maisonnave. A succombé à cette maladie en arrivant à l'hôpital, le 21 juillet 1917, à 21 heures. Mort pour la France*<sup>466</sup>. »

Il est cité à l'ordre des troupes d'occupation du Maroc par le général Lyautey, commandant en chef, et reçoit pour cela la croix de guerre avec palme : « *Engagé volontaire dans l'artillerie, le nombre de ses inscriptions de médecin l'a fait nommer aide-major. A demandé à servir à l'avant où il s'est fait remarquer par un dévouement et une abnégation sans bornes. Mort de maladie à l'issue d'une colonne où il a fait preuve des plus belles qualités professionnelles et militaires.* »

Sa mémoire est honorée sur le monument aux morts de Nice, les plaques commémoratives du lycée Masséna de Nice, de la synagogue de Nice, de la Faculté de médecine de Montpellier, et dans le Livre d'or des médecins morts pour la patrie.

---

<sup>463</sup> Dossier d'officier, *op. cit.*

<sup>464</sup> *Ibid.*

<sup>465</sup> Historique du service de santé pendant la guerre de 1914-1918 : troupes d'occupation du Maroc. Imprimerie Blanc, Rabat, 1920. Consultable sur gallica.bnf.fr

<sup>466</sup> Dossier d'officier, *op. cit.*



ROUCH E.  
 ROUSTAN R.  
 SAINT-DENIS A.  
 SAISSI J.  
 SAMAMA R.  
 SATURNI G.  
 SAUNIER P.  
 SCEMAMA D.  
 SCHERB G.  
 SCHMELTZ L.  
 SCHMIDT M.  
 SERRE J.  
 SOUILLARD J.  
 SPIGOLIS E.  
 STEPHANOPOLI M.  
 STRAUDO P.  
 SUE E.

Plaque commémorative du Lycée Masséna à Nice (Photos Olivier Gaget)



Tombe de Nathan Scemama à Nice (photo Olivier Gaget)



# René BADER

(1884-1917)

René Michel Bader naît le 3 août 1884 à Hangenbieten (Bas-Rhin). La naissance est déclarée à Châlons-sur-Marne, où résident normalement ses parents. Son père Emile Georges Frédéric, âgé de 31 ans, est lieutenant au 106<sup>ème</sup> RI, en garnison dans cette ville. L'enfant est né en Alsace annexée dans la maison des parents de sa mère Salomé, née Schoettel, mariée l'année précédente. L'enfance de René se déroule dans plusieurs villes de l'est, au gré des affectations de son père, qui terminera sa carrière avec le grade de chef de bataillon avant de s'établir à Tunis.

René passe son baccalauréat (Lettres-Philosophie) à Nancy en novembre 1902. L'année suivante, il obtient son certificat PCN à Nancy, et s'inscrit à la Faculté de médecine. Il y effectue ses deux premières années d'études, et y passe ses deux premiers examens. Il accomplit alors ses obligations militaires. Il est incorporé le 12 octobre 1905 au 4<sup>ème</sup> régiment de tirailleurs algériens. Il va passer ainsi près d'un an en Tunisie. Il met à profit son séjour dans le sud tunisien pour recueillir les éléments qui constitueront l'objet de sa thèse. Bénéficiant de la dispense accordée aux étudiants, il est libéré en septembre 1906. Il quitte alors la Faculté de Nancy et s'inscrit à celle de Montpellier en octobre. Il y prend ses deux dernières inscriptions et y passe ses trois derniers examens<sup>467</sup>.

Le 30 juin 1909, il soutient sa thèse de médecine intitulée « *Contribution à l'étude du bouton d'orient en Tunisie (clou de Gafsa)* », sous la présidence du Professeur Rodet, titulaire de la chaire de microbiologie. Sa thèse est inspirée par Charles Nicolle, directeur de l'institut Pasteur de Tunis. Elle traite d'une affection dermatologique (leishmaniose de la face), réalisant une ou plusieurs lésions ulcérées et croûteuses de la face, qui sévit de façon endémique dans la région de Gafsa et qui fut décrite initialement en 1882 par les médecins militaires français venus en Tunisie lors de la colonisation. Le mois suivant, René épouse Eva Dupré, fille du secrétaire général du Sénat Edouard Dupré. Cette union ne durera que quelques années. René s'établit à La Goulette, près de Tunis et occupe un emploi de médecin de colonisation.

Il poursuit sa formation militaire, est nommé médecin auxiliaire de réserve en octobre 1907 et promu aide-major de 2<sup>ème</sup> classe en janvier 1910. La même année, il accomplit une période de 24 jours au 4<sup>ème</sup> régiment de tirailleurs. Il y est apprécié : « *Médecin de jugement droit et réfléchi, officier de relation facile et agréable. S'est intéressé pendant sa période de réserve au 4<sup>ème</sup> bataillon d'Afrique au fonctionnement et à la gestion d'une infirmerie-hôpital. Comme médecin de colonisation, possède des connaissances appropriées sur la pathologie de la Tunisie et par suite pourrait rendre de grands services en campagne ou en dirigeant un hôpital ou une formation sanitaire* »<sup>468</sup>.

---

<sup>467</sup> Archives de la Faculté de médecine de Montpellier

<sup>468</sup> Dossier d'officier. SHD 5Ye 120 189



Lorsque la guerre éclate, il est mobilisé au 8<sup>ème</sup> régiment de marche de tirailleurs. Le régiment est formé à Tunis avec un bataillon (le 4<sup>ème</sup>), et rejoint Alger par voie ferrée. Il embarque le 7 août avec une partie de la 38<sup>ème</sup> division et les autres éléments de la 76<sup>ème</sup> brigade (4<sup>ème</sup> zouaves). Il débarque à Sète le 12 août pour gagner Avignon. Il est transporté vers le nord et franchit la frontière franco-belge le 18 août. Il est rejoint le 21 août à Pairin, au sud de Charleroi par le 5<sup>ème</sup> bataillon, provenant du Maroc, embarqué à Alger et ayant suivi le même itinéraire. René Bader est médecin de ce 5<sup>ème</sup> bataillon. Le régiment est ainsi complet, avec 45 officiers et 1 931 hommes de troupe. Il va être engagé dans la tragique bataille de Charleroi avec la 38<sup>ème</sup> division, rassemblée dans la région de Chimay-Walcourt. Le régiment reçoit le baptême du feu et subit ses premières pertes au nord de Somzee. L'issue désastreuse de la bataille l'entraîne dans le mouvement général de retraite qui lui fait parcourir du 24 au 29 août plus de 200 km en marchant de jour et de nuit sur des routes encombrées par les convois et l'exode des populations civiles. Il est le 29 août dans l'Aisne, à proximité de Villers-le-Sec, pour participer à la défense de Ribemont lors de la première bataille de Guise. Les combats pour la défense de Ribemont sont terribles et meurtriers. Les deux chefs de bataillon sont mis hors de combat, ainsi que de très nombreux officiers. L'évacuation des blessés se fait avec les plus grandes difficultés par la gare de Villers-le-Sec. Le combat fait près de 200 blessés, autant de disparus, 22 tués. Et c'est la poursuite du mouvement de retraite, jusqu'à Celles-lès-Condé (Aisne), 134 km de marche particulièrement pénible, comme le souligne l'historique du régiment<sup>469</sup>. En quittant Celles le 4 septembre, le régiment est à l'arrière-garde de la division, et combat pour retarder l'avance allemande près de Montmirail (Marne) avant de se replier vers Sézanne, puis aux environs de Provins où il se trouve le 5 septembre à la veille du déclenchement de la bataille de la Marne. Le 7 septembre, la marche en avant du régiment reprend, d'abord en deuxième ligne à travers le champ de bataille de la veille, puis en première ligne à partir du 9 septembre, continuant la poursuite dans l'Aisne en direction de Château-Thierry où il entre le 10. Le 12, il est à Fismes, le 13 il passe l'Aisne sur un pont de bateaux à Oeuilly. Le 14, le combat reprend sous la pluie sur le Chemin des Dames. Le régiment est engagé dans la première bataille de l'Aisne, au nord de Paissy. Après huit jours de combats ininterrompus sur le plateau de Paissy, balayé par l'artillerie allemande, sous une pluie torrentielle et dans la boue, le front se stabilise. La guerre de tranchées fait suite à la guerre de mouvement et le régiment est en secteur dans l'Aisne jusqu'au 28 octobre, les bataillons alternant les séjours aux tranchées et les courtes périodes de repos<sup>470</sup>.

Le 29 octobre, il est transporté par voie ferrée d'Oulchy-le-Château à Furnes, en Belgique. C'est la période de la course à la mer et il est engagé dans la bataille de l'Yser, à Ramscapelle, au sud de Nieuport. Ramscapelle est enlevé après trois attaques successives. Les pertes du régiment sont importantes. Le 5<sup>ème</sup> bataillon est particulièrement éprouvé et il est passé en revue et félicité par le roi des Belges le 3 novembre à Furnes. Les 4 et 5 novembre, il participe aux très durs combats de Dixmude. Là encore les pertes sont importantes.

Il est engagé ensuite dans la bataille d'Ypres, dans le secteur de Pijpegale. Après des combats acharnés, qui verront notamment le 10 novembre l'anéantissement du 5<sup>ème</sup> bataillon, le régiment reste dans ce secteur de Belgique, où il alterne les séjours en première ligne et au cantonnement. À la mi-novembre, on constate que l'état sanitaire des hommes s'est dégradé : « *en raison du froid et de l'humidité, les cas de congélation et d'œdème des pieds deviennent nombreux*<sup>471</sup>. » En effet la stagnation prolongée dans les tranchées boueuses occasionne les premiers cas de *pied de tranchée*, maladie redoutable pouvant aller jusqu'à la nécrose. Le 23 novembre, 43 cas ont été constatés dans le régiment, 17 ont dû être évacués, selon le rapport du médecin

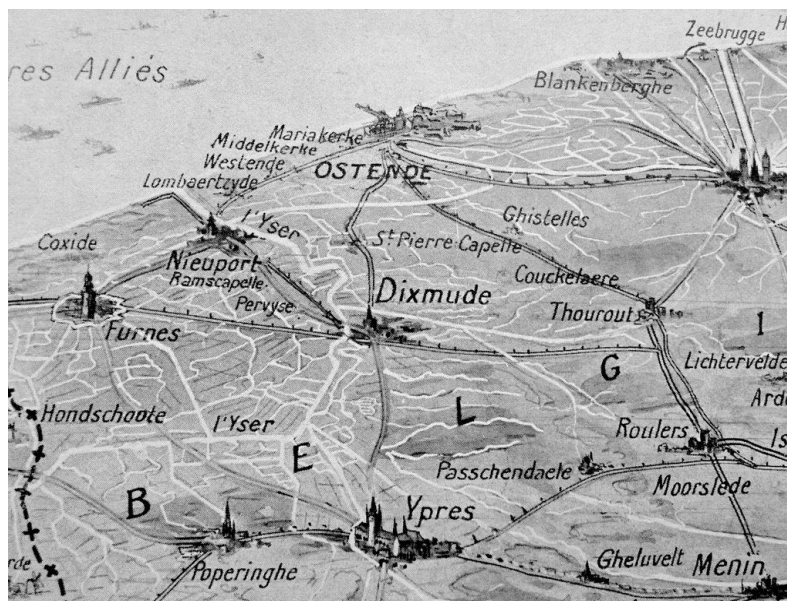
---

<sup>469</sup> Historique du 8<sup>ème</sup> régiment de marche de tirailleurs (2<sup>e</sup>, 4<sup>e</sup>, et 5<sup>e</sup> bataillons du 8<sup>e</sup> régiment de tirailleurs indigènes). Imprimerie Française, Bizerte.

<sup>470</sup> JMO du 8<sup>ème</sup> RMT. 26N 850/8-10

<sup>471</sup> JMO de la direction du service de santé de la 38<sup>ème</sup> DI. SHD 26N 334/09

divisionnaire, qui prescrit le graissage systématique des pieds. René Bader est promu aide-major de 1<sup>ère</sup> classe le 11 décembre.



Panorama des opérations en Belgique. (L'Illustration)<sup>472</sup>

Le régiment est relevé le 25 décembre. Il a alors perdu 46 officiers et 1 331 hommes. Il est transporté dans la Somme, à Dompierre, près de Montdidier, puis à Saint-Valery-sur-Somme, pour être reconstitué. Il regagne la région de Montdidier le 20 mars 1915. Du 21 mars au 13 juin, il occupe un secteur dans la Somme entre Dancourt-Popincourt et Tilloloy. Le 12 mai, René Bader est cité à l'ordre de la division : « *Sur le front depuis le début de la campagne, n'a cessé de prodiguer avec zèle et courage les soins aux blessés dans les circonstances les plus critiques, et notamment dans les journées de Ramscapelle et de Dixmude. Au cours d'un violent bombardement de tranchée le 3 mai 1915, s'est porté de lui-même en première ligne dans la crainte que les blessés ne fussent amenés trop tardivement à son poste de secours.* » Le régiment occupe ensuite un secteur dans la région de Plessis-de-Roye, dans l'Oise. En juillet, il retourne en Belgique dans la région de Nieuport. En alternance avec le 4<sup>ème</sup> zouaves et les régiments de fusillermarins, il a la garde du front de l'Yser dans les tranchées de Nieuport-Ville et Nieuport-Bains. Les abris et les tranchées de ces secteurs sont précaires, et les bombardements fréquents. Les pertes de cette période sont cependant relativement faibles. Les régiments sont dotés du nouveau casque, qui vient remplacer la chéchia chez les tirailleurs. Les repos sont pris aux cantonnements d'Ostdunkerque-Bains. René Bader demande à rester sur le front, au lieu de bénéficier de la relève prévue pour les médecins de réserve. Il est apprécié de tous et ses notes sont élogieuses : « *Cité à l'ordre de la division pour son dévouement dans le service médical de tranchée et sa courageuse attitude dans les combats de Ramscapelle, Dixmude et Ypres [...] A assuré les évacuations de ses postes de secours avec autorité et compétence, faisant toujours preuve de mépris du danger. Par sa connaissance de la langue arabe, remplit avec entière satisfaction les fonctions de médecin de bataillon*<sup>473</sup>. »

La situation du régiment est inchangée jusqu'en avril 1916. Le 10 mai, il embarque à Bergues (Nord) à destination de Crèvecœur-le-Grand où il manœuvre jusqu'au 25 mai. Il gagne ensuite Révigny, dans la Meuse, et de là Pretz-en-Argonne. Il est engagé le 4 juin dans la bataille de Verdun, qui fait rage depuis le 21 février, sur la rive gauche, dans la région d'Esnes et de la

<sup>472</sup> L'Illustration, 7 novembre 1914, n°3740, p.351. Consultable sur [www.lillustration.com](http://www.lillustration.com)

<sup>473</sup> Dossier d'officier. SHD 5Ye 120189

côte 304. Il est dans la fournaise jusqu'au 19 juin. Le village d'Esnes est entièrement détruit. Un poste de secours est installé dans les caves du château, à 2 km des premières lignes.



Le château d'Esnes en mars 1916 (in Péricard)<sup>474</sup>

Les bataillons subissent des attaques répétées précédées de bombardements d'une violence inouïe, qui bouleversent le terrain de fond en comble et le réduisent à une juxtaposition de trous d'obus. Le paroxysme de violence est atteint le 9 juin. René Bader est médecin au 2<sup>ème</sup> bataillon. Il est cité à l'ordre du XV<sup>e</sup> corps d'armée le 18 juin 1916 : « *Médecin d'un sang-froid et d'un courage exceptionnels. A donné avec calme et méthode les premiers soins aux blessés et a assuré leur évacuation sous un bombardement d'une extrême violence, sa tâche étant encore accrue par l'exiguïté de son poste de secours et par le nombre considérable de blessés. Déjà cité à l'ordre de la division.* » Le régiment est relevé le 21 juin. Il a perdu 112 tués, 333 blessés et 31 disparus. Il va se reconstituer à Trémont-sur-Saux, au nord-ouest de Bar-le-Duc. Il remonte en ligne dans le même secteur du 3 au 23 juillet, sous des bombardements moins violents. Le 4 août, il est à nouveau engagé dans la bataille, cette fois-ci sur la rive droite de la Meuse. Après une étape dans la citadelle de Verdun, il gagne le 6 août le secteur de Souville, la Chapelle-Sainte-Fine, Fleury. Le régiment mène plusieurs attaques sur le village de Fleury totalement détruit. Les combats sont violents, la progression se faisant de trou d'obus en trou d'obus. Les 7 et 8 août, le 2<sup>ème</sup> bataillon conduit l'attaque sur Fleury. Il est relayé par les autres bataillons. Les 13 et 14 août, les attaques allemandes sont repoussées. Le régiment est relevé le 17 août. Ses pertes sont encore importantes : 60 tués, 330 blessés, 200 disparus. René Bader, qui s'est dépensé sans compter, part en permission du 12 au 21 août. Cependant, il demande à plusieurs reprises à être maintenu sur le front.

Pour sa conduite dans ces journées tragiques, René Bader est cité pour la troisième fois, à l'ordre de l'armée le 17 septembre: « *D'une modestie rare et d'une bravoure hors pair, le 7 août 1916 en pleine attaque de nuit et le 8 août pendant une offensive de jour, est allé à maintes reprises sur la ligne de feu panser et relever les blessés. S'est prodigué malgré un bombardement des plus violents pour assurer leur évacuation et s'est ainsi signalé à l'admiration de tous, officiers et soldats, par son mépris du danger.* » Le 4 octobre, il est de plus cité à l'ordre du régiment : « *A donné à maintes reprises, notamment pendant les trois séjours du régiment dans les tranchées*

---

<sup>474</sup> Péricard J., *op.cit.* p.159

*de première ligne de la région de Verdun, des preuves d'endurance, de courage et de réelle bravoure. »*

Le régiment reste au repos au sud-est de Bar-le-Duc, jusqu'au 21 octobre. Il y suit un entraînement intensif, en vue de la prochaine attaque dans le secteur de Douaumont. Il remonte en ligne le 22 octobre. C'est la première bataille offensive de Verdun qui vise à reconquérir le terrain pris par les Allemands. La 38<sup>ème</sup> division a pour mission de reprendre le fort de Douaumont et ses abords. Le régiment est à la gauche du dispositif. Le 2<sup>ème</sup> bataillon a pour objectif la contre-pente nord du ravin de la Coulevre, à l'ouest du fort. L'attaque est déclenchée le 24 octobre à 11 heures 40, après une formidable préparation d'artillerie. Tous les objectifs sont atteints et le fort de Douaumont est repris. Les compagnies organisent les positions et font face aux bombardements allemands qui sont incessants à partir du lendemain, entraînant de lourdes pertes chez les tirailleurs, sous un déluge de fer et de feu et repoussent plusieurs contre-attaques. Le régiment est relevé le 30 octobre. Lorsqu'il quitte le ravin de la Coulevre, on dénombre 11 officiers et 195 hommes tués, 667 blessés et 87 disparus. Avec quatre autres officiers, René Bader est fait chevalier de la Légion d'honneur par le président de la République, à l'occasion d'une prise d'arme à Tronville le 6 novembre, où le régiment reçoit la croix de guerre.

Le 11 décembre, le régiment remonte en ligne dans le secteur de Verdun pour la cinquième fois, entre Vacherauville et Bezonvaux. L'attaque est déclenchée le 15 décembre. Le poste de secours de René Bader est installé dans les carrières d'Haudromont, reprises le 24 octobre. Il est « *pris de quintes de toux violentes et d'un enrouement complet de la voix dans son poste de secours du fait d'émissions de gaz toxiques* ». L'avance des compagnies se heurte à des difficultés presque insurmontables, sous le feu, dans la boue glacée et les rafales de neige, mais les objectifs sont atteints.

Les travaux d'organisation de la position se poursuivent dans les mêmes conditions, sous un bombardement incessant et des conditions climatiques particulièrement rudes, comme en atteste ce témoignage de Bastien Felce du 4<sup>ème</sup> zouaves, recueilli par Péricard : « *C'est à la fin de l'attaque que commença notre véritable calvaire. La neige qui tombait sans arrêt depuis deux jours s'arrêta pour faire place à un froid des plus rigoureux. Le baromètre était descendu à -20°. Ceux d'entre nous que les obus et les balles avaient épargnés n'étaient plus, à l'aube, des hommes mais des formes, des silhouettes glacées, boueuses et presque sans vie. Tous ou presque, nous avons les membres gelés [...]* Personnellement, j'eus les pieds gelés au premier degré. Pour atteindre le poste de secours, distant de 1 500 mètres environ, il me fallut près de 4 heures<sup>475</sup>. » Le régiment est relevé le 20 décembre. 556 hommes ont dû être évacués pour pieds gelés, 63 sont tués, 326 disparus, 487 blessés.

Il est mis au repos à Demanges-aux-Eaux au nord-ouest de Gondrecourt, jusqu'au 16 janvier 1917. Il fait ensuite route à pied, par étapes, jusqu'à Saâcy-sur-Marne où il arrive le 4 février après une marche particulièrement pénible et se reconstitue. René Bader est apprécié par son chef de corps : « *La bravoure et la compétence professionnelle du Docteur Bader sont connues et appréciées de tous, chefs et tirailleurs. Ces qualités viennent d'être consacrées par la croix de chevalier de la Légion d'honneur obtenue par le médecin aide-major Bader à la suite des séjours devant Verdun*<sup>476</sup>. »

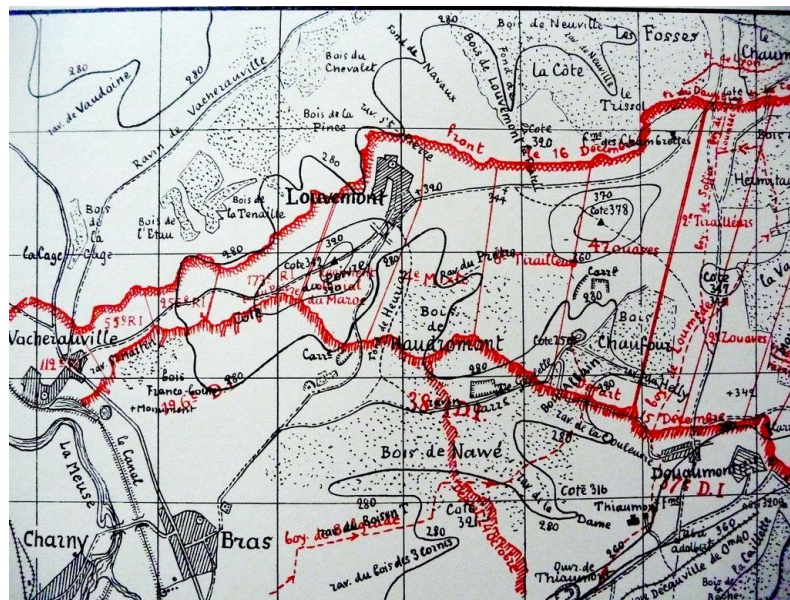
---

<sup>475</sup> Péricard J. *op. cit.*

<sup>476</sup> Dossier d'officier. SHD 5Ye 120189



L'afflux des blessés dans les carrières d'Haudromont. (In Péricard)<sup>477</sup>



Théâtre des opérations entre Bras et Douaumont.  
L'avancée des 15 et 16 décembre 1916. (In: Péricard)<sup>478</sup>

Le régiment gagne ensuite par étapes la région du Chemin des Dames, où il atteint Fismes le 4 avril. Une énorme concentration de moyens prépare la désastreuse offensive Nivelle. Le régiment, après un court séjour dans le secteur de Vassogne, à l'ouest de Craonne, est engagé dans l'offensive du 16 avril 1917 sur le plateau au nord de Paissy. Il est en appui de la division coloniale, qui se fait décimer dès les premières heures, et doit rejoindre sa ligne de départ. Le 17, il se porte en première ligne, sur un terrain bouleversé par les obus, boueux, où les boyaux pour accéder aux premières lignes sont impraticables, les hommes pataugeant dans la boue jusqu'aux

<sup>477</sup> Péricard J, *op.cit.* p. 441

<sup>478</sup> Péricard J, *op.cit.* p. 424

genoux. L'évacuation des blessés est difficile, l'organisation sanitaire étant particulièrement défectueuse, tant la certitude de la percée en avant était forte<sup>479</sup>. La journée du 18 est critique pour le 2<sup>ème</sup> bataillon qui perd 8 officiers et près de la moitié de son effectif. La situation s'aggrave encore le 19. Le régiment est relevé le 23 avril. Il va revenir occuper le secteur de Paissy du 22 mai au 5 juin et du 13 au 19 juin. Il est transporté en juillet vers Villers-sur-Marne, et après divers déplacements, occupe à nouveau un secteur dans l'Aisne, sur le chemin des Dames, au nord d'Aizy, du 6 au 17 septembre où il travaille à l'organisation défensive.

Il est relevé le 19 septembre et gagne la région de Launoy et Droisy (Aisne) où il reçoit un entraînement préparatoire à la bataille de la Malmaison. Il est engagé au nord de Vailly, vers Jouy et Aizy pour participer à l'attaque du fort de la Malmaison. Le secteur est fortement organisé et l'offensive minutieusement organisée. René Bader est promu médecin-major de 2<sup>ème</sup> classe le 22 octobre. L'attaque est déclenchée le 23 octobre, après une intense préparation d'artillerie, en liaison avec le 4<sup>ème</sup> régiment de zouaves, sous un tir de barrage et des rafales de mitrailleuses qui causent de lourdes pertes. Le fort de la Malmaison en ruine est pris.



Vue aérienne du fort de la Malmaison en ruine. (L'Illustration)<sup>480</sup>  
En avant du fort, on distingue la ligne du Chemin des Dames.

Le poste de secours de René Bader est installé au plus près des vagues d'assaut, dans les fossés du fort, où sont soignés les tirailleurs et les zouaves. C'est là qu'il est grièvement blessé le 25 octobre, ainsi que le médecin auxiliaire Guillaume qui se trouve à ses côtés. Les pertes du régiment sont encore très lourdes : 109 tués, dont 10 officiers, 573 blessés, dont 8 officiers, 115 disparus. Le corps de santé est particulièrement éprouvé, deux autres médecins étant gravement blessés.

René Bader est dirigé sur l'hôpital d'évacuation n° 38 à Couvrelles dans un état grave. Atteint de plaies multiples au thorax et à la tête, il meurt des suites de ses blessures le 30 octobre 1917, à l'âge de 33 ans.

<sup>479</sup> René Verquin. Le chemin des Dames. Un désastre sanitaire en avril 1917.

<[http://www.histoireaisne.fr/memoires\\_numerises/chapitres/tome\\_50/Tome\\_050\\_page\\_143.pdf](http://www.histoireaisne.fr/memoires_numerises/chapitres/tome_50/Tome_050_page_143.pdf)>

<sup>480</sup> L'Illustration, 10 novembre 1917, n°3897, p.460. Consultable sur [www.lillustration.com](http://www.lillustration.com)

Il est à nouveau cité, à l'ordre du 4<sup>ème</sup> régiment de zouaves : « *Dans les périodes d'offensive du 23 au 30 octobre 1917, a donné le plus bel exemple de courage et de dévouement en pansant dans un poste de secours avancé et violemment bombardé de nombreux zouaves blessés. Grièvement blessé.* » Il est enfin cité à l'ordre du corps d'armée : « *Au 8<sup>ème</sup> régiment de tirailleurs indigènes depuis le début de la campagne, ayant un sentiment très élevé de ses devoirs professionnels, d'un dévouement inlassable et d'une superbe bravoure consacrée déjà par la Légion d'honneur et quatre citations. Mortellement blessé à son poste de secours.* »

Il est inhumé dans la nécropole nationale de Vauxbuin, à Soissons.



La tombe de René Bader. Nécropole nationale de Vauxbuin (photo M. Chevalier)

Sa mémoire est honorée sur le monument aux morts de Puisserguier, les plaques commémoratives de la cathédrale Saint-Etienne à Béziers et de la Faculté de médecine de Montpellier.

# L'année 1918

L'année 1918 commença dans le calme<sup>481</sup>. Les vaines tentatives de percées furent suspendues, dans l'attente des renforts américains. Mais le retrait de la Russie permit aux Allemands de renforcer le front de l'ouest par les troupes déplacées du front de l'est. Les dernières ruées allemandes du printemps 1918 menèrent les alliés au bord de la défaite. Le rétablissement de la situation à l'été permit la grande contre-offensive qui amena la victoire à l'automne. En même temps, l'offensive des alliés en Macédoine mit fin à la guerre en Orient.

Le Service de santé, réorganisé, put accompagner la reprise de la guerre de mouvement en faisant preuve de remarquables capacités d'adaptation. À Montpellier comme dans tout le pays, le soulagement et l'allégresse succédèrent à 1 561 jours d'angoisse.

## Chronologie

Le 3 mars, la Russie signe avec l'Allemagne et l'Autriche Hongrie le traité de paix de Brest-Litovsk.

Le 21 mars, les Allemands déclenchent une grande offensive en Picardie. Une brèche de 80 km de largeur et plus de 60 km de profondeur sépare les armées françaises et britanniques. Cette avance est enrayée et la poche est colmatée le 30 mars. Amiens est sauvée.

Le 23 mars, Paris est bombardée pour la première fois par des canons de gros calibre.

Le 9 avril, une nouvelle offensive allemande est lancée dans les Flandres.

Le 14 avril, le général Foch est nommé commandant en chef des forces alliées.

Le 27 mai, les Allemands attaquent sur le Chemin des Dames, avançant de 20 km sur une largeur de 30 km, parvenant à 60 km de la capitale. Une fois encore, ils sont contenus.

Le 15 juillet, une ultime attaque est lancée par les Allemands en Champagne. Cette offensive tombe dans le vide, les premières lignes ayant été évacuées à l'avance. Cependant, ces trois offensives ont conduit à un allongement de 100 km du front, qui n'a cependant pas pu être percé.

Le 18 juillet est lancée la contre-offensive alliée marquant la seconde bataille de la Marne. Fin juillet, les Allemands reculent pour la première fois depuis quatre mois. Le 4 août, la bataille est gagnée et le front raccourci de 50 km.

À partir de début août, les alliés progressent notamment en Picardie et sur la Somme, l'avancée permettant de réduire et dépasser la ligne Hindenburg.

Du 26 septembre au 15 octobre, l'offensive générale et simultanée des forces alliées se produit sur tous les fronts de l'ouest, de la Meuse à la mer.

---

<sup>481</sup> Ducasse A., Meyer J., Perreux G. Vie et mort des Français, *op. cit.*, p.365



Le 15 septembre, l'Armée d'Orient reprend l'offensive en Macédoine. Uskub, la capitale, est prise le 29 septembre. La Bulgarie demande l'armistice. L'offensive se poursuit jusqu'en Hongrie.

La Turquie capitule le 30 octobre.

L'Autriche-Hongrie capitule le 3 novembre.

L'armistice est signé le 11 novembre et met fin aux hostilités sur tout le front.

## Le Service de Santé

La réorganisation du Service de santé se poursuivit, au plus haut niveau, avec la création en février 1918, au GQG, d'un poste d'aide-major général du Service de santé, auquel fut affecté le Médecin Inspecteur général Toubert qui devint le chef de la section santé, « *ayant la tâche de la préparation, de l'organisation et de l'exécution du Service, ainsi que de l'emploi des réserves générales sanitaires (en personnel et en matériel), tout en conservant les liaisons nécessaires, tant avec le sous-secrétariat d'État que les services de l'état-major et les armées*<sup>482</sup> ». Au même moment, le docteur Louis Mourrier succédait à Justin Godard au sous-secrétariat d'État au Service de santé. Les nouvelles dispositions permirent plus de souplesse au moment des grandes offensives allemandes et de la reprise de la guerre de mouvement. Le plan sanitaire avait prévu à l'avance les emplacements des ambulances et des formations hospitalières réparties sur trois échelons en profondeur, de façon à adapter le traitement des blessés en fonction de la gravité de leur état. Le Service de santé fut cependant pris au dépourvu par la rapidité de l'avance allemande. La grande proximité des HOE conduisit à la perte de nombreux lits, et il fallut réorganiser à la hâte la chaîne des évacuations à partir des ambulances de l'avant, « *vers les HOE 2 devenus HOE 1, et vers les hôpitaux de l'intérieur, devenus plus proches, jouant le rôle d'HOE 2 ou souvent d'HOE 1*<sup>483</sup> ». Il fallut « *de la part de tous, une capacité d'adaptation, un travail, une bonne volonté et un courage dignes d'être soulignés [...] Le calme et la maîtrise des chefs et du personnel des formations sanitaires fut exemplaire*<sup>484</sup> ». Lors de la reprise de l'offensive française, ces capacités d'adaptation permirent d'établir les formations sanitaires et les HOE au plus près des besoins.

Parallèlement, l'évacuation continuait à s'améliorer par le renforcement des sections automobiles, dont le nombre passa de 148 au 1er janvier 1917 à 193 au 25 avril 1918 et 206 au 4 novembre 1918.

Les progrès réalisés dans le domaine des soins aux blessés furent renforcés par les échanges scientifiques, notamment les réunions mensuelles du Val-de-Grâce et les conférences interalliées des services de santé, et la diffusion des connaissances auprès des praticiens de l'avant et de l'intérieur. Des tournées de démonstrations continuaient à faire connaître les nouvelles méthodes, en anesthésie, dans le domaine des transfusions sanguines (en fait surtout utilisées après les interventions chirurgicales), et pour la prise en charge des fractures. L'emploi des gaz toxiques justifia l'intervention d'ambulances spécialisées dans le traitement des intoxiqués et des asphyxiés dans des ambulances spécialisées dénommées ambulances Z. Les modèles successifs de masques à gaz se perfectionnèrent, avec la mise en service en février 1918 de l'appareil respiratoire spécial (ARS) mis au point par Lebeau et qui fut produit à plus de cinq millions d'exemplaires<sup>485</sup>. Les progrès de la chirurgie maxillo-faciale se poursuivirent. En 1918, il existait 17 centres spécialisés répartis sur l'ensemble du territoire et une équipe chirurgicale mobile fut mise en place dans chaque armée, et rattachée à un HOE, une autochir ou un hôpital secondaire.

---

<sup>482</sup> Larcen et Ferrandis, *op. cit.*, p.79

<sup>483</sup> *Ibid.* p. 394

<sup>484</sup> *Ibid.* p. 307

<sup>485</sup> *Ibid.* p. 453

## À la Faculté de médecine

La rentrée solennelle des Facultés pour l'année scolaire 1918-1919 eut lieu le 25 novembre. On imagine le soulagement qui avait saisi l'ensemble des participants, deux semaines après l'armistice. À la fin de l'année scolaire précédente, en juillet, l'angoisse était à son comble, mais trois mois plus tard, la suite des événements permettait au rapporteur, M. Vianey, doyen de la Faculté des Lettres, de saluer la victoire, les populations libérées, les Universités de Lille, Gand, Bruxelles, Liège, Louvain, et d'acclamer le retour de l'Université de Strasbourg dans le giron national. Il évoqua naturellement la mémoire de ceux qui ne reviendraient pas, le Livre d'or qui se ferait, « *précieusement gardé dans nos bibliothèques* », mais aussi ceux qui, étudiants et collègues, allaient revenir : « *Qu'ils viennent vite. Nous sommes impatients de retrouver la collaboration de nos collègues et d'aider nos élèves à compléter au plus tôt, par des mesures de réparation, leurs études si longtemps interrompues. J'espère qu'ils nous rendront la justice qu'en leur absence nous avons fait d'heureux efforts pour ne pas laisser périr notre Université*<sup>486</sup>. »

Dans son rapport au recteur, le doyen Mairet fit le bilan de l'année écoulée. 395 étudiants avaient fait acte de scolarité, ce qui donna lieu à 901 inscriptions et 464 examens. Les instructions ministérielles avaient en effet accordé des facilités aux étudiants mobilisés pour prendre des inscriptions ou subir des examens. 43 étudiants furent reçus docteur, 32 en obtenant un diplôme d'état. Cette année encore, les cours et travaux pratiques avaient pu être assurés grâce à une augmentation de travail importante des professeurs et agrégés encore présents, et à l'apport de bonnes volontés venues de l'extérieur, notamment pour assurer pour la première fois, en 5e année (nouveau régime), l'enseignement de la stomatologie, par le médecin-chef du centre de stomatologie de la XVIe région. La Faculté fonctionna pendant les vacances pour assurer aux étudiants mobilisés sur le front ou évacués à l'arrière les travaux pratiques et la tenue des examens.

Des conférences pratiques de médecine et chirurgie furent organisées pour les étudiants de première et deuxième années devant partir pour le front, afin de les préparer au concours de médecin auxiliaire. D'autre part, il était prévu que des étudiants mobilisés versés dans le service auxiliaire, ou déclarés inaptes, ou évacués vers l'arrière à la suite de blessures ou maladies contractées sur le front (circulaire du 9 novembre 1917), puissent poursuivre le cours de leurs études. Il fut décidé qu'ils seraient concentrés sur les Facultés de Paris, Bordeaux et Lyon, ce qui provoqua une vive protestation de la Faculté de Montpellier, d'autant que tout avait été prévu pour qu'à l'enseignement normal s'ajoute les enseignements complémentaires d'ordre militaire. Les interventions du conseil de Faculté auprès du ministère n'eurent pas d'effet immédiat. Ce n'est qu'en juin 1918 que le sous-secrétariat d'état au Service de santé décida que les étudiants qui remplissaient ces conditions seraient affectés dans les villes universitaires de leur faculté d'origine pour y poursuivre leurs études. D'autre part, des étudiants furent empêchés par les offensives récentes de venir passer leurs examens ou soutenir leur thèse. Il fut décidé d'organiser des séances de travaux pratiques entre le 15 septembre et le 15 octobre, ainsi que des sessions d'examens réservées exclusivement aux étudiants mobilisés au front ou bénéficiaires d'une affectation à Montpellier. Le doyen souhaita en effet dans sa proposition au conseil que « *la Faculté voudra bien donner à nos étudiants qui se battent les plus grandes facilités pour la reprise de leurs études*<sup>487</sup> ».

L'année 1918 fut marquée par plusieurs deuils à la Faculté de médecine. La mort du Professeur Grasset, personnalité particulièrement éminente et dont l'œuvre scientifique fit beaucoup pour le rayonnement de la Faculté, eut un grand retentissement. On déplora également la mort des Professeurs Le-cercle, Puech et Gerbaud. Enfin Albert Lagriffoul, Professeur agrégé de microbiologie, mourut le 8 octobre 1918, à l'âge de 44 ans. Engagé volontaire alors que dispensé de toute obligation militaire, restant affecté à Montpellier comme médecin-major de 2e classe, il accomplit pendant toutes les années

<sup>486</sup> Rentrée solennelle des Facultés. Année scolaire 1918-1919. Archives de la Faculté de médecine. 1MED157

<sup>487</sup> Archives de la Faculté de Médecine de Montpellier. 1MED 52

de guerre un travail considérable qui le conduisit à l'épuisement et facilita la maladie qui l'emporta : « *La guerre a presque dépeuplé l'Institut Bouisson-Bertrand de ses chefs de travaux et de ses préparateurs : Lagriffoul assumait leurs fonctions. Les autres agrégés de médecine, appelés sur le front, ont abandonné leurs services hospitaliers : Lagriffoul les suppléa. Le professeur de pathologie interne part aussi sur le front : Lagriffoul fait le cours. Le préfet de l'Hérault a besoin d'un délégué qui se charge de l'hygiène dans tout le département : Lagriffoul accepte cette mission. Le Ministre de la guerre cherche un chef de laboratoire pour la XVI<sup>e</sup> région : Lagriffoul est désigné. À bout de forces, il va se reposer à la campagne. Mais des malades atteints de grippe le réclament : il les visite, prend leur mal et meurt*<sup>488</sup>. » Il fut reconnu mort pour la France et son nom figure sur le Livre d'or des médecins morts pour la patrie.

Le rapport du doyen annonça ensuite les distinctions et les citations obtenues par les maîtres de la Faculté : le Professeur Tédénat, promu officier de la Légion d'honneur pour ses services rendus à l'Armée et dans son service hospitalier, le Professeur Hédon, nommé chevalier pour ses recherches « *qui ont permis d'établir une technique facile, rapide et sûre de transfusion sanguine, couramment utilisée aujourd'hui dans les ambulances et qui permet de sauver chaque jour des blessés considérés comme irrémédiablement perdus* », le Professeur Vires, nommé chevalier, le Professeur Jeanbrau, promu officier pour les services qu'il a rendus à l'Armée. Plusieurs citations sont énoncées, celle du Professeur Massabuau, médecin-chef de l'autochir n°13, à l'ordre de l'armée, celle du Professeur Soubeyran, médecin-chef d'une ambulance de l'avant, celle du Professeur Delmas, chirurgien à l'autochir n°21, et les trois citations obtenues par le Docteur Portes, chef de travaux de chimie.

Les travaux scientifiques de la Faculté s'étaient poursuivis, certes ralentis, mais autorisant plusieurs publications. Trente-deux thèses de doctorat d'état furent soutenues. Sept d'entre elles avaient pour thème des sujets de médecine ou de chirurgie de guerre.

Les dernières semaines de l'année 1918 virent renaître l'espoir d'une remise sur pied du fonctionnement normal de la Faculté. On songea tout particulièrement au retour des maîtres et des étudiants, tout en sachant que la démobilisation prendrait du temps.

Dans la séance du conseil de la Faculté du 25 novembre, le doyen fit état de deux télégrammes. Le premier était adressé à la Faculté de médecine de Lille, qui avait tant souffert pendant l'occupation : « *Faculté médecine Montpellier tient exprimer dès qu'elle peut sa joie de délivrance de sa sœur du Nord et dire combien elle a été avec elle durant son long martyre.* » La Faculté de Lille répondit par une lettre de gratitude. Le deuxième télégramme était adressé à l'artisan de la victoire : « *Doyen et Professeurs Faculté de médecine de Montpellier adressent à Docteur Clemenceau, président du conseil des ministres hommage de leur respect et l'admiration qu'ils ont pour lui comme Français et patriote. Ils remercient des immenses services rendus Patrie et de ceux non moins grands qu'il continuera à lui rendre* ». Clemenceau fit répondre : « *Le président du conseil a été particulièrement honoré des félicitations que les membres de la Faculté de médecine ont bien voulu lui adresser à l'occasion de la victoire. Il me charge de vous exprimer, ainsi qu'à vos collègues, ses chaleureux remerciements*<sup>489</sup>. »

La mise à jour du futur livre d'or de la Faculté mentionnait la mort des docteurs Abeille, Chavernac, Girard, et Vincent, et de l'étudiant Raymond. De plus, les noms de ceux qui étaient morts à l'arrière en service commandé furent introduits dans cette liste. Une fois encore, la liste était malheureusement bien incomplète.

---

<sup>488</sup> Rentrée solennelle des Facultés, *op. cit.*

<sup>489</sup> Archives de la Faculté de Médecine de Montpellier, IMED 52

## Le mémorial

C'est en effet neuf docteurs et quatre étudiants qui devaient augmenter la liste de ceux qui figure-raient sur la plaque commémorative de la Faculté. *François Abeille* trouva la mort le 22 Avril au bois Sénécat, dans la Somme. *Antonin Freiche* fut tué le 31 mai à Fismes, sur le chemin des Dames. *Jules Guiter*, blessé à Locre, en Belgique, mourut des suites de ses blessures le 26 mai à l'hôpital de Zuydcoote. *Albert Girard* fut tué le 27 mai à Montécouvé, dans l'Aisne. *Maurice Raymond* blessé le 15 juillet à Corcy, dans l'Aisne, mourut le lendemain. *Paul Chavernac* fut tué le 25 juillet à Brécy-sur-Aisne. Le 5 août, *Camille Giraud* fut tué à Limé, dans l'Aisne. *Pierre Vincent* tomba le 5 septembre en Alsace, au camp Wagram. *Jean Pierruges* mourut le 25 septembre en Macédoine, à l'hôpital de Florina. *Armand Caillol* mourut également en Macédoine, le 3 octobre, à l'hôpital de Vertekop. *Léon Arribat* fut tué à 20 ans, le 18 octobre, à Vandy, dans les Ardennes. *Eugène Tardieu* mourut en Serbie, à Lin, le 21 octobre. *Auguste Blache*, victime des gaz au Thour le 25 octobre, mourut à Reims le 28 octobre.

Nous allons retracer leur parcours.



# François ABEILLE

(1884-1918)



Portrait de François Abeille<sup>490</sup>

François Anne Marie Abeille naît le 1<sup>er</sup> juillet 1884 à Apt (Vaucluse). Il est issu d'une grande famille marseillaise. Son père, Elzéar Abeille de Perrin, alors âgé de quarante et un ans, est avocat au barreau de Marseille. Il est surtout un entomologiste réputé, et sera membre de l'Académie de Marseille et de la Société Entomologique de France. Sa mère Marie Eugénie, née Philibert, est âgée de 30 ans. Il est le cinquième d'une fratrie qui comportera douze enfants<sup>491</sup>.

Il étudie au collège catholique d'Aix-en-Provence et passe son baccalauréat (Lettres-Philosophie) le 18 juillet 1903 à Aix. Il obtient l'année suivante son certificat PCN à Marseille et s'inscrit à l'École de médecine de Marseille en octobre 1904. Engagé pour trois ans, il est alors incorporé au 15<sup>ème</sup> BCP le 15 novembre 1904, pour passer rapidement au 58<sup>ème</sup> RI. Bénéficiant de la dispense en tant

---

<sup>490</sup> Annuaire de l'Association des internes et anciens internes des hôpitaux de Marseille, Editions du Mémento Cartier, Lyon, 1936

<sup>491</sup> Généalogie de François Abeille. Généanet.

<http://gw5.geneanet.org/verkimpe?lang=fr&p=francois+anne+marie&n=abeille>

qu'étudiant en médecine, il est libéré en septembre 1905. Il prend ensuite toutes ses inscriptions à Marseille, où il passe la plupart de ses examens. Il est nommé Externe des Hôpitaux de Marseille au concours de 1907. Il effectue une période d'instruction militaire au 112<sup>ème</sup> RI en 1908 et il est nommé médecin auxiliaire de réserve. En 1909, il a la douleur de perdre son frère Jean, de deux ans son aîné, lui-même Interne des Hôpitaux de Marseille. Il termine ses études à Montpellier où il passe ses derniers examens en janvier 1910<sup>492</sup>. Il soutient sa thèse le 2 février 1910, sous la présidence du Professeur Rauzier, sur un thème original, « *Santé et beauté. Étude critique de l'influence des maladies sur la beauté* ». Ce thème, rappelant qu'il avait étudié à l'école des beaux-arts<sup>493</sup>, lui a été suggéré par le Docteur Joseph Poucel, chirurgien des hôpitaux, à qui ce travail est largement dédié. Il obtient une mention bien pour le manuscrit et la soutenance. La même année, son père meurt à l'âge de 67 ans. Il effectue une deuxième période d'instruction militaire en 1911 au 61<sup>ème</sup> RI.

Il s'installe à Aups (Var), où il fonde une clinique. Le mémorial d'Aix écrira: « *Ce provençal aimable, franc, joyeux [...] était allé bravement s'installer à Aups. Il y créa une clinique chirurgicale moderne, fit le bien. On l'adora*<sup>494</sup>. » C'est en effet un médecin actif et dévoué, ce dont témoigne son ami Joseph Poucel : « *Son activité et son besoin de dévouement suffiraient à faire de lui un exemple de conscience professionnelle. Il s'installait au chevet de la douleur, et comprenant que le rôle du médecin n'est pas uniquement de prescrire un traitement, il exhortait le patient, consolait sa famille, n'épargnant ni sa fatigue ni son temps, et entourant la souffrance d'une atmosphère de confiance et de sérénité*<sup>495</sup>. » En septembre 1913, il effectue une troisième période militaire au 23<sup>ème</sup> bataillon de chasseurs à pied, avec l'appréciation suivante: « *M. Abeille a fait les manœuvres d'automne dans d'assez bonnes conditions. Très consciencieux, dévoué à ses malades, sait allier ses devoirs de médecin avec les rigueurs du commandement. D'une vigueur physique paraissant insuffisante pour supporter les fatigues d'une campagne*<sup>496</sup>. » La suite montrera le contraire. D'une haute stature pour l'époque, il est d'ailleurs décrit par J. Poucel comme « *un bel athlète, chez qui la pratique des sports avait réuni la force et la souplesse* ». Il est nommé médecin aide major de 1<sup>ère</sup> classe le 8 juillet 1914. La guerre vient interrompre brutalement son activité. En quittant Aups, il déclare de façon prémonitoire, selon la directrice de la clinique: « *Mourir pour son pays, c'est mourir martyr. C'est la plus belle mort que je puisse désirer.* »

Mobilisé le 2 août 1914, il rejoint à Orange l'ambulance 8/15 qui débarque en Lorraine dès le 10 août, à Diarville. Il va y rester 10 mois et suivre le parcours de cette formation sanitaire sous le commandement du Docteur Fayolle. Mais, nous dit Joseph Poucel, « *il veut être mêlé plus intimement à l'action et demande à être versé dans un régiment d'infanterie, pour faire place à un confrère plus âgé ou chargé de famille* ». Il passe ainsi au 111<sup>ème</sup> RI, où il arrive le 2 juin 1915. Le régiment occupe alors le secteur du bois de Malancourt entre Avocourt et Haucourt<sup>497</sup>. C'est une période de travaux où les lignes sont restaurées et renforcées en profondeur. Des blockhaus sont construits pour les mitrailleuses. Les deuxièmes lignes sont renforcées dans les bois. Les compagnies alternent les périodes de six jours en première ligne et six jours au cantonnement. C'est aussi la guerre des mines, les lignes ennemies étant très rapprochées. En certains points, la distance n'excède pas quinze mètres. Les explosions se répercutent d'un camp à l'autre. Les combats restent cependant locaux et cette période n'est marquée par aucune action d'envergure. La situation reste inchangée jusqu'en février 1916.

L'attaque allemande du 21 février 1916 marque le début de la bataille de Verdun. Les compagnies du 111<sup>ème</sup> RI tiennent et renforcent leurs positions sans discontinuer, sous les bombardements,

---

<sup>492</sup> Archives de la Faculté de médecine de Montpellier

<sup>493</sup> Poucel Joseph. François Abeille. - Annuaire de l'Association des internes et anciens internes des hôpitaux de Marseille, Éditions du Mémento Cartier, Lyon, 1936

<sup>494</sup> Le mémorial d'Aix, 16 juin 1918

<sup>495</sup> Poucel Joseph. In memoriam. Le Docteur François Abeille. Marseille médical. 1918, tome 55, n°4, pp 762-767

<sup>496</sup> Dossier d'officier. SHD. 5Ye 124 165

<sup>497</sup> Historique du 111<sup>ème</sup> RI. Anonyme, Fugariau, non daté. Numérisé par Hubert Gay.

<http://jburavand.free.fr/historiques%20RI/RI-111.pdf>

sans descendre au cantonnement pendant plus d'un mois. L'état de fatigue des hommes est important, mais la relève n'est pas possible. L'attaque allemande du 20 mars 1916 sur le bois de Malancourt est précédée d'une violente préparation d'artillerie de plusieurs heures, commencée à 7h. Les positions, tranchées et blockhaus élaborés avec tant de labeur sont détruits. L'infiltration de l'infanterie allemande dans le bois commence à 14h30. Péricard indique: « *Les vagues d'assaut débouchent, appuyées par des lance-flammes. Une action confuse s'engage dans la forêt où sont en ligne quinze compagnies appartenant à trois régiments: le 111<sup>e</sup> RI, le 258<sup>e</sup> RI et le 106<sup>e</sup> RIT*<sup>498</sup>. » Les compagnies du 111<sup>ème</sup> régiment sont contournées à gauche et cernées. L'attaque allemande se solde par l'anéantissement presque complet du régiment. Les Allemands annoncent 2 500 prisonniers. Ce revers important, dans un secteur réputé pour être particulièrement bien fortifié, donna lieu à des commentaires négatifs faisant état de graves défaillances dans les régiments concernés. La controverse persiste ainsi qu'un certain mystère sur le sort des survivants, d'autant qu'on ne dispose d'aucun témoignage direct<sup>499</sup>.

Quoiqu'il en soit, François Abeille échappe à la mort. Fait prisonnier, il est emmené en captivité au camp de Mayence<sup>500</sup>, où il va rester huit mois. Selon le mémorial d'Aix, « *on le brima, il connut le cachot et la forteresse [...] mais, sanitaire, il fallut l'échanger* ». Il rentre de captivité en octobre 1916. Après un congé de convalescence jusqu'au 22 décembre 1916, il est affecté à l'hôpital complémentaire n°39 à Alais (actuellement Alès), dans le Gard<sup>501</sup>. Il quitte ensuite la 15<sup>ème</sup> région militaire pour être mis à la disposition de la réserve du personnel sanitaire d'armée en gare régulatrice de Saint-Dizier, le 21 février 1917. Il est affecté provisoirement à l'hôpital central de Bar-le-Duc le 28 février. Le 27 mars, il rejoint le 4<sup>ème</sup> bataillon du 340<sup>ème</sup> RI, qu'il ne quittera plus.

Ce régiment est alors en Argonne, alternant les positions, au gré des relèves, entre les secteurs de Vauquois et d'Avocourt, jusqu'en septembre 1917<sup>502</sup>. Pour sa conduite dans ce secteur, François Abeille obtiendra la croix de guerre avec la citation suivante, à l'ordre de la brigade, le 18 mars 1918: « *Excellent officier du service de santé; a toujours fait preuve au feu de dévouement et de mépris du danger, notamment à Avocourt et à Vauquois en août et septembre 1917.* » Après une permission, il regagne le régiment envoyé au repos au camp de Saint Ouen, où il reste jusqu'au 25 octobre. Le 28 octobre, le régiment embarque à la gare du camp de Mailly en direction de l'Italie.

Après le désastre italien de Caporetto du 24 octobre 1917, des renforts français et britanniques sont en effet envoyés en Italie et le 340<sup>ème</sup> RI va participer aux opérations, avec la 64<sup>ème</sup> division, jusqu'en mars 1918. Le régiment débarque ainsi à Peschiera, la division se regroupant à l'ouest du lac de Garde, et gagne la région de Vicence le 11 novembre. Il est ensuite envoyé sur le front, d'abord en réserve, le 4<sup>ème</sup> bataillon cantonnant à Rosa. Il occupe ensuite en janvier 1918 un secteur sur le Monte Tomba, reconquis le 30 décembre par les chasseurs alpins de la 47<sup>ème</sup> division d'infanterie. Bien qu'en première ligne, il n'y a pas alors d'engagement sérieux et les pertes sont fort heureusement minimales. Le 10 février, le régiment quitte sa zone de stationnement pour atteindre la région de Malo, où il reste au repos et à l'instruction. Le 20 mars, il est dans la région sud du lac de Garde, et rejoint par étapes Vérone où il est embarqué en chemin de fer pour retourner en France, en direction de Beauvais.

De là il va se porter dans la Somme, au sud-est d'Amiens et va participer à la deuxième bataille de Picardie. Les violentes attaques allemandes lancées par le général Ludendorff sur le front de Picardie ont failli provoquer un effondrement du front allié le 21 mars. Début avril, la situation s'est rétablie, le danger immédiat est écarté et les attaques allemandes se font moins violentes. Le régiment monte en

<sup>498</sup> Péricard Jacques. Verdun. *op. cit.*

<sup>499</sup> Auriol Jean Claude. Verdun 1916. Un regard sur l'histoire d'une bataille. Tirésia, Paris, 2006

<sup>500</sup> Le camp de Mayence (Mainz) était situé sur la rive gauche du Rhin, dans la Hesse. Il était destiné aux officiers et soldats. Il comptait 511 prisonniers le 3 mars 1915, lorsqu'il reçut la visite de délégués du Gouvernement Espagnol. (Les prisonniers de guerre dans la première guerre mondiale. <http://prisonniers-de-guerre-1914-1918.chez-alice.fr/campsm.htm>)

<sup>501</sup> L'hôpital dépôt de convalescent n°39, situé à Alais (actuellement Alès), était situé à la caserne Sergent Triaire, rue Mandragore. Comprenant 110 lits à l'origine, il a fonctionné à partir du 11 décembre 1914. Il devient Hôpital complémentaire dans le courant de l'année 1916. (Jean Riotte. Forum pages 14-18)

<sup>502</sup> JMO du 340<sup>ème</sup> RI. SHD 26N756

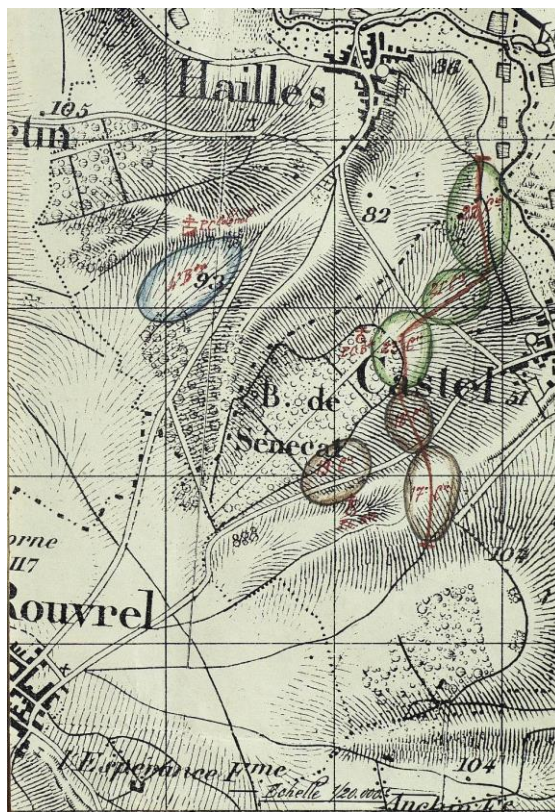


ligne, débarquant à Conty le 6 avril, poursuivant sur Belleuse le 8 avril, à l'est de Dommartin le 12 avril, enfin au sud de Hailles, à l'ouest du bois de Sénecat le 20 avril.

François Abeille vient d'obtenir son troisième galon, nommé médecin major de 2<sup>e</sup> classe par décision du 2 février 1918. Il ressent le danger imminent et ses confidences à son entourage témoignent de ses pressentiments. Sa foi chrétienne le soutient dans l'épreuve.

Il faut ici citer Joseph Poucel: « *Lorsqu'il monte en ligne au sud-est d'Amiens, au moment de la ruée allemande, son âme s'épure à cette veillée des armes qui précède le sacrifice. Ses lettres à sa mère débordent d'une infinie tendresse [...] Il a mis sa maison en ordre pour se préparer au grand sommeil. Voici au hasard quelques extraits; mais il faudrait pouvoir donner le texte intégral.*

7 avril. " *J'ai fait mes Pâques dans une petite chapelle où un de mes brancardiers disait la messe. Aussi j'ai l'âme légère et en paix. J'attends avec courage, patience et esprit de sacrifice tout ce qu'il voudra, le Bon Dieu, ce qui ne m'empêche pas de conserver la belle vie qu'il m'a donnée.*



Les positions du 340<sup>e</sup> RI au bois de Sénecat au 22 avril 1918 (JMO du 340<sup>e</sup> RI, p.54)

8 avril. " *Malgré le roulement continu du canon, la pluie, la boue, le froid, mon moral et ma santé restent bons! "*

16 avril. " *Nous avons passé une mauvaise nuit et surtout une aube affolée sous des rafales de fer. Et sous une toile de tente, on se fait bien petit pour offrir le moins de surface possible [...] Le secteur se convulsionne [...] Pourvu que la somme de toutes les souffrances actuelles, de tout ce sang, sauve notre beau pays! On ne regretterait rien."*

21 avril. " *Il faut accepter la volonté du Bon Dieu. D'abord, nous ne pouvons rien, rien contre les événements. Alors, tout compte fait, il vaut mieux se donner le mérite de la chose en acceptant, résigné et courageux."*

*Ce fut son dernier adieu. Le lendemain 22 avril [...] il sortit de son poste de secours pendant un bombardement pour se rendre compte s'il avait à prendre des mesures de protection pour ses hommes. Un obus percuta par malheur à ce moment dans une branche près de lui. Il tomba sans connaissance, frappé au flanc et à la nuque, baigné dans son sang, et ne tarda pas à expirer entre les bras de son médecin auxiliaire et du Dr Amédée André, de Marseille, qui firent tout pour le ranimer malgré les dangers de l'ypérite dont ses vêtements étaient imbibés<sup>503</sup>. »*

La mort de François Abeille, à l'âge de 33 ans, est ressentie douloureusement par les hommes et les officiers de son régiment. Il reçoit une nouvelle citation, à l'ordre de l'armée: « *Médecin d'une haute valeur morale et professionnelle. D'un entrain admirable, d'un moral élevé, d'un dévouement inlassable, il inspirait à tous pleine confiance et affection. A été tué à son poste de secours en sortant pour surveiller un violent bombardement par obus toxiques.* » Le mémorial d'Aix ajoute après sa mort: « *Ce héros admirable, qui fît la guerre en saint, avec toute la gaieté des bons saints de France, a déjà, nous en sommes assurés, trouvé sa récompense. Puisse cette pensée, puisse sa foi profonde soutenir sa famille déchirée.* » Joseph Poucel cite enfin le témoignage d'un infirmier, son ordonnance, dans une lettre à sa femme du 25 avril: « *Moi, je lui ai fait un bouquet de fleurs et je le lui ai porté sur sa tombe. Ah! Ma chère femme, que je le regrette et ne peux me figurer qu'il soit mort et tous ici le pleurent, car il était gentil pour tous; aussi tous disent : notre Père est mort, nous pouvons mourir aussi.* » François Abeille est inhumé provisoirement à Cottenchy.



Portrait de François Abeille paru dans *Marseille médical*<sup>504</sup>

Sa mémoire est honorée sur les plaques commémoratives de la basilique du Sacré-Cœur, avenue du Prado à Marseille, du lycée du Sacré-Cœur d'Aix-en-Provence (chapelle des jésuites), de l'amphithéâtre de chimie à Marseille, des Facultés de médecine de Montpellier et de Marseille, le tableau d'honneur des morts pour la France, et le Livre d'or des médecins morts pour la patrie.

---

<sup>503</sup> Poucel Josep, *op. cit.*

<sup>504</sup> *ibidem*



# Antonin FREICHE

(1895-1917)

Antonin André Freiche naît le 20 février 1895 à Perpignan. Son père Joseph Etienne Emmanuel, professeur au collège de Perpignan, est âgé de 37 ans tout comme sa mère Marie Louise Marguerite, née Fourniols. L'enfant naît au domicile familial, au 29 bis, rue Grande la Monnaie

Après ses études secondaires à Perpignan, il passe son baccalauréat (Latin-Sciences-Mathématiques) à Montpellier le 10 juillet 1912. L'année suivante, il obtient son certificat PCN, et s'inscrit à la Faculté de médecine. Il prend sa quatrième inscription en juin 1914<sup>505</sup>.

La guerre vient donc précocement interrompre les études de ce jeune étudiant de 19 ans. Bien que bénéficiant d'un sursis, il s'engage volontairement pour la durée de la guerre à la mairie de Perpignan le 23 août 1914. Il est affecté à la 14<sup>ème</sup> SIM, à Lyon, comme soldat de 2<sup>ème</sup> classe. Il arrive au corps le 25 août. On ne connaît pas son parcours, les infirmiers relevant d'une SIM pouvant être affectés à n'importe quelle unité ou formation sanitaire dépendant de la même région militaire. Le 30 juillet 1915, il passe à la 3<sup>ème</sup> SIM. Le 7 janvier, il passe à la 27<sup>ème</sup> SIM<sup>506</sup>.

Il est nommé médecin auxiliaire le 9 février 1916, et affecté au 144<sup>ème</sup> régiment d'infanterie territoriale, rattaché à la 43<sup>ème</sup> division d'infanterie. Le régiment est alors en Picardie, à Neuilly-l'Hôpital, au nord d'Abbeville, participant aux manœuvres du 21<sup>ème</sup> corps d'armée au camp de Saint-Riquier<sup>507</sup>. Il va se déplacer par étapes pour rejoindre la région de Verdun. Débarqué d'abord à Révigny, transporté ensuite en autobus, il marche jusqu'à Belrupt où il arrive le 10 mars. Il est mis à la disposition du génie du 21<sup>ème</sup> corps d'armée et cantonne à Haudainville dans les péniches amarrées sur le canal de la Meuse. Il travaille dans la zone du fort de Tavannes, établissant une troisième position entre le fort de Rozelier et le Faubourg Pavé. Les bataillons alternent les cantonnements et les zones de travaux. À partir du 30 mars, une partie du régiment va séjourner dans le tunnel de Tavannes dont on connaît les terribles conditions de vie, à la disposition du génie de la 43<sup>ème</sup> division. Il exécute des travaux dans des secteurs particulièrement dangereux. Le régiment quitte le secteur de Verdun le 24 avril. Il a perdu 33 tués et 166 blessés.

Il est alors transporté au sud-est de Bar-le-Duc et embarque à Longeville en direction de Chalons-sur-Marne. De là il marche en Champagne jusqu'à Somme-Tourbe. Il y occupe un secteur, travaille à la défense des réduits, assure le ravitaillement des premières lignes pendant l'attaque de la butte du Mesnil, effectue divers travaux, les compagnies se relayant. Ce séjour en Champagne se termine le 28 juillet.

---

<sup>505</sup> Archives de la Faculté de médecine de Montpellier

<sup>506</sup> Archives départementales des Pyrénées orientales

<sup>507</sup> Historique du 144<sup>ème</sup> RIT. Charles Lavauzelle Paris, 1920, Numérisé par André Bohly.

<<http://storage.canalblog.com/59/66/255103/60607656.pdf>>

Le 29 juillet, Antonin Freiche quitte le régiment pour être affecté au dépôt divisionnaire de la 43<sup>ème</sup> division<sup>508</sup>. Il suit donc le parcours de cette division, en retrait du front, pendant deux mois<sup>509</sup>.

Le 28 septembre, il passe au 62<sup>ème</sup> régiment d'artillerie de campagne, qui appartient à la 13<sup>ème</sup> division. Ce régiment combat dans la Somme. La grande bataille a commencé le premier juillet. Après un gain de territoire significatif, la bataille s'est enlisée. C'est dans la boue de la Somme que les batteries du régiment se déplacent avec peine dans le secteur d'Estrées et Deniécourt, au sud-ouest de Péronne<sup>510</sup>. La position très disputée du château de Dénécourt, en ruine, et du bois qui l'entoure est l'objet de bombardements réguliers. Le 10 octobre, une grande attaque de la 13<sup>ème</sup> division se déclenche sur Bovent. Les batteries du régiment la soutiennent à partir des positions occupées dans le secteur. Le régiment est relevé le 21 décembre pour être dirigé en Franche-Comté, dans la région de Vesoul. Il participe aux manœuvres de la 13<sup>ème</sup> division au camp de Villersexel. Le 20 janvier 1917 il s'embarque en direction de l'Alsace, pour participer aux travaux dans les secteurs tenus par le 34<sup>ème</sup> corps d'armée dans la région de Dannemarie, dans le Sundgau. Il revient en Franche-Comté le 12 février pour des manœuvres, et retourne en Alsace le 28 février pour continuer ses travaux dans les secteurs de Dannemarie, Ballersdorf et Hagenbach<sup>511</sup>. En mars, la position d'Antonin Freiche est durement bombardée. Il est cité à l'ordre du régiment : « *A montré, pendant la nuit du 25 au 26 mars 1917, un dévouement, un sang-froid et un courage dignes d'éloges, en secourant au mépris de tout danger, sous un violent bombardement d'obus asphyxiants, des hommes pris sous un éboulement et intoxiqués.* » Le 14 avril, le régiment s'embarque à destination de Château-Thierry. Il stationne dans les environs de Chezy-sur-Marne jusqu'au 18 mai. Il participe aux manœuvres de la division. Il est ensuite mis en route vers l'Aisne, dans le secteur de Jouy, où il vient en appui de l'action du 10<sup>ème</sup> groupe de chasseurs. À partir du 6 juin, il est en position dans les secteurs de Margival, du moulin de Laffaux et de Montinette.

Le 30 juillet, Antonin Freiche passe au 11<sup>ème</sup> régiment de génie. On ne sait pas à quelle compagnie de ce régiment il est affecté. On peut supposer qu'il n'a pas changé de division et serait alors à la compagnie 21/1, rattachée à la 13<sup>ème</sup> division, de même que le 62<sup>ème</sup> régiment d'artillerie. Cette unité va notamment participer à la bataille de la Malmaison, sur le Chemin des Dames, dans l'Aisne, en octobre 1917, le 21<sup>ème</sup> corps d'armée étant au centre du dispositif, au sud de Vaudesson et de la ferme de la Malmaison. L'attaque, sur un front limité, est déclenchée le 23 octobre après une préparation d'artillerie sans précédent. Les objectifs sont atteints, avec des pertes, certes importantes, mais sans commune mesure avec celles provoquées par la désastreuse offensive Nivelle quelques mois plus tôt. À partir du 31 octobre, la 13<sup>ème</sup> division est retirée du front et mise au repos et à l'instruction vers Crécy-en-Brie. En décembre, elle est transportée vers Villersexel en Haute-Saône, puis vers la frontière suisse, dans la région de Delle.

Le 28 décembre 1917, Antonin Freiche change à nouveau d'affectation et passe au 21<sup>ème</sup> RI, qui appartient à la 26<sup>ème</sup> brigade, toujours à la 13<sup>ème</sup> division. Il reste donc en Alsace. Le régiment effectue des travaux près de la frontière suisse. Le 7 janvier, il se met en route pour gagner Cornimont, avec de grandes difficultés en raison de chutes de neige abondantes. À partir du 20 janvier il occupe un secteur dans la haute vallée de la Fecht, entre Metzeral et Sondernach. Dans ce secteur accidenté où les lignes sont tenues par des postes espacés, patrouilles et coups de main se succèdent sans modification significative du front. Le régiment va y rester en ligne jusqu'au 16 mai 1918.

---

<sup>508</sup> À partir de 1916, chaque division disposait d'un dépôt d'infanterie divisionnaire. Il était composé des 4<sup>ème</sup> compagnies des bataillons de chacun des régiments de la division (soit, pour un régiment actif, 4<sup>ème</sup>, 8<sup>ème</sup> et 12<sup>ème</sup> compagnies). Ces compagnies du dépôt divisionnaire étaient rattachées au Centre d'instruction divisionnaire. Les centres d'instruction suivaient leur division en retrait de la ligne de front et recevaient en outre, en provenance des dépôts régimentaires, les renforts destinés au front. (Source : Stéphane Agosto. Forum pages 14-48, [http://pages14-18.mesdiscussions.net/pages1418/forum-pages-histoire/depot-depot-divisionnaire-sujet\\_3134\\_1.htm](http://pages14-18.mesdiscussions.net/pages1418/forum-pages-histoire/depot-depot-divisionnaire-sujet_3134_1.htm))

<sup>509</sup> JMO de la 43<sup>ème</sup> DI. SHD 26N344/5

<sup>510</sup> Historique du 62<sup>ème</sup> régiment d'artillerie de campagne. Librairie Chapelot. Paris

<sup>511</sup> JMO du 62<sup>ème</sup> RAC. SHD 26N 1017

Après quelques jours de repos à Cornimont, il est transporté par voie ferrée dans la région de Villen-Tardenois (Marne). Dans la matinée du 27 mai 1918, les Allemands déclenchent leur grande attaque sur le front français du Chemin des Dames. La ruée allemande submerge les lignes françaises. Le régiment est jeté dans la 3<sup>ème</sup> bataille de l'Aisne. Le Chemin des Dames est à nouveau perdu. L'Aisne est franchie par les Allemands, qui avancent et franchissent la Vesle. La résistance est organisée dans la région de Fismes, mais la poussée est trop importante<sup>512</sup>. C'est dans les combats au Nord de Crugny<sup>513</sup>, qu'Antonin Freiche tombe, considéré d'abord comme disparu.

Il meurt au poste de secours principal de Fismes le 31 mai 1918, à l'âge de 23 ans. Il est inhumé à Fismes dans le jardin de l'hôpital local, rue des Chailleaux. Il sera ensuite inhumé à Cormicy, dans la nécropole nationale *La maison bleue*.



Nécropole nationale de Cormicy (photo P. Crouzet)



Tombe d'Antonin Freiche à Cormicy (photo P. Crouzet)

<sup>512</sup> Historique sommaire du 21<sup>e</sup> RI au cours de la guerre 1914-1918. Imprimerie moderne, Langres, 1920.

<sup>513</sup> JMO du GBD de la 13<sup>ème</sup> division. SHD 26N292/16

Sa mémoire est honorée sur le monument aux morts de Pézilla-la-Rivière (Pyrénées-Orientales), la plaque commémorative de la Faculté de médecine de Montpellier, et le Livre d'or des médecins morts pour la patrie.

# Jules GUITER

(1881-1918)

Jules Guiter naît à Perpignan le 8 août 1881. Son père, Antoine, négociant, est âgé de 45 ans. Sa mère Léocadie, née Mouton, est âgée de 38 ans. Il a un frère, Édouard, qui sera plus tard notaire, et deux sœurs, Marie et Laure. Il perd très jeune son père, décédé en 1888, à 52 ans.

Il passe son baccalauréat (Lettres-Philosophie) à Toulouse en juillet 1901 et obtient son certificat PCN l'année suivante à Lyon. Il s'engage alors pour 3 ans, tout en bénéficiant de la dispense accordée aux étudiants. Il est incorporé en novembre 1902 au 12<sup>ème</sup> RI, où il passe une année avant d'être libéré en septembre 1903<sup>514</sup>. Il s'inscrit alors à la Faculté de médecine de Montpellier où il prend ses 4 premières inscriptions trimestrielles, avant de rejoindre la Faculté de médecine de Lyon où il prend les 11 inscriptions suivantes de novembre 1904 à janvier 1909. Il y passe ses deux premiers examens en 1906 et 1907. Ayant effectué une période d'exercices au 122<sup>ème</sup> RI, il est nommé médecin auxiliaire de réserve en août 1908. En janvier 1909, pour des raisons administratives, il est rappelé à l'activité au 6<sup>ème</sup> régiment d'artillerie, et libéré en septembre. Il quitte la Faculté de Lyon en octobre 1909 pour s'inscrire à celle de Montpellier<sup>515</sup>. Il y passe ses examens restants entre 1910 et 1913, tout en effectuant plusieurs stages d'internat dans des hôpitaux non universitaires, et également dans les hôpitaux de la marine à Toulon. Il prend sa dernière inscription en avril 1912, et soutient finalement sa thèse en juillet 1913. Intitulée « *Contribution à l'étude du traitement et des résultats post-opératoires et médicamenteux de l'épithélioma du sein chez l'homme* », elle est inspirée par le Professeur Soubeyran. Le jury est présidé par le Professeur Tédénat. Il obtient une mention assez bien. En 1913, il s'inscrit, à Paris, à l'Institut de médecine coloniale, pour préparer le diplôme de médecine sanitaire maritime. Il brigue en effet un poste de médecin de colonisation<sup>516</sup>.

Au moment de l'entrée en guerre, il est à Marseille, médecin civil de navigation à la Compagnie de Navigation Mixte. Mobilisé le 2 août, il est affecté comme médecin aide-major de 2<sup>ème</sup> classe au 3<sup>ème</sup> bataillon du 81<sup>ème</sup> RI. Ce bataillon est embarqué le 6 août et débarque en Lorraine, à Mirecourt (Vosges)<sup>517</sup>.

Le régiment se porte en avant à marches forcées. Il reçoit le baptême du feu le 14 août en lisière de la forêt de Parroy (Meurthe-et-Moselle) et franchit la frontière le 16 août sous une pluie diluvienne. Il va participer à la bataille de Morhange, devant se replier après l'échec des armées françaises, repassant la frontière le 21 août. Il est engagé dans la bataille de la trouée de Charmes, qui va sauver Nancy de l'avance allemande. Le régiment cantonne successivement à Einvaux, Méhoncourt, Moriviller, d'où il gagne les avant-postes. Le 29 août, il est pris dans de violents bombardements, alors qu'il doit franchir la Mortagne à Haudonville sur un pont de bateaux établis par le génie. Dans la soirée du 29 août, dans des circonstances restées imprécises, Jules Guiter perd contact avec son unité, qu'il ne retrouvera que

---

<sup>514</sup> Archives départementales des Pyrénées Orientales. 1R457

<sup>515</sup> Archives de la Faculté de médecine de Montpellier.

<sup>516</sup> Dossier d'officier SHD 5Ye 149 796

<sup>517</sup> Historique du 81<sup>ème</sup> RI. Caporal Gabriel Boissy, Imp. Mistral Cavaillon, 1918. Numérisé par Lucie Alle ; JMO du 81<sup>ème</sup> RI. SHD 26N664/9



le 5 septembre. Les suites sont tragiques, puisqu'il est accusé d'abandon de poste, malgré ses dénégations et les explications fournies sur son emploi du temps pendant ces quelques jours, où il s'est mis à la disposition de diverses formations sanitaires, prodiguant ses soins aux malades et blessés, en attendant de pouvoir retrouver son régiment. Dégradé, il est alors détenu, d'abord à Lyon, puis au pénitencier militaire d'Albertville, où il exerce les fonctions d'infirmier. Libéré le premier mai 1916, il rejoint le front le 4 mai, affecté comme brancardier au 3<sup>ème</sup> bataillon du 122<sup>ème</sup> RI. Le JMO du service de santé du 122<sup>e</sup> RI mentionne le fait : « *Arrivée au corps du soldat de 2<sup>ème</sup> classe Guiter, provenant d'Albertville où il servait comme infirmier. Ancien aide-major de réserve cassé de son grade le 7 novembre 1914 pour abandon de poste (n'aurait pas retrouvé son régiment), est proposé pour être utilisé comme infirmier ou brancardier du 122<sup>e</sup> qu'il a rejoint le 4 courant*<sup>518</sup>. » Conscient de son innocence et de l'injustice subie, il ne cessera dès lors, avec l'appui de certains de ses supérieurs, de travailler à sa réhabilitation et à son reclassement, sans succès jusqu'à sa blessure mortelle en mai 1918.

Il suit donc le parcours du 122<sup>e</sup> RI, d'abord dans le Soissonnais, où le régiment occupe le secteur de Soupir (Aisne). En juillet 1916, Jules Guiter, dont les démarches en vue de régulariser sa situation ont échoué, est versé dans une compagnie de renfort en tant que territorial. Le régiment participe alors à la bataille de Verdun, dans le secteur de Thiaumont. Il est ensuite dans l'Argonne, d'abord dans le sous-secteur de Chalade, puis à Vauquois. Il revient dans la région de Verdun en janvier 1917, dans les secteurs d'Avocourt, du Mort Homme et de la cote 304. En mai 1917, Jules Guiter est affecté comme observateur au 3<sup>ème</sup> bataillon. Le régiment participe en août 1917 à la prise du Mort-Homme.

Le 4 octobre 1917, le régiment se dirige au sud-est de Belfort, puis à Sentheim, en Alsace reconquise, le 22 octobre. Il est en ligne dans le sous-secteur de Goevenheim, au sud de Thann. En février 1918, il gagne la région de Rougement et Lachapelle-sous-Rougement, dans le territoire de Belfort.

Il va ensuite participer, dans la bataille des Flandres, aux combats autour de Locre. Embarqué le 1<sup>er</sup> avril 1918, il débarque dans la région de Jonquières, à 9 km au sud-ouest de Compiègne, et amené face à Locre. Jules Guiter est alors très apprécié de ses supérieurs. Son capitaine lui déclare s'occuper fermement de sa réhabilitation et de son reclassement. La 31<sup>ème</sup> division reçoit l'ordre de reprendre Locre. Le 122<sup>e</sup> RI est en réserve de division. Le 2 mai, le régiment relève le 96<sup>ème</sup> RI et va occuper les pentes sud-est du Mont-Rouge, entre Locre et la ferme des Burgraves. Les bataillons restent en ligne sans abri, dans des tranchées improvisées, sous un bombardement intense.

Le 6 mai 1918, Jules Guiter, à son poste d'observation, est grièvement blessé par un éclat d'obus qui lui traverse le crâne et le rend aveugle. Évacué à l'hôpital complémentaire 34bis de Zuydcoote, il est opéré à deux reprises dans le service dirigé par le Professeur Delmas, de Montpellier. Il reçoit la croix de guerre et la médaille militaire sur son lit d'hôpital. Il retrouve à l'hôpital le médecin aide-major Nicolau, son ancien camarade d'étude, qu'il charge d'informer son frère de ses décorations. Il meurt le 26 mai 1928, à l'âge de 37 ans.

L'attribution de la médaille militaire est publiée au J.O. du 5 septembre 1918. La citation mentionne : « [...] *ayant toujours donné entière satisfaction à ses chefs par sa manière habituelle de servir. A été grièvement blessé à son poste d'observation.* » Jules Guiter est déclaré mort pour la France et réhabilité. Cependant, son décès empêche sa réintégration dans son ancien grade, même si la mention « *Docteur en médecine* » est rajoutée sur sa fiche de mort pour la France. Au-delà des souffrances physiques, on imagine les souffrances morales subies par Jules Guiter et sa famille du fait d'une condamnation qu'il a toujours considérée comme injuste.

---

<sup>518</sup> JMO du Service de Santé du 122<sup>e</sup> RI. SHD 26N684

# Albert GIRARD

(1890-1918)



Photographie d'Albert Girard sur sa carte d'étudiant 1912-1913

Albert Léon Jean Girard naît le 17 octobre 1890 à Buis-les-Baronnies (Drôme). Son père Léon Barthélemy Joseph, âgé de 27 ans, est agent-voyer. Sa mère Alix Marie Henriette, née Augier, est âgée de 25 ans.

Albert passe son baccalauréat (Latin-Langues vivantes-Philosophie) à Lyon en octobre 1908. L'année suivante, il obtient son certificat PCN, et s'inscrit à la Faculté de médecine de Lyon. Il y reste jusqu'en septembre 1911, puis s'inscrit à Montpellier où il prend sa septième inscription. Exempté pour constitution physique faible, il est dégagé de ses obligations militaires. Il poursuit donc ses études sans interruption, prenant sa dernière inscription en juin 1914. Il effectue pendant un an un stage d'internat dans les hôpitaux de Carcassonne. Il passe tous ses examens à Montpellier, le dernier en septembre 1914<sup>519</sup>.

La guerre a commencé alors il y a plus d'un mois. Il est reconnu apte au service auxiliaire en octobre 1914. Il soutient sa thèse de médecine le 27 novembre 1914. Intitulée « *Les kystes de l'ombilic d'origine congénitale* », elle est inspirée par le Professeur Soubeyran, et le jury est présidé par le Professeur Sarda, titulaire de la chaire de médecine légale et toxicologie. La fin de son avant-propos est prémonitoire : « *C'est avec une profonde tristesse que nous nous préparons à quitter tous ceux qui*

---

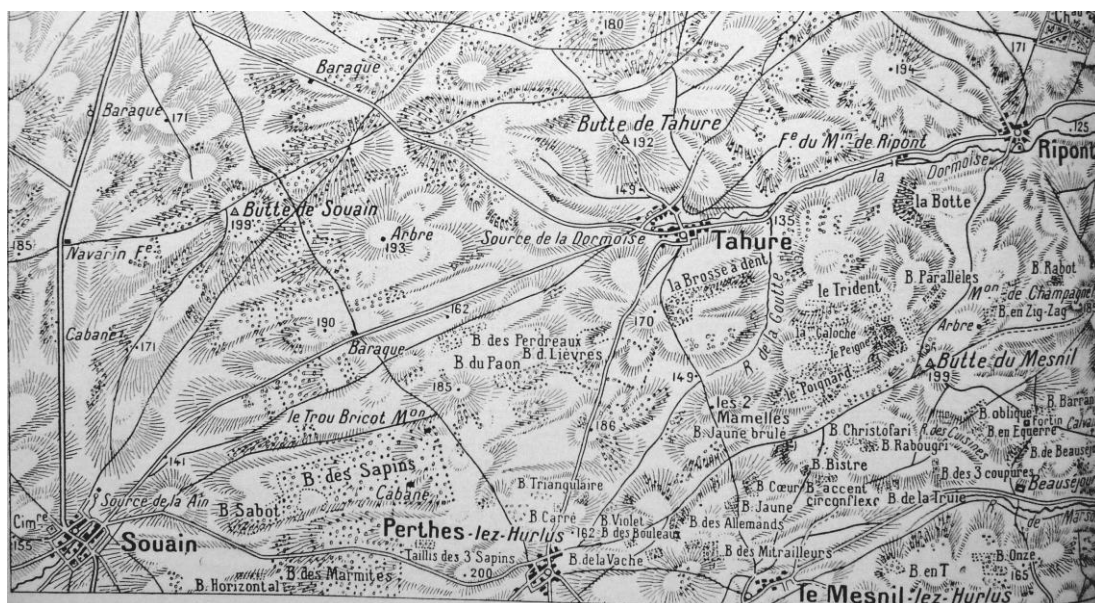
<sup>519</sup> Archives de la Faculté de médecine de Montpellier

furent bons pour nous et nous souhaitons ardemment que cette séparation ne soit point trop longue, ni surtout définitive<sup>520</sup>. » Il réside alors à Nyons.

En janvier 1915, il est classé dans le service armé par la commission spéciale de réforme de Montélimar<sup>521</sup>. Il est ainsi incorporé le 15 février 1915 comme soldat de 2<sup>ème</sup> classe à la 14<sup>ème</sup> SIM. Le 27 février 1915, il est nommé médecin auxiliaire. Il est affecté le 8 mars à l'hôpital 189<sup>bis</sup> de Lyon, situé à Villeurbanne<sup>522</sup>. Nommé ensuite aide-major de 2<sup>ème</sup> classe en avril 1915, il est dirigé sur la gare régulatrice de Troyes le 28 juin, et affecté au 1<sup>er</sup> bataillon du 122<sup>ème</sup> RI où il arrive le 7 juillet<sup>523</sup>.

Le régiment est alors en Champagne, dans la région du Mesnil-les-Hurlus. Il occupe le secteur du Fortin et de la ferme de Beauséjour<sup>524</sup>. Il n'y a qu'un poste de secours pour tout le régiment, situé dans un grand abri blindé très bien installé. Les évacuations se font le soir sur Saint-Jean. Un poste d'attente fonctionne à Minaucourt, où les blessés urgents sont enlevés en auto. Le régiment est ensuite au repos à Noitlieu du 27 août au 8 septembre, puis séjourne à Possesse. Le 25 septembre 1915 commence la deuxième bataille de Champagne après deux jours de canonnade ininterrompue.

Le régiment est engagé le 26, attaque le 27 vers la cote 193, puis plus à droite près de Tahure. Le poste de secours central s'installe au trou Bricot. Il doit reculer devant le bombardement des voitures médicales, jusqu'aux entonnoirs de Perthes. Malgré des attaques répétées, l'offensive de Champagne ne permet pas la percée espérée. Le régiment déplore environ 700 blessés entre le 26 septembre et le 10 octobre, et plus de 200 tués. Il est relevé le 10 octobre. La vie de tranchée reprend, alternant les périodes de repos et les séjours en première ligne. Attaques, contre-attaques, coups de main, bombardements, notamment d'obus toxiques, se succèdent. Les conditions climatiques se détériorent. Le nombre de malades augmente et les pieds gelés réapparaissent.



Carte des opérations en Champagne. La région de Souain à Tahure. (L'illustration)<sup>525</sup>

<sup>520</sup> Albert Girard. Les kystes de l'ombilic d'origine congénitale. Thèse Médecine. Montpellier, 1914.

<sup>521</sup> Dossier d'officier. SHD 5Ye 124902.

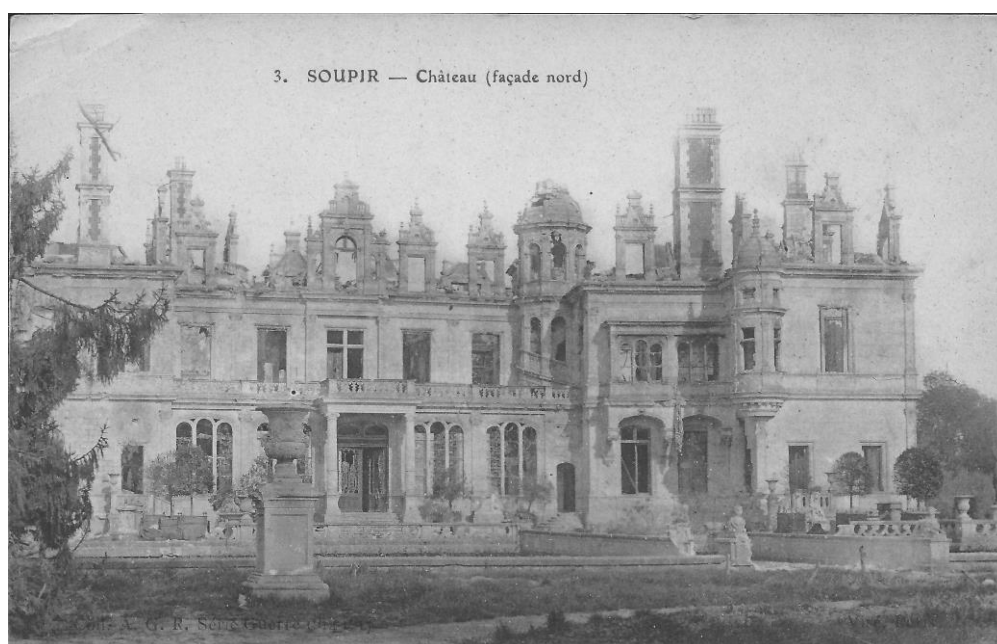
<sup>522</sup> Il s'agit d'un hôpital bénévole, situé au sein des établissements Haour Frères, 105 rue Louis Guérin et 5 rue Jean Novel à Villeurbanne. Disposant de 312 lits, il fonctionne à partir de septembre 1914. (Jean Riotte. Forum pages 14-18))

<sup>523</sup> JMO du service de santé du 122<sup>ème</sup> RI. SHD 26N 684/6

<sup>524</sup> JMO du 122<sup>ème</sup> RI. SHD26N 684/3-4

<sup>525</sup> L'illustration. 16 octobre 1915. Consultable sur [www.lillustration.com](http://www.lillustration.com)

Le 26 décembre, le régiment, qui appartient à la 31<sup>ème</sup> division, est retiré du front, transporté dans la région d'Épernay, où il est au repos et à l'instruction. Le 21 février 1916, il fait mouvement vers le nord et va occuper un secteur dans l'Aisne. Il cantonne à Fismes et gagne le 22 février les tranchées de Soupir, proche de Vailly, entre Soissons et Laon, au bord de l'Aisne et au sud du Chemin des Dames. Le secteur et l'organisation sanitaire sont minutieusement décrits par le rédacteur du JMO du service de santé du régiment<sup>526</sup>. Le secteur décrit un arc de cercle dont les deux extrémités s'appuient sur l'Aisne dont le sommet est en avant du village et du château de Soupir. La première ligne de tranchées est située à 200 mètres des lignes allemandes. La deuxième ligne passe en arrière de la clôture du château de Soupir.



Le château de Soupir, façade Nord, en 1917, avant sa destruction.

Il y a deux postes de secours de première ligne, l'un dans les caves du Château, l'autre à l'ouest du secteur, à la ferme de Mont-Sapin. Divers boyaux permettent l'accès à ces postes. Le poste central est situé plus à l'est, à proximité de l'Aisne. Il est bien constitué et protégé par une épaisseur de rondins et de sacs de terre. Il fait fonction d'infirmerie régimentaire. Le trajet des évacuations est bien organisé, par la route bordant au sud la grille du château. Déjà fortement endommagé, le château de Soupir sera détruit par les bombardements en 1917.

Le 3 avril 1916, Albert Girard, malade, est évacué sur la zone des étapes. Il est fatigué, atteint d'une fièvre persistante, et souffre d'une congestion pulmonaire. Il rejoint son corps le 15 juin. Un mois plus tard, il est affecté à l'ambulance 16/1.

Cette ambulance, qui dépend initialement du 1er corps d'armée, est détachée depuis le 15 septembre 1914 à la gare de Jonchery-sur-Vesle, où elle fait fonction d'hôpital d'évacuation. Très active dans l'hiver 1914-1915, où les évacuations sont assurées par les trains sanitaires quittant la gare, une grande partie des locaux disponibles est utilisée pour loger des territoriaux, malgré les protestations du service de santé. Ce n'est que qu'en février 1917 que les baraques occupées par les territoriaux sont libérées et que l'ambulance, qui n'a pratiquement pas fonctionné pendant deux ans, peut se réinstaller. Elle manque alors de tout. Il faut construire un groupe chirurgical, installer le chauffage, l'adduction

<sup>526</sup> JMO du service de santé du 122<sup>ème</sup> RI.

d'eau, installer les salles de malades, renforcer le personnel. L'installation de deux baraques Adrian permet de porter la capacité de l'ambulance à 280 lits. Plusieurs services sont créés : maladies des yeux, oto-rhino-laryngologie et grands malades<sup>527</sup>. Albert Girard, dont la santé reste précaire, est à nouveau évacué sur la zone des étapes le 22 mars 1917.

Il est dirigé le 15 juin 1917 sur la 14<sup>ème</sup> région militaire, affecté à la place de Lyon, comme chef de service à la 103<sup>ème</sup> batterie du 10<sup>ème</sup> régiment d'artillerie à pied, où « *il remplit consciencieusement ses fonctions* » mais « *paraît fatigué* ». Son état de santé reste donc préoccupant et il doit à nouveau quitter son poste. Il part en convalescence à Nyons du 25 août au 26 novembre 1917. Le 29 novembre, il est en poste à l'infirmerie-hôpital de Bourg-Saint-Maurice, où il assure également le service médical de la population civile. Il est ensuite dirigé le 22 décembre sur la gare régulatrice de Connantre (Marne), au sud de Reims.

Il est affecté le 2 janvier 1918 à l'état-major du 3<sup>ème</sup> groupe du 102<sup>ème</sup> régiment d'artillerie lourde, qui constitue l'artillerie lourde du 2<sup>ème</sup> corps d'armée. En mars, ce groupement devient le 1<sup>er</sup> groupe du 130<sup>ème</sup> RAL. Il est alors en Champagne. La santé d'Albert Girard s'améliore, même s'il doit souffrir des émanations d'obus à ypérite. Il accomplit son service avec ardeur, à la satisfaction du chef de corps, le Colonel Marty, qui écrit dans ses notes : « *Arrivé au groupe en janvier, s'est montré malgré une santé délicate excessivement dévoué à ses fonctions. En particulier en Champagne (mars 1918), sous de fréquents bombardements à ypérite qui l'avaient un peu éprouvé, il a fait preuve d'un grand dévouement. Sa santé se remettait peu à peu, il a montré beaucoup d'entrain et un excellent moral, très apprécié de tous au groupe et au régiment*<sup>528</sup>. » En avril et mai 1918, le groupe est dans l'Aisne, au nord de Soissons, dans le secteur de Montécouvé-Juvigny. Les Allemands déclenchent leur troisième grande offensive le 27 mai avec une importante préparation d'artillerie. Albert Girard est tué le 28 mai 1918 dans l'effondrement de son poste de secours atteint par un obus de gros calibre, à l'âge de 28 ans.

Il est cité à l'ordre du régiment le 8 avril : « *D'un moral très élevé, d'un entrain remarquable, très apprécié de tous par sa bonne humeur dans les circonstances critiques, s'est toujours distingué par son sang-froid et son courage à accomplir son devoir sous le feu. Tué à son poste de combat le 28 mai 1918 (Offensive allemande du 27 mai 1918).* »

Il est provisoirement inhumé à La Carlette, commune de Vauxrezis (Aisne), transféré en 1921 au cimetière militaire de Nouvron .

Sa mémoire est honorée sur le monument aux morts de Nyons et la plaque commémorative de la Faculté de médecine de Montpellier.

---

<sup>527</sup> JMO de l'ambulance 16/1. Centre de documentation du Val-de-Grâce. Carton 873.

<sup>528</sup> Dossier d'officier. SHD 5Ye 124902

# Maurice RAYMOND

(1894-1918)



Photographie de Maurice Raymond sur sa carte d'étudiant 1913-1914

Maurice Frédéric Gustave Raymond naît 19 avril 1894 à Aix-en-Provence. Son père Philippe Alphonse Gabriel, âgé alors de 28 ans, est voyageur de commerce. Sa mère Emilie, née Foucard, âgée de 30 ans, est professeur à l'école normale. Il a une sœur, Emilie, née l'année précédente. La famille demeure au 12, boulevard Saint Louis.

Maurice passe son baccalauréat (Latin-Grec-Philosophie), en juillet 1911 à Montpellier. Sa famille habite alors à Sète, rue de l'Hôtel de ville, où sa mère est directrice de l'école supérieure de jeunes filles. L'année suivante, il obtient son certificat PCN à Montpellier, et s'inscrit à la Faculté de médecine. Il est nommé Externe des hôpitaux de Montpellier au concours de 1913. Il passe avec succès ses deux premiers examens en mai et juillet 1914, et obtient un sursis en 1914<sup>529</sup>.

Lorsque la guerre éclate, il a donc effectué deux années d'études. Son sursis est annulé et il est incorporé le 1<sup>er</sup> septembre 1914 à la 16<sup>ème</sup> section d'infirmiers militaires comme soldat de 2<sup>ème</sup> classe<sup>530</sup>. Il est nommé médecin auxiliaire en mai 1915 et part sur le front sur sa demande, au 121<sup>ème</sup> BCP. Ce bataillon, formé en mars 1915, est alors dans les Vosges, et entre en ligne le 25 mai. Jusqu'au 22 juillet

---

<sup>529</sup>Archives de la Faculté de médecine de Montpellier

<sup>530</sup>Archives départementales de l'Hérault. 1R1272

il occupe un secteur au nord du col de la Schlucht, puis successivement au col du Wettstein et au Lac noir<sup>531</sup>. Le 27 juillet, il est engagé dans l'attaque du Schratzmännele à partir du collet du Linge. Ses pertes sont considérables tant les combats sont furieux : 8 officiers, 36 sous-officiers, 670 chasseurs tués ou blessés. L'offensive du Linge a commencé le 20 juillet et les combats feront des milliers de morts parmi ces troupes composées pour la plupart de très jeunes gens. Le bataillon reste dans les tranchées de première ligne de la crête du Linge où il subit de violentes contre-attaques, avant d'être relevé le 5 août<sup>532</sup>. Après un repos dans les Vosges, puis en Lorraine, il participe à la grande offensive de Champagne, deux compagnies se portant à l'attaque le 28 septembre. Cette offensive est enrayée, le réseau ennemi étant resté intact. Le bataillon retourne ensuite dans les Vosges le 25 septembre, pour prendre la garde d'un secteur sur le col du Bonhomme, jusqu'au 12 février 1916. La conduite de Maurice Raymond lui vaudra une première citation, à l'ordre de la 129<sup>e</sup> division: « *Parti au front sur sa demande, a fait preuve en toutes circonstances d'un sang-froid absolu. En particulier a aidé le 30 septembre 1915 à rapporter un blessé au cours d'un violent bombardement.* »

Son bataillon est déplacé ensuite au Nord-Ouest de Nancy, puis engagé en juin 1916 dans la bataille de Verdun, où il occupe une position entre l'ouvrage et la ferme de Thiaumont. Le 23 juin, après un bombardement massif par obus de gros calibre, l'attaque allemande submerge le bataillon dont les pertes sont très lourdes. Maurice Raymond fait partie des prisonniers. Il est interné à Mannheim<sup>533</sup> jusqu'au 8 novembre 1916, date de son rapatriement<sup>534</sup>.

Il est alors affecté au 81<sup>ème</sup> RI. Ce régiment est en Argonne dans le secteur de la Haute Chevauchée, sur le secteur de la Fille-Morte, siège d'une guerre des mines où les explosions de mines ou de camouflés creusent des entonnoirs impressionnants. Il est ensuite dans la région de Verdun, dans le secteur de Montzéville, à partir du 27 janvier, puis dans celui de Chattancourt à partir du 24 février.

Le 26 mars 1917, Maurice Raymond est nommé sous-aide-major<sup>535</sup> et affecté au 73<sup>ème</sup> bataillon de tirailleurs sénégalais. Ce bataillon est en garnison à Fréjus où il constitue le « *Bataillon de Dépôt des Indigènes des Camps de Fréjus (BDICF), composé de soldats de toutes origines, groupés dans des compagnies distinctes* ». Il passe ensuite dès le 31 mars au 93<sup>ème</sup> BTS et enfin le 23 avril au 78<sup>ème</sup> BTS où il restera jusqu'à sa mort. Le 78<sup>ème</sup> BTS est alors stationné à Fréjus et rejoint par voie ferrée le camp de Mailly le 2 mai. Maurice Raymond est promu médecin aide major de 2<sup>ème</sup> classe le 1<sup>er</sup> juillet 1917. Le 8 septembre, le bataillon est embarqué à destination de Mourmelon-le-Petit (Marne). Les compagnies montent aux tranchées dès le 10 septembre, occupant les secteurs en alternance jusqu'en novembre. Le 20 novembre, le bataillon quitte la zone des armées pour rejoindre le camp d'hiver des troupes indigènes à Saint-Raphaël<sup>536</sup>. Il s'installe au camp des Plaines, puis, en janvier au camp de Péguière. C'est une

---

<sup>531</sup> Historique du 121<sup>ème</sup> bataillon de chasseurs à pied. Imprimerie Berger-Levrault. Numérisé par P. Chagnoux 2008  
<<http://tableaudhonneur.free.fr/121eBCP.pdf>>

<sup>532</sup> JMO du 121<sup>ème</sup> bataillon de chasseurs à pied. SHD 26N 835/14-

<sup>533</sup> Le camp de Mannheim, situé au sud de Darmstadt, dans le grand-duché de Bade, regroupait des centaines de baraques et a compté plus de 15000 prisonniers, la plupart travaillant en kommandos à l'extérieur du camp.

<sup>534</sup> L'article 9 de la convention de Genève stipulait que les membres du personnel du service de santé ne pouvaient pas être traités en tant que prisonniers de guerre et devaient être rapatriés dès leur sortie du champ de bataille. En réalité, de nombreux personnels de santé furent faits prisonniers et disséminés dans des camps, sans être immédiatement rapatriés, afin de s'occuper sur place des blessés et malades. Les conditions sanitaires des camps étaient très précaires, et les épidémies de typhus, ainsi que de façon plus sournoise la tuberculose ont fait de nombreuses victimes. (Larcen et Ferrandis, *op.cit.* p.104)

<sup>535</sup> Il reste donc à cette date sous-officier. Le grade de sous aide-major fut créé par décret le 18 janvier 1917. Il correspondait au grade d'adjudant-chef, alors que le grade de médecin auxiliaire correspondait à celui d'adjudant. Il concerna surtout des étudiants en médecine ayant huit à neuf inscriptions validées, et au moins six mois comme médecin auxiliaire (avec au moins un an dans une formation sanitaire de l'avant). Il fallait avoir validé 16 inscriptions pour accéder au grade de médecin aide-major de 2<sup>ème</sup> classe. (Source: Michel Pineau: [http://pages14-18.mesdiscussions.net/pages1418/Forum-Pages-d-Histoire-service-sante-1914-1918/medecin-civile-militaire-sujet\\_1348\\_1.htm](http://pages14-18.mesdiscussions.net/pages1418/Forum-Pages-d-Histoire-service-sante-1914-1918/medecin-civile-militaire-sujet_1348_1.htm))

<sup>536</sup> Les bataillons de tirailleurs sénégalais étaient composés par des troupes recrutées dans l'ensemble de l'Afrique Occidentale Française. Ces troupes d'élites supportaient mal les conditions hivernales très rudes dans le Nord-Est. Elles étaient donc envoyées en hivernage dans le sud de la France. La région de Fréjus Saint-Raphaël, facilement atteinte en

longue période de repos et d'instruction. Début mai 1918, il rejoint à nouveau la zone des armées, embarqué à Fréjus et débarqué à Longeville (Meuse). Il va cantonner à Erize-Saint-Didier, puis Neuville-en-Verdunois, enfin Courouvre. Il reprend une instruction intensive, avant de rejoindre les tranchées dans le sous-secteur de Rouvrois et de Spada le 22 mai. Le 3 juillet il quitte la 128<sup>ème</sup> division et change de secteur. Il est embarqué par train à Souilly en direction de Villers-le-Sec, puis Mareil-en-France (Val d'Oise). Il est mis à la disposition de la 268<sup>ème</sup> division, dans le secteur 207. Le 9 juillet, il est affecté à nouveau à la 128<sup>ème</sup> division, secteur 236, et transporté en camion dans la forêt de Retz, dans l'Aisne.

Le 11 juillet, les compagnies du 78<sup>ème</sup> BTS montent en ligne, à la disposition du 169<sup>ème</sup> RI, au nord-ouest de Corcy. De violents combats ont lieu pendant plusieurs jours pour prendre et garder le contrôle du Bois Madame. Le JMO du bataillon témoigne de leur âpreté. Durant toute la journée du 15 juillet, « *les éléments du bataillon sont constamment soumis à un fort bombardement par obus toxiques* ». Le 15 juillet, « *vers 20 heures, le sous aide-major Raymond se porte en avant pour panser deux tirailleurs blessés. Il est lui-même mortellement blessé par éclat d'obus* »<sup>537</sup>. Maurice Raymond meurt des suites de ses blessures le 16 juillet 1918, à l'âge de 24 ans, à l'ambulance 226. Il est cité à l'ordre de l'armée: « *D'un sang-froid remarquable et d'un dévouement absolu, a été mortellement blessé le 15 juillet 1918 en allant chercher lui-même sous le feu des blessés pour les amener au poste de secours.* » (JO du 11 mai 1920). Il reçoit la médaille militaire et la croix de guerre avec étoile d'argent.

Sa mémoire est honorée sur le monument aux morts de Sète, la plaque commémorative de la Faculté de médecine de Montpellier, le Livre d'or de la ville de Sète et le Livre d'or des médecins morts pour la patrie.

---

train par la gare de Meyrargues comportait plusieurs camps qui accueillirent les bataillons coloniaux pendant l'hiver 1917-1918. Le camp de la Peguière, se situait près de la route du bord de mer; le camp des Plaines se trouvait quant à lui un peu plus au nord sur une hauteur. Dans ces camps, les tirailleurs recevaient une instruction militaire poussée, comprenant des exercices individuels ou de groupe et des manœuvres, mais également une instruction plus générale, notamment l'apprentissage de la langue française et des notions d'hygiène. (Source Laurent Miribel : Les camps de troupes coloniales de Fréjus Saint-Raphaël durant la première guerre mondiale. Mémoire de maîtrise. Faculté des Lettres de Nice. In recherches régionales, Alpes maritimes et contrées limitrophes, n°145, 1998

<<http://www.cg06.fr/cms/cg06/upload/decouvrir-les-am/fr/files/recherchesregionales145.pdf>>

<sup>537</sup> JMO du 78<sup>ème</sup> bataillon de tirailleurs sénégalais. SHD 26N 842/6





# Paul CHAVERNAC

(1877-1918)



Portrait de Paul Chavernac, non daté (coll. Marc Vergier)

Eugène *Paul* William Chavernac naît le 2 janvier 1877 à Aix-en-Provence (Bouches-du-Rhône). Son père, Jean *Félix* Emmanuel, âgé de trente ans, est médecin, spécialiste réputé en ophtalmologie, chirurgien à l'hôpital d'Aix. Sa carrière est riche et ses travaux scientifiques importants et reconnus<sup>538</sup>. Sa mère, Eudoxie Magdeleine Hélène Marie née Tardivy est âgée de vingt-six ans.

Paul étudie à Aix-en-Provence où il passe son baccalauréat. Il obtient son certificat PCN à Marseille et, comme son père, se dirige vers la Faculté de médecine de Montpellier, où il s'inscrit en novembre 1895. Ses études sont interrompues par son service militaire. Il est incorporé en novembre 1898 au 55<sup>ème</sup> RI. Bénéficiant de la dispense comme étudiant en médecine, il est libéré en septembre 1899 et poursuit le cours de ses études<sup>539</sup>. Il prend sa 16<sup>ème</sup> et dernière inscription en novembre 1902. Il s'est alors orienté vers l'ophtalmologie, devenant élève et collaborateur de la nouvelle Clinique ophtalmologique dirigée par le Professeur Truc. Il assure de 1903 à 1904 les fonctions d'aide de Clinique ophtalmologique et d'inspecteur oculiste adjoint des écoles communales<sup>540</sup>.

<sup>538</sup> Truc H., Pansier P., Liard L. Histoire de l'ophtalmologie à Montpellier du XII<sup>ème</sup> au XX<sup>ème</sup> siècle. Maloine, Paris 1907.

<sup>539</sup> Archives départementales des Alpes de Haute-Provence. 1 R344

<sup>540</sup> Archives de la Faculté de médecine de Montpellier

Il soutient sa thèse le 23 juillet 1904, sous la présidence du Professeur Truc, qui l'a inspirée. Intitulée « *L'œuvre ophtalmologique de Bouisson* », elle est basée sur la réédition des œuvres complètes de F. Bouisson<sup>541</sup>, assurée par Félix Chavernac, son père, lui-même un des « *élèves les plus dévoués et les plus affectionnés* » de ce maître éminent de la Faculté de médecine de Montpellier.



Photographie de Paul Chavernac parue dans l'histoire de l'ophtalmologie à Montpellier<sup>542</sup>

Il s'installe comme ophtalmologiste à Marseille en 1904. Le mémorial d'Aix écrira: « *Médecin oculiste très distingué comme son père, qui était si fier de lui, il s'était fait à Marseille dans le corps médical une situation enviée*<sup>543</sup>. » C'est en effet un médecin actif, qui va poursuivre ses travaux scientifiques, publiant encore avec Truc en 1904 un catalogue des thèses françaises d'ophtalmologie et en 1908, puis 1909, un livre sur l'hygiène oculaire des écoles, récompensé par l'Académie des Sciences. Il collabore enfin en 1913 à la rédaction d'un ouvrage sur les accidents du travail dont il écrit la partie ophtalmologique, ce que rappellera L. Imbert, l'auteur principal de ce livre et son ami, dans la notice nécrologique parue dans *Marseille médical*<sup>544</sup>. Il complète par ailleurs sa formation militaire: nommé médecin auxiliaire de réserve en juillet 1901, il accomplit une période d'exercices au 55<sup>ème</sup> RI en octobre. Il est nommé médecin aide-major de 2<sup>ème</sup> classe de réserve en 1905. Il effectue une nouvelle période, au 141<sup>ème</sup> RI en 1908<sup>545</sup>. Sa vie familiale s'enrichit. Il épouse le 30 juin 1913 Marguerite Marie Stéphanie Chanut, fille d'Amable Chanut<sup>546</sup>, avocat, maire de Marseille et député des Bouches-du-Rhône. Le couple aura une fille, Phanette, née le 28 août 1914.

---

<sup>541</sup> Etienne-Frédéric Bouisson (1813-1884). Né à Manguio (Hérault). Après un bref passage à la Faculté de Strasbourg, il fut titulaire de la chaire de Pathologie Externe, puis de Clinique Chirurgicale en 1845, et chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu Saint-Eloi. Doyen de la Faculté de médecine de 1868 à 1878, député en 1871. Par sa donation, il est à l'origine de la création de l'Institut Bouisson-Bertrand à Montpellier.

<sup>542</sup> Truc et al, *op. cit.*

<sup>543</sup> Le mémorial d'Aix, 25 août 1918

<sup>544</sup> Imbert L. In memoriam. Le Docteur Paul Chavernac. Marseille médical. 1918, tome 55, pp 805-806

<sup>545</sup> Dossier d'officier. SHD. 5Ye 128.807

<sup>546</sup> Jean Baptiste Amable Chanut (1855-1920). Issu d'une famille varoise, algérois de naissance, avocat à Marseille en 1876. Il fut l'un des fondateurs du journal *La jeune République*, devenu *Le Petit Provençal*. Maire de Marseille de 1902 à 1908, conseiller général dès 1889 et président du conseil général en 1898-1899, il fut député des Bouches-du-Rhône de 1910 à 1914 (source :Assemblée Nationale. Base de donnée des députés français.).

Mobilisé dans l'armée territoriale le 2 août 1914, il rejoint à Nîmes le dépôt du 19<sup>ème</sup> régiment d'artillerie de montagne. Le 26 août, il est affecté aux formations sanitaires de Marseille, et le 27 novembre à l'hôpital Régina de Nice (hôpital complémentaire n°11)<sup>547</sup>. Il y organise un service d'ophtalmologie. Il est promu médecin aide major de 1<sup>ère</sup> classe en décembre 1914. Animé par un patriotisme ardent, il demande expressément à rejoindre l'armée d'Orient, et il est affecté au 1<sup>er</sup> régiment de marche d'Afrique (RMA).

L'opération des Dardanelles est en cours depuis le 18 mars 1915. Le régiment a débarqué sur la presqu'île de Gallipoli le 27 avril. Paul Chavernac y arrive le 21 août. Il est affecté au 2<sup>ème</sup> bataillon. Le régiment occupe les tranchées surplombant le ravin du Kérevès-Déré, où des combats acharnés se sont déroulés dès le mois de mai<sup>548</sup>. Les conditions de vie dans les tranchées sont épouvantables, le climat et l'insalubrité particulièrement marquée les aggravant de façon considérable. Elles ont été décrites avec acuité par Joseph Vassal dans son livre-témoignage<sup>549</sup>. Dans la nuit du 25 au 26 août, le bataillon part au repos sur l'île de Ténédos, base arrière du corps expéditionnaire. Il en revient le 2 septembre, pour retourner aux tranchées dans le même secteur. La période est relativement calme, malgré les bombardements réguliers de l'artillerie turque. Aucune opération d'envergure n'est entreprise. La campagne des Dardanelles touche à sa fin et c'est vers la Serbie que va intervenir l'armée d'Orient. Du 28 au 29 septembre, le régiment se regroupe à Seddul-Bahr, prêt à l'embarquement. Le 2 octobre il gagne Mudros. Le 4, les bataillons embarquent sur leurs transports respectifs. Le 2<sup>ème</sup> bataillon embarque sur l'*Anatolie*. Le 6, il est en rade de Salonique pour débarquer le 7 et gagner le camp de Zeitenlick, où il séjourne du 8 au 18 octobre avec les autres unités de la division, pour être complété en hommes et matériel et participer à des manœuvres<sup>550</sup>.

Le régiment lève le camp le 17 octobre pour être transporté par voie ferrée en Serbie à Guevgueli-Strumitza-Station<sup>551</sup>, à proximité de la frontière Serbo-Bulgare.



Strumitza-station. (In Panorama de la guerre)<sup>552</sup>

<sup>547</sup> L'hôpital complémentaire n°11 de Nice est installé à l'hôtel Regina, boulevard de Cimiez et fonctionne à partir du 4 septembre 1914. (Source Jean Riotte. Forum pages 14-18)

<sup>548</sup> Historique du 1<sup>er</sup> régiment de marche d'Afrique

<sup>549</sup> Vassal Joseph. Dardanelles- Serbie- Salonique. Impressions et souvenirs de guerre (Avril 1915- Février 1916). Librairie Plon, Paris, 1916

<sup>550</sup> JMO du 1er Régiment de marche d'Afrique.SHD 26N 856/1.

<sup>551</sup> La gare de Strumitza est alors en territoire serbe, alors que Strumitza-ville est en territoire bulgare (actuellement en Macédoine). Strumitza-station est un lieu d'une extrême importance, situé sur la voie ferrée reliant Nich et Salonique, permettant l'approvisionnement des troupes serbes et franco-anglaises

<sup>552</sup> Panorama de la guerre. Librairie Jules Tallandier. Volume 4. p.24

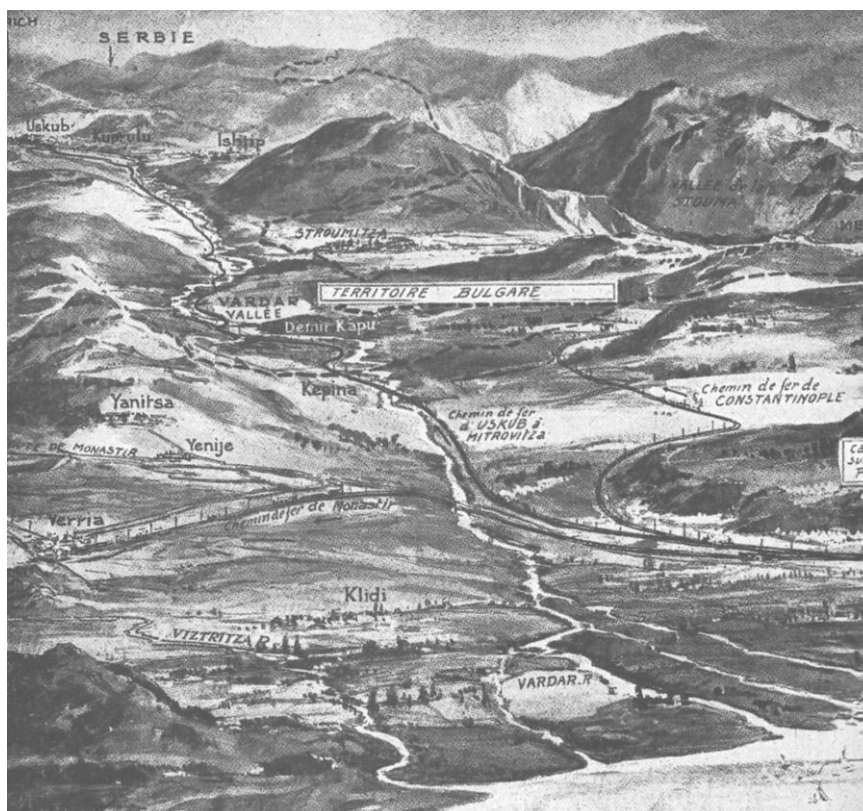


Carte de la région de Salonique (in : Vassal)

Le 22 octobre, les troupes bulgares déclenchent une attaque dont l'objectif est en premier lieu le pont et la gare de Strumitza, afin de couper les communications entre Nich et Salonique. De très violents combats se déroulent pendant cette journée aux abords d'Hudovo et de Gradec. Les positions sont tenues et les troupes bulgares se retirent au-delà de la frontière vers les crêtes. Paul Chavernac se distingue par sa conduite qui lui vaut l'attribution de la croix de guerre avec la citation suivante à l'ordre de la division : « *Au combat du 22 octobre, en avant du village d'Arazli-Meneki, abandonné par ordre au cours du combat par nos troupes, est resté avec ses blessés et a profité de la nuit pour les évacuer au prix d'énormes difficultés dans un pays excessivement accidenté et parcouru par l'ennemi.* » Il s'agit en effet d'une zone montagneuse traversée par la vallée du Vardar, où circule la voie ferrée.

Les positions du régiment sont réorganisées et le 2<sup>ème</sup> bataillon tient le secteur Gradec-Güleli. Paul Chavernac y est rejoint par Albert Guitton, auparavant au 1<sup>er</sup> bataillon, lui-même diplômé de la Faculté de Montpellier, et qui mourra en Hongrie en 1919<sup>553</sup>. La fusillade reste continue, sans qu'il y ait d'engagement important. Fin novembre, les conditions climatiques sont devenues très rudes, sous la neige, avec des températures atteignant  $-15^{\circ}$ , ce qui aggrave les difficultés de ravitaillement.

<sup>553</sup> Voir la biographie d'Albert Guitton dans ce recueil



Vue panoramique de la région (In : Panorama de la guerre)<sup>554</sup>

Cependant, les troupes serbes, après une résistance acharnée, doivent plier devant l'avance des troupes austro-hongroises et bulgares supérieures en nombre. La jonction avec les divisions françaises est rompue. Pour sauver leur armée, les Serbes doivent entreprendre une difficile et tragique retraite vers l'Albanie, franchissant des zones montagneuses en plein hiver. L'armée franco-anglaise se replie sur Salonique. L'ordre de retraite est donné au régiment le 8 décembre. Le 2<sup>ème</sup> bataillon rejoint Cernika, où des positions défensives sont organisées et où il affronte les Bulgares le 11 décembre. Le dégagement du régiment se poursuit pour franchir la frontière gréco-serbe.

À partir du 13 décembre, le 1<sup>er</sup> RMA participe à l'organisation du camp retranché de Salonique, dans le secteur situé entre Karaoglu et le Vardar, en alternance avec le 175<sup>ème</sup> RI. Dans les périodes de repos, il stationne au sud du village de Vatiluk. Il quitte le camp retranché le 18 mars 1916 pour constituer avec le 176<sup>ème</sup> RI un détachement chargé d'améliorer les routes et pistes en direction de la frontière gréco-serbe. Paul Chavernac quitte alors le 1<sup>er</sup> RMA, avec des appréciations particulièrement élogieuses de son chef de corps, pour gagner l'ambulance 8/3 le 7 avril, et rejoindre le 15 avril 1916 l'hôpital temporaire n°2 (Hôpital Princesse Marie) à Salonique.

Il va y aménager et diriger un service d'ophtalmologie qui rendra de grands services. Le mémorial d'Aix écrira : « Une foule de nos mobilisés marseillais reçurent de leur compatriote, spécialiste éminent, les soins les plus affectueux et les plus entendus. D'ailleurs l'établissement de la Princesse Marie avait reçu tout le confort moderne de nos plus grands hôpitaux, grâce aux concours de la Croix Rouge, de M. G. Bourragas et du beau-père du docteur, M. Chanot. Malgré ses nombreuses occupations M. Paul Chavernac avait noté toutes ses observations importantes au point de vue de la Clinique médicale, et les avait adressées à l'Académie de Médecine, dans une brochure intitulée le Paludisme oculaire<sup>555</sup>. »

En effet, Paul Chavernac conserve toute sa curiosité et sa rigueur scientifique. Il met à profit ses fonctions pour étudier de façon rigoureuse et avec un sens clinique élevé les complications oculaires du

<sup>554</sup> Panorama de la guerre. Librairie Jules Tallandier. Volume 4. p 71

<sup>555</sup> Mémorial d'Aix, op.cit.

paludisme. Le résultat de ses travaux est publié notamment dans *Marseille médical*.<sup>556</sup> Ses fonctions prennent fin le 25 septembre 1917, son état de santé justifiant son rapatriement. Les appréciations du médecin-chef de l'hôpital sont élogieuses : « *Rentré de Serbie en Macédoine le 13 décembre 1915, n'a quitté le corps qu'en avril 1916 pour être affecté à l'hôpital complémentaire n°2 (Princesse Marie) à Salonique. Excellent officier sous tous les rapports.* » Et plus tard, du même : « *Affecté le 15 avril 1916 à l'hôpital temporaire n°2, y a rempli avec beaucoup de zèle les fonctions de chef de service d'ophtalmologie. Excellent médecin, attaché à son art ; officier discipliné, énergique, pourvu de très beaux états de service militaire, M. Chavernac est un collaborateur précieux, utilisable à l'avant comme à l'arrière, et sur lequel on peut compter. M. Chavernac a notamment dans ses états de service : 1<sup>e</sup> une attestation, en témoignage élogieux de satisfaction, de son médecin-chef à l'hôpital complémentaire n°11. 2<sup>e</sup> un témoignage de satisfaction du Maréchal commandant en chef les forces britanniques pour les services rendus par lui à l'armée anglaise*<sup>557</sup>. » Paul Chavernac est nommé médecin-major de 2<sup>ème</sup> classe le 5 août 1917. Il est par ailleurs décoré de l'ordre de Saint-Sava (Serbie) et de l'ordre du Sauveur (Grèce).

Il rentre donc en France près des siens à Cannes, où il est affecté à l'hôpital complémentaire n°74 le 18 mars 1917 pour y créer un service d'ophtalmologie. Toutefois il demande avec insistance à être affecté de nouveau dans une unité combattante et finit par obtenir satisfaction. Il quitte l'hôpital avec l'appréciation suivante donnée le 19 mai 1918 : « *Ophtalmologiste distingué, a rempli avec compétence et dévouement la fonction d'ophtalmologiste de la place de Cannes. Est parti aux armées sur sa demande.* »

Paul Chavernac est ainsi affecté le 28 mars 1918 au 328<sup>ème</sup> RI, dont il devient le médecin-chef. Ce régiment est alors dans le secteur de la trouée de Spada, au nord de Saint-Mihiel, où il double le 9<sup>ème</sup> régiment d'infanterie américain en cours d'entraînement afin de parfaire son instruction<sup>558</sup>. Le 16 mai, il gagne la région de Verdun et prend position devant Beaumont, de part et d'autre de la route Vache-rauville-Beaumont. Le 11 juillet, il est relevé, puis envoyé en Champagne, en réserve de la VI<sup>ème</sup> armée. De là, il est transporté à Lisy-sur-Ourcq pour être engagé le 23 juillet dans les opérations offensives entamées dans l'Aisne au sud-ouest de Noyon. Le régiment participe à l'offensive au sud de l'Ourcq, enlevant le village de Brécy et portant son attaque sur le bois de la Tournelle, par de violents combats durant trois jours.

C'est à proximité du poste de secours régimentaire de Brécy, en assurant l'évacuation des blessés, que Paul Chavernac est tué par un éclat d'obus le 25 juillet 1918, à l'âge de 41 ans<sup>559</sup>. À cette date ses parents sont décédés. Son beau-père reçoit de son chef de corps la lettre suivante, rapportée par le mémorial d'Aix : « *J'ai le pénible devoir de venir vous annoncer la mort du docteur Chavernac, médecin-chef au... régiment d'infanterie. Il a été tué à son poste de combat. Un obus l'a atteint alors qu'au milieu de ses aides et brancardiers il installait nos blessés au poste de secours. La mort a été instantanée. Il a été inhumé au village de P. Le docteur H., son aide-major, vous donnera les précisions nécessaires. J'affectionnais particulièrement le docteur Chavernac pour son sentiment élevé du devoir, sa camaraderie et son affabilité naturelle. La perte de ce brave officier est une perte grave pour le régiment. Puissent sa mort glorieuse, les regrets de ses compagnons d'armes, atténuer le chagrin de sa femme, de Madame Chanot et le vôtre, car il m'avait souvent parlé de l'ami qu'il avait en vous. Agréez, etc. Colonel Bares*<sup>560</sup>. »

Paul Chavernac est inhumé au village de Priez, près de l'église. Il sera ré-inhumé dans la nécropole nationale de Neuilly-Saint-Front en novembre 1920. Il est fait chevalier de la Légion d'honneur à titre posthume le 25 janvier 1920 : « *Officier du service de santé des plus distingué. Affecté à un régiment*

<sup>556</sup> Chavernac P. Les complications oculaires du paludisme à l'armée d'orient. Marseille, 1918.

<sup>557</sup> Dossier d'officier

<sup>558</sup> Historique du 328<sup>e</sup> Régiment d'Infanterie. Abbeville, Imprimerie F. Paillart, s.d. Transcrit par Michel Cheoux. <<http://tableaudhonneur.free.fr/328eRI.pdf>>.

<sup>559</sup> JMO du service de santé de la 56<sup>ème</sup> division d'infanterie

<sup>560</sup> Le mémorial d'Aix, 25 août 1918

*d'infanterie sur sa demande, a fait preuve en toutes circonstances d'une haute compétence et d'un dévouement absolu. Patriote ardent animé de la plus grande bravoure, est tombé glorieusement pour la France le 25 juillet 1918 en assurant l'évacuation de ses blessés. A été cité. »*

Sa mémoire est honorée sur la plaque commémorative de la Faculté de médecine de Montpellier, et le Livre d'or des médecins morts pour la patrie.



La tombe de Paul Chavernac dans la Nécropole Nationale de Neuilly-Saint-Front. (Photo Michel Chevalier)





# Camille GIRAUD

(1897-1918)

Camille Marie Auguste Albert Gabriel Giraud naît le 24 mars 1897 à Tulle (Corrèze). Son père Louis Albert Marie, âgé alors de cinquante et un ans, est économe du Lycée. Sa mère Jeanne Joséphine Marie Louise Antoinette, née Gontard est âgée de 37 ans. Ils habitent dans un logement de fonction au Lycée de Tulle.

Camille a 17 ans lorsque la guerre éclate. Sa famille demeure alors à Morières-lès-Avignon. Il passe son baccalauréat (Latin-Sciences-Philosophie), en juillet 1914. L'année suivante, il obtient son certificat PCN et s'inscrit à la Faculté de médecine de Montpellier en octobre 1915, puis en décembre pour sa deuxième inscription. La guerre qui dure maintenant depuis dix-huit mois interrompt rapidement ses études et il ne reverra plus sa faculté<sup>561</sup>.

Il est en effet incorporé le 10 janvier 1916 comme soldat de 2<sup>ème</sup> classe au 6<sup>ème</sup> BCP. Il passe rapidement à la 15<sup>ème</sup> SIM. Il passe ensuite à la 14<sup>ème</sup> SIM. Il est nommé caporal en janvier 1917. En octobre 1917, il est nommé médecin auxiliaire<sup>562</sup>. On ne sait rien de plus de ces premières années accomplies comme infirmier.

Le 12 janvier 1918, il est affecté au 6<sup>ème</sup> bataillon du 234<sup>ème</sup> RI. Ce régiment appartient à la 68<sup>ème</sup> division d'infanterie, qui occupe à ce moment dans la région de Verdun un secteur vers Beaumont et le bois Le-Chaume<sup>563</sup>. Elle est retirée du front le 29 janvier 1918 et effectue après le 13 février des travaux sur la rive gauche de la Meuse. Du premier mars au 17 juillet 1918, la division occupe un secteur entre Haucourt et l'ouest de Forges, allant à gauche jusqu'au bois d'Avocourt. Du 17 juillet au 23 août, elle est retirée du front, fait mouvement vers Villers-en-Argonne où elle est au repos. Le 24 juillet 1918, elle est transportée par voie ferrée dans la région de Villers-Cotterêts (Aisne). Elle est engagée sur l'Ourcq le 30 juillet, et va participer à la bataille du Tardenois, pendant la deuxième bataille de la Marne, où la contre-offensive alliée, après le recul périlleux provoqué par l'offensive allemande de mai 1918, marque une étape importante vers la victoire finale<sup>564</sup>.

Le 234<sup>ème</sup> RI suit ce mouvement. Il est passé en revue par le général commandant la division le 22 juillet et le 6<sup>ème</sup> bataillon débarque à Dammartin-en-Goële (Seine-et-Marne) le 26, acheminé ensuite par camions puis par voie de terre. Le 28 juillet il se porte dans la vallée de l'Ourcq, à Pringy puis Mont-Chatillon (Aisne). La position d'attaque du régiment est limitée au sud par le saillant sud-est du bois d'Arcy et au Nord par Cugny. Le 6<sup>ème</sup> bataillon est en réserve et progresse derrière le 4<sup>ème</sup>. L'attaque est déclenchée le 1er août à 4h45 avec pour objectif la prise du village de Cramoiselle et de la cote 192.

La progression est arrêtée aux lisières du village de Cramaille devant la forte résistance ennemie et les feux de mitrailleuses. Les pertes sont sévères. Après une nouvelle préparation d'artillerie, Cramaille est enlevé avec l'aide d'un bataillon du 344<sup>ème</sup> RI. Au soir du 1<sup>er</sup> août, le régiment a fait 200

<sup>561</sup> Archives de la Faculté de médecine de Montpellier

<sup>562</sup> Archives départementales de Vaucluse. R1339

<sup>563</sup> Parcours de la 68<sup>ème</sup> DI. <http://sacarcheo.nuxit.net/regiment/68eDI.PDF>

<sup>564</sup> La deuxième bataille de la Marne. <http://batmarn2.free.fr/>

prisonniers et pris deux canons. Il a perdu cependant 192 tués, dont huit officiers, 60 disparus et 457 blessés. Le régiment continue son avance, à la poursuite des Allemands qui se replient, vers Branges le 2 août, puis Jouaignes le 3 août. La poursuite est brièvement interrompue car « *nos hommes épuisés de fatigue par les derniers combats et la marche de nuit qu'ils viennent d'effectuer ont besoin de repos. Le colonel Vincent ordonne un arrêt d'une heure et demi à la sortie sud du village de Jouaignes*<sup>565</sup> ». L'avance reprend, malgré les tirs de mitrailleuses et les bombardements ennemis, et le village et le château de Limé sont pris. Malgré une tentative de poussée jusqu'à la Vesle, le front de la 68<sup>ème</sup> division ne se modifie pas de façon significative dans les deux jours qui suivent. Le village et le château de Limé sont sévèrement bombardés.



Limé bombardée. L'église.

C'est à Limé que Camille Giraud est mortellement blessé le 5 août, à l'âge de 21 ans. Il reçoit la citation suivante : « *Au front depuis octobre 1917 a fait preuve en toutes circonstances du dévouement le plus élevé et du mépris du danger le plus absolu. A été mortellement blessé à Limé (Aisne) le 5 août 1918, dans les tranchées de première ligne. (JO du 24 novembre 1920)* »

Sa mémoire est honorée sur le monument aux morts de Morières-lès-Avignon, la plaque commémorative de la Faculté de médecine de Montpellier, et le Livre d'or des médecins morts pour la patrie.

---

<sup>565</sup> JMO du 234<sup>ème</sup> RI. SHD 26N 724/5

# Pierre VINCENT

(1883-1918)



Photographie non datée. (Coll. A. Arbeau)

Francis Léopold *Pierre* Vincent naît le 7 septembre 1883 à Montpellier. Son père Pierre Jules David *Louis*, âgé alors de 31 ans, est secrétaire général de la préfecture du Gard. Sa mère Marie Rose *Jeanne*, née Nègre, est âgée de 26 ans<sup>566</sup>. L'enfant est né dans la maison de campagne de la famille Nègre, le *Mas Chivaud* à Celleneuve, alors que ses parents sont domiciliés à Nîmes. Le maire de Montpellier, Alexandre Laissac, est parmi les témoins. Pierre aura un frère, Maurice, né en 1885, et une sœur, Marguerite, née en 1890. Par sa mère, il est apparenté aux familles Nègre et Leenhardt. L'enfance de Pierre Vincent est marquée par les nombreux déménagements qu'impose une carrière préfectorale. Son père sera en effet successivement sous-préfet d'Arles en 1885, préfet de l'Allier en 1889, préfet de l'Hérault en 1894, préfet du Nord en 1899, avant de prendre sa retraite à Paris en 1911<sup>567</sup>. La famille a cependant un point d'ancrage à Meyrueis, berceau de la famille Vincent, où Louis a transformé en maison de vacances la demeure familiale *La Fabrique*.

---

<sup>566</sup> Antoine Maurin. Généalogie de Pierre Vincent. Geneanet :

<http://gw4.geneanet.org/carnac?lang=fr;pz=guillaume;nz=maurin;ocz=4;p=pierre;n=vincent>

<sup>567</sup> Base Léonore.



À la préfecture de Lille. P. Vincent est debout, en compagnie de sa mère, son frère et sa sœur. (Coll. M. Fargues)

Pierre passe son baccalauréat (Lettres-Philosophie) à Lille en 1901. L'année suivante, il obtient son certificat PCN à Montpellier, et s'inscrit à la Faculté de médecine. Il s'engage alors pour trois ans en bénéficiant de la dispense accordée aux étudiants. Il est incorporé au 16<sup>ème</sup> bataillon de chasseurs à pied, et libéré en septembre 1903<sup>568</sup>. Il reprend le cours de ses études, qui auront dès lors une orientation mixte en médecine et en sciences, à Montpellier en 1904 et 1905, puis à Lille jusqu'en novembre 1908, et à nouveau à Montpellier jusqu'en 1910<sup>569</sup>. Il prépare et obtient une licence ès-sciences naturelles en 1907. Il fréquente pendant tout son parcours d'éminentes personnalités scientifiques, tant à Montpellier qu'à Lille ou à Paris, comme Armand Sabatier, Charles Flahault, Albert Calmette, Edmond Perrier, s'intéressant dans ses recherches à la géologie, la botanique, la zoologie et la biologie. Il travaille ainsi en 1911 et 1912 dans l'un des laboratoires du Muséum d'histoire naturelle, sous la direction d'Edouard Trouessart. Il adhère à la Société d'acclimatation<sup>570</sup> et il est, dès 1912, l'un des membres fondateurs de la ligue pour la protection des oiseaux (LPO), dont il est le premier trésorier<sup>571</sup>. Il porte en effet un vif intérêt aux animaux dont il aime s'entourer, et plus particulièrement aux oiseaux. Son engagement pour la protection des oiseaux est donc actif et il publie des articles sur le baguage et les nichoirs<sup>572</sup>. Il passe par ailleurs ses examens de médecine à Montpellier en 1909, 1910, puis enfin en 1912. Après ce parcours riche, il soutient le 25 janvier 1913 sa thèse de médecine, intitulée « *Vaccination et sérothérapie de la fièvre typhoïde* ». Le jury est présidé par le Professeur Carrieu, titulaire de la chaire de Clinique médicale, qui en a inspiré le sujet. Il compte parmi ses membres le doyen Mairet. Pierre s'établit ensuite

<sup>568</sup> Archives départementales de l'Hérault. 1R1272

<sup>569</sup> Archives de la Faculté de médecine de Montpellier

<sup>570</sup> Liste des membres de la Société nationale d'acclimatation de France arrêtée au 31 décembre 1911. *Bulletin de la Société nationale d'acclimatation de France*, n°6IX, Paris, 1912, p. 23. Pierre Vincent entre à la Société d'acclimatation en 1911, présenté par Edmond Perrier, Edouard Trouessart et Auguste Ménégau. Sa notice précise « licencié ès sciences, 17 rue Oudry, à Paris 13<sup>e</sup> »

<sup>571</sup> La ligue de protection des oiseaux fut créée en 1912 lors d'une séance de la Société nationale d'acclimatation, dont elle forme la sous-section d'ornithologie.

<sup>572</sup> Albert Chappellier. Mort au champ d'honneur. Pierre Vincent. *Bulletin pour la ligue Française pour la protection des oiseaux*, 1919, n°1-2, pp.2-3

à Paris. Il a épousé le 9 décembre 1912 Marie *Claire* Bugnod. Le couple aura deux enfants, Renée, née en 1913 et Jacques, né en 1918. Jacques suivra la voie de son père et sera médecin à Troyes.

Pierre a par ailleurs complété son instruction militaire par une période d'exercices au 43<sup>ème</sup> RI en 1907. Il est nommé médecin auxiliaire de réserve en 1909, et accomplit deux autres périodes en 1909 et 1910<sup>573</sup>.

Lorsque la guerre éclate, il est affecté comme médecin auxiliaire au GBD de la 51<sup>ème</sup> division de réserve. Le groupe embarque à la gare de La Madeleine (Nord), le 11 août 1914, pour débarquer à Vervins (Aisne). Le personnel est presque entièrement composé de réservistes qui ont tout à apprendre sur le maniement des brancards, le portage des blessés, le matériel médical et les premiers soins. L'instruction et les exercices se poursuivent jusqu'au 18 août. Le groupe se met alors en route vers la Belgique, en direction de Rocroi et Dinant, où se déroule la bataille de Charleroi. Le 23 août, la division est engagée dans le combat d'Onhaye. Les blessés, nombreux, sont transportés des postes de secours régimentaires à l'ambulance divisionnaire dans des conditions difficiles du fait du manque de moyens de transport et de la désorganisation du service. Le mouvement général de repli qui suit la bataille de Charleroi impose le transport de 150 blessés quand la capacité du groupe n'est que de 80, les intransportables étant laissés au château d'où l'ambulance divisionnaire a dû également se replier. Tous les moyens disponibles sont utilisés : « *Il y a des blessés sur les sièges des fourgons, sur les impériales des grandes voitures, sur les marchepieds. Les cacolets eux-mêmes ont été utilisés*<sup>574</sup>. » C'est alors une « *marche pitoyable* » de 26 km, jusqu'à Rolly, où « *les blessés ont le plus grand besoin d'être pansés, nourris, abrités*<sup>575</sup> ». Cependant l'ambulance qui se trouve à Rolly ne peut pas les recevoir et la marche continue vers Mariembourg, puis Couvin où les blessés peuvent enfin être chargés sur des véhicules automobiles du corps d'armée. La retraite se poursuit vers le sud à travers la forêt des Ardennes, dans des conditions très pénibles, vers Rocroi, puis dans l'Aisne, à Leuze, Renneval, La-Neuville. L'avance allemande est ralentie le 29 août par la bataille de Guise. Le 30 août, la demi-section de Pierre Vincent ramène 40 blessés à l'ambulance n°1 stationnée au château de Bosmont, le groupe se repliant ensuite sur La-Neuville-Bosmont (Aisne). La retraite se poursuit, jusqu'à la région d'Epernay. Le fonctionnement du groupe reste « *précaire et des plus difficiles* », estime son médecin-chef, notamment du fait de l'absence de renseignements précis sur l'emplacement des postes de secours, et la lenteur des moyens de transport hippomobiles. La bataille de la Marne est déclenchée le 6 septembre. La division combat au nord d'Esternay (Marne), dans la bataille des deux Morins, puis vers Soizy-aux-Bois, dans la bataille des marais de Saint-Gond<sup>576</sup>. Le 12 septembre, Pierre Vincent est promu médecin aide major de 2<sup>ème</sup> classe. À partir du 10 septembre, la poursuite des Allemands conduit la division, par Epernay, dans la région de Saint-Léonard, à proximité de Reims, où le GBD cantonne le 14 septembre, dans des conditions d'insalubrité marquées. Il va rester dans ce secteur, en changeant plusieurs fois de cantonnement pendant que la division est engagée dans la première bataille de l'Aisne, puis occupe un secteur à l'est de Reims, vers le fort de la Pompelle.

À la fin de l'année 1914 et au début de 1915, le GBD est assez loin des opérations, en cantonnement à Murigny, au sud de Reims, où il mène une vie de garnison. Le 15 février 1915, Pierre Vincent quitte le GBD pour être affecté au 5<sup>ème</sup> bataillon du 327<sup>ème</sup> RI.

Ce régiment occupe un secteur au nord de Saint-Léonard. En avril, il est déplacé plus à l'est dans le secteur du Bois des zouaves et de l'ouvrage des Haricots. En mai, il est transporté par voie ferrée vers la région de Mondicourt, dans le Pas-de-Calais. Le 10 juin, il participe aux combats d'Hébuterne<sup>577</sup>.

---

<sup>573</sup> Dossier d'officier. SHD 5ye 133291

<sup>574</sup> JMO du GBD de la 51<sup>ème</sup> division de réserve. SHD 26N363/10

<sup>575</sup> *Ibid*

<sup>576</sup> Parcours de la 51<sup>ème</sup> division d'infanterie. Saisie par François Delomez. <<http://sacarcheo.nuxit.net/regiment/51eDI.PDF>>

<sup>577</sup> Historique du 327<sup>ème</sup> RI. Imprimerie Fassiaux-Dufrenne, Saint-Amand-Les-Eaux, 1920

L'attaque est menée à partir de Colincamps, où sont situés les postes de secours. Elle est reprise le 13 juin vers les tranchées allemandes de la route de Serre. Si ces attaques menées sous les bombardements et les tirs meurtriers ont permis de gagner 500 mètres de lignes ennemies, les pertes du régiment au cours de ces journées sont importantes, s'élevant à 18 officiers et 669 hommes de troupe<sup>578</sup>. Pierre Vincent s'y est dépensé sans compter. Il est cité à l'ordre de la division le 20 juin 1915 : « *D'une bravoure et d'une abnégation sans égale. S'est prodigué sans trêve et sans repos pendant trois jours et trois nuits pour relever les morts et les blessés en rampant jusqu'auprès d'eux, bondissant à la tête de ses brancardiers dans les tranchées avant même qu'elles fussent organisées.* » Son chef de corps écrira dans ses notes : « *Dévoué, d'un courage allant jusqu'à l'audace.* »



Le village d'Hébuterne bombardé

Le régiment va se reconstituer au repos dans la région de Doullens (Somme), avant d'occuper un secteur défensif en deuxième ligne au sud d'Arras, puis défendre le secteur de Lihons avant de gagner la Champagne où il va occuper les tranchées au nord de la route de Souain-Perthes à partir du 3 octobre et participer dans ce secteur du 6 au 10 octobre, à l'est de la ferme Navarin, à l'inutile offensive de Champagne commencée le 25 septembre. Là encore, les pertes sont importantes. Le régiment est ensuite dirigé sur la région de Verdun, pour exécuter des travaux d'organisation sur la rive droite de la Meuse à l'ouest de l'Aire. Du 8 décembre au 10 janvier 1916, il occupe les tranchées de première ligne dans le secteur des Épargés. Les conditions hivernales dans les tranchées pleines de boue de ce secteur agité et dangereux sont particulièrement dures. Pierre Vincent est évacué pour maladie le 14 janvier. Il ne revient au régiment que le 11 avril. Pendant ce laps de temps, le régiment se trouvant en première ligne entre Beaumont et le Bois des Fosses après l'attaque allemande sur Verdun du 21 février a perdu en quatre jours de combats acharnés 27 officiers et 1 538 hommes.

En avril 1916, le régiment est à l'est de Belfort. Il séjourne à l'instruction au camp d'Arches, au sud d'Épinal du 22 mai au 7 juin, et revient dans la région de Belfort, puis de Montdidier. Le 14 juin il est envoyé dans la Somme, où il occupe à nouveau, sous les bombardements, le secteur de Lihons. Il va participer à la bataille de la Somme et s'établit le 13 juillet sur son secteur d'attaque, près d'Herbeville. Celle-ci débute le 20 juillet après une préparation d'artillerie intense. Le régiment conquiert le Bois Étoilé, au nord-est de Vermandovilliers, et établit des positions défensives qu'il occupe jusqu'au 18 août. Il est alors relevé, et après un court repos, prend part à l'attaque de tranchées en direction du Bois

<sup>578</sup> JMO du 327<sup>ème</sup> RI. SHD26N 751/2

de Chaulnes du 4 au 7 septembre. Il se heurte à des blockhaus puissamment défendus, garnis de mitrailleuses, et ses pertes sont à nouveau terribles. Pierre Vincent obtient une nouvelle citation à l'ordre de la division, en date du 23 septembre 1916: « *Pendant les derniers combats, a fait preuve du plus grand dévouement en assurant son service dans des circonstances particulièrement difficiles sous un feu violent d'artillerie et de mitrailleuses. Officier très courageux.* » Après s'être reconstitué, le régiment occupe le même secteur à partir du 22 septembre. Un contrôle de la correspondance du régiment, effectué sur 500 lettres entre le 23 et le 30 septembre affirme: « *L'état moral est en général très bon. Ceux qui ont pris part aux attaques du début septembre parlent avec fierté des tranchées que nous avons conquises et que nous occupons [...] Tous décrivent le paysage désolé qui les entoure [...] La grande majorité des hommes sont résignés à passer un nouvel hiver et à endurer la vie des tranchées mais auparavant on réclame un repos bien gagné [...] L'état sanitaire paraît normal*<sup>579</sup>. »



Le secteur occupé lors de la bataille de la Somme (L'Illustration)<sup>580</sup>

Un peu plus tard, le régiment vient appuyer la progression d'autres éléments de la division lors des combats du 10 au 12 octobre vers le bois de Chaulnes. Il est ensuite transporté dans la Marne vers la région de Chalons-en-Champagne, et fait partie au 1<sup>er</sup> novembre de la 162<sup>ème</sup> division. Le 18 novembre, Pierre Vincent est évacué, victime d'une fracture consécutive à une chute de cheval. Il ne rejoindra pas le 327<sup>ème</sup> RI.

Remis à la disposition du ministère, il passe à la 1<sup>ère</sup> région militaire en février 1917 et va exercer pendant plusieurs mois des fonctions hospitalières. Le 17 février 1917, il est affecté à l'hôpital complémentaire n°78 à Amiens<sup>581</sup>. Il y passe deux mois à la satisfaction du médecin-chef: « *M. Vincent a rempli les fonctions de médecin traitant pendant deux mois à l'hôpital 78. Médecin de grande valeur professionnelle, très actif, très discipliné, a rendu de grands services pendant son court séjour dans ma formation*<sup>582</sup>. »

<sup>579</sup> JMO du 327<sup>ème</sup> RI, OE.

<sup>580</sup> L'Illustration. 8 juillet 1916, n°3827, p.31. Consultable sur [www.lillustration.com](http://www.lillustration.com)

<sup>581</sup> L'hôpital complémentaire n° 78 d'Amiens était installé dans un ancien pensionnat désaffecté, 38 rue Lavallard. Il comportait 365 lits. Il comprenait diverses annexes situées dans d'autres bâtiments. (Jean Riotte. Forum pages 14-18)

<sup>582</sup> Dossier d'officier. SHD 5ye 133291





L'école normale d'instituteurs d'Amiens, siège de l'hôpital auxiliaire n°1

Il est ensuite en poste à l'hôpital auxiliaire n°1 à Amiens<sup>583</sup> : « *Médecin très consciencieux, très dévoué, très zélé, qui ne laisse que des regrets dans la formation.* » Le 22 juillet, il est muté à l'hôpital temporaire n°5<sup>584</sup> : « *A été pendant deux mois à l'hôpital temporaire n°5, affecté comme médecin traitant d'un service de grands blessés; y a fait preuve du plus grand dévouement. A su s'adapter très rapidement aux méthodes de traitement des plaies de guerre. Officier très intelligent, consciencieux et très discipliné.* » En août 1917, il est nommé médecin dans le cadre actif, pour prendre rang le 12 septembre 1916. Il devient donc médecin militaire de carrière. Il est désigné pour la gare régulatrice de Dunkerque en septembre, puis est détaché provisoirement à l'HOE n°34 à Wayenburg, en Belgique.

Le 26 octobre 1917, il retrouve la vie régimentaire, comme médecin-chef du 233<sup>ème</sup> RI, qu'il ne va plus quitter. Le régiment est alors en Belgique, dans la région d'Ypres<sup>585</sup>. Il occupe le plateau de Mangelaere. Le médecin-chef que remplace Pierre Vincent a dû être évacué le 22 octobre pour fracture après destruction du poste de secours régimentaire par un obus. Les conditions climatiques sont très mauvaises. Malgré les mesures préventives, de nombreux cas de *pieds de tranchée* sont évacués chaque jour. Le 26 octobre, le régiment attaque en direction de la forêt d'Houthulst. Les objectifs sont atteints, mais l'organisation du terrain conquis, « *vaste étendue de boue balayée par les mitrailleuses* », est terriblement éprouvante, reliant des trous d'obus remplis d'eau, sous une pluie glaciale, amenant à « *l'extrême limite de la résistance humaine* ». Le régiment est relevé le 29 octobre, mis au repos et à l'instruction, puis chargé de travaux de déblaiement et réfection de routes, jusqu'au 3 décembre. Il se dirige ensuite par voie de terre vers la région de Meaux, à Lizy-sur-Ourcq, où il arrive le 29 décembre après de longues journées de marche. Il y reste au repos jusqu'au 18 janvier 1918<sup>586</sup>.

Il est alors transporté par voie ferrée vers Fismes (Marne) et occupe jusqu'au 9 mars un secteur dans la région de Craonne, régulièrement bombardé par des obus toxiques. Après 15 jours de repos, le régiment est envoyé dans la région de Noyon (Oise), à Pontoise-lès-Noyon. L'offensive allemande généralisée du printemps 1918 a commencé le 21 mars sur un front de plus de cent kilomètres. Le 25 mars, le régiment avance au nord de Noyon, mais une importante attaque allemande l'oblige à se replier de deux kilomètres sur Pontoise, occupant la boucle de l'Oise jusqu'à Sempigny. Il va conserver cette position défensive sur la rive gauche de l'Oise jusqu'au début du mois de mai, interdisant le franchissement de la rivière par les Allemands. Il est relevé le 8 mai et passe 20 jours au repos. Le 27 mai, les Allemands déclenchent une nouvelle attaque dans l'Aisne, qui est franchie. Le régiment est transporté

<sup>583</sup> L'hôpital auxiliaire n°1 d'Amiens était installé dans l'école normale d'instituteurs, 333, rue Jules Barni, et comportait 155 lits en 1914 et 200 lits en 1916. (Jean Riotte, *op. cit.*)

<sup>584</sup> L'hôpital temporaire n°5 était installé au petit séminaire, rue de l'Oratoire, et comportait 300 lits. (Jean Riotte, *op. cit.*)

<sup>585</sup> Historique du 233<sup>ème</sup> RI pendant la Grand Guerre. Imprimerie de J. Dumoulin. Paris, 1920. Numérisé par Jean-Luc Arnould

<sup>586</sup> JMO du 233<sup>ème</sup> RI. SHD 26N 723/15

en camions à Serches, à proximité de Soissons. Il intervient immédiatement à Missy-sur-Aisne, et défend le terrain pied à pied, tout en étant contraint de reculer à Septmonts, Berzy-le-sec, Villers-Hélon, Longpont et dans la forêt de Villers-Cotterets. Il est relevé le 3 juin et remonte en secteur le 7 juin, organisant le terrain dans le secteur de Corcy, dans la forêt de Retz, où il subit et repousse de violentes attaques du 12 au 14 juin, avec l'aide de chars d'assaut, au prix de lourdes pertes. Le 13 juin, Pierre Vincent obtient une nouvelle citation, à l'ordre du 11<sup>ème</sup> corps d'armée : « *A assuré le service médical du régiment pendant les journées du... au... 1918 en donnant maintes preuves de la haute conception de son devoir et d'un mépris absolu du danger.* » Relevé le 18 juin, le régiment reprend l'attaque le 8 juillet et enlève la position de la ferme de Chavigny, fortement organisée, capturant plus de 300 prisonniers et un important matériel, au prix de 50 tués et disparus et 258 blessés, sous de violents bombardements d'obus toxiques. Le régiment est relevé le 11 juillet. Le 18 juillet, il est ramené dans la forêt de Retz pour prendre part à la contre-offensive du Tardenois, entre Aisne et Marne, de Longpont à Le Plessier-Huleu, du 18 au 26 juillet. Il est relevé le 26 juillet. Il a perdu 619 hommes, dont 202 tués et disparu. Il reste en réserve de la 10<sup>ème</sup> armée jusqu'à la fin du mois d'Août.

Embarqué en chemin de fer, il arrive en Alsace le 29 août pour tenir le secteur de l'Hartmannswilkerkopf<sup>587</sup>. Le 2 septembre, le régiment s'installe dans ses cantonnements. Le poste de secours central de la division est à Thann. L'état-major du régiment est à Wessering. Pierre Vincent est détaché provisoirement au 1<sup>er</sup> RI tout proche. Le poste de secours central de ce régiment est au camp Wagram, sur la commune de Moosch, où se trouve l'ambulance de triage. Ces formations sont assez régulièrement bombardées par des obus toxiques<sup>588</sup>. Dans la nuit du 4 au 5 septembre, un bombardement allemand est déclenché par rafales sur le camp Wagram. Le tir dure toute la nuit. Dans la matinée du 5 septembre 1918, un obus tombe sur l'abri du poste de secours. Pierre Vincent est ainsi tué à l'âge de 38 ans. Une dernière appréciation est portée par son chef de corps le 12 septembre: « *Le modèle des médecins militaires, d'une bravoure légendaire au régiment. Tué d'un éclat d'obus le 5 septembre 1918.* » Sa dernière citation, le 15 septembre, à l'ordre de la 10<sup>ème</sup> armée rappelle une de ses actions d'éclat: « *Médecin militaire d'une bravoure et d'un dévouement admirable, assurant son service avec le plus complet mépris du danger. Le..., après avoir assuré l'évacuation des nombreux blessés au cours de l'attaque, est allé dans la nuit, avec un brancardier, devant un nid de mitrailleuse qui n'avait pas pu être réduit, chercher en rampant le corps d'un officier du régiment, touché dans les fils de fer barbelés ennemis.* » Déjà décoré de la croix de guerre, il est fait chevalier de la Légion d'honneur.

La perte de Pierre est d'autant plus cruelle pour sa famille que sa sœur Marguerite meurt le même jour que lui de suites de couches.

Il est inhumé dans la nécropole nationale de Moosch. Une stèle à son nom évoque son souvenir et celui de sa sœur au cimetière de Meyrueis. Une notice nécrologique paraît dans le *Bulletin de la ligue pour la protection des oiseaux* en 1919<sup>589</sup>.

Sa mémoire est honorée sur le monument aux morts de Meyrueis, les plaques commémoratives du temple de Meyrueis et de la Faculté de médecine de Montpellier, et le Livre d'or des médecins morts pour la patrie.

---

<sup>587</sup> Rebaptisé le *Vieil Armand* après la guerre

<sup>588</sup> JMO du service de santé de la 1<sup>ère</sup> division d'infanterie. SHD 26N 261/6.

<sup>589</sup> Albert Chappellier, *op. cit.*



La Nécropole nationale de Moosch



La tombe de Pierre Vincent. Sur le cliché de droite (photo Eric Mansuy), la tombe est fleurie par la LPO en hommage à son trésorier fondateur, à l'occasion du centenaire de la ligue.

# Jean PIERRUGUES

(1882-1918)

Jean Casimir Pierrugues<sup>590</sup> naît le 14 avril 1882 à Claviers (Var). Son père Louis Toussaint, propriétaire, est âgé de 43 ans. Sa mère Marie-Marguerite, née Magail, est âgée de 38 ans. Ils n'auront pas d'autre enfant.

Jean passe son baccalauréat (Lettres-Philosophie), en septembre 1900 à Aix-en-Provence. L'année suivante, il obtient son certificat PCN à la Faculté des sciences de Marseille, et prend sa première inscription trimestrielle à l'École de médecine de Marseille en novembre 1901. Il a la douleur de perdre sa mère au début de ses études. Il s'engage pour trois ans en novembre 1902, et il est incorporé au 112<sup>ème</sup> RI. Bénéficiant de la dispense en tant qu'étudiant en médecine, il est libéré en septembre 1903 et reprend le cours de ses études. Il effectue une période d'instruction au 112<sup>ème</sup> RI en 1905. En 1906, il est nommé Interne des hôpitaux de Nice, fonction qu'il exerce jusqu'en 1909. Il prend sa seizième et dernière inscription à la Faculté de médecine de Montpellier en avril 1909. Il y passe ses quatrième et cinquième examens<sup>591</sup>. Il effectue une nouvelle période à la 15<sup>ème</sup> SIM en septembre 1909. Il soutient le 26 novembre 1909 sa thèse de médecine, intitulée « *Les signes cliniques et le traitement de l'hypertrophie du thymus, spécialement considérée dans les formes présentant des accidents respiratoires continus ou intermittents* », inspirée par le Docteur d'Oelsnitz, médecin des hôpitaux de Nice, et basée sur l'étude de 7 observations. Le jury est présidé par le Professeur Baumel, professeur de Clinique des maladies des enfants. Peu après Jean Pierrugues s'installe comme médecin généraliste à Grasse.

Lorsque la guerre éclate, il est incorporé comme infirmier à la 15<sup>ème</sup> SIM, affecté à l'ambulance 7/15<sup>592</sup>. Cette ambulance est mobilisée à Orange. Elle embarque le 9 août 1914 et débarque en Lorraine à Diarville (Meurthe-et-Moselle) et marche vers Bouzainville, Lemainville, Rosières-les-Salines et Einville<sup>593</sup>. Jean Pierrugues, comme le reste du personnel de l'ambulance, est confronté pour la première fois aux réalités de la guerre. Les blessés arrivent sur des charrettes lorraines. De violents combats ont lieu entre Bures et Moncourt. Les blessés affluent, il pleut, les arbres sont fracassés par les obus, de nombreux cadavres jonchent le champ de bataille en avant de Moncourt. Le 19 août, l'ambulance quitte Moncourt en direction de Dieuze. Elle ne pourra pas s'y installer, devant repartir devant l'intensité des bombardements allemands, entamant la retraite qui suit l'échec de l'offensive en Lorraine. Le mouvement de repli l'amène à Dombasle le 21, puis Haussonville où elle stationne du 28 août au 1<sup>er</sup> septembre. L'avance allemande est stoppée entre le 4 et le 11 septembre par la bataille du Grand Couronné qui permet

---

<sup>590</sup> Sur la plaque commémorative de la Faculté, son nom est improprement orthographié *Pierruges*.

<sup>591</sup> Archives de la Faculté de médecine de Montpellier

<sup>592</sup> Dossier d'officier. SHD 5ye 123017

<sup>593</sup> JMO de l'ambulance 7/15. Centre de documentation du musée du Val de Grâce. Carton 889.

de sauver Nancy, pendant que se déroule la bataille de la Marne. Le 15<sup>ème</sup> corps d'armée intervient plus à l'ouest dans la bataille de Vassincourt (Meuse), qui est prise le 11 septembre. Les Allemands battent en retraite. L'ambulance 7 est accolée au train de combat du corps d'armée dans sa marche qui l'amène à Combles (Somme) le 11 septembre, à Saint-André le 14 septembre. La marche est pénible, sous la pluie et dans la boue, d'énormes trous ayant été causés sur la route par les obus. Le chemin est encombré de matériel laissé sur place, de fusils brisés. Le front se stabilise. L'ambulance est mise alors à la disposition de la 30<sup>ème</sup> division. Elle stationne dans la région de Verdun, à Blercourt du 18 au 24 septembre, à Souhesmes du 14 au 28 octobre, de nouveau à Blercourt du 31 octobre au 21 novembre, à Vadelaincourt jusqu'au 13 décembre. À partir du 14 décembre, elle est à Bethelainville. Elle est alors établie dans une maison bourgeoise en face de l'église, où sont installés des bureaux, une salle d'opérations, sept salles de malades, une chambre pour trois médecins. Les annexes comportent deux granges aménagées et l'école de filles. La capacité est de cent lits. L'ambulance se prépare à une attaque que prévoit le 15<sup>ème</sup> corps d'armée le 20 décembre. Un chirurgien de carrière, le Docteur Fiolle<sup>594</sup>, est affecté à l'ambulance qui devient un centre chirurgical. Les malades sont évacués pour laisser la place aux blessés, les locaux sont nettoyés de fond en comble et désinfectés. Une furieuse canonnade est entendue toute la journée du 20 décembre. Le 22 décembre, « à quatre heures du matin, arrivent les autos et les voitures de brancardiers remplies de blessés. En cinq minutes, tout le personnel de l'ambulance est sur pied et le travail commence aussitôt. Les blessés arrivent en grande partie porteurs de traumatismes graves, car on a envoyé à notre ambulance chirurgicale les blessés les plus sérieux. Tous sont transis de froid, avec des effets couverts de boue et trempés par la pluie. Beaucoup de blessés nous disent être restés 36 heures sur la boue du champ de bataille [...] Beaucoup se plaignent en outre d'avoir les pieds glacés<sup>595</sup> ». L'ambulance reçoit 99 blessés ce jour-là. 18 sont évacués, 32 sont atteints très gravement. 14 meurent dans les jours qui suivent. Le 9 janvier, après avoir évacué ses blessés, l'ambulance se déplace à Rampont. L'installation prend du temps, les maisons du village étant pour la plupart en ruine. Le personnel est vacciné contre la typhoïde. Les mesures d'hygiène sont renforcées. Le 8 mars, l'ambulance s'installe à Montzéville, dans l'église, dont le chœur est aménagé en salle d'opérations.

Jean Pierrugues est nommé médecin auxiliaire le 18 mars 1915. Il quitte l'ambulance pour rejoindre son nouveau poste au 40<sup>ème</sup> RI, de la 30<sup>ème</sup> division d'infanterie. Le régiment est à l'ouest de Verdun, dans les secteurs de Bethincourt-Forges et Raffincourt-Forges. Il alterne les relèves avec le 58<sup>ème</sup> RI. C'est une période de travaux d'aménagement des tranchées dans des conditions climatiques éprouvantes<sup>596</sup>. Le régiment quitte ce secteur le 15 mai.

Le 26 mai, Jean Pierrugues est nommé médecin aide-major de 2<sup>ème</sup> classe. Il quitte le régiment pour être affecté à l'ambulance 5/55. La 55<sup>ème</sup> division d'infanterie est alors engagée dans la deuxième bataille d'Artois du 15 mai au 5 juin. Retirée du front du 5 au 23 juin, elle occupe ensuite un secteur au sud du cimetière de Souchez. Jean va rester dans cette ambulance jusqu'au 12 septembre 1915. Son médecin chef estime qu'il est un « *médecin actif, dévoué, consciencieux et d'une vive intelligence. D'un moral excellent, vigoureux, très apte à faire campagne* ». Il quitte sa formation le 12 septembre 1915 pour rejoindre le 2<sup>ème</sup> bataillon du 46<sup>ème</sup> RI, appartenant à la 10<sup>ème</sup> division.

---

<sup>594</sup> Il s'agit de Jean Fiolle, chirurgien des hôpitaux de Marseille, professeur à l'École puis à la Faculté de médecine de Marseille. Il sera un des grands noms de la chirurgie marseillaise, membre de l'académie de chirurgie. Son frère Paul, diplômé de la Faculté de médecine de Montpellier, alors médecin auxiliaire, sera tué sur la Somme le 2 juillet 1916. (Voir sa biographie dans ce recueil).

<sup>595</sup> JMO de l'ambulance 7/15, *op.cit.*

<sup>596</sup> Historique du 40<sup>ème</sup> RI. Transcrit par Jean-Marie Chardès.  
[http://40rigg.voila.net/pdf/Historique\\_40\\_RI\\_oo\\_1.pdf](http://40rigg.voila.net/pdf/Historique_40_RI_oo_1.pdf)

Ce régiment occupe les abords sud de Vauquois. Il a participé aux terribles attaques de février qui ont permis la prise d'une partie du village, transformé en véritable citadelle par les Allemands. Depuis, c'est la guerre des mines. La butte de Vauquois devient un réseau de galeries souterraines. Les explosions des mines creusent d'énormes entonnoirs. Les tranchées adverses sont très proches, dans les rues du village en ruine et sur les pentes sud de la butte. Les engins de tranchée projettent leurs torpilles et « *queues de rats* », auxquelles s'ajoutent les bombardements par obus de tous calibres. Les échanges de grenades sont fréquents et intenses. Les journées calmes alternent avec les journées de grosse activité où le « *crapouillotage* » et les bombardements peuvent atteindre une violence inouïe. Outre les pertes quotidiennes en vies humaines, les dégâts matériels sont très importants, nécessitant un constant travail de déblaiement, de réfection des tranchées et boyaux, de pose de fils de fer barbelés<sup>597</sup>. Au gré des relèves, les séjours aux tranchées alternent avec les cantonnements en Argonne, à Vraincourt, Parois, Clermont, Jubrecourt. André Pézard a décrit l'enfer de Vauquois dans un des plus poignants témoignages sur la Grand Guerre, « *Nous autres à Vauquois*. » Pézard écrit le 13 juin : « *Voici tout de même le bilan d'hier. De 13 heures à 14 heures, nous bombardons les Boches ; de 17 heures à 18 heures, violent crapouillotage ; à 19 heures, bombardement ; À 20 heures, bombardement et crapouillotage ; à 21 heures 30, bombardement et crapouillotage. Et toute la nuit, nous avons échangé des grenades et des bombes à main. Je n'ai jamais vu un acharnement pareil [...] Depuis le petit jour, il règne un calme extraordinaire*<sup>598</sup>. »



Vauquois, aquarelle de François Flameng. (L'Illustration)<sup>599</sup>

<sup>597</sup> JMO du 46<sup>ème</sup> RI. SHD 26 636/1,2 et 3

<sup>598</sup> André Pézard. *Nous autres à Vauquois*. Paris 1918, 1930. Nouvelle Edition. Association Les amis de Vauquois et de sa région, Vauquois, 2006.

<sup>599</sup> L'Illustration, 12 février 1916, n°3805, p 163. Consultable sur [www.lillustration.com](http://www.lillustration.com)



Argonne. La région de Vauquois.

Jean Pierrugues fait son devoir, probablement sans enthousiasme pour la vie aux armées : « *inexpérimenté comme médecin de troupe, a besoin d'être surveillé et guidé. A de la bonne volonté, mais le tempérament peu militaire* », estime son chef de corps en décembre 1915<sup>600</sup>. Le début de l'année 1916 se poursuit dans les mêmes conditions, les positions restant inchangées. Le 3 mars une mine allemande particulièrement puissante explose dans le secteur est de Vauquois. Des tranchées sont ébouloées. Un poste est recouvert par les projections et douze hommes sont ensevelis. Pézard écrit : « *C'est une mine formidable, la plus terrible à coup sûr des mines de Vauquois, qui vient de sauter tout contre nous ; elle a dû arracher d'un bloc tout un quartier de la butte ! L'abri caverne a vacillé comme un train qui déraille [...] Il y a sur tout le haut du Chemin Creux et sur l'emplacement du petit poste des entassements de rochers monstrueux, gros chacun comme tout un mausolée. La lèvre de l'entonnoir a vingt mètres de large, huit ou dix d'épaisseur. Nous avons là une demi-section enterrée vive, scellée dans la terre et que la fin de la guerre ni l'écoulement des siècles ne rendront jamais aux ossuaires militaires*<sup>601</sup>. »

Le 15 avril, Jean Pierrugues est évacué pour maladie, admis à l'ambulance 4/9, puis à l'hôpital central de Bar-le-Duc. Il quitte l'hôpital le 29 avril et bénéficie d'une permission de sept jours à Grasse. Il est à nouveau hospitalisé le 7 mai à l'hôpital temporaire n°22 de Grasse, jusqu'au 11 mai, et rejoint ensuite son régiment.

A Vauquois, la situation est inchangée. Le 14 mai, une mine allemande fait sauter tout le saillant nord-ouest, creusant un entonnoir de 90 mètres de diamètre et 30 mètres de profondeur. 70 hommes y sont ensevelis. Pézard encore: « *Quatre heures. Énorme comme toute la Terre, un monstre bondit et gronde : un monstre de tumulte, qui fait s'entre-heurter et tressaillir les entrailles de la butte; le viol formidable d'une mine, auprès de qui la mine de l'est fut une simple bourrade [...] Vauquois nous a coûté hier quatre-vingt-dix-sept morts [...] La mine était chargée sans doute à 60 000 kilos [...] Et cette chose colossale n'a servi qu'à tuer une centaine d'hommes [...] Et maintenant que c'est fait et fini, la brutale présence s'assène pour toujours dans cette chair meurtrie qui n'a plus la force ni le désir de se refermer.* »

<sup>600</sup> Dossier d'officier. SHD 5ye 123017

<sup>601</sup> André Pézard, *op.cit.*

Le 25 juillet, la division étant retirée du front, le régiment est embarqué par camions vers la région de Saint-Dizier (Haute-Marne), puis au camp de Mailly, où il reste au repos et à l'instruction jusqu'au 1er septembre. Il est ensuite transporté par voie ferrée à Conty, au sud-ouest d'Amiens. Il va être engagé dans la bataille de la Somme, qui a commencé le 1<sup>er</sup> juillet. Après une avancée significative, l'offensive s'est enlisée dans une bataille d'usure. Amené par camion à l'est d'Amiens, à Cerizy, le régiment se dirige vers le front dans la région de Curlu, puis au bois des Ouvrages et au bois Marrière, à proximité de Bouchavesnes où il occupe des tranchées fortement bombardées. Le 20 septembre, une attaque allemande sur Bouchavesnes est repoussée. Le 26 septembre, l'attaque française est déclenchée à 12h35. Cette attaque, plusieurs fois renouvelée, ne permet pas d'aboutir aux objectifs fixés en raison du feu de mitrailleuses restées intactes. Elle est arrêtée le 28 septembre, les unités restant sur leurs positions. Les pertes du régiment sont importantes, en particulier au 2<sup>ème</sup> bataillon. Jean Pierrugues obtient une citation à l'ordre de la brigade, en date du 19 novembre: « *A assuré le fonctionnement de son poste de secours de bataillon, du 20 au 27 septembre, dans les tranchées mêmes et sous un bombardement intense. Y a prodigué les soins les plus intelligents et les plus consciencieux.* » Il reçoit la croix de guerre.

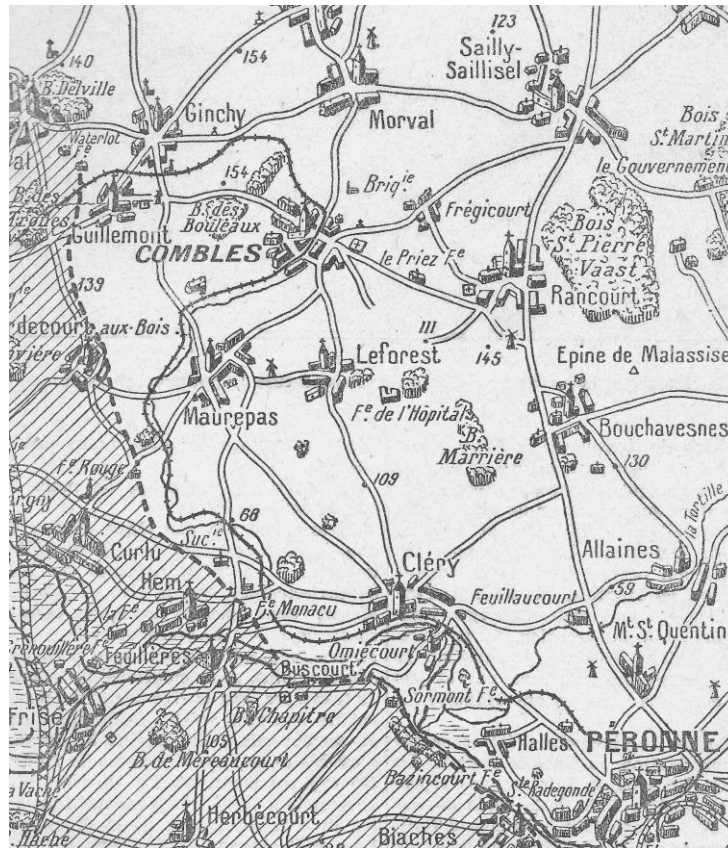
Le régiment est mis au repos jusqu'au 17 octobre, puis remonte en ligne dans le même secteur. Il est retiré du front avec la 10<sup>ème</sup> division le 29 octobre pour être mis au repos à Forges-les-Eaux (Seine-Maritime). Il regagne ensuite le camp de Mailly du 26 novembre au 10 décembre. Deux tiers des effectifs bénéficient d'une permission de sept jours. Tout en regrettant l'esprit indépendant de Jean Pierrugues, son chef de corps est plus nuancé dans son appréciation: « *Médecin actif, consciencieux, apportant dans l'accomplissement de ses devoirs professionnels toute la bonne volonté et le dévouement voulus ; malheureusement, esprit peu militaire*<sup>602</sup>. »

Après cette période de repos et d'instruction, le régiment fait à nouveau mouvement vers le front pour occuper un secteur dans l'Aisne, à Craonnelle. Il y reste du 12 décembre au 20 janvier 1917. Il repart au repos près de Ville-en-Tardenois, dans la Marne, au sud-ouest de Reims. Il revient au front le 6 février, au nord de Pontavert (Aisne), au bois de Clausade et à la butte de l'Edmond. Après une période de calme relatif, l'offensive Nivelles sur le chemin des Dames est déclenchée le 16 avril 1917. Le régiment sort de ses tranchées de départ pour attaquer en direction de la Ville-aux-Bois. Après avoir pris les premières lignes allemandes, les unités butent sur les fils de fer et les tirs de mitrailleuses qui stoppent leur avance. Toutefois les lignes prises sont conservées, au prix de pertes particulièrement lourdes. Le 17 au soir, le régiment est relevé. Il reste en secteur, puis part au repos au camp de Bourgogne, près de Ventelay (Marne), au nord-ouest de Reims, du 7 au 28 mai, puis à Arcis-le-Ponsart, jusqu'au 15 juin. Il revient alors occuper un nouveau secteur un peu plus à l'est, au sud de Juvincourt (Aisne).

---

<sup>602</sup> Dossier d'officier. SHD 5ye 123017





La Somme. Secteur de Bouchavesnes. (L'Illustration)<sup>603</sup>

Le 30 juin, Jean Pierrugues est évacué pour maladie. Il ne reviendra pas au 46<sup>ème</sup> RI. Il est admis à l'ambulance 1/96, puis entre le 1<sup>er</sup> juillet à l'hôpital temporaire n°31 à Château-Thierry. Il sort de l'hôpital le 21 août, et bénéficie d'une convalescence de trois semaines chez son père à Clavières.

Rétabli, il est affecté à la 5<sup>ème</sup> région militaire et arrive à Orléans le 24 septembre 1917. Le 25, il rejoint son nouveau poste à l'école militaire d'artillerie de Fontainebleau. Il vient de passer 35 mois au front. On lui a reproché son esprit « *peu militaire* ». Il a pourtant largement donné de sa personne et sa citation en atteste. Il est apprécié par le commandant de l'école : « *Excellent médecin, sérieux, dévoué et compétent. Apporte dans un service très chargé à l'école d'artillerie une aide précieuse au médecin-chef. Officier très méritant*<sup>604</sup>. » Il va y rester jusqu'en février 1918.

Une nouvelle tâche lui est alors confiée. Il est affecté à l'Armée d'Orient et rejoint la mission antipaludique à Salonique. Cette mission est en place depuis le 29 avril 1917. Elle se compose d'un nombre important de médecins et d'infirmiers, répartis sur huit secteurs géographiques<sup>605</sup>. En effet, le paludisme est alors endémique en Macédoine. On en a recensé plus de 16 000 cas dans l'Armée Française d'Orient entre janvier et septembre 1916. Par ses enquêtes dans les différents secteurs, la mission dresse une carte du paludisme endémique. Son laboratoire analyse les diverses espèces de moustiques rencontrés dans la région. Des conférences sont données auprès des médecins et infirmiers qui sont formés au diagnostic et à la prophylaxie

<sup>603</sup> L'Illustration, 22 juillet 1916, n°3829, p 87. Consultable sur [www.lillustration.com](http://www.lillustration.com)

<sup>604</sup> Dossier d'officier. SHD 5ye 123017

<sup>605</sup> JMO de la mission antipaludique. SHD 26N 95/8

de la maladie. Des travaux d'assèchement des marais et des fonds marécageux sont effectués<sup>606</sup>. Les mesures d'hygiène et de prophylaxie les plus adaptées sont proposées. Le traitement préventif par la quinine est mis en place et surveillé de façon stricte<sup>607</sup>.

C'est dans ce contexte que Jean Pierrugues débarque à Salonique, avec d'autres personnels, pour participer à ces travaux. Il est promu aide-major de 1<sup>ère</sup> classe le 7 mai 1918, pour prendre date le 22 septembre 1917. Il s'acquitte de sa tâche avec sérieux et donne satisfaction au médecin-chef de la mission : « *Médecin actif et vigoureux. Plein de bonne volonté. Bien dirigé, peut rendre de bons services* ». Mais lors d'un déplacement en service commandé, il est victime d'un grave accident d'automobile. Il est admis le 26 septembre 1918 à l'hôpital temporaire de Florina pour une fracture du bassin et du genou gauche. Il y meurt le même jour, à l'âge de 36 ans. Il est inhumé au cimetière militaire de Bitola.

Sa mémoire est honorée sur le monument aux morts de Claviers, la plaque commémorative de la Faculté de médecine de Montpellier, et le Livre d'or des médecins morts pour la patrie.

---

<sup>606</sup> Malaquin Paul. L'œuvre civilisatrice de l'armée française en Macédoine .Bulletin de la société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne. 1919, 73, n°3, pp 1-27. Consultable sur Gallica : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5412002p/f6.image>

<sup>607</sup> Milleliri J.M., Weingarten A. La mission paludéenne de l'Armée d'Orient (1917). : La carte postale illustrée, moyen d'information et de propagande par l'image. Médecine tropicale, 1990, 50, pp. 325-329



# Armand CAILLOL

1887-1918



Photographie d'Armand Caillol sur sa carte d'étudiant 1910-1911

Armand Louis Alfred CAILLOL naît le 20 mai 1887 à Ginestas (Aude). Son père Jean Marius Alfred Caillol, propriétaire, est âgé de 27 ans. Il sera adjoint au maire de Ginestas. Sa mère Marie Louise Caillol est âgée de 19 ans. Son oncle Paul Gabriel Caillol est alors étudiant en médecine. Il sera diplômé en 1889, et s'installera comme médecin non loin de là, à Bizanet, en 1890.

Armand passe son baccalauréat classique (Lettres-Philosophie) à Montpellier en juillet 1905. Il s'engage aussitôt pour 3 ans et est incorporé au 100<sup>ème</sup> RI, en garnison à Narbonne<sup>608</sup>, en octobre 1905. Bénéficiant de la dispense comme étudiant en médecine, il est libéré en septembre 1906<sup>609</sup>. Il obtient

---

<sup>608</sup> Ce régiment, à la suite de la révolte des vignerons du midi en 1907, sera envoyé en garnison à Tulle.

<sup>609</sup> Archives départementales de l'Aude. RW 566

son certificat PCN à Montpellier en septembre 1907. Il s'inscrit alors à la Faculté de médecine, poursuivant ses études jusqu'en 1912<sup>610</sup>. Il effectue par ailleurs une période d'instruction à la 16<sup>ème</sup> SIM en 1910. Il est nommé médecin auxiliaire de réserve le 4 août 1911. Il passe son cinquième et dernier examen en juillet 1912 et soutient sa thèse de médecine le 6 décembre 1912, sous la présidence du Professeur Vires, Professeur de thérapeutique, qui en a inspiré le sujet. La thèse est intitulée "*Le syndrome hémorragique dans les infections aiguës. Pathogénie et traitement*". Il obtient une mention bien pour la soutenance.

Lorsqu'éclate la guerre, il est mobilisé le 2 août 1914 et affecté au train sanitaire<sup>611</sup> n°1 du 16<sup>ème</sup> corps d'armée. Le 1<sup>er</sup> janvier 1915, il passe à la réserve de personnel et matériel de la 2<sup>ème</sup> armée et est affecté au 140<sup>ème</sup> RI, où il remplace un médecin aide-major récemment évacué. Le régiment occupe alors le secteur de Lihons, dans la Somme, à l'est d'Amiens. Jusqu'au 28 mai 1915, les différentes unités du régiment occupent successivement les diverses parties du secteur en avant de Lihons et d'Herleville, en alternance avec des périodes de repos à Rosières, Caix et Bayonvillers<sup>612</sup>. Entre-temps, Armand Caillol a été nommé le 6 mai 1915 médecin aide-major de 2<sup>ème</sup> classe à titre temporaire. Le 27 mai, le régiment embarque en camion à destination de l'Artois. Il participe du 8 au 15 juin aux combats d'Hébuterne. Il est ensuite au repos du 15 au 22 juillet, puis fait mouvement à partir du 6 août pour venir en Champagne<sup>613</sup>.

Du 15 au 27 août, il occupe un secteur à l'est de Perthes-les-Hurlus, ses bataillons étant relevés alternativement tous les 4 jours. À partir du 25 septembre, il va participer à l'offensive de Champagne, et notamment l'attaque de la cote 201. Armand Caillol appartient à la 4<sup>ème</sup> compagnie.

La préparation des évacuations a été minutieuse: « *Tous les 250m, les boyaux ont une largeur de 2,50 mètres environ qui sont les relais des brancardiers et voie de garage. À l'entrée et à la sortie de ces boyaux sont installés des postes de secours creusés de 7 à 8 mètres de profondeur et pouvant contenir 10 blessés couchés et 30 blessés assis.* » L'évacuation doit se faire ensuite selon les plans préparés en même temps que l'aménagement du secteur: « *Les évacuations se font des postes de secours régimentaires jusqu'à la borne 4,5 par les brancardiers du GBD au moyen de brouettes porte-brancards. De là les blessés sont conduits à l'ambulance 5 à Somme-Suippes par auto sanitaires qui stationnent à Somme-Suippes*<sup>614</sup>. »

---

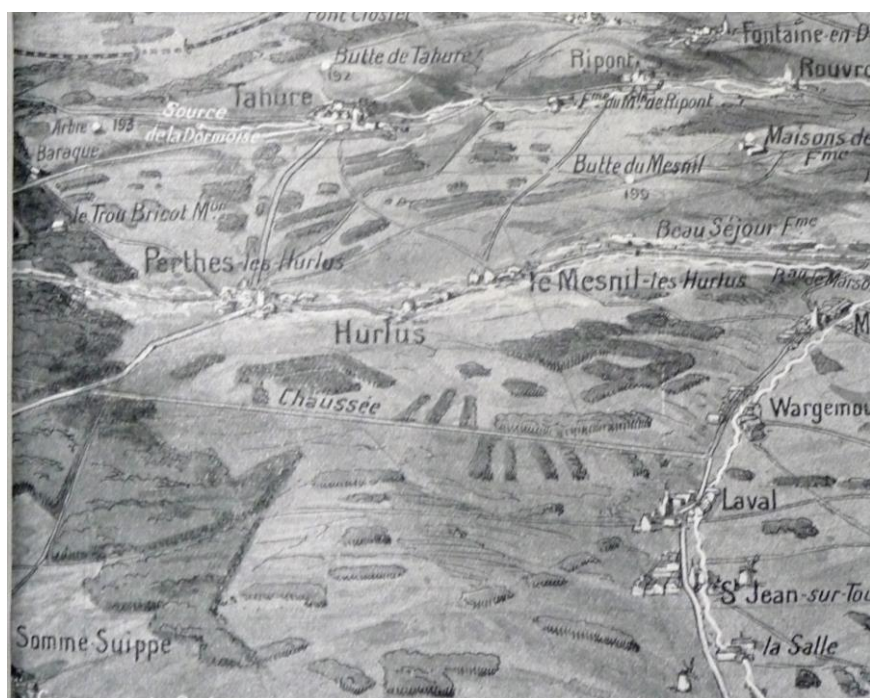
<sup>610</sup> Archives de la Faculté de médecine de Montpellier.

<sup>611</sup> Les trains sanitaires permettaient l'évacuation des blessés et malades en provenance des formations sanitaires de l'avant, à partir de l'hôpital et de la gare d'évacuation où avaient lieu leur regroupement et leur triage. Les trains sanitaires permanents, initialement en petit nombre (5 en 1914) existaient en temps de paix et furent mis en service dès la mobilisation. Ils étaient aménagés en véritables hôpitaux roulants pour recevoir des blessés graves. Les trains semi-permanents (au nombre de 75 fin 1914) étaient constitués de voitures de voyageurs spécialement aménagées. Les trains sanitaires improvisés (au nombre de 103 fin 1914) étaient faits de wagons ordinaires aménagés plus sommairement pour le transport des blessés, avec un personnel moins nombreux (deux médecins, un pharmacien, un officier d'administration, 45 à 78 sous-officiers et soldats.) Au nombre de 115 en 1914, ils étaient rattachés aux HOE de corps d'armée, à raison de 4 par corps d'armée. Enfin les trains ordinaires étaient des trains de transport qui revenaient à vide. L'organisation des évacuations ferroviaires sera modifiée et améliorée tout au long de la guerre (sources : Larcen A., Ferrandis J.-J. Le Service de santé aux armées pendant la première guerre mondiale. Éditions LBM, Paris, 2008. Olier F. et Quénec'hdu J.-L. Les trains sanitaires. Les hôpitaux militaires dans la guerre 1914-1918. Tome 2, p.37)

<sup>612</sup> Historique du 140<sup>ème</sup> RI. <http://verdun-1916.chez-alice.fr/frameg/histo.html>

<sup>613</sup> JMO du 140<sup>ème</sup> RI. SHD 26 N 691/3.

<sup>614</sup> JMO du Service de santé de la 27<sup>ème</sup> division d'infanterie. SHD 26 N 314/10



Le secteur de Perthes-les-Hurlus et Somme-Suippe. (L'Illustration)<sup>615</sup>



Évacuation de blessé par brouette porte-brancard (L'Illustration)<sup>616</sup>

Après un succès initial, l'attaque sera cependant enrayée, notamment du fait d'une préparation d'artillerie insuffisante, les réseaux de barbelés étant restés intacts. Le 27 septembre, lors d'un important tir de barrage, le poste de secours d'Armand Caillol est bombardé. Blessé lors de la chute de la toiture, il souffre d'une entorse du genou et de contusions violentes de la face externe de la jambe. Il est évacué le 29 septembre. L'évacuation des blessés se fait dans des conditions difficiles : « *Les brancardiers ont à transporter les blessés sur une longueur de 5 à 6 km sous une pluie continue d'obus de gros calibre.* » La conduite d'Armand Caillol lui vaudra une citation à l'ordre de l'armée le 8 novembre 1915

<sup>615</sup> L'Illustration. 2 octobre 1915, n°3787, p.353. Consultable sur [www.lillustration.com](http://www.lillustration.com)

<sup>616</sup> L'Illustration. 27 novembre 1915, n°3795, p.567. Consultable sur [www.lillustration.com](http://www.lillustration.com)

(JO du 26 et 17 décembre 1915): « Aide major de réserve du 140<sup>ème</sup> d'infanterie ayant eu l'abri de son poste de secours détruit par le bombardement. A donné l'exemple du plus grand calme. Blessé par la chute de la toiture, n'a demandé à être pansé et évacué que le dernier. » La croix de guerre avec palme lui est attribuée.

Il est soigné à Vitry-le-François, puis dirigé sur un hôpital d'Auch et bénéficie enfin d'une convalescence d'un mois et demi. Le 2 décembre 1915, il est affecté à l'hôpital complémentaire n°30 de Rodez et ensuite au dépôt du 122<sup>ème</sup> RI à Rodez le 1<sup>er</sup> mars 1916. Il y occupe les fonctions de médecin chef de service. Il s'y montre « consciencieux, énergique et plein de zèle. Il a été un auxiliaire précieux pour le commandant du dépôt<sup>617</sup> ». Il est proposé pour une nomination dans son grade à titre définitif.

Le 27 janvier 1917, il est affecté à la 27<sup>ème</sup> division d'infanterie et dirigé sur Noisy-le-Sec d'où il rejoint l'ambulance 213 le 8 février 1917. La 27<sup>ème</sup> division vient de relever la 132<sup>ème</sup> division d'infanterie en Picardie. L'ambulance stationne à Hangest, au nord-ouest d'Amiens. Fin février, la division est relevée par les troupes britanniques. Elle se déplace vers l'est et relève la 35<sup>ème</sup> division d'infanterie à la mi-mars. L'ambulance 213 s'établit à Ornencourt (Oise), au nord de Compiègne, le 19 mars, puis à Flavvy-le-Martel (Aisne) le 21 mars, à Cugny en avril. Les changements de secteur de la 27<sup>ème</sup> division sont fréquents et provoquent des déplacements nombreux sur de courtes distances. Le 11 mai, la division est transportée à nouveau en Champagne et l'ambulance 213 stationne à Fismes (Marne). Le 26 juin, la division est au repos au camp de Lassigny. Le 29 juillet, elle relève la 121<sup>ème</sup> division d'infanterie en Picardie. Armand Caillol est nommé médecin aide major de 2<sup>ème</sup> classe à titre définitif le 11 août 1917.

Il rejoint ensuite l'armée d'Orient à Salonique et est affecté à l'ambulance divisionnaire n°5. En septembre 1918, il y contracte une pneumonie qui conduit à son hospitalisation à l'Hôpital Général Anglais n°37 à Vertekop<sup>618</sup> (actuellement Skidra, en Grèce), où il meurt le 3 octobre 1918.

Armand Caillol est inhumé au cimetière communal de Ginestas. Son père Alfred Caillol y a acquis une concession perpétuelle en 1919<sup>619</sup>. En 1921, il fait les démarches nécessaires et se rend en Macédoine pour rapatrier les restes de son fils. La concession est agrandie et il y fait bâtir un monument sur lequel est gravé « À la mémoire d'Armand Caillol, mort pour la France le 3 octobre 1918 ».

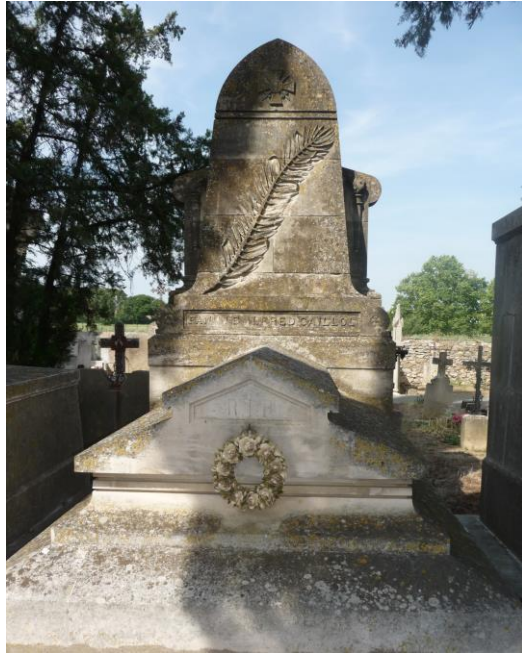
La mémoire d'Armand Caillol est honorée sur le monument aux morts de Ginestas, sa commune natale, la plaque commémorative de la Faculté de Médecine de Montpellier, et le Livre d'or des médecins morts pour la patrie où il figure aux côtés de son oncle Paul Gabriel, médecin aide-major de 1<sup>ère</sup> classe dans le service de santé de l'armée territoriale, également décédé à Montpellier de maladie en service commandé, avec la mention « mort pour la France », le 13 juillet 1917

---

<sup>617</sup> Dossier d'officier. SHD. 5Ye 146 058

<sup>618</sup> Quatre hôpitaux généraux et un hôpital de campagne britannique furent envoyés en Macédoine pour le soutien hospitalier de l'armée serbe reconstituée. Les hôpitaux généraux 36 et 37 arrivèrent à Salonique en juin 1916, l'hôpital général 38 en juillet, l'hôpital général 41 en août, et l'hôpital de campagne 33 en octobre. Ils furent distribués comme suit: les hôpitaux généraux 36 et 37 à Vertekop, à environ 70 km sur la route de Monastir, l'hôpital général 38 à Mikra, l'hôpital général 41 à Samli (tous les deux à quelques milles de Salonique), et l'hôpital de campagne 33 à Sorovitch, pas très loin en arrière du front de Monastir. Il était prévu à l'origine que les installations et le personnel de ces hôpitaux seraient fournis par les Britanniques, mais que les hôpitaux seraient entièrement sous administration française. Cet arrangement s'avéra difficile à maintenir, et après une série de conférences entre les chefs des différents départements, il fut finalement convenu que les hôpitaux devraient être sous contrôle français en ce qui concerne leur localisation et en ce qui concerne l'admission et la sortie des patients. Les services médico-techniques, y compris l'approvisionnement en eau et le transport des patients, devraient être fournis par l'armée française, alors que les Britanniques contrôlèrent la répartition et la discipline du personnel et pourvoiraient au renouvellement des tentes et des autres matériels hospitaliers, ainsi que le ravitaillement et le transport. (Extrait de *The Salonika front*. A.J. Mann. A&C Black. 1920. London pp 159-160)

<sup>619</sup> Archives municipales de Ginestas



Tombe d'Armand Caillol à Ginestas



Monument aux morts de Ginestas





# Léon ARRIBAT

(1898-1918)



Photographie de Léon Arribat sur sa carte d'étudiant 1916-1917<sup>620</sup>

Léon Pierre Marie Joseph Arribat naît le 6 mars 1898 à La Salvetat-sur-Agout (Hérault). Son père Marius Gabriel, âgé alors de trente ans, est médecin dans cette commune. Sa mère Joséphine Douce Émilie, née Méric est âgée de 26 ans.

Il a 16 ans lorsque la guerre éclate. Élève du lycée de Montpellier depuis 1914, il passe son baccalauréat (Latin-Grec-Philosophie) le 7 juillet 1915. L'année suivante, il obtient son certificat PCN à Montpellier, et s'inscrit à la Faculté de médecine le 8 octobre 1916<sup>621</sup>.

Il vient de commencer sa deuxième année lorsqu'il est incorporé le 18 avril 1917 comme soldat de 2<sup>ème</sup> classe à la 14<sup>ème</sup> SIM (il est élève de l'École de santé militaire de Lyon). Il peut cependant passer son premier et unique examen (anatomie et histologie) en novembre 1917, et prendre une 6<sup>ème</sup> inscription en janvier 1918. Il est ensuite nommé médecin auxiliaire en septembre 1918 et affecté au 5<sup>ème</sup> bataillon du 319<sup>ème</sup> RI, appartenant à la 53<sup>ème</sup> division de réserve<sup>622</sup>.

---

<sup>620</sup> Il porte la *Faluche*, coiffure traditionnelle des étudiants.

<sup>621</sup> Archives de la Faculté de médecine de Montpellier

<sup>622</sup> Archives départementales de l'Hérault

Après les attaques allemandes menaçantes du printemps 1918, la guerre de mouvement a repris. La grande offensive alliée du mois d'août pousse les armées allemandes à se replier vers le Nord. La ligne Hindenbourg est enfoncée. La défaite allemande est inéluctable, mais les dernières semaines de la guerre vont être très meurtrières. Le 319<sup>ème</sup> régiment est en mouvement dans les Ardennes, puis en Champagne. On note dans le JMO du régiment le 6 octobre : « *A la nouvelle que l'Allemagne sollicite un armistice, le Lieutenant-Colonel commandant le régiment envoie aux 3 bataillons l'ordre n°28 : Le Boche a demandé un armistice pour l'Allemagne, l'Autriche et la Turquie. Voyant ses armées disloquées, sentant trembler sous lui les bases de son empire, impressionné par la ferme attitude des armées de l'Entente, par leur vigueur agressive et le surcroît de force que leur apporte l'Amérique, le Kaiser voudrait éviter la déroute et la liquéfaction de la coalition. Mais il faut qu'il tombe à genoux devant nous, il faut que l'Allemagne sente à son tour le dur poids de la guerre, que nos ruines et nos morts soient vengés. Élevons encore nos cœurs et souhaitons qu'une victoire complète et définitive vienne couronner nos drapeaux*<sup>623</sup>. »

Chacun imagine donc la victoire et la fin de la guerre proches. Le 15 octobre, la 53<sup>ème</sup> division d'infanterie est mise à la disposition du 9<sup>ème</sup> corps d'armée pour relever la 48<sup>ème</sup> division en Champagne sur le front Voncq-Voulzy. Le 319<sup>ème</sup> RI relève le 13<sup>ème</sup> tirailleurs positionné en première ligne à Vrizy. L'ordre de bataille du 17 octobre fixe pour mission à la 53<sup>ème</sup> division d'enlever le village de Vandy. Le 319<sup>ème</sup> RI est le régiment de tête de la brigade<sup>624</sup>. L'attaque a lieu comme prévu le 18 octobre. Après franchissement de l'Aisne, le régiment atteint ses objectifs, mais déplore onze tués, soixante-deux blessés et deux disparus.

C'est lors de ce combat que Léon Arribat trouve la mort, à vingt ans, trois semaines avant l'armistice. Il reçoit la croix de guerre avec la citation suivante à l'ordre de la 4<sup>ème</sup> armée : « *Médecin auxiliaire très brave. A fait preuve du plus grand dévouement et des plus belles qualités professionnelles pendant les attaques du 18 octobre 1918, au cours desquelles il a été blessé mortellement.* » (JO 11 février 1919).

Un avis de décès est publié dans le journal *l'Éclair du midi* du 3 novembre 1918. Une messe est dite le 5 novembre en l'Église Saint-Sever, à Agde.

Sa mémoire est honorée sur le monument aux morts de La Salvetat-sur-Agout, celui de la ville d'Agde, la plaque commémorative de la Faculté de médecine de Montpellier, le Livre d'or du lycée de Montpellier et le Livre d'or des médecins morts pour la patrie.

---

<sup>623</sup> JMO du 319<sup>ème</sup> Régiment d'infanterie. SHD 26N749/5

<sup>624</sup> Historique du 319<sup>ème</sup> RI

# Eugène TARDIEU

(1881-1918)

Marie Claude Pierre *Eugène* Tardieu naît le 22 janvier 1881 à Mende (Lozère). Son père, Pierre Jean, âgé de vingt-neuf ans, est agent-voyer<sup>625</sup>. Sa mère, Marie Euphrasie Mélanie née Laurans est âgée de vingt-et-un ans.

Il étudie à Mende et passe son baccalauréat (Lettres-Philosophie) à Montpellier le 18 septembre 1888. Il obtient son certificat PCN à Montpellier en juillet 1889 et s'inscrit à la Faculté de médecine. Ses études sont interrompues par son service militaire. Il est incorporé en septembre 1902 au 142<sup>ème</sup> RI, puis passe au 23<sup>ème</sup> bataillon de chasseurs à pied. Bénéficiant d'une dispense comme étudiant en médecine, il est libéré le 19 septembre 1903 et poursuit le cours de ses études. Il est Interne des hôpitaux d'Oran, ce qui va orienter la suite de son existence. Nommé médecin auxiliaire de réserve en mai 1905, il effectue en août une période d'instruction à la 16<sup>ème</sup> SIM. Il passe la plupart de ses examens (du 3<sup>ème</sup> au 5<sup>ème</sup>) entre mai et juillet 1905, avant de soutenir sa thèse le 28 juillet 1905, sous la présidence du Professeur Forgue, professeur de Clinique chirurgicale<sup>626</sup>. Intitulée « *Étude sur le massage du cœur expérimental et clinique (une observation inédite)* », elle est inspirée par le Professeur Jeanbrau, qui lui fournit l'observation non publiée d'un tel massage réalisé au cours d'une intervention thoracique d'urgence chez un homme ayant reçu un coup de couteau au thorax.

Il est nommé médecin aide-major de 2<sup>ème</sup> classe de réserve en avril 1906. La même année, il s'établit en Algérie où il poursuit par ailleurs son instruction militaire en effectuant une période à l'hôpital militaire de Médéa en 1907, puis en 1911. Il est promu médecin aide-major de 1<sup>ère</sup> classe de réserve en 1910. Il épouse en 1911 Paule Clémence Jeanne Gossein, fille d'un commandant en retraite demeurant à Médéa. Le couple aura deux enfants. Il effectue une nouvelle période à l'hôpital militaire de Médéa en mai 1914.

La guerre venue, il est mobilisé le 2 août 1914 et entre en fonction à l'hôpital de Médéa, dont il devient le médecin-chef le 16 août. Il y exerce ces fonctions jusqu'au 5 février 1916. En 1915, il doit faire face à une épidémie de typhus. Ses notes attestent son dévouement : « *A fait preuve du plus grand zèle et d'un dévouement absolu depuis qu'il dirige l'hôpital militaire de Médéa, notamment lors d'une épidémie de typhus. A été proposé pour la médaille d'argent des épidémies*<sup>627</sup> »

---

<sup>625</sup> Fonctionnaire du ministère de l'intérieur responsable de la construction et de l'entretien des chemins vicinaux.

<sup>626</sup> Archives de la Faculté de médecine de Montpellier

<sup>627</sup> Dossier d'officier. SHD. 5Ye 125156



L'hôpital militaire de Médéa

Il occupe ensuite les fonctions de médecin-chef de l'hôpital militaire d'Orléansville jusqu'au 25 mars 1916, devenant ensuite adjoint du directeur du service de santé de la division d'Alger. Il reste très apprécié: « *Dehors distingué. Tenue très soignée. Éducation parfaite. A donné toute satisfaction comme médecin-chef de l'hôpital militaire de Médéa (100 lits) et d'Orléansville. En service depuis peu comme adjoint au directeur du service de santé de la division. Bonne valeur professionnelle, sert bien, praticien très apte à faire campagne*<sup>628</sup>. »

Le 7 mars 1917, Eugène Tardieu est affecté à l'Armée Française d'Orient. Il embarque à Bizerte le 22 mai 1917, en direction de Salonique, pour rejoindre le 1<sup>er</sup> régiment de chasseurs d'Afrique où il arrive le 20 juin. Ce régiment de cavalerie est alors en Grèce, dans la région d'Ostrovo (actuellement Arnissa)<sup>629</sup>. Après une longue période de déplacements, il prend de nouveaux quartiers le 22 août à Gorgop (Gorgopi) dans la région de Jenitze-Vardar (Giannitsa). Le régiment constitue avec le 8<sup>ème</sup> chasseur d'Afrique un groupement commandé par le général Jouinot-Gambetta, qui s'illustrera lors de l'offensive de septembre 1918 par la prise d'Uskub. Jusqu'à la fin de l'année 1917, le régiment conservera ces positions, certains détachements occupant à tour de rôle les tranchées, d'autres effectuant des patrouilles de surveillance et des opérations de police<sup>630</sup>.

Eugène Tardieu quitte le régiment le 21 décembre pour être affecté comme médecin-chef à l'ambulance alpine n°7 où il arrive le 31 décembre 1917. Il est promu médecin-major de 2<sup>ème</sup> classe. Son ambulance est alors en Albanie dans la région de Koritza (actuellement Korçë), à Lesnica (Leshnicë).

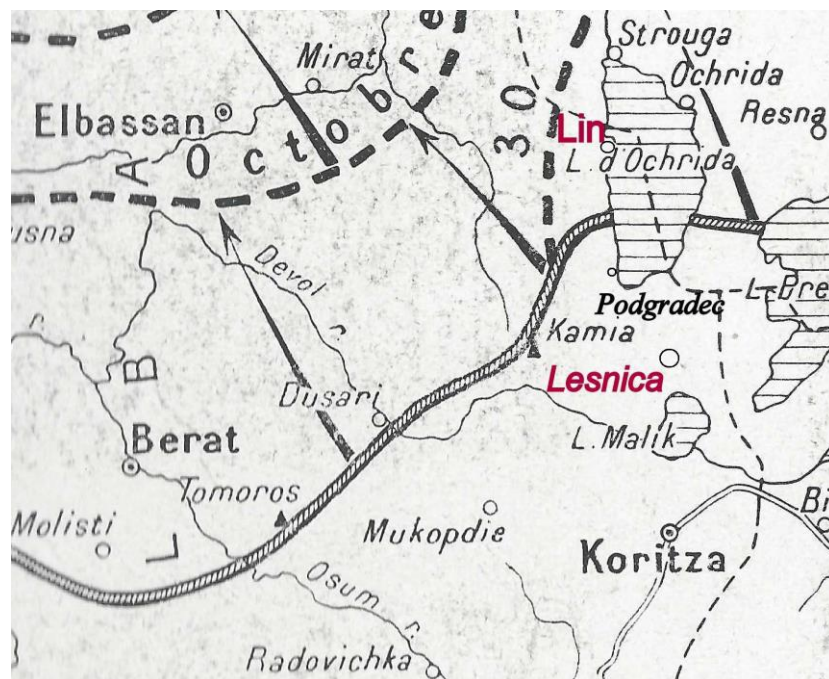
Depuis juin 1916, le front oriental s'est stabilisé sur une ligne partant du sud de l'Albanie jusqu'au golfe de Salonique. L'ambulance est rattachée à la 57<sup>ème</sup> division d'infanterie, appartenant au 3<sup>ème</sup> groupe de divisions d'infanterie de l'Armée Française d'Orient. Ces unités tiennent la partie occidentale du front, face aux divisions austro-hongroises et bulgares. En Albanie, elles sont en liaison à leur gauche avec les forces italiennes<sup>631</sup>. La région est montagneuse et les communications sont difficiles.

<sup>628</sup> Dossier d'officier. *op.cit.*

<sup>629</sup> 1<sup>er</sup> régiment de chasseurs d'Afrique. En campagne européenne 1914-1919. [Historique rédigé par le commandant L. Martin.]. Imprimerie Charles Lavauzelle. Paris et Limoges. 1920. Consultable sur Gallica : [ftp://ftp.bnf.fr/629/N6291404\\_PDF\\_1\\_-1DM.pdf](ftp://ftp.bnf.fr/629/N6291404_PDF_1_-1DM.pdf)

<sup>630</sup> JMO du 1<sup>er</sup> Régiment de chasseurs d'Afrique. SHD 26N 899/4.

<sup>631</sup> JMO du 3<sup>ème</sup> groupe de divisions d'infanterie de l'Armée Française d'Orient SHD 26N 98/6



Carte de la région Koritza-Lac d'Ochrida (L'Illustration)<sup>632</sup>

Le JMO de l'ambulance ne mentionne aucun événement particulier jusqu'au mois de mai<sup>633</sup>. Le 15 mai 1918, les troupes françaises et italiennes lancent une attaque contre les troupes austro-hongroises et bulgares qui tiennent les hauteurs entre les vallées de l'Osum et du Devoli, à l'ouest de Koritza. Les colonnes françaises, sous une forte résistance, avancent de 15 kilomètres, prenant le massif de l'Ostrovica, établissant des positions avancées sur les crêtes avoisinantes et prenant 25 villages. Pour être au plus près des combats, l'ambulance se déplace à nouveau: le 11 mai, elle quitte Lesnica pour Libovnik, puis Koritza, et enfin Moschopole (Mukopdie, actuellement Moscopoli), au pied du massif de l'Ostrovica, où elle s'installe le 13 mai dans l'église Saint-Nicolas. Elle comporte 40 lits, et un groupe chirurgical est installé dans la cour de l'église. L'ambulance reçoit la visite du général Henrys le 17 mai. Le 17 mai, Moschopole subit un bombardement par deux avions ennemis qui lâchent 16 bombes. Trois soldats sont tués, six autres blessés. Le 20 mai, l'ambulance reçoit la visite du général Salles. Eugène Tardieu est cité à l'ordre de la direction du service de santé le 26 mai : « *A fait preuve de brillantes qualités d'énergie et d'organisation. Arrivé la veille des opérations à..., a réussi en quelques heures à établir son ambulance, à y installer le groupe chirurgical qui put fonctionner de suite. Sous les bombardements par avion du..., s'est porté au secours des victimes, leur donnant les premiers soins sur place et les a accompagnées jusqu'à son ambulance.* » Il reçoit la croix de guerre avec étoile de bronze.

L'ambulance est à nouveau déplacée à Lesnica le 9 juin, où elle s'installe sous des tentes tortoises, avec une annexe dans une maison. Elle se déplace à nouveau à Libovnik le 28 juin, puis Moschopole le 3 juillet où elle retrouve l'église Saint-Nicolas avec 60 lits et 20 brancards. Une annexe est installée dans une bourgade voisine. Le groupe chirurgical est installé dans la cour de l'église. Le premier blessé arrive le 6 juillet. En effet, du 6 au 9 juillet, les troupes françaises, en liaison avec les forces italiennes, sont à nouveau à l'offensive à l'ouest de Koritza. C'est une guerre des crêtes, de part et d'autre du Devoli. Les combats sont durs, dans le mauvais temps et la brume, attaques et contre-attaques se succédant pour le contrôle des positions dominantes. Le repli des Autrichiens et des Bulgares permet un

<sup>632</sup> L'album de la guerre. Tome 2. L'Illustration. p.1008. Consultable sur [www.lillustration.com](http://www.lillustration.com)

<sup>633</sup> JMO de l'ambulance alpine n°7. Centre de documentation du musée du Val-de-Grâce. Carton n°918.

nouveau gain de terrain au nord du Devoli et entre les vallées du Devoli et de la Tomorica<sup>634</sup>. Ces actions se poursuivent tout le mois de juillet.



Convoi de ravitaillement dans les montagnes d'Albanie (Panorama de la guerre)<sup>635</sup>

Pour son sens de l'organisation et le fonctionnement de son ambulance, Eugène Tardieu reçoit une lettre de félicitation du général en chef. Le directeur du service de santé l'apprécie en ces termes : « *Médecin-chef consciencieux, tenue impeccable, haute moralité. Homme de devoir sur lequel on peut compter en toutes circonstances. S'est montré organisateur de premier ordre et a fait preuve de brillantes qualités pendant les opérations en Albanie de mai-juin-juillet. Mobilisant et réinstallant rapidement sa formation modèle qui a fonctionné dans des conditions parfaites et lui a valu les félicitations du général en chef et une citation à l'ordre du jour du service de santé*<sup>636</sup>. »

Le 25 juillet, l'ambulance se déplace à nouveau et quitte Moschopole pour rejoindre Buscar qu'elle atteint en une semaine. Eugène Tardieu est à nouveau cité, à l'ordre de la division, le 19 août : « *Médecin-chef de premier ordre. S'était déjà distingué aux affaires de mai en allant chercher des blessés sous un bombardement par avion. A fait preuve d'une belle énergie en déplaçant plusieurs fois sa formation et en n'hésitant pas à la faire fonctionner sous la ligne de feu pour soigner de nombreux blessés intransportables.* » Sa croix de guerre s'assortit d'une étoile d'argent. Le 22 août, l'ambulance se porte à Gabrova. Le 1<sup>er</sup> septembre elle se déplace à nouveau pour gagner Cervenak (Cervenakë), dans des locaux précédemment affectés à d'autres ambulances.

Le 14 septembre 1918 commence la grande offensive conduite par le général Franchet d'Esperey associant l'Armée Française d'Orient aux contingents italiens, serbes et britanniques. En Macédoine cette offensive aboutira à la prise d'Uskub (actuellement Skopie), la libération de la Serbie et de Belgrade, la capitulation de la Bulgarie le 29 septembre. En Albanie, l'avancée de la 57<sup>ème</sup> division permet la prise d'Ochrida (Ohrida), et les forces italiennes progressent jusqu'à Elbasan. Les deux rives du lac d'Ochrida sont contrôlées.

Le 3 octobre, l'ambulance alpine n°7 s'établit à Lin, sur la rive orientale du Lac. Elle s'installe dans la mosquée avec quatre tentes tortoises montées à ses abords. Les évacuations se font vers le sud, par la route de Pogradec ou vers l'ouest par la route d'Elbasan. L'état des routes rend très difficile le

<sup>634</sup> JMO du 3<sup>ème</sup> groupe de divisions d'infanterie de l'armée française d'orient SHD 26N 98/6

<sup>635</sup> Panorama de la guerre. Librairie Jules Tallandier. Volume 6. pp.459-460

<sup>636</sup> Dossier d'officier.

transport des malades par automobile. Il est nécessaire d'organiser un transport par voie maritime, en traversant le lac, vers Ochrida, sur la rive orientale, macédonienne, du lac. Le 4 octobre arrivent les premiers malades, parmi lesquels on constate le premier cas de grippe. L'épidémie de grippe s'aggrave rapidement et le nombre de cas augmente de jour en jour. Le 7 octobre, Eugène Tardieu signale : « *Je suis encombré de malades que je ne puis évacuer ni par route ni par eau faute de moyens de transport.* » Le même jour on compte 21 entrants et les premiers décès surviennent. Le 10 octobre, le rapport mentionne : « *Le mauvais état du lac ne permet pas l'évacuation par chaloupe ; la veille, on avait pu en évacuer 49 par eau et 12 par route. Les premiers cas de grippe s'observent parmi le personnel.* » Le 11 octobre, 4 nouveaux décès. L'épidémie va croissant, les régiments peinent à évacuer leurs malades. Le nombre d'entrées à l'ambulance prend des proportions inattendues, auxquelles le personnel encore valide ne peut que difficilement faire face: 98 entrées et 7 décès le 13 octobre, 75 entrées et 6 décès le 14 octobre, 230 entrées et 5 décès le 15 octobre. « *On est obligé de chercher des locaux dans le village, malheureusement celui-ci a des ressources presque nulles. Les locaux sont petits, 10 à 15 malades, très disséminés, ce qui rend encore plus difficile la surveillance des malades.* » Le 16 octobre, on compte 165 entrants et 11 décès, le mauvais temps empêchant encore les évacuations par le lac. Les locaux sont de plus en plus difficiles à trouver et de plus en plus inconfortables. Le 17 octobre, on peut évacuer 109 malades par le lac. Il y a encore 42 entrants, 16 décès, 527 hospitalisés.

Le 18 octobre, le nombre d'entrées diminue. Les unités ont fait mouvement. Il y a encore 11 décès et 28 évacués par le lac. Eugène Tardieu, à son tour atteint par la grippe, est obligé de s'aliter. Le 20 octobre, son état donne des inquiétudes. Dans la nuit, il se met à suffoquer et à cracher du sang. L'asphyxie gagne rapidement et malgré les soins, il rend son dernier soupir le 21 octobre à 8 heures du matin.

Après une cérémonie religieuse, les honneurs militaires lui sont rendus par un détachement d'infirmiers et de brancardiers. La majeure partie du personnel du service de santé de la 57<sup>ème</sup> division suit le cortège qui emmène son cercueil jusqu'à l'embarcadère<sup>637</sup>. Une chaloupe le transporte en traversant le lac. Il est inhumé le lendemain au cimetière militaire d'Ochrida. Eugène Tardieu est cité en ces termes à l'ordre de l'armée: « *Médecin-chef réunissant les plus belles qualités de l'intelligence et du cœur. Au cours de la marche sur Elbassan, alors que tous ses aides et la moitié de son personnel étaient terrassés par la grippe, s'est dispensé nuit et jour pour soigner seul des centaines de malades et de blessés. Atteint lui-même par cette affection, ne s'est alité que pour mourir.* »

Il repose désormais au cimetière militaire de Bitola (autrefois Monastir) en Macédoine.

Sa mémoire est honorée sur les monuments aux morts de Mende et Chasseradès, les plaques commémoratives de la cathédrale de Mende et de la Faculté de médecine de Montpellier, et le Livre d'or des médecins morts pour la patrie.

---

<sup>637</sup> JMO de la direction du service de santé de la 57<sup>ème</sup> division d'infanterie. SHD 25N 373/15





# Auguste BLACHE

(1885-1918)

Auguste François Blache naît le 3 Août 1885 à Ambert (Puy-de-Dôme). Son père Louis François Barthélemy, âgé de 26 ans, est receveur de l'enregistrement des domaines et des timbres à Archiac (Charentes-Maritimes). Sa mère Anne Marie Thérèse, née Pellet, est âgée de 26 ans. L'enfant est né dans la maison familiale. Il aura un frère, Georges, né en 1889.

Auguste fait ses études secondaires à l'institution Sainte-Marie à Rioms. Il passe son baccalauréat (Lettres-Philosophie) à Clermont-Ferrand en juillet 1903. L'année suivante, en novembre, il obtient son certificat PCN à Lyon, et s'inscrit à la Faculté de médecine. Classé dans le service auxiliaire en 1905, il renonce à son sursis en 1906 et il est incorporé le 2 octobre au 16<sup>ème</sup> régiment d'artillerie de campagne comme canonnier servant. Il est en fait infirmier au quartier Gribeauval, à Clermont-Ferrand<sup>638</sup>. Il est libéré en octobre 1908. Il reprend le cours de ses études en prenant huit inscriptions successives à l'École de médecine de Clermont-Ferrand à partir de novembre 2008. Il s'inscrit ensuite à Paris en novembre 1910. Il y reste jusqu'en février 1913 et vient prendre sa seizième et dernière inscription à Montpellier en avril 1913. Il a déjà passé avec succès ses deux premiers examens. Il passe à Montpellier ses trois derniers examens entre mai 1913 et juillet 1914<sup>639</sup>. À cette époque, ses deux parents sont décédés. Il est marié depuis deux ans avec Joséphine Joyau, qu'il a épousée en juillet 1912. C'est dans un climat angoissant et lourd de menaces qu'il soutient le 27 juillet 1914 sa thèse de médecine, intitulée « *Contribution à l'étude du volvulus de l'S iliaque.* » Le jury est présidé par le Professeur Vires, titulaire de la chaire de thérapeutique et matière médicale. Il obtient une mention bien.

Le lundi suivant, 3 août, la guerre est déclarée. La mobilisation est intervenue la veille. Domicilié alors à Clermont-Ferrand, il est mobilisé dans son corps d'origine. Sur sa demande, il est classé dans le service armé. Le 10 septembre, il est nommé médecin auxiliaire. Il est d'abord affecté au dépôt du 92<sup>ème</sup> RI, à Clermont-Ferrand. Il est promu médecin aide major de 2<sup>ème</sup> classe le 27 septembre. Quelques jours auparavant, son jeune frère Georges, enseigne de vaisseau, est tué au Gabon à l'âge de 25 ans, le 22 septembre, à bord de la canonnière *Surprise* lors de l'attaque de *Coco Beach*<sup>640</sup>.

Le 1<sup>er</sup> janvier 1915, il part pour le front, à la réserve du personnel sanitaire de la 1<sup>ère</sup> armée, pour être affecté le 25 au 301<sup>ème</sup> RI, puis le 1<sup>er</sup> février au 173<sup>ème</sup> RI. Le régiment conduit une guerre des tranchées dans le secteur du bois de Ranzières (Meuse), soumis aux bombardements et attaques allemandes et aux échanges quotidiens de tirs de grenades. Du 21 au 26 février, il prend part à l'attaque et à la prise de la crête des Épargés<sup>641</sup>. Cependant l'état de santé d'Auguste Blache se dégrade et il est

---

<sup>638</sup> Archives départementales du Puy-de-Dôme.R3468

<sup>639</sup> Archives de la Faculté de médecine de Montpellier

<sup>640</sup> Sur la Canonnière *Surprise*, voir forum pages 14-18 : [http://pages14-18.mesdiscussions.net/pages1418/Forum-Pages-d-Histoire-aviation-marine/marine-1914-1918/surprise-canonniere-sujet\\_536\\_1.htm](http://pages14-18.mesdiscussions.net/pages1418/Forum-Pages-d-Histoire-aviation-marine/marine-1914-1918/surprise-canonniere-sujet_536_1.htm)

<sup>641</sup> JMO du 173<sup>ème</sup> RI. SHD26N 710/2

évacué le 25 avril 1915. Il reste dans la zone de l'arrière jusqu'en décembre, affecté au dépôt du 53<sup>ème</sup> régiment d'artillerie à Clermont-Ferrand.

Le 25 décembre 1915, il rejoint la réserve du personnel sanitaire de la 6<sup>ème</sup> armée. Il est affecté le 27 au 1<sup>er</sup> groupe du 16<sup>ème</sup> régiment d'artillerie. Le régiment cantonne au repos dans l'Oise, à Ansauvillers et participe aux manœuvres de la 26<sup>ème</sup> division jusqu'au 10 janvier. Il est ensuite en position dans la région de Rollot, dans la Somme. Le 25 février 1916, peu après le déclenchement de la bataille de Verdun, il est embarqué par voie ferrée pour rejoindre la région de Foucaucourt, en Argonne<sup>642</sup>. Il se porte et bivouaque le 29 février au bois de Brocourt, avec pour mission d'assurer un tir de barrage sur la route Avocourt-Esnes. Le 7 mars, il se met en position aux carrières de Lambéchamp. Le 14, les Allemands déclenchent une violente attaque sur Bethincourt et le Mort-Homme. Le groupe se met en batterie à l'est de Montzéville pour effectuer des tirs de barrage. À la suite de la prise du bois d'Avocourt, il reprend sa position à Lambréchant. Les échanges de tirs d'artillerie sont intenses et les batteries du groupe sont fortement bombardées. Cette violence culmine le 28 mars où les tirs atteignent la cadence de 8 à 900 coups par pièce. Seules sept pièces restent en état de tirer<sup>643</sup>. Pour sa conduite, Auguste Blache obtient une première citation à l'ordre de la brigade d'artillerie du corps d'armée : « *Aide major d'une conscience et d'un dévouement remarquable. S'est particulièrement distingué lors des combats du 27 et 29 mars 1916 en venant prodiguer ses soins, sous un violent bombardement, aux blessés du groupe avant leur évacuation.* » Fortement éprouvé à Verdun, le régiment est relevé le 30 mars. Il est envoyé dans l'Oise, dans la région de Moyenneville et Chevières, dans le secteur relativement calme de Prinprez, Bailly et Tracy-le-Mont.

Le 10 juin 1916, Auguste Blache passe au 1<sup>er</sup> groupe du 103<sup>ème</sup> régiment d'artillerie lourde. Il reste en effet aux armées sur sa demande et permute avec le médecin de cette unité. Il va assurer le service médical aux échelons du groupe. Sa santé est fragile, et il paraît « *peu apte à un emploi exigeant une grande dépense d'activité physique*<sup>644</sup> » selon le capitaine commandant le groupe. Le groupe est alors dans la Somme, dans la région de Villers-Tournelle, au sud-est d'Amiens. Il va participer à la formidable préparation d'artillerie qui marque le début de la bataille de la Somme, dont les détails sont réglés depuis de longs mois. Le groupe, équipé de canons de 155, fait partie du 4<sup>ème</sup> groupement d'artillerie lourde de destruction du 35<sup>ème</sup> corps d'armée. En position au sud de Bray-sur-Somme, entre Rainecourt et Herbeville, il a pour mission de détruire les 2<sup>ème</sup> et 3<sup>ème</sup> lignes allemandes de part et d'autre de la route Amiens-Saint-Quentin. Les tirs de démolition sont effectués du 26 au 30 juin. L'attaque de l'infanterie est déclenchée le 1<sup>er</sup> juillet. Les batteries du groupe se déplacent en avant pour bombarder Estrées et Dénéicourt, et protéger les attaques françaises par des tirs de contre-batterie. Après une avancée significative, les lignes vont se stabiliser. Les batteries appuient les attaques en direction de Soyécourt, prise le 4 septembre par la 43<sup>ème</sup> division, puis vers Dénéicourt, prise le 18 septembre par la 13<sup>ème</sup> division<sup>645</sup>. La troisième phase de la bataille de la Somme va commencer début septembre, marquée ensuite par le mauvais temps et les flots de boue qu'il amène. Ces conditions gênent considérablement les opérations. Le groupe appuie l'attaque et la prise d'Ablaincourt. Auguste Blache est promu médecin aide-major de 1<sup>ère</sup> classe le 27 septembre.

Le groupe est relevé le 26 octobre. Depuis le début de la bataille de la Somme, ses batteries ont tiré 47 518 coups. Il reste au repos à Rivery, dans les faubourgs d'Amiens, jusqu'au 24 novembre, et reprend alors ses anciennes positions. Ses échelons stationnent à Harbonnières, puis au camp de La-Flaque, à proximité de Proyard et Rainecourt.

Il est retiré du front le 6 janvier 1917, et se rend par étape à Villers-sur-Thère, à proximité immédiate de Beauvais. En février et mars, il est dans le secteur de Montdidier (Somme), cantonnant au camp 53 à Sorel. La situation d'Auguste Blache est meilleure. Le commandant du groupe note le 5

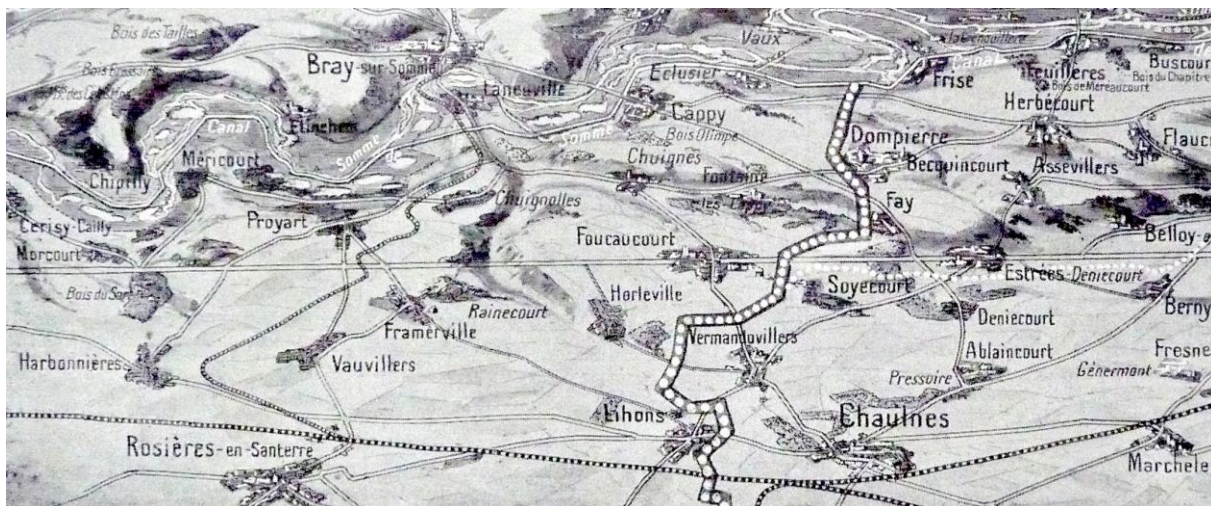
<sup>642</sup> Historique du 16<sup>ème</sup> régiment d'artillerie de campagne. Presse régimentaire du 16<sup>e</sup> RAC

<sup>643</sup> JMO du 16<sup>ème</sup> RAC, 1<sup>er</sup> groupe .SHD 26N 934/1

<sup>644</sup> Dossier d'officier. SHD 5Ye 130928.

<sup>645</sup> JMO du 7<sup>ème</sup> groupe du 103<sup>ème</sup> RAL. SHD 26N 1112

mars : « *Sa santé s'étant améliorée, a fait preuve ces derniers mois d'une plus grande activité. Paraît bien s'acquitter de son service.* » Le groupe va appuyer diverses positions notamment lors d'attaques sur Beuvraignes (Somme) et Fresnières (Oise). Le 18 mars, les 3 batteries se portent en avant dans le sillage de la 6<sup>ème</sup> brigade d'infanterie coloniale lors du repli allemand. Les déplacements des batteries sont rendus très difficiles par l'état des pistes détrempées et les ponts coupés.



Panorama de la zone des opérations. L'Illustration<sup>646</sup>

Le groupe revient dans le secteur de Montdidier pour être embarqué à partir du 24 mars en gare de Breteuil. Il est transporté en Champagne où il débarque à Saint-Hilaire-au-Temple, en vue d'opérations offensives. En marge de l'offensive du Chemin des Dames, la bataille des Monts de Champagne va débiter le 17 avril dans le secteur de Moronvillers, à l'est de Reims. Le groupe est rattaché à la 45<sup>ème</sup> division. Il participe à l'intense préparation d'artillerie qui dure sept jours. Les tirs sont concentrés sur les tranchées allemandes du Mont Blond. L'attaque est déclenchée le 17 avril, par un temps épouvantable mêlant neige et pluie. Les batteries du groupe appuient la prise du Mont Blond et la progression qui se poursuit vers le Mont Haut. La bataille est acharnée et les batteries contrebattues sont éprouvées. La prise des monts de Champagne par le groupe d'armées du général Pétain sera le seul succès de l'offensive Nivelle. Le 23 avril, Auguste Blache est évacué.

Il rentre de convalescence le 20 mai 1917. Les batteries du groupe restent dans le secteur de Prosnes, exécutant régulièrement des tirs à la demande de l'infanterie qui maintient ses positions sur les crêtes des monts de Champagne. Le Mont Cornillet vient d'être pris. Les tirs des batteries sont concentrés entre Nauroy et Moronvillers, à l'est du Mont Haut. Les batteries sont bombardées de façon intense, recevant des obus toxiques. Les blessés sont évacués vers le village de Prosnes, totalement détruit, à la ferme Constantine où une ambulance est établie.

<sup>646</sup> L'Illustration. 15 juillet 1916. n°3028. p.49. Consultable sur [www.lillustration.com](http://www.lillustration.com)



Poste d'ambulance à la ferme Constantine, à Prosnès.

Le 17 juin, le groupe est retiré du secteur et se rend dans la région de Suippes (Marne). Après un court repos, il se déplace à nouveau pour se rendre à Brabant-en-Argonne (Meuse). Les batteries sont positionnées dans le bois d'Esnes à partir du 23 juillet et subissent de nombreux bombardements d'obus toxiques. La préparation d'artillerie commence le 13 août. Les batteries appuient à partir du 20 août la 25<sup>ème</sup> division dans la deuxième bataille offensive de Verdun.

Le groupe quitte le secteur le 2 septembre. Il est embarqué le 12 septembre à Mourmelon-le-Petit et débarque à Fère-en-Tardenois (Aisne) pour un repos de huit jours. Il rejoint ensuite Soissons, puis les environs de Braine et participe à la bataille de la Malmaison à partir du 23 octobre. Le 22 novembre il cantonne à Saint-Remy-Blanzy. Il est ensuite dirigé vers Sézanne (Marne), au sud de Reims. Il va subir une profonde réorganisation. Le 7<sup>ème</sup> groupe devient en effet à partir du 1<sup>er</sup> janvier 1918 le 12<sup>ème</sup> groupe du 103<sup>ème</sup> régiment d'artillerie lourde par remaniement de ses batteries. Auguste Blache fait partie de l'état-major. Le groupe reçoit des canons de 155 C Schneider et va être à l'entraînement jusqu'au 15 février. Il est alors mis en route par voie de terre et arrive par étapes le 24 février à Blanzky-les-Fismes (Aisne), où s'établissent les échelons. Le 7 mars 1918, il prend l'appellation de 2<sup>ème</sup> groupe du 303<sup>ème</sup> régiment d'artillerie lourde<sup>647</sup>.

Le 21 mars 1918, c'est la nouvelle ruée allemande sur la Picardie. Le groupe se déplace dans la forêt d'Ouscamp et participe à la bataille de Noyon, prise par les Allemands et qui sera bombardée. L'avance allemande est brisée. Le 23 avril, le groupe est relevé et cantonne au sud de Soissons. Le 12 mai, il fait à nouveau mouvement vers Tracy-en-Val, et revient dans la forêt d'Ouscamp. Ses positions sont régulièrement bombardées d'obus toxiques. Le 11 juin, les échelons, bombardés, doivent se replier sur le Mont Renard. Le 14, ils sont à nouveau fortement bombardés. Auguste Blache est cité pour la deuxième fois à l'ordre de la 38<sup>ème</sup> division, le 18 juin : « *Fait journellement preuve d'un grand mépris du danger. Le 14 juin, un obus ayant éclaté à côté de lui sous une voiture attelée, s'est précipité pour relever les conducteurs sans égard pour les gaz dégagés qui l'ont fortement suffoqué.* » Les batteries du groupe tirent jour et nuit, changeant régulièrement de position, subissant des bombardements répétés, mais apportant un appui efficace à la division et aux divisions voisines, ce qui lui vaut d'être cité à l'ordre du 18<sup>ème</sup> corps d'armée.

Fin août, les armées alliées reprennent l'offensive et début septembre les Allemands refluent sur la ligne Hindenburg. Les batteries du groupe tirent de façon continue. Le 6 septembre, il ne leur reste que

<sup>647</sup> JMO du 2<sup>ème</sup> groupe du 303<sup>ème</sup> RAL. SHD 26N 1164/6

4 canons en état de marche. Le 19 septembre, elles rejoignent les échelons à Selens. Le groupe est à nouveau déplacé le 21 septembre. Il est envoyé dans la région de Fismes. Le 25, ses échelons s'installent entre Mont-Notre-Dame et Chéry-Chartreuse. Le groupe accompagne les divisions engagées dans la grande offensive vers le nord. Le 12 octobre il se porte vers Saint-Etienne-sur-Suippe. Le 19 octobre, la ligne Hunding est attaquée. Le PC du groupe est au Thour, les batteries sont à proximité. Le jour de l'attaque de la 16<sup>ème</sup> division est fixé au 24 octobre. Dans la nuit du 24 au 25 octobre, le PC et les batteries sont l'objet d'un violent bombardement par obus toxiques et explosifs. Les pertes du groupe sont importantes : un tué, sept blessés et quatre-vingt-dix-huit intoxiqués par les gaz. Parmi eux figure Auguste Blache. Il est évacué sur Reims, où il est admis à l'ambulance 2/85. Malgré les pertes, les deux batteries du groupe exécutent les tirs prévus et l'infanterie atteint ses objectifs.

À l'hôpital, dix-huit victimes du bombardement vont mourir des suites de l'intoxication. Auguste Blache meurt ainsi à Reims le 28 octobre 1918, à 33 ans, deux semaines avant l'armistice du 11 novembre. Il est cité en ces termes à l'ordre de l'armée : « *Médecin d'un dévouement et d'un courage exceptionnels. S'est maintes fois porté au secours de blessés sous les bombardements les plus violents. Le 25 octobre 1918 a été très gravement intoxiqué par gaz en soignant les blessés sur le champ de bataille. Deux citations. (JO du 19 avril 1919).* » Déjà titulaire de la croix de guerre, il est fait chevalier de la Légion d'honneur.

Sa mémoire est honorée sur le monument aux morts de Clermont-Ferrand, les plaques commémoratives de l'institution Sainte-Marie à Riom, de la mairie d'Ambert, de la Faculté de médecine de Montpellier, et le Livre d'or des médecins morts pour la patrie.



## L'année 1919 et le retour de la paix.

Le bilan de la guerre, on le sait, fut effroyable. En France, 1 397 000 morts et 3 595 000 blessés, 1 100 000 invalides, 680 000 veuves, près de 800 000 orphelins. Le pays devait faire face à une tâche immense de reconstruction des territoires dévastés, reconverter l'industrie, prendre en charge les mutilés, relancer l'économie. L'hommage aux victimes s'organisa en érigeant des monuments aux morts et de multiples plaques commémoratives.

### Chronologie

L'armistice du 11 novembre 1918 mit fin aux opérations militaires. La démobilisation ne fut cependant pas immédiate, loin s'en faut, et ne s'acheva qu'en septembre 1919. Des opérations se poursuivirent en Europe de l'Est, en Hongrie notamment, pendant qu'en janvier éclatait l'insurrection spartakiste en Allemagne. La conférence de la paix commença à Paris en janvier. Le traité de paix de Versailles avec l'Allemagne fut signé le 28 juin. Le 14 juillet, le défilé de la Victoire se déroula sur les Champs-Élysées en présence des troupes alliées. Le 10 septembre fut signé le traité de Saint-Germain avec l'Autriche, et le 27 novembre le traité de Neuilly avec la Bulgarie. En novembre cependant, le congrès américain rejeta le traité de Versailles.

Les traités de paix avec la Hongrie et la Turquie furent signés en 1920.

### Le Service de Santé

Après les déboires du début de la guerre, « à la fin du conflit, le Service de santé avait acquis par sa capacité permanente d'adaptation une quasi-perfection digne d'admiration<sup>648</sup> ». Il avait ainsi « contribué largement à la victoire, tout en payant un lourd tribut ». Il était fortement éprouvé : 1 605 médecins inscrits sur le Livre d'or « Aux médecins morts pour la patrie », paru en 1921. Parmi eux, 384 étudiants en médecine. Il faut y ajouter 149 pharmaciens, 9 213 brancardiers-infirmiers et 72 infirmières<sup>649</sup>.

La vie reprenait peu à peu son cours, mais de nombreux blessés restaient dans les hôpitaux. Les séquelles physiques et psychiques étaient immenses. Il fallait rééduquer et réadapter au travail les mutilés. Les services spécialisés du Service de santé accueillirent les blessés pour en traiter les séquelles. comme, par exemple, le centre neurologique de la 16<sup>ème</sup> région, à Montpellier. La loi du 31 mars 1919 accorda aux mutilés une pension d'invalidité et la gratuité des soins de rééducation dans les centres agréés. La loi fixa les modalités d'évaluation de ces pensions en fonction des taux d'invalidité reconnus par les commissions de réforme<sup>650</sup>.

Lors du défilé de la victoire, le 14 juillet 1919, mille mutilés, en habit civil, passèrent les premiers sous l'Arc de triomphe, conduits par M. Maginot, député de la Meuse, lui-même amputé d'une jambe.

---

<sup>648</sup> Larcen et Ferrandis, *op.cit.*, p.526

<sup>649</sup> Ibidem, p. 522

<sup>650</sup> JO du 2 avril 1919, p.3382



On vit ainsi défilé « *des rangées de grands mutilés, dans leur voiture conduite par des infirmières*<sup>651</sup> », des infirmes sur leur fauteuil roulant, des invalides appuyés sur leurs béquilles, des aveugles, des gueules cassées. Ce défilé rappelait avant toute chose le sacrifice horrible que la guerre avait imposé à la nation.

Lucien Laby évoque, à la fin de ses carnets, ses sentiments pendant le défilé et les acclamations qui saluèrent les membres du service de santé : « *Nous sommes sur deux rangs de douze, le deuxième rang étant formé par des médecins auxiliaires. À chaque aile est un amputé d'un bras [...] Que d'acclamations! Que de cris! Que de hourras! [...] Nous recevons des fleurs, on ne sait d'où, de partout. Nous marchons sur d'autres et sur des feuillages jetés à terre... L'avenue de la Grande Armée nous semble trop courte tant c'est beau. Nos brassards nous font reconnaître comme étant les médecins de bataillons: jamais je n'aurais cru qu'ils étaient aussi populaires. Combien de tués parmi ceux que nous représentons ici!! On en a le cœur serré, prêt à rire ou à pleurer, on ne sait pas trop. Le public qui nous acclame crie sur notre passage: "Vivent les médecins des bataillons!!- Vivent les petits toubibs!!- etc."* [...] Nous reconnaissons, aux premiers rangs, des groupes de poilus mutilés : beaucoup de ceux-là nous applaudissent en acclamant « les médecins de bataillons ». Ce sont les vivats auxquels nous sommes le plus sensibles...<sup>652</sup> »

### À la Faculté de médecine

La Faculté de médecine retrouvait une activité à peu près normale avec le retour de ses étudiants et de ses professeurs. Dans son rapport au recteur le doyen Mairet déclarait que la Faculté, pendant l'année scolaire 1918-1919 avait repris son activité d'avant-guerre, « *fréquentée non seulement par ses étudiants habituels, recrutés plus particulièrement dans la région, mais par ceux qu'attirent auprès d'elle ses traditions [...] Le 10 janvier 1919, M. le ministre de la guerre, d'accord avec son collègue de l'Instruction publique, renvoyait dans leurs facultés et écoles d'origine 900 étudiants mobilisés dont plus de 150 à Montpellier* ». De nombreux étudiants étrangers, et notamment 58 étudiants ou docteurs américains, vinrent, en auditeurs libres continuer leurs études ou se perfectionner dans les services cliniques et les laboratoires de la Faculté.

Les étudiants revenant des armées furent accueillis lors d'une cérémonie tenue le 1<sup>er</sup> mai dans le grand amphithéâtre de la Faculté où furent reçus également de nombreux Américains et Yougoslaves. « *M. le doyen Mairet a prononcé un discours où, après avoir retracé en termes heureux la vie héroïque des jeunes médecins de bataillon, il a exprimé aux étudiants, retour du front, toute la gratitude de leurs maîtres. M. le doyen cita les noms des docteurs et étudiants de notre Faculté morts pour la patrie [...] M. Mairet félicita ceux des professeurs et des collaborateurs qui sont allés au front et termina son beau discours au milieu des plus chaleureux applaudissements*<sup>653</sup> ». Encore mobilisés, ces étudiants étaient soumis à l'autorité militaire, ce qui entraîna quelques frictions : « *M. Mairet fait part de quelques désidérata du médecin-chef de la place de Montpellier au sujet des études médicales des étudiants retour des armées. Le Conseil pense que le médecin de la place resterait dans son rôle en surveillant l'assiduité des étudiants mobilisés aux cours, cliniques et travaux pratiques, mais ne saurait considérer ce fonctionnaire militaire comme un censeur des études universitaires. À ce propos, M. Derrien proteste contre l'affichage à la Faculté des punitions militaires infligées à des étudiants pour des faits étrangers à leur conduite universitaire*<sup>654</sup>. »

Sur la suggestion du ministère un enseignement fut organisé à l'intention des étudiants mobilisés pendant la période des vacances. L'enseignement fut intensif, de façon à leur permettre d'effectuer en six mois une année d'étude. Cet effort, qui impliquait la suppression des vacances d'été et un travail

<sup>651</sup> Louis Maufrais. J'étais médecin dans les tranchées, 2 août 1914-14 juillet 1919. Robert Laffont, Paris, 2008, p.316

<sup>652</sup> L. Laby. Les carnets de l'aspirant Laby, médecin dans les tranchées. Présentés par S. Audouin-Rouzeau. Bayard, Paris, 2001, p.332

<sup>653</sup> Le Languedoc médical, 1919, p.259

<sup>654</sup> Archives de la Faculté de médecine de Montpellier. 1MED 52

double de la part des enseignants, fut poursuivi l'année suivante, après leur démobilisation, si bien que les étudiants écartés de la Faculté par la guerre purent faire en un an deux années d'études. Un total de 80 étudiants encore mobilisés purent soutenir leur thèse et obtenir le grade de Docteur en médecine

Par ailleurs, l'hommage aux morts de la Faculté s'organisait. Dans une lettre répondant à une demande de renseignements de l'École de médecine de Nantes, le doyen répondait le 2 octobre : « *La Faculté de médecine de Montpellier a décidé de graver dans le marbre le nom des maîtres, anciens élèves, étudiants et collaborateurs tombé pour la patrie pendant la guerre. Le Livre d'or comprendra non seulement la liste de nos morts, mais encore les noms de ceux qui ont été l'objet de distinctions militaires. De plus, la Faculté de médecine a décidé de participer à l'hommage que la Faculté de médecine de Paris, unie aux facultés de province, désire rendre à tout le corps médical français<sup>655</sup>.* ». Le 29 novembre fut créé une commission d'histoire et d'archéologie. « *Cette commission aura d'abord à s'occuper des plaques portant les noms de nos morts pour la France et ceux des bienfaiteurs de la Faculté.* » Ces plaques de marbres seront posées en 1921.

### **Le mémorial**

Alors même que les hostilités étaient terminées en Occident, deux nouvelles victimes vinrent s'ajouter au mémorial de la Faculté de médecine : *Alexandre Antipas* disparut en mer le 16 janvier lors du naufrage de la *Chaouia*, touchée par une mine. *Albert Guilton* mourut du typhus en Hongrie le 4 février. Nous allons évoquer leur parcours

---

<sup>655</sup> Archives de la Faculté de médecine de Montpellier. 1MED 132



# Alexandre ANTIPAS

1867-1919

Alexandre ANTIPAS naît le 1er mai 1887 à Choumla, actuellement Choumen, en Bulgarie. La Bulgarie fait alors partie de l'Empire Ottoman. Alexandre est le fils de Léonidas Antipas et d'Amélie Condoglou. Son enfance dans un milieu cosmopolite va lui permettre de parler couramment, outre le français, le turc, le grec et l'anglais. On ne sait rien cependant de sa scolarité jusqu'à son arrivée à Montpellier.

Il y commence ses études médicales en février 1886 après avoir obtenu le 23 janvier un certificat d'équivalence du baccalauréat et du certificat PCN. De même, ses deux premières inscriptions trimestrielles sont accordées en février et il prend directement sa troisième inscription en avril. Il prend ensuite régulièrement les treize inscriptions suivantes, la dernière en juillet 1889. Il passe sans encombre tous ses examens, le dernier en janvier 1891. Il obtient à chaque examen une mention assez-bien. Il soutient finalement sa thèse de médecine le 20 mai 1891<sup>656</sup>. Intitulée «*De l'endométrite cervicale et de son traitement* », le jury en est présidé par le Professeur Chalot, qui l'a inspirée à partir d'observations personnelles.

Alexandre gagne alors Constantinople où il va exercer pendant plus de vingt ans, d'abord comme assistant à l'Hôpital français de Constantinople, puis en exercice privé, tout en restant attaché à cet hôpital. Le 10 novembre 1900, il est naturalisé français. L'hôpital où il exerce, reconstruit en 1884, comporte 3 bâtiments parallèles d'un seul étage, et compte 95 lits. Il est la propriété de l'État français. Le conseil d'administration est présidé par le Consul de France et la direction de l'établissement est confiée aux Filles de la Charité. Lors de la révolution des Jeunes Turcs en 1908, puis pendant la contre-révolution de 1909, l'Hôpital français, par sa situation, se trouve au cœur des émeutes et des combats, et ses médecins donnent rapidement leurs soins aux nombreux blessés. E. Gilbrin précise ces événements : «*Le 24 avril 1909, à 5 heures du matin, le Dr de Lacombe, réveillé par le canon, partit aussitôt pour l'hôpital. La bataille était déjà engagée entre les soldats mutinés et les troupes de Salonique. L'hôpital se trouvait sous le feu des deux partis. L'entrée principale était barrée par un détachement de Macédoniens. Les officiers lui interdisant de passer, il dut gagner une porte de service à l'arrière. Il y trouva deux journalistes anglo-saxons, grièvement blessés et un passant mort. Le Dr de Lacombe dut jeter des pierres dans les fenêtres pour se faire reconnaître. Le Dr Remlinger, directeur de l'Institut impérial de Microbiologie de Nicham Talh, bien qu'il ne fût pas affecté à l'hôpital, tint à venir apporter son concours en utilisant le même chemin. Le Dr Vassilades, qui était assistant, se trouvait à l'hôpital avant que la fusillade n'éclate. Le Dr Antipas, qui avait été assistant, se présenta lui aussi malgré la fusillade. Les mutins furent cernés et fusillés sur place sous les yeux de nos religieuses épouvantées [...]* Peu après, le lieutenant-colonel de la cour martiale vint présenter aux médecins et aux Sœurs les remerciements chaleureux de l'armée pour les soins prodigués aux blessés. L'attitude des médecins pendant la révolution et la contre-révolution leur valut le 5 décembre 1909 une décoration rare du ministère des Affaires étrangères : la médaille d'honneur avec la mention «*courage et dévouement* », en or

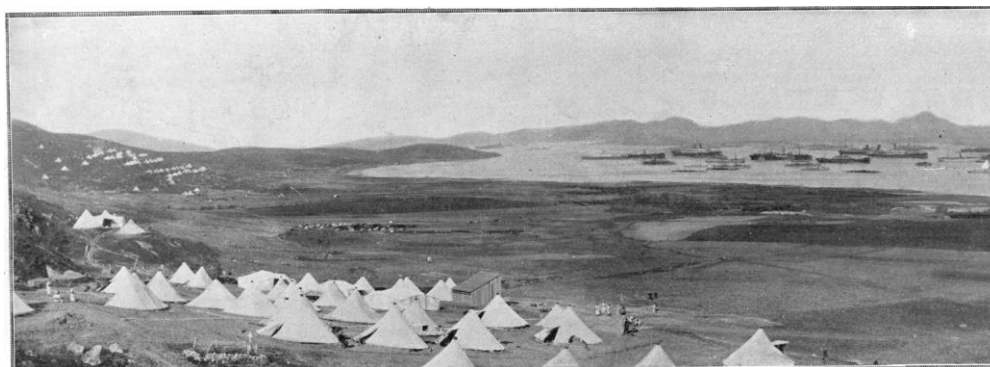
---

<sup>656</sup> Archives de la Faculté de médecine de Montpellier

pour le Dr de Lacombe et le Dr Remlinger, en argent pour les deux assistants<sup>657</sup> ». Alexandre Antipas reçoit ainsi sa première distinction. Pendant la guerre balkanique de 1913, alors que les troupes turques ont reflué sur Constantinople, l'Hôpital français est encore largement mis à contribution. Alexandre Antipas apporte son concours comme médecin-chef de l'ambulance organisée par Madame Bompard, Ambassadrice de France, puis de l'ambulance des colonies françaises et anglaises.

C'est donc un médecin aguerri et expérimenté qui arrive à Marseille et s'engage pour la durée de la guerre lorsqu'elle éclate. À cette date, son père est décédé, et sa mère demeure à Marseille. Il est marié. Il est toutefois mobilisé comme soldat de 2<sup>ème</sup> classe et affecté au 141<sup>ème</sup> RI, puis à la 15<sup>ème</sup> SIM. Il va cependant exercer les fonctions de médecin aide-major à l'hôpital militaire des contagieux à Marseille.

En 1915, faisant valoir son ancienneté, son expérience de l'Orient, sa connaissance des langues, il demande à servir dans le Corps Expéditionnaire d'Orient en partance pour les Dardanelles. Il est nommé médecin aide-major de 2<sup>ème</sup> classe de l'armée territoriale (il a 48 ans) le 12 mai 1915. Il va donc participer à l'expédition des Dardanelles, et sera affecté à l'infirmerie des divisions, à Moudros, sur l'île de Lemnos<sup>658</sup>.



La baie de Moudros. Au premier plan, l'hôpital français. (L'Illustration, 5 juin 1915)<sup>659</sup>

La base sanitaire de Moudros comporte deux hôpitaux d'évacuation et diverses formations sanitaires, dont un lazaret. Si l'île est éloignée des dangers de la guerre qui fait rage sur la presqu'île de Gallipoli, les conditions de vie y sont néanmoins très dures, surtout les mois d'été. Une infirmière, Jeanne Antelme, les a relatées en détails dans ses notes<sup>660</sup>. L'hôpital Français est installé sur les pentes qui dominant la baie de Moudros. Certains jours, dans la chaleur torride, le vent soulève une poussière jaunâtre qui envahit tout, pénètre dans la bouche, les yeux, le cou. La pénurie d'eau aggrave ces conditions, les mouches sont innombrables et partout, les puces sont une torture supplémentaire pour les hommes évacués de la presqu'île dans des conditions précaires. Alexandre Antipas va se dépenser sans compter, soignant malades et blessés, et parcourant l'île en tous sens pour recueillir les renseignements

<sup>657</sup> Gilbrin E. L'Hôpital français de Constantinople - Les médecins français et les Filles de la Charité dans les hôpitaux de Constantinople. Histoire des sciences médicales, 1977, 11, pp141-151

<sup>658</sup> L'île de Lemnos joua un rôle considérable comme base arrière de l'expédition franco-anglaise. Située à 22 milles marins de la pointe de la presqu'île de Gallipoli, cette île était revendiquée par la Turquie qui n'a jamais reconnu la souveraineté de la Grèce sur ce territoire après les guerres balkaniques. C'est à ce titre qu'elle put être occupée par les forces alliées sans enfreindre la neutralité de la Grèce. La base de Moudros comportait une organisation sanitaire complète assurant l'évacuation des hommes gravement atteints, le traitement des blessés légers, des éclopés, des convalescents ainsi que des militaires appartenant aux dépôts intermédiaires. (Source : Les armées françaises dans la Grand Guerre. Tome VIII. La campagne d'Orient (Dardanelles et Salonique). Premier volume. Paris, imprimerie nationale. 1923)

<sup>659</sup> L'Illustration. 5 juin 1915, n°3770, p.590. Consultable sur [www.lillustration.com](http://www.lillustration.com)

<sup>660</sup> Antelme J. Avec l'armée d'Orient. Notes d'une infirmière à Moudros. Revue des deux mondes, 1916, 23, pp 865-901. Consultable en ligne sur Gallica

utiles aux militaires. Il est très apprécié et rend de grands services, tant comme médecin que comme agent de renseignements. En témoignent les appréciations de ses supérieurs peu après son retour en France : « *A donné ses soins aux malades avec un rare dévouement et une abnégation d'autant plus méritoire qu'ayant été directeur d'un hôpital, ne porte que le galon d'aide-major de 2<sup>ème</sup> classe. Sa connaissance parfaite des langues du pays l'a fait attacher au service des renseignements auquel il s'est consacré avec une infatigable ardeur, parcourant constamment le pays, malgré d'énormes fatigues, disproportionnées avec son âge, pour surveiller les relations par fil des indigènes, connaître leur état d'esprit, faire des enquêtes, soit sur les individus, soit sur les questions intéressant la santé des troupes, épidémies, etc... A rendu de signalés services qui méritent une récompense*<sup>661</sup> ». Et plus tard, lorsqu'il sera proposé au grade supérieur : « *Il a servi la France avec un tact et une autorité supérieurs, en constant accord avec les instructions qu'il recevait de ses chefs. Faisant bénéficier les indigènes de sa science, il a fait parmi eux des cures remarquables, guérissant des cas désespérés, des malades abandonnés, avec un complet désintéressement, propageant avec passion la réputation de bienfaisance éclairée de la France, pour le plus grand profit de son renom, dont il s'est montré un des meilleurs et des plus actifs champions.* » L'opération des Dardanelles se termine sans qu'aucune percée significative n'ait eu lieu sur le continent. Les unités sont rembarquées pour être dirigées sur Salonique. La guerre continue en Orient selon d'autres modalités.

Le 29 janvier 1916, Alexandre Antipas est relevé du corps expéditionnaire. Il est affecté à l'hôpital complémentaire n° 59 au Frioul, à Marseille. L'hôpital lazaret du Frioul a été conçu pour la prévention des épidémies, la mise en quarantaine des navires provenant de zones géographiques à risque, la désinfection des hommes d'équipage, des passagers et l'hospitalisation des malades. Devenu hôpital complémentaire, il fonctionne très activement avec 784 lits, à partir du 10 février 1916. Il va notamment recevoir des malades en provenance de l'Armée d'Orient et des soldats et réfugiés serbes. Pendant l'année 1916, 52 navires amènent des Serbes, qui bénéficient de douches et bains (respectivement 47 472 et 560 dans l'année), d'épouillage, de désinfection, tant des personnes que des habillements (à raison de 60 étuvées par mois)<sup>662</sup>. Ces mesures de prophylaxie sont bien sûr associées à une visite médicale minutieuse et aux soins médicaux que leur état nécessite. Là encore, Alexandre Antipas, par sa connaissance des pathologies et des langues de l'Orient, va rendre de grands services. Il recevra pour cela la décoration serbe de Saint-Sava le 1<sup>er</sup> juillet 1916 et la médaille des épidémies en août 1916. Il est apprécié du médecin-chef de sa formation : « *Officier très consciencieux et très dévoué. A rendu depuis le 18 février 1916, date de son affectation à l'hôpital du lazaret du Frioul, les plus grands services à la formation, dans le secteur important de la désinfection et de l'épouillage. A fait preuve d'initiative et d'esprit d'organisation, particulièrement pendant l'épidémie de typhus exanthématique ; n'a tenu aucun compte de ses fatigues, pour assurer son service parfois très pénible. Collaborateur précieux par sa connaissance parfaite des langues turques, grecques et anglaises.* » Et encore : « *Mr Antipas sert bien. Il s'est fait remarquer au Frioul pour son zèle et son dévouement [...] S'est très bien montré pendant la période des nombreuses arrivées de réfugiés serbes et pendant l'épidémie de typhus exanthématique.* » Ces appréciations restent élogieuses pendant les années suivantes. Il est promu aide-major de 1<sup>ère</sup> classe le 12 mai 1917, et continue son activité jusqu'à la fin de la guerre. Il est mis en congé illimité sans solde le 25 décembre 1918.

Chargé d'une mission à Constantinople, qu'il s'apprête à revoir après plus de cinq ans d'absence, il embarque le 13 janvier 1919 comme passager sur le paquebot *Chaouia* qui appareille à destination du Pirée puis de Constantinople.

Ce paquebot de la compagnie Paquet va malheureusement sauter sur une mine flottante dans le détroit de Messine. Il coule à pic en moins de cinq minutes, emportant avec lui 476 victimes. Alexandre Antipas est pris dans son sommeil comme nombre de passagers, parmi lesquels de nombreux agents

<sup>661</sup> Dossier d'officier. SHD. 5Ye 1350563

<sup>662</sup> Pellissier-Guys H. et Masson P. Les Bouches-du-Rhône. Encyclopédie départementale. Le mouvement social. Archives départementales, Marseille, 1923. < <http://www.e-corpus.org/notices/8939/gallery/34353> >

diplomatiques et personnalités. Le commandant Calvies, capitaine du navire, dans son rapport, donne le récit suivant<sup>663</sup> :

*« Je suis parti de Marseille le 13 Janvier 1919 à 09h00 avec un chargement de marchandises diverses de guerre et de commerce et 660 passagers de toutes classes dont 530 émigrants grecs logés dans les entreponts 1, 2 et 3, plus dépêches, colis postaux et plis diplomatiques pour les missions de plusieurs nationalités se trouvant à bord [...]*

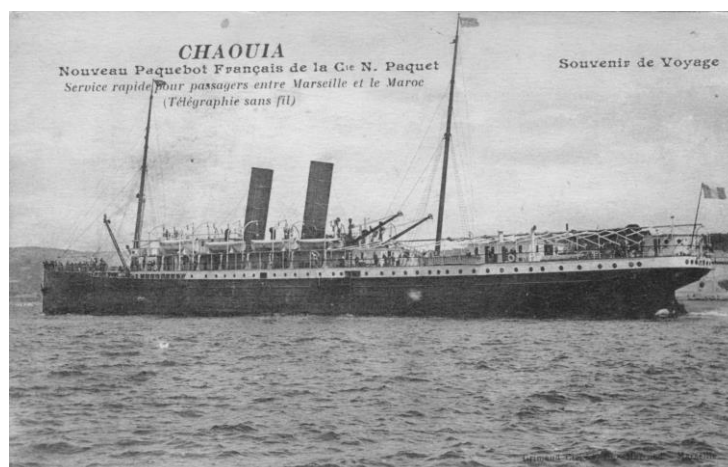
*Le 15 Janvier vers 22h00 aperçu le feu de Scylla franchement par tribord. À minuit, sur l'alignement des feux de Pezzo et Faro, fait route au sud vrai. Clair de lune, horizon clair, faible brise de NW, mer calme, terres et feux très clairs. On aperçoit à bonne distance un vapeur qui passe le détroit remontant vers le nord.*

*À minuit dix, une violente explosion se produit à bâbord avant, à la suite de laquelle le navire se trouve violemment dévié sur tribord de 30°. J'ai l'impression immédiate que le navire vient de heurter une mine. Une énorme gerbe d'eau s'abat sur la passerelle et le pont des embarcations. Des débris de toutes sortes se trouvent mêlés. Les panneaux des cales avant ainsi que certaines marchandises sont projetés au-dessus du pont et l'eau arrive presque immédiatement au niveau des bastingages.*

*J'accentuai l'abattée en mettant la barre à droite toute pour tenter d'échouer le navire sur les bancs de Rasaculmo mais, en raison de la rapidité avec laquelle le navire s'enfonçait de l'avant, et jugeant sa perte certaine, j'ai stoppé immédiatement, commandement qui a été répété plusieurs fois par le second capitaine. L'homme de barre est envoyé à la machine avec mission de dire à l'équipage d'évacuer immédiatement. J'ignore s'il a pu transmettre, n'ayant pu arriver à la porte de la machine en raison de l'envahissement par l'eau.*

*Aussitôt le choc ressenti, je me suis trouvé à la passerelle, entouré par tous mes officiers, le maître d'équipage, et le lieutenant de vaisseau Weoerbergh qui est venu très obligeamment se mettre à ma disposition. Je l'ai chargé de diriger la mise à l'eau des moyens d'évacuation et de faire envoyer les signaux de détresse par la TSF. Les signaux n'ont pu être que commencés, car le poste a cessé de fonctionner presque aussitôt. La mise à l'eau des embarcations n'a pu être effectuée en raison de l'apiquage du navire et de la gîte sur bâbord. J'ai donné l'ordre, le navire n'ayant plus d'erre d'effectuer le lancement des radeaux, ordre qui a été exécuté sur toute la longueur du bâtiment.*

*L'eau envahissait la passerelle et l'arrière avec rapidité. Prévoyant une disparition très rapide, j'ai donné l'ordre d'évacuation.*



Le paquebot Chaouia

<sup>663</sup> Reproduit par Olivier Prunet. Forum pages 14-18 < [http://pages14-18.mesdiscussions.net/pages1418/Forum-Pages-d-Histoire-aviation-marine/marine-1914-1918/chaouia-compagnie-paquet-sujet\\_137\\_1.htm](http://pages14-18.mesdiscussions.net/pages1418/Forum-Pages-d-Histoire-aviation-marine/marine-1914-1918/chaouia-compagnie-paquet-sujet_137_1.htm) >

*Monsieur Gall et moi restâmes sur la passerelle jusqu'au moment où nous en fûmes chassés par l'eau. Après quelques brasses faites au milieu d'épaves de toutes sortes, je vis le bâtiment disparaître dressé presque verticalement. En même temps je perçus deux ou trois détonations sous-marines que j'attribue à l'explosion des chaudières. Je n'estime pas à plus de trois ou quatre minutes l'intervalle qui s'est écoulé entre la première explosion et la disparition définitive du navire. J'ai pu saisir un radeau sur lequel j'ai été hissé à bout de forces par le lieutenant Gall et le matelot Beverini »*

Le procès-verbal de disparition établi par le commandant Calvies précise que « *les passagers ont disparu le 16 janvier 1919 à 0h14 [...] engloutis dans le naufrage du navire à la suite d'une explosion de mine au nord de Messine par 28°19' nord de latitude et 15°41'est de longitude. Le navire disparut en quatre minutes entraînant les hommes couchés dans leurs cabines et qui n'avaient pas eu le temps d'en sortir »*

Ainsi, après avoir œuvré au sein du Service de santé pendant toute la guerre, Alexandre Antipas périt en mer, la paix revenue, à l'âge de 52 ans.

Sa mémoire est honorée sur la plaque commémorative de la Faculté de Médecine de Montpellier, et le Livre d'or des médecins morts pour la patrie.





# Albert GUITTON

(1881-1919)

Albert Marius Joseph Guitton naît le 24 septembre 1881 à Trets (Bouches du Rhône). Son père, Marius Henri, âgé de trente-huit ans, est cultivateur. Sa mère, Andrée Virginie Joséphine, est âgée de trente-cinq ans. Il a un frère, Paul, né en 1878, et une sœur, Justine, née en 1875.

En 1902, au moment de son conseil de révision à Digne, il est élève ecclésiastique. Il est classé dans le service auxiliaire en raison d'une légère imperfection physique. Il passe son baccalauréat (Lettres-Philosophie) à Aix-en-Provence en octobre 1903 et s'oriente vers la médecine. Il obtient l'année suivante son certificat PCN à Montpellier. Il va ensuite étudier à l'École de médecine de Marseille où il prend quatorze inscriptions trimestrielles entre septembre 1904 et janvier 1909. Il y passe ses deux premiers examens. Il s'inscrit ensuite à la Faculté de médecine de Montpellier où il passe les trois examens restants entre juin 1910 et mars 1912<sup>664</sup>. Il soutient enfin sa thèse de médecine le 2 mai 1913, sous la présidence du Professeur Carrieu. Inspirée par le Professeur Euzières, elle est intitulée « *Contribution à l'étude des symptômes épileptiques dans les états thyroïdiens.* » À cette date, il a perdu sa mère et son frère aîné. Il s'installe à La Cadière, dans le Var.

Lorsque la guerre éclate, il est affecté à l'hôpital militaire de Marseille<sup>665</sup>. Il est reconnu apte au service armé par la commission de réforme d'Aix du 25 septembre 1914 et passe comme soldat de deuxième classe à la 15<sup>ème</sup> section d'infirmier militaire. Il est en sursis d'appel jusqu'au 28 février 1915. Nommé médecin auxiliaire le 17 mars 1915, il est affecté au GBD de la 2<sup>ème</sup> division du corps expéditionnaire d'Orient<sup>666</sup>.

Cette division, formée par la 156<sup>ème</sup> division d'infanterie, est concentrée à Marseille avant de s'embarquer pour les Dardanelles où les combats sur la presqu'île de Gallipoli sont acharnés depuis le débarquement du 24 avril. Le GBD de la 2<sup>ème</sup> division est divisé en deux demi-groupes. L'ensemble de la division, ainsi que le premier demi-groupe est embarqué dès le 18 mai. Le deuxième demi-groupe, auquel appartient Albert Guitton, qui vient d'être promu médecin aide-major de 2<sup>ème</sup> classe le 18 avril, reste d'abord à Marseille avec le parc d'artillerie. Le groupe subit un entraînement intense jusqu'au 23 juin. « *Marche manœuvre de 18 kilomètres, avec exercice de relèvement de blessés, pansements, immobilisations de fracture, transports à bras d'hommes et à dos de mulets [...] exercices de redressement de blessés en terrain accidenté avec utilisation du terrain contre un feu supposé (feu d'infanterie, feu d'artillerie)*<sup>667</sup>. » Le 28 juin, il embarque à son tour sur le vapeur Dumbea, pour être dirigé sur Toulon, puis Moudros, base arrière de l'opération sur l'île de Lemnos, qu'il atteint le 4 juillet. Le 7 juillet, transporté par le remorqueur Marie-Antoinette, le demi-groupe débarque au cap Hellès, sur la presqu'île de Gallipoli, et gagne rapidement son campement sur la plage de Seddul-Bahr.

---

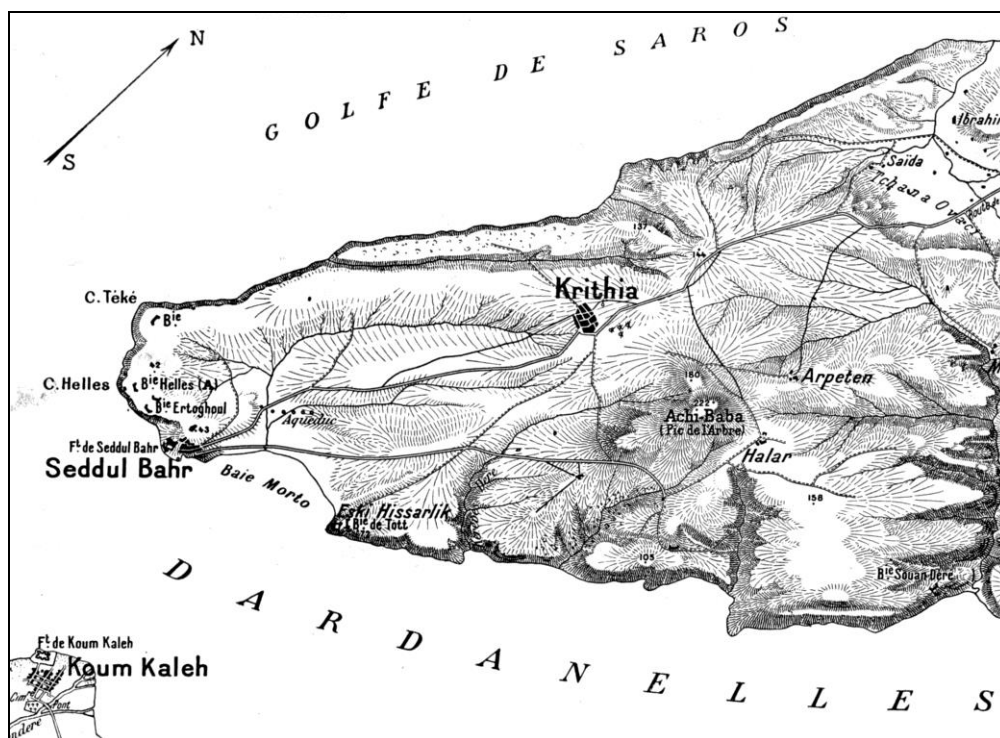
<sup>664</sup> Archives de la Faculté de médecine de Montpellier

<sup>665</sup> L'hôpital militaire de Marseille était situé 84 rue de Lodi. Il fut construit en 1848 et prit le nom d'hôpital Michel Lévy en 1913. Sa capacité initiale de 500 lits fut portée à 1 100 lits en 1914.

<sup>666</sup> Dossier d'officier. SHD. 5Ye 133169

<sup>667</sup> JMO du service de santé du corps expéditionnaire d'Orient .SHD 26N 76/11

Sur la presqu'île de Gallipoli, les positions sont pratiquement fixées. Après l'échec de la phase maritime de l'expédition, le débarquement a permis au corps expéditionnaire de s'établir sur la pointe de la presqu'île, dans un espace réduit ne dépassant pas cinq kilomètres en largeur avec à l'arrière la mer de tous côtés. Les tentatives de rompre le front turc ont échoué, les positions ennemies ayant été largement fortifiées longtemps à l'avance.



Pointe de la presqu'île de Gallipoli. (L'illustration 21 mai 1915)<sup>668</sup>

Une guerre de tranchée s'est instaurée. Les tranchées font face aux positions turques, et traversent la presqu'île dans toute sa largeur, sur plusieurs lignes, complétées par des tranchées de repos plus en arrière. Les conditions de vie y sont particulièrement éprouvantes, notamment du fait des conditions climatiques, de la poussière, des mouches, de l'atmosphère pestilentielle et de l'insalubrité. Les positions sont constamment bombardées à partir des hauteurs tenues par les Turcs, notamment la colline d'Atchi-Baba et la côte asiatique.

<sup>668</sup> L'illustration, 21 mai 1915, n°3770, p.589. Consultable sur [www.lillustration.com](http://www.lillustration.com)



Vue actuelle à partir de la colline d'Atchi-Baba.  
À droite, Krithia. À l'extrême gauche, Seddul-Bahr (photo Sylvestre Bresson)

L'absence de zone arrière gêne considérablement la logistique et le ravitaillement, l'évacuation des blessés et des malades devant se faire par voie maritime afin de désengorger les formations sanitaires installées de façon précaire sur la presqu'île. Lors des opérations importantes, les bateaux chargés de recueillir les blessés sont eux-mêmes souvent débordés.

C'est cette situation que trouvent les renforts amenés avec la deuxième section du GBD. On est à la veille d'une nouvelle attaque sur le ravin du Kérevès-Déré, où le commandement, une nouvelle fois, espère obtenir une trouée. Les combats, toujours aussi meurtriers, durent du 12 au 14 juillet. Les médecins du groupe ont été répartis en quatre équipes dont les rôles sont bien définis. Albert Guitton, dont c'est le premier engagement, est affecté au traitement des blessés légers avec un médecin auxiliaire et quatre infirmiers. 430 blessés graves ou très graves sont transportés par les brancardiers divisionnaires, renforcés par des équipes de brancardiers régimentaires, soit 112 hommes répartis en 28 équipes. À partir des postes de secours régimentaires, les blessés sont transportés en cheminant dans les boyaux et évacués jusqu'à l'ambulance n°3 installée à Seddul-Bahr. Les derniers blessés sont évacués le 14 au matin. Le 15 juillet, les deux sections du groupe de brancardiers divisionnaires sont réunies, et le service est réorganisé. Le camp du groupe est établi face à la baie Morto. Il est fréquemment battu par l'artillerie ennemie et les balles perdues. La situation est cependant désormais plus calme, mais l'état sanitaire des hommes est souvent préoccupant.

En août 1915, Albert Guitton quitte le GBD et passe au 1<sup>er</sup> régiment de marche d'Afrique. Il est affecté au 1<sup>er</sup> bataillon de ce régiment qui combat aux Dardanelles depuis le début de l'opération<sup>669</sup>. Le bataillon occupe alors un secteur sur les pentes du Kerevès-Déré, près de son embouchure dans le détroit. Il alterne les séjours aux tranchées et les périodes de repos au camp-bivouac des Cyprès, à l'ouest de Seddul-Bahr. Dans le même régiment, au deuxième bataillon, se trouve son collègue Paul Chavernac<sup>670</sup>, lui-même diplômé de la Faculté de médecine de Montpellier, ophtalmologiste à Marseille pendant la paix, qui sera tué dans l'Aisne en juillet 1918.

<sup>669</sup> Historique du 1<sup>er</sup> régiment de marche d'Afrique

<sup>670</sup> Voir dans ce recueil le parcours de Paul Chavernac (1877-1918)



La plage de débarquement de Seddul-Bahr. (L'Illustration 21 mai 1915)<sup>671</sup>

Du fait de son enlèvement, l'opération des Dardanelles touche à sa fin et les troupes alliées sont progressivement rembarquées pour rejoindre Salonique. Le gros du régiment est embarqué à Seddul-Bahr le 1<sup>er</sup> octobre. Le 1<sup>er</sup> bataillon reste encore sur place une semaine et rejoint le reste du régiment à Salonique, au camp de Zeitenlick, où il bivouaque jusqu'au 18 octobre. Joseph Vassal, médecin-chef du service de santé de la 156<sup>ème</sup> division écrit : « *Le camp de Zeitenlik est vaste. Il s'étend jusqu'au Vardar. Le terrain est bossué, désertique, sans un arbre. Nos braves soldats travaillent, les cantines fument, les tentes s'alignent par centaines [...] Demain matin, un de nos régiments part pour Uskub; nous ne tarderons pas à suivre. Il importe de secourir la Serbie avant tout [...] on prévoit une campagne pénible à tous les points de vue : combats, épidémies, températures basses*<sup>672</sup>. »

Le régiment va participer à l'opération destinée à secourir l'armée serbe. Transporté par voie ferrée, il arrive à Stroumitza-Station, dans la vallée du Vardar, près de la frontière bulgare. Vassal explique : « *Ici, ce n'est pas la ville bulgare de Stroumitza, mais un village près duquel se trouve le point de la voie ferrée Salonique-Uskub-Nish, qui correspond avec Stroumitza, distante de trente kilomètres environ au nord-est.* » Une attaque bulgare est déclenchée le 22 octobre afin de couper la voie ferrée entre Nish (actuellement Nis) et Salonique, essentielle pour le ravitaillement de l'armée Serbe. Des combats violents, notamment aux abords des villages de Gradec et Hudovo, permettent de tenir les positions et de repousser les forces bulgares sur les crêtes au-delà de la frontière<sup>673</sup>. Albert Guitton est cité à l'ordre du régiment pour sa conduite, le 10 novembre 1915 : « *Le 22 octobre à Hudovo, a fait preuve du plus grand dévouement professionnel et du plus grand courage devant l'ennemi.* » Il reçoit pour cela la croix de guerre.

Le front se stabilise dans cette région du Vardar. Le 1<sup>er</sup> bataillon est en position au village de Kaluklovo. Albert Guitton quitte ce bataillon pour rejoindre Paul Chavernac au 2<sup>ème</sup> bataillon, en position à Güleli-Gradec. Les deux médecins ont donc eu des relations étroites. Durant le mois de novembre, les positions restent à peu près inchangées, malgré une légère avance après les combats du 16 et 17 novembre. À la fin du mois, les conditions climatiques deviennent rudes avec d'abondantes chutes de neige et des températures atteignant  $-15^{\circ}$ . La pression des forces bulgares très supérieures en nombre rend impossible la jonction avec l'armée serbe, qui est acculée à une retraite tragique à travers les mon-

<sup>671</sup> L'Illustration, 21 mai 1915, n°3770, p.589. Consultable sur [www.lillustration.com](http://www.lillustration.com)

<sup>672</sup> Vassal Joseph. Dardanelles- Serbie- Salonique. Impressions et souvenirs de guerre (Avril 1915- Février 1916). Librairie Plon, Paris, 1916

<sup>673</sup> JMO du 1<sup>er</sup> Régiment de marche d'Afrique. SHD 26N 856/1

tagnes enneigées pour gagner l'Albanie. L'attaque bulgare du début décembre conduit les troupes françaises à se replier. Le mouvement de retraite de la 156<sup>ème</sup> division commence le 9 décembre, avec des combats d'arrière-garde et de retardement. Cette retraite est décrite par Joseph Vassal : « *Les Bulgares sont là, à Gradec. Nos premières lignes résistent, mais les attaques deviennent de plus en plus mordantes ; libres de partout, les Bulgares se jettent sur nous [...] Nous tiendrons bon jusqu'au bout [...] Les autos ont déversé leurs blessés à l'ambulance, et l'ambulance en a garni des wagons et des wagons ; les images ensanglantées ont promené parmi nous leurs processions*<sup>674</sup>. » Le 9 décembre, le pont de Stroumitza-station est dynamité.

La frontière grecque est franchie le 12. Ce jour-là, sur Guevguéli, Vassal écrit : « *Dans la nuit, détonations formidables. Je m'imagine que ce sont des coups de canon ; la voie ferrée, les ponts sautent [...] Brouillard épais, Défilé serré de troupes et de convois ; on se hâte. Le pont va être dynamité [...] Nous traversons littéralement les flammes pour sortir de la ville. Des troupes partout encore.* » Le repli se poursuit de façon méthodique. À partir du 16, le régiment participe à l'organisation du camp retranché de Salonique, en tenant un secteur de première ligne au nord de Vatiluk en liaison avec le 175<sup>ème</sup> RI.

Le 18 avril 1916, Albert Guitton passe à la compagnie 28/1 du 28<sup>ème</sup> bataillon du génie. Cette compagnie est à la disposition de la 113<sup>ème</sup> brigade de la 57<sup>ème</sup> division. Elle est alors dans le secteur de Sarigol et Alessia (Alessia), au sud de Doïran<sup>675</sup>. Elle participe aux travaux d'aménagement des routes et des pistes qui assurent les communications de la division. Les travaux quotidiens sont pénibles. En juillet, « *l'état sanitaire des troupes laisse à désirer du fait de la chaleur et du paludisme par endroit*<sup>676</sup> ». Un repos complet est prescrit pendant dix jours. La division est engagée dans les pentes sud du massif du Béles (Belech), pendant la bataille qui aboutit à la prise de Doïran le 10 août.

Le 6 septembre, la compagnie embarque à la gare de Sarigol pour être transportée à Verria où elle rejoint le reste de la division. C'est alors l'offensive alliée sur Monastir (Bitola), avec la prise de Florina le 17 septembre, l'occupation d'un secteur au nord de Florina et la progression au sud-est du lac de Prespa. L'offensive se poursuit sur la ligne fortifiée de Kénali, avec la poursuite des Bulgares en retraite, jusqu'à la prise de Monastir le 19 novembre, l'occupation du terrain conquis au nord de Monastir et dans la boucle de la Cerna (Tchernia). Le front se stabilise à nouveau<sup>677</sup>.

Albert Guitton change d'affectation et rejoint le 175<sup>ème</sup> RI le 4 décembre 1916. Ce régiment appartient à la 156<sup>ème</sup> division. Il vient d'être relevé après avoir été engagé dans des combats de montagne très durs dans la boucle de la Cerna. Il est transporté dans le secteur de Brusnik, au nord-ouest de Monastir, où il va relever des troupes italiennes à partir du 2 janvier 1917. Il exécute des travaux dans ce secteur, repousse plusieurs contre-attaques bulgares-allemandes, participant à l'organisation et à la défense du front au nord de Monastir<sup>678</sup>. Il est relevé le 31 juillet. Albert Guitton a été évacué pour maladie le 30 juillet. Il quitte le régiment pour être affecté le 4 août à l'ambulance n°2 de la 57<sup>ème</sup> division.

Il arrive dans cette formation le 5 août 1917 et prend son service le jour-même. L'ambulance 2/57 est alors positionnée à Skocivir, sur la rive sud de la boucle de la Cerna, au nord-ouest de Florina<sup>679</sup>. Elle va y rester jusqu'à la grande offensive du 15 septembre 1918. Elle a une double fonction médicale et chirurgicale. Albert Guitton est nommé médecin aide-major de 1<sup>ère</sup> classe le 11 août.

L'ambulance reçoit le 18 août la visite du prince régent de Serbie et le 24 août celle de Justin Godart, sous-secrétaire d'état au service de santé, en tournée d'inspection des formations sanitaires du front d'Orient. Le front restant stable, l'ambulance occupe le même emplacement. Son journal de marche ne relate pas d'événement important pendant les mois qui suivent, jusqu'au printemps 1918.

<sup>674</sup> Joseph Vassal, *op.cit.*

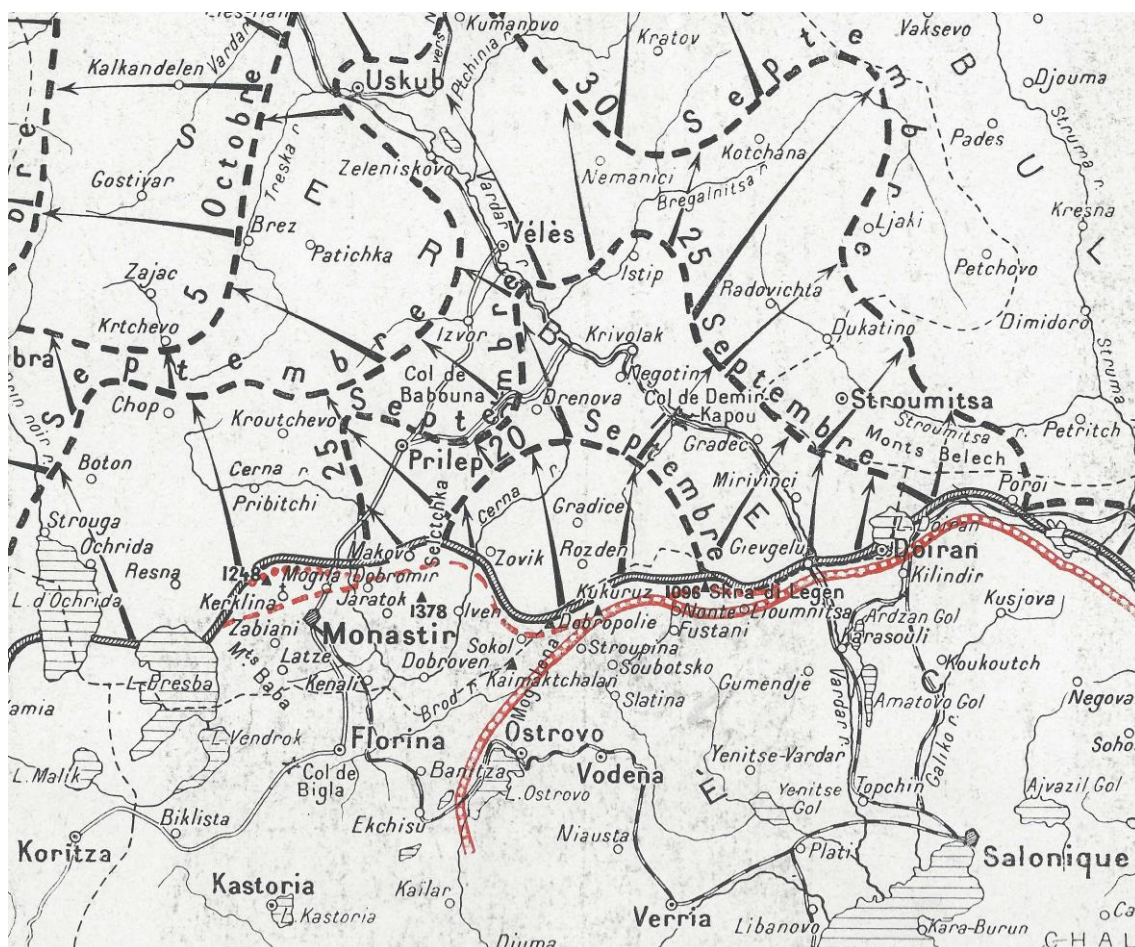
<sup>675</sup> JMO de la compagnie 28/1 du génie. SHD 26N 1312/

<sup>676</sup> JMO de la direction du service de santé de la 57<sup>ème</sup> division d'infanterie. SHD 25N 373/15

<sup>677</sup> JMO du 3<sup>ème</sup> groupe de divisions d'infanterie de l'Armée Française d'Orient. SHD 26N 98/6

<sup>678</sup> Historique du 175<sup>ème</sup> RI pendant la guerre de 1914-1919. Anon. Imprimerie Berger-Levrault. Nancy- Paris – Strasbourg, ND

<sup>679</sup> JMO de l'ambulance 2/57. Centre de documentation du musée du val de grâce. Carton 903.



Carte des opérations en Grèce et en Serbie (L'album de la guerre)<sup>680</sup>

Le 19 avril, l'ambulance est dotée d'une baraque *Robert* montée pour servir de salle d'opération. Le 24 mai, l'ambulance est dotée d'une baraque *Cochet*<sup>681</sup>. Le 23 juin, la princesse Narischkine revient à l'ambulance avec le groupe chirurgical dont elle est l'infirmière principale et une voiture automobile de radiologie. Du 14 août au 1<sup>er</sup> septembre 1918, des travaux sont entrepris dans le but d'améliorer l'installation chirurgicale. On installe un pavillon opératoire contenant une vaste salle d'opération, un vestibule contenant les installations de stérilisation, une salle de pansements réservée aux interventions septiques, et la radiographie. On installe également une baraque *Cochet* destinée à l'hospitalisation des grands blessés. Des tentes du type anglais, destinées aux blessés les plus graves, reçoivent un plancher. Il s'agit de préparer l'ambulance à l'offensive prévue à la mi-septembre. Le général Henrys, commandant l'Armée Française d'Orient, visite l'ambulance à deux reprises. Sa capacité est portée de 120 à 250 malades. Les travaux sont terminés le 14 septembre. Le service de radiologie est prêt à fonctionner le 15.

Après une intense préparation d'artillerie, l'offensive conçue par le général Franchet-d'Esperey est déclenchée le 15 septembre 1918. Les premiers blessés arrivent le 16 septembre. Ils sont triés, nettoyés et pansés dans une baraque *Robert* affectée au triage, répartis dans les salles ou envoyés en salle d'opération où ils sont radiographiés et opérés immédiatement si l'urgence est reconnue. Les blessés arrivent

<sup>680</sup> L'album de la guerre. L'illustration. Tome 2. p.1008. Consultable sur [www.lillustration.com](http://www.lillustration.com)

<sup>681</sup> Types de baraques démontables utilisées pour l'aménagement de certaines formations sanitaires mobiles.

ainsi jusqu'au 1<sup>er</sup> octobre. En effet, l'offensive permet aux forces alliées (Français, Serbes, Grecs, Italiens et Anglais) d'enfoncer le front bulgare en passant à travers le massif du Dobropolje. L'avance est fulgurante. Les troupes serbes d'enfoncent dans la trouée, atteignant Vélès le 23. La frontière bulgare est franchie le 26 septembre. Le même jour Uskub (actuellement Skoplje) est prise après un raid à travers la montagne du groupement de cavalerie du général Jouinot-Gambetta. La Bulgarie capitule le 29 septembre. L'Armée d'Orient va poursuivre sa marche à travers l'Autriche-Hongrie, dont elle précipite l'effondrement.

Le 1<sup>er</sup> octobre, une antenne de l'ambulance comprenant le groupe chirurgical est détachée pour se porter en avant à Uskub. Le reste de l'ambulance engage sa marche en avant, faisant étape notamment à Monastir, Prilep, Izvor, passant le col de Babouna, atteignant Vélès, pour arriver à Uskub le 11 octobre. L'ambulance fonctionne du 13 au 20 octobre à l'hôpital d'Uskub, dans les locaux occupés auparavant par une formation sanitaire bulgare-allemande. Pendant cette période, l'ambulance enregistre 678 entrées et 46 décès. L'épidémie de grippe fait des ravages. Quatre officiers y succombent parmi lesquels un médecin aide-major. Le 21 octobre, l'ambulance reçoit une lettre de félicitation du directeur du service de santé et du général Henrys. Albert Guitton est apprécié par le médecin-chef de sa formation : « *Médecin très dévoué, d'une très grande compétence professionnelle et d'une haute culture générale. S'est montré en maintes occasions constamment à la hauteur de sa tâche apportant aux malades et aux blessés qu'il avait à soigner non seulement des soins éclairés, mais aussi un réconfort moral dont beaucoup avaient grand besoin. S'est en plusieurs circonstances dépensé sans compter et a été au-dessus de tout éloge*<sup>682</sup>. »

Le 28 octobre, l'ambulance se met en route pour Nisch (Nis). Elle gagne Sofia le 30 octobre et arrive à Nisch, en Serbie le 1<sup>er</sup> novembre. Le déplorable état des routes rend cependant ces déplacements très difficiles. Le 2 novembre, l'ambulance s'installe dans une caserne transformée en hôpital par les Allemands pendant l'occupation de la ville. Elle est complétée par l'ambulance 8/3. L'ensemble comprend 11 médecins. Jusqu'au 19 novembre, elle reçoit de nombreux malades, tous atteints de grippe de gravité diverse. Pendant cette période, l'ambulance reçoit 469 malades et déplore onze décès. Les médecins assurent d'autre part un service de place. Le 20 novembre, l'ambulance est à nouveau déplacée pour s'installer à Semendria (actuellement Smederovo), au sud-est de Belgrade où elle s'installe dans deux bâtiments autrefois occupés par des écoles. Elle doit augmenter sa capacité d'accueil à 500 lits en ouvrant une troisième, puis une quatrième annexe. En effet, les cas de grippe sont toujours très nombreux, certains se terminant tragiquement du fait des complications pulmonaires. Ce n'est qu'à partir du 5 janvier 1919 que les évacuations diminuent. Les médecins et le personnel se dépensent sans compter. Albert Guitton reçoit une nouvelle appréciation élogieuse : « *Le Médecin aide-major Guitton a été pendant l'épidémie de grippe qui sévissait en octobre, novembre et décembre 1918 d'un dévouement sans borne. Malade lui-même, il n'a pas voulu abandonner son service et les patients confiés à ses soins. Est pour le médecin-chef d'une formation un collaborateur précieux.* »

Le 16 janvier 1919, l'ambulance quitte Semendria pour Neusatz, en Hongrie (actuellement Novi Sad, en Serbie). Les malades sont évacués. Le 20 janvier, Albert Guitton, se sentant fatigué, est pris de vomissements. Il est évacué sur l'hôpital de Neusatz occupé par le 3<sup>ème</sup> groupe de brancardiers de corps, de même que plusieurs infirmiers présentant les mêmes symptômes. Le 26 janvier, alors que l'ambulance s'est à nouveau déplacée, on apprend que les malades laissés à Neusatz sont atteints de typhus. Le 27 janvier, un télégramme informe qu'Albert Guitton est dans un état désespéré. Il meurt en effet le 4 février 1919, à l'âge de 38 ans.

Sa mémoire est honorée sur le monument aux morts de La Cadière, la plaque commémorative de la Faculté de médecine de Montpellier, et le Livre d'or des médecins morts pour la patrie.

---

<sup>682</sup> Dossier d'officier. SHD. 5Ye 133169





# Épilogue

## 1921

Le 5 novembre 1921, le président de la république, M. Millerand, se rendit à Montpellier pour une visite officielle, à l'occasion du 7<sup>ème</sup> Centenaire de la Faculté de médecine.

Dès son arrivée dans le vestibule de la Faculté, le président vint se recueillir devant la plaque de marbre perpétuant la mémoire de ceux qui étaient tombés au champ d'honneur, et déposa une palme d'or au milieu des fleurs déjà répandues. Cette plaque, dont la confection avait été décidée dès novembre 1916, venait d'être posée quelques jours auparavant. Pour en établir la composition, il avait fallu un long travail de recherche auprès des familles, par voie de presse, et un recensement effectué par les autorités de la Faculté tout au long de la guerre et dans les premières années qui la suivirent.

Ce travail fut mené à bien et l'élaboration de la plaque fut confiée à une commission des beaux-arts, créée à cette occasion et chargée également de faire élaborer les diverses inscriptions qui figurent depuis dans l'atrium de la Faculté.

À l'échelon national, il fut envisagé d'ériger un monument national situé au sein de la Faculté de médecine de Paris. Certains proposèrent d'édifier ce monument à la Faculté de médecine de Strasbourg, revenue dans le giron national. Ce projet fut abandonné, chaque Faculté ou École de médecine confectionnant sa propre plaque commémorative.

En revanche, le projet de Livre d'or regroupant non seulement les noms des médecins et étudiants disparus, mais aussi toutes les citations obtenues par eux et par ceux qui avaient survécu, tel qu'il avait été envisagé par le conseil de Faculté en décembre 1915 (et dont on trouve l'ébauche dans les rapports annuels du doyen), ne vit pas le jour. C'est au plan national que fut réalisé le Livre d'or des médecins morts pour la patrie, regroupant les listes établies par chaque faculté ou école, comportant chaque fois que cela fut possible les noms, prénoms, date et lieu de naissance, grade, unité ou formation sanitaire, faculté ou école d'origine et citations ayant paru au J.O. Le livre d'or comporte en outre de nombreux articles évoquant le rôle du Service de Santé et une riche documentation iconographique. À Montpellier, le Professeur agrégé Margarot fut chargé du travail de révision des listes fournies.

Les noms figurant sur la plaque commémorative et dont les parcours sont évoqués dans ce recueil sont ceux des personnes décédées dans la zone des armées ou en mer<sup>683</sup>. L'absence de certains noms donna lieu parfois à l'incompréhension de familles déçues. Il fut répondu à celle d'un étudiant : « *Il a été décidé par la Faculté que ne seraient inscrits sur le tableau posé à la Faculté que les étudiants morts au champ d'honneur ou décédés dans les hôpitaux de l'avant, quelques jours après, des suites de leurs blessures*<sup>684</sup>. » Ainsi, la liste des médecins et étudiants figurant dans le Livre d'or est plus longue, incluant les noms de ceux qui sont morts dans la zone de l'intérieur, généralement de maladie contractée en service. La plupart ont obtenu la mention. « *Mort pour la France* » et figurent dans le fichier « *Mémoire des hommes* ». Nous en fournissons la liste en annexe.

Lors de la mise en place de la plaque commémorative, celle-ci comportait 56 noms. Celui de Gaston Chossut-Perret fut rajouté, comme nous l'avons vu, en 1926, après l'intervention insistante de son père.

---

<sup>683</sup> A quelques exceptions près

<sup>684</sup> Archives de la Faculté de médecine. 1 MED 131

Celui d'Alexandre Antipas fut également rajouté, à une date inconnue. Mais là ne s'arrête pas l'histoire de cette plaque de marbre.

## 2014

L'année 2014 fut marquée par le début des commémorations du Centenaire de la Grand Guerre, qui donna lieu à de nombreuses manifestations à travers tout le pays. Dans ce contexte, l'Université Montpellier 1 et en son sein la Faculté de médecine organisa une importante exposition intitulée : *14/18. Médecine au champ d'honneur. Des hommes et des avancées médicales à Montpellier*. Son objectif principal était d'évoquer le destin tragique des médecins, étudiants et membres du personnel de la Faculté dont le parcours est évoqué dans le présent ouvrage. De nombreux documents, issus des archives de la Faculté, d'archives familiales prêtées par les descendants de certains disparus, furent présentés au public. La vie de la Faculté, juste avant et surtout pendant la guerre fut aussi largement retracée. L'évolution du Service de Santé fut illustrée par de nombreux objets, équipements et uniformes généreusement prêtés par des collectionneurs privés. Enfin, certaines avancées médicales survenues pendant ces années tragiques pour répondre aux immenses besoins qu'exigeaient les soins aux blessés furent mises en avant à travers divers objets issus notamment des collections du conservatoire d'anatomie de la Faculté. Ce fut le cas en particulier de la transfusion sanguine, des progrès de la chirurgie, de la radiologie, de la réadaptation fonctionnelle et professionnelle des invalides de guerre, des traumatismes psychiques. Des conférences vinrent enrichir le propos. Le succès de la manifestation confirma l'intérêt que le public porte à ce type de commémoration.

La clôture de l'exposition intervint le 12 novembre 2014, en même temps que la traditionnelle cérémonie du souvenir en mémoire des morts des deux guerres mondiales, sous la conduite du doyen de la Faculté. Elle revêtit, cette année-là, un sens particulièrement poignant. Quelques-unes des biographies présentées dans ce recueil furent brièvement présentées.

Le destin d'Emile Granier, dont le nom ne figurait pas encore sur la plaque commémorative, fut évoqué pour la première fois au sein de sa faculté d'origine, cent ans après sa mort. C'est à l'issue de cette cérémonie qu'il fut décidé par les autorités de la Faculté de faire graver son nom sur la plaque.

Cette gravure fut réalisée le 24 avril 2015. La Faculté de médecine réparait ainsi l'oubli involontaire accompli un siècle auparavant.

## Abréviations

AEF	Afrique équatoriale française
AFO	Armée Française d'Orient
BCA	Bataillon de chasseurs alpins
BCP	Bataillon de chasseurs à pied
BTS	Bataillon de tirailleurs sénégalais
CEO	Corps expéditionnaire d'Orient
DI	Division d'infanterie
GBC	Groupe de brancardiers de corps d'armée
GBD	Groupe de brancardiers divisionnaires
GMP	Gouvernement militaire de Paris
HOE	Hôpital d'évacuation
J.O.	Journal officiel
JMO	Journal des marches et opérations
M. Aux.	Médecin auxiliaire
M. A.-M.1	Médecin aide-major de 1 <sup>ère</sup> classe
M. A.-M.2	Médecin aide-major de 2 <sup>ème</sup> classe
M.-M.1	Médecin major de 1 <sup>ère</sup> classe
M.-M.2	Médecin major de 2 <sup>ème</sup> classe
PC	Poste de commandement
PS	Poste de secours
RAC	Régiment d'artillerie de campagne
RAL	Régiment d'artillerie lourde
RAP	Régiment d'artillerie à pied
RG	Régiment du génie
RI	Régiment d'infanterie
RIC	Régiment d'infanterie coloniale
RICM	Régiment d'infanterie coloniale du Maroc
RIT	Régiment d'infanterie territoriale
RMA	Régiment de marche d'Afrique
RMT	Régiment de marche de tirailleurs
RMZ	Régiment de marche de zouaves
RPS	Réserve de personnel sanitaire
SHD	Service historique de la défense
SIM	Section d'infirmiers militaires



## Index des biographies

ABEILLE François.....	253
ALESSANDRI Antoine .....	97
ALRIC Émile.....	49
ANDRIANJAFY .....	179
ANTIPAS Alexandre.....	323
ARNOUX Ferdinand.....	101
ARRIBAT Léon .....	305
AUBERT Raymond.....	75
AYMES Léonce .....	27
BADER René .....	239
BENOÎT Pierre.....	85
BERTHOMIEU Joseph.....	141
BERTRAND Henri .....	115
BERTRAND Marcel .....	203
BLACHE Auguste.....	313
BLANICH Bonaventure.....	215
BLAUVAC Henri.....	63
BLOMME Edmond.....	127
BOISSIN Jean .....	69
BONNAUD Joseph .....	187
BOULET Louis .....	37
BOURJADE Christian.....	131
CABANES Paul .....	175
CAILLOL Armand.....	299
CAMUS René.....	223
CAYROL Jean.....	197
CHAVERNAC Paul .....	273
CHOSSUT-PERRET Gaston .....	21
DUFFOURS Louis .....	35

DUPLESSIS de POUZILHAC Georges .....	227
EIGLIER Henri .....	123
ESPAGNE Victor.....	183
FREICHE Antonin .....	259
FAYAUD-MARTIN Raoul .....	201
FIOLLE Paul .....	159
FOUSSENQ Joseph .....	91
GIRARD Albert .....	265
GIRAUD Camille.....	281
GOUDET Claude .....	61
GRANIER Émile.....	31
GUITER Jules .....	263
GUITTON Albert.....	329
JEAN d'AIGUILLON Henri.....	137
JEANJEAN Pierre.....	111
LAURENT Jules .....	143
LHUILIER Paul.....	147
NEGRET Henri .....	171
NEOLLIER Albert .....	43
NEOLLIER Paul .....	43
PIERRUGUES Jean .....	291
PRADINES Henri .....	231
RAYMOND Maurice.....	269
RAYNAL Paul .....	209
ROUCOULES Eugène.....	51
SALAGER Edmond.....	79
SCEMAMA Nathan .....	233
TARDIEU Eugène .....	307
VINCENT Pierre.....	283
WARNERY Maurice .....	151

## Unités d'affectation

L'index suivant montre la variété et le nombre des affectations des personnages du mémorial. Lorsque le nom est inscrit en caractère gras, il s'agit de la dernière affectation occupée au moment de la survenue du décès.

### Régiments d'infanterie

21e RI : **Freiche**

24e RI: **Duplessis de Pouzilhac**

40e RI : **Aymes**

46e RI : Pierrugues

51e RI : Eiglier

53e RI: Bertrand Marcel, Freiche

53e RI dépôt: Blache

59e RI : **Bertrand** Marcel

81e RI: **Alric**, Guiter, Raymond

92e RI: dépôt:Blache

100e RI : **Goudet**

106e RI : **Blauvac**

111e RI : **Bertrand** Henri, Abeille

112e RI: Blauvac

115e RIT : Blanich

122e RI: **Guiter**, Girard

122e RI : dépôt: Caillol

140e RI: Caillol

143e RI: Goudet

144e RIT: Freiche

159e RI: Cabanès

161e RI: **Cabanès**

173e RI: Blache

175e RI: Guitton

269e RI: Négret

287e RI: **Blomme**

233e RI: **Vincent**

234e RI : **Giraud**

241e RI : **Camus**

253e RIT : Blanich

255e RI : Camus, Cabanès

319e RI : **Arribat** Léon



327e RI : Vincent  
328e RI : **Chavernac**  
340e RI : **Abeille, Jean d'Aiguillon**  
414e RI : **Jeanjean**

### **Bataillons de chasseurs**

12e BCA : **Benoît**  
22e BCA: **Boissin**  
32eBCA : **Lhuillier**  
62e BCA : **Espagne**  
6e BCP: Giraud  
45e BCP: **Blanich**  
121e BCP: Raymond

### **Régiments coloniaux**

4e RIC : Roucoules, Fiolle  
8e RIC: **Fiolle**  
56e RIC : **Alessandri**  
1<sup>er</sup> RIC (mixte) = 6<sup>e</sup> bataillon colonial du Maroc : **Roucoules**  
Troupes coloniales (AEF): **Duffours**

### **Régiments d'Afrique**

1<sup>er</sup> RM d'Afrique : Chavernac, Guitton  
1<sup>er</sup> régiment de chasseurs d'Afrique : Tardieu  
2e RMZ: **Boulet, Raynal**  
3e RM de tirailleurs algériens : **Warnery**  
3e RTM **Andrianjafy**  
4e RMT: **Aubert**  
8e RMT: **Bader, Fayaud-Martin**  
78e bataillon de tirailleurs sénégalais : **Raymond**  
Bataillon mixte d'Etapes, AFO : **Fayaud-Martin**

### **Régiments du Génie**

2e Génie (Cie 17/3): **Néollier Pierre, Néollier Albert**  
11e Génie: Freiche  
28e bataillon du génie (cie 28/1) : Guitton

### **Régiments d'artillerie**

7e RAC : Pradines  
19e RAC : **Granier**  
28e RAC, 49<sup>e</sup> batterie de 95: **Berthomieu**

30e RAC : Duplessis de Pouzilhac  
45e RAC, 10e batterie: **Négret**  
62e RAC : Freiche  
3e RAC: **Cayrol** Bennoni Jean  
10e RAC: Blache  
19e RAC (parc d'artillerie): **Laurent** Jules  
29e RAC: **Eiglier** Henri  
1er RAM: **Pradines** Henri Jean  
2e RAM : Duplessis de Pouzilhac  
5° RAP : **Bourjade**  
103e RAL: Blache  
130e RAL: **Girard** Albert Léon  
303e RAL: **Blache** auguste

### **Sections d'infirmiers militaires**

3e SIM: Freiche  
10e SIM: Pradines  
14e SIM: Arribat, Freiche, Girard, Giraud  
15e SIM: **Antipas, Fousseq**, Espagne, Giraud, Pierruges  
16e SIM : Boulet, Caillol, Salager, Jeanjean, Bourjade, Lhuillier, Négret, Raynal, Warnery  
27e SIM : Freiche

### **Groupes de brancardiers**

GBD 2e DI : Pradines  
GBD 37e DI : **Salager**, Raynal, Boulet  
GBD 32e DI : Bertrand Marcel  
GBD 51e DI : Vincent  
GBD 2e division du CEO : Guitton

### **Ambulances**

Ambulance 2/57 : **Guitton** Albert  
Ambulance 5/55 : Pierruges  
Ambulance 1/65 : Jean d'Aiguillon  
Ambulance 1/69 : Blomme  
Ambulance 213 (27° DI) : Caillol  
Ambulance 16/1 : Girard  
Ambulance 7/15 : Pierruges  
Ambulance 8/15 : Abeille  
Ambulance 12/15 : Bonnaud  
Ambulance 11/21 : Jean d'Aiguillon  
Ambulance alpine n°7 : **Tardieu**  
Ambulance alpine 1/65 : Espagne

Ambulance n°3, 2ème division du CEO : Arnoux

Ambulance divisionnaire n°5 (AFO) : **Caillol**

### **Hôpitaux**

HOE n° 34 de Wayenburg : Vincent

Hôpital de Bar le Duc (Hôpital Exelmans) : **Bonnaud**, Abeille

Hôpital complémentaire n°46 de Béziers : Cabanès

Hôpital complémentaire n°30 de Rodez : Caillol

Hôpital complémentaire n°34 d'Albi : Cayrol

Hôpital complémentaire n° 39 d'Alès : Abeille

Hôpital complémentaire n°1 de Montpellier : Salager

Hôpital complémentaire n°2 de Montpellier : Salager

Hôpital complémentaire n°3 de Montpellier : Warnery

Hôpital complémentaire n°74 de Cannes : Chavernac

Hôpital complémentaire n°59 de Marseille (Lazaret du Frioul) : Antipas

Hôpital complémentaire n°5 d'Amiens : Vincent

Hôpital complémentaire n°78 d'Amiens : Vincent

Hôpital complémentaire n°189bis de Lyon : Girard

## Liste des Médecins et étudiants inscrits sur le Livre d'or et ne figurant pas sur la plaque commémorative

(Les noms précédés d'un astérisque \* figurent au fichier des Morts pour la France)

- \*ALBIOUSSE-DORIE (D') Pierre, né le 9 mars 1890 à Uzès (Gard), mort le 13 octobre 1918 à Paris.  
Docteur en 1909. M.A.-M.2. Service de santé du GMP
- ALLANCHES Pierre, Jean, Joseph, né le 9 mars 1882 à Javols (Lozère), mort à Mailly le 20 octobre 1918.  
Docteur en 1910, Médecin à Aumont (Lozère). M.-M.1, 20<sup>ème</sup> région militaire.
- \*BARASCUD Marcel, Adolphe, né le 23 avril 1895 à Mèze (Hérault), mort le 5 octobre 1918 à Nice.  
Étudiant. M.aux, 241<sup>ème</sup> RAC
- \*BILLEY Gaston, Louis, Dominique, Charles, né le 2 avril 1885 à Meudon (Yvelines, ex-Seine-et-Oise), mort à Surdon (Orne) le 10 octobre 1918  
M.A.-M.2, 5<sup>ème</sup> RG
- \*CABANES Louis, Victor, François, né le 28 octobre 1883 à Vabres (Aveyron), mort le 8 octobre 1918 à Montpellier.  
Docteur en 1913, M.A.-M.1, 16<sup>ème</sup> région militaire
- \*CAILLOL Paul, Gabriel, né le 11 décembre 1863 à Ginestas (Aude), mort le 13 juillet 1917 à Montpellier.  
Docteur en 1889, Médecin à Bizanet (Aude), M.A.-M.1, 16<sup>ème</sup> SIM
- \*CAZANOVE Elie, Adolphe, Louis, né le 25 juillet 1897 à Nivian (Aude), mort le 4 janvier 1915 à Carcassonne (Aude)  
Docteur en 1893, Médecin à Carcassonne, M.-M.1 Médecin-chef de l'hôpital temporaire n°5 à Carcassonne.
- \*LAGRIFFOUL Albert, Jean, Paul, né le 21 mai 1874 à Narbonne (Aude), mort le 8 octobre 1918 à Montpellier.  
Docteur en 1900, Professeur agrégé à la Faculté de médecine de Montpellier, Médecin à Montpellier, M.-M.2, 16<sup>ème</sup> région militaire.
- LAVIE Léon, Alexandre, Joseph, né le 16 août 1889 à Aubagne (Bouches-du-Rhône), mort le 19 septembre 1914 à Fleury-les-Aubrais (Loiret).  
Docteur en 1913, M. Aux, 58<sup>ème</sup> RI.
- \*MAILLET François, Marius, Gabriel, né le 2 janvier 1884 à Montpellier, mort le 17 octobre 1918 à Bayon (Meurthe-et-Moselle)  
Docteur en 1910, Médecin à Montpellier, M.A.-M.2, Hôpital de corps d'armée n°n°2, ambulance 11/13
- \*MERCIER Paul, Marie, né le 6 juillet 1874 à Bessèges (Gard), mort le 2 juillet 1918 à Marseille.  
M.A.-M.2, Service de santé de la 15<sup>ème</sup> région militaire
- MORACCHINI Don Philippe, né le 13 décembre 1869 à Perelli (Corse), mort le 18 janvier 1917 à Bastia (Corse).  
Docteur en 1897, Médecin à San-Lorenzo (Corse), M. A.-M.1, 125<sup>e</sup> RIT
- \*POESY Joseph, André, Philomène, Marie, Isidore, né le 6 septembre 1880 à Roquebillière (Alpes-Maritimes), mort le 4 août 1918 à Clermont (Oise).  
Docteur en 1907, Médecin à Marseille, M.A.-M.1, 210<sup>ème</sup> RAC.

- \*POUGET Léon, Félicien, François, Balthazar, né le 10 janvier 1892 à Saint-Thibéry (Hérault), mort le 4 septembre 1918 à Palavas (H.  
Étudiant, M.Aux, 16<sup>ème</sup> SIM
- ROGER Joseph, Marie, Henri, né le 2 novembre 1870 à Puisserguier (Hérault), mort le 31 juillet 1915 à Diénay (Côte-d'Or).  
Docteur en 1897, Médecin à Moulins, M.A.-M.1, Service de santé de la 13<sup>ème</sup> région militaire.
- \*ROUCAIROL Joseph, Louis, Marie, Antoine, né le 31 juillet 1879 à Pézenas (Hérault), mort le 17 septembre 1918 à Cette (actuellement Sète, Hérault).  
Docteur en 1898, médecin à Pézenas, M.-M.2, médecin-chef de l'hôpital complémentaire n°14 à Cette, Croix de guerre, Chevalier de la Légion d'honneur.
- SALVA Louis, né le 16 juin 1844 à Agde (Hérault), mort le 12 mai 1916 à Montpellier.  
Docteur en 1871, Médecin à Agde, M.-M1, Hôpital complémentaire n°1
- SANGOUARD Paul, né le 9 avril 1886 à Port-Saïd (Égypte).  
Docteur en 1914
- \*SUQUET Arsène, Léon, né le 7 juin 1880 à Clermont-l'Hérault, mort le 10 septembre 1918 à Montpellier.  
Docteur en 1904, Médecin à Nîmes, M.-M2, Hôpital mixte de Montpellier.
- \*VALENSI Robert, né le 10 août 1884 à Tunis (Tunisie), mort le 25 juin 1919 à Oran (Algérie).  
Docteur en 1908, Médecin à Tunis, M.-M.1, Direction du Service de Santé d'Oran.

## Bibliographie

ASSOCIATION NATIONALE POUR LE SOUVENIR DES DARDANELLES ET DU FRONT D'ORIENT, *Dardanelles Orient Levant 1915-1951. Ce que les combattants ont écrit*, L'Harmattan, Paris, 2005.

AUDOUIN-ROUZEAU S., BECKER J.-J. (dir.), *Encyclopédie de la Grand Guerre 1914-1918*, Bayard, Paris, 2004.

AURIOL J.-C., *Verdun 1916. Un regard sur l'histoire d'une bataille*, Tirésia, 2006

BOUCARD B. *Brancardiers ! Des soldats dans la Grand Guerre*. Ysec Editions, Louviers, 2015.

BOUISSON A., *De Pierrefeux au champ d'honneur 1914-1918*. Les éditions du net, Suresnes, 2014.

BROUILHET A.-R., *Les héros sans gloire*, Charles Lavauzelle, Paris, 1927

BUFFETAUT Y., *Atlas de la première mondiale*. Éditions Autrement, Paris, 2005.

CAZALS R. (dir.), *500 témoins de la Grand Guerre*. Éditions midi-pyrénéennes/Edhisto, Portet-sur-Garonne, 2013.

CRU J.N., *Témoins. Essai d'analyse et de critique des souvenirs de combattants édités en français de 1915 à 1928*. Les étincelles, Paris, 1929.

DELAPORTE S., *Les médecins dans la Grande Guerre 1914-1918*. Bayard, Paris, 2003.

DUCASSE A., MEYER J., PERREUX G., *Vie et mort des Français. 1914-1918*. Hachette, Paris, 1959.

DUHAMEL G., *La pesée des âmes*. Mercure de France, Paris, 1949.

DULIEU L. *La Faculté des sciences de Montpellier. De ses origines à nos jours*. Les presses universelles, Avignon, 1981.

DULIEU L., *La médecine à Montpellier, tome V : de 1870 à 1920 (deux parties)*, Les presses universelles, Avignon, 1994 et 1995.

DULIEU L., CRUZEL A.C., *Les hôpitaux de Montpellier et leur histoire*, Montpellier, 1985

DUROSELLE J.-B., *La Grand Guerre des Français. 1914-1918*. Perrin, Paris, 1994.

FIOLLE P., *La Marsouille. Préface du Docteur Georges Dumas*. Payot et C<sup>ie</sup>, Paris, 1917

FIOLLE P., *Lettres. Campagne 1914-1916*. Editions de la Revue Le Feu, Aix-en-Provence, 1917.

FOURNIER J.-P. *1914-1918. L'école de la souffrance*, Alain Sutton, Saint-Cyr-sur-Loire, 2008.

GARAT A.-M. *Chambre noire*, Actes Sud, Babel, Arles, 1998.

GAUTRAND G., *A propos de trois cas de transfusion directe du sang*. Thèse médecine. Montpellier, 1914

GENEVOIX M., *Ceux de 14*. Flammarion, Paris, 1950.

GUILLEMOT L. *Génération champ d'honneur*. Editions de Fallois, Paris, 2013.

HEYER V., *Le front oublié. Seppois et ses proches alentours dans la première guerre mondiale*. Editions CSV, Réchésy, 2007.

HINZELIN E., *1914. Histoire illustrée de la guerre du droit*. 3 Tomes. Librairie Aristide Quillet, Paris, nd

JEANNENEY J.-N., *La Grande Guerre, si loin, si proche. Réflexions sur un centenaire*. Seuil, Paris, 2013.

LAGRANGE F. (dir.). *Inventaire de la Grand Guerre*. Universalis, 2005

- LARCAN A., FERRANDIS J.-J., *Le service de santé aux armées pendant la première guerre mondiale*. Editions LBM , Paris, 2008
- LEPETIT J., *Journal de guerre. 1914-1919*. Anovi, Parçay-sur-Vienne, 2009.
- Les carnets de l'aspirant Laby. Médecin dans les tranchées*. Présenté par Stéphane Audouin-Rouzeau. Bayard, Paris, 2001.
- LIVRE D'OR : « *Aux médecins morts pour la patrie 1914-1918* » publié par souscription avec le concours de MM Alcan, Lisbonne, Asselin, Houzeau, JB Ballière et fils, G.Doin, Masson et Cie Poinat - Paris édité par JB Ballière et fils
- LIVRE D'OR du Lycée. *Guerre 1914-1919*. Association amicale des anciens élèves du Lycée de Montpellier. Impr. de la Manufacture de la Charité, Montpellier, 1927
- LONDRES A., *Si je t'oublie Constantinople*. Collection 10/18. Union générale d'éditions, 1985.
- MANN A.J., *The Salonika front*, A&C Black, London, 1920.
- MARTINEZ R., *En avant quand même. Le 53ème régiment d'infanterie de Perpignan dans la tourmente de la première guerre mondiale*. L'Agence. Rivesaltes, 2007.
- MARTINEZ R., *Comme des fleurs d'héroïsme. L'épopée du 253ème RI de Perpignan pendant la Grand Guerre*. L'Agence. Rivesaltes, 2008.
- MAUFRAIS L., *J'étais médecin dans les tranchées*. Robert Laffont, Paris, 2008.
- MORILLON M., FALABRÈGUES J.-F., *Le Service de santé 1914-1918*. Bernard Giovanangeli éditeur, Paris, 2014.
- OLIER F., LE QUÉNEC'H DU J.-L., *Hôpitaux militaires dans la guerre 1914-1918*. Tome I, Zone de l'intérieur, France Nord-Ouest, Ysec éditions, Louviers, 2008.
- OLIER F., LE QUÉNEC'H DU J.-L., *Hôpitaux militaires dans la guerre 1914-1918*. Tome II, Zone de l'intérieur, Paris, France Nord-Est, Ysec éditions, Louviers, 2010
- OLIER F., LE QUÉNEC'H DU J.-L., *Hôpitaux militaires dans la guerre 1914-1918*. Tome III. Zone de l'intérieur, France sud-ouest, Ysec éditions, Louviers, 2011.
- OLIER F., LE QUÉNEC'H DU J.-L., *Hôpitaux militaires dans la guerre 1914-1918*. Tome IV. Zone de l'intérieur, France sud-est, Ysec éditions, Louviers, 2011
- PANORAMA DE LA GUERRE, Librairie Jules Tallandier. 5 Volumes
- PÉRICARD J., *Verdun 1914-1918*. Librairie de France, 1936
- PÉZARD A., *Nous autres à Vauquois*. Paris 1918, 1930. Nouvelle Edition : Association Les amis de Vauquois et de sa région, Vauquois, 2006.
- ROESS D., *Hautes-Vosges 1914-1918. Les témoins*. Bernard Giovanangeli éditeur, Paris, 2012.
- SCIENCE ET DÉVOUEMENT, Librairie Aristide Quillet, 1917
- TISSERAND F., *Le Linge, tombeau des chasseurs (mémoires d'un chasseur alpin)*, Association du mémorial du Linge, Orbey, 2004.
- VALLUY Général J.E. (dir.), avec la collaboration de P. DUFOURCQ. *La première guerre mondiale*. Tomes 1 et 2. Préface de Maurice Genevoix Éditions Larousse, Paris, 1968
- VASSAL J., *Dardanelles- Serbie- Salonique. Impressions et souvenirs de guerre (Avril 1915- Février 1916)*. Librairie Plon, 1916
- VIGUIER P., *Un chirurgien dans la Grand Guerre*, Privat. Toulouse, 2007
- ZWEIG S., *Le monde d'hier*, Belfond, Paris, 1996.

## Remerciements

De nombreuses personnes m'ont aidé dans la réalisation de ce travail, soit par leurs conseils avisés, soit par la fourniture aimable de photographies, soit par la communication de documents d'origine familiale. Qu'elles trouvent ici l'expression de ma gratitude :

Stephan Agosta, Jean-Baptiste Ajello, David Allen, Dominique Amman, Anne Andreu, Ariane Arbeau, Yves Baille, Marie-Claude Barjon-Giraud, Bernard Barral, Jacqueline Becker, Francine Benoît, Jean-Louis Blanc, Eric Bosc, Marc-Olivier Bosshardt, Martine Bosshardt André Bouisson, Gilles Boulu, Jean-Gabriel Bourgeois, Henri Bourjade, Yvonne Bourjade, Jean-François Chiariny, Christine Brenta, Sylvestre Bresson, Bernard Butet, Rémy Cazals, Michel Chevalier, Philippe Crozet, Marcel Deffossez, Françoise Delord, Jean Luc Dron, Alain Dubois, Micheline Fargues, Hélène Fillet, Olivier Gaget, Bernard Gaudin, Jeannine Giordani, Pierre Gisselaire, Thomas Grobon, Serge Guyot, Hubert Henri, Guilhem Laurent, Chantal Le Caër, Pierre Leccia, Cyril Leenhardt, Rémi Luglia, Eric Mansuy, Jesus Martinez, Renaud Martinez, Antoine Maurin, Maurice Mistre, Marc Morillon, Didier Nativel, François Olier, Jean Palatan, Bernard Pierre, Michel Pineau, Olivier Prunet, Patrice Pruniaux, Frédéric Radet, Yves Ramiara, Charles Raynal, Jean Riotte, Gilles Roland, Philippe Roux, Pierre Salager, Francine Sauter, Alain Sauvaget, Catherine Thomazi-Fauvette, Anne Touzery-Salager, Julie Vaubourg, Cédric Vaubourg, Marc Vergier, Jérôme Warnery.

Pour leur aide au sein de l'Université de Montpellier et de l'UFR de médecine : Sophie Dikoff, Caroline Ducourrau, Pascaline Todeschini et Mireille Vial.

Les illustrations non référencées appartiennent à la collection personnelle de l'auteur

Nous remercions le journal *L'Illustration* pour son autorisation d'utiliser certains documents illustrant ce travail.

*L'Illustration* est le premier magazine illustré en France à partir de 1843, le premier magazine au monde à partir de 1906. L'hebdomadaire a raconté pendant plus d'un siècle l'histoire de l'humanité. Tous les numéros sont désormais consultable depuis le site de *L'Illustration* : [www.illustration.com](http://www.illustration.com)



La version numérique de ce travail peut être téléchargée sur le site de l'Université de Montpellier à l'adresse suivante :

<http://expo1418.edu.umontpellier.fr/files/2016/11/Destins-bris%C3%A9s-de-la-Facult%C3%A9-de-M%C3%A9decine-de-Montpellier.-Texte-G.Morlock.-v20161116.pdf>

